

REVUE

DE PARIS

XXV

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE.
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1844

TOME VINGT-CINQUIÈME

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS

QUAI MALAQUAIS, 17

1844

FERNANDE.

IX.[1]

Avant l'intimité qui venait de se former entre Fernande et Maurice, ils avaient tous deux ignoré cette vie du cœur, qui seule donne aux passions leur force et leur durée; mais à la première révélation de cette existence ignorée jusqu'alors, Maurice avait vu fuir toutes les illusions de sa vie conjugale. Clotilde était jolie, Clotilde était même belle, plus belle que Fernande peut-être, mais de cette beauté froide qui ne s'anime jamais ni du rayon de l'enthousiasme, ni des larmes de la pitié. Le bonheur de Maurice avec Clotilde était un bonheur calme, uniforme, négatif; c'était l'absence de la douleur plutôt que la présence de la joie. Le sourire de Clotilde était charmant, mais c'était toujours le même sourire; c'était son sourire du matin, c'était son sourire du soir, c'était le sourire dont elle accompagnait le départ de Maurice et dont elle saluait son retour. Clotilde enfin semblait une de ces belles fleurs artificielles comme on en voit dans les ateliers de Batton et de Nattier, toujours fraîches, toujours jolies, mais ayant dans leur fraîcheur éternelle et dans leur beauté sans fin quelque chose d'inanimé qui dénonce l'absence de la vie.

Maurice avait épousé Clotilde à seize ans, et s'était dit à lui-même :

(1) Voyez les livraisons des 17, 24 et 31 décembre 1843.

C'est une enfant. Clotilde avait pris trois années et était devenue femme sans qu'autre chose se développât en elle, que sa froide beauté. Il en résultait que Maurice avait toujours aimé Clotilde comme on aime une sœur.

Tout cet édifice d'heureuse tranquillité avait donc, aux yeux de Maurice, simulé le bonheur. Les convenances respectées à l'égard de sa jeune femme lui avaient valu ce que les gens du monde appellent la considération. Le repos et la vanité l'avaient maintenu dans cet état intermédiaire entre l'ennui et la félicité. Mais du moment où Maurice avait retrouvé Fernande, c'est-à-dire la femme selon ses sympathies, le cœur selon son cœur, l'ame selon son ame, il ne s'était plus inquiété à quel étage de la société il l'avait rencontrée. Il l'avait prise dans ses bras, l'avait enlevée jusqu'aux régions les plus hautes de son amour. Dès-lors les émotions, les mystères, les transports d'une existence nouvelle, avaient répondu aux besoins endormis de son organisation, aux lois secrètes de sa poétique et ardente nature. Tout avait disparu, disparu dans le passé, car le passé était vide d'émotions, et quiconque a traversé la mer oublie tous les jours de calme pour le souvenir d'un seul jour de tempête. Il n'y avait donc plus pour lui de félicité que dans les regards de Fernande : à ses yeux, le luxe ne conservait de prix que par le goût exquis dont elle parait toute chose; les arts ne répondaient à sa pensée que par le sentiment qu'elle y attachait; enfin, sa vie même, si pleine à cette heure, lui devenait insupportable à l'instant même, si ce n'était pas à Fernande qu'il la consacrait.

Pour Fernande aussi venait de s'ouvrir une existence plus conforme à ses désirs et à ses volontés. La sainteté d'un amour vrai semblait en quelque sorte la purifier, effacer le passé, rendre à son ame sa candeur native. Fernande chassait tous les souvenirs anciens pour ne pas souiller un avenir dont les promesses la berçaient mollement. On eût dit que par un effort de volonté elle retournait à son enfance pour disposer cette fois les évènemens de sa nouvelle vie d'après les exigences de sa raison; et cette force de vouloir, par laquelle tout prenait un autre aspect, donnait à la fois à sa beauté un charme plus puissant et à son esprit une allure plus vive. Le bonheur de son ame rayonnait autour d'elle, comme la lueur d'un ardent foyer.

Un tel accord de sympathie venait accroître rapidement une passion dont l'un et l'autre ressentait pour la première fois l'impression profonde. Chaque jour ajoutait quelque chose au charme du tête-à-tête, au bonheur de l'intimité. Plus ils s'appréciaient l'un l'autre,

plus ils se sentaient étroitement unis. Tous deux à cet âge heureux de la vie où le temps qui passe ajoute encore aux graces du corps, ils voyaient dans leur tendresse mystérieuse tant d'heureuses chances de bonheur, que la source de ce bonheur semblait ne pouvoir pas se tarir. Avec Fernande, l'ame presque toujours dominait les sens et excluait ce culte de soi-même qui use vite le sentiment et qui fait de certaines liaisons un lien si fragile. L'amour, ce feu qui ne brille qu'aux dépens de sa durée, était si chastement couvert sous les ressources du cœur et de l'esprit, qu'il semblait chez ces deux beaux jeunes gens devoir suffire à la durée de toute leur existence. Le temps s'écoulait rapidement, et cependant la jeune femme élégante ne se montrait plus ni dans les promenades ni dans les spectacles. Les plus belles journées d'hiver, ces journées que l'on met si âprement à profit, s'écoulaient sans qu'on aperçût la voiture de Fernande ni aux Champs-Élysées ni au bois. Les spectacles les plus attrayans de l'Opéra et des Bouffes se passaient sans que les regards retrouvassent la loge où Fernande trônait au milieu de sa cour. Elle avait fait de ses heures un emploi si régulier et si complet, qu'il ne lui restait pas un instant à donner aux indifférens de tous les jours et aux flatteurs d'autrefois. Depuis que Maurice était entré dans son appartement, nul n'était plus admis chez elle, aucun n'avait part à sa confiance; nul regard indiscret ne pouvait percer le secret de sa conduite, et dans son ivresse elle laissait la foule s'étonner et murmurer.

— Mon Dieu! que je suis heureuse! disait-elle souvent en laissant tomber sa tête gracieuse sur l'épaule de Maurice et en parlant les yeux à demi fermés, la bouche à moitié entr'ouverte; le ciel a pris mes maux en pitié, cher ami, car il m'a envoyé cet ange, qui est venu trop tard pour être le gardien de mon passé, mais qui sera le sauveur de mon avenir. Je vous dois mon repos aujourd'hui et pour toujours, Maurice; car avec le bonheur, il n'y a que des vertus. Ah! croyez-le bien, le juge d'en haut sera sévère pour ceux qui n'ont pas su employer les richesses qu'il avait déposées au fond de leur ame, et qui, pouvant se procurer le bonheur dont nous jouissons, l'ont laissé passer sans en vouloir. Le bonheur, vois-tu, Maurice, c'est une pierre de touche sur laquelle tous nos sentimens sont éprouvés, les bonnes et les mauvaises qualités n'y laissent pas la même marque. Le bonheur qui me vient de toi, Maurice, m'élève à ce point, que je suis fière d'exister maintenant, moi qui parfois ai eu honte de la vie. En effet, le monde pour moi se réduit maintenant à nous deux; l'univers pour moi se concentre dans cette petite chambre, paradis

que tu as animé, Éden où nul n'est entré avant toi, et où nul n'entrera après toi, car l'ange de notre amour veille au seuil. J'espère en toi comme en Dieu, je crois en ton amour comme en la vie qui m'anime. Je ne dirai pas que je pense à toi à des momens donnés; non, ton amour est en moi. Je ne pense pas au sang qui fait battre mon cœur, et cependant c'est ce sang qui me fait vivre. Je suis si certaine que tu m'aimes, Maurice, que jamais un doute n'est venu troubler ma sécurité à cet égard. Il me semble que j'assiste par la puissance de mon imagination à toutes les actions de votre vie. Je pénètre avec vous dans l'intérieur de votre famille, je vois votre mère, je l'aime pour vous avoir donné la vie, je la respecte à cause de son nom, je m'incline devant elle pour recevoir une part des bénédictions qu'elle vous donne; que vous êtes heureux, Maurice! Et, voyez comme je suis folle, il me semble que je suis de moitié dans les soins que vous lui rendez, dans l'amour que vous avez pour elle. Je me cache, en pensée, dans un coin de votre salon, comme une pauvre enfant mise en pénitence, qui peut tout voir, tout entendre, mais à laquelle il est défendu de parler. Oh! non-seulement, Maurice, je ne vis que pour vous, mais encore je ne vis que par vous, je le sens.

De son côté, Maurice ne comprenait la vie que par le temps qu'il consacrait à Fernande. Aussi, placé entre Clotilde qu'il cachait à Fernande, et Fernande qu'il cachait au monde, il était heureux et malheureux à la fois; malheureux de feindre auprès de Clotilde une tendresse qu'il ne pouvait avoir, auprès de Fernande une liberté qu'il n'avait pas, et dans le monde une tranquillité qu'il n'avait plus.

En effet, quoique la confiance fût sans bornes entre les deux amans, ils avaient cependant apporté quelques restrictions dans leurs confidences mutuelles, restrictions indispensables à leur bonheur. A leur avis, ce n'était pas tromper, c'était aimer avec discernement, voilà tout. Entre l'illusion et la vérité, il se fait toujours une capitulation de conscience, une de ces transactions tacites et obligées qui seules rendent possibles les relations secrètes. Ainsi Fernande, avec la franchise qui lui était permise, n'avait point consenti à parler à Maurice de sa vie passée, parce que, dans cette vie, il y avait des actes dont elle avait à rougir. Ainsi Maurice avait, avec les plus grandes précautions, caché à Fernande qu'il fût marié, autant par respect pour Clotilde que par amour pour Fernande. Il en résultait que, forcé de tromper à la fois sa femme et sa maîtresse, il usait sa vie à cacher à l'une son amour, et à l'autre les devoirs qui lui étaient

imposés. Fernande se donnait tout entière, tandis que Maurice ne se laissait prendre qu'à moitié. Et cependant Maurice n'aurait pas donné ce bonheur troublé pour quelque bonheur que ce fût. Depuis trois mois seulement il se sentait vivre d'une vie complète dans ses bonheurs infinis et dans ses douleurs profondes.

Mais rien n'est durable sur la terre; l'orage naquit des précautions même que les deux amans avaient prises pour l'éviter. Fernande n'était pas une de ces femmes qui disparaissent du monde sans qu'on s'en aperçoive. Elle avait le droit de s'isoler avec un repentir et non pas avec un amour. Ses anciens adorateurs réclamérent comme une propriété leur soleil éclipsé. Repentante ils eussent pu la plaindre, heureuse ils jalousèrent celui dont elle tenait son bonheur. Elle fut entourée, espionnée, guettée. Quand la volonté s'unit à l'intérêt, on parvient à tout savoir. Il n'y a pas de mystère si impénétrable que l'envie n'y glisse son regard fauve, et si habilement tissu que soit le voile, il s'y trouve toujours un trou d'épingle par lequel on ne peut voir, mais par lequel on est vu. On vit Maurice entrer chez Fernande; on vit Maurice en sortir quatre heures après y être entré, quand personne n'était reçu. Il n'y eut plus de doute alors que Maurice ne fût l'amant préféré, l'amant exigeant, l'amant jaloux. On ne croyait pas de la part de Fernande à une retraite volontaire, on ne voulut pas tolérer ce qui était une infraction à toutes les lois de la galanterie, et un matin Fernande reçut, d'une petite écriture déguisée, un de ces billets contre lesquels il n'y a pas de vengeance légale possible, quoiqu'ils tuent aussi sûrement que le fer et le poison.

C'était une lettre anonyme conçue en ces termes :

« Une noble famille est plongée dans le désespoir depuis que le baron Maurice de Barthèle vous aime. Soyez aussi belle que vous êtes bonne, madame, rendez non-seulement un fils à sa mère, mais encore *un mari à sa femme.* »

Fernande venait de se lever après une nuit heureuse et pleine de rêves dorés, comme elle en faisait depuis qu'elle connaissait Maurice. Elle qui aimait le jeune baron sans arrière-pensée, n'avait pas même eu l'ombre de ces remords qui de temps en temps mordaient Maurice au cœur. Non, en elle la félicité était complète, immense, infinie; le coup fut donc terrible, la nouvelle fut donc foudroyante. Elle relut une seconde fois la lettre qu'elle n'avait pas comprise à la première vue. Elle la relut en pâlissant à chaque ligne; puis, quand elle eut fini de lire, elle tomba anéantie.

Cependant son premier mouvement fut le doute : était-il bien possible que Maurice lui eût caché un pareil secret? était-il possible que chaque fois que Maurice la quittait, elle, sa maîtresse, elle qu'il disait aimer de toutes les puissances de son ame, était-il possible que ce fût pour rentrer chez sa femme?

Maurice était donc un homme comme tous les autres hommes, Maurice pouvait donc avoir deux amours dans le cœur, Maurice pouvait donc dire avec les lèvres : Je t'aime; et ne pas aimer. C'était impossible. Fernande rêva mille moyens de se convaincre. Avec son organisation ardente et décidée, ce qu'il y avait de pire pour elle, c'était le doute.

Parmi les femmes que voyait Fernande était une espèce de femme de lettres, Scudéry au petit pied, bas-bleu déteint. Cette femme, grace à la position de son amant, haut et puissant personnage, voyait tout Paris. Déconsidérée aux yeux du monde, qui subissait l'influence sociale du marquis de ***, elle était cependant vis-à-vis de Fernande dans une situation supérieure, car le titre de femme mariée est un épais manteau qui voile bien des hontes, qui cache bien des rougeurs. Mme d'Aulnay (c'était le nom de cette femme), qui de temps en temps mettait au jour un roman bien moral, une comédie bien fade, avait donc un mari. Il est vrai que ce mari, presque réduit à l'état de mythe, était presque toujours invisible, et, lorsqu'il n'était pas invisible, demeurait au moins silencieux. Fernande songea à écrire à cette femme.

Elle prit une plume, du papier, et traça à la hâte les deux ou trois lignes suivantes :

« CHÈRE MADAME,

« On me demande l'adresse de Mme Maurice de Barthèle; je l'ignore. Mais vous, qui savez toutes choses, vous devez la savoir. Je ne vous parle pas de la douairière, mais de la femme du baron.

« Le peintre qui me demande cette adresse, et qui est chargé de faire son portrait, je crois, désire savoir d'avance si elle est jeune et jolie.

« Vous savez que je suis toujours votre bien dévouée et bien reconnaissante

« FERNANDE. »

Puis elle sonna, et envoya son valet de chambre chez Mme d'Aulnay. Dix minutes après, il revint avec un petit billet effroyablement musqué et cacheté d'une devise latine.

Fernande prit en tremblant la réponse de Mme d'Aulnay. Cette réponse, c'était sa mort ou sa vie. Quelque temps, elle la tourna et la retourna dans sa main sans oser l'ouvrir. Enfin, elle brisa le cachet, et comme à travers un nuage elle lut :

« CHÈRE BELLE,

« Mme la baronne Maurice de Barthèle demeure dans l'hôtel de sa belle-mère, rue de Varennes, 24.

« Quoique entre femmes, vous le savez, on n'avoue pas facilement ces choses, je vous dirai, entre nous, qu'elle est charmante. Aussi n'est-il question dans le monde que de la passion miraculeuse qu'elle a inspirée à son mari, le beau Maurice de Barthèle, que vous avez dû rencontrer de çà ou de là autrefois, mais qui, depuis son mariage, va à peine dans le monde.

« A propos de cela, que devenez-vous vous-même, chère petite? Il y a des siècles qu'on ne vous a vue.

« Cependant vous savez combien l'on vous aime rue de Provence, 11.

« ARMANDINE D'AULNAY. »

Cette lettre ne laissait plus aucun doute à Fernande : Maurice était bien marié, sa femme était jeune et jolie, et son amour pour sa femme était proverbial dans le monde.

Il était onze heures; à midi, Maurice allait venir, selon sa coutume : Maurice! c'est-à-dire le mari d'une autre femme.

D'abord Fernande éclata en sanglots; mais, à mesure que l'aiguille marchait sur le cadran, ses larmes se séchèrent au feu de la colère; il lui sembla que les dernières étaient de feu et qu'elles brûlaient sa paupière.

A chaque voiture qui passait dans la rue, elle croyait entendre la voiture de Maurice. On eût dit que les roues lui passaient sur le cœur, et cependant, à chaque nouveau bruit, elle souriait, en murmurant tout bas : — Nous verrons ce qu'il va dire; nous verrons ce qu'il va répondre.

Enfin, comme midi sonnait, une voiture s'arrêta à la porte. Bientôt Fernande entendit le bruit de la sonnette, et elle reconnut la manière de sonner de Maurice. Un instant après, malgré les tapis qui couvraient le plancher, elle entendit des pas qui s'approchaient, et elle reconnut le pas de Maurice. La porte s'ouvrit, et Maurice entra, le front calme et joyeux, comme d'habitude, heureux de re-

voir Fernande, qu'il avait quittée la veille au soir, et qu'il lui semblait chaque matin n'avoir pas vue depuis des siècles.

Fernande était dans son salon, assise, le regard fixe et morne, pâle, immobile, tenant une lettre froissée dans chacune de ses mains. Comme elle se trouvait dans une demi-obscurité, Maurice ne vit point l'expression terrible de son visage, vint droit à elle, et, comme d'habitude, approcha ses lèvres de son front pour y déposer un baiser. Une rougeur soudaine remplaça tout à coup la pâleur mortelle qui couvrait le visage de Fernande; elle se leva et fit un pas en arrière :

— Monsieur, dit-elle d'une voix sourde et tremblante, monsieur, vous avez menti comme un valet!

Maurice demeura immobile et muet un instant, comme si la foudre l'eût frappé; mais bientôt, épouvanté du bouleversement des traits de Fernande, il fit un pas vers elle, ouvrant en même temps la bouche pour lui demander ce qu'elle avait.

— Monsieur, continua Fernande, vous êtes un lâche! Vous trompez deux femmes à la fois, moi et Mme de Barthèle; vous êtes marié, je le sais.

Maurice jeta un cri : il sentait le bonheur se détacher violemment de son cœur et fuir à tout jamais loin de lui. Plus tremblant et plus désespéré que celle dont le désespoir se révélait par l'attitude et par la parole, il courba la tête et tomba sur une chaise, brisé, anéanti, foudroyé.

— Monsieur, continua Fernande, l'honneur et le devoir vous appellent chez vous, l'honneur et le devoir me défendent de vous recevoir davantage. Sortez, monsieur, sortez! Grace au ciel, je suis ici chez moi. Chez moi! comprenez bien, monsieur, tout ce que ce mot renferme de considérations.

Et, trop torturée par ses propres impressions pour bien apprécier, pour bien comprendre l'abattement de Maurice, se méprenant sur un état qui pouvait à la rigueur ressembler à l'indifférence, le voyant immobile, elle le crut calme; aussi ajouta-t-elle avec le ton du mépris :

— Monsieur, après avoir abusé de la crédulité d'une pauvre femme, il se peut que vous ayez l'intention de résister à sa volonté, d'abuser de votre force, de rester chez elle malgré ses ordres. S'il en est ainsi, c'est à moi de quitter la place.

Et Fernande, passant dans sa chambre à coucher, jeta à la hâte un schall sur ses épaules, mit sur sa tête le premier chapeau qu'elle trouva; et, s'échappant par son cabinet de toilette, elle recommanda

à son laquais, qui se trouvait dans l'antichambre, de prévenir M. de Barthèle qu'elle ne rentrerait pas de la journée.

Sortant à pied, au hasard, sans but, cachant sous un voile sa pâleur, et par la rapidité de sa marche dissimulant l'agitation dont elle était saisie, Fernande se trouva bientôt rue de Provence, en face de la maison de M[me] d'Aulnay.

Elle ne savait où aller. Elle entra.

— Eh! c'est vous, chère ange! s'écria la femme de lettres en grimaçant un sourire; à la bonne heure, et je vois que vous êtes sensible aux reproches. Étiez-vous donc cloîtrée, qu'on ne vous a pas vue de tout cet hiver? Mais qu'avez-vous donc? Vous êtes pâle comme un linge, vous avez les yeux rouges et gonflés. Que s'est-il donc passé, mon Dieu? Voyons.

Et tout en parlant, elle entraînait la jeune femme dans une espèce d'oratoire qui se trouvait derrière la chambre à coucher.

— J'ai... oh! j'ai, s'écria Fernande, que je suis la plus malheureuse de toutes les femmes.

Et ses larmes, long-temps comprimées, jaillirent à flot de ses paupières.

— Vous, malheureuse! avec vos vingt ans, votre charmant visage que vous défigurez comme une enfant que vous êtes! Allons donc, impossible, et je suis sûre que si vous me racontiez la cause de cette grande douleur....

— Oh! ne me demandez rien, je ne vous dirai rien. Je suis malheureuse, voilà tout.

— Allons, allons, je devine : quelque grande passion. Mais êtes-vous folle d'aimer ainsi, chère belle? Aimer à votre âge, pauvre ange! mais sachez donc que, quand on est belle comme vous, on ne doit pas aimer. Aimer! voilà de ces folies qui sont bonnes tout au plus pour les femmes laides; mais les passions altèrent nos facultés morales, flétrissent nos avantages physiques. Oh! je veux faire un roman ou une comédie sur le danger d'aimer; et, prenez-y garde, je l'appellerai Fernande. Croyez-moi, ma belle enfant, il n'y a pas de cosmétique qui vaille l'indifférence; c'est la véritable eau de Ninon. Je ne connais pas de fard qui vaille la joie. Laissez-vous aimer tant qu'on voudra; mais vous, de votre côté, gardez-vous du sentiment : le sentiment tue.

— Oui, oui, vous avez raison, dit Fernande, qui avait entendu, mais sans bien comprendre.

— Si j'ai raison! je le crois bien. Allons, essuyons les perles qui

ruissèlent sur ces feuilles de roses, continua la femme de lettres en approchant des yeux de Fernande le mouchoir qu'elle avait laissé tomber sur ses genoux, et qui de ses genoux avait glissé à terre. Ce sont les larmes qui font les rides, à ce qu'assurent les vieilles femmes. Consolez-vous; vous savez le proverbe : Un amant perdu, dix de retrouvés. Pour vous, Dieu merci! tout est facile à cet égard. Vous passerez la journée avec moi; je vous distrairai. Le voulez-vous?

— Oui.

— Nous irons faire une promenade au bois; le temps est superbe, et ces premiers jours de printemps sont délicieux quand ils ne sont pas aigres. Vous n'êtes pas en toilette, dites-vous; mais que vous importe, à vous? vous êtes toujours en beauté. La toilette, c'est bon pour nous autres, vieilles femmes. A vingt ans, c'est un plaisir; à trente-cinq ans, c'est une affaire.

En se donnant trente-cinq ans, Mme d'Aulnay mentait de dix.

L'espèce de fièvre d'indignation qui soutenait le courage de Fernande ne laissait arriver à sa pensée qu'un bourdonnement confus; d'ailleurs le besoin d'impressions nouvelles nécessitait l'agitation physique et la variété des objets extérieurs. Elle accepta une proposition qui lui promettait du mouvement, l'aspect et l'air de la campagne. Mais il fallait attendre que l'heure de cette promenade fût venue. Mme d'Aulnay recevait beaucoup de monde; d'un moment à l'autre un étranger, un inconnu, pouvait venir, et chaque minute était un siècle pour l'impatience de la jeune femme désespérée.

En effet, on annonça le comte de Montgiroux.

Sans connaître en aucune façon les rapports qui existaient entre le comte de Montgiroux et Maurice, Fernande se leva; mais Mme d'Aulnay la retint.

— Restez donc, lui dit-elle, mon cher ange; M. de Montgiroux est un homme charmant.

En même temps, comme Mme d'Aulnay avait fait signe qu'elle était visible, le pair de France entra.

Le comte de Montgiroux connaissait Fernande de vue; il savait son esprit, il appréciait son élégance. Il s'approcha donc de la jeune femme avec cette charmante politesse des hommes du dernier siècle, que nous avons remplacée, nous autres, par la poignée de main anglaise, comme nous avons remplacé le parfum de l'ambre par l'odeur du cigare.

Mme d'Aulnay s'aperçut de l'impression que Fernande avait produite sur le comte, et comme le pair de France était un de ceux que

la femme de lettres tenait à compter parmi ses fidèles, et qu'elle avait généralement pour lui toutes sortes de prévenances,

— Soyez le bienvenu, mon cher comte, dit-elle. Êtes-vous homme à vous contenter aujourd'hui d'un mauvais dîner?

Le comte fit un signe affirmatif en regardant à la fois Mme d'Aulnay et Fernande, et en les saluant tour à tour.

— Oui, reprit Mme d'Aulnay; eh bien! c'est dit, vous viendrez rompre notre tête-à-tête, car nous comptions passer la journée en tête-à-tête; j'ai déjà signifié à M. d'Aulnay qu'il eût à aller dîner avec des académiciens. Vous savez que je suis en train d'en faire un immortel, de ce pauvre M. d'Aulnay?

— Mais ce sera une chose facile, ce me semble, madame, reprit galamment le pair de France, surtout si vous êtes mariés sous le régime de la communauté.

— Oui, je sais que vous êtes un homme charmant, c'est dit, c'est entendu; mais revenons à notre dîner : nous pouvons compter sur vous, n'est-ce pas?

— Oui, si je suis rassuré sur le dérangement que je cause; et j'avoue même que l'offre que vous me faites sera pour moi un grand bonheur.

— Eh bien! rassurez-vous; sans doute nous avons beaucoup de choses à nous dire; mais nous allons au bois ensemble, et pendant une excursion de deux heures, deux femmes se disent bien des choses. Nous aurons donc deux heures pour causer à notre aise, et, à six heures et demie, vous nous retrouverez libres de toutes nos confidences. Cela vous va-t-il?

— Oui, à la condition que vous me laisserez donner à vos gens mes ordres pour le dîner.

— N'êtes-vous pas ici comme chez vous? Faites, mon cher comte, faites.

Le comte se leva et salua les deux femmes, qui dix minutes après reçurent chacune un magnifique bouquet de chez Mme Barjon.

La proposition de Mme d'Aulnay au comte de Montgiroux avait d'abord effrayé Fernande; puis, elle s'était demandé ce que lui faisait Mme d'Aulnay, ce que lui faisait le comte, ce que lui faisait le reste du monde. Au milieu de la plus bruyante et de la plus nombreuse société, ne sentait-elle point qu'elle resterait seule avec son cœur? Elle s'était donc résignée, sûre qu'elle était d'un douloureux tête-à-tête avec sa pensée.

A peine le comte fut-il parti, que Mme d'Aulnay poursuivit le projet qui avait germé dans son esprit.

— Eh bien! dit-elle, chère petite, comment le trouvez-vous?

— Qui cela? demanda Fernande, comme sortant d'un rêve.

— Mais notre futur convive.

— Je ne l'ai pas remarqué, madame.

— Comment? s'écria Mme d'Aulnay, vous ne l'avez pas remarqué? mais c'est un homme charmant, vous pouvez m'en croire sur parole. D'abord il a toutes les traditions du bon temps, et, pour nous autres femmes surtout, ce temps-là valait bien celui-ci. Puis, personne au monde n'a plus de délicatesse. Je ne sais pas comment il s'y prend pour faire accepter; mais, de sa main, la plus prude prend toujours. Ce n'est plus un enfant, soit; mais au moins celui-là, quand on le tient, on ne craint plus de le perdre : ce n'est pas comme tous ces beaux jeunes gens, qui ont toujours mille excuses à présenter pour leur absence, et qui ne se donnent pas même la peine d'en chercher une pour leurs infidélités. Sans femme, sans héritier direct, pair de France, il est toujours à la veille d'entrer dans quelque combinaison ministérielle, pourvu qu'on penche vers les véritables intérêts de la monarchie. Eh bien! à quoi pensez-vous, mon bel ange? vous me laissez parler et vous ne m'écoutez pas.

— Si fait, je vous écoute, et avec grande attention; que disiez-vous? Pardon.

Mme d'Aulnay sourit.

— Je disais, continua-t-elle, que M. de Montgiroux était un de ces hommes dont la race se perd tous les jours, chère petite, et cela malheureusement pour nous autres femmes. Je dis qu'il a une grandeur de manières dont nous verrons la fin avec sa génération; je dis qu'il est un des rares grands seigneurs qui restent; je dis que si j'avais vingt ans, je ferais tout ce que je pourrais pour plaire à un pareil homme. Mais j'ai tort de vous dire cela, à vous qui plaisez sans le vouloir.

— Mais, ma chère madame d'Aulnay, il me semble que vous me comblez aujourd'hui, dit Fernande en essayant de sourire.

— Vous doutez toujours de vous-même, chère petite, et c'est un grand tort que vous avez vis-à-vis de vous, je vous jure. Eh bien! moi, je vous offre de parier une chose.

— Laquelle?

— Double contre simple.

— Dites.

— C'est que nous rencontrerons M. de Montgiroux au bois avant l'heure du dîner.

— Et pourquoi cela?

— Parce que vous avez produit une vive impression sur lui, parce qu'il est amoureux de vous, enfin.

Ces derniers mots percèrent le vague qui confondait toutes choses dans l'esprit de Fernande; sous une sorte de tranquillité d'esprit et de maintien, elle cachait le trouble intérieur, l'orage de la jalousie montait de son cœur à son cerveau; la résolution de ne plus revoir celui qui l'avait trompée, la nécessité d'une rupture, le désir de la vengeance même, bourdonnaient à ses oreilles, lui soufflant des projets confus, des décisions insensées. Au milieu de tout cela, une idée surgit tout à coup : Fernande, par la douleur même qu'elle éprouvait, sentait la faiblesse de son cœur. Si elle rencontrait Maurice, si Maurice, désespéré, suppliant, se jetait à ses genoux, elle pardonnerait, et, une fois qu'elle aurait pardonné, que serait-elle à ses propres yeux!... Il fallait donc rendre tout retour impossible; alors la femme qui avait aimé dans toute la pureté de son cœur, se rappela qu'on avait fait d'elle une courtisane, une femme galante, une fille entretenue; un changement brusque, bizarre, inattendu, se fit dans toute sa personne, un frisson courut par tout son corps, une sueur froide passa sur son front; mais elle essuya son front avec le mouchoir dont elle avait essuyé ses larmes : elle mit la main sur son cœur pour en comprimer les battemens; puis, comme si elle sortait d'un rêve épouvantable :

— Que me disiez-vous, madame? répondit Fernande avec un sourire âcre et une voix stridente; que me disiez-vous tout à l'heure? je n'ai pas bien entendu.

— Je vous disais, chère petite, reprit Mme d'Aulnay, que vous avez exercé votre influence ordinaire, et que notre convive est parti amoureux fou de vous.

— Qui, ce monsieur? dit Fernande. Ah! vous vous trompez, j'en suis sûre; il n'a fait aucune attention à moi.

— Dites, mon bel ange, que vous n'avez fait aucune attention à lui, et alors vous serez dans le vrai. *Ce monsieur*, comme vous dites, est un homme de goût, et je vous réponds, moi, qu'il vous a appréciée du premier coup d'œil. Songez donc que rien n'échappe à ma perspicacité, à ma connaissance du cœur humain.

— Et vous le nommez?

— Mais je vous ai dit trois fois son nom, sans compter que Joseph l'a annoncé.

— Je n'ai rien entendu.

— Le comte de Montgiroux.

— Le comte de Montgiroux? répéta Fernande.

— Vous le connaissez de nom, n'est-ce pas?

— Très bien.

— Vous savez alors que c'est un homme digne de toute considération?

— Je sais tout ce que je voulais savoir, répondit Fernande d'un ton qui indiquait qu'il était inutile de s'appesantir davantage sur ce sujet.

— La voiture de madame est prête, dit le domestique en ouvrant la porte.

— Venez-vous, ma chère amie? demanda Mme d'Aulnay.

— Me voici, répondit Fernande.

Toutes deux montèrent en voiture. Sans doute le bruit et le mouvement opérèrent chez la femme de lettres la distraction habituelle; mais Fernande resta muette, insensible. Ses yeux voyaient sans distinguer, son ame entière se concentrait dans sa douleur. Elle était plongée au plus intime de ses réflexions, que sa compagne avait eu la discrétion de ne pas interrompre, quand tout à coup Mme d'Aulnay lui posa la main sur le bras.

— Voyez-vous? dit-elle.

— Quoi? répondit Fernande en tressaillant.

— Je vous l'avais bien dit.

— Que m'aviez-vous dit?

— Que nous le rencontrerions.

— Qui?

— Le comte de Montgiroux.

— Où est-il? demanda Fernande.

— C'est son coupé qui va croiser notre calèche.

En effet, un charmant coupé bleu-foncé et argent venait au grand trot d'un charmant attelage. Tout était jeune, le cocher, les laquais, les chevaux, tout, hors la tête qui passa par la portière, et qui jeta aux deux dames un gracieux salut.

Fernande répondit à ce salut par un charmant sourire.

Le coupé, emporté par sa course, disparut en un instant.

— Eh bien! cette fois, dit Mme d'Aulnay, l'avez-vous vu?

— Oui.

— Eh bien! comment le trouvez-vous?

— Mais, dit Fernande, je le trouve très convenable, et il me semble avoir bon air.

— Allons, allons, dit Mme d'Aulnay, j'avais peur que cette fois encore votre préoccupation ne vous eût aveuglée. Dans tous les cas, ce n'est pas la dernière fois que nous le rencontrerons, allez; soyez tranquille.

En effet, après un quart d'heure de promenade, et comme la voiture roulait lourdement dans une allée sablonneuse, les deux femmes virent de nouveau l'élégant coupé venir à leur rencontre. Seulement, cette fois, au lieu de passer rapidement, il ralentit sa marche.

Mme d'Aulnay échangea quelques paroles avec le comte de Montgiroux, qui, en plongeant ses regards dans le coupé, put voir que Fernande tenait à la main un des deux bouquets qu'il avait envoyés. A cette vue, la figure du comte s'épanouit, et ce fut avec une voix triomphante qu'en quittant ces dames, il cria à son cocher :

— A l'hôtel.

— Il s'en va ravi, dit Mme d'Aulnay.

— Et de quoi? demanda Fernande.

— Il a vu que vous teniez son bouquet à la main.

— Vous croyez qu'il l'a remarqué?

— Coquette! vous l'avez bien vu aussi. Maintenant, il ne tient qu'à vous qu'il y ait sous peu une vacance à la pairie.

— Comment cela?

— Tenez rigueur au comte, et j'engage ma parole qu'avant huit jours il se brûle la cervelle.

— Vous êtes folle!

— Non pas. Vous êtes non-seulement aimée, mais adorée. Ne méprisez point cela, allez; c'est très bon d'être adorée.

— Hélas! dit Fernande avec un profond soupir. — Puis tout à coup, reprenant cette feinte gaieté que depuis un instant elle avait appelée à son secours : — Mais je me rappelle, continua Fernande, nous dînons avec le comte, n'est-ce pas?

— Oui, et il est allé chez lui changer de toilette.

— C'est justement ce à quoi je pensais. Ne serait-il pas bon que vous me jetassiez chez moi pour que j'en fasse autant?

— Allons donc! votre négligé est charmant. N'allez point altérer ce beau désordre, cher ange... vous auriez l'air d'avoir fait des frais pour lui. Si c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, à la bonne heure; mais il ne faut pas nous gâter nos vieux, il n'y a plus que ceux-là d'aimables.

— Comme vous voudrez, dit Fernande, qui tremblait au fond du cœur, en rentrant chez elle, d'y retrouver Maurice.

La promenade continua pendant une heure encore, mais la conversation se termina là; ou si elle reprit quelque activité, M. de Montgiroux avait cessé d'en être l'objet.

En rentrant chez elle, Mme d'Aulnay trouva la table dressée. Il était évident qu'ainsi qu'il avait demandé la permission de le faire, le comte avait passé par là.

A six heures justes, on annonça le comte de Montgiroux.

Il entra, et saluant la maîtresse de la maison :

— Affirmez à madame, dit-il, que, pour venir à six heures, je ne suis pas tout à fait un provincial; seulement le désir de vous voir m'a poussé en avant, voilà tout.

Puis, avec une aisance parfaite, le comte s'assit, parla avec un charme extrême de toutes les choses dont on parle aux femmes, de la pièce nouvelle à l'Opéra, du prochain départ du théâtre Italien pour Londres, des projets de campagne, demandant aux femmes ce qu'elles comptaient faire, n'ayant, lui, rien de bien arrêté, et déclarant que si la chambre lui en laissait la liberté, il était prêt à se mettre à la disposition du premier caprice venu.

Et, en prononçant ces mots, il regardait Fernande, comme pour lui dire : Faites un signe, madame, et ce signe sera un ordre; énoncez un désir, et ce désir sera accompli.

Fernande répondit, comme le comte, qu'elle ne savait pas ce quelle ferait, mais, en tous cas, qu'ayant passé un hiver fort retiré, elle comptait, au retour de la belle saison , prendre sa revanche.

Mme d'Aulnay avait une comédie à mettre en scène; occupation qui devait la retenir à Paris.

On se mit à table. M. de Montgiroux, placé entre les deux femmes, fut également galant pour toutes deux, sans que sa galanterie eût rien de ridicule. C'était même bien plutôt la douce bienveillance d'un vieillard, l'urbanité d'un homme distingué, que de la galanterie dans le sens qu'on attache à ce mot.

Fernande, dont le goût était si fin, dont le tact était si parfait, ne put s'empêcher de reconnaître en elle-même que M. de Montgiroux était digne de la réputation que Mme d'Aulnay lui avait faite : et quoique son sourire fût profondément triste, deux ou trois fois elle se surprit à sourire.

On se leva de table et l'on passa au salon pour prendre le café. Comme on reposait les tasses sur le plateau, l'on annonça à Mme d'Aulnay que le directeur du théâtre auquel elle allait donner sa pièce avait à lui dire deux mots de la plus haute importance.

— Mon cher comte, vous le savez, dit Mme d'Aulnay, les directeurs de théâtres sont, avec l'empereur de Russie et le grand Turc, les seuls monarques absolus qui restent en Europe, et à ce titre on leur doit bien quelque considération; permettez donc que je vous quitte un instant pour recevoir mon autocrate; d'ailleurs, vous n'avez pas à vous plaindre, je l'espère, je vous laisse en bonne compagnie.

A ces mots elle se leva, baisa Fernande au front, fit une révérence au comte et sortit.

Fernande sentit son cœur se serrer. Ce tête à tête était-il arrangé entre Mme d'Aulnay et le comte? Était-elle véritablement traitée avec cette légèreté?

Puis, avant que Mme d'Aulnay eût refermé la porte, elle fit un retour amer sur elle-même.

— Au fait, se dit-elle, répondant à sa pensée, que suis-je au bout du compte? une courtisane. Allons, pas d'hypocrisie, Fernande, et ne fais pas semblant de rougir de ton état.

Et alors elle releva la tête, qu'elle avait tenue un instant baissée, et força son regard de s'arrêter sur le comte.

— Madame, dit celui-ci, encouragé par la manière dont depuis le matin Fernande s'était conduite vis-à-vis de lui, et rapprochant son fauteuil du canapé où elle était à demi couchée; madame, je ne vous avais jamais vue, mais j'avais bien souvent entendu répéter votre éloge. Je m'étais fait de vous une haute idée, vous l'avez surpassée par un charme inexprimable et par un goût exquis; je m'attendais à voir briller la beauté dans tout l'éclat qui l'entoure d'ordinaire, et je trouve tant de modestie et de douceur dans votre regard et votre langage, que c'est tout au plus maintenant si j'ose vous dire ce que vous savez bien du reste, c'est-à-dire qu'il est impossible de vous voir sans vous aimer.

— Dites, monsieur, répondit Fernande en souriant avec une profonde tristesse, que vous savez bien que je suis une de ces femmes à qui l'on peut tout dire.

— Eh bien! non, madame, reprit le comte; peut-être étais-je venu ici avec cette idée, mais je vous ai vue, non point telle que vous a faite l'impertinent bavardage de nos jeunes gens à la mode, mais telle que vous êtes réellement. Et maintenant je tremble et j'hésite en essayant de vous faire comprendre que je serais véritablement trop heureux si vous me permettiez de vous consacrer quelques-uns des instans que me laissent mes devoirs d'homme d'état.

Fernande reçut cette déclaration prévue avec un sourire doux et mélancolique. Il eût fallu connaître ce qui agitait son ame, pour

comprendre tout ce que ce sourire contenait d'amertume. Mais M. de Montgiroux n'était ni d'un rang ni d'un âge à s'effrayer de cette restriction muette, et d'ailleurs presque imperceptible; il désirait trop pour oser approfondir.

Alors, sans aller plus loin dans l'expression directe de ses sentimens, avec ce tact infini, avec cet art merveilleux que les gens de qualité mettent à dire les choses les plus difficiles, il aborda les conditions du traité en termes si délicats qu'on pouvait se méprendre, à la rigueur, sur le motif de cette honteuse proposition, sur le but de ce trafic infame. En effet, quiconque, sans les connaître, voyant ce vieillard et cette jeune femme, eût entendu leur conversation, eût pu supposer qu'elle était dictée par le sentiment le plus saint et le plus respectable, eût pu croire qu'un père s'adressait à sa fille, ou qu'un vieux mari, sachant qu'il lui fallait racheter son âge par sa bonté, cherchait à plaire à sa femme. Il parla du bonheur d'avoir une grande fortune avec la reconnaissance d'un homme qu'on oblige en l'aidant à la dépenser. Il exalta la générosité de l'amie qui donnerait du prix à sa richesse en la dissipant. Le partage, dit-il, n'est bien souvent qu'un acte de justice, que la restitution d'une chose due. Deux beaux chevaux gris ne sont-ils pas bien plutôt destinés à traîner lestement une femme élégante qu'un grave pair de France, qui ne peut décemment écraser personne? Une loge à l'Opéra n'est-elle pas naturellement disposée au premier rang pour faire briller un jeune et frais visage, et non pour encadrer la maussade figure d'un homme d'état? Ce qui lui convient, à lui, c'est une petite place tout au fond, dans le coin le plus obscur, et encore si l'on veut bien l'y souffrir. Qu'ai-je de mieux à faire, continua-t-il, moi célibataire, moi sans enfans, qu'entourer les autres d'affections et de soins? J'aime à courir les magasins; cela me distrait; on trouve que je ne manque pas de goût. Je ne veux pas rester dans les entraves de la routine et dans les habitudes d'autrefois, donc je suis dans la nécessité d'acheter beaucoup pour me tenir au courant de la mode. D'ailleurs un homme de mon rang doit dépenser dans l'intérêt du commerce; c'est une question gouvernementale : cela me fait des partisans, cela me rend populaire. Puis, j'ai une qualité : je paie exactement tous les mémoires qu'on m'apporte, surtout lorsqu'ils ne me sont pas personnels. Et puis, croiriez-vous que mon intendant ne me laisse pas la douceur de m'occuper de ma maison? tout y est étiqueté par l'usage, si bien qu'il me faut chercher ailleurs le plaisir de tâtillonner un peu.

Aux premières paroles du comte, l'orgueil de Fernande s'était sou-

levé; mais bientôt elle avait pris un triste plaisir à s'humilier elle-même en écoutant et en s'appliquant ce discours détourné. Que suis-je? se disait-elle tout bas; une courtisane, et pas autre chose; une maîtresse qu'on prend pour se distraire de sa femme. De quel droit me fâcherais-je qu'on me parle ainsi? Trop heureuse encore qu'on adopte de semblables formes, qu'on recoure à de pareils ménagemens; allons donc, Fernande, du courage.

Et pendant tout ce discours du comte de Montgiroux, elle sourit d'un délicieux sourire; puis, lorsqu'il eut fini :

— En vérité, dit-elle, monsieur le comte, vous êtes un homme charmant.

Et elle lui tendit une main que le comte couvrit de baisers.

En ce moment Mme d'Aulnay rentra.

Au bout de cinq minutes, le comte eut le bon goût de prendre son chapeau et de se retirer. Mais en rentrant chez elle, Fernande trouva le valet de chambre de M. de Montgiroux, qui l'attendait un petit billet à la main.

Fernande prit le billet, traversa rapidement le salon, et entra dans sa chambre à coucher, dans la chambre à coucher grenat et orange, dans la chambre à coucher au lit du bois de rose, et non pas dans la cellule virginale, qui, ouverte pour Maurice seulement, et refermée derrière lui, ne devait jamais se rouvrir pour un autre homme.

Là, elle ouvrit le billet et lut :

« Lorsqu'on a eu le bonheur de vous voir, lorsqu'on meurt du désir de vous voir encore, à quelle heure, sans être indiscret, peut-on se présenter à votre porte?

« Comte de Montgiroux. »

Fernande prit une plume et répondit :

« Tous les matins jusqu'à midi; tous les jours jusqu'à trois heures quand il pleut; tous les soirs quand on me fait la cour; toutes les nuits quand on aime.

« Fernande. »

Aspasie n'aurait pas répondu autre chose à Alcibiade ou à Socrate.

Pauvre Fernande! il fallait qu'elle eût bien souffert pour écrire un si charmant billet.

Alexandre Dumas.

(*La suite au prochain n°.*)

LES

MAISONS DE FOUS.

IV.[1]

BICÊTRE.

Tout le monde connaît ce sombre château de Bicêtre qui lève sur la route de Fontainebleau sa face maladive et taciturne. Nous lisons au-dessus de la porte ces mots : *Hospice de la Vieillesse* (*hommes*); dans ce palais de toutes les misères, on reçoit en effet des vieillards et des aliénés en traitement, les ruines de l'âge à côté de celles de la raison. Entrez : de vastes cours qui se succèdent font passer sous vos yeux le spectacle affligeant et monotone de toutes les décrépitudes; ces êtres en redingote grisâtre qui se traînent le long des allées ont au moins soixante-dix ans; encore doivent-ils à d'affreuses infirmités les titres de leur admission dans ces lieux réservés aux octogénaires. La population de Bicêtre s'élève environ à trois mille ames; c'est une ville qui consomme six cent quatre-vingt-dix mille litres d'eau par jour, qui mange de trois à quatre bœufs, six mou-

(1) Voyez les livraisons des 5, 12 et 26 novembre 1843.

tons et un veau, qui emploie quatre ou cinq cents individus à ses travaux manuels, qui lave par semaine de seize à dix-huit mille pièces de linge : quelque chose de grand dans l'abaissement et de babylonien dans la détresse, voilà Bicêtre. Mais passons : laissons à notre gauche ce fameux puits, ouvrage de Boffrand, qui défraya si longtemps la curiosité des visiteurs. Ce puits, dont trente-deux hommes attelés au manége ramenaient péniblement un vaste seau, est lui-même au nombre des grandeurs ou, si l'on aime mieux, des profondeurs déchues : l'hospice reçoit maintenant l'eau des sources d'Arcueil. On n'attend pas non plus que nous écrivions l'histoire archéologique du château de Bicêtre, dont Louis XIII fit reconstruire les bâtimens détruits par la guerre civile; ce roi pieux y installa une *commanderie de saint Louis* pour servir de retraite aux officiers et aux soldats blessés sur le champ de bataille. Louis XIV, ne trouvant pas encore cette demeure assez ample ni assez digne pour les débris de ses victoires, fit élever l'Hôtel-des-Invalides; la maison de Bicêtre, devenue inutile, fut convertie en succursale de l'hôpital général, et reçut pour la première fois un peuple de mendians qui habite encore ses murs. Il est peut-être curieux de savoir qu'avant d'être un asile d'indigens, avant même d'être un château, Bicêtre était très anciennement une propriété connue sous le nom en quelque sorte prophétique de la *Grange aux Gueux;* les édifices sont prédestinés. *Habent sua fata.*

Étrange fatalité de ce château qui logea successivement des évêques, des rois, des princes du sang, des soldats invalides, des vieillards, des prisonniers et des fous! Nous n'avons encore rien dit de ces derniers : ils habitent la partie la plus reculée de l'hospice; c'est là que nous allons les rencontrer sous leur morne veste de tiretaine grise, livrés à toutes les formes du délire. Ce n'est pas le lieu d'écrire une histoire de la folie, et cependant il est difficile d'apprécier l'état actuel du traitement dans l'hospice de Bicêtre et le spectacle même des aliénés sans tourner un instant les regards en arrière. Les maladies mentales sont très anciennement connues : nous voyons même les mythologies grecques tirer de la femme en fureur l'image idéale de leurs Euménides. La religion chrétienne chercha également dans la folie les principaux types de son enfer : Sennert rapporte avec étonnement l'exemple de maniaques qui, exposés au froid pendant plusieurs années, entièrement nus et couchés sur la pierre, n'en continuaient pas moins de vivre; si on les touchait, au lieu de les trouver glacés, on sentait sur leurs membres

une vive chaleur au milieu de l'hiver le plus rigoureux : cet homme qui brûle toujours ne vous figure-t-il pas le damné? Le ver qui ne meurt pas et que les prédicateurs mettaient au fond de la conscience du réprouvé, nous le retrouvons dans le cœur de certains aliénés que le remords tourmente. Ce blasphème éternel, dont la justice divine charge la bouche des méchans au fond de l'abîme, nous l'avons entendu nous-même dans les maisons de fous; nous avons vu des damnés du délire demeurer plusieurs semaines de suite sans sommeil, sans alimens, sans repos, vociférant et blasphémant jour et nuit. Ce pleur dont parle Bossuet, vous le voyez couler autour de vous des yeux toujours noyés du mélancolique. Il n'y a pas jusqu'à la personnification des sept vices capitaux dont vous ne rencontriez à chaque pas dans cet enfer vivant quelques traits frappans de ressemblance : voici l'orgueil au front haut, la paresse aux yeux pleins de sommeil, la colère aux cheveux agités comme des serpens, la gourmandise aux dents voraces, l'envie aux joues haves, la luxure aux gestes lubriques et provoquans. A côté des fous incurables sur lesquels l'abîme a été scellé, nous voyons les aliénés qui expient dans un délire passager l'abus de leur raison : un ange doit descendre dans leur nuit et poser sur leur cerveau brûlant son doigt trempé d'eau. Enfin, pour peu que nous nous élevions encore, nous voici montés au ciel; des extatiques, absorbés dans une prière sans fin, chantent pendant des journées entières des cantiques d'amour avec les esprits bienheureux. La folie est, comme on voit, tout un monde surnaturel : la Foi, l'Espérance, la Charité, s'y montrent tour à tour sous les traits de femmes dont l'une étonne par sa naïve crédulité, dont l'autre a sans cesse les yeux tournés vers l'avenir, dont la troisième s'entoure d'enfans qu'elle croit les siens et auxquels son cœur prodigue les soins les plus maternels avec une inépuisable tendresse. Le caractère des individus décide ordinairement leur place dans cette hiérarchie mystique : deux sœurs, dont l'une était naturellement humble, craintive et alarmée, dont l'autre était au contraire orgueilleuse, confiante et altière, deviennent simultanément folles : la première se croit assurée de sa damnation éternelle, et la seconde de son salut. De là une séparation à la suite de laquelle l'une descend toute vive dans l'enfer, tandis que l'autre monte au paradis.

Il ne paraît pas que la folie ait changé le fond de ses attaques depuis l'antiquité; mais elle en a plusieurs fois renouvelé la forme selon les croyances des âges et des peuples sur lesquels son pouvoir s'exer-

çait. On a vu, dit Soranus, des païens qui s'imaginaient descendre dans les enfers par amour pour Proserpine. Un homme épris de la nymphe Amphitrite se jeta dans la mer. Au moyen-âge, cette même folie, transformée, appela de l'autre monde les incubes, les succubes et tous les anges des ténèbres qui avaient séduit avant le déluge les enfans des hommes. On a vu dernièrement à Bicêtre, dans la division de M. Leuret, un individu qui voulait aller en enfer : la bouche du poêle chargé de charbon de terre incandescent ayant été laissée ouverte, ce malheureux y plongea avidement la tête. La folie reçoit l'empreinte historique des temps; mais le changement le plus remarquable qui se soit opéré en elle ne nous semble pas avoir été observé par la science. Autrefois, il est fréquemment question dans les historiens d'épidémies morales, de folies par masses, gravant tantôt sur une ville, tantôt sur un peuple, le sceau uniforme d'une aveugle nécessité. Au moyen-âge, la lycanthropie, la danse de Saint-Gui, la démonomanie; pendant la renaissance, les fureurs et les extravagances des réformistes; au dernier siècle, la maladie des convulsionnaires nous représentent encore autant de délires collectifs dont les ébranlemens se communiquaient à toutes les consciences. La folie paraît au contraire avoir revêtu depuis la révolution française un caractère plus individuel : à mesure que chacun retire de la foule ses croyances, ses opinions, sa manière de voir, et se crée une existence morale à part, la forme de l'aliénation porte moins sur la société et plus sur l'homme. Nous ne pourrions plus guère citer qu'une influence historique et très ancienne dont les effets se soient conservés : nous voulons parler du carnaval. « Les chrétiens, si sages pendant tout le reste de l'année, écrivait un voyageur indien, deviennent fous pendant deux mois de l'hiver; on les voit alors se livrer à des danses insensées, à des travestissemens grotesques, à des orgies nocturnes, et promener par la ville un dieu-bœuf qu'ils prétendent descendre d'Apis. » Les statistiques constatent que le mois d'avril est celui de l'année le plus fécond pour les hommes en aliénations mentales et surtout en monomanies de suicide. Ne pourrait-on attribuer cette circonstance aux suites du carnaval, à ses désordres, à la gêne qu'il laisse dans la vie des jeunes gens dissipés, et à la réaction de tristesse qui suit inévitablement chez l'homme l'abus des plaisirs?

Cette revue rétrospective des formes et des traitemens anciens de la folie intéresse peu du reste la connaissance actuelle des faits; aussi n'en extrairons-nous que l'histoire des aliénés, c'est-à-dire celle de leurs misères et de leurs supplices. Chez les juifs, pour

ne pas remonter au-delà, les fous étaient regardés comme des êtres possédés par des esprits immondes; nous les voyons dans l'évangile errer au milieu des sépulcres avec un bruit de chaînes. Saint Luc, qui était médecin, parle d'un enfant épileptique qui se jetait tantôt dans l'eau et tantôt dans le feu. La longue robe blanche dont Hérode fit revêtir Jésus, et qui est encore en usage dans les hospices pour les malades dits *gâteux*, était le signe extérieur dont on couvrait les insensés. Ces pauvres fous, livrés de la sorte à tous les regards, parcouraient les villes comme des objets surnaturels de tristesse et d'effroi, quand ils n'excitaient pas le ridicule. Le christianisme, qui soulagea tant d'infortunes et releva tant d'autres abaissemens, ne semble pas avoir beaucoup amélioré l'état déplorable des malades de la pensée. Durant tout le moyen-âge, nous les retrouvons en effet relégués et confondus sur le lit de paille des noirs cachots, avec les voleurs, les assassins, les femmes de mauvaise vie. C'est dans cet état que fut vu un grand poète fou. Les épileptiqnes, également redoutés à cause de leurs accès, partageaient le même sort inévitable. C'est le propre des sociétés ignorantes et barbares de rejeter le mal au lieu de songer à le guérir. Des siècles s'écoulèrent avant que l'heure de la miséricorde eût sonné pour ces infirmes délaissés, dont les uns s'agitaient sous les fers dans la nuit des prisons, dont les autres erraient dans les cités, objets de dérision et d'insultes, troublant le repos général, offensant les bonnes mœurs et présentant le tableau de l'homme déchu sous des traits si vils et si grossiers, que Dieu, en le voyant, eût rougi de son image. Le plus étonnant est que personne ne songeait à faire cesser ce scandale. La charité elle-même se retirait effrayée d'une maladie qu'on regardait encore comme une punition du ciel, comme la trace vengeresse d'un Dieu irrité. L'église tendait à propager cette croyance par les exorcismes, et quoique l'institution de la *fête des fous* témoigne d'une certaine pitié pour ces malades, on ne rencontre ni dans les pratiques du culte, ni dans les écrits des évêques, rien qui ressemble à une protection sérieuse. La voix de saint Vincent de Paule, cette voix qu'on retrouve au-dessus de toutes les misères de notre nature, criant et implorant, *vox clamans in deserto*, fut la seule qui s'éleva jamais en faveur des aliénés. Les gouvernemens ne se montrèrent ni plus éclairés ni plus humains : au contraire, les cours les plus vantées pour leurs lumières ont été le théâtre d'un autre genre d'insulte à cette maladie vénérable dans la personne des *fous du roi*. Voilà donc quel fut le sort épouvantable des aliénés pendant la longue nuit des âges d'ignorance

ou de foi religieuse. Quand ce n'était pas l'injure qui les atteignait, c'était le fouet du geôlier; quand ce n'était pas le fouet, c'était le bûcher. Un nombre presque innombrable, dit un historien, *numerum pene innumerum*, de sorciers et de sorcières, ont été livrés aux flammes pour des hallucinations de l'ouïe ou de la vue qui leur faisaient croire être en communication avec le diable ou avoir été au sabbat sur un bouc. L'humanité s'abandonne de la sorte envers ses membres déchus aux plus affreux traitemens, sans même penser à mal, jusqu'au jour où, l'opinion publique s'éclairant, la conscience tressaille et fait un retour tardif sur elle-même. Honteuse et confuse devant la voix de Dieu qui l'appelle pour lui demander compte de ses actes, elle cherche alors comme Ève, après sa faute, à couvrir d'un vêtement les plaies de sa hideuse nudité.

En 1789, l'Hôtel-Dieu était encore le seul hôpital qui admît dans la ville de Paris des aliénés en traitement : relégués vers la partie la plus reculée, la plus triste, la plus malsaine de cet établissement, transformé pour eux en une nouvelle prison, ils achevaient d'éteindre les dernières lueurs de leur raison mourante dans la solitude et dans l'ennui. Pas de jardins pour servir de promenades; point de vastes espaces, égayés d'arbres et de verdure, pour reposer leur regard des vaines images de leur cerveau; mais dans l'intérieur, deux salles, l'une de dix lits *à quatre personnes*, l'autre de six grands lits et huit petits; au dehors, des murs affligeans de vieillesse, des toits sombres et la présence éternelle de cette fétide maladrerie, dans laquelle fourmillaient toutes les misères accumulées. Les pauvres aliénés traînaient dans ces lieux leur mélancolie et leur langueur, jusqu'à ce que, déclarés incurables, ils fussent conduits à Bicêtre, à la Salpêtrière ou à Charenton. Là commençait pour eux une nouvelle vie de réclusion et de délaissement; la société les oubliait; la science avait jeté sur eux sa sentence, et l'administration ouvrait alors devant ces damnés vivans les portes de la cité des larmes, ces portes inexorables devant lesquelles s'arrêtait l'espérance, car c'est par elles qu'on allait dans l'éternelle douleur et au milieu des races perdues. Nous pouvons satisfaire à une juste curiosité, si l'on désire savoir quel était le sort des aliénés dans l'hospice de Bicêtre : M. Mallon, directeur actuel de cet établissement, a eu l'extrême obligeance de nous communiquer des notes manuscrites sur l'état des fous, de 1780 à 1806; ces notes, recueillies sur des registres et sur des témoignages authentiques, ne sauraient être soupçonnées d'aucune exagération, quoique les faits qui y sont mentionnés dépassent toute vraisem-

blance. L'idée d'une cité dolente, *la citta dolente*, était si naturelle à ces lieux de malédiction et de souffrance, que les rues, formées par rangs de loges, se nommaient, l'une, la rue d'Enfer, et l'autre, la rue des Furieux. Ces loges, au nombre de cent onze, étaient destinées à recevoir les malades les plus agités, ceux qui, ensevelis sans être morts, jetaient des cris du fond de leurs tombeaux. L'indifférence la plus stupide rôdait, dans la personne d'un surveillant connu sous le nom de *gouverneur des fous*, autour de ces malheureux dont les soupirs et les plaintes frappaient éternellement l'air immobile. On se figure douloureusement ces loges étroites, au niveau et quelquefois même au-dessous du sol, ne recevant l'air et le jour que par un guichet, dont l'ouverture était à peine suffisante pour y faire passer des alimens. L'humidité les rendait encore plus incommodes; une eau glaciale ruisselait presque continuellement le long de leurs épaisses murailles, et y déposait un limon verdâtre qui, de temps en temps gratté, se remontrait toujours. Au fond de ce sépulcre, de cet *in pace*, se remuait quelque chose de lamentable qui était le fou. La plupart des hôtes de ce quartier de Bicêtre étaient couchés dans des auges, les pieds et la tête serrés contre les murs humides de leurs cages; la paille sur laquelle ils dormaient ne tardait pas à se pourrir. Plus de quarante malades, qui déchiraient leurs vêtemens, demeuraient nus; la nourriture était insuffisante et mauvaise; une seule distribution se faisait pour vingt-quatre heures; ces malheureux dévoraient leurs alimens d'un seul coup avec avidité, et le reste du jour se passait ensuite dans une sorte de délire famélique. De ce foyer d'infection, de tant de causes insalubres et pestilentielles sortait une mortalité énorme; des maladies sans nombre entaient leur germe sur celle dont les pauvres fous étaient déjà atteints. La cupidité venait au secours de la négligence pour aggraver encore les tourmens de ces victimes : non content d'outrager la folie, on l'exploitait. Les garçons de service qui accompagnaient les visiteurs se faisaient un jeu cruel d'exciter les fous à commettre des actes extravagans, afin d'attirer dans leur bourse quelques pièces de monnaie. Plus tard, ces actes même arrachés au délire étaient punis avec une brutalité révoltante. Chaque loge avait une chaîne fixée dans le mur; à l'extrémité de cette chaîne était attaché un collier en fer pour maintenir les malades agités, et le nombre en était considérable. Quand le carcan ne suffisait pas à la cruauté des surveillans, on avait recours à de fortes cordes, et souvent aussi à d'autres chaînes qui laissaient d'affreuses traces sur les membres meurtris des pauvres fous.

Un coup de fusil fut tiré sur un aliéné qui tentait de s'évader, et qui était déjà parvenu au sommet du mur : la manière uniforme dont on traitait, dans le château de Bicêtre, les fous et les criminels, autorisait contre les uns et les autres les mêmes violences de la part des gens de service. Joignez à cela l'abandon le plus complet : jamais le chirurgien, ou le *gagnant maîtrise* (c'est ainsi qu'on le désignait) ne faisait de visites dans le quartier des malheureux insensés; seulement, lorsque ces derniers étaient sur le point de mourir, on les transférait dans les salles de l'infirmerie, où ils recevaient quelques soins inutiles. Voilà quel était l'état de Bicêtre et des autres hospices de fous, lorsque Pinel commença la réforme de ces établissemens.

Si l'on cherche à se faire une idée juste des causes qui ont retardé pendant une si longue durée de siècles l'amélioration du traitement des fous, on trouve que notre époque seule pouvait réaliser ce grand progrès. Le christianisme voyait dans la folie les suites de l'orgueil de l'homme, de son audace à vouloir franchir les limites innocentes de la science, et il rejetait loin de lui ces têtes superbes sur lesquelles Dieu même avait étendu la main pour en troubler toutes les pensées. La philosophie du XVIIIe siècle, notamment l'école du docteur Quesnay, avança quelques idées humaines et généreuses; mais elle s'en tint aux théories; or, les plus belles théories du monde passent au-dessus des maux et des abus les plus révoltans sans y rien déranger. Pour changer l'état du traitement des fous dans nos hospices, il fallait plus que le christianisme seul, plus que la philosophie; il fallait un de ces évènemens qui agitent la société de fond en comble, et qui fournissent aux doctrines le moyen de régner définitivement sur les préjugés. Quand un homme vint comme l'espérance à la porte de ces lieux maudits qui n'avaient jamais connu que le désespoir et les sanglots, une grande assemblée avait proclamé depuis deux ans dans le monde la dignité de notre nature. Ce n'était pas le médecin Pinel qui apparut alors sur le seuil de Bicêtre, c'était la révolution; le libérateur des fous venait à la suite des autres libertés reconquises. L'affranchissement de la pensée humaine, cette œuvre glorieuse du dernier siècle, retentit jusqu'à ces êtres misérables, qui avaient perdu l'usage de la raison; le mouvement philosophique se fit le tuteur de ceux qui avaient cessé de réfléchir; les droits de l'homme entraînèrent ceux de l'aliéné. Si même Pinel n'eût alors entrepris sa glorieuse réforme, un autre l'aurait commencée, tant c'était un besoin vivement senti dans l'œuvre de régénération qui travaillait

la société tout entière. Ceci du reste ne détruit rien dans la gloire de ce médecin célèbre, descendu au milieu des habitans de Bicêtre, comme le Christ ressuscité au milieu des habitans des limbes qui attendaient leur délivrance, Sa venue fut celle d'un messie. Tombez, fers, menottes, carcans, par lesquels on enchaînait les membres déchus de la grande famille humaine : l'heure de la liberté a sonné même pour les esclaves du délire. Qu'étaient du reste ces signes de servitude près des chaînes morales qui alourdissaient leur volonté et qui les rivaient à un abaissement éternel? Pinel releva le corps et l'ame du même coup en versant les trésors d'une inépuisable douceur sur ces pauvres êtres dégradés qui ne sont pas même capables de reconnaissance. Notre grand médecin introduisit la paix à Bicêtre non-seulement dans l'esprit des malades, mais encore dans le cœur des gens de service; car nul ne tourmente les autres par violence et par injustice, qu'il ne devienne le premier esclave de sa méchanceté.

Ce n'eût pas été assez de la volonté d'un homme, si forte qu'elle fût, pour exécuter un tel projet, si les évènemens et les pouvoirs de l'état n'étaient venus à son secours. C'était dans les derniers mois de 1792 : Pinel, nommé depuis quelque temps médecin en chef de Bicêtre, avait déjà sollicité plusieurs fois, mais inutilement, l'autorisation de supprimer l'usage des fers dont on chargeait les aliénés furieux. La république naissante et ombrageuse croyait voir partout la *tyrannie* avec ses ténébreuses manœuvres. Le bruit courut que des royalistes se tenaient cachés parmi les fous dans l'hospice de Bicêtre, et qu'ils avaient mis leur liberté sous des chaînes pour mieux tromper la surveillance du gouvernement. Pinel, fort de sa conscience, brave ces vaines rumeurs et se rend lui-même à la commune de Paris; là, répétant ses plaintes avec une chaleur nouvelle, il exige au nom de l'humanité la réforme du traitement qui pèse sur les aliénés. « Citoyen, lui dit un membre de la commune, j'irai demain à Bicêtre te faire une visite; mais malheur à toi si tu nous trompes et si tu recèles les ennemis du peuple parmi tes insensés. » Le membre de la commune qui parlait ainsi était Couthon. Le lendemain il arrive à Bicêtre; Couthon veut voir et interroger lui-même les fous; on le conduit dans leur quartier, mais il ne recueille que de sanglantes injures, et n'entend au milieu de cris confus et de hurlemens forcenés que le bruit glacial des chaînes sur les dalles humides et dégoûtantes. Quoique fait par les évènemens à de sombres visages, Couthon, qui avait entendu rugir l'émeute, se sentit troublé devant ces voix et ces figures du délire. Fatigué bientôt de l'affreuse

monotonie de ce spectacle et de l'inutilité de ses recherches, le représentant de la commune se retourne vers Pinel : « Ah çà! citoyen, es-tu fou toi-même de vouloir lâcher de pareils lions toujours prêts à rompre leurs chaînes? — Citoyen, on en a fait des furieux en les traitant comme tels : j'ose espérer beaucoup de moyens tous différens. — Eh bien! fais-en ce que tu voudras; je crains seulement que tu ne sois dévoré par eux. » Maître désormais de ses actions, Pinel fit selon sa volonté, selon la justice, et bientôt l'hospice de Bicêtre changea de face. Peu rassuré lui-même dans les commencemens sur le caractère de ses terribles hôtes, il se décida à n'en déchaîner que douze pour le premier essai; et cette mesure ayant réussi, il fit tomber les fers de cinquante-trois aliénés furieux qui, heureux de recouvrer leur liberté et leur mouvement, se calmèrent aussitôt. Ces malheureux, qui chaque mois brisaient des centaines d'écuelles en bois, renoncèrent à leurs habitudes de destruction et d'emportement; d'autres, qui déchiraient leurs vêtemens et se complaisaient dans la plus sale nudité, parurent renaître à la décence.

On remarque encore tous les jours quelque chose de semblable dans les maisons de santé; des malades qu'on amène à l'établissement de Vanvres, roulés dans des liens et des enveloppes comme de véritables momies, sont immédiatement délivrés par les mains des gens de service; et, loin de redoubler leurs fureurs, ils semblent au contraire prendre à cœur de reconnaître par leur bonne conduite le prix de la liberté qu'on leur rend. Le même fait s'est représenté dans la maison de..... en 1833; le docteur Blanche arrive, muni de pouvoirs pour retirer de son cabanon un fou dangereux dont il était impossible de maintenir la fureur. L'aspect de ce malheureux étroitement garrotté, dont tous les membres se raidissaient contre les liens, était effroyable : on eût dit, selon la belle expression de M. Leuret, un squelette agité par des muscles et déjà à moitié dans sa bière. Le docteur Blanche approche sa tête du guichet : « Je ne suis pas de la maison, dit-il au fou; je suis envoyé par votre mère pour vous emmener; mais on me fait un récit si épouvantable de vos violences, que je suis décidé à repartir sans vous. » Alors le fou, rappelé à lui-même par cette voix inconnue : « C'est vrai, monsieur, répondit-il avec calme; je suis quelquefois furieux, mais je vous jure sur l'honneur que je n'ai jamais porté le premier coup, et que je suis le plus ordinairement réduit à me défendre. » Le docteur Blanche ordonne, malgré les craintes des gens de service, que cet homme soit devant

lui délié, rasé et habillé. Cela fait, il conduit notre furieux à sa voiture : « Si vous me promettez d'être tranquille, je vous emmène chez moi; mais n'oubliez pas que, si vous manquez à votre parole et abusez de ma confiance, vous recevrez à l'instant même le châtiment le plus sévère. » Le fou promit, se contint durant toute la route, et n'opposa désormais aucune résistance. Il n'est pas sans exemple que devant la tranquillité d'un visage bienveillant une raison agitée se calme. La femme d'un célèbre poète exilé se débattait dans un établissement d'aliénés au milieu des transports du délire. M... se présente pour la conduire chez un compatriote que de certains Polonais entourent d'une foi superstitieuse; en vain cherche-t-on à détourner le poète de son projet, il enlève cette femme égarée dans une voiture et la conduit à son ami. Soit influence du changement de lieux, soit toute autre cause physiologique dont les crédules transforment trop tôt les effets en miracles, la folle, en présence du thaumaturge, se tranquillise soudain et reprend avec sa douceur ordinaire l'exercice de sa raison. Le docteur Falret nous a rapporté lui-même une autre cure empreinte de ce caractère merveilleux. On vient réclamer ses soins pour une dame qui était dans le délire : deux superbes chevaux du prix de dix mille francs chacun, attelés à une riche voiture, l'attendaient à sa porte pour le conduire dans un château peu éloigné de Paris. A son arrivée, le docteur est introduit dans une salle de bain en marbre, du goût le plus somptueux : les volets fermés entretenaient une douce obscurité; la malade nageait dans une baignoire couverte, autour de laquelle plusieurs amis s'empressaient avec inquiétude. Au milieu des idées et des paroles incohérentes de cette folle hystérique, revenait sans cesse la préoccupation d'une étoile et d'un séraphin qu'elle croyait voir voltiger au-dessus de sa tête. Le docteur Falret, avec ce coup d'œil exercé que donne une longue et judicieuse pratique, devine en lui-même le double objet qui cause les illusions de la malade. L'étoile était produite par un filet de jour qui, trouvant moyen de percer entre les interstices des volets, jouait capricieusement sur le mur : le docteur donne ordre de les ouvrir; le jour entre à flots, et la vision s'évanouit. Restait le séraphin : à côté de la baignoire, M. Falret avait remarqué un jeune homme blond, d'agréable figure, qui pouvait bien être le Chérubin de cette nouvelle comtesse d'Almaviva; il attire à part la maîtresse de la maison chez laquelle notre malade était en villégiature. « Ce jeune homme est votre fils? lui dit-il; éloignez-le d'ici pour quelques jours; inventez

un prétexte, mais qu'il parte, la raison de votre amie en dépend. » Ce qui fut dit fut fait. Le docteur s'approche alors de la baignoire et ordonne à la malade de se lever : les assistans se récrient, disant que Mme.... était très agitée et que les liens suffisaient à peine pour la maintenir. Notre médecin persiste dans sa volonté; quand cette femme aliénée est sortie du bain, il lui présente son bras et descend tranquillement avec elle dans le parc, où une promenade et une conversation très sévère suffisent pour relever le moral qui avait fléchi. Le docteur rappelle Mme..., qui était mariée, à ses devoirs, lui montre du doigt la folie comme l'abîme inévitable où l'entraînerait une faute consommée, lui conseille de quitter ces lieux complices et bientôt témoins de sa faiblesse, et lui recommande l'exercice du cheval pour faire diversion aux sentimens de son cœur agité. Cette guérison, ouvrage de quelques heures, ne coûta guère au médecin que de graves paroles, et elle fut solide. Le hasard a quelquefois calmé des malades furieux, rien qu'en les mettant en liberté; un fou, quoique revêtu de la camisole de force, trouve jour à s'échapper de Bicêtre; M. Leuret, inquiet du sort de ce malheureux, le rencontre le lendemain matin dans un marché, travaillant paisiblement avec son frère, qui était herbager. Il le laisse. Cet aliéné, qui avait recouvré la santé morale par le seul fait de l'évasion, ne la perdit plus.

Nous rapportons ces faits pour montrer que l'entreprise de Pinel n'avait rien de téméraire; si quelque chose étonne, c'est qu'on en ait redouté les suites. La révolution dont ce célèbre médecin venait de donner le signal ne s'arrêta plus. En 1802, les salles de l'Hôtel-Dieu, où languissaient de pauvres fous sous prétexte de traitement, furent évacuées, et les malades, transportés à Bicêtre, reçurent dans ce nouveau service des soins appropriés à leur état. A mesure que le moral des fous se relevait à leurs propres yeux et aux yeux du monde, par suite des efforts de Pinel, les anciens bâtimens, témoins de leur opprobre et de leur longue captivité, tombaient pour faire place à des édifices sains et spacieux, à des cours plantées d'arbres, à des salles de bains. Les vieilles loges, dignes d'animaux immondes, dans lesquelles des hommes aliénés avaient croupi depuis le commencement du règne de Louis XVI, s'écroulèrent, honteuses et maudites, devant le mouvement des idées. Le vieux Bicêtre changea d'aspect, surtout le quartier des fous, qui avait été jusque-là le plus laid et le plus abandonné. Dans le langage vulgaire, qui a quelquefois sa poésie et son originalité, on se servait de l'épithète de *bicêtreux* pour dési-

gner un visage malsain et défait, tant le profil de ce sombre château, dépôt central de toutes les misères accumulées, était peu réjouissant à voir. Grace aux nouvelles constructions, Bicêtre a perdu cette figure désolée; les loges récemment bâties pour recevoir les malades agités présentent un caractère uniforme de simplicité et de bienséance qui convient à leur destination; un lit en bois de chêne, un parquet, deux portes, dont l'une s'ouvre sur un corridor chauffé en hiver, des murs toujours secs, composent l'intérieur de ces cellules où la fureur, devenue moins fréquente, trouve dans un isolement qui n'a rien de barbare le moyen de se calmer elle-même. L'humanité n'a plus à se voiler la face devant les tortures physiques qu'on ajoutait aux souffrances morales de ces malades; le gilet de force réduit les bras et les mains des fous dangereux à l'impuissance, et leur ôte les moyens de se nuire à eux-mêmes sans leur enlever la liberté des autres mouvemens, surtout celle de la marche. Nous avons trouvé que cette camisole en toile forte et à longues manches, qui s'attache derrière le dos de l'aliéné, fut inventée en 1790 par un tapissier de l'hospice de Bicêtre, le sieur Guilleret. L'histoire conserve tous les jours des noms d'hommes moins utiles que celui-là.

Pinel avait entrevu les avantages du travail manuel comme moyen de diversion à la nature et à l'objet de la folie. Ce nouveau législateur souffrait de voir des aliénés de Bicêtre, pour la plupart jeunes et vigoureux, s'agiter dans le vide. Les forces oisives dont une sage économie aurait pu régler l'exercice étaient alors employées par le délire, qui les tournait en désordres et en violences. Mais Pinel eut le sort de tous les grands réformateurs; il mourut sans avoir accompli son œuvre. Il était réservé à l'un de ses dignes successeurs, M. Ferrus, et à M. Mallon, nommé en 1827 directeur de l'hospice de Bicêtre, d'exécuter ce projet hardi. Peut-être y avait-il en effet quelque danger à remettre des instrumens de travail entre des mains que ne dirigeait plus la raison. On essaya pourtant : d'abord un petit nombre d'aliénés furent occupés, sous la garde vigilante d'infirmiers de la maison, à des ouvrages de terrasse dans l'intérieur de l'hospice. Le succès dépassa les prévisions et encouragea M. Mallon à concevoir le travail des aliénés de Bicêtre sur une plus grande échelle. Diverses pièces de terre, situées autour de l'établissement, étaient louées à des bras étrangers qui les exploitaient; le directeur obtint de l'administration que ces terres lui fussent remises au fur et à mesure de l'extinction des baux. Un plus grand nombre d'aliénés purent dès-

lors être employés aux travaux et trouvèrent un contre-poids aux égaremens de l'esprit dans l'attrait qu'inspirent la vue et la culture des champs. On s'applaudissait de ces résultats, lorsqu'en 1832 une circonstance se présenta qui permit de donner un plus large déve-oppement aux moyens d'activité des malades. La ferme Sainte-Anne, située à peu de distance de Bicêtre, étant devenue vacante par suite de cassation de bail, M. Mallon, homme d'intelligence et de zèle, de concert avec M. Ferrus, réalisa l'heureuse idée d'en livrer l'exploitation aux aliénés. Ce but fut bientôt atteint; la ferme Sainte-Anne, convertie en une annexe de Bicêtre, reçut des fous convalescens à demeure; mais l'état des lieux était déplorable, les bâtimens délabrés menaçaient ruine de tous côtés; de grands espaces de terrain, dans le voisinage même de l'établissement, étaient en friche, d'autres opposaient à la culture une résistance qui venait de l'inégalité du sol; tout cela s'aplanit et changea de face sous la main industrieuse des aliénés; les murs penchans se relevèrent, les anciens bâtimens virent réparer l'outrage des siècles, des dortoirs furent créés, des réfectoires et des ateliers s'établirent dans ces lieux, témoins assidus d'antiques misères. La ferme Sainte-Anne était, au moyen-âge, une léproserie. On trouva, dans cette colonie de malades, des maçons, des charpentiers, des couvreurs, des menuisiers, des serruriers, des peintres, en un mot tous les ouvriers nécessaires pour transformer des ruines en une maison habitable. Nous avons visité nous-même la ferme Sainte-Anne; nous avons observé durant plusieurs heures les travaux et les mouvemens de ces fous, devant lesquels l'ignorance ancienne tremblait; nous les avons vus armés de fourches, de pelles, de bêches, de pioches, de fléaux : tous ces instrumens de travail si dangereux, qui pourraient devenir, en l'absence de la raison, autant d'instrumens de mort, n'ont jamais été détournés de leur destination utile et pacifiqne. Pas un seul accident n'est survenu à Sainte-Anne depuis plus de dix années. Il semble que le travail ait comme une vertu secrète qui en sanctifie tous les instrumens entre les mains les moins faites en apparence pour s'en servir.

Nous avons suivi avec un intérêt infini les ouvrages des aliénés; mais ce sont là de ces choses qu'on affaiblit toujours en les décrivant. Il faut voir, comme nous l'avons vu, ce peuple de travailleurs, occupés dans le clos au blanchissage des toiles, ou donnant le mouvement à un moulin à foulon pour le dégraissage des couvertures et des effets d'habillement; on se croirait plutôt dans une fabrique que dans une maison de fous, tant la régularité du nombre transforme

ces pauvres insensés en des ouvriers ordinaires. On obtient d'eux comme exécution tout ce qu'on obtiendrait de gens raisonnables et appliqués qui ont leur esprit à l'ouvrage. Si quelqu'un d'entre eux s'oublie un seul instant, ses camarades s'empressent de réparer sa faute et de le ramener à lui-même, avec cet intérêt naturel qu'inspirent à l'homme la sainte association du travail et la fraternité du malheur. De Bicêtre plusieurs groupes de quinze à vingt individus sont dirigés, chaque matin, sur les divers points où s'exerce la culture des terres; nous avons souvent rencontré de ces brigades : les travailleurs, munis d'instrumens aratoires, traversent d'assez longues distances et se livrent paisiblement, durant toute la journée, à l'agriculture. Les évasions, quoique beaucoup plus faciles, sont moins fréquentes dans les champs, sous la garde du travail, que dans l'intérieur des murs de Bicêtre. Enfin ceux que leur faiblesse physique ou l'état de leur raison ne permet pas d'envoyer au dehors, sont employés dans l'hospice à des ateliers de corderie, de tresses de chapeaux de paille, de bonneterie, de confection de vêtemens. Le travail est volontaire, et les malades, loin d'y résister, se partagent avec une sorte d'émulation les différentes tâches qui doivent charmer pour eux l'ennui et la longueur du temps. Les médecins encouragent d'ailleurs les bonnes dispositions des aliénés pour une partie du traitement dont ils reconnaissent chaque jour les heureux effets : l'esprit, tendu par le délire, se relâche pendant que les mains, industrieusement occupées, s'exercent dans des ouvrages dont le bien de la maison a dicté l'ordonnance. Le travail a en outre l'avantage de poser l'aliéné devant des réalités, et de rompre par ce moyen la chaîne vicieuse des idées dont son imagination oisive ne manquerait pas de nouer sans cesse les interminables anneaux. Nous avons recueilli à la ferme Sainte-Anne l'aveu suivant sur les lèvres d'un vieillard aliéné en convalescence : « Monsieur, j'ai été frappé à trois reprises par des maladies cérébrales, et toujours je n'ai trouvé de soulagement que dans l'emploi de mes bras; c'est encore le travail qui vient de me délivrer, cette fois, des préoccupations du délire. »

Nous avons tous éprouvé que la fatigue du corps reposait l'esprit et que la contention du cerveau se dissipait au bout de quelques heures par le mouvement de la marche. Il faut cependant éviter de tenir les forces des aliénés en agitation sans les diriger vers un but utile : on a essayé de faire tourner et retourner un coin de terre aux malades d'un établissement connu, uniquement pour remuer leurs bras; cet exercice aveugle n'eut aucun des avantages du travail, et, loin de

donner du repos au délire, ne fit qu'animer les fous au désordre et les pousser à des actes d'insubordination.

Au point de vue économique, la culture de la ferme Sainte-Anne et de ses dépendances par les mains des aliénés présente des résultats considérables; le rapport de la commission médicale de 1838 constate que le produit net des travaux industriels s'est élevé à plus de 50,000 francs dans le cours de cette année; les bénéfices se sont encore accrus successivement; une vaste porcherie, dont les élèves sont nourris avec les détritus de Bicêtre et des autres hôpitaux du département de la Seine, donne à elle seule une somme considérable qui va grossir, chaque année, la caisse de l'administration. Une indemnité, selon nous beaucoup trop faible, est accordée à chaque travailleur pour l'ouvrage de sa journée, et encore cette légère rétribution subit-elle une retenue destinée à former une masse qui lui est remise à sa sortie de l'établissement. Un grand nombre de ces malheureux sont rentrés, après leur guérison complète, dans la société avec un petit pécule proportionné au temps de leur séjour et de leur travail : cette mesure est excellente, mais ne suffit pas toujours à combler l'abîme que la maladie a creusé pour les pauvres fous entre l'hôpital et le monde.

L'aliéné est un homme qui vit en lui-même au lieu de vivre dans l'humanité; le moyen de le guérir, c'est de renouer ce lien social que la maladie a brisé. Il semble au contraire que l'ancienne méthode de traitement ait pris à cœur de ménager au malade les moyens d'exister seul et de se retirer de plus en plus en lui-même, dans ses pensées et dans ses actes. Autrefois les aliénés de Bicêtre mangeaient isolément dans des vases de bois qui exhalaient une odeur infecte; ce repas maussade et solitaire, outre l'inconvénient d'entretenir les malades en dehors des relations humaines, causait une grande perte d'alimens, par suite du dégoût qui s'attachait à la nature des vivres. M. Ferrus essaya de mettre un terme à cet état de choses; mais ce n'était encore qu'une tentative, quand le docteur Leuret, avec ce *fiat lux* de la volonté qui change les élémens du chaos et leur donne la figure d'un monde, entreprit décidément de faire descendre la société dans ce ramas de fous. Un réfectoire fut institué : des tables proprement servies se couvrirent des apprêts nécessaires; nous avons vu nous-même ces tables dressées; chaque convive a son assiette, sa cuillère, sa fourchette, son gobelet d'étain luisant comme de l'argent et son couteau; car on n'a pas craint de confier des couteaux, pour le repas commun, à ces mains qui n'avaient

pas abusé des instrumens de travail. Quatre-vingts aliénés furent choisis dès le premier jour, et divisés par séries de dix individus; dans chaque série, M. Leuret nomma un chef qui eut pour fonction de réunir ses commensaux, de les conduire à la salle à manger, d'avoir soin qu'en entrant chacun se découvrît et se lavât les mains, de faire les honneurs de la table. Tout cela s'exécuta dès le premier jour avec un ordre admirable. On a osé nier l'existence du repas commun des aliénés de Bicêtre, ou n'y voir qu'une scène comique; nous avons assisté nous-même au dîner des malades, et nous déclarons qu'il n'est pas au monde de spectacle plus touchant. Il est sublime de voir des êtres, condamnés naguère à la perte de tous sentimens et de tous devoirs sociaux, prendre les uns aux autres un intérêt qui ressemble presque à de la charité chrétienne. M. Leuret n'a voulu admettre à la table des aliénés aucun infirmier, il a défendu même que les portions fussent coupées à l'avance, pour que tout se fît sans autorité apparente; le meilleur moyen de rappeler à la raison les actes des insensés, c'est de les traiter en tout comme des êtres raisonnables. Nous avons cru être présent à une table d'hôte plutôt qu'à un dîner de Bicêtre. Chaque chef aliéné doit savoir le nom de ses commensaux, veiller à ce que chacun d'eux soit bien servi, et les traiter comme s'il les eût invités à manger chez lui. Les avantages de ce réfectoire sont incalculables; il y a moins de perte d'alimens, et par conséquent économie pour l'administration; les malades mangent avec plus de goût et d'appétit, enfin ils rétablissent dans ce rapport et ce commerce mutuel le lien qui doit les réunir à la société.

Le nom même qui sert à désigner les aliénés annonce des êtres étrangers aux autres hommes, *alieni;* nous croyons que le traitement le plus efficace pour les retirer du désert de leurs pensées et pour les reconduire à la cité de l'intelligence consiste à les mettre en présence d'un grand nombre d'individus; car c'est dans le nombre, dans la masse, que réside vraiment l'autorité de la raison. Ce moyen devient surtout utile quand la folie porte principalement sur les instincts, ou quand c'est l'action qui est malade. Il faut alors écraser le fou par l'exemple d'actes contraires à l'objet de son délire, pour qu'ébranlé par cet accord et cet ensemble, il sente mieux sa solitude, sa faiblesse, et qu'il consente à se soumettre. Un aliéné de Bicêtre, désigné sous le nom d'Urbain, languissait dans son lit, refusant de se lever, de prendre aucune nourriture et de se livrer au travail. On le tire de son lit, on l'habille; deux servans le prennent par les bras, le soutiennent, et l'amènent dans un jardin ou d'autres malades sont

occupés à des travaux de terrasse. L'interne, M. Jules Picard, imagine de faire transporter des pierres d'un lieu dans un autre; on range pour cette manœuvre les aliénés de manière à former la chaîne. On place Urbain, tout faible qu'il est, au milieu de cette chaîne; quand son voisin lui présente une pierre, il le regarde, sourit, et, après un moment d'hésitation, il prend cette pierre pour la transmettre à un autre. Sa langueur s'anime peu à peu, et il finit par se mettre au train de ses compagnons. Pendant qu'il travaille, M. Leuret envoie chercher une gamelle de soupe et autant de cuillères qu'il y a d'ouvriers. Les malades rompent la chaîne. Urbain est invité par un de ses voisins, qui déjà le tutoie, à venir prendre sa part de la nourriture; il se laisse conduire vers la gamelle, se munit d'une cuillère, et mange presque autant que les autres ouvriers. M. Leuret, présent à cette scène, ne témoigne ni satisfaction ni étonnement. Après la soupe on apporte du vin, et comme le même verre doit servir à toute la bande, on verse à chacun sa ration, en commençant par les plus âgés. Le tour d'Urbain arrive; notre pauvre fou balance un instant; cependant, comme un camarade attend qu'Urbain ait vidé son verre, ce dernier finit par se décider à boire. Le but de M. Leuret, en ne faisant apporter qu'un verre, était de détourner l'esprit d'Urbain de toute crainte d'empoisonnement, crainte qui travaille souvent l'imagination des aliénés, et les porte à refuser de boire et de manger. Cette intention était habile; mais nous croyons que, dans tous les cas, l'usage du même vase devait avoir quelque chose de plus entraînant et de plus sympathique pour le malade que celui d'un vase isolé. L'église avait institué, à l'exemple des anciens, le repas commun pour servir de symbole à la fraternité naissante : nous avons interrogé les surveillans de Bicêtre, et tous nous ont dit qu'on observait de même plus de liaison et de bon accord parmi les malades depuis que ces derniers prenaient ensemble leur nourriture. L'établissement d'un réfectoire a donc pour effet merveilleux de faire communier les fous aux sentimens qui distinguent l'homme et qui précèdent même chez lui le retour de la raison. Nous ne citerons plus qu'un fait qui s'est passé dans l'établissement de M. Esquirol, et qui prouve l'influence de l'exemple et du nombre sur les actes des aliénés. Une femme s'obstinait depuis une douzaine de jours à refuser toute espèce d'alimens; on fait prévenir sa famille, et un plan est arrêté. Au matin convenu, tous les parens de cette dame, et ils étaient nombreux, entrent dans la chambre de la malade, lui prodiguent des caresses, et lui disent

qu'ils viennent la chercher pour aller à Versailles. On l'emmène. Pendant la route, il n'est question ni de médecin ni de traitement, mais chacun cause allègrement de sujets choisis çà et là. Arrivé à Versailles, on fait une courte promenade; tout le monde a faim; on entre dans un restaurant, et on fait servir à déjeuner. La malade s'asseoit comme les autres; on remplit son assiette; elle hésite un moment; on n'a pas l'air de s'en apercevoir; alors cette femme entraînée mange. Depuis ce jour elle n'a plus jamais refusé de se nourrir. Il était décidé qu'elle ne rentrerait pas dans l'établissement, mais qu'on chercherait à la distraire de ses idées tristes et qu'on l'emmènerait ensuite dans son pays.

Au nombre des créations les plus utiles et les plus curieuses dont Bicêtre a été dans ces dernières années le théâtre privilégié, nous ne devons pas omettre celle d'une école où des individus aliénés, appartenant presque tous à la classe pauvre, et malheureusement ignorante, trouvent les moyens de s'instruire et de se distraire. Ces écoles, que nous avons visitées avec un intérêt très vif, nous ont présenté le fait curieux d'une seule faculté qui survit chez certains insensés à la mort de toutes les autres. Cette faculté solitaire, demeurée debout au milieu des ruines, semble même profiter du silence et de l'inaction de l'esprit pour se concentrer tout en elle-même. Nous avons vu dans la division de M. le docteur Voisin, au milieu d'un grand nombre de très jolis dessins, une peinture à l'huile d'un tour agréable, d'une manière fine et spirituelle, qui excita notre étonnement. On nous présenta alors le peintre : c'était un garçon d'une vingtaine d'années, en état de démence ou d'imbécillité, qui collait amoureusement ses lèvres au talon de son sabot. Il nous a été montré, dans la salle des aliénés paralytiques, un autre individu incurable et tout près de mourir, chez lequel la même faculté a surnagé au milieu du naufrage où l'intelligence a irréparablement sombré. Il paraît que ces artistes aliénés dessinent fatalement et aveuglement, comme si une force occulte dirigeait leur main : on les voit, par exemple, commencer l'image d'un lion par la queue, et conduire leur trait jusqu'à la tête, avec la puissance mécanique de la nature en action. Nous avons admiré le talent du dessin, même chez des fous dont les mouvemens nerveux troublaient continuellement la face; tranquille à travers l'agitation de tout le cerveau, cette faculté unique continuait doucement son ouvrage entre les bras du délire et au milieu de son ombre. Nous comparions tout bas ces instrumens

brisés de l'intelligence, chez lesquels la folie a pourtant respecté un don solitaire, à ces harpes éoliennes où l'orage n'a laissé qu'une corde.

M. Leuret emploie avec succès la lecture à haute voix faite alternativement par les malades. Les passages les plus divertissans sont ceux qui se font écouter avec le plus d'attention et qui impriment à la voix du lecteur des intonations plus variées. Le dialogue si comique de Trissotin et de Vadius dans *les Femmes Savantes* manque rarement son effet sur l'esprit des aliénés. De la lecture à la répétition des pièces de théâtre il n'y a qu'un pas, et avec un homme comme M. Leuret ce pas fut bientôt franchi : on joua donc à Bicêtre quelques comédies, *les Plaideurs*, *Brueis et Palaprat*, *l'Ours et le Pacha*, etc. C'était un spectacle nouveau et inoui qu'une pièce jouée par des fous devant un auditoire de fous. Dans ces lieux où la misère humaine étalait depuis des siècles le luxe sauvage de ses souffrances et de ses plaies, sous ces voûtes dont les échos n'avaient appris à répéter que les cris furieux du délire, quel évènement ce fut d'entendre réciter les beaux vers de Racine et les plaisanteries de M. Scribe! Les acteurs, quoique choisis parmi les malades les plus sombres, étaient obligés par amour-propre à entrer dans l'esprit de leur personnage, et s'acquittaient de leur rôle avec convenance, en même temps qu'ils trouvaient dans cet exercice une diversion utile à l'objet de leur délire. A force de représenter des hommes gais et raisonnables, ils finissaient quelquefois par le devenir eux-mêmes. Nous avons admiré dernièrement la puissance du théâtre sur un grand acteur de la Comédie-Française, atteint d'une maladie mentale contre laquelle il luttait en vain depuis plusieurs années. Monrose monte sur les planches au milieu des ténèbres de la folie : au moment où il entre en scène, il reprend toute sa lucidité d'esprit, remplit le rôle de Figaro avec une adresse merveilleuse et en se surpassant lui-même. A la fin de la pièce, au moment où il remet le pied dans la coulisse, suivi par les bravos de tous les assistans, le délire abaisse de nouveau son voile sur cette intelligence obscurcie, et le triomphateur manque à son triomphe. Nous pourrions citer mille exemples d'individus depuis long-temps perdus à eux-mêmes, qui se retrouvaient comme par miracle dans l'exercice d'une œuvre d'art ou dans un acte de mémoire. Ce sont autant de plaidoyers en faveur de la représentation des comédies dans les établissemens d'aliénés. Cependant, au moment où nous écrivons, les répétitions de Bicêtre sont suspendues, nous n'osons pas écrire interdites. Nous avons vu les planches,

la toile, les décors, mais tout cela ne forme plus qu'un théâtre sans pièces et sans acteurs : un ordre de l'administration les a supprimés. Il paraît qu'on s'est effrayé du caractère gai des pièces choisies par M. Leuret pour divertir ses malades, et du grand nombre d'étrangers que ces répétitions si piquantes attiraient dans les salles de Bicêtre. Nous respectons ces motifs; mais pourquoi tenir à ce qu'un hôpital soit triste? Ne vaudrait-il pas mieux au contraire voiler aux yeux des fous mélancoliques la solitude et la taciturnité de ces lieux si peu récréans par eux-mêmes? Nous croyons surtout qu'il était bon de laisser faire le médecin : à lui seul appartient le choix et le jugement des moyens qui doivent ramener la lumière dans ces esprits de ténèbres. Quelques ames pieuses se sont émues de ces représentations théâtrales, au nom de la sainte église. Nous ne leur en voulons pas; nous pensons toutefois que la véritable religion est de guérir les malades, de leur restituer les titres abolis de l'intelligence, de refaire des créatures effacées à l'image de l'homme. Voyez cette toile, aujourd'hui immobile et abaissée, qui raconte les tribulations du théâtre de Bicêtre. Cette toile a valu la raison à un aliéné. C'était un Polonais dont toutes les facultés languissaient dans un état d'indolence, et qui se refusait au travail. M. Leuret imagine d'ouvrir un concours : il réunit six individus, parmi lesquels se trouvait notre malade, qui était paysagiste; il leur commande de dessiner chacun à part le projet d'une toile de théâtre, et se réserve le droit de choisir entre les six projets celui qui lui semblerait le meilleur. Le prix qu'il met à ce concours est la sortie de l'hospice. Nos malades se livrent tous au travail. M. Leuret examine l'ouvrage de chaque concurrent, affecte des airs de connaisseur et fixe son choix sur l'esquisse de notre artiste polonais, quoique deux ou trois autres motifs lui semblent promettre davantage. Le vainqueur se met à l'œuvre; une toile et des couleurs sont sous sa main; chaque jour M. Leuret le visite, l'encourage, le félicite. En effet, le tableau prenait figure et devenait charmant. Au bout d'une douzaine de jours, l'ouvrage de peinture et celui de la guérison étaient achevés. M. Leuret tient sa promesse, et le paysagiste sort de Bicêtre. Cet exemple, entre mille, montre ce que peut l'amour-propre, excité avec adresse, sur le moral abattu des aliénés. Eh bien! nous le demandons, où l'amour-propre est-il plus en jeu que sur les planches d'un théâtre, devant des spectateurs nombreux, et au milieu de l'éclat d'une fête?

Nous avons visité dans l'hospice de Bicêtre une autre école, qui mérite les plus vifs encouragemens : c'est celle des idiots. Pendant

la suite des siècles, ces pauvres êtres dégradés, chez lesquels l'ombre de l'homme, souvent même celle de l'animal, se montre à peine, avaient été entièrement négligés : les civilisations anciennes eurent même l'affreux courage de s'en défaire. Le christianisme devait changer sur ce point les idées de la société; celui qui avait dit : « Heureux les pauvres d'esprit, » ne pouvait souffrir qu'on les reléguât éternellement en dehors de la pitié et même de l'existence. Toutefois la lettre de l'Évangile ne fut pas comprise, et jusqu'au XIXe siècle les idiots reçurent à peine les soins grossiers nécessaires à leur conservation. Enfermés dans des cours tristes et obscures où ils piétinaient pendant des années, comme des animaux immondes, ces parias de l'entendement achevaient de mourir dans leurs ténèbres. L'éducation? on ne la croyait pas même possible vis-à-vis de ces créatures avortées. Un tel état de choses ne devait pas durer : plus l'humanité s'élève, et plus elle condescend à la partie souffrante, infime, abaissée, qu'elle laisse en arrière de son mouvement, plus elle sent le besoin de l'attirer, du moins à une certaine hauteur. M. le docteur Voisin, homme de progrès, médecin éclairé, avait déjà plaidé généreusement la cause de ces déshérités de l'intelligence. Sa voix était éloquente : elle réclamait comme un devoir l'établissement d'une école pour les idiots de Bicêtre. Le moyen de ne pas applaudir à de si nobles efforts! revêtir ces organisations brutes des premiers traits de l'humanité, n'est-ce pas seconder la nature dans son œuvre et créer conjointement avec elle des êtres à l'image de Dieu? Cette école fut heureusement fondée : M. Édouard Seguin, auteur d'une méthode ingénieuse sur l'éducation des idiots, embrassa avec un dévouement remarquable le sort de ces pauvres enfans abandonnés. Son œuvre devait rencontrer plus d'un genre de résistances. Il y a une cérémonie que nous avons tous vue dans notre enfance et qui laisse beaucoup à dire dans sa majesté naïve, comme toutes ces vieilles formes catholiques auxquelles le cœur tient long-temps après que l'esprit s'en est détaché. Le dimanche des Rameaux, le prêtre, à la fin de la procession, heurte avec le bâton de la croix la porte de l'église. A ce bruit, suivi de l'ordre d'ouvrir, *aperite portas*, des voix d'enfans répondent par une question bien naturelle : Quel est celui qui vient? Le prêtre répond, frappe de nouveau jusqu'à trois fois, et emporte, pour ainsi dire, l'entrée au nom de son Dieu dont il énumère à haute voix les attributs, *Deus fortis et potens*. — Il se passe chaque jour quelque chose de semblable à la porte de ces

natures idiotes. La science frappe; mais d'abord on ne l'entend pas ou on ne lui répond que par un cri d'étonnement stupide; il faut qu'elle revienne à la charge, qu'elle frappe de nouveau à coups plus forts et qu'elle redouble; il faut qu'elle se nomme, qu'elle dise ses titres, il faut surtout qu'elle commande, pour que les deux battans de l'intelligence s'entr'ouvrent, et qu'un rayon de lumière pénètre dans les profondeurs de ce temple obstinément fermé aux magnificences de la nature et de la société.

Si l'éducation est toujours une œuvre violente, elle le devient surtout quand il s'agit de forcer l'entrée d'entendemens étroits qui se refusent au passage. Nous avons assisté aux exercices; nous avons vu les jeunes idiots de Bicêtre se livrer à des mouvemens réglés qui fixent leur attention, assembler des lettres en plomb, nommer des figures géométriques, mesurer les longueurs sur des morceaux de bois, tracer quelques lignes au crayon blanc; le but de ces exercices, éminemment utiles, est de présenter toutes les idées aux sens de l'idiot sous des formes simples et matérielles. Il ne faut d'ailleurs pas demander à la méthode plus qu'elle ne peut donner, et croire que ces enfans puissent jamais devenir des miracles. Non, l'éducation développe; elle ne crée pas. On n'obtient pas au-delà des moyens de l'instrument; mais, avec du zèle et de la persévérance, on obtient toujours quelque chose. La nature n'a confié qu'un talent à ces organisations mal partagées; ce n'est pas une raison pour l'enfouir, mais au contraire pour le faire valoir, afin que le peu qui a été donné à ces pauvres esprits ne leur soit pas encore enlevé. Nous applaudissons du fond du cœur aux résultats de cette école. Que n'a-t-on pas écrit sur ces philanthropes illustres qui ont fait entrer la lumière de la science et la parole chez de pauvres enfans aveugles ou sourds-muets! Les idiots sont également des aveugles et des sourds-muets de l'ordre moral : ce ne sont pas leurs sens qui se trouvent fermés au monde extérieur, ce sont les organes de leur cerveau. Ils ont des yeux et ils ne voient pas, des oreilles et ils n'entendent pas : stupides images de la divinité qui ne vit pas en eux, ils ressemblent à ces idoles de bois dont se moque la Bible; le ver de l'ignorance les ronge sur l'autel même où l'homme a placé son orgueil, et les plus vils animaux insultent en passant à leur dégradation. Certes un nouvel abbé de l'Épée ne serait pas de trop pour éclairer les ténèbres et faire parler le silence de ces ames aveugles et muettes. Les siècles comme les individus ne s'illustrent pas seulement par les

actions d'éclat, mais encore par les humbles services qu'ils rendent à l'humanité infirme : saint Vincent de Paule n'est pas moins grand que Bossuet.

Pendant que nous visitions, sous la conduite du docteur Voisin, les cours de l'hospice, où se traînent toutes les misères morales, un bruit de concert arriva jusqu'à nos oreilles. Nous nous rendîmes à cette séance de musique. Des aveugles et des aliénés étaient assis sur des bancs dans une vaste salle; les aveugles jouaient des instrumens, et les aliénés les accompagnaient avec la voix. Ces deux infirmités, qui se marient et se consolent dans la musique, sont d'un effet pénétrant. Nous ne sommes pas très sensible à l'harmonie, mais jamais cet art ne nous avait paru si beau, si poétique et si grand que sous ces vieux murs, au milieu de ces intelligences délabrées dont il répare les ruines. Qu'était Orphée domptant les lions et les ours avec son luth, auprès du médecin se servant de l'influence de la musique pour calmer les bêtes fauves du délire et apprivoiser l'esprit sauvage du mélancolique! Tous les fous se trouvent bien de cet exercice du chant, ils s'en vont de la salle moins agités, moins livrés à eux-mêmes. L'emploi de la musique dans le traitement de la folie n'est pas nouveau; il remonte pour le moins à David, dont la harpe calmait les fureurs de Saül. Dans les temps modernes, on continua de temps en temps à faire entendre de la musique aux aliénés; toutefois jusqu'ici les malades assistaient aux concerts sans y jouer un rôle. Il en est autrement à Bicêtre; un tiers des malades prend une part active au chant, le reste écoute; mais les uns et les autres témoignent d'une attention soutenue. Les airs vifs et belliqueux nous ont semblé avoir plus d'action sur les aliénés, et principalement sur les idiots, que les airs de sentiment. Un célèbre artiste de l'Opéra fit entendre son organe plein et sonore, à la fin du concert, dans un solo de basse-taille; il était curieux de voir tous ces visages et toutes ces oreilles d'insensés pendus à la force et à la justesse de cette voix, que le délire, un délire incurable, doit bientôt éteindre pour jamais. Nous sortîmes de cette salle avec des émotions douces et tristes. N'est-il pas d'ailleurs consolant d'entendre les gais accens de la musique dans ces mêmes lieux où ne retentissait autrefois que le bruit affligeant des chaînes? Bicêtre a encore à cette heure un maître et une école de danse : ce maître est un ancien professeur en état de démence que l'on arrêta faisant des gambades sous les galeries de l'Odéon, et dont M. Leuret utilise les dernières facultés pour le bien des autres malades. On pourrait maintenant écrire à Bicêtre, sur les

murs de cette ancienne prison détruite et transformée, ce qu'on lisait, il y a un demi-siècle, sur les ruines de la Bastille : « Ici l'on danse. »

La trace laissée par les âges d'ignorance et de barbarie dans le traitement des aliénés n'a pu encore cependant être entièrement effacée. Il existe à Bicêtre un quartier de sûreté où sont renfermés comme dans une prison tous les fous dangereux. L'un d'eux, que nous avons vu, ayant surpris une infidélité de sa maîtresse, la tua par jalousie, comme Othello; un autre a coupé sa femme par petits morceaux, un troisième a assassiné deux voyageurs dans une diligence. Ce dernier prétend être le verbe incarné : il n'a pas tué les deux voyageurs, il les a seulement *éprouvés;* lui seul sait ce qu'il en a fait, et il les remontrera au monde lorsque l'heure en sera venue. La plupart de ces insensés ont été frappés devant les tribunaux de peines sévères. Quelques-uns ont même été tirés du bagne par la main de la médecine, qui a constaté leur état mental, et qui les a soustraits de la sorte à l'injustice des hommes. M. Voisin assistait en 1828 au départ de la chaîne des forçats. Au milieu de ces malheureux qu'on allait *ferrer,* le docteur aperçoit un jeune homme de vingt-deux ans, condamné pour viol. Habitué par ses observations à saisir les caractères extérieurs de l'idiotisme, il n'hésite pas à reconnaître dans ce jeune homme un de ces êtres infirmes et dégradés chez lesquels la liberté morale n'existe pas. Il va à lui, il l'interroge, il adresse diverses questions à ses camarades; les doutes du médecin se confirment. La société dans ce cas-là allait punir celui qu'elle aurait dû traiter. Le docteur Voisin a étudié les bagnes et les prisons; il résulte de ses expériences que la plupart des criminels sont des enfans mal nés, des têtes faibles et pauvres d'esprit, chez lesquels l'intelligence, les sentimens moraux, ne disputent pas même la victoire aux instincts. Or, quand cet équilibre est rompu, l'homme disparaît et incline tellement vers la bête, qu'on rencontre à peine dans ses actions la trace d'une volonté libre. Cet habile observateur estime que sur vingt-cinq mille forçats qui composent la population des bagnes, il y en a au moins vingt-trois mille qui portent la peine d'une organisation défectueuse et incomplète. Plus d'une fois sa conscience a frémi en voyant confondus sous les coups de la justice le coupable et l'insensé, le scélérat et l'idiot. Cependant, imbécillité n'est pas crime : le déshonneur qui atteint devant le monde ces malheureux et leur famille devrait-il s'adresser aux fautes de la nature? Dans son zèle très louable, le docteur Voisin propose d'in-

stituer une commission de médecins physiologistes pour visiter les détenus accusés de faits graves, et constater l'état de leur intelligence. Cette sorte d'enquête devrait même précéder celle du juge d'instruction; car le ministère de ce dernier n'a rien à voir là où ce n'est pas l'homme, mais la Providence qui a failli. Quoi qu'il en soit, la présence de condamnés et de forçats parmi les insensés de Bicêtre est un reste de cette ancienne ignorance qui confondait toutes les notions du mal. Long-temps même le quartier des fous, dans cet hospice, demeura affligé par le voisinage des galériens qui attendaient leur départ pour le bagne, et par celui de condamnés à mort qu'on apprêtait pour l'échafaud. Cet état de choses cessa en 1837, et l'hospice s'affranchit de la prison.

Il existe encore à Bicêtre un grand nombre de besoins qui ne sont pas satisfaits. « Tout est bien ici, nous disait naïvement un des employés de la maison, seulement nous n'avons pas de linge. » Un hôpital sans linge, c'est une place forte sans munitions. — Pourquoi ces aliénés, qui ont l'air valide, gardent-ils le lit? demandais-je aux infirmiers. — Hélas! me répondaient ceux-ci d'un air contrit, nous n'avons pas de culottes à leur donner. Nous avons vu sécher, à la ferme Sainte-Anne, le linge de Bicêtre : il n'est pas de spectacle plus triste que celui de ces lambeaux percés de mille trous. Des faits plus graves encore nous ont été rapportés par les médecins : les garçons de service, qui tous appartiennent à la domesticité la plus basse, se seraient livrés envers les aliénés à des voies de fait, et envers les enfans idiots à des actes inouis devant lesquels la nature se révolte. Arrêtons-nous. Qui accuser d'ailleurs de ces désordres? Les chefs? Non certes; les cheveux blanchis du directeur portent le témoignage de ses longs et honorables services. Les médecins? pas davantage: MM. Voisin et Leuret sont des hommes éminens, quoique d'opinions contraires en médecine; tous les deux veulent le bien et s'efforcent à le réaliser. Qui donc alors? personne en vérité; il y a dans les obstacles matériels une résistance dure et fatale contre laquelle viennent se briser les meilleures volontés du monde. S'il y a un coupable dans tout ceci, c'est cette loi du temps qui enchaîne les pas du progrès ou du moins les attache à ceux des siècles. Il a été beaucoup fait depuis cinquante ans pour les pauvres aliénés de Bicêtre, il reste encore beaucoup à faire : nous avons confiance dans l'avenir. On nous a bien dit que des luttes d'amour-propre et des rivalités puissantes entravaient la marche des améliorations dans les hospices

d'aliénés du département de la Seine : nous ne voulons pas le croire. Entre les petites passions et les petites vanités des hommes, il y a ici des intérêts sacrés devant lesquels l'orgueil individuel doit fléchir; entre le conseil des hospices et le conseil municipal en balance, il y a le fou qui est nu et qui a froid, le malade qui souffre. Nous ne pensons pas qu'on dispute long-temps en face de si épouvantables misères. Il ne faut pas non plus s'arrêter devant la nécessité apparente des choses. On raconte qu'un fou fut rencontré au bord d'un fleuve assis et pleurant : Qu'as-tu donc? lui dit un ami. — Je voudrais retourner chez moi, et ces eaux m'en empêchent. —Eh bien! qu'attends-tu? — J'attends que le fleuve passe. Ils ressembleraient à cet insensé, ceux qui espéreraient sans agir : le bien rencontre chaque jour des résistances qu'il lui faut en quelque sorte franchir à la nage, car le fleuve des misères et des faiblesses humaines coulera toujours.

ALPHONSE ESQUIROS.

REVUE DRAMATIQUE.

Notre bilan dramatique ne méritait guère d'être déposé la semaine dernière devant un public préoccupé des deux plus grandes questions sociales qui agitent le monde : donner et recevoir. Mais huit jours l'ont accru à un tel point, que nous craignons aujourd'hui d'avoir trop de choses à dire. Il nous est donc imposé, de par l'abondance des matières (admirable mot qui dispense de toutes les matières possibles), de supprimer quelques réflexions sur la situation dramatique telle que nous l'a faite l'année qui vient de s'écouler.

Cependant le renouvellement des ans qui fuient semble une occasion solennelle et heureuse de jeter l'œil en arrière et de constater, comme fait le voyageur à chaque borne milliaire, la longueur et la nature du chemin parcouru. Disons-le donc à présent, puisqu'aussi bien nous serions obligé de le dire tout à l'heure à propos des *pièces-revues*, l'année 1843, considérée comme année dramatique, n'a rien écrit sur ce grand livre de l'avenir qu'on appelle l'immortalité. D'autres vous expliqueront pourquoi, et, ressuscitant les sublimes doctrines du vieil Hippocrate restaurées par l'industrieux Cabanis, établiront des rapports incontestables entre le climat et les habitudes morales. Ils vous représenteront cette année qui n'a pas eu de glaces ni de givres, fleurs scintillantes de l'hiver, pas de roses ni de raisins, cette année bizarre, écrasant de son influence humide tout ce que d'ordinaire un soleil brûlant et radieux fait éclore de fleurs et de parfums dans les imaginations comme dans les prairies. Heureux qui connaît les causes. Nous voyons, nous, les effets, et c'est encore trop de science. On vous dira que les plus ardens travailleurs ont produit moitié moins que de coutume, et sans pro-

grès de qualité, bien que la quantité fût à ce point en baisse. Serait-ce donc que le théâtre aussi s'en va comme le crient tous ceux qui s'en vont eux-mêmes? Adoptez, adoptez, pessimistes, la théorie d'Hippocrate. C'est la faute du soleil. Si peu de grands ouvrages sur nos grandes scènes, — il n'a pas fait de soleil; — si peu de succès et tant de chutes, — le soleil; — tant de vaudevilles qui semblent des rejetons dégénérés, abâtardis, rabougris, de la comédie épuisée, — le soleil encore; — si peu de poésie, si peu de musique, si peu de peinture, toujours le soleil. Ne vaut-il pas mieux être injuste envers cet astre que de désespérer de nous-mêmes, et d'ailleurs, comme dit la vieille comédie : *Quid aberas?* Les absens ont tort. Nous espérons toutefois que nos clameurs insolentes ne l'empêcheront pas de verser, l'année prochaine, des torrens de lumière sur ses obscurs blasphémateurs.

Oui, rien qui surnage de cette année engloutie dans le passé. Un nouveau poète n'est pas apparu, un poète aimé est mort. Nous avons vu avec plaisir la Comédie-Française rendre peu à peu au public les œuvres les moins vulgarisées de Casimir Delavigne, et commencer ainsi l'exécution de ce traité solennel qui lie aux morts célèbres les vivans leurs héritiers. *Les Vêpres siciliennes* ont sans doute perdu de leur attrait, qui consistait surtout, comme on le sait, dans le mérite de certaines allusions effacées aujourd'hui par le temps; mais l'*École des Vieillards* est une excellente pièce fort habilement conçue, purement écrite et d'un mouvement dramatique fort distingué surtout si l'on considère l'époque de sa création. Toutes les querelles d'écoles littéraires sommeillaient encore, et la valeur des œuvres dramatiques se mesurait surtout au déploiement de la force armée qui contenait l'enthousiasme des chercheurs d'allusions politiques. Casimir Delavigne marcha comme les autres sur ce terrain brûlant où l'avait entraîné sa réputation de poète *libéral*, mais bientôt son goût délicat rechercha des succès plus difficiles, et *l'École des Vieillards* est le signal de ce retour fait par lui, sinon sur les idées de l'homme politique, du moins sur celles du poète, de l'écrivain. Ce fut alors un grand succès, et la reprise de cet ouvrage a fait honneur aux comédiens qui l'ont dignement interprété devant un auditoire qui a pu voir Mlle Mars et Talma.

Cette inaction prétendue qu'on reproche au Théâtre-Français n'est-elle pas plutôt une prodigieuse activité? Quoi! la conservation d'un répertoire immense, la mise en lumière de tous ces chefs-d'œuvre qu'il ne faut pas laisser vieillir, et qui ne peuvent apparaître, tant ils sont nombreux, que deux ou trois fois l'an; ce soin perpétuel de secouer la poudre qui envahit ces glorieux volumes, ce n'est pas un travail suffisant! Nous ne saurions adopter l'opinion contraire, car nous avons calculé que les seules reprises au Théâtre-Français surpassent, numériquement parlant, les nouveautés des théâtres les plus féconds, et le moindre acte lancé au Théâtre-Français coûte à peu près trois semaines d'études. Quels reproches n'adresserait-on pas aux comédiens s'ils sacrifiaient à la nouveauté avec cette fureur de certaines en-

treprises théâtrales! que ne leur dirait-on pas des *vieilles pièces*, des *admirables modèles* qu'ils oublient ou qu'ils dédaignent! Cependant l'on doit savoir qu'un chef d'emploi rue de Richelieu ne peut pas avoir moins de trente rôles dans son répertoire courant. Demandez aux plus intrépides mémoires du boulevard, ou même de l'Odéon, combien de temps elles soutiendraient cette rude gymnastique.

Bérénice a paru seulement hier soir, et l'importance d'une semblable représentation ne nous permet pas un examen superficiel. Il est bien plus intéressant de constater l'attitude des spectateurs devant une œuvre connue telle que *Tibère* ou *Bérénice,* que de rendre compte des impressions suscitées par la représentation d'une œuvre inédite. En effet, l'on retrouve ses contemporains toujours les mêmes dans des circonstances données, soit que leur faveur s'attache à l'auteur, soit qu'ils combattent les doctrines qu'on leur soumet, tandis que l'auteur mort et devenu illustre dégage avant tout la question d'amour-propre et de gain, impose l'impartialité au public, et laisse patiemment prendre la mesure de son œuvre. Ainsi ferons-nous de *Bérénice,* la plus contestée des tragédies de Racine, et dont le Théâtre-Français n'a pas désespéré.

Nous parlions tout à l'heure de l'Odéon. Ce théâtre est prodigieux, et réalise, selon les faibles moyens de notre époque, cette fabuleuse transfiguration des cirques romains dans lesquels, au matin, le spectateur voyait des hommes combattre sur le sable, à midi des bêtes se dévorer dans une forêt plantée à l'improviste, et le soir des flottes s'entrechoquer sur un immense bassin resplendissant aux feux de la lune et des flambeaux. Seulement l'Odéon n'a que ses soirs, mais il en profite : quinze actes nouveaux en dix jours; voilà comme il entend l'exploitation d'un privilége. Le *marche, marche,* du juif errant perd beaucoup de sa signification et de son intérêt quand on a vu de près fonctionner cette machine absorbante. Le juif errant marchait toujours, mais s'il eût été forcé de répéter et de jouer toujours des drames, des comédies et des tragédies, Ahasverus eût fait pitié même à son juge.

Commençons par *la Duchesse de Châteauroux,* l'une des plus maltraitées parmi ces planètes qui passent et qu'on ne voit qu'une fois en sa vie. Ce personnage romanesque, élevé par l'amour d'un roi à la hauteur des figures historiques, est l'objet d'une prédilection particulière pour Mme Sophie Gay, qui, après l'avoir célébrée quasi-épiquement dans un roman qui ne manque pas d'intérêt, a cru pouvoir transporter la maîtresse de Louis XV de ce cadre qui lui sied bien, dans le cadre anguleux et rebelle du drame. Le romancier peut décrire admirablement la vie de cette femme charmante parmi les fleurs, les porcelaines du Japon, les soupers délicats, les bals masqués et musqués, car bien des fois nous avons vu les plus minces évènemens grandir par le détail savant dont l'écrivain peut rehausser leur ténuité, car le plus imperceptible éclat de diamant lance un feu chatoyant du sein de la griffe d'or où l'enferme une main habile; mais supposez donc quatre actes remplis de ce

vide comprimé qu'on appelle la vie d'une femme aimable. Mme de Châteauroux ne fut que cela; c'est trop peu pour le drame. Figurez-vous un luxe de récits remplaçant ou cherchant à remplacer des scènes, de grands cris pour des douleurs d'amour-propre froissé, de grands combats pour des misères de cour, des angoisses pour une lettre qui tarde à venir, des seins haletans pour une porte qui s'ouvre, et vous aurez toute *la Duchesse de Châteuuroux*, le drame favori de Mme Sophie Gay, le plus triste échantillon de la puissance dramatique d'une femme d'esprit. Vous saurez, pour l'avoir sondé, la profondeur de l'abîme qui sépare un roman quelconque d'une pièce quelconque, et vous connaîtrez que les passages les plus goûtés de l'auteur ont le moins plu au public par cette seule raison que la foule ne se rassemble pas pour lire, mais pour voir, et que Mme Gay n'a vu sa pièce que sous le point de vue d'une lecture de salon. Or, entre l'auditeur de salon qui sourit toujours et le spectateur d'une salle qui siffle souvent, il y a toute la différence d'un homme qui veut faire plaisir à un homme qui veut qu'on lui plaise.

Écoutez cependant ce qu'on trouve dans *la Duchesse de Châteauroux,* car la pièce ne vaut pas la controverse, mais elle peut valoir l'analyse. Mme de la Tournelle aime le roi Louis XV, et le roi l'aime aussi. Elle veut faire du roi un homme illustre, M. de Maurepas veut en faire un homme de plaisir. M. de Maurepas fait exiler Mme de la Tournelle, duchesse de Châteauroux, et celle-ci trouve dans son seul amour les moyens de rappeler le roi. Il revient, Maurepas n'en meurt pas de honte, mais la duchesse en meurt de plaisir; et elle en meurt sous les yeux du public, qui, en bonne conscience, et comme un honnête public qu'il est, ne peut d'abord prendre la chose que pour un évanouissement. En effet, avec cette rage de préparations au moyen desquelles on a fait l'éducation dramatique du parterre, on lui a soufflé l'antipathie, l'inintelligence des évènemens subits; il est aussi facile de tuer quelqu'un par la joie que de l'assommer avec une tuile comme cette bonne femme d'Argos fit au roi Pyrrhus. Eh bien! que Mme Gay puisse insister sur la nécessité de cette mort incroyable parce qu'elle complète le caractère de son aimante héroïne, nous ne pouvons nous empêcher de trembler avec le parterre qu'on n'en vienne à tuer les personnages à coups de passions, et à prendre pour dénouemens, quand on n'en aura pas d'autres, des apoplexies qui sont le véritable nom de toutes ces belles fleurs de rhétorique.

Certes, il peut paraître séduisant de jouer ainsi avec la passion, d'en faire l'alpha et l'oméga, l'ame et le corps d'un ouvrage qui, frêle et souffreteux, n'en sera que mieux venu de l'imagination généreuse et charitable d'une femme; mais ordinairement on a soin de lester ces esquifs avec de l'esprit ou quelque intérêt de cœur (ce sont denrées fort légères sans doute); l'embarcation se brise-t-elle, le contenu surnage. Ces sortes de pièces devraient s'écrire en vers, à défaut d'intrigue on applaudirait le rhythme et la rime. Mais la vile prose, comment s'unirait-elle à ces sentimens éthérés? comment ne noierait-elle pas cette logique vaporeuse qui sent trop sa *bergerie*? Hélas!

les hommes ont publiquement peu d'indulgence pour tous ces tournoiemens de cœur qu'ils redoutent et qu'ils plaignent en secret; les femmes, elles-mêmes, fatiguées d'analyser à part la passion et le détail, demandent à la scène des émotions plus vivantes et plus neuves. Ce n'est pas assez pour occuper deux mille personnes pendant plusieurs heures que trois choses, une pendule, une table et une toilette, trois personnages, l'un qui attend, l'autre qu'on attend, le troisième qui pirouette, trois phrases : Viendra-t-il? il ne viendra pas; il va venir. Tels sont pourtant les principaux ressorts de la pièce de Mme Sophie Gay. Les trois personnages sont la duchesse, le roi et le duc de Richelieu.

Nous terminerons en disant qu'il était imprudent à l'auteur, à une femme, d'introduire dans sa comédie le duc de Richelieu, ce singulier personnage qui raconte lui-même en ses mémoires, avec une sorte d'embarras, le rôle qu'il joua souvent dans le boudoir ou dans le salon d'attente des maîtresses de Louis XV. Nous ne parlons pas de Lebel, qui figure aussi sur le programme. Contentons-nous de constater la nullité, l'inutilité, la lourdeur de cette figure de Richelieu qu'il est difficile de se représenter autrement qu'égrillard, prompt à la repartie, équivoque dans ses propos et ses allures, mais que Mme Sophie Gay n'a pas craint de crayonner à sa manière, dût-il être trop peu ou trop ressemblant. Le succès de la pièce n'a pas été douteux, elle a malheureusement éprouvé ce qu'on appelle une chute quand on ne farde pas la vérité; et, disons-le pour être véridique, après la chute il ne peut rester même le succès d'estime; car l'ouvrage manque de style comme il manque de plan et d'intrigue. Nous supplions l'auteur de s'en tenir au roman, qui lui réussit mieux sous tous les rapports.

Le Médecin de son honneur s'est produit sous le patronage de Calderon. Tel est le titre d'une pièce espagnole qui renferme deux ou trois des plus belles scènes qui aient jamais fait frissonner la foule. L'auteur de la traduction, ou plutôt de l'imitation, car plusieurs passages ont été supprimés ou changés, est M. Hippolyte Lucas, qui semble avoir entrepris non la réhabilitation, comme on l'a dit, mais la propagation du théâtre espagnol sur la scène française. Examinons d'abord le style de cet ouvrage, qui avant tout se recommande par une éclatante poésie à la hauteur de laquelle le traducteur s'est tenu fréquemment; poésie sombre parfois comme les plus noires inspirations de Shakspeare, profonde comme les savantes comparaisons de Lucrèce, et enjouée selon l'humeur turbulente de la nation espagnole. L'œuvre de Calderon est écrite d'un beau style, nullement négligé, nullement prétentieux, comme on le pourrait croire. Toute la négligence et l'enflure se trouvent dans le plan de la pièce et le dessin des caractères. Et, à ce propos, il ne serait pas inutile de remarquer combien est réelle la supériorité du théâtre français sur celui des autres nations, combien éclate et règne avec vigueur chez nous cette autre force dramatique qui peut se nommer entrain, verve, chez les autres peuples, et que nous appelons, nous,

bon sens Comme nos écrivains sont arrivés promptement à la perfection du plan, à l'habileté du mécanisme dans l'art dramatique, comme ils ont fait bon marché de ce bagage agréable parfois, incommode souvent, que traînent derrière elles, et dans lequel entortillent leur robe la Thalie et la Melpomène anglaise, espagnole, allemande! Et ce n'est pas en considérant *le Médecin de son honneur* de Calderon près d'une pièce de M. Dumas ou de M. Scribe que nous établirons notre supériorité, car nous ferions à l'Espagnol un procès que ses concitoyens modernes ont peut-être gagné; nous opposons à Calderon comique Molière, et Rotrou, Corneille et Racine, à Calderon tragique ou à Lope de Vega, leur prédécesseur d'un quart de siècle. Molière, dans ses fantaisies les plus extravagantes, conserve toujours un respect pour les apparences, un zèle pour l'intérêt, un amour de l'attention publique, que les poètes étrangers négligent avec le plus superbe dédain. Non pas qu'il s'agisse des mille changemens à vue de Shakspeare et de son incapacité absolue d'incruster son drame dans l'unité, nous aurions trop beau jeu, et d'ailleurs nous sommes peu soucieux de gagner de par Aristote; mais on est tout surpris, en assistant à la représentation des chefs-d'œuvre étrangers, de trouver au bout des avenues qu'ils ouvrent dans leur sujet le vide, l'erreur, jamais un but ou rarement. Quelquefois l'effet est magnifique, mais l'auteur semble dire : Ce n'est pas ma faute, et il vous arrache brusquement à une douce préoccupation pour vous replonger dans un labyrinthe où l'attention se fatigue, où l'intérêt se perd, où la raison souffre, où l'oreille seule et les yeux ont quelque chose à faire. Ces défauts nous ont frappé particulièrement dans *le Médecin de son honneur,* et nous le dirons sans la moindre envie, on le sent bien, de critiquer Calderon de la Barca. L'infant devient un personnage intéressant, tout à coup il disparaît; le fou plairait, et on le suivrait complaisamment dans le drame, mais qu'y fait-il? Il porte un flambeau, joue une ou deux scènes de lazzis et disparaît. Le chirurgien qui se montre d'une façon éclatante, et sur lequel s'attachent tous les yeux, toute l'ame du spectateur, ce personnage joue une scène, deux scènes, applique sa main sanglante sur le mur, produit son effet et disparaît, comme nous le disions tout à l'heure, laissant la pièce en chemin, la pièce qui dépendait de lui seul; car, hâtons-nous de le déclarer, pour un poète français, ni don Guttière, ni le roi, ni l'infant, ni la belle Mencia, n'eussent occupé le premier rang dans l'ouvrage : tout appartenait de droit à ce personnage éphémère, fantastique, qui vient tremper ses mains dans le sang, crie très fort et s'en va, puis rencontre le roi fort heureusement, mais ne le cherchait pas et ne l'eût probablement jamais cherché; à ce personnage, en un mot, que la fantaisie a réduit aux minces proportions de l'épisode, mais que chez nous une habile conduite de pièce et la science de l'intrigue eussent rendu capital, comme le rôle du jeune médecin dans le drame d'*Angèle*. En un mot, l'imagination des poètes étrangers brille par momens comme ces phares aux feux interrompus; le sens exquis du poète français inonde chaque détail

d'une clarté douce, mais continuelle, mais égale. La poésie s'accommode mieux des figures épisodiques de Shakspeare, de Schiller, de Lope; cependant il y a plus d'art dans les préparations et les lignes pures de Molière, de Racine et de Lesage. L'imagination aime à s'égarer avec les premiers, mais l'esprit et le cœur préfèrent un travail plus substantiel : or l'esprit et le cœur sont partout, l'imagination est endémique; les Français ne comprennent pas toujours Mab, le sabbat de *Faust, Guillaume Tell;* mais dans tous les pays du monde on comprend *le Misanthrope, le Menteur* et *l'Avare;* il y a plus, la plaisanterie française déride tous les fronts, mais nous goûtons moins généralement les facéties de Caliban, celles de Méphistophélès, et celles de Coquin, le Scapin espagnol. Pourquoi? parce que Scapin chez nous est la pièce, comme Polichinelle est la pièce en Italie; aussi rit-on partout avec Polichinelle, et la plaisanterie est de tous les fruits de l'intelligence celui qui redoute le plus d'être dépaysé.

Nous avons cru devoir traiter sérieusement cette question de l'importation des pièces étrangères, parce qu'elle a poussé quelques critiques à tirer des conclusions défavorables à notre littérature dramatique, qu'ils accusent de froideur et d'immobilité. Nous croyons fermement être aujourd'hui, sous ce rapport, en progrès sur les littératures étrangères comme nous l'étions du temps de Calderon. Et nous devons savoir gré à M. Hippolyte Lucas d'un travail qui n'est pas une imitation servile, une propagande inintelligente, mais une étude consciencieuse et l'heureuse inféodation de quelques effets scéniques dont avant peu profiteront nos pittoresques écrivains de drames populaires.

Le Médecin de son honneur a donc réussi devant un parterre français; mais un autre succès est venu auquel on ne s'attendait guère, et qui peut-être eût enrichi l'Odéon si trois actes suffisaient à attirer la foule dans les grands théâtres. La pièce de M. Dallières, *André Chénier*, faiblement versifiée, faiblement conçue, faiblement jouée, a fait répandre des torrens de larmes. Décidément le public se passionne pour le genre touchant, et l'on ne s'étonnera bientôt plus des deux cents représentations de *la Grace de Dieu*. La jeunesse d'aujourd'hui est *prompte à la syncope*, comme dit le poete, et sitôt qu'elle a pleuré, la voilà désarmée. André Chénier, la jeune captive, la malédiction d'un père, le bourreau *dans les longs corridors sombres*, l'amour des vers, l'amour très raisonné de la patrie, des élégies sur la jeunesse, sur la beauté, sur la gloire, sur l'humanité, voilà de quoi faire fondre en eau le plus coriace des parterres. Ç'a été une élégie perpétuelle couronnée par une académie de spectateurs payans, et jamais pièce littéraire n'avait soulevé à l'Odéon une pareille explosion de sensibilité. Cinq actes au lieu de trois, et le succès se changeait en émeute poético-philanthropique.

Nous arrivons enfin à l'ouvrage le plus important de notre collection de nouveautés. *Le Laird de Dumbicky*, donné par M. Alexandre Dumas au

théâtre de l'Odéon, pouvait, devait espérer un accueil gracieux d'un public auquel on ne sert pas tous les jours de pareils ouvrages signés de pareils noms. Mais comme cette fois il ne s'agissait pas du genre élégiaque et que l'auteur de *Mademoiselle de Belle-Isle* voulait tout simplement faire rire ces dignes spectateurs d'outre-Seine, ils se sont fâchés tout rouge. Quoi! nous faire rire, nous, un public d'élite! Allons donc; des bourgeois, des savans eussent ri comme le leur permettait l'auteur, mais les choses se passent autrement chez les gens lettrés; on a sifflé, interrompu les mots comiques, les situations comiques; c'était ce soir-là pour ces messieurs une rage de ne pas rire, comme l'avant-veille c'en était une de pleurer. Nous avons même remarqué au sortir du théâtre des gens qui assurément n'avaient pu rien entendre, et qui de confiance accusaient la pièce d'être ennuyeuse. Il y a parfois de ces courans fâcheux dans l'air des salles de spectacles.

La pièce s'est non pas relevée, mais levée à la deuxième représentation. En pareil cas, cette deuxième représentation devient la première. *Le Laird de Dumbicky* a donc produit tout l'effet que l'auteur en pouvait attendre : hilarité provoquée par une dose copieuse de cet esprit piquant dont il assaisonne si heureusement ses comédies, triomphe de ce prodigieux savoir-faire qu'il a déployé dans la contexture d'une intrigue des plus serrées. On ne saurait croire avec quelle rapidité marche ou plutôt s'envole cette pièce, dont la fable n'a rien de fort nouveau peut-être, mais dans laquelle quatre personnages, toujours pressés, toujours gênés, toujours haletans, toujours courant les uns après les autres, se précipitent sur la scène par des portes latérales, glissent le long des corridors, se surprennent mutuellement, complotent, exécutent, triomphent, sont vaincus, rient, tremblent, le tout pour la ruine ou pour le bonheur d'un pauvre diable d'Ecossais qui cause avec eux, complote avec eux, rit, pleure, espère, tremble et court comme eux et par eux sans s'apercevoir un seul moment de la mystification dont il est victime. Sa naïveté, sa crédulité, qui l'eussent dû perdre cent fois, le sauvent toujours; rien qu'en écoutant il agit et l'ignore, en obéissant il dirige et ne s'en doute pas. Ce conflit d'intrigues opposées qui convergent toutes vers un seul point demandait une exécution distinguée, une science digne de l'auteur de *Juan de Marana*, l'imbroglio le plus habilement tissu que nous ayons après *la Tour de Nesle*. Il fallait aussi que, dans les endroits où l'action plierait, où la course du spectateur à travers l'intrigue se ralentirait forcément, un dialogue animé remplaçât tout ce qu'un public alléché par deux premiers actes charmans peut exiger d'un écrivain comme M. Alexandre Dumas. Le dialogue est donc venu dans les conditions prescrites, et l'auteur a ouvert généreusement cette veine de mots brillans, de saillies rapides qui sont l'un des caractères les plus frappans de son talent comme poète et de son esprit comme homme.

Nous ne prétendons pas que cet ouvrage ait la portée des grandes comédies de M. Alexandre Dumas, et lui-même, nous en sommes assuré, ne le

prétend pas non plus, mais si nous retrouvons dans *le Laird de Dumbicky* quelques-uns des défauts de l'auteur, nous y voyons en revanche briller toutes ses qualités. Le deuxième acte renferme des scènes d'un comique entraînant, le style en est fin et d'une bonne touche. Outre le rôle spirituel du laird et l'étourdissante odyssée de son oncle David Mac-Mahon de Susquebauch, il y a le rôle de Cheffeneck, étrange personnage que nul peut-être sinon l'auteur n'eût eu l'adresse de conduire sans périls jusqu'au bout de la pièce. Le rôle de Nelly renfermait mille écueils à travers lesquels M. Alexandre Dumas a dû manœuvrer bien difficilement, car cette femme rusée qui mène toute l'intrigue ne fait qu'apparaître, jeter un mot à la hâte, et s'enfuir de peur d'être aperçue. Cette difficulté, vaincue avec tant d'habileté, peut avoir échappé au public, mais il en résultera beaucoup d'honneur pour l'auteur dans l'opinion des gens de l'art. La pièce a été jouée avec assez d'ensemble. M. Pierron, qui avait rempli le rôle d'Henri III de manière à laisser concevoir quelques espérances, n'a fait preuve d'aucune souplesse et d'aucune élégance dans celui de Buckingham. Monrose a composé le rôle du jeune laird écossais avec une simplicité de bon goût qui double le mérite de son comique. Alexandre Mauzin a su éviter tous les dangers du personnage de Cheffeneck. Quant à M. Milon, c'est toujours la même afféterie, la même tenue de province. Mlle Bourbier a imprimé au rôle de Nelly une certaine distinction.

Puisque nous en avons fini avec l'Odéon, qui comble de représentations tous les auteurs dramatiques, et leur offre *des palmes toujours prêtes*, examinons la situation de ce pauvre théâtre du Vaudeville, dont le directeur académicien lutte tant qu'il peut à l'effet d'obtenir pour les auteurs le moins de représentations possible. L'interdit lancé par la société des auteurs dramatiques contre le Gymnase est suspendu sur la tête de M. Ancelot, peut-être est-il déjà tombé à l'instant où nous écrivons ces lignes. La question est simple, mais celles-là s'embrouillent plus vite que les autres. On sait que, pour prévenir les abus qui résultaient de la prétendue collaboration des directeurs avec leurs auteurs, collaboration trop souvent imposée, la commission dramatique interdit cette ressource aux uns et aux autres dans ses traités avec les directeurs. La même défense s'applique aux principaux employés des théâtres. Mais puisque les auteurs ont ainsi maintenu partout leurs droits contre l'envahissement des pièces de directeurs, pièces éternelles et renaissantes comme les têtes de l'hydre de Lerne, n'ont-ils pas dû s'effrayer de voir le répertoire de Mme Ancelot prendre racine au Vaudeville à l'ombre d'un privilége trop personnellement exploité en partie double? Ne se sont-ils pas aperçus comme nous des *Hermance*, des *Marguerite*, des *Loïsa*, et des *Madame Roland*, qui pullulent place de la Bourse sous la raison sociale M. Ancelot et Mme Ancelot? Ils ont donc essayé de mettre un frein à la fureur de ces vaudevilles qui accompagnent quand même les pièces à succès d'auteurs étrangers, pour en partager les recettes. Cela est dans leur droit bien plus que les droits d'auteur de Mme Ancelot ne

sont dans le privilége de l'académicien, son directeur et son époux. *Indè iræ.* M. Ancelot veut plaider. Nous ne le lui conseillons pas.

Mais laissons aller cette affaire jusqu'où l'aveugle folie de l'amour-propre et de la cupidité coalisés voudra la conduire. Le directeur, s'apercevant qu'on lui reprochait de jouer trop peu de pièces, en a joué deux à la fois, et selon l'habitude, l'une des deux a succombé. Règle générale, de deux chefs-d'œuvre représentés le même soir, l'un ne peut manquer de tomber. Mille exemples prouveront cette assertion. Le doute ne peut subsister que sur ce point : est-ce la première, est-ce la dernière des deux pièces qui tombe? Celle qui est restée sur le champ de bataille au Vaudeville s'appelait *les Paysans d'aujourd'hui*. Les noms de MM. Duvert et Lausanne ont été accueillis par d'énergiques sifflets. Mais cette chute doit, dit-on, donner lieu à un procès, et l'on prétend que les auteurs s'inscrivent contre l'arrêt du public, espérant, toujours d'après les on dit, prouver que le public n'était pour rien dans cette affaire. Cette complication pourrait embarrasser beaucoup M. Ancelot dans un moment où les auteurs dramatiques contestent sa bienveillance pour tous les ouvrages qui ne sont pas signés de Mme Ancelot.

L'autre pièce a réussi. *L'Idée du Médecin* de MM. Armand et Achille Dartois n'est pas ce qu'on appelle une bonne idée d'auteur; mais le jeu spirituel de Bardou compense les défauts de l'ouvrage.

En passant au théâtre des Variétés, nous allons entamer forcément la série des *revues* que tout théâtre de vaudeville croit nécessaire d'offrir à ses abonnés vers l'époque des étrennes. On voit alors les directeurs s'observer mutuellement pour se piller entre eux sans être pillés, chose difficile et à laquelle ils ne réussissent pas plus les uns que les autres. Qui voit l'une de ces *revues* les voit toutes. Le roi des îles Marquises, le petit Cid et la petite Chimène, dom Sébastien de noir tout habillé, la comète, oh! la comète surtout, remplissent, avec les cigares renchéris et l'Odéon, le carquois d'où ces messieurs les faiseurs de *revues* tirent leurs flèches épigrammatiques. Si les beaux esprits se rencontrent quand ils n'ont pas de motifs pour cela, ils se rencontrent encore bien plus ayant des raisons pour se rencontrer. Seulement les couplets peuvent être plus ou moins épicés, les ressemblances plus ou moins réussies. Et puis c'est un grand point de savoir si le public aimera mieux voir défiler toute son année passée dans une comète que dans les îles Marquises, dans les états du prince de Gerolstein ou dans la lune. MM. Dumanoir, Dennery et Clairville ont choisi la comète. Leur pièce s'appelle *Paris dans la comète*. Il est inutile de savoir si elle a réussi, ces sortes d'ouvrages n'ont pas plus de mérite ici que là. Jamais d'ailleurs ils ne plaisent dans toutes leurs parties, et ils plaisent toujours par quelque endroit. Seulement, aux Variétés l'on trouve ce qui n'est nulle part, le jeune Fouyou, qui semble une tête de troupe fort distinguée auprès de ses grands camarades.

Quelles ressources, quelle activité prodigieuse M. Poirson n'a-t-il pas déployées dans la rude campagne qu'il a tenue contre les auteurs dramati-

ques! Que de fois n'a-t-il pas dû souhaiter de pouvoir faire à lui seul ses pièces, comme il rédigeait ses factums et les notes de ses avocats! Mais la guerre touche à sa fin, et les vainqueurs doivent avoir conçu bien de l'estime pour les talens de leur ennemi encore redoutable. M. Poirson a ressaisi son sceptre de directeur, et le voilà de rechef en quête de succès. Chose bizarre, pas une de ces pièces qu'il a si péniblement recueillies n'a éprouvé de lourde chute, beaucoup ont réussi honorablement, pas une n'a obtenu un succès hors ligne. Cependant la provision s'épuise, nul n'est venu partager les travaux de MM. Fournier, Auvray, de Premaray. M. Lemaitre, appelé à la rescousse, refait les pièces de l'ancien théâtre dans l'impossibilité où il se trouve apparemment d'en faire de nouvelles, mais comme le public est peu érudit, Marivaux le fait rire et l'amuse. Au moins M. Poirson a-t-il un bon public s'il a de mauvais auteurs et de mauvaises pièces. *Angélique ou l'Épreuve nouvelle*, bien qu'imitée un peu hardiment de Marivaux, ne laisse pas d'être une fort jolie pièce que Mlle Rose Chéri joue d'une façon ravissante. Du reste M. Lemaitre n'a point essayé de pallier son larcin, il a tout simplement laissé aux personnages leur habit, leur nom, et ne leur a pris que leur langage et leurs actions. C'est de l'histoire appliquée à la production dramatique. Mais pourquoi ne se permettrait-on pas de semblables licences dans un théâtre où il y a pénurie de pièces, quand on vole impudemment dans les théâtres qui ont répertoire, recettes et le reste? Toutefois le même M. Lemaitre a tort d'oublier le *non bis in idem* et de réitérer son heureuse audace. Les choses répétées deux fois de suite ne plaisent pas toujours, et nous regrettons qu'il n'ait pas attendu quelques semaines pour faire représenter son *Cadet de Famille*, autre imitation non moins hardie d'une pièce intitulée : *Jules ou il n'y a plus d'enfans*. Nous aimerions beaucoup, pour l'avenir du Gymnase et pour celui même de l'imitateur, qu'il eût imaginé seul et exécuté sans précédens collaborateurs ce vaudeville qui ne manque pas d'agrément ni de verve, et que les acteurs ont rendu avec un talent digne d'une meilleure cause; car il reste à M. Poirson un mérite incontestable, celui d'avoir formé une troupe excellente. Là seulement il n'a pas été entravé.

Le Gymnase a joué cette année trois pièces de plus que le théâtre du Palais-Royal, et si l'on voulait examiner sainement les choses, on trouverait peut-être que les pièces de M. Poirson valent au fond celles de M. Dormeuil; mais la différence des genres a produit la différence des succès. Le Palais-Royal possède aussi une troupe choisie, acclimatée, adorée de son public, et qui n'a qu'à se présenter pour faire rire, tandis que l'on se montre fort difficile envers des comédiens qui tâchent de faire pleurer. Et puis, on dirait que l'excommunication lancée sur le Gymnase a fait de ce théâtre un lieu redoutable et maudit, tandis qu'au Palais-Royal on arrive avec des dispositions toutes riantes, sous l'influence des idées les moins littéraires, ou, pour mieux dire, avec le plus profond dédain de toutes les littératures.

Nous appuyons cette petite théorie d'un exemple : les *Mémoires de deux jeunes mariées*, vaudeville en un acte de MM. Dennery et Clairville, ressemblent, par l'allure et la forme, à ces jolies petites pièces du Gymnase non interdit, qu'on appelait par spécialité *genre gymnase*. Joué aujourd'hui au boulevard Bonne-Nouvelle, ce vaudeville eût passé tristement, comme la plupart des ouvrages qui s'y jouent; mais au Palais-Royal, bien que mal interprété par les trois acteurs qui y figurent, il a fait plaisir. Cette pièce aussi est une imitation un peu libre, non pas d'une seule pièce, mais de cinq à six autres, *la Seconde année*, par exemple. Un mari sur le point d'être trompé se tire habilement d'affaire, et transporte au compte de son rival l'infortune que celui-ci lui préparait. Quelques mots un peu grivois, c'est-à-dire trop grivois, rendent la saveur de ce petit plat plus amère que piquante. Le sel est un ingrédient dont l'emploi est plus dangereux qu'on ne pense.

Après cette petite excursion, faite par le Palais-Royal sur les terres du Gymnase, est venue *l'Invasion de Grisettes*, autre emprunt forcé que MM. Varin et E. Arago ont cru pouvoir faire impunément à M. Paul de Kock, l'Homère des grisettes et des parfumeurs. Il faut, malgré tout, qu'il y ait du Paul de Kock dans ce pèlerinage de six grisettes qui cherchent une de leurs compagnes par toute la banlieue, y compris les bois et les champs de groseilles. Cette compagne est séquestrée par un tuteur jaloux, jaloux et amoureux. Le tuteur n'a pas trente ans; il a beaucoup vécu à l'estaminet, et voyagé autour des billards publics et des bals champêtres; ne reconnaissez-vous pas là un M. *Jean* ou tout autre héros de M. Paul de Kock? Puis, la grisette séquestrée a une sœur qui fut séduite par un architecte, lequel lui offre douze livres de réparations par mois : cette figure n'est-elle pas aussi de votre connaissance? Bref, le tuteur prend l'architecte pour le séducteur de sa pupille, l'architecte croit la pupille éprise de lui, les compagnes de la grisette bernent architecte, tuteur, etc. Que vous en semble? Si la critique pouvait s'arrêter sur des ouvrages d'une si frêle constitution, nous dirions que, pour un vaudeville intrigué, celui-ci est mal fait, et que plusieurs situations, comiques dès l'abord, avortent dans le développement par la maladresse des auteurs; mais, encore une fois, constatons, ne commentons pas.

Le Palais-Royal aussi a eu sa *Revue*, et comme MM. Cogniard avaient pris les *Iles Marquises*, les Variétés la *Comète* pour terrain de leur grande parade critique, MM. Bayard, Dumanoir et Varin ont *choisi* la cour du prince de Gerolstein. Peut-être n'ont-ils pas eu tort. La présence continuelle de M. Grassot sous la perruque du fameux Rodolphe, une exhibition publique des talents mystérieux du prince, tels que pugilat, boxe et adresse, toutes ces pasquinades n'ont pas été moins heureuses que celles des autres théâtres. En fait de critique, nous ne sommes pas difficiles; puissent les théâtres nous rendre la pareille! Dans l'énumération des principaux évènemens littéraires

et sociaux de l'année 1843, tous représentés par une caricature hardie et accompagnés d'une explosion de grosse joie, nous avons vu avec un sentiment de répulsion très fondée apparaître l'expression d'une douleur trop réelle comme un sévère et religieux fantôme au milieu des masques profanes. Nous voulons parler des vers qu'une actrice est venue réciter à propos de la mort de Casimir Delavigne. La transition a paru bien brusque, elle a dû effaroucher bien des rires, une simple allusion suffisait. Les auteurs n'ont pas fait preuve de goût en prolongeant leur trop douloureuse élégie.

Nous voilà maintenant en règle avec les théâtres de Paris. Il nous reste à constater le succès d'une pièce fort pittoresque, *le Vengeur*, qui depuis quelque temps déjà attire la foule, sinon par une belle prose et une forte intrigue, du moins par de magnifiques décorations et une admirable mise en scène; et puis il se fait dans cet ouvrage amphibie, car l'action se passe autant sur terre que sur mer, une effroyable consommation d'ennemis de la France, ce qui n'est pas d'un mince intérêt pour quiconque se plaît à voir du fond d'une bonne loge l'éclair du canon, la houle de l'Océan, et la tempête majestueuse d'une grande bataille navale. Le tumulte a été combiné de façon à ce qu'aucune phrase ne puisse être distinctement perçue. MM. Laloue et Labrousse sont les auteurs du poème.

A. M.

BULLETIN.

Les débats publics n'ont encore commencé dans aucune des deux chambres, et déjà nous sommes au plus vif des préoccupations politiques. C'est dans les bureaux que dès les premiers momens les questions les plus délicates ont été soulevées. Quelques personnes, dans l'intention louable de simplifier les travaux des chambres, voudraient qu'on supprimât les discussions préliminaires des bureaux, notamment quand il s'agit de nommer les commissaires de l'adresse. Nous ne croyons pas qu'on arrive de si tôt à une pareille innovation. Ces discussions préliminaires sont une introduction dont nos acteurs parlementaires paraissent avoir besoin pour se mettre en haleine. Elles sont aussi comme une préface que le public lit avec curiosité, ce qui n'arrive pas toujours à toutes les préfaces. Au dedans comme en dehors du parlement, on jette ainsi par anticipation un coup d'œil général sur l'ensemble, sur l'avenir de la session, et cette manière de procéder est assez conforme à nos habitudes. On aime beaucoup, dans ce pays, à récapituler les choses avant de les avoir approfondies.

D'ailleurs, sans ces discussions préliminaires et intérieures, que deviendraient ces orateurs dont le huis-clos est la condition vitale? Il y a tel homme qui ne parle que lorsque les portes sont bien fermées; tel autre ne trouve la parole que s'il se voit assuré contre toute interruption, contre toute contradiction un peu vive. Ainsi M. François Delessert, qui ne parle jamais à la tribune, a rompu le silence qui fait le fond de ses habitudes parlementaires, parce qu'il avait à cœur de se déclarer contre la dotation. La même cause a délié la langue de M. Lebobe, de M. Muret de Bord, dont la voix, on le sait,

ne fatigue pas les échos du Palais-Bourbon. Mais puisque nous avons rencontré la question de la dotation, ne craignons pas de nous y arrêter un peu.

S'il y eut jamais un point sur lequel, dans les conseils de la couronne, il importait d'avoir une opinion arrêtée, précise, c'est celui-là. Nous ne sommes pas ici en face d'une de ces questions dans lesquelles on peut espérer se tirer d'affaire par des considérations vagues, par des échappatoires, par une sorte de neutralité. Le problème est trop sérieux pour être ainsi éludé. Pensez-vous, oui ou non, qu'il y a un complément à donner à la loi de régence? N'estimez-vous pas que le prince qui depuis un fatal évènement est devenu, après le roi, le premier personnage politique de la famille royale, a des droits légitimes à la générosité nationale, ou bien croyez-vous au contraire qu'il serait impolitique, inhabile, de vouloir donner dans ce moment à la loi de régence une sanction financière? Sur une pareille question, il faut un avis positif. Nous concevons fort bien qu'on envisage la dotation du futur régent comme une convenance, comme un devoir politique; M. le duc de Nemours a dans l'état une situation considérable dont on ne peut nier les analogies avec l'importance qu'avait le prince royal; pourquoi donc ne pas donner à cette situation ce qui lui est nécessaire pour s'affermir et s'accroître? D'un autre côté, nous comprenons qu'avec une conviction également sincère on soit plus frappé des inconvéniens de la dotation que de ses avantages, et qu'on ait peu l'espoir de lui concilier en ce moment l'approbation du pays. En un mot, la dotation doit être voulue avec fermeté ou repoussée avec énergie; c'est dans la nature des choses. Aussi, ce que nous ne saurions admettre dans cette circonstance, c'est l'indécision, c'est l'incertitude, c'est cette irrésolution versatile qui voyage d'une opinion à l'autre sans avoir le courage de choisir une des deux pour s'y tenir.

C'est cependant ce qu'a fait le cabinet : nous sommes réduits à le reconnaître et à le déplorer. Pour se montrer vraiment habile dans cette affaire, il fallait être franc et ferme. Le cabinet était-il convaincu que la dotation était une conséquence légitime de la loi de régence ? il devait le dire bien haut, il devait surtout l'écrire dans le discours de la couronne. Avec ce courage, on fortifie ses amis, on en augmente le nombre. Si l'opposition vous combat vivement, au moins on est défendu avec énergie. Par ce courage enfin, loin de diminuer les chances de la victoire, on les multiplie. Si, au contraire, le ministère était persuadé qu'il y avait des inconvéniens sérieux à présenter aux chambres un projet de dotation, il devait à la couronne toute l'expression de sa pensée. Dans un régime constitutionnel, quelle est la mission des ministères auprès de la couronne, si ce n'est de lui apporter de loyaux conseils ? La royauté peut parfois ne pas connaître avec une entière exactitude les sentimens du pays sur un point donné. Qui les lui fera connaître, si ce n'est le ministère, qui représente auprès du trône la majorité des chambres ?

Malheureusement le cabinet n'a su ni conseiller avec franchise à la cou-

ronne d'écarter le projet de dotation, ni trouvé le courage de porter et de défendre ce projet devant le parlement. Ce manque de résolution a eu les plus fâcheuses conséquences. Dès qu'on a vu que les ministres, tout en disant à leurs amis qu'ils songeaient à présenter la dotation aux chambres, n'avaient pas osé avouer cette pensée dans le discours de la couronne, on s'est enhardi contre eux, et cela dans le sein même de la majorité. Ce n'a pas été un symptôme isolé, mais une démonstration d'ensemble. A M. Lebobe s'est joint M. Leseigneur. Dans son bureau, M. Darblay a tenu le même langage que M. Muret de Bord dans le sien; enfin le gendre de M. le duc de Broglie, M. d'Haussonville, a développé contre la dotation les motifs auxquels M. François Delessert a donné son adhésion. Ainsi, sur toute la ligne, on a fait feu sur le projet. Comment s'expliquer un pareil ensemble sans un concert arrêté d'avance, sans préméditation? Mais alors comment comprendre que le ministère n'ait rien su des intentions partagées par un si grand nombre de députés du centre, et, s'il les a connues, ces intentions, comment, pour obtenir le silence, n'a-t-il pas usé de toute son influence, de toute son autorité sur ses amis? Le silence! nous sommes loin de compte. Au sein de la majorité, on prend l'initiative de l'agression. Ce n'est pas M. Berryer, ce n'est pas M. Cormenin qui attaque le projet; c'est M. Muret de Bord, c'est M. Delessert, et le mutisme du cabinet achève la déroute.

Sont-ce là les rapports qui doivent exister entre un ministère et la majorité qui le soutient? Il est surtout un ministre auquel semble revenir naturellement une part plus directe dans ce qui vient de se passer : c'est M. le ministre de l'intérieur, qui, par la nature de ses attributions, est en contact immédiat et perpétuel avec les députés. En raison de son département, le ministre de l'intérieur devrait toujours être le véritable *leader* de la chambre. Il faut convenir que M. Duchâtel laisse cette direction flotter quelque peu au hasard. Voilà qu'à côté de lui, malgré lui, éclatent des dissentimens énergiques qu'il n'a pas su prévenir ou qu'il n'a pas osé combattre.

La levée de boucliers des membres du centre a été si unanime et si vive, que, selon plusieurs personnes, il est impossible que le ministère n'ait pas été dans la confidence. Il y a toujours des gens qui se piquent d'être plus fins que les autres, et qui aujourd'hui n'hésitent pas à signaler dans cette affaire la complicité du cabinet. Vous n'y entendez rien, disent-ils à ceux qui refusent de les croire. Le ministère a fait dire par d'autres ce qu'il n'a pas osé dire lui-même, et il se trouve fort bien servi, tout en affectant d'être très contrarié.

En lui prêtant de pareilles menées, on calomnie le cabinet, nous en sommes convaincus. Il n'est pas possible que de pareils calculs soient entrés dans l'esprit de ministres de la couronne. Nous tenons pour certain que tous les hommes qui siégent dans les conseils de la royauté auraient horreur d'un machiavélisme qui tendrait à se faire une arme du parlement contre le trône, et, qu'on nous passe la familiarité du terme, à enferrer le roi par la chambre.

Mais par quelle fatalité les scènes d'intérieur des bureaux de la chambre ont-elles été de nature à accréditer cette opinion? Vous aurez beau faire, il y a des esprits auxquels vous n'ôterez jamais cette pensée d'une intelligence secrète entre les conservateurs opposans et le cabinet. Qu'une pareille opinion puisse trouver créance, c'est fâcheux.

A nos yeux, nous le répétons, les torts du ministère sont autres. Il n'a pas su prendre à propos un parti décisif. Il est arrivé devant les chambres sans avoir fait son examen de conscience, et sans avoir sondé ses reins. Il ne s'est pas demandé s'il avait la force nécessaire pour assurer le succès d'une loi, d'une question qui devait naturellement susciter des oppositions vives, et dans laquelle on ne pouvait triompher qu'en déployant une volonté très ferme. Le ministère, enfin, ne s'est pas assez interrogé lui-même pour savoir si dans son for intérieur il trouvait la dotation légitime et opportune. C'est avec cette indécision, ce scepticisme, qu'il a ouvert la session. Autour de lui, on n'a pas tardé à s'apercevoir de ce peu d'énergie, de cette espèce de timidité, et on lui a gagné la main. Alors les soldats n'ont pas craint de devancer les généraux; tout est allé à la dérive, et la royauté s'est trouvée à découvert.

C'est précisément dans une question où la couronne et la famille royale semblent avoir un intérêt personnel que des ministres constitutionnels doivent appeler sur eux toute la responsabilité. Qu'ils soient d'avis d'écarter la dotation ou de la présenter, c'est eux qui, dans le débat, doivent paraître en première ligne. Il ne faut pas, quand on les cherche, qu'on les trouve abrités derrière le trône. Qu'on y songe, on tomberait ainsi dans les fautes qu'on a souvent, et souvent avec injustice, reprochées à des adversaires, à des concurrens. Nous ne dirons pas au cabinet qu'il n'est pas suffisant pour couvrir la royauté, mais nous lui demanderons d'en avoir l'intention et d'en montrer le courage.

Le défaut d'initiative et de fermeté dans les hautes régions du pouvoir a des inconvéniens qui s'étendent à tout. Les ministres se plaignent, dit-on, des interminables questions qui leur sont posées par la commission de l'adresse. La commission veut tout embrasser, tout approfondir. L'état moral du pays, les dispositions de l'esprit public, l'exacte appréciation de nos ressources financières, nos relations extérieures dans leur ensemble et dans leurs détails : tout est l'objet d'une vaste enquête et d'une très grande curiosité. Il se peut fort bien que la commission se trouve entraînée à pousser trop loin ses questions et à empiéter un peu sur les attributions du pouvoir exécutif. A qui la faute? En face d'une administration qui gouverne avec fermeté, et qui dans les questions importantes sait avoir un avis et le défendre, les chambres sont naturellement disposées à ne pas outre-passer les limites qui séparent les différens pouvoirs; mais, quand elles sentent que les rênes sont tenues faiblement, elles s'inquiètent, elles s'agitent, elles tendent à usurper.

Il se trouve aussi qu'à force d'avoir voulu se faire la partie belle, le ministère a provoqué lui-même maintes explications qui ne laissent pas que d'être embarrassantes. Le ministère a annoncé le retour de l'équilibre entre les dépenses et les recettes. C'est une bonne nouvelle. Il paraît que les commissaires de l'adresse ont voulu s'assurer si la nouvelle était aussi exacte que bonne. De là, force interrogatoires, auxquels a dû se résigner M. le ministre des finances. Il est entendu qu'en parlant de l'équilibre, le budget extraordinaire des travaux publics reste en dehors. Pour arriver à cet équilibre, on a pris les recettes de 1843, afin de les aligner avec les dépenses présumables de 1845. Enfin, l'emprunt est considéré comme un encaisse. La commission est mise en demeure par le ministère lui-même d'examiner à fond la réalité de cet équilibre solennellement annoncé. Elle a très bien compris qu'elle doit être en mesure de dire à la chambre jusqu'à quel point on peut ajouter foi à la phrase qui a produit sur l'assemblée une impression si agréable.

Un autre passage de l'adresse est aussi dans le sein de la commission et sera dans la chambre l'objet de longues discussions : c'est celui qui concerne nos relations avec l'Angleterre. Ici encore le cabinet a peut-être dépassé le but qu'il s'était proposé d'atteindre. On a parlé dans le discours de sincère amitié avec la reine de la Grande-Bretagne et de cordiale entente entre les deux gouvernemens. De pareils termes autorisent bien des questions sur nos rapports avec l'Angleterre. Déjà dans les bureaux M. le ministre des affaires étrangères a cherché à restreindre le sens qu'on pourrait attacher à ces mots de *cordiale entente*. Il a fait remarquer qu'on ne s'était pas servi, comme dans les années antérieures à 1838, des expressions *d'intime union* ou *d'alliance intime*. Il y a des questions spéciales que les deux gouvernemens de France et d'Angleterre ont dû traiter ensemble : c'est sur ces questions qu'il y a déjà eu ou qu'on peut espérer qu'il y aura cordiale entente; mais ces questions, où en sont-elles? On ne le sait pas bien, c'est ce qu'a fait observer M. Thiers. « Si sur tous ces points, a dit l'honorable député d'Aix, on peut donner des explications satisfaisantes, si l'on peut nous offrir une solution favorable, alors je comprendrais qu'on prît, non pas des engagemens irrévocables, mais qu'on exprimât un penchant, une inclination pour l'alliance anglaise; s'il n'en est pas ainsi, je dois dire qu'à mon sens on s'est beaucoup trop avancé. » On ne saurait avec équité ou vraisemblance prêter à M. Thiers une opposition systématique contre l'alliance anglaise; ses discours et ses actes ont assez témoigné du contraire. Seulement M. Thiers demande au cabinet s'il a vraiment des motifs suffisans pour être entièrement satisfait de l'Angleterre et pour se servir des expressions consignées dans le discours du trône.

A qui pourrait-il tomber dans l'esprit, avec la situation actuelle de l'Europe, de se déclarer l'adversaire de l'alliance anglaise? La force des choses fait une loi aux deux premiers gouvernemens constitutionnels de ne pas se combattre. Cette nécessité de premier ordre veut être obéie. Seulement conduisons-nous, il en est temps, avec toute la maturité de la réflexion et de

l'expérience. Sans nous jeter dans les bras de l'Angleterre en gens qui semblent s'estimer trop heureux de trouver quelque part prévenance et politesse, marchons dans les voies de cette alliance avec sagesse, avec calcul. Ce qu'on peut reprocher au discours de la couronne, ce n'est pas d'exprimer le désir et la pensée de l'alliance avec l'Angleterre, mais c'est peut-être, dans cette expression, de manquer de mesure. Nous ferons d'autant plus d'impression sur l'Angleterre par nos discours et nos actes, que les uns et les autres seront plus empreints de prudence et de réserve.

Il faut distinguer la pensée véritable du gouvernement anglais du langage du *Times*. La feuille anglaise a pu s'écrier que c'en est fait, que les jours d'éloignement pour l'Angleterre sont passés, et que la politique combinée des deux nations est une fois de plus engagée dans la cause de la paix et de la liberté du monde. M. Peel au fond prend les choses sur un ton moins dithyrambique. Faisons de même, et ne rougissons pas de dire à l'Angleterre : *donnant, donnant*. Si nous étions plus chevaleresques, elle se moquerait de nous.

Autour de la question de l'alliance anglaise gravitent naturellement toutes celles qui concernent la Grèce et l'Espagne. M. le ministre des affaires étrangères devra faire connaître aux chambres comment et dans quelle mesure la bienveillante attitude de la France a été favorable à la cause de la liberté grecque. Il n'y a point là de secret à garder. M. Guizot pourra, à cette occasion, donner les preuves du bon vouloir de l'Angleterre. Comme nous l'avons déjà remarqué, la Russie a changé de politique; par un brusque revirement, le cabinet de Saint-Pétersbourg a envoyé à M. de Brunow l'ordre de signer le protocole concernant les affaires de la Grèce. Il n'a pas voulu se mettre lui-même en dehors d'un centre politique si important pour l'Orient. Cependant à Athènes l'assemblée nationale proteste qu'elle n'a d'autre pensée que l'affermissement de la liberté intérieure et constitutionnelle, et qu'elle veut le maintien de la paix. Voilà qui pourra répondre aux craintes sincères ou affectées du gouvernement turc.

En Espagne, où l'on nous assure enfin que la France et l'Angleterre n'ont qu'une même politique, les choses marchent étrangement. Il y a deux mois, on semblait s'accorder à penser que le gouvernement représentatif était l'unique salut de l'Espagne; aujourd'hui on ne le considère plus que comme un embarras qu'il faut se hâter d'écarter. Les cortès sont prorogées, ou, comme on dit en Espagne, *suspendues*. Le ministère s'est décidé à prendre ce parti parce que les interpellations de l'opposition le gênaient. Le ministère fera des lois par voie de décret, et les présentera plus tard à l'approbation des cortès, qui seront dissoutes si elles refusent d'enregistrer les ordonnances royales. Étrange pays! M. Olozaga a été déclaré traître et a été anathématisé parce qu'il a manifesté l'intention de dissoudre les cortès; aujourd'hui, un ministère qu'on dit sans consistance s'embarque dans la même entreprise : il proroge, plus tard il dissoudra. Tout cela est tenté par M. Gon-

zalès Bravo, qui débute ainsi dans la vie politique par une série de coups d'état, et qui semble chercher sa force et sa considération en montrant le courage d'un enfant perdu.

On peut cependant reconnaître dans la politique suivie par le ministère espagnol une pensée, c'est de rendre le retour de la reine Marie-Christine naturel et nécessaire. Telle est, en effet, la portée de la résurrection de la loi de 1840 sur les *ayuntamientos*. Puisqu'on met en vigueur la loi même qui avait été le prétexte de l'insurrection contre la reine-mère, il est évident que reprendre ainsi ses erremens et son ouvrage, c'est la rappeler elle-même. Si la loi des *ayuntamientos* est acceptée par l'Espagne, toutes les incertitudes de Marie-Christine devront se dissiper; elle pourra partir.

Les Espagnols ne sauraient être accusés de pédantisme en matière de mécanisme constitutionnel. Voilà une loi mise en vigueur par un décret, après deux ans et demi d'intervalle; puis le décret abroge un des articles de la loi pour lui en substituer un autre. Le ministère gouverne par ordonnances. Il se propose de promulguer également par décret une loi sur les attributions des députations provinciales. Puis viendra, toujours par forme d'ordonnance, l'organisation du conseil d'etat. Voilà bien des licences. Espartero n'en faisait pas davantage, sauf toutefois les bombardements.

Nos chambres, en traitant les diverses questions de politique étrangère, auront à examiner si elles doivent reproduire l'amendement en faveur de la nationalité polonaise. Pourquoi renoncerait-on à cet amendement? L'année dernière, si nous avons bonne mémoire, la commission de l'adresse l'avait inséré spontanément, et pour ainsi dire d'office. Quelques personnes prétendirent, il est vrai, que c'était dans l'intention d'atténuer par ce voisinage la portée du paragraphe sur le droit de visite. Quoi qu'il en soit, les chambres se sont créé elles-mêmes un précédent qu'il nous paraîtrait bien impolitique d'abandonner dans les circonstances où nous sommes. Il est possible, et nos sympathies pour une nation généreuse nous le font sincèrement regretter, il est possible que l'amendement en faveur de la Pologne n'ait pas en lui-même une grande vertu; mais ce qu'il faut considérer, c'est la portée fâcheuse que pourrait avoir l'abandon de cet amendement. En effet, ne pas le reproduire, c'est paraître ou faire une concession à la Russie, ou ne pas comprendre l'importance qu'aura dans l'avenir le travail intérieur que font en ce moment les races slaves.

Une concession à la Russie n'est à cette heure, nous le croyons, dans l'intention ni du goût de personne. Le cabinet de Saint-Pétersbourg n'a pas renoncé à afficher une antipathie systématique contre le gouvernement et la dynastie de 1830. Nous n'avons aucun motif de changer à sa considération de ligne de conduite. Ce n'est pas d'ailleurs quand en Allemagne l'esprit public se prononce de plus en plus contre l'influence russe, qu'il serait opportun pour la politique de la France de faire un pas en arrière en renonçant à rappeler les droits de la nationalité polonaise.

Sachons au moins ne rien compromettre des éventualités de l'avenir. Il y a au sein des races slaves une fermentation morale et politique qui doit amener des transformations inévitables. Dans ces révolutions, les enfans de la Pologne ne doutent pas que leur noble patrie aura sa part et sa destinée : patriotique espérance que la France ne saurait vouloir décourager ni compromettre. Continuons donc de faire ce que nous avons fait jusqu'à present, et, pour nous y déterminer, demandons-nous comment un changement de conduite serait interprété au dehors.

La chambre des pairs se trouve naturellement appelée à prendre l'initiative dans la censure parlementaire qui doit s'adresser aux légitimistes. Le projet rédigé par M. le duc de Broglie contient une phrase qui servira de thème à la discussion. La question de la liberté d'enseignement mérite aussi toute l'attention de la pairie, qui ne négligera pas à coup sûr d'intervenir dès le début dans la discussion avec tout l'ascendant de sa haute expérience.

Si l'on pouvait oublier un instant l'extrême importance qui s'attache à la loi sur l'instruction secondaire que le gouvernement doit présenter, les excès toujours croissans de certains organes du clergé la remettraient dans l'esprit aux plus indifférens. On avait dû penser qu'au-delà du chanoine Desgarets il n'y avait rien de possible, et que le libelliste de Lyon devait avoir et garder à toujours la palme du genre injurieux et diffamatoire. C'était une illusion. Le chanoine est distancé, il descend à la seconde place; la première appartient à l'abbé Combalot, qui vient de se signaler par un *Mémoire adressé aux évêques de France et aux pères de famille*. Qu'en pourrions-nous dire? Un jour, devant l'abbé Morellet, un jeune homme, parlant de certains adversaires des philosophes, s'écriait : *Ce sont des bêtes féroces!* — Mon ami, repartit tranquillement Morellet, *féroces* est trop poli.

— Depuis que le canon anglais a ouvert une brèche dans le Céleste-Empire, que de voyages imaginaires n'a-t-on pas faits dans ces régions jusqu'à ce jour impénétrables! que de têtes se sont exaltées par la pensée d'une incursion possible sur cette terre vierge des pas et des regards européens! C'est qu'en effet la Chine recèle depuis bien des siècles des mystères dont on brûle de recevoir les premieres révélations. Cette disposition du public suffirait pour expliquer le succès que vient d'obtenir dès son apparition un livre qui porte le titre de *la Chine Ouverte* (1), si d'ailleurs ce livre, au fond sérieux et complet, gai, piquant et original dans la forme, n'était l'œuvre d'une plume

(1) Chez H. Fournier, 7, rue Saint-Benoît.

également exercée à la critique et à l'invention, d'un spirituel écrivain qui, sous le nom d'Old-Nick, a déjà écrit tant de pages piquantes. Cet ouvrage est orné de nombreuses vignettes dues au crayon d'un artiste qui a fait sur les lieux mêmes tous ses croquis, et qui a pu allier ainsi l'exactitude au talent dont il a donné tant de preuves. La gravure et la typographie ont accompli leur tâche avec le même bonheur dans cette utile et charmante publication.

— Un écrivain connu vient de publier, sous le pseudonyme de Paul Smith, un choix d'études sur la vie d'artiste, qu'il a pu observer de près. Ce sujet piquant n'avait jusqu'ici été traité que d'une manière assez incomplète. La vie d'artiste a exercé plus d'une fois la verve de nos romanciers, et presque toujours l'exagération a marqué leurs esquisses d'une fâcheuse empreinte. M. Paul Smith a su éviter l'écueil que nous signalons; on reconnaît en lui un observateur consciencieux, un amateur éclairé, qui possède bien l'histoire de nos théâtres, et qui se montre souvent critique ingénieux en même temps que spirituel historien. Nous reviendrons sur cet ouvrage qu'on peut recommander aux artistes comme un dépôt d'utiles recherches, d'agréables portraits, et d'excellens conseils qui empruntent à la position de l'écrivain toute l'autorité de l'expérience. Les *Esquisses de la Vie d'artiste* (1), de M. Paul Smith, ne s'adressent pas d'ailleurs seulement aux artistes, elles seront lues par les gens du monde, et nous pouvons ainsi leur prédire un double et légitime succès.

(1) Deux vol. in-8°, chez Jules Labitte, quai Voltaire.

F. BONNAIRE.

NAPLES EN 1843.

IV.[1]

Le 24 mars dernier, veille de l'Annonciation, j'étais allé le matin voir le lac Fusaro, la prétendue tombe d'Agrippine, et toute cette partie des environs de Naples qui avoisine le cap Misène. Une barque me ramenait le soir à la ville, et, selon mon habitude, je faisais causer ou chanter les rameurs. Au milieu des ruines historiques et des noms romains, ces bonnes gens, n'ayant jamais ouvert un livre, ne connaissent que les traditions naïves à la portée de leur intelligence, et dans lesquelles ils font figurer Néron, Tibère ou Lucullus, comme d'anciens propriétaires du château voisin, et *patrons* de leurs grands-pères. Chaque débris de monument a sa légende. On pourrait former de tous ces récits un cours d'histoire récréatif, où l'on verrait quels souvenirs les grands de la terre laissent derrière eux parmi le peuple. Un vieux rameur me racontait une historiette touchant le pont commencé par Caligula, et dont les piliers existent encore. Au dire des marins de Baja, Claude, hésitant à poursuivre l'ouvrage de son prédécesseur, aurait consulté le hasard. A minuit, l'empereur, à table avec ses amis, écouta chanter les coqs de sa basse-cour, et comme les chants furent en nombre pair, désagréable aux dieux, il fut ré-

(1) Voyez les livraisons des 12, 26 novembre, et 24 décembre 1843.

solu que le travail du pont serait abandonné. En achevant son histoire, le vieux rameur se tourna vers le plus jeune de ses camarades et lui dit :

— Ce signor Claude avait une femme méchante et débauchée qu'il tua d'un coup de couteau. Songe à cela, Matteo, avant de te marier. Si tu prends une femme comme celle du signor Claude, et que tu t'en débarrasses de même, on te mettra aux galères, parce que tu n'es pas un grand seigneur.

— C'est justement, répondit le jeune homme, parce que je ne suis pas un grand seigneur que ma femme ne sera pas méchante. Elle aura trop de besogne pour songer à mal, et d'ailleurs elle sera chrétienne et élevée par des religieuses, tandis que celle du signor Claude n'était pas baptisée.

— Quand vous mariez-vous? demandai-je à maître Matteo.

— Demain.

— Votre fiancée est-elle jolie?

— Elle le sera, j'espère : je ne la connais pas encore, puisque je vais à l'Annonciade pour lui jeter le mouchoir.

— Vous vous moquez de moi, Matteo?

— Dieu m'en garde! Je vois que votre excellence ne sait pas comment on marie les enfans trouvés à Naples. Si elle veut aller demain à l'hospice des *Trovatelli*, elle y verra toutes les filles bonnes à marier rangées sur une ligne dans la cour. Les pauvres diables comme moi, qui ne savent où trouver une femme, viendront regarder ces jeunes filles et faire leur choix. Nous passerons ensuite à l'église tous ensemble, on nous mariera sur l'heure, et nous emmènerons nos épouses. J'ai acheté un beau mouchoir de toile blanche, que je jetterai à celle qui aura l'avantage de me plaire. Si votre excellence daigne me faire un petit *regalio,* ce sera autant de gagné pour mes frais de noces.

Vers huit heures du soir, dans le salon de la marquise de S...., je causais avec un Français de la cérémonie intéressante qui devait avoir lieu le lendemain à l'Annonciade.

— Il y a ici, me dit-il, une dame napolitaine qui pourrait vous raconter l'histoire d'un enfant-trouvé et d'un mariage de ce genre. J'en ai appris quelques détails à bâtons rompus. Faites votre cour à cette dame, et obtenez d'elle un récit complet.

Il se trouva précisément que je connaissais cette personne. Je lui adressai ma prière et lui demandai dans quel moment elle pourrait satisfaire ma curiosité.

— A l'instant même, si vous le voulez, me répondit-elle.

Nous allâmes nous asseoir dans le boudoir chinois de la marquise, et la dame commença en ces termes l'histoire de l'enfant de l'Annonciade.

Quand vous visiterez l'hospice des *Trovatelli*, ne manquez pas d'examiner la *buca*, que vous appelez en France le tour. C'est une espèce de berceau suspendu au-dessous d'une ouverture ronde dont le diamètre a été calculé sur la grosseur moyenne des enfans de six mois. Le réglement ordonne qu'on accepte tous ceux qui peuvent passer dans cette buca, quel que soit leur âge. Autrefois on y introduisait souvent des enfans de trois ou quatre ans; cet abus a obligé l'administration à rétrécir le tour. Il arrive pourtant encore que des parens ont la cruauté d'y jeter de pauvres victimes en les frottant d'huile et en les poussant avec force, au risque de les meurtrir et de les blesser. A côté de la buca, vous verrez aussi un tronc sur lequel on lit cette inscription : « *Madri che quì ne gettate, siamo racommandati alle vostre limosine.* — Mères qui jetez ici vos enfans, nous nous recommandons à votre charité. » Triste avertissement des souffrances qui attendent la créature prête à tomber dans cet abîme. L'hospice reçoit de deux à trois mille enfans par année. Les deux tiers environ meurent en bas-âge; l'autre tiers demeure à l'Annonciade jusqu'à sept ans. Quelques-uns sont demandés et emmenés par des hôteliers, des patrons de cabarets, des nourrisseurs ou des cultivateurs qui viennent chercher à ce bazar des *camerieri*, des valets d'écurie ou des servantes sans gages, dont ils font de véritables esclaves. D'autres enfans plus heureux sont recueillis par des gens dévots ou charitables. A l'âge de sept ans, les garçons vont à *l'albergo dei poveri*, vulgairement appelé le Sérail, où on les fait travailler. Les filles restent à l'hospice. On leur enseigne divers métiers. Les unes se marient le jour de l'Annonciation, comme vous l'a dit votre barcarole de ce matin; les autres vont exercer quelque profession, et celles qui ont de la piété entrent dans un couvent.

Il y a environ seize ans, la sœur Sant'-Anna, étant de service à la buca pendant la nuit, recueillit une petite fille d'une beauté remarquable. L'enfant paraissait âgée de trois mois, et, au lieu de crier comme la plupart de ces pauvres créatures, elle jouait paisiblement avec la coiffe et le voile de la religieuse. Le lendemain, on l'inscrivit sur le livre de l'hospice; on lui mit au cou, selon l'usage, un cordon scellé avec du plomb, portant le numéro du registre, et on l'appela Antonia, parce qu'elle avait fait son entrée à l'Annonciade le jour

de la Saint-Antoine. L'institution des Trovatelli fournit aux petits êtres dont elle se charge le lait d'une nourrice ou d'une chèvre; mais elle ne peut suppléer à la tendresse d'une mère. Ces enfans, privés du sentiment de la protection maternelle, sont presque tous craintifs et comprimés. L'âge de raison, en leur apportant la connaissance de leur origine, achève d'avilir leur caractère. Quelques-uns seulement, d'un esprit plus fort et plus noble, résistent à l'opprobre et aux mauvais traitemens; ceux-là deviennent farouches. Antonia était du petit nombre de ces enfans indociles, et pour cette raison je la crus meilleure que les autres. C'était aussi l'opinion de la sœur Sant'-Anna, qui aimait passionnément sa protégée. Malheureusement la règle de l'hospice et les devoirs de la charité ne lui laissaient pas le temps de s'occuper d'Antonia. L'isolement et la nécessité de se défendre développaient l'énergie de cette petite fille au préjudice de sa sensibilité. Le cœur d'Antonia s'ouvrait pour un instant aux caresses de la bonne religieuse, et se refermait ensuite. Elle s'habitua ainsi à considérer la vie comme un état de guerre perpétuelle, où l'on ne doit pas d'affection aux autres, puisqu'ils ne vous en accordent point.

Il faut maintenant, ajouta la dame napolitaine, que vous me permettiez de vous parler de moi. Après deux ans de mariage, n'ayant pas encore d'enfans, j'étais au désespoir. Je passais mon temps à faire des layettes que j'envoyais aux nouveau-nés de parens pauvres; j'avais épuisé les messes, les neuvaines et les présens à l'église; il ne me restait plus qu'une dernière ressource, la plus efficace de toutes : c'était d'aller à l'Annonciade, d'y choisir une trovatella et de l'adopter. Nos confesseurs nous assurent que ce moyen fléchit le ciel et met fin à la stérilité. Je partis donc un matin pour l'Annonciade. En voyant ces longs corridors sombres, ces murailles nues, ces vastes cours, ce mobilier chétif qui servait à tout le monde sans appartenir à personne, j'éprouvai une profonde tristesse. Mon cœur se serra en regardant ces enfans pour qui la famille était remplacée par une administration, des employés et un règlement. J'aurais voulu pouvoir les adopter tous. Lorsque j'eus annoncé dans quelle intention je venais, on me présenta les petites filles de sept ans les plus estimées des religieuses à cause de leur douceur et de leur docilité. Je cherchais une physionomie qui me plût; la beauté d'Antonia me frappa au premier coup d'œil. Je demandai pourquoi on ne la mettait pas sur les rangs. On me répondit qu'elle avait une mauvaise tête, ce qui augmenta mon envie de la connaître.

— Mon enfant, dis-je à Antonia, voulez-vous quitter cette maison et venir demeurer avec moi? Je vous aimerai et j'aurai soin de vous.

— Signora, répondit la petite, on vient ici tous les jours chercher des enfans dont on fait des servantes, et moi je ne veux pas servir.

— Voyez quel orgueil! s'écrièrent les religieuses.

— Vous ne serez pas servante, repris-je. Vous serez ma fille.

— Alors, je le veux bien; mais à condition que vous me ramènerez quelquefois voir la sœur Sant'-Anna.

Dans ce moment, la sœur Sant'-Anna parut. Elle devina ce qui arrivait et saisit l'enfant dans ses bras :

— Tu vas suivre la signora, dit-elle en pleurant. La madone exauce mes prières. Tu seras heureuse, mais je te perds.

— *Oibò!* s'écria Antonia, je suis plus fine que vous ne pensez. Je ne partirai point si la signora ne veut pas promettre de me ramener vous voir. Vous allez me dire si elle promet comme il faut et si nous pouvons la croire.

Je donnai ma parole de manière à satisfaire l'enfant et la religieuse. La sœur Sant'-Anna, toujours pleurant, me baisa les mains en me recommandant sa fille chérie. Antonia monta résolument dans ma voiture, et nous partîmes. Je n'ai pas à me reprocher d'avoir manqué de soins pour cette petite fille ni d'avoir négligé son éducation. J'y attachais d'ailleurs une idée que vous pouvez appeler superstitieuse. Il fallait qu'Antonia fût heureuse et bonne. Son esprit indépendant ne m'effraya pas d'abord. Ce n'était encore que de l'espièglerie. Elle se querellait avec ses maîtres et n'obéissait qu'à moi; ce respect me toucha, mais j'aurais voulu gagner autant d'amitié que de soumission, et j'y réussissais mal. Sans avoir un naturel antipathique, elle était peu disposée à la tendresse. Je l'en aimai davantage par un travers que je ne saurais expliquer. Son intelligence, son babil d'enfant, ses espiégleries, et ses observations moqueuses sur les habitués de la maison, me divertissaient extrêmement. Je la transformai tout de suite en fille de bonne maison. Il ne lui resta de sauvage que son horreur pour les chaussures. Quant aux corsets, elle n'en voulut jamais entendre parler.

Un jour, elle s'emporta contre son maître d'écriture et elle l'appela sot animal; c'était la vérité, mais le maître se fâcha et voulut la battre. Elle lui jeta une écritoire au visage. Voilà des cris, des plaintes et un grand vacarme. Je parvins à garder mon sérieux devant le masque noirci du maître et je grondai très sévèrement. La petite écouta ma réprimande sans oser murmurer, puis elle

s'écria tout à coup : *Guaï à me!* malheur à moi! et elle disparut. On la retrouva au bout de vingt-quatre heures, blottie dans le fond d'un grenier, s'imaginant qu'elle pourrait y vivre de rapines, sans jamais en redescendre. Cette première incartade me fit réfléchir; je comprenais que je voulais apprivoiser une hirondelle, et la difficulté m'excita davantage à poursuivre l'entreprise.

A treize ans, la beauté d'Antonia s'épanouit subitement comme la fleur d'un cactus. A son air exalté, je devinai que la nature deviendrait bientôt plus puissante en elle que ses faibles principes. Elle ne regardait plus les jeunes gens avec les yeux d'un enfant, et, pour la soustraire aux dangers, je l'emmenai avec moi à Sorrente, où je louai une maison sur le bord de la mer. Antonia s'y trouva fort heureuse, et put à son aise courir pieds nus dans le jardin. Au bout de ce jardin était un bosquet d'orangers en forme de terrasse, et situé au-dessus d'une ruelle où des âniers attachaient leurs ânes. Parmi eux il y avait un jeune garçon d'une figure aimable et dont les filles de Sorrente étaient fort occupées. On l'appelait Meneghe par abréviation de Domenico. Les voyageurs qui voulaient traverser la montagne et aller à Amalfi le choisissaient pour guide à cause de son visage honnête, de ses jambes infatigables, et de son répertoire de chansonnettes dont il savait tirer parti pour amuser la compagnie pendant le trajet. Il ne possédait au soleil qu'un âne nourri de l'herbe des chemins, deux caleçons de toile, un bonnet de laine et un antique manteau qui avait servi à ses ancêtres depuis trois générations. Avec cela, il était plus heureux que Lucullus, faisait la cour à toutes les jeunes filles, et marchait le poing sur la hanche, comme si le roi eût été son cousin.

Antonia s'arrêtait souvent au bosquet d'orangers; la première fois qu'elle vit Meneghe passer dans le chemin creux, elle cueillit une orange qu'elle lui jeta sur l'épaule, puis elle s'enfuit. Le lendemain, elle recommença le même manége, et, au lieu de s'enfuir, elle regarda le petit ânier en riant. Meneghe ôta son bonnet, fit un salut, et dit à la signorina :

— Bénie soit la main qui me régale!

Et il se mit à manger l'orange. Ce fruit-là, dont une douzaine vaut trois baïocs à Naples, n'a pour ainsi dire aucun prix à Sorrente; Meneghe eut l'adresse de considérer le présent comme une faveur inestimable. Il assura, dans le style poétique des gens de ce pays, que le suc en était du *miele d'amore*, et il demanda une autre orange.

Vous savez qu'on donne ici aux ânes le nom de *ciuccio*, et au con-

ducteur celui de *ciucciaïo;* ce sont des mots comiques prononcés à l'italienne et qui seraient barbares avec la prononciation française. Tandis qu'Antonia cueillait une seconde orange, Meneghe lui dit :

— Votre excellence m'honore infiniment, mais si elle veut combler de joie le pauvre *ciucciaïo*, je la supplie de me mettre l'orange dans la main, comme à un signor cavaliere, au lieu de me la jeter comme à un chien.

En parlant ainsi, l'ânier monta sur une borne, d'où il atteignait au sommet du mur. Antonia lui présenta l'orange; alors Meneghe, saisissant la jeune fille par le bras, tira fortement et lui appliqua sur les lèvres un baiser sonore et profond.

— Traître! s'écria la petite, tu n'auras plus d'oranges, et je te punirai en demandant à la madone de te faire tomber à la conscription.

— Ah! malheureux que je suis, dit le garçon en s'arrachant les cheveux; je serai donc soldat! J'irai à la guerre, c'est fini de moi; je recevrai une balle dans la tête. Hélas! excellence, ayez pitié du pauvre *ciucciaïo*.

Et il s'agenouillait dans la poussière en faisant mille contorsions.

— Non, répondit la jeune fille, tu tomberas au sort. La madone m'accorde tout ce que je lui demande, et tu as mérité d'être puni.

— Eh bien! je périrai pour une belle signorina. J'aurai du moins embrassé une personne vêtue comme une princesse, et si elle veut me dire son nom, je la bénirai encore en rendant le dernier soupir.

— Va, tu es un coquin. Je m'appelle Antonia.

— Antonia, Antonina, Antonietta, Antoninetta, Nantinè! Oh! le cher petit nom! je le répéterai toute la journée avec tant de bénédictions et de prières, que saint Dominique, mon patron, apaisera le courroux de la madone.

Là-dessus Meneghe chanta d'une jolie voix de ténor la chanson populaire de la *Cannetella*, en y mêlant le nom d'Antonina. Ma fille adoptive avait elle-même une belle voix de contralto, et je lui avais donné d'excellens maîtres de musique. Au second couplet, elle accompagna le chanteur à la tierce, et sa colère se trouva fort diminuée à la fin du morceau. Ils se séparèrent meilleurs amis qu'Antonia ne voulait l'avouer. Depuis ce jour elle revenait tous les matins au bois d'orangers, et passait une heure en tête-à-tête avec le petit ânier.

— Si tu ne veux pas chanter, lui disait-elle, tu tireras un mauvais numéro à la conscription.

Le garçon n'avait garde de refuser, car il croyait au crédit de la jeune fille auprès de la madone, et bientôt cette espèce de bonne

fortune avec une demoiselle de qualité lui tourna un peu la cervelle. Malgré les inclinations populaires que le sang d'Antonia révélait, tout ceci m'eût semblé pardonnable sans une circonstance dont je dois vous instruire. Je destinais la main de ma protégée à un jeune homme plus laborieux que riche, mais d'un bon caractère. J'avais placé ce jeune homme dans un ministère où il avait déjà deux cents ducats, c'est-à-dire neuf cents francs, d'appointemens et le titre de *consulta-stato.* Il venait nous voir assiduement à Sorrente le dimanche et les jours de fête. Antonia savait mes intentions, trouvait ce prétendu à son goût, demeurait des journécs entières avec lui, faisant des projets de bonheur, chantant des duos, et offrant des fleurs à son futur avec la même grace qu'elle mettait à régaler Meneghe de mes oranges. Un jour le bon Jérôme Gotti, c'était son nom, entra chez moi le visage tout bouleversé, les yeux inondés de larmes. Il avait fait la route de Castellamare à Sorrente en compagnie du jeune ânier, qui venait de lui raconter son intrigue amoureuse tout en cheminant. Le chagrin suffoquait le pauvre Geronimo; mais son orgueil prit le dessus, et il déclara nettement qu'il rompait pour la vie avec une personne indigne de lui. Je ne pus réussir à le calmer; il partit désespéré sans rien vouloir entendre et sans revoir Antonia. J'appelai aussitôt ma fille. Elle ne s'abaissa pas au mensonge et m'avoua ses fautes avec une candeur qui m'épouvanta.

— Enfin, lui disais-je, lequel des deux aimais-tu?

— *Tutti due!* me répondit-elle; tous les deux!

— Ainsi, tu aurais épousé Geronimo ayant de l'amour pour ce Meneghe?

— *Si, signora.*

Il me fallut lui expliquer ce qu'il y avait de coupable dans ses sentimens, encore ne suis-je pas certaine qu'elle l'ait compris. Elle pleura de mes reproches plutôt que de honte ou de regret. La colère s'empara de moi.

— Malheureuse! m'écriai-je, songe au cachet de plomb que tu portes encore à ton cou, et rappelle-toi d'où je t'ai tirée.

— Oui, répondit-elle, je ne suis qu'une trovatelle, et si vous l'ordonnez, je suis prête à retourner à l'Annonciade.

Je l'envoyai dans sa chambre, et je restai à pleurer et à implorer la madone, qui n'avait pas agréé mes offrandes ni mes sacrifices.

— Comment voulez-vous, disais-je le lendemain à Antonia, qu'on vous cherche un mari, si vous montrez des inclinations aussi mauvaises?

— Puisque vous pensez que je ne mérite pas d'être mariée, répondit-elle, je me résignerai à demeurer fille.

— Assurément vous n'épouserez pas un misérable ânier, ou bien nous nous séparerons.

— Je ne veux rien faire contre votre gré; j'aime mieux renoncer à Meneghe que de vous déplaire.

Le petit ânier avait des prétentions. Ces souvenirs m'agitent encore trop dans ce moment pour que je puisse vous raconter la scène burlesque qu'il vint me jouer en demandant intrépidement la main de ma fille adoptive. Je le menaçai de coups de bâton, et il s'esquiva.

En face de ma maison de campagne était une chaumière habitée par une jeune fille orpheline d'une rare beauté. Elle s'appelait Angelica, ce dont on faisait Cangé, car il faut toujours raccourcir ou modifier les noms dans ce pays-ci. C'était une vraie Sorrentine, brune, élancée, d'une physionomie sérieuse, avec des bras d'ivoire et des yeux démesurés. Elle ornait sa misère avec un collier de graines de sorbier, un chapelet de noisettes et une coiffure de feuilles de myrte. Au rebours du précepte, elle ne faisait rien pendant la semaine que rêver à sa fenêtre, et le dimanche elle sortait de son apathie pour danser des tarentelles à se briser les jambes. Meneghe vint à passer par là, et soit inconstance, soit envie de braver les rigueurs d'Antonia, il se mit en frais pour la voisine. Je voulus montrer à ma fille adoptive l'insolence de son amoureux; elle me répondit qu'elle l'avait déjà remarquée, d'un air si indifférent que je la crus trop fière pour être jalouse. Un matin, elle me demanda la permission d'envoyer à Angelica une corbeille de nos meilleurs fruits. Cette vengeance me sembla fort noble, et je n'eus garde de m'y opposer. La voisine vint remercier Antonia, et s'en acquitta parfaitement, avec cette grace et cette effusion touchante que donne la reconnaissance. On s'embrassa cordialement. Les deux jeunes filles voulurent parcourir ensemble le jardin. Je les vis s'enfoncer sous les arbres, les bras entrelacés et appuyées sur l'épaule l'une de l'autre. Tout à coup j'entendis un cri d'angoisse qui me fit frémir. Antonia revint seule. Elle était émue; ses mains tremblaient, et ses yeux avaient une expression sinistre que je n'oublierai jamais.

— Malheureuse! lui dis-je, qu'avez-vous fait de cette jeune fille?

— *È annegata,* me répondit-elle.

Je devinai ce qui s'était passé. Au fond du jardin se trouvait une citerne dans laquelle Antonia venait de précipiter sa rivale. J'appelai mes domestiques et je courus avec eux au secours. L'eau n'était pas

profonde. Angelica fut retirée évanouie, mais non pas noyée, et nos soins la rétablirent en quelques heures. La Sorrentine n'était pas fille à pardonner. Sa première pensée en revenant à la vie fut la vengeance.

— Je lui rendrai cela, disait-elle, et je tâcherai de ne pas manquer mon coup.

De son côté, Antonia, au lieu de se repentir, n'écoutait que la jalousie, et répétait qu'une autre fois elle s'y prendrait mieux. Je délibérai entre deux partis : dénoncer le crime à la justice, ou abandonner Antonia et la rejeter dans la classe abjecte d'où elle n'eût jamais dû sortir. Mon esprit repoussait un troisième parti, celui de poursuivre ma tâche et de chercher encore à apprivoiser cette nature sauvage; mais l'idée m'en vint bien vite, car cette méchante fille portait en elle je ne sais quel charme vainqueur qui triomphait de mon indignation. S'il était possible de la sauver, nul autre que moi ne le pouvait, et d'ailleurs j'avais pris l'habitude de l'aimer; j'essayais en vain de m'en défendre. Dans ma perplexité, j'envoyai un exprès à Naples avec une lettre pour la sœur Sant'-Anna. La bonne religieuse accourut à Sorrente. Aussitôt qu'Antonia aperçut ce visage sévère, ce voile noir et cet habit respectable, son cœur de pierre s'amollit comme celui de Coriolan à l'aspect de sa mère. Elle tomba sur ses genoux et fondit en larmes. Après une conférence de trois heures, la sœur Sant'-Anna conduisit la coupable devant moi. La pauvre enfant, suffoquée par les sanglots, essaya de prononcer une phrase de repentir, et resta court. Ses traits bouleversés par tant de secousses et ses yeux gonflés me firent pitié; elle étendit ses bras vers moi, j'ouvris les miens, et la paix se trouva signée au milieu d'un nouveau déluge de pleurs.

L'idée me vint alors qu'en élevant cette pauvre fille au-dessus de sa condition et en voulant lui imprimer des sentimens qu'elle ne pouvait comprendre, je la rendais plus malheureuse qu'elle n'aurait dû l'être. Ne valait-il pas mieux en faire la femme d'un ânier que de l'exposer à commettre un crime? Cette pensée changea mes résolutions. J'envoyai chercher Meneghe; il arriva tremblant de tous ses membres, comme si on l'eût mené à l'échafaud. Quand je lui annonçai mon intention de lui accorder la main de ma fille, il s'imagina qu'on le mystifiait de la manière la plus cruelle avant de le punir. Cependant sa défiance fut vaincue lorsque je lui mis dans la main une bourse garnie de grosses piastres sonnantes, en lui commandant de revenir le lendemain, propre et vêtu comme un signor, pour sa

visite de présentation. Il me répondit avec un calme diplomatique et majestueux qu'il se conformerait à mes ordres, et sortit à reculons après trois saluts grotesques, en imitant les airs d'un homme comme il faut. Je le vis ensuite, par la fenêtre, bondir dans le chemin, faire la roue, et se jeter à plat ventre dans un tas de poussière pour compter son argent.

Meneghe revint le lendemain, vêtu d'un immense habit de jardinier et d'une vieille culotte de velours, chaussé de souliers en peau de buffle jaune, sans bas, et coiffé d'un large chapeau de paille, avec une cravate rouge et un gilet à fleurs. Le dormeur éveillé n'était pas plus content lorsqu'il se croyait calife. Dans ce moment Antonia parut. Elle débuta par éclater de rire au nez de son amoureux; mais l'attendrissement nous prit en le voyant rire lui-même d'aussi bon cœur que nous.

— Que vos seigneuries ne s'effraient pas, dit-il, et qu'elles daignent encourager mes premiers essais. Je perdrai mes façons d'ânier, et avec un peu de patience on me transformera bientôt en gentilhomme.

Antonia se réjouit fort à l'idée de faire l'éducation de ce pauvre garçon, et tous deux me baisèrent les mains en m'accablant de remercîmens. Au bout de trois jours, les progrès de Meneghe étaient déjà sensibles. Sa toilette avait subi de grandes améliorations : sa charmante figure, son envie de plaire et l'ivresse de son bonheur finissaient par m'entraîner. Jugez de ma surprise lorsqu'un matin Antonia vint s'asseoir au bord de mon lit et me déclarer sans hésitation qu'elle ne voulait point épouser Meneghe.

— As-tu résolu de me faire tourner la tête? dis-je avec colère. Quel est ce nouveau caprice?

— Ce n'est pas un caprice, répondit-elle. Je croyais aimer cet ânier; j'ai réfléchi, et je sens que je me trompais.

— Mais tu n'étais donc pas jalouse de la Sorrentine?

— Très jalouse, au contraire; c'est la cause de mon erreur. Hélas! signora, je ne vous souhaite pas de connaître la jalousie. A présent qu'elle est passée, je vois que c'était ma seule maladie et que l'amour n'existait pas.

En apprenant sa ruine, Meneghe tomba la face contre terre. Il se releva ensuite, et demanda d'une voix lamentable s'il n'y avait plus de remède.

— Aucun remède, lui dis-je.

— Alors, s'écria-t-il, n'y pensons plus, car je ne veux pas devenir

fou. Je retourne à mon *ciuccio.* Faut-il rendre à votre seigneurie tous mes beaux habits?

— Non, ils sont à toi.

— Ils valent beaucoup d'argent, ce sera pour ma *bonne-main.* Mille graces à votre seigneurie.

Le soir même il avait vendu sa garde-robe, et se tenait en caleçon de toile sur la place du village, offrant son âne aux promeneurs. Il ne lui resta de sa fortune d'un moment que le sobriquet de *don Limone*, dont ses confrères le gratifièrent à perpétuité. On n'oubliera jamais à Sorrente sa culotte de velours et son gilet citron.

Afin de mettre une conclusion plus sûre aux amours de Meneghe, je retournai à Naples avec ma fille adoptive. Elle y passa l'hiver au milieu d'une société aimable, fort courtisée par des jeunes gens qui auraient dû lui plaire, et dont elle recevait les hommages avec une brusquerie et une humeur rétive qui éleva plus d'une querelle entre nous. En revanche, lorsque je la promenais en barque sur la mer, elle engageait des conversations avec les rameurs, leur adressait des œillades et se mettait en frais de coquetterie, à mon grand déplaisir. Un dimanche, à l'église de Santa-Chiara, nous vîmes qu'on célébrait une messe de mariage dans une des chapelles latérales. Avec ses yeux de lynx, Antonia reconnut son ancien amoureux Geronimo, conduisant à l'autel une jolie personne coiffée du voile des épousées.

— Le traître! s'écria-t-elle, il se marie! Cela prouve bien qu'il ne m'aimait pas.

— Si l'un de vous deux a trahi l'autre, lui dis-je, ce n'est pas le pauvre Geronimo, et, s'il ne t'aimait point, cela est fort heureux pour lui. Voudrais-tu qu'il restât garçon toute sa vie?

— Je n'en serais pas fâchée.

Antonia sortit de l'église dans une rêverie profonde. Je pensai qu'elle faisait des réflexions sur sa folle conduite, mais je découvris bientôt qu'une nouvelle folie la tourmentait. Le soir, elle me pria sérieusement de la marier tout de suite, fût-ce avec un barcarole. Je lui imposai silence et la menaçai de la mettre au couvent. Il paraît que ce mot de couvent lui inspira une frayeur terrible, et qu'on l'entendit gémir et pleurer pendant la nuit. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Antonia ne descendit point. Je l'envoyai appeler; on vint me dire qu'elle n'était pas dans sa chambre. Mes gens assuraient qu'ils ne l'avaient pas vue sortir. On trouva enfin une fenêtre du rez-de-chaussée ouverte; les souliers d'Antonia, déposés au pied de cette fenêtre, éclaircirent mes doutes, car cette étrange fille saisis-

sait toutes les occasions de courir sans chaussure avec un habillement de femme du peuple qu'elle s'était composé elle-même. Voici ce qui arrivait :

Nous étions au jour de l'Annonciation. Antonia, égarée par la crainte du couvent et l'envie de se marier, s'était souvenue de la cérémonie de l'Annonciade et de ses droits d'enfant trouvé. Elle avait pris la fuite, vêtue de son costume populaire. Par malheur, la sœur Sant-'Anna n'était pas à l'hospice quand elle y entra. Le cachet de plomb qu'Antonia portait encore à son cou lui servit à se faire reconnaître pour une trovatella. On lui permit de se ranger parmi les filles à marier, et lorsqu'elle parut dans la cour de l'hospice, les épouseurs, frappés de sa beauté, applaudirent en s'écriant :

— Bénie soit la mère qui l'a mise dans la *buca!*

Tous voulaient avoir la charmante trovatelle. Deux garçons lui jetèrent en même temps le mouchoir, l'un barbier à Fuori-di-Grotta, l'autre *macaronaro* à Portici. Une bataille en serait résultée, si on n'eût apaisé les prétendans en laissant le choix à Antonia. Elle donna la préférence au petit barbier, et, à midi, tous les mariages furent célébrés à la fois dans l'église de l'Annonciade.

J'attendais à ma fenêtre, dans une anxiété cruelle, qu'on m'apportât des nouvelles de la fugitive, lorsque je vis deux calèches de place accourir au galop, remplies de lazzaroni, de cornemuses et de tambours de basque. C'étaient les époux, entourés de leurs amis, qui venaient me faire leurs soumissions. Antonia conduisait la troupe joyeuse.

— Signora, me dit-elle, je n'oublierai jamais que vous m'avez aimée comme votre enfant; mais je n'étais pas digne de tant d'honneur. Je ne suis qu'une pauvre fille du peuple, incapable de me former aux bonnes manières, de suivre votre exemple et de répondre comme je le devrais à tous les soins que vous avez pris pour mon éducation. Je rentre dans le peuple en acceptant un mari de l'Annonciade, et quand je serai méchante ou jalouse, on ne s'en étonnera pas. Pardonnez-moi ma dernière sottise; si j'en commets d'autres à présent, mon mari, qui est un homme robuste, saura bien me corriger à la façon de ses pareils.

La chose étant faite, il n'eût servi à rien de me mettre en colère. Je donnai quelques avis maternels à l'épousée, qui me promit d'avoir toujours pour moi le respect d'une fille, et puis je l'embrassai en lui offrant un présent de noce. Une distribution aux conviés termina la

séance. On remonta dans les voitures aux cris de : Vive la signora! vive la reine des trovatelles! Et on s'en alla danser sous une treille.

Depuis ce jour, Antonia n'a plus connu le désœuvrement, véritable cause de ses fautes. Elle se lève de grand matin, travaille comme une bête de somme, et au bout de deux ans de mariage, elle est enceinte de son troisième enfant. Lorsqu'elle tourmente son mari, les querelles se terminent par des coups; ces petits orages passagers sont des crises favorables après lesquelles Antonia devient douce comme un agneau. Quant à moi, j'en suis pour mes peines, mes bienfaits et mes frais de tendresse, dont la madone n'a pas voulu me récompenser, sans doute, hélas! parce que je l'aurai offensée de quelque autre manière.

C'est ainsi que la dame napolitaine termina l'histoire de la fille de l'Annonciade.

A la fin du mois de mai, à mon retour de Sicile, je me trouvais un jour pour la seconde fois dans le village de Sorrente, et je ne pensais plus à la trovatelle Antonia, ni à son mariage pittoresque. Les âniers me persécutaient avec leurs offres de service. Autant j'aimais cette monture simple parmi les paisibles Siciliens, autant il me répugnait de m'en servir dans les environs de Naples, à cause des procédés impitoyables du *ciucciaïo* pour le malheureux serviteur qui lui gagne son pain. L'âne est le plus vertueux des domestiques, le plus modeste et le plus résigné; on le paie de toutes ses belles qualités en l'assommant; on l'accable de besogne, et on le laisse mourir de faim. Avec la race de Caïn qui habite la terre, la patience, la douceur et la sobriété ne font qu'attirer les mauvais traitemens, les coups et la misère. Ma conscience n'était pas tranquille quand j'avais été cause de quelque iniquité à l'égard d'un animal. Cependant le nom de Meneghe, prononcé dans le groupe des âniers, réveilla mes souvenirs, et afin de parler à l'ancien amoureux d'Antonia, je montai sur son âne, après avoir fait un marché avec lui pour aller déjeuner à Massa. Meneghe témoigna d'abord de la répugnance à revenir sur ses aventures, et j'en augurai bien, dans l'idée qu'il aimait encore sa maîtresse infidèle. La promesse d'un *regalio* lui délia la langue. Il me raconta ses amours d'une manière risible, à son point de vue de paysan. Je lui demandai si cette affaire lui avait laissé beaucoup de regrets, et il soupira sans vouloir répondre.

— Ce garçon-là, pensai-je, doit avoir le cœur sensible.

En arrivant à Massa, je déjeunai sous un berceau de vignes, tandis que Meneghe mangeait dans la cuisine de la *locanda*. Lorsque je revins d'une promenade à pied pour reprendre mon âne, je m'aperçus que la pauvre bête n'avait eu d'autre nourriture qu'un peu d'herbe sèche couverte de la poussière du chemin. Je reprochai à Meneghe sa négligence et sa cruauté.

— *Anzi*, me répondit-il, *aben' fatto la colazione;* bah! il a fait une bonne collation.

Je remontai sur l'âne avec la conscience agitée et de nouveaux doutes sur les bons sentimens du *ciucciaïo*.

— Écoute-moi, lui dis-je tout en cheminant, pourquoi ne te maries-tu pas?

— *Gnor*, répondit-il dans son dialecte original, *non trovarrò n'Antonia.*

— Tu ne trouveras pas une Antonia, c'est vrai; mais que n'épouses-tu Angelica?

Il leva les yeux au ciel, et fit claquer sa langue contre son palais, ce qui voulait dire non.

— Et pourquoi, repris-je, ne veux-tu pas te marier?

Meneghe tenait à la main un bouquet de fleurs, il me l'offrit pour rompre l'entretien.

— Il faut me répondre, poursuivis-je; est-ce que tu aimes encore Antonia?

Meneghe saisit l'âne par la queue en poussant un cri sauvage, et l'infortuné animal fit une traite d'une lieue au galop, toujours harcelé par son maître. Je retournai ainsi promptement à Sorrente. Arrivé sur la place, je renouvelai mes questions.

— *Gnor*, répondit enfin Meneghe, *è fenutto ppe me.*

— Je te donnerai deux carlins de plus, lui dis-je alors, si tu me parles sincèrement; pourquoi dis-tu que tout est fini pour toi?

— *Pecchè trovarrò na moglie, maje danaro e giubbettino colle sciure.* Parce que je trouverai bien une femme; mais jamais d'argent ni de gilet à fleurs.

C'était sa belle toilette qui lui tenait au cœur. Mes doutes étant suffisamment éclaircis, je laissai là ce misérable *ciucciaïo* pour aller voir la maison du Tasse.

PAUL DE MUSSET.

FERNANDE.

I.[1]

A partir du lendemain tout changea dans la vie intérieure et extérieure de Fernande. Le bruit, le mouvement, les concerts, les spectacles, ne suffisaient plus au besoin qu'elle éprouvait de s'étourdir; elle voulut de nouveau être adorée, elle se refit l'ame de cette vie frivole qu'on appelle à Paris la vie élégante; son salon redevint le rendez-vous des lions les plus renommés, une succursale du *Jockey-Club*. Plus de lectures, plus de travaux, plus d'études, une agitation perpétuelle, une fatigue physique destinée à donner un peu de repos à l'ame, voilà tout. La vie de courtisane, oubliée un instant, remontait du fond à la surface, et le souvenir de Maurice était refoulé dans les abîmes les plus profonds et les plus secrets de ce cœur qui, pendant tout un hiver, lui avait voué le culte du plus pur amour.

Le comte de Montgiroux, dont la présence avait amené chez Fernande tout ce changement, devenait de jour en jour plus amoureux de sa maîtresse, mais en même temps plus jaloux. Fernande avait calculé ce qu'elle faisait en recevant chez elle M. de Montgiroux : c'était la réserve de sa liberté tout entière qu'elle avait stipulée. Plus heureuse que ne le sont les femmes mariées, qui ne peu-

(1) Voyez la première partie dans les livraisons des 17, 24 et 31 décembre 1843 et 7 janvier 1844.

vent aimer un autre homme sans trahir leur mari, Fernande n'avait jamais trompé un amant; mais elle avait toujours exigé qu'une indépendance absolue lui fût accordée : il fallait se fier à sa parole ou la perdre. Elle voulait avoir la liberté d'admettre chez elle qui lui plaisait, de promener dans sa voiture qui lui paraissait agréable, de faire les honneurs de sa loge à qui bon lui semblait. Cette condition tacite qu'elle avait mise au marché qu'elle avait fait avec M. de Montgiroux désespérait le pauvre pair de France qui, tiraillé d'un côté par les craintes que lui inspirait toujours en pareil cas sa vieille liaison avec Mme de Barthèle, retenu de l'autre par une pudeur sociale, ne pouvait suivre Fernande dans tous ses plaisirs, et, se rendant justice en comparant ses vingt-deux ans à ses soixante années, était sans cesse poursuivi de l'idée qu'elle le trompait. Sa vie se passait donc en appréhensions continuelles, en craintes toujours renaissantes; la tranquillité morale, qui fait ce calme si nécessaire à la vieillesse, était détruite. A chaque heure du jour il arrivait chez Fernande, et chaque fois il la trouvait souriante, car Fernande était reconnaissante des attentions que M. de Montgiroux avait pour elle, et elle, qui était si jalouse, elle avait pitié de sa jalousie. Il en résultait que, tant que le comte était là, tenant la main de Fernande dans la sienne, il était confiant, il était heureux; mais dès qu'il l'avait quittée, l'idée de Fernande au milieu de ces beaux jeunes gens, pour lesquels elle devait avoir toutes les sympathies d'un même âge, lui revenaient à l'esprit, et ses craintes, apaisées un instant, renaissaient plus vives et plus poignantes au fond de son cœur. Et cependant si, doué de la faculté de lire jusqu'au fond de l'ame, quelqu'un eût pu comparer la situation du comte à l'état de la femme qui la causait sans le vouloir et sans le savoir, il l'eût certes enviée.

En effet Fernande, comme nous l'avons dit, n'avait adopté cette vie de bruit et d'agitation que pour échapper à elle-même, et tant qu'elle volait emportée par deux vigoureux chevaux, tant qu'elle se laissait aller à l'enivrement de la voix de Duprez ou de Rubini, tant qu'elle souriait du délicieux sourire de Mlle Mars dans l'ancienne comédie ou qu'elle pleurait de ses larmes dans le drame moderne, tant qu'elle était adulée, fêtée, soit comme reine de son salon, soit comme l'ame d'un joyeux repas, elle arrivait encore tant bien que mal au but qu'elle s'était proposé; mais lorsqu'elle était seule, la réalité, suspendue sur sa tête comme l'épée de Damoclès, brisait le fil qui la retenait, et la pauvre femme retombait navrée par

sa douleur sous le rocher de Sisyphe, qu'elle ne pouvait repousser jusqu'à la cime de l'oubli.

Et alors c'était quelque chose d'effrayant que l'abattement de Fernande, et elle-même craignait si fort la solitude, qu'elle retenait autour d'elle même les plus ennuyeux, même les plus antipathiques de ses adorateurs, pour ne pas se sentir rouler dans les abîmes de sa pensée. Rien n'avait plus de prise sur ce marasme, ni lecture, ni musique, ni peinture; la puissance de sa volonté la soutenait-elle parfois, était-elle arrivée, quoique seule, à se distraire de l'éternelle préoccupation qui l'obsédait: sa conscience, plus forte que sa volonté, l'attendait dans le sommeil. Alors c'étaient des rêves, ou délirans de bonheur ou atroces de désespoir; quand elle ne serrait pas Maurice dans ses bras, elle voyait Maurice serré aux bras d'une autre. Bientôt elle se réveillait, fiévreuse et glacée à la fois; elle sautait à bas de son lit, elle quittait cette chambre banale pour se réfugier dans cette petite cellule blanche, toute parfumée de ses plus doux souvenirs. Puis, vêtue d'un simple peignoir, les pieds nus dans ses mules brodées, elle s'agenouillait devant ce lit, que jamais une pensée vénale n'avait souillé. Là parfois les larmes lui revenaient, et les nuits où elle pouvait pleurer étaient ses heureuses nuits; car alors les larmes amenaient l'épuisement, et l'épuisement une espèce de calme.

C'était pendant ces courts instans de calme que Fernande s'interrogeait sur ce qu'elle avait fait, et se demandait si elle avait fait ce qu'elle devait faire; c'était alors qu'elle essayait de s'expliquer une conduite que l'instinct seul lui avait suggérée; c'était alors qu'elle cherchait à se rendre compte du passé.

— Pourquoi l'avoir chassé? disait-elle. Quel était son crime? De m'aimer, de m'avoir caché qu'il était marié, parce qu'il m'aimait, de me préférer par conséquent à sa femme, à celle que l'orgueil et les conventions sociales lui avaient imposée avant qu'il me connût, trois années avant! Et à quel moment, folle que je suis, ai-je été rompre avec lui, lorsque cet amour était devenu une partie de mon ame, une portion de ma propre vie! Qui ai-je puni? moi d'abord, lui ensuite; car qui dit qu'il m'aimait, lui, autant que je l'aime! qui dit qu'il souffre ce que j'ai souffert! Oh! il m'aime comme je l'aime, il est puni comme je suis punie, il souffre comme je souffre, et c'est ma consolation. Oh! mon Dieu! qui m'eût jamais dit que j'éprouverais le besoin de le voir souffrir?

Et Maurice souffrait effectivement comme le disait Fernande.

Chaque jour, depuis le jour où elle l'avait consigné à sa porte, il était revenu à l'heure où il avait l'habitude de venir. Alors il y avait pour Fernande un moment de douloureuse satisfaction; Maurice, pâle et tremblant, venait s'assurer que l'ordre qui le proscrivait subsistait toujours, et chaque jour elle voyait s'éloigner Maurice plus pâle et plus tremblant que la veille : cependant aucune plainte ne s'échappait de sa bouche; il remontait en voiture, la voiture disparaissait à l'angle de la rue, et tout était dit. Fernande, cachée derrière un rideau, la main sur son cœur, qui tantôt se resserrait comme s'il avait cessé de battre, tantôt se dilatait comme s'il allait lui briser la poitrine, ne perdait pas un de ses mouvemens, et, s'approchant de la porte de l'antichambre, aspirait le son de sa voix. Puis, lui parti, la voiture disparue, elle tombait sur un fauteuil, l'appelant du fond de son cœur et cependant ne cédant pas. Pourquoi? parce que la vue de Maurice avait fait naître un autre ordre d'idées dans son esprit, en y éveillant les mystères les plus secrets de la jalousie. En effet, si, avec la connaissance du mariage de Maurice, Fernande n'avait pas cessé de le voir, ce bonheur qu'elle regrettait n'eût-il pas été plus terrible que la souffrance même? Le plus léger retard au moment de son arrivée, son départ dix minutes avant l'heure accoutumée, l'altération de ses traits, un sourire moins doux, une préoccupation involontaire, un de ces mille riens imprévus auxquels, dans un autre temps, elle n'eût pas même songé, eussent altéré à chaque instant cette sécurité sur laquelle elle appuyait nonchalamment son existence. Entre la femme d'en haut et la femme d'en bas, sa conscience n'eût pas supporté le parallèle. Cette terreur soudaine, cette répulsion invincible que le secret révélé avait fait naître en elle, c'était donc une sainte inspiration, que le ciel lui avait envoyée, et qu'elle devait suivre. Toute vérité vient de Dieu, quelle que soit la cause qui la met au jour et l'effet qu'elle produit. Si elle eût continué à voir Maurice, Maurice n'eût pas été malheureux, Maurice n'eût pas souffert, et il fallait que Maurice fût malheureux et souffrît, c'était la consolation des nuits sans sommeil de Fernande, c'était la compensation de ses jours voués au rire. Un dernier lien existait encore entre elle et Maurice, celui d'une triste sympathie : tout n'était pas détruit entre eux, une douleur commune leur restait.

Mais bientôt un tourment plus affreux attendait Fernande. Un matin, à l'heure où Maurice avait l'habitude de venir s'assurer que son malheur était toujours le même, Maurice ne parut pas. Alors une jalousie inouie, inconnue, dévorante, s'empara de Fernande.

Maurice pouvait se consoler, Maurice pouvait oublier; elle pouvait revoir Maurice un jour, calme, spirituel, comme elle l'avait vu souvent, sans qu'à son aspect il pâlît et tremblât; c'était une chose à laquelle elle n'avait jamais songé, parce qu'elle lui avait paru impossible!

Alors ce fut au tour de Fernande, sous un long châle, sous un voile épais, d'aller errer autour de l'hôtel de la rue de Varennes, dans l'espérance d'apercevoir Maurice. Une porte cochère à demi entr'ouverte, une cour sans mouvement, un perron sans valets, une maison sans habitans, muette le jour, sombre la nuit, voilà ce qui répondit, chaque fois qu'elle l'interrogea du regard, à son impatiente curiosité, lorsqu'elle venait comme une ombre passer devant ce tombeau!

Et cependant Fernande continuait la même existence, les mêmes plaisirs apparens revenaient aux heures qui leur étaient consacrées; par une réaction terrible sur elle-même, Fernande avait la force de vivre au milieu de ses frivoles adorateurs; elle souriait courageusement à M. de Montgiroux, sa toilette dénonçait les mêmes soins. Le soir, on voyait ses chevaux gris piaffer à la porte des théâtres; le jour, on voyait sa voiture traverser rapidement les allées du bois. A l'Opéra, elle semblait attentive à la voix des chanteurs; au Théâtre-Français, elle continuait d'applaudir Célimène ou Hortense; l'encens de la flatterie formait un nuage vaporeux autour de sa tête resplendissante de jeunesse, étincelante de diamans; elle vivait enfin dans une atmosphère où la beauté, promptement étiolée, laisse un corps sans charme, une ame froide, un cœur vide, un esprit épuisé, et pour la première fois, comprenant l'importance de la richesse, elle y attachait du prix. Fernande avait de fréquentes entrevues avec son notaire; elle achetait des terres, disait-on.

Les plus ardens adorateurs de Fernande étaient Fabien de Rieulle et Léon de Vaux : seulement Fabien, qui connaissait Fernande depuis trois ou quatre ans, affectait avec elle les airs d'un ancien amant, tandis que Léon prenait à tâche d'avoir pour elle ces mille petites prévenances qui indiquent qu'on cherche à obtenir ce que Fabien laissait croire qu'il avait obtenu. Fernande riait de tous deux; Fabien, avec sa corruption froide, avec sa séduction calculée, était pour elle une étude, tandis que Léon de Vaux, avec sa fatuité naïve, sa conviction d'élégance, son affectation de bonnes manières, n'était pour elle qu'un jouet. Elle avait bien eu l'idée que la lettre anonyme qu'elle avait reçue partait de l'un ou de l'autre, et peut-être même

de tous les deux, mais rien dans leur conduite n'avait pu lui donner sur ce point la moindre certitude. En tout cas, si la lettre était de Léon de Vaux, elle n'avait en rien atteint le but qu'il se proposait. Fernande, aux yeux de tous, était restée libre, son cœur conservait trop d'amour, son ame avait acquis trop de douleurs, pour qu'elle cherchât même à attacher un sens sérieux aux paroles de galanterie dont on étourdissait ses oreilles; souvent elle les laissait passer comme si elle ne les avait pas même entendues, souvent elle y répondait par des sarcasmes; son caractère, autrefois doux et bienveillant, devenait mordant et âcre; cette haine misanthropique qu'elle avait senti naître pour l'humanité, depuis que l'humanité la faisait souffrir, devenait chaque jour plus ardente; ses yeux désenchantés n'apercevaient plus que le côté honteux de toutes choses, elle dénaturait jusqu'aux bonnes intentions; la vérité la menait à l'injustice, parce qu'un peu de bonheur n'établissait pas l'équilibre par une indulgence indispensable ici-bas.

— Mais, cher ange, lui disait un matin Mme d'Aulnay, que vous est-il donc arrivé qui vous change ainsi le caractère? vous devenez véritablement insupportable, et l'on ne vous reconnaît plus.

— Eh, madame! dit Fernande, qui donc m'a jamais connue?

— Vous vous faites des ennemis, je vous en préviens, chère petite.

— Qu'est-ce que cela prouve? c'est que je veux enfin savoir la vérité.

— Triste avantage. On vous délaissera, si cela continue.

— Oh! pas tout-à-fait. Vous parliez des ennemis que je me fais, ceux-là me resteront, je l'espère.

— Votre esprit est amer, Fernande!

— Comme les plantes qui purifient, madame.

— Oh! vous avez réponse à tout, je le sais bien; mais prenez garde, personne n'est sans reproches.

— Aussi, croyez-le, je suis si sévère lorsque je me juge, que je ne me raccommode avec moi-même que lorsque je me compare.

— Tout cela est excellent pour la repartie, mais on vit dans le monde.

— Comme vous, ou hors du monde, comme moi.

— Mais, avec un peu d'adresse, vous y eussiez été reçue dans ce monde.

— Et même, en ajoutant à un peu d'adresse beaucoup d'hypocrisie, j'aurais pu y être considérée, n'est-ce pas?

— Mais non. Voyez moi, par exemple; eh bien, entre nous, chère petite, tout le monde sait que le marquis de *** est mon amant.

— Oui, mais tout le monde sait aussi que M. d'Aulnay est votre mari; et puis je ne suis pas femme de lettres, moi, on me juge d'après mes œuvres.

— Et moi, d'après quoi me juge-t-on?

— D'après vos ouvrages. N'avez-vous pas vu une de vos confrères avoir trois ans de suite le prix de vertu, parce que M. de L..., chef de bureau au ministère, n'était pas assez riche pour l'entretenir?

— Ainsi nous verrons Fernande misanthrope.

— Je n'ai pas, comme vous, assez de bonheur, de calme et de considération pour jouer le rôle de Philinte.

— Croyez-moi, ma chère, le rôle qui convient à toute jeune et jolie femme est celui de Célimène.

— Prenez garde; il n'y a pas de Célimène qui avec le temps ne devienne une Arsinoé.

— Méchante, on ne fera donc jamais rien de vous?

— Je suis ce que vous m'avez faite, madame; et vous appelez cela rien! vous êtes difficile.

— Je vous conseille de vous plaindre, vous avez un luxe effréné, un hôtel, des chevaux.

— C'est pour arriver plus vite au but.

— Ambitieuse! on vous fera un chemin de fer.

— Ne m'en parlez pas, je les déteste.

— Pourquoi cela?

— Sans doute bientôt, grace aux chemins de fer, on ne sera plus loin de personne.

— Oui, mais quand un pays s'épuise, on pourrait aller dans un autre, et ce serait un profit tout clair pour certaines industries que de pouvoir être à Saint-Pétersbourg, par exemple, du jour au lendemain.

A ces mots, la femme de lettres s'était levée, et avec une révérence ironique elle avait quitté le salon.

Dix minutes après, Fabien de Rieulle et Léon de Vaux étaient entrés; ils venaient proposer à Fernande une promenade à Fontenay-aux-Roses, où, selon eux, une charmante villa était à vendre. Cette promenade, qui distrayait Fernande du bois, était une chose nouvelle, et par conséquent présentait une sorte d'attrait; la promenade fut acceptée, et fixée au lendemain matin.

Nous avons vu ce qui s'était passé à Fontenay-aux-Roses, avant et depuis l'arrivée de Fernande; comment, par son ton et par ses manières, elle avait su se faire une position à part dans l'esprit de la baronne; comment M. de Montgiroux et Fernande s'étaient reconnus; enfin comment, au nom de Maurice, prononcé devant elle, et en apprenant qu'elle était entre la mère et la femme de son ancien amant, Fernande s'était évanouie. Nous avons dit aussi comment, en revenant à elle, Fernande s'était retrouvée à l'instant maîtresse d'elle-même, et comment son esprit juste et ferme lui avait permis de dominer la situation étrange dans laquelle elle se trouvait.

Les résolutions fortes, les mouvemens généreux sont pour l'ame une sorte de feu céleste qui la soutient énergique et libre. Fernande, depuis sa bruyante solitude, dans le tourbillon de son isolement, avait formé tant de projets, prévu tant de circonstances, qu'il lui devenait facile d'agir et de parler. Cependant jamais elle n'avait supposé, même dans les rêves les plus impossibles de son imagination, qu'elle reverrait un jour Maurice dans la maison qu'il habitait, qu'elle y serait reçue par sa mère et sa femme, et qu'elle lui serait conduite par elle; mais Maurice se mourait de douleur de l'avoir perdue, quand elle avait, elle, le courage de vivre au milieu de ce qu'on appelle les plaisirs, et cette pensée ranimant tout à coup ses facultés abattues, elle put lier l'avenir au passé, elle put reprendre sa dignité dans l'œuvre de dévouement qu'on la suppliait d'accomplir : devant deux femmes respectées, elle sentit elle-même le besoin d'être digne de respect. Aussi, en rouvrant les yeux, elle ne fut intimidée ni par la présence du comte de Montgiroux, ni par celle des deux jeunes gens qui l'avaient attirée dans le piége où elle était tombée; un éclair du ciel venait de lui montrer dans l'avenir une vengeance selon son cœur. Fernande avait surpris entre Clotilde et Fabien un de ces regards qui expliquent aux femmes toute une situation, regard audacieux et plein d'espoir de la part de Fabien, regard pudique et presque douloureux de la part de Clotilde. En une seconde, sa mémoire réunit les faits, sa pensée les groupa; elle comprit comment Fabien, tout en laissant la responsabilité à Léon de Vaux, l'avait conduite, elle Fernande, en face de la femme de Maurice. Tous les calculs qu'avait pu former sur cette rencontre l'esprit intrigant de Fabien lui furent révélés: le dépit de la jeune femme contre son mari, la jalousie de Clotilde contre Fernande, tout devait être mis à profit par celui qui avait mené cette intrigue. Elle sentit ce que doit sentir, au milieu d'une bataille acharnée, un général qui devine le plan de

l'ennemi, et qui comprend qu'en l'attaquant d'une certaine façon, il est sûr de la victoire. Elle comprit que c'était non pas le désir aveugle des hommes, mais la main intelligente de Dieu qui avait conduit tout cela, et elle eut cette conviction soudaine qu'elle était, elle, pauvre fille sans nom, elle, pauvre courtisane méprisée, appelée à rendre la paix à la noble famille dans laquelle elle était admise, en sauvant non-seulement la vie à Maurice, mais encore l'honneur à sa femme.

Ce fut la tête inclinée par cette haute pensée, le cœur affermi par cette sainte espérance, que Fernande monta entre Mme de Barthèle et Clotilde l'escalier qui conduisait à la chambre de Maurice.

II.

Il y avait, comme nous l'avons dit, deux portes à la chambre de Maurice, l'une qui donnait du corridor dans la chambre, l'autre placée à la tête du lit, et qui était une porte de dégagement. C'était placées à cette porte que Mme de Barthèle et Clotilde avaient la veille écouté la conversation qui avait eu lieu entre Maurice et les deux jeunes gens. C'était de cette porte encore que les deux femmes comptaient écouter celle qui allait avoir lieu entre Fernande et Maurice.

On s'arrêta devant la porte du corridor.

— Entrez avec précaution, madame, dit la baronne en indiquant à Fernande la porte qu'elle devait ouvrir; le docteur ne nous dissimule pas ses craintes. Le comte de Montgiroux vous a dit l'état de délire où est le malade. Madame, je ne vous prescris rien ; je ne vous recommande rien ; je vous renouvelle cette prière, voilà tout : je suis mère, rendez-moi mon fils.

Clotilde gardait le silence.

La courtisane les regarda l'une et l'autre avec un attendrissement involontaire; il n'y avait là personne qui pût tourner en dérision leurs situations respectives. Elle comprit quelle puissance exerçait l'amour sur le cœur de la mère, et quelle touchante résignation la sainteté du mariage donnait à la contenance de l'épouse. Elle se vit, en dépit des lois de la morale et des préjugés sociaux, revêtue d'une sorte de sacerdoce que le sentiment sanctifiait à des titres différens. Elle fit donc aux deux femmes un signe d'acquiescement. Elles allèrent prendre leur place au poste qu'elles s'étaient réservé, et Fernande,

restée seule, posa la main sur le bouton de cristal de la porte, qui s'entr'ouvrit.

Un éblouissement passa sur ses yeux; elle s'arrêta.

En même temps elle entendit la voix de Maurice, qui, enveloppé par les rideaux du lit, ne pouvait pas la voir, et qui cependant, par cette puissance d'intuition si développée chez les malades, l'avait devinée.

— Laissez-moi, laissez-moi, s'écriait Maurice avec un accent âcre et doux à la fois, et se débattant entre les mains du docteur; laissez-moi, je veux la voir, elle est ici, j'ai entendu sa voix, je sens le parfum qu'elle aime; ma mère et ma femme ne sont pas là, laissez-moi, je veux la voir avant que de mourir.

Et Maurice prononça ces derniers mots avec un accent si douloureux qu'il produisit le même effet sur les trois femmes, qui toutes trois, par un sentiment irréfléchi et instantané, s'élancèrent en avant. Mme de Barthèle et Clotilde surgirent donc de chaque côté du chevet du lit, tandis que Fernande apparaissait au pied.

Il y eut un instant de silence étrange.

Le jour pénétrait faiblement dans la chambre; cependant Fernande put voir Maurice soulevé sur son lit, pâle comme un spectre, le regard ardent de fièvre, et fixant tour à tour, avec une expression qui tenait de la folie, son œil dilaté sur sa mère, sur Clotilde et sur Fernande.

La mère et l'épouse, que la conscience de leur position rendait hardies, soutenaient Maurice entre leurs bras, tandis que Fernande, humble et tremblante, clouée à sa place à la vue de ces deux anges gardiens qui semblaient défendre Maurice contre elle, se retenait à un fauteuil et n'osait faire un pas en avant. Maurice poussa un soupir; et comme si, convaincu qu'il était en proie au délire, il eût renoncé à rien comprendre de ce qui se passait autour de lui, il ferma les yeux et laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Mme de Barthèle et Clotilde allaient pousser un cri de terreur, lorsqu'un geste impératif du docteur arrêta ce cri sur leurs lèvres. Elles s'arrêtèrent donc immobiles, muettes, et debout de chaque côté du chevet. Pendant ce temps, Fernande avait jugé l'importance de la situation; la crise était arrivée; tout dépendait d'elle.

Elle fit un puissant effort sur elle-même, et se glissant avec le pas d'une ombre jusqu'au piano entr'ouvert entre les deux fenêtres, elle s'assit; puis, laissant courir ses doigts sur les touches, elle préluda lentement à l'air : *Ombra adorata*, qu'elle fit entendre à demi-voix

avec une telle puissance de sentiment qu'aucun des spectateurs de cette scène n'échappa à l'influence de cette mélodie, qui, pareille à une voix venant du ciel, à une consolation merveilleuse, à un écho mystérieux du passé, flotta un instant dans l'air, et vint s'abattre sur le malade. En proie à une émotion intime, Maurice alors rouvrit lentement les yeux, et se soulevant comme en extase, sans chercher à savoir d'où venait le prodige, il écouta, comme si tous ses sens s'étaient réfugiés dans son ame, tandis que le médecin recommandait à tous l'immobilité et le mutisme. Rien ne troubla donc Fernande pendant toute la durée de l'air, et la dernière note vibra et s'éteignit au milieu d'un silence religieux. Maurice, qui avait écouté en retenant son souffle, respira comme si un poids énorme lui était enlevé de dessus la poitrine. Alors, encouragée par l'effet qu'elle venait de produire, Fernande osa se montrer.

Elle se leva du fauteuil où elle était assise, se tourna vers le lit, et s'avança du côté du malade, tandis que le médecin ouvrait un des rideaux qui interceptaient le jour. Fernande se révéla aux yeux de Maurice comme une apparition surhumaine, toute resplendissante d'une sorte d'auréole que le soleil formait autour d'elle.

— Maurice, dit la courtisane en tendant la main au malade, qui la voyait s'approcher de son lit avec l'anxiété du doute, Maurice, je viens à vous.

Mais le jeune homme, se rappelant instinctivement la présence de sa mère et de sa femme, se retourna du côté où il devinait qu'elles devaient être, et les apercevant toujours à la même place :

— Clotilde ! s'écria-t-il ! grace; ma mère, ma mère, pardonnez.

Et une seconde fois il retomba sur son lit, sans force, les yeux fermés, et dans le plus profond accablement.

Alors Fernande sentit que le moment était venu de se placer au-dessus des considérations de délicatesse qui l'avaient retenue jusqu'à cette heure, et de recourir à l'ascendant que la passion de Maurice lui assurait. Elle s'empara donc de la main dont le malade couvrait ses yeux, et sans paraître remarquer le frémissement que son simple toucher faisait courir par tout ce corps affaibli :

— Maurice, dit-elle avec une fermeté d'accentuation qui le fit tressaillir, et en le forçant à subir en même temps l'influence de son regard et la prépondérance de sa voix; Maurice, je veux que vous viviez, m'entendez-vous? Je viens au nom de votre mère, au nom de votre femme, vous ordonner de reprendre courage, d'appeler la santé, de recouvrer la vie.

Et comme à son agitation elle sentit qu'il allait répondre :

— Écoutez-moi, continua-t-elle en interrompant sa pensée; c'est à moi de parler, c'est à moi de me justifier. Croyez-vous que le caprice ait seul réglé ma conduite? croyez-vous que j'aie vécu calme, sans souffrance, sans regrets, sans remords, moi qui n'ai pas de mère pour pleurer dans mes bras, moi qui n'ai pas d'amis dans les bras de qui je puisse pleurer, moi qui suis déshéritée à jamais des joies de la famille, moi qui regarde, triste et stérile, les autres femmes accomplir sur la terre la sainte mission qu'elles ont reçue du ciel? Dites, Maurice, croyez-vous que j'aie été heureuse, croyez-vous que je n'aie pas horriblement souffert?

— Oh! oui, oui, s'écria Maurice. Oh! je le crois, j'ai besoin de le croire.

— Eh bien! Maurice, regardez autour de vous maintenant. Voyez trois femmes dont la vie est suspendue à votre existence, et qui vous conjurent de renaître. Songez qu'à deux d'entre elles votre vie rend le bonheur, qu'à la troisième elle épargne un remords, et dites si vous vous croyez toujours le droit de mourir.

Pendant que Fernande parlait, le malade semblait, par ses grands yeux béans, par sa bouche entr'ouverte, aspirer chacun des mots qui tombaient de ses lèvres, et l'effet que cette voix produisait sur lui était immédiat et visible. Chaque parole semblait, en pénétrant jusqu'au fond de son cœur, y paralyser un principe funeste. Ses nerfs, détendus comme par miracle, rendaient à ses membres raidis un peu de leur ancienne souplesse. Ses poumons oppressés se dilataient, et semblaient remplis d'un air plus pur. Un sourire passa sur ses lèvres, doux et mélancolique encore, mais enfin le premier sourire qui y eût passé depuis bien long-temps.

Il essaya de parler; cette fois ce fut son émotion et non sa faiblesse qui l'en empêcha.

Le docteur, enchanté de cette crise dont il avait prévu l'effet salutaire, recommanda par un signe, aux différens acteurs de cette scène, d'agir avec prudence.

— Mon fils, dit Mme de Barthèle en se penchant vers Maurice, Clotilde et moi nous savons tout comprendre, tout excuser.

— Maurice, ajouta Clotilde, vous entendez ce que dit votre mère, n'est-ce pas?

Fernande ne dit rien, elle poussa seulement un profond soupir.

Quant au malade, trop bouleversé pour percevoir des idées bien nettes, trop ému pour demander des explications, portant alternati-

vement ses regards pleins de doute, de surprise et de joie, sur les trois femmes debout autour de lui, il tendit une main à sa mère, une main à Clotilde, et tandis que toutes deux se penchaient sur lui, il échangea avec Fernande un regard où Fernande seule pouvait lire.

Le docteur, comme on le pense bien, n'était point resté spectateur indifférent de la scène qu'il avait provoquée. Il avait, au contraire, observé toutes les impressions reçues par son malade, et voyant qu'elles autorisaient des prévisions favorables, il s'empara de la situation pour la diriger.

— Allons, mesdames, dit-il en intervenant avec une sorte d'autorité respectueuse, ne fatiguons pas Maurice, il a besoin de repos. Vous allez le laisser seul, et après le déjeuner vous reviendrez faire un peu de musique pour le distraire.

Une inquiétude vague se peignit alors dans le regard du malade, dont les yeux supplians se fixèrent sur Fernande; mais pour le rassurer indirectement, le docteur ajouta en s'adressant à Mme de Barthèle et en désignant Fernande :

— Mme la baronne ordonne que l'on conduise madame dans l'appartement qui lui est destiné.

— Comment! s'écria Maurice ne pouvant retenir cette exclamation de joie.

— Oui, dit négligemment le docteur, madame vient passer quelques jours au château.

Un sourire d'étonnement et de joie éclaira les traits du malade, et le docteur continua en affectant un ton magistral :

— Allons, puisqu'on m'a constitué dictateur, il faut que chacun m'obéisse. D'ailleurs, ce n'est pas bien difficile, je ne demande que deux heures de repos.

Et prenant une potion préparée à l'avance et la présentant à Fernande :

— Tenez, madame, dit-il, donnez ceci à notre ami. Engagez-le à ne plus se tourmenter, et dites-lui bien que nous le gronderons, que vous le gronderez, s'il n'est pas docile à toutes nos prescriptions.

Fernande prit le breuvage et le présenta au malade sans dire une seule parole; mais son sourire était si suppliant, son regard implorait avec une expression si douce, son geste était si gracieux, que le malade, si long-temps rebelle aux ordres du docteur, but en fermant ses paupières, afin de ne pas voir disparaître le prestige de cette réalité douce et incroyable comme un songe. De cette façon il

put croire que Fernande était toujours près de lui, et, bercé par cette douce pensée, il ne tarda point à s'assoupir. Aussitôt qu'elles se furent assurées de son sommeil, les trois femmes, s'éloignant sur la pointe du pied, sortirent de la chambre.

Mme de Barthèle était si heureuse du succès de cette entrevue, qu'elle témoigna d'abord sa reconnaissance à Fernande avec plus d'abandon qu'il n'entrait dans son plan de le faire; mais la baronne, comme on l'a vu, était la femme du premier mouvement, et quand ce mouvement venait du cœur, presque toujours il la conduisait trop loin.

— Mon Dieu! madame, dit-elle en sortant, que vous êtes bonne de venir nous rendre tous à l'espoir et à la vie. Mais, vous le comprenez, vous voilà engagée à ne pas nous quitter brusquement. Vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas. C'est un sacrifice que vous nous faites, nous le savons, en quittant pour nous Paris et ses plaisirs; mais nos soins et nos attentions sauront vous prouver au moins que nous apprécions votre générosité.

Par égard pour la femme de Maurice, dont on eût dit sans cesse que la baronne oubliait la présence, Fernande balbutia quelques paroles. Clotilde sentit son embarras et comprit sa retenue; arrivée à la porte de la chambre destinée à l'étrangère:

— Je me joins à ma mère, madame, dit-elle; accordez-nous ce que nous vous demandons, et notre reconnaissance, croyez-le bien, sera égale au service que vous nous aurez rendu.

— Je me suis mise à vos ordres, mesdames, dit Fernande; je n'ai plus de volonté, disposez donc de moi.

— Merci, dit Clotilde en prenant avec un geste plein de grace naïve la main de Fernande.

Mais aussitôt elle tressaillit en sentant que cette main était glacée.

— Oh! mon Dieu! madame, s'écria-t-elle, qu'avez-vous donc?

— Rien, dit Fernande, et ce n'est pas pour moi qu'il faut craindre, ce n'est pas de moi qu'il faut s'occuper. Un peu de repos et de solitude m'aura bientôt remise de quelques émotions involontaires dont je vous demande bien humblement pardon.

— Mais cela se conçoit à merveille que vous soyez émue, s'écria Mme de Barthèle avec sa légèreté ordinaire. Le pauvre enfant vous aime tant, qu'il n'y a rien d'étonnant que vous l'aimiez aussi de votre côté; d'ailleurs, il suffit de vous voir pour comprendre tout.

A ces mots, Mme de Barthèle s'arrêta par une réticence involontaire, afin de ménager à la fois l'orgueil naturel de sa belle-fille et la

modestie de la femme à laquelle elle faisait, par une circonstance si étrange, les honneurs de sa maison.

III.

Pendant que la scène que nous avons racontée, toute de sentiment et de vérité, se passait dans la chambre de Maurice entre le malade et les trois femmes, une scène toute de raillerie et de mensonge se passait au salon, entre M. de Montgiroux et les deux jeunes gens.

Le pair de France, jaloux et craintif malgré lui par la seule influence de son âge et de son expérience, savait par Mme d'Aulnay, son amie toute dévouée, comme nous l'avons vu, que les deux jeunes gens étaient de ceux qui se montraient les plus assidus près de sa belle maîtresse. Fernande, d'ailleurs, ne cachant rien, par la raison qu'elle n'avait rien à cacher, sortait avec eux, les recevait dans sa loge, et les traitait avec cette intimité dont les amans sont toujours jaloux, et qui au contraire devrait bien moins les inquiéter que la réserve. Le comte était donc bien aise de s'assurer par lui-même du degré d'intimité où MM. de Rieulle et de Vaux en étaient arrivés avec Fernande. La circonstance était favorable; il doutait tout en voulant croire, il croyait tout en voulant douter. S'il n'y a rien de plus incompréhensible que le cœur d'une jeune femme, il n'y a rien de plus facile à comprendre que le cœur d'un homme déjà vieux; la défiance et la crédulité s'y livrent un combat perpétuel pour le compte de sa vanité. Dans le milieu social où vivait M. de Montgiroux, la vanité joue un rôle si grave et si important, que bien souvent on la prend pour de l'amour, sans songer que, comme tout sentiment émané du cœur, l'amour est trop respectable pour être aussi commun qu'on le croit.

L'homme d'état, après avoir un instant réfléchi de quelle façon il entrerait en matière, par suite de ses habitudes parlementaires sans doute, commença donc l'investigation par des reproches, gourmandant d'un ton sérieux et protecteur les deux jeunes gens d'avoir introduit près de deux femmes aussi respectables que l'étaient Mme de Barthèle et sa nièce une femme sur laquelle on répandait tant de mauvais bruits, qu'on accusait d'être plus qu'inconséquente, et qui ne pouvait manquer, par sa légèreté et son ignorance des usages du monde, où sans doute elle n'avait jamais été reçue, de causer quel-

que scandale dans la maison où l'on avait eu l'imprudence de la recevoir.

Malheureusement la tactique du parlementaire, excellente en toute autre occasion, devait échouer en cette circonstance par l'espèce de soupçon qu'avaient conçu les deux jeunes gens sur l'intimité secrète du comte de Montgiroux avec Fernande, et sur l'intérêt qu'il pouvait avoir dans ce cas de connaître la vérité. Aussi, par un rapide coup d'œil échangé entre eux, le projet fut-il arrêté de tourmenter de compte à demi l'amant émérite qui prétendait exercer despotiquement les avantages de sa position d'homme riche. Tous deux, au reste, inquiétaient M. de Montgiroux à un degré égal, Fabien de Rieulle par ses airs d'ancien amant, Léon de Vaux par ses prétentions à devenir un amant nouveau. Cependant, comme on le comprend, la guerre devait être plus vive de la part de Léon de Vaux, qui n'avait rien à ménager dans la maison de Mme de Barthèle, et qui de plus était excité par la jalousie, que du côté de Fabien de Rieulle, qui, dans ses projets sur Clotilde, tenait à ne point se faire d'ennemis autour de la jeune femme.

Ce fut donc Léon de Vaux qui ramassa le gant et qui répondit à l'improvisation accusatrice de M. de Montgiroux.

— Permettez-moi, monsieur le comte, dit-il, se posant en défenseur de l'innocence, permettez-moi de combattre les préventions que vous avez conçues contre Mme Ducoudray.

— Mme Ducoudray, Mme Ducoudray, reprit M. de Montgiroux avec une impatience qu'il ne put réprimer; vous savez bien que cette personne ne se nomme pas Mme Ducoudray.

— Oui, je le sais bien, reprit Léon, puisque c'est un nom de circonstance que nous lui avons donné pour cette solennelle occasion; mais qu'elle s'appelle ou qu'elle ne s'appelle pas ainsi, il n'en est pas moins vrai que c'est une femme charmante, et que, comme toutes les femmes charmantes, on calomnie; voilà tout.

— On calomnie, on calomnie, reprit le pair de France; et pourquoi calomnierait-on cette dame, voyons?

— Pourquoi l'on calomnie? vous, homme politique, vous demandez cela? On calomnie parce qu'on calomnie, voilà tout. Au reste, ne connaissez-vous donc pas Fernande?

— Comment l'entendez-vous? demanda le pair de France.

— Mais je demande si vous ne connaissez pas Fernande comme on la connaît, comme Fabien et moi la connaissons, pour avoir été chez elle, pour avoir été reçu dans sa loge, pour avoir été admis à ses

soupers? Vous savez que ses soupers sont cités comme les plus amusans de Paris?

— Oui, je sais tout cela; mais je ne connais pas Mme Ducoudray.

— Pardon; vous me faisiez observer vous-même tout à l'heure que cette dame ne se nommait point Mme Ducoudray,

— C'était pour ne pas dire..... Le comte de Montgiroux s'arrêta tout embarrassé.

— Pour ne pas dire Fernande. Mais tout le monde l'appelle ainsi. Vous savez, c'est un des priviléges de la célébrité que d'entendre répéter son nom sans accompagnement aucun. Or, Fernande est une des célébrités fashionables de Paris par sa beauté et son esprit, par sa finesse et son aplomb, par sa coquetterie et son ingénuité. Oui, oui, tous tant que nous sommes, qui nous croyons bien fins ou bien forts, nos ruses les mieux conçues ne sont que des tours d'écoliers, comparées aux siennes. Elle a l'art sublime de donner à ses petits mensonges un air adorable de vérité. Enfin, ses tromperies sont combinées de telle façon qu'on les prend parfois pour des actes de dévouement. Et vous ne voulez pas que l'on calomnie une femme si supérieure? Allons donc! monsieur le comte. Mais je croirais manquer à ce que je lui dois si je ne la calomniais pas de temps en temps moi-même.

M. de Montgiroux était au supplice. Fabien s'en aperçut, et vint traîtreusement à son secours.

— Allons donc, Léon, dit-il d'un ton grave, c'est mal, ce que tu fais là, et cette légèreté n'est pas de mise, surtout au moment où Fernande consent, par notre entremise, à rendre à Mme de Barthèle un de ces services signalés que lui refuserait certainement une femme du monde; car, ajouta-t-il, ce pauvre Maurice mourait tout bonnement d'amour pour elle, et personne ici n'en peut plus douter.

— D'amour, d'amour..., murmura M. de Montgiroux.

— Oh! cela, monsieur le comte, reprit Fabien avec la plus grande gravité, cela, c'est la vérité pure. Maintenant Fernande partage-t-elle cette passion? et une cause quelconque la lui a-t-elle fait refouler dans le fond de son cœur, cet abîme où les femmes cachent tant de choses? voilà le problème. M. de Montgiroux, qui a une grande expérience du monde, et qui passe surtout pour avoir une profonde connaissance des femmes, va nous aider à le résoudre.

— Nullement, messieurs, répondit le comte; il y a long-temps que je ne m'occupe plus de pareilles questions.

— Les questions qui intéressent l'humanité, monsieur le comte, sont dignes d'être examinées par les plus hauts esprits.

— Mon cher Fabien, je te préviens que tu nous mènes droit aux abstractions philosophiques, tandis qu'au contraire il est question des plus matérielles réalités. M. le comte de Montgiroux accusait tout à l'heure Fernande d'être légère, inconséquente, coquette, inconvenante; il craignait que sa manière de se conduire ici ne fît scandale : il disait... il disait bien autre chose encore... que disiez-vous donc, monsieur le comte?

— Ce que je disais n'a aucune valeur, monsieur, puisque je ne connais pas Mme Ducoudray.

— Mme Ducoudray! allons, c'est vous qui y tenez maintenant, reprit Léon de Vaux.

— J'y tiens parce que j'ai réfléchi, reprit le vieillard en composant son visage comme s'il eût été en cour de justice; j'y tiens parce qu'il est convenable que, tant que cette jeune dame restera ici, elle porte un nom qui ressemble à un nom de femme, et non un prénom...

— Qui ressemble à un nom de fille, reprit gravement Fabien. M. le comte de Montgiroux a parfaitement raison, et c'est toi qui es un écervelé, mon cher Léon.

— Très bien, monsieur, reprit le comte; respectons les usages reçus, on ne s'en écarte jamais impunément, et moi-même j'ai eu tort, du moment où Mme Ducoudray était reçue chez ma nièce, d'en dire ce que j'en ai dit.

— Monsieur le comte, dit à son tour Léon de Vaux en imitant le sérieux diplomatique du pair de France, je sais toujours me soumettre dès qu'on parle au nom du monde; mais c'est vous, daignez vous le rappeler, qui d'abord accusiez Fernande.

— J'avais tort, dit vivement le vieillard; je parlais sur ouï-dire; on devrait être assez sage pour ne jamais se laisser aller à ces opinions qui viennent on ne sait d'où et qui sont faites on ne sait pourquoi...

— Pardon, pardon, monsieur le comte; mais il y a bien au fond quelque chose de vrai dans ce qu'on dit de Fernande.

— Mais aussi peut-être exagère-t-on, reprit le pair de France sans s'apercevoir qu'il était en pleine contradiction avec ce qu'il avait dit d'abord. En effet, la réserve de Mme Ducoudray, le ton décent de ses manières, son langage toujours mesuré, démentent les méchans propos que l'on tient sur son compte, et vous seriez fort em-

barrassés de prouver tout ce qu'on avance sur elle, vous qui avouez que vous la calomniez.

— Eh ! monsieur le comte, reprit Léon, connaissez-vous de nos jours une réputation qui ne se fasse pas ainsi sur parole? Il faut qu'on parle des gens, qu'on en parle en bien ou en mal, peu importe. Mieux vaut la médisance que l'oubli. Vous vous rappelez ce que disait l'autre jour chez Mme d'Aulnay un académicien autrefois célèbre : — Ah! madame, il y a une terrible conspiration contre moi, disait-il. — Laquelle? — Celle du silence. — En effet, monsieur le comte, le pauvre homme en était arrivé à ne pouvoir même plus faire dire du mal de lui. Heureusement il n'en est pas de même de Fernande.

— Mais enfin, monsieur, qu'en dit-on? demanda M. de Montgiroux avec une impatience qu'il ne pouvait plus contenir.

— Eh! mon Dieu! ce qu'on dit de certains hommes politiques qui n'en sont pas moins considérés pour cela, — qu'ils sont à tout venant pourvu qu'il en résulte de l'argent et de l'éclat. — Une loge à l'Opéra est à Fernande ce que la croix de la Légion-d'Honneur est à un député. Les ministères changent, les amans se succèdent : chez l'une et chez l'autre, c'est toujours le même sourire, la même complaisance, la même souplesse, le même dévouement, et surtout la même conviction; la seule différence, c'est que les courtisanes ont l'opinion contre elles, et que les courtisans l'ont pour eux.

Léon de Vaux avait mal calculé le coup qu'il portait; en s'élançant dans le domaine politique, il rentrait sur les terres de M. de Montgiroux, et le vieil homme d'état était tellement cuirassé par l'indifférence ou par l'habitude, que l'attaque, toute directe qu'elle était, ne le fit même pas sourciller. Il en revint donc au seul sentiment qui avait encore le pouvoir de faire battre son cœur : à l'amour, ou plutôt à l'amour-propre.

— Mais enfin, dit-il, puisque vous connaissez beaucoup Mme Ducoudray, et puisque vous ne reniez pas cette connaissance...

— La renier! reprit Léon; au contraire, j'en tire vanité.

— Vous pourriez me dire...

— Le nombre de ses adorateurs, parfaitement.

— Diable! tu prends là une tâche difficile, dit Fabien, qui, ainsi qu'on l'a remarqué, ne parlait qu'à de longs intervalles.

— Pourquoi pas? tu sais que j'étais très fort en algèbre, et en procédant du connu à l'inconnu, on y arrivera.

— J'espère que vous vous mettrez en tête de la liste, monsieur de Vaux, dit le pair de France avec amertume.

— Non, monsieur le comte, non, car je ne compterai que les amans favorisés, et je ne suis pas encore au nombre de ceux-ci; en tête de la liste, j'inscrirai non pas mon nom, mais le nom de Maurice.

— Faites-y attention : depuis un mois qu'elle a rompu avec mon neveu, il se pourrait bien que quelque autre lui eût succédé.

— Je vous ai dit que j'allais procéder du connu à l'inconnu; attendez donc.

— C'est juste, dit Fabien; attendons.

— A Maurice, continua Léon, a succédé un personnage mystérieux et invisible qui se cache et qui se trahit tout à la fois. Voyons, qui cela peut-il être? L'heure dont il peut disposer est d'une heure à deux, et pendant cette heure la porte de Fernande est impitoyablement fermée à tout le monde. Sa voiture, qu'on voit cependant au fond de la cour, est attelée de deux alezans brûlés; sa loge à l'Opéra est une entre-colonne : il en a cédé un jour, le vendredi. Or, voyons maintenant parmi tes amis, Fabien, parmi vos connaissances, monsieur de Montgiroux, quel est l'homme auquel ses graves occupations ne laissent qu'une heure par jour, qui ait une entre-colonne à l'Opéra, et dont la voiture soit habituellement attelée de deux alezans.

— Mais celle de M. de Montgiroux, dit Mme de Barthèle qui entrait au salon juste au moment où cette question était faite; M. de Montgiroux a deux alezans à sa voiture.

— Tout le monde a des chevaux alezans, répondit vivement le comte, c'est la couleur la plus commune. Mais, chère baronne, puisque vous voici, dites-nous comment va Maurice?

— Miracle, mon cher comte, miracle, s'écria Mme de Barthèle rayonnante de joie; Mme Ducoudray a été parfaite de bonté et de convenance; décidément c'est une femme adorable.

Un sourire passa sur les lèvres des deux jeunes gens, et un nuage assombrit le front de M. de Montgiroux.

— Oui, messieurs, adorable, c'est le mot, reprit Mme de Barthèle en voyant le double effet qu'elle avait produit.

— Et qu'a-t-elle donc fait de si merveilleux? reprit le pair de France d'un ton dans lequel, malgré sa puissance sur lui-même, perçait quelqu'amertume.

— Ce qu'elle a fait! s'écria Mme de Barthèle, ce qu'elle a fait! D'a-

bord, mon cher comte, permettez que je respire; on ne passe pas, comme je viens de le faire, de la plus extrême douleur à la joie la plus vive; car réjouissez-vous avec nous, mon cher comte, pourvu que Mme Ducoudray reste seulement huit jours ici, le docteur répond de Maurice.

— Huit jours ici! cette femme! s'écria le comte.

— D'abord, mon cher comte, permettez-moi de vous dire que vous êtes bien sévère en appelant notre belle Fernande cette femme. Cette femme ferait envie à bien des grandes dames, je vous en réponds. Il est impossible d'avoir plus de sensibilité, plus d'élévation d'ame, plus de tact, plus d'esprit, plus de graces que n'en a Mme Ducoudray. Vous vous êtes tous abusés sur son compte, j'en suis certaine, ou ce que l'on vous a dit sur son compte est de la calomnie. Je ne suis pas tout-à-fait une bourgeoise, n'est-ce pas? et j'ai la prétention de me connaître en bonnes manières. Eh bien! appelez Fernande Mme de... Chanvry ou Mme de... Montlignon, au lieu de l'appeler Mme Ducoudray; ce sera tout aussi bien une duchesse que la veuve d'un agent de change : car c'est la veuve d'un agent de change, d'un courtier de commerce, d'un homme d'argent, enfin, à ce que vous m'avez dit, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire que nous vous avions dit cela d'abord pour sauver les convenances, répondit Fabien; mais depuis vous avez appris la vérité, Fernande n'a jamais été mariée.

— En êtes-vous bien sûr? demanda Mme de Barthèle.

— Certainement; d'ailleurs elle vous l'a dit elle-même, reprit Léon.

— Elle a peut-être des raisons pour dissimuler un mariage disproportionné, dit Mme de Barthèle, qui tenait à ses idées.

— Non, madame; le seul nom que l'on connaisse à la personne dont nous parlons est Fernande.

— Elle en a cependant un autre; Fernande est un nom de baptême: quel est son nom de famille?

— Nous l'ignorons; du moins je parle pour Fabien et moi. Interrogez M. de Montgiroux, madame, il est peut-être plus savant que nous.

— Moi! s'écria le comte, qui, n'ayant pas vu venir la botte, n'avait pas eu le temps de la parer; moi! Comment voulez-vous que je sache cela?

— Mais, dit Léon, comme on sait une chose que les autres igno-

rent; il n'y a jamais que la moitié d'un secret dans l'obscurité. Quand vous vous êtes trouvés face à face, Fernande et vous, vous avez eu l'air de vous connaître.

— Certainement; si c'est se connaître cependant que de se rencontrer par hasard, aux Bouffes, au bois, là où tout le monde va.... Je connais Mme Ducoudray de vue. Mais vous voyez bien, messieurs, que vous détournez la baronne du sujet qui doit tous nous intéresser dans ce moment-ci, de Maurice. — Eh bien! chère baronne, comment cela s'est-il passé? reprit M. de Montgiroux, certain qu'en s'adressant au cœur de la mère la conversation allait changer à l'instant même.

— A merveille, cher comte. Mme Ducoudray d'abord était plus tremblante que nous. A la porte, il a fallu que nous la poussions pour la faire entrer, pauvre femme! L'effet qu'elle a produit sur Maurice, voyez-vous, a été un effet magique. Et puis elle a chanté. Vous qui êtes un mélomane, mon cher comte, j'aurais voulu que vous entendissiez cela.

— Comment! elle a chanté? demanda M. de Montgiroux tout étonné.

— Oui, un air de *Roméo et Juliette : Ombra adorata*. Il paraît que c'est un air qu'elle chantait à Maurice quand Maurice lui faisait la cour; car, en entendant cet air, le pauvre enfant revenait à l'existence, comme si les sons admirables qui sortaient de la bouche de cette sirène lui redonnaient la vie. Ah! mon cher comte, je vous déclare que je conçois qu'un jeune homme soit amoureux fou d'une pareille femme.

— Et même un vieillard, dit Léon de Vaux, qui avait juré de ne pas laisser passer une occasion de boutonner le pair de France.

— Mais dans tout cela, je vous l'avoue, continua Mme de Barthèle, ce qui m'étonne et ce que je ne comprends pas, ce que je ne comprendrai jamais, ce sont les rigueurs de cette femme pour Maurice. Deux organisations si bien faites pour s'entendre! c'est incroyable.

— Mais, demanda vivement le pair de France, Maurice a donc dit que Fernande lui avait résisté?

— Eh bien? mais si elle ne lui avait pas résisté, il me semble qu'il ne serait pas malade de désespoir.

— Pardon, madame, reprit Léon de Vaux; mais il se pourrait qu'une rupture, au contraire, eût produit l'effet que nous déplorions.

— Une rupture! et pourquoi aurait-elle rompu avec mon fils? où aurait-elle trouvé mieux que lui, je vous le demande?

— Vous avez raison, madame; mais toutes les liaisons ne se font pas selon le cœur; il y en a qui sont dirigées par le calcul.

— Le calcul, fi donc!... Oh! monsieur, vous ne connaissez pas Mme Ducoudray, si vous pensez que le calcul..... Tenez, moi, je ne l'ai vue que depuis une heure; eh bien! j'en répondrais comme de moi-même. Mme Ducoudray une femme intéressée! jamais, monsieur, jamais!

— Enfin, ce qu'il y a de certain, madame la baronne, reprit Léon de Vaux, c'est que Maurice a été cruellement repoussé, et repoussé au moment où commençait une intimité nouvelle. Maintenant les probabilités sont que son successeur aura exigé cette rupture.

— Et quel est ce successeur tout-puissant? demanda Mme de Barthèle.

— Ah dame! qui sait cela? reprit Léon. — Le sais-tu, Fabien? — Le savez-vous, monsieur le comte?

— Comment voulez-vous que je sache de pareilles choses, monsieur?

— En tout cas, si les choses se sont passées comme vous le dites, cela prouve de la conscience de sa part. Bien des femmes de la classe à laquelle vous prétendez qu'elle appartient auraient promis et n'auraient pas tenu.

— Oui, oui, dit Léon, cela se fait quelquefois en amour, et même en politique, n'est-ce pas, monsieur le comte?

— Laissons continuer Mme de Barthèle, répondit le pair de France.

— Eh bien! quand elle a eu chanté, et d'une façon adorable, je dois le dire, elle s'est approchée du lit. Alors mon fils, ravi de la revoir et d'apprendre qu'elle consent à rester ici...

— Comment! sérieusement elle reste? demanda le comte de Montgiroux avec inquiétude.

— Oui, monsieur; si sérieusement, que nous l'avons conduite à son appartement.

— Quoi! madame, elle restera ici? dans cette maison?

— Et où voulez-vous qu'elle aille? à l'auberge?

— Sous le même toit que Maurice?

— Puisque c'est elle qui doit le guérir.

— Le guérir, le guérir! s'écria le pair de France.

— Oui, monsieur, le guérir. Je n'ai qu'un fils, et j'y tiens.

— Mais ma nièce, madame? mais Clotilde?

— Clotilde n'a qu'un mari, et elle doit y tenir.

— Mais, madame, songez donc au monde; le monde, que dira-t-il?

— Le monde dira ce qu'il voudra, monsieur. Ce n'est pas du monde que mon fils est amoureux; ce n'est pas le monde qui lui chantera l'air : *Ombra adorata*. Le docteur n'a pas mis dans son ordonnance qu'on lui amènerait le monde.

Sans doute la discussion allait devenir plus vive entre le comte et Mme de Barthèle, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre, et avant qu'on eût eu le temps de regarder qui arrivait et de donner des ordres pour ne pas recevoir, un valet ouvrit la porte et annonça Mme de Neuilly.

Ce nom, qui semblait répondre aux craintes de M. de Montgiroux à l'instant même où il les exprimait, fit pâlir Mme de Barthèle. Le comte lui-même parut on ne peut plus contrarié; mais Mme de Neuilly était une parente, et il était trop tard maintenant pour ne pas la recevoir.

IV.

Mme de Neuilly était une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui en paraissait trente: grande, maigre, blonde, couperosée, plus disgracieuse encore au moral qu'au physique, c'était une de ces créatures pour lesquelles on se sent une répulsion instinctive, que cependant on rencontre partout et dont on ne peut pas se débarrasser, une fois qu'on les a rencontrées. Déshéritée de tous les charmes de la jeunesse et de toutes les graces de la femme, l'envie était le mobile constant de ses actions, le trait saillant de ses discours; elle aimait le luxe et la représentation; mais, quoique tenant aux plus grandes familles, sa fortune, plus que médiocre, ne lui permettait pas de se satisfaire à cet égard. Au reste, toujours hostile, mais toujours hors de l'atteinte des coups elle-même, elle se réfugiait dans l'impunité par l'observance la plus rigoureuse des usages du monde. N'ayant jamais été exposée à succomber à une séduction, elle était sans pitié pour quiconque osait braver les préjugés ou franchir les barrières établies dans l'intérêt des digues sociales. Affichant le plus grand mépris pour la richesse et la beauté, les deux choses qu'elle jalousait le plus au monde, il fallait avant tout que l'on fût d'une de

ces noblesses reconnues par d'Hozier ou par Chérin, pour qu'elle daignât vous croire digne de sa fatale intimité. Au reste, l'instinct guidait admirablement Mme de Neuilly, et lui faisait, avec un rare bonheur, mettre le doigt sur toutes les plaies. C'était, enfin, une de ces créatures dont on sent toujours le contact par une douleur.

Son arrivée à Fontenay, dans les circonstances où se trouvait la famille de Mme de Barthèle, devenait une espèce de calamité. Il n'en fallait pas moins faire bonne contenance et ne laisser rien percer de l'embarras de la situation. Mais, quelle que fût l'expérience de la douairière dans l'art un peu menteur de recevoir son monde, et quoiqu'elle s'avançât de son air le plus riant au-devant de la visiteuse, celle-ci, du premier coup d'œil, aperçut sur son visage une contrariété mal déguisée; car, toujours en garde contre chacun pour n'être jamais surprise en défaut d'observation, elle devinait avec une rare perspicacité les plus secrètes pensées, et entre deux suppositions vraisemblables c'était toujours à la seule vraie qu'elle avait le secret tout particulier de s'arrêter.

— Ah! chère cousine, dit-elle après avoir embrassé Mme de Barthèle, j'arrive dans un mauvais moment, je le vois. Ma présence vous contrarie, j'en suis certaine. Je venais vous demander à déjeuner, mais, je vous en supplie, si je suis de trop, chassez-moi.

— Vous n'êtes jamais de trop, et surtout ici, vous le savez bien, chère belle, répondit la baronne. Ne changez donc rien à vos projets, et restez-nous, je vous en prie.

En entrant dans le salon, Mme de Neuilly, du premier coup d'œil, avait embrassé tous ceux qui s'y trouvaient, et le motif qui l'excitait le plus à rester fut celui qu'elle fit valoir pour feindre de vouloir partir.

— Si fait, dit-elle, si fait, je repars. Vous avez MM. de Rieulle et de Vaux. Je vous croyais seule, moi, d'après tout ce qu'on raconte à Paris sur vous.

— Oh! mon Dieu! chère amie, demanda vivement Mme de Barthèle, et que raconte-t-on? dites-moi vite cela.

La manière dont Mme de Barthèle fit cette question eût suffi pour faire comprendre à Mme de Neuilly qu'il se passait effectivement quelque chose d'extraordinaire à Fontenay. Aussi, décidée à approfondir une situation qui se présentait à elle avec tout l'attrait du mystère:

— Et M. de Montgiroux, dit-elle, qui ne me voit pas, tant il est préoccupé; décidément, baronne, j'arrive mal à propos.

Et en prononçant ces mots, elle salua d'un signe de tête les trois hommes qui formaient un groupe, et se laissa tomber sur un fauteuil comme exténuée de fatigue. Le comte s'excusa d'un ton grave, les deux jeunes gens firent un salut raide et empesé, mais rien n'intimida Mme de Neuilly; elle avait une de ces assurances imperturbables qui d'ordinaire proviennent d'une grande supériorité ou d'une grande bêtise, et qui chez elle par exception était un effet naturel dont il était difficile d'expliquer la cause.

— Eh bien! chère amie, ne me raconterez-vous point ce que l'on dit de nous à Paris? demanda Mme de Barthèle pour la seconde fois.

— Mais on dit que Maurice est très malade, en danger même. Hier on assurait qu'il ne passerait pas la journée; aussi, je suis accourue, chère cousine, pour vous offrir les consolations d'une sincère amitié. Heureusement, votre tranquillité me rassure? Et quelle est donc cette maladie, grand Dieu?

L'espèce de grimace sentimentale dont Mme de Neuilly accompagna cette exclamation allait si peu à l'air de son visage, qu'un sourire involontaire passa sur les lèvres des jeunes gens, et que le pair de France, malgré sa gravité, ne put réprimer un geste d'impatience. D'ailleurs un souvenir donnait encore à cette pantomime un caractère plus comique: les deux jeunes gens ni le comte n'ignoraient pas que la gracieuse personne qu'ils avaient sous les yeux s'était autrefois laissée prendre pour Maurice d'une violente passion, et qu'elle avait tout tenté pour devenir sa femme. C'était à la suite de l'échec qu'elle avait éprouvé en cette occasion que Mlle de Morcerf, c'était le nom de famille de Mme de Neuilly, s'était décidée à épouser un vieillard sexagénaire que tout le monde croyait fort riche, et dont, à force de soins et d'attentions, elle était parvenue à abréger la vie. Malheureusement, comme si la pauvre femme devait subir tous les désappointemens, elle trouva que cette succession, dont elle attendait une grande fortune, se composait d'un domaine substitué à un neveu et de rentes viagères.

— Est-ce véritablement une fièvre cérébrale qu'a ce pauvre Maurice? En ce cas, votre médecin est un âne s'il ne s'en est pas rendu maître aussitôt. Quel est votre médecin? comment l'appelez-vous? D'abord, vous savez que je m'entends très bien en médecine; c'est moi qui ai soigné pendant deux ans M. de Neuilly, qui croyait avoir toutes les maladies, parce qu'il avait, comme vous le savez, placé une partie de son bien en rentes viagères; ce n'était pas l'intérêt qui m'avait fait faire ce mariage, non; le désir de porter un beau

nom. Vous savez, messieurs, qu'il était des vieux Neuilly, des sires de Neuilly qui ont été aux croisades. Puis j'étais dominée par ce besoin de dévouement qui est dans le cœur de la femme et qui fait que nous nous sacrifions toujours à quelqu'un ou à quelque chose, à un homme ou à une idée.—Allons, chère cousine, continua Mme de Neuilly, conduisez-moi près de Maurice, et je vous dirai tout de suite ce qu'il a, moi.

— Vous êtes trop bonne, chère Cornélie, répondit Mme de Barthèle, et je vous remercie du vif intérêt que vous prenez à Maurice, c'est-à-dire à ce qui me touche le plus au monde; mais notre pauvre malade sommeille en ce moment, et le docteur nous a renvoyés tous.

— S'il dort, c'est déjà bon signe, dit Mme de Neuilly, et, dans les maladies inflammatoires, le sommeil est un symptôme de convalescence. Oh! j'en suis véritablement charmée, j'aurai cette bonne nouvelle à donner ce soir chez la marquise de Montfort. On signe, comme vous le savez ou comme vous ne le savez pas, le contrat de mariage de son petit-fils Tristan avec Mlle Henriette Figères, cette fille si riche, vous savez, qui est censé nous arriver des colonies et qui arrive d'Angleterre, où sa mère a fait une fortune colossale, on ne sait comment, ou plutôt on sait trop comment. C'est un véritable scandale, un Montfort épouser la fille d'une danseuse, ou l'équivalent! quelle honte pour tout le faubourg! Mais, que voulez-vous? noblesse a obligé si long-temps qu'elle n'oblige plus; on verra, on verra où nous conduiront tous ces tripotages d'argent. Pauvre France! A quelque révolution nouvelle! C'était bien, au reste, l'avis de M. de Neuilly, et c'était dans cette crainte qu'il avait placé tout son bien en viager.

Et, dans l'amertume du souvenir qui se présentait à la pensée de Mme de Neuilly, un soupir étouffé termina sa phrase.

On ne pouvait plus éviter cette visite inquisitoriale, il fallait donc la subir. Mme de Barthèle et le comte de Montgiroux échangèrent en conséquence un regard et se résignèrent à tous les inconvéniens qui pouvaient résulter de la présence de la fausse Mme Ducoudray, dans l'obligation où l'on allait se trouver de faire asseoir à la même table ces deux femmes de caractère et de position si opposés; mais le comte, que sa jalousie tenait toujours, se dépitait intérieurement de trouver un nouvel obstacle à l'explication qu'il voulait avoir avec Fernande; pour Mme de Barthèle, elle cherchait dans son esprit un moyen de sortir d'embarras et d'obvier à l'effet que, d'un moment à

l'autre, l'apparition de la courtisane devait produire; de sorte que, sous leur sourire de bienvenue, Mme de Neuilly n'eut point de peine à démêler une certaine contrainte. Elle n'en demeura que plus fermement dans l'intention où elle était de rester.

En effet, pour Mme de Barthèle surtout, la position était des plus embarrassantes. Fallait-il mettre Mme de Neuilly dans la confidence? fallait-il la laisser dans l'erreur, et feindre d'ignorer ce qu'était réellement la femme que les amis de Maurice avaient amenée à Fontenay, laissant ainsi peser sur les deux jeunes gens tout le poids du méfait? Si elle parlait, la prude visiteuse allait jeter les hauts cris; si elle gardait le silence, Mme de Neuilly ne pouvait-elle pas découvrir le fatal secret? elle, si répandue, si remuante, si curieuse, si au courant de toutes les intrigues, de tout ce qu'on peut savoir, de tout ce qu'on doit ignorer, ne pouvait-elle pas avoir rencontré Fernande au spectacle, au bois, aux courses, quelque part enfin, et avoir demandé ce qu'était Fernande, la connaître par conséquent de vue? et la reconnaître chez Mme de Barthèle, c'était dès le même jour un scandale pour tout Paris.

Mais avant que Mme de Barthèle eût trouvé un moyen de concilier les scrupules de la femme du monde avec le besoin qu'on avait de la femme perdue, Clotilde entra.

— Madame, dit-elle en s'adressant à la baronne, le déjeuner est servi, et je viens de faire prévenir Mme Ducoudray.

En ce moment Clotilde aperçut Mme de Neuilly et s'arrêta court... Elle avait tout compris; il y eut un moment de silence.

On devine à quel point la curiosité de Mme de Neuilly fut excitée par cette annonce suivie de cette réticence. Elle promena d'abord sur tous les acteurs muets de cette scène pénible un regard doué de cette puissance d'investigation qui lui était naturelle; puis, sans même adresser à sa jeune cousine ces protestations hypocrites d'amitié par lesquelles les femmes ont l'habitude de s'aborder, elle s'écria :

— Mme Ducoudray! qu'est-ce que cela, baronne, Mme Ducoudray? J'avais bien remarqué en arrivant une calèche fort élégante avec deux beaux chevaux gris pommelés. Est-ce que cet équipage est à Mme Ducoudray? J'avais d'abord cru que c'était à l'un ou à l'autre de ces deux messieurs, quoique je me fusse dit que, dans ce cas, cette voiture porterait un chiffre ou des armes. Mme Ducoudray! c'est singulier, je ne connais pas ce nom-là; si c'est sa voiture qui est dans la cour, elle a cependant un train, cette dame!

Puis, songeant que ces questions avant d'avoir salué Clotilde étaient quelque peu déplacées :

— Bonjour, Clotilde, dit-elle en se tournant du côté de la jeune femme; je viens pour voir notre pauvre Maurice. Est-ce que Mme Ducoudray serait près de lui, par hasard ?

Ces paroles avaient été dites avec une telle volubilité, que ni le comte, ni Mme de Barthèle, ni Clotilde, ni les deux jeunes gens, ne purent placer un seul mot. Ce fut donc Clotilde qui, interrogée la dernière, répondit d'abord :

— Non, madame, dit-elle; Mme Ducoudray n'est point près de Maurice, mais dans l'appartement qu'elle doit habiter.

— Qu'elle doit habiter! s'écria de nouveau Mme de Neuilly; mais c'est donc un commensal, que cette Mme Ducoudray? ou bien a-t-elle loué une partie de votre villa ? En tout cas, vous me la présenterez, je l'espère; du moment où vous la traitez en amie, je veux faire connaissance avec elle, si toutefois elle est de naissance.... mais je pense bien, chère cousine, que vous ne recevriez pas quelqu'un que vous ne devez pas recevoir.

— Madame, se hâta de dire Fabien, qui comprenait l'embarras de Mme de Barthèle et les tortures de Clotilde, Mme Ducoudray a été amenée ici par M. de Vaux et par moi dans l'intérêt de la santé de Maurice.

— Dans l'intérêt de la santé de Maurice? dit Mme de Neuilly, tandis que Fabien rassurait par un coup-d'œil Mme de Barthèle et Clotilde, inquiètes de la tournure que prenait la conversation; est-ce que Mme Ducoudray est la femme de quelque homéopathe? on assure que les femmes de ces messieurs exercent la médecine de compte à demi avec leurs maris.

— Non, madame, dit Fabien; Mme Ducoudray est tout bonnement une somnambule.

— Vrai? s'écria Mme de Neuilly enchantée. Oh ! comme c'est heureux; j'ai toujours eu le plus grand désir d'être mise en rapport avec une somnambule. M. de Neuilly, qui avait beaucoup connu le fameux M. de Puységur, pratiquait quelque peu le magnétisme, et prétendait toujours que j'avais beaucoup de fluide. Mais dites-moi donc, il faut que ce soit une somnambule fort à la mode, pour avoir des chevaux et une voiture comme celle que j'ai vue : est-ce que ce serait la fameuse Mlle Pigeaire, qui aurait épousé... Faites-y attention, baronne, dans les maladies inflammatoires les nerfs jouent un grand rôle, et le magnétisme excite effroyablement les nerfs. Je

vous demande donc pour votre sécurité à vous, ma chère baronne, encore plus que pour ma curiosité à moi, à être là quand on opérera sur Maurice.

Stupéfaits de la manière brusque avec laquelle un nouveau mensonge venait, en s'établissant avec l'apparence de la vérité, de compliquer encore la situation, tous les personnages de cette scène restaient muets en s'entre-regardant, lorsque Fabien, qui tirait parti de tout, s'adressant à Clotilde :

— Madame, dit-il, voulez-vous bien me conduire près de la somnambule? C'est une personne fort susceptible, comme toutes les personnes nerveuses, et je craindrais que si elle n'était pas prévenue d'avance de l'honneur que lui ménage Mme de Neuilly, elle ne le reçût pas comme elle doit le recevoir.

Mme de Barthèle respira, car elle comprit le projet du jeune homme.

— Oui, oui, Clotilde, dit-elle, prenez le bras de M. de Rieulle, et conduisez-le près de notre aimable hôtesse; j'espère que, par son influence, il la décidera à descendre déjeuner avec nous, quoiqu'il y ait un convive de plus. Allez, Clotilde, allez.

Clotilde prit en tremblant le bras de Fabien; mais, comme ils s'avançaient vers la porte du salon, cette porte s'ouvrit, et Fernande parut.

En l'apercevant, Mme de Neuilly poussa un cri d'étonnement, et ce cri retentit dans le cœur de tous les assistans pour y causer cette crainte vague qui accompagne la première phase d'un évènement nouveau et inattendu.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain n°.*)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LE ROMAN HISTORIQUE.[1]

Si vous voulez donner de l'esprit à une jeune fille, enfermez-la, disait Beaumarchais. Les idées d'un écrivain ressemblent en ce point à la pupille de Bartholo. Heureux celui qui peut maintenir le verrou de son cabinet, malgré les efforts que fait sa pensée pour s'affranchir de cette contrainte! L'étude a des résultats merveilleux : elle féconde et divinise le travail, elle cache l'attrait sous le devoir, glisse une abstraction ravissante au fond de réalités ennuyeuses, et poétise ce qu'il y a de plus aride et de plus prosaïque au monde, la critique. — Oui, la critique elle-même, cette besogne ingrate et épineuse, s'ennoblit et s'élève par une longue méditation. A force de creuser une terre résistante, on finit par découvrir une paillette lumineuse, un mince filon d'or ou d'argent. Les poètes seraient bien étonnés si nous leur disions que nous aussi, nous avons notre muse, un peu sérieuse peut-être, mais hardie et capricieuse à l'occasion; sévère et modeste par métier, mais aimant d'instinct le jour et l'espace, sympathisant avec toutes les fantaisies de l'inspiration. Curieuse et maisonnière tout à la fois, les narrations les plus simples deviennent pour elle un prétexte de voyages imaginaires; les matières les plus sèches, un sujet de rêverie et d'échappée. Même lorsqu'elle s'astreint à la poursuite d'un but unique, des accidens imprévus, des rencontres soudaines viennent la réjouir et la ranimer. Sans se déplacer, elle fait le tour du monde pour peu qu'on l'y invite. Ces bonheurs furtifs, ces graces d'état se réalisent surtout lorsque le but est mobile, agité, actif, si je puis le dire. On est alors emporté dans une course pleine d'émotions où l'on ne s'appartient plus dès que le premier pas est fait.

(1) *Jeanne-la-Pucelle,* par M. Alexandre Dumas. — Un vol. in-8°, chez Dumont.

Avez-vous jamais éprouvé en rêve toutes les joies, toutes les inquiétudes, toutes les surprises d'une chasse fantastique? Au-delà d'une haie fleurie, secouée par le vent du matin, vous avez tout à coup entendu un chant d'oiseau, fuyant et s'éparpillant devant vous en étincelles sonores. Attiré par cette harmonie flottante, vous franchissez la haie d'un seul bond, et vous vous avancez, prudemment, réglant votre marche sur les modulations de la voix aérienne. Un son a retenti de ce côté, vous voilà aussitôt sur la trace : une note a vibré dans ce sillon, vous la suivez d'écho en écho, et vous parvenez enfin à distinguer derrière une touffe verdoyante une petite forme qui semble vous défier par ses mouvemens légers et rapides. C'est d'abord une tête fine et flexible qui vous apparaît, puis deux ailes frémissantes et doucement enflées, comme si quelque souffle attendu allait enlever ce tourbillon de plumes frétillantes. Vous visez, le coup part, et l'oiseau vient mourir à vos pieds; mais la voix merveilleuse retentit toujours sur votre tête. C'est que vous n'avez atteint que la réalité : l'idéal, libre par vous, s'est envolé avec un joyeux cri de délivrance, et c'est lui qui chante maintenant autour de vous et vous enferme pour ainsi dire dans un cercle d'harmonie, si bien que vous ne pouvez faire un pas, détourner la tête, prêter l'oreille à droite ou à gauche, sans entendre dans toutes les directions l'appel fugitif et irrésistible. Vous poursuivez encore cette magique et attrayante illusion; mais vous vous apercevez bientôt que la voix merveilleuse retentit en vous-même. L'étincelle sonore de l'oiseau, cette ame harmonieuse qui vous entraînait, s'est réfugiée dans votre esprit, tout ébloui de cette musique intérieure.

C'est avec ces alternatives saisissantes que nous avons fait jusqu'ici, sinon réellement, du moins en rêve, notre rapide chasse au roman. En poursuivant la forme visible, l'incarnation mobile et passagère de l'idée, il nous a semblé plus d'une fois retrouver en nous le principe normal de ces manifestations imparfaites. L'étude religieuse séparait graduellement à nos yeux l'esprit de la matière, la réalité de l'idéal, et les horizons s'élargissaient ainsi avec une immense variété d'aspects. Après le premier coup tiré sur l'oiseau, la voix merveilleuse se multipliait à l'infini, et c'est à peine si nous pouvions la suivre dans ses interminables caprices.

Rien de plus multiple, en effet, et de plus varié que le roman. Ce nouveau-venu de la littérature a planté de tous côtés, depuis un demi-siècle, sa bannière conquérante. Comme les Gascons d'Henri IV, il a poussé partout avec audace et quelquefois avec bonheur. Aventurier de génie, il a conquis toutes ses positions par son seul mérite, et par ce dernier mot j'entends à la fois ses qualités et ses défauts. Sûr de lui-même et courant à l'avenir tête levée, il a enfoncé les portes qu'on ne voulait pas lui ouvrir, et s'est introduit fièrement dans les salons de l'aristocratie littéraire, fermés jusqu'alors à son ambition. Un vainqueur roturier est ordinairement embarrassé devant de nobles vaincus; mais comme tous les aventuriers sont gentilshommes, le roman n'a éprouvé aucun embarras : il s'est résolument assis au milieu de ses anciens supérieurs, désormais ses égaux, et il a ranimé un moment la conversation languissante en lui donnant la clé des champs, la liberté. Poli-

tique, mœurs, organisation sociale, religions, poèmes, systèmes philosophiques, mémoires, pamphlets, légendes, — le roman s'est emparé de tout, a parlé de tout, parfois en téméraire, souvent en ignorant, mais presque toujours avec cet entraînement victorieux et cette décision orgueilleuse qui ressemblent, de loin, à une conviction.

Parmi les victimes de cette usurpation, ou, si l'on veut, de cette conquête, il en est qui ont élevé la voix jusqu'au ton de l'anathème et de l'excommunication. Les historiens, par exemple, drapés dans leur robe sévère, une main sur l'*Art de vérifier les dates* et l'autre levée vers le ciel, comme pour attester les dieux vengeurs, ont proclamé hautement les écarts des romanciers en matière de chronologie. Selon eux, l'histoire était un monument sacré dont les profanes ne devaient jamais franchir le seuil. Ils se regardaient comme les conservateurs nés de toutes ces richesses des temps passés, et ils en défendaient l'approche avec une piété jalouse. Leur science était, disaient-ils, grave, logique, mathématique. La poésie n'avait que faire de leurs chiffres et de leurs parchemins. Si la fiction était une fois admise dans le domaine historique, toute certitude disparaissait de nos annales. L'aiguille chronologique, poussée par des doigts ignorans, allait flotter sur son cadran éternel, comme une boussole affolée par un courant électrique. C'était la vieille querelle du dogme et de la philosophie : le premier, immuable, absolu, n'admettant aucun pacte avec les idées nouvelles; la seconde, partant du doute cartésien, et prêchant une entière liberté d'examen. Comment concilier ces deux forces ennemies ? La critique, juge du débat, n'avait d'autre parti à prendre que de les laisser agir parallèlement, sauf à constater dans un tableau synoptique les résultats de cette double action. L'histoire avait besoin d'ailleurs d'une nouvelle et vigoureuse impulsion. Depuis un temps immémorial, nos Tacite et nos Tite-Live négligeaient les sources originales et écrivaient leurs livres avec les données de leurs prédécesseurs immédiats, semblables à ces élèves paresseux qui font leur version sans recourir au texte, grace à quelque traduction imprimée dont ils changent à peine deux ou trois mots. L'abbé Vertot n'est pas le seul qui ait pu dire : « Mon siége est fait, » en présence de nouveaux documens offerts à ses études : cette phrase impertinente contenait en substance l'opinion et le système de toute cette mauvaise école historique qui s'est prolongée jusqu'aux premières années de la restauration. C'est à peine si dans cette négligence insolente ou naïve on avait laissé subsister la lettre même de l'histoire. Quant à l'esprit, il est inutile d'en parler; toutes les époques, marquées du même sceau, se tenaient par la main comme des sœurs jumelles. Clovis était le contemporain de Louis XIV, et François Ier était le premier tome d'Henri IV. Les historiens classiques avaient même oublié l'antique allégorie du vieux Saturne fauchant sur son passage tout ce qui atteignait le niveau de la vie. A quoi bon, je vous prie, le rayonnement de cette faux redoutable, si les moissons ne font que se courber sous la lame émoussée, si les épis fléchissans, mais non abattus, se relèvent d'eux-mêmes derrière le faucheur? Ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre cette vieille personnification. Le temps n'est pas un

vieillard imbécile jouant avec une arme impuissante : il abat tout ce qu'il touche, et sa mission ne se borne pas à cet acte de justice. Après avoir moissonné, il sème, et l'épi de l'avenir n'aura, pour s'élever, ni le même soleil ni les mêmes ondées que celui du passé. Peut-être sèchera-t-il avant l'heure de la maturité; peut-être, étouffé dans son germe, ne percera-t-il jamais de sa pointe verdissante l'écorce durcie qui le recouvre. Le devoir de l'historien est de saisir sur le fait toutes ces différences providentielles. Or, voilà précisément ce que dédaignait l'ancienne école historique. Asservie aux règles d'une routine inintelligente, elle prenait les faits comme des plantes desséchées, et les rangeait méthodiquement dans une espèce d'herbier. Personne ne s'avisait de renouveler cette collection jaunissante. L'herbier passait de main en main avec une régularité chronique, et la science, frappée d'immobilité, semblait ne tenir aucun compte de la vie dans ses froides énonciations.

C'est cet élément nécessaire que le roman venait apporter à l'histoire pétrifiée. L'imagination, remontant aux origines oubliées ou méprisées par la science, débrouilla bravement le chaos des siècles gothiques, et le moyen-âge, apparaissant pour la première fois aux érudits, eut tout l'air d'une découverte fantastique. Walter Scott, le Colomb de ce nouveau monde, a plus fait que beaucoup de savans en renom pour l'avénement de la nouvelle école historique triomphante aujourd'hui. Le grand romancier a la conscience complète de cette réforme; il suffit de jeter un coup-d'œil sur ses ouvrages pour s'en convaincre. Chez l'auteur de *Waverley*, l'histoire a plus de place que le roman : les masses occupent la grande voie de l'action, tandis que les personnages fictifs accourent sur les bords de la route par deux ou trois sentiers perdus, comme pour admirer le magique spectacle de la foule active et vivante. Or, c'est justement de l'existence des masses que les historiens routiniers ne s'étaient jamais préoccupés. Le mouvement général n'était rien pour eux. Ils écrivaient avec une profonde insouciance de la vie collective. Walter Scott a puissamment mis en scène ces grands intérêts communs. Il avait une leçon à donner aux érudits, qui en ont profité sans s'en douter. Pour remplir cette mission, il fallait être à la fois érudit et romancier. Walter Scott était l'un et l'autre. Son influence sur la direction des études historiques a été si efficace, qu'après lui le roman historique n'a plus qu'à changer d'allure : aussi devient-il tout-à-fait personnel. L'individualité de l'écrivain est si peu apparente dans les œuvres de l'auteur des *Puritains* que les commentateurs futurs pourront sans peine le transformer en mythe, et faire de son nom le signe d'une transformation générale : ses successeurs, au contraire, inscrivent distinctement leur nom sur leurs créations, bonnes ou mauvaises. A travers *Notre-Dame de Paris* et *Cinq-Mars*, on arrive aux romans de M. Alexandre Dumas, qui ont un principe diamétralement opposé à la théorie de Walter Scott. Chez l'auteur d'*Antony*, l'histoire est un clou auquel il suspend son tableau, tandis que, chez le romancier écossais, c'est l'histoire, et non le roman, qui est le tableau. On le voit, il y a eu dans cette période littéraire une révolution complète. Après avoir été une haute question scien-

tifique, le roman historique a quitté de lui-même les hauteurs de l'histoire pour devenir tout simplement une questioh d'art. C'est surtout à ce point de vue que nous voulons l'étudier.

Il y a dans toute religion deux élémens bien distincts : le premier, symbole impérieux et régulier d'une foi commune; le second, composé bizarre et poétique des croyances populaires. Chaque culte est un cristal formé d'un noyau pur, inaltérable, autour duquel viennent se grouper une multitude de stalactites aux proportions fortuites, capricieuses. La liberté individuelle ne perd jamais ses droits. Chez les esprits éclairés, elle s'attaque au fond même du symbole, et prend pour arme la raison. Chez les esprits naïfs que l'éducation n'a pas encore déflorés, elle s'incline respectueusement devant les articles de foi; mais elle s'échappe par la porte de l'imagination, et bâtit en l'air un autre monde religieux, condamné par le prêtre. C'est ce monde aérien que les païens appelaient mythologie, et que les chrétiens nomment superstition. Pour ceux qui aiment les rapprochemens et les définitions, nous dirons que le roman historique est la mythologie, ou, si on le préfère, la superstition de l'histoire. Il abandonne aux historiens les grandes figures qui dominent les évènemens, et s'empare de tous ces personnages secondaires et merveilleux qui n'ont presque pas laissé de traces sur la route des siècles: c'est du moins ainsi que nous le voudrions voir agir entre des limites purement littéraires. L'histoire n'aurait plus alors le droit de crier à l'usurpation, car le roman historique la laisserait tranquille dans son domaine.

Au reste, les historiens d'aujourd'hui ne peuvent avoir aucun reproche de ce genre à adresser aux romanciers, puisqu'ils cherchent eux-mêmes à atteindre l'effet du roman. L'imagination, autrefois condamnée par la Clio routinière, règne maintenant en souveraine absolue dans leurs ouvrages. Au moyen-âge, ils composent des légendes; sous Mazarin, des couplets; sous Louis XIV, des odes. Ils parent leurs personnages comme des héros fictifs, et les présentent au lecteur avec toute sorte de descriptions et de précautions oratoires. Plus studieux que leurs devanciers, ils remontent, j'en conviens, aux sources originales; mais au lieu d'y puiser avec calme, ils agitent violemment la surface et cherchent à produire un bouillonnement factice. Quelquefois ils consentent à ne pas troubler l'eau, sauf à s'y mirer complaisamment; en sorte que, par un juste retour des choses d'ici-bas, comme dit Molière, ce sont maintenant les romanciers qui peuvent se plaindre des empiètemens des historiens. Le devoir de la critique est d'empêcher, autant qu'il est en elle, cette confusion des genres, et c'est ce qui explique pourquoi nous nous sommes arrêté, en passant, à une discussion importante dont le dernier mot n'a pas encore été dit. Observateur impartial de ce mouvement d'idées, nous avons voulu constater le flux et le reflux de l'art vers la science, et de la science vers l'art. Indiquer la hauteur des dernières marées est peut-être un moyen d'éclairer les navigateurs sur les dangers de celles qui se produiront plus tard.

Abordons maintenant le roman historique considéré en lui-même, isolément.

Nous avons déjà caractérisé d'un trait les différentes impulsions auxquelles il a obéi dans la région des idées; mais cela ne suffit pas, si nous voulons que notre étude soit complète. Il nous reste encore à saisir les variations successives de sa physionomie littéraire, à jalonner la route chronologique où il est passé, à le suivre, pour ainsi dire, dans ses affections passagères pour tel ou tel siècle, telle ou telle patrie. Deux systèmes principaux se présentent d'abord à nos yeux, celui de Walter Scott et celui de M. Victor Hugo. D'un côté, l'étude patiente des caractères, habilement mêlée au développement graduel et logique de l'action; de l'autre, le règne violent de la passion et de l'image, se traduisant presque toujours en une antithèse éclatante. Les deux romanciers sont tous deux magiciens; mais le premier, mystérieux, calme, souriant, évoque doucement, sans fracas, les ombres du passé, charmans fantômes qui reprennent peu à peu forme humaine dans le silence du cabinet; tandis que le second, se livrant à de bruyantes et vigoureuses incantations, force les morts à se lever soudainement et à manifester aussitôt les mouvemens les plus énergiques de la vie. Les personnages de Walter Scott, une fois sortis de leur ombre protectrice, se montrent avec tous les attributs de la réalité. On dirait qu'ils marchent libres et forts sur le sol des vivans, qu'ils n'appartiennent plus au maître puissant dont la baguette les a ressuscités. Les rayons de notre soleil les environnent, ils respirent notre air, ils ont nos sentimens et nos faiblesses; ils sont, en un mot, à notre niveau parfait. Ce qui les charme, ce qui les attire est autour d'eux plutôt qu'au-dessus et au-dessous. Ils n'ont rien de réellement céleste ou d'exclusivement infernal; ils sont humains. Ceux de M. Victor Hugo, au contraire, impriment rarement leur pied dans cette terre maternelle et féconde. Enfans de l'imagination, ils planent toujours dans les hauteurs du ciel, lorsqu'ils ne s'enfoncent pas dans les profondeurs de l'enfer. Esclaves d'une volonté systématique, absolue, ils obéissent, dans leur agitation prestigieuse, au bras tendu qui les a lancés dans l'espace. Leur existence est plutôt galvanique que réelle : ils ont plutôt les dehors de la vie que son essence même. Ils ont été rêvés, non créés. Il y a une Providence pour les héros de Walter Scott, ou du moins une nature bienveillante et attentive. Pour ceux de M. Victor Hugo, il n'y a d'autre divinité que la fatalité. Chacun d'eux porte empreintes sur son front les lettres du redoutable mot : Ἀναγκη, que le poète a épele sur les murs de Notre-Dame. La muse de l'observateur écossais dirait volontiers : « Qui m'aime, me suive! » tandis que celle du poète des *Orientales* vous dit toujours impérieusement : « Suivez-moi! » Attrait ou entraînement, séduction ou fascination, liberté ou fatalité, vous avez suivi également, j'en suis certain, les deux enchanteresses irrésistibles, parce que vous trouviez dans chacune d'elles le complément de l'autre, parce qu'elles embrassaient ensemble tout le domaine de la pensée humaine : le rêve et la réalité.

Au premier abord, ces deux systèmes de roman historique paraissent seuls applicables. Le romancier conquiert une époque ou se laisse conquérir par elle; il cherche à en reproduire l'esprit ou il la ramène d'autorité à une idée personnelle qu'il croit l'idée du siècle. Dans ce dernier cas, il arrive

souvent que l'idée n'est pas réellement au fond de l'époque. L'écrivain la jette audacieusement dans le passé, comme Condé lançait son bâton de commandement dans les rangs ennemis. L'idée est reconquise par le poète, comme le bâton de commandement par le général. Entre ces deux genres de roman historique, il y en a pourtant un troisième que nous négligeons, je veux parler de celui où domine le fait pur et simple, et dont M. Alexandre Dumas s'est emparé. En littérature comme en histoire, le fait systématisé conduit au matérialisme excessif. Lorsqu'on se préoccupe surtout des allées, des venues, des marches et des contre-marches de ses personnages, on n'a pas le temps de les étudier dans leur nature, comme Walter Scott, ou de les idéaliser par l'imagination, comme M. Victor Hugo. On se sauve alors à force d'esprit : le mot supplée à la situation, le trait à la couleur. On remplace un caractère par un accident, une passion par un caprice, une fine observation par une épigramme. Le scepticisme élégant et moqueur cherche à faire oublier l'attrait d'une haute et calme raison ou le charme victorieux d'une foi puissante. C'est une théorie dangereuse, qui blesse souvent celui qui la met en pratique. Le roman historique, ainsi compris, pourrait bien se pétrifier entre les mains d'un écrivain moins habile que M. Dumas.

Mais nous n'en sommes pas encore à la conclusion. Ne nous hâtons pas trop de condamner la forme romanesque dont nous nous occupons. Nous interrogerons l'avenir du roman historique lorsque nous l'aurons amené jusqu'à nos jours, après ses excursions dans le moyen-âge et l'antiquité.

Parti du moyen-âge, où il a trouvé ses plus réels succès, le roman historique est resté long-temps fidèle à cette époque, soudainement rajeunie. Dans son ardeur envahissante, il a fait irruption dans le monde féodal, et l'a tyranniquement exploité jusqu'à ce que les lecteurs aient crié merci. *Notre-Dame de Paris* fut le type du genre. Les sectateurs effrénés du romantisme, cette catégorie d'esprits moutonniers qui auraient été bergers sous *l'Astrée*, faiseurs de madrigaux sous le cardinal de Bernis, et voltairiens décidés sous l'empire, traitèrent le chef-d'œuvre de M. Victor Hugo comme les rhéteurs honnis par eux avaient traité l'Iliade et l'Odyssée. Tous les romans inspirés par le moyen-âge eurent un moule commun. De même qu'autrefois tout poème épique devait avoir un naufrage et une descente aux enfers, de même toutes les compositions gothiques mirent en scène une bohémienne, sœur d'Esmeralda, et des scènes de truands imitées du grotesque et original tableau de la Cour des Miracles. Ces maladroites et serviles copies amenèrent nécessairement le discrédit sur une époque intéressante et encore fort obscure de notre histoire. Des excès de toute sorte en détachèrent les sympathies qui s'y étaient ralliées d'abord. Non contens de placer dans la bouche de leurs personnages la langue supposée du XIIIe ou du XIVe siècle, certains romanciers voulurent la parler eux-mêmes, comme s'ils se fussent nommés Froissart et Joinville : ridicule de vieillard qui chercherait à reproduire les premiers bégaiemens de l'enfant! Cet abus impardonnable d'une langue virile et forte, sacrifiée à un idiome tâtonnant, incomplet, fut une des plus grandes fautes de l'école moderne. Les révolutions, pour être durables, doi-

vent compter avec la tradition. On ne supprime pas, d'un seul coup, les travaux sérieux et logiques de deux siècles féconds.

Le moyen-âge, si plein de verdeur et de jeunesse au moment de sa résurrection, devait donc vieillir et retomber aussitôt dans sa poussière, comme ces morts rendus à la vie par une incantation mystérieuse et abandonnés ensuite par le puissant magicien qui les avait appelés. Le roman historique, chassé par la nécessité d'un héritage qu'il avait gaspillé en si peu de temps, fut obligé de se mettre en quête d'autres découvertes. L'antiquité romaine et grecque, entrevue à travers les cours d'archéologie, séduisit quelques esprits avides de nouveauté ou plutôt de rajeunissement. Quelle conquête pour eux que celle d'un mobilier pélasgique ou étrusque! Que de mystères devaient renfermer les *atria* et les *ergastula!* — Herculanum et Pompeï semblaient avoir été conservées tout exprès pour initier les curieux à tous les détails de la vie privée des Romains. On se jeta avec ardeur sur ces richesses inexploitées. Le roman antique eut un instant de faveur; la courtisane au violent regard, aux épaules de marbre, à la taille musculeuse et fière, remplaça la svelte bohémienne aux pieds fugitifs, aux formes nerveuses et délicates. Pour ceux que les scènes de pilori et de gibet avaient intéressés autrefois, l'épingle d'or enfoncée par les dames romaines dans le sein des belles esclaves devait avoir un éclat éblouissant, une attraction irrésistible. Peut-être aurait-il fallu, pour la production des mêmes effets, que l'auteur eût parlé la langue latine, comme il avait déjà parlé la langue du moyen-âge. Ce dernier trait manque à la ressemblance presque complète des deux genres de roman historique dont nous venons de nous occuper.

Rien de plus illogique, au reste, que cette invasion du roman dans les temps antiques. Le roman, on ne peut le nier, est une forme littéraire toute moderne, la seule peut-être dont nous ayons à nous glorifier. Il est le fils de la civilisation chrétienne : il procède surtout du mouvement philosophique du XVIII[e] siècle. La femme, élément indispensable de toute fiction romanesque, était, avant notre ère, complètement étrangère à cet ensemble de relations de famille que nous appelons vie privée. Propriété de son père, de son époux ou même de son fils, elle n'avait généralement qu'une valeur négative et aucune puissance d'action comme femme. Lorsqu'elle agissait, elle agissait comme un homme. Toute cette psychologie de l'amour, sans laquelle il n'y a point de roman, tous ces rêves de bonheur abstrait et de communion intime, ces aspirations vers la sphère élevée où deux âmes se rencontrent égales et fraternelles, ces droits particuliers, cette dignité légitime de la femme moderne, étaient parfaitement inconnus à la vierge et à la dame romaines. Le maître de la maison avait un lit pour la table et un lit pour l'amour : ce rapprochement est significatif. Il indique nettement que l'homme n'avait alors que des appétits. Introduisez le roman dans une société ainsi faite. Qu'arrivera-t-il? une chose inévitable. C'est que vous mêlerez volontairement ou à votre insu l'élément chrétien aux mœurs païennes. Vos personnages atteindront aussi peu la réalité romaine que les citoyens de la république française à qui on avait donné les noms de Marius et de Scévola.

S'il prétend demeurer original et réel, le roman sera donc forcé de se restreindre au monde moderne. Plus il se rapprochera de nos jours, et plus il aura de chances d'être vrai, puissant, actif. M. Alexandre Dumas est, de tous nos romanciers historiques, le premier qui ait compris cette nécessité. Abandonnant pour une bonne fois les périodes nébuleuses, il a lancé son facile esprit dans les clairs horizons du dernier siècle, et chacun a salué avec joie cette muse franche, simple, alerte, qui rompait si décidément avec les habitudes déclamatoires et les sentimens exagérés. L'auteur d'*Antony*, affriandé par les jolis scandales du règne de Louis XV, avait paru renoncer complètement au moyen-âge. Se repentirait-il d'avoir fréquenté si excellente et si mauvaise compagnie? *Jeanne d'Arc* serait-elle une expiation du *Chevalier d'Harmental?* M. Alexandre Dumas est encore trop jeune pour faire pénitence. D'où vient donc ce retour subit à une époque si éloignée en apparence des préoccupations de l'auteur? M. Alexandre Dumas aura pensé sans doute qu'il manquait une figure (la plus grande et la plus belle) à son tableau de la cour de Charles VII. Ce volume de *Jeanne d'Arc* est une restitution, un complément : il ne pouvait être autre chose.

Jeanne d'Arc n'est pas une héroïne de roman : c'est une jeune fille simple, naïve, qui, dans le secret de son cœur, entend le retentissement d'une voix divine. Comme l'a dit M. Alexandre Dumas dans sa préface, en termes un peu trop enthousiastes, la Pucelle d'Orléans est le Christ de la France. Elle ressemble à une de ces images byzantines qui, les yeux au ciel et la main sur le cœur, paraissent étrangères à toute passion sensuelle. La vierge inspirée a une mission à remplir; elle n'a pas le temps d'aimer, d'être femme. C'est un ange un moment revêtu de l'enveloppe humaine, et qui s'envolera au ciel quand son heure sera venue, sans rien emporter de la terre. Ce doux et brûlant esprit, purifié par les flammes du bûcher de son alliance passagère avec la matière, remontera calme et sans tache vers la divine intelligence qui l'a envoyé. Jeanne d'Arc est si bien une créature surnaturelle, qu'elle ne laisse après elle ni regrets ni reconnaissance. Elle quitte ses parens pour aller vers le roi, comme Jésus abandonne sa mère pour aller au temple; l'enthousiasme et les révoltes l'entourent, mais il ne s'élève autour d'elle aucun sentiment humain. Qui oserait l'aimer? Elle est si au-dessus, par ses visions merveilleuses, de tous ceux qui l'entourent! Le gentil roi le pourrait peut-être, mais Jeanne d'Arc vient le déranger dans sa vie molle et oisive. Il refuserait presque de l'écouter, si elle n'était si persuasive par sa simplicité même. Personne ne veut croire en elle après le premier miracle. A chaque crise de la fortune du roi, on lui demande de nouveaux signes de son élection. Triste alors et pensive, elle se retire pour prier, et obtient de Dieu un nouveau prodige. Le doute la poursuit partout, malgré les triomphes les plus inattendus. La voit-on superbe et hardie, agitant son drapelet au milieu de la mêlée et mettant en déroute les plus valeureux ennemis, chacun s'étonne et crie malgré lui : Vive la Pucelle! Si elle rentre un moment au logis pour se reposer, les chefs de l'armée tiennent conseil en son absence, et prennent des résolutions à son insu. C'est l'existence la plus angélique et

la plus douloureuse. Lorsque sa mission est accomplie, elle pleure, comme Jésus, sur ses malheurs futurs, sans qu'elle puisse les éviter. Ce sont les mêmes douces plaintes et la même résignation suprême. L'heure du supplice arrive : on viendra peut-être la délivrer. Non, cette fille d'un autre monde n'a aucun ami dans celui-ci. Charles VII l'a oubliée; Dunois lui-même, qui avait été quelquefois bon et paternel à son égard, ne tentera pas un coup de main héroïque, avec une poignée de gentilshommes, pour enlever la naïve guerrière au bûcher. Jeanne d'Arc est passée sur la terre comme un éclair divin; elle était bonne et *pitoyable* plutôt qu'aimante. Le bruit du combat exaltait seul ses esprits. Hors de là, elle était paisible et sereine : un enfant plein de candeur et facile à s'attrister; timide et toujours plus près des larmes que du sourire.

Avec tant de pureté, tant de calme, tant de sainteté, on ne peut pas, nous le répétons, faire de Jeanne d'Arc une héroïne de roman. Vous avez vu de ces lumières fantastiques, prêtes à s'éteindre dès qu'on en approchait. Eh bien! il me semble que Dieu aurait prêté à sa vierge quelque chose de cette nature fugitive, si quelque passion terrestre s'était élevée autour d'elle. Ainsi donc il était impossible, il eût été sacrilége de donner à Jeanne d'Arc un amour humain, de transformer l'ange en femme. C'eût été renouveler sérieusement la scandaleuse et impardonnable profanation de Voltaire. Tancrède et Clorinde ne sauraient trouver place dans la touchante et divine élégie de la Pucelle. Il y a de ces existences qu'il faut raconter avec foi, avec amour, sans y ajouter un seul mot, un seul ornement. Je ne connais rien de préférable, pour ce récit, au style simple et convaincu du chroniqueur. M. Alexandre Dumas a généralement respecté les détails d'une vie si chaste et si charmante. Il a trouvé çà et là quelques mots pleins d'émotion et de vérité; mais le dirai-je? l'auteur d'*Antony* me paraît trop sceptique pour écrire une légende. Il ressemble légèrement à ces trouvères matois qui riaient toujours un peu des pieuses naïvetés de leurs *dits*. Vous vous souvenez de cet air dont parle M. Alfred de Musset, où l'accompagnement se moque tout bas du thème. Eh bien! en lisant les pages de *Jeanne d'Arc*, j'entends de loin en loin le refrain de cet air-là. Il est vrai que, pour remarquer l'accompagnement, il faut avoir l'oreille fine et curieuse du critique. Un lecteur ordinaire ne saisira que le thème, et il le trouvera sincère. Peut-être l'est-il réellement. Vous verrez que ce sera moi qui aurai fait l'accompagnement, sans m'en douter.

L'auteur a rarement ajouté au fond du récit, et lorsqu'il l'a fait, il a voulu y mettre la réserve de l'artiste qui rafraîchit un vieux tableau de maître. L'illusion sera complète pour les lecteurs de romans. Je ne réponds pas que les historiens ne soient plus sévères; mais ce n'est pas pour eux, qui la savent, que la vie de Jeanne d'Arc a été écrite. Lorsqu'on a affaire à un esprit aussi fécond et aussi varié que celui de l'auteur de *Mademoiselle de Belle-Isle,* on n'a jamais le droit de se fâcher sérieusement. Si vous approuvez son livre, tant mieux pour vous et pour l'écrivain; si vous l'aimez moins

que quelques autres, attendez au mois prochain; que dis-je? à la semaine prochaine, et une comédie attrayante, spirituelle, un roman cavalier, spirituel (il faut toujours répéter ce dernier mot quand on parle de M. Dumas) vous dédommageront amplement de votre bienveillant souci. Il n'est pas de romancier qui pratique l'indemnité avec plus de profusion. M. Alexandre Dumas traite ses lecteurs comme des émigrés; il faut convenir aussi, pour l'honneur de ses lecteurs, qu'ils lui sont toujours restés fidèles, et cette vertu vaut bien quelque chose dans notre temps de réputations d'un jour.

A côté du livre de M. Dumas, j'ai beau chercher, parmi les publications récentes, d'autres ouvrages qui se rattachent par quelques points au roman historique : je ne rencontre que des écrivains sans vocation qui ouvrent la biographie universelle et rattachent à de grands noms les ridicules inventions de leur esprit. Au moment où j'écris ces lignes, Shakspeare, le roi de la fantaisie, est donné en pâture aux lecteurs de feuilleton. Le roman historique est devenu la ressource des auteurs impuissans qui ne trouvent pas en eux-mêmes le principe d'une libre inspiration. Est-ce à dire pour cela que ce genre n'ait plus d'avenir? J'inclinerais presque à le penser, quand je vois la direction générale imprimée aujourd'hui aux productions romanesques. Le roman historique, même personnel, est une œuvre sérieuse et qui ne s'écrit pas en un jour : il demande de longues études, un dévouement consciencieux, une foi énergique. Il faut se sentir poussé, lorsqu'on veut l'entreprendre, par la fatalité du génie. Or, quoi qu'en disent quelques écrivains rêveurs, de nos jours la foi est rare. Après les excès de toute sorte qui ont signalé le triomphe légitime des nouvelles idées littéraires, une hésitation universelle tient tous les esprits en suspens. La génération actuelle ne sait plus, dans le double naufrage de la liberté et de l'autorité, à quel système se vouer, à quelle forme se soumettre. Quelques-uns, effrayés du vide de l'avenir et de la grande ombre du présent, ont demandé une animation factice au passé. Absurde tentative! Lorsqu'on a un souffle de vie, quelque vacillant, quelque faible qu'il soit, on ne doit pas se suicider dans l'espérance de renaître avec une jeunesse nouvelle. Le passé a laissé au présent tout ce qu'il avait de réellement vital, et c'est avec cet héritage, moins onéreux qu'on ne le croit communément, que les idées de l'heure présente gravitent vers une réalisation future plus ou moins éloignée. En attendant cette recrudescence mystérieuse, ne calomnions pas l'avenir où elle s'élabore. Les formes littéraires ne sont que les écorces successives du grand arbre qui porte l'idée. Qu'importe que l'écorce de cette année s'exfolie, que la forme naguère triomphante s'efface? Si le roman historique est destiné à mourir comme la tragédie, nous nous consolerons de cette perte avec Walter Scott et quelques autres, comme les amis de la tragédie se consolent avec Corneille et Racine.

HIPPOLYTE BABOU.

BULLETIN.

Pourquoi la chambre des pairs n'a-t-elle pas consacré plus d'un jour à la discussion de l'adresse ? Rien au début de la session ne lui imposait une telle hâte. A cette époque, il n'y a jamais encombrement de travaux, puisque les communications du gouvernement ne commencent qu'après la clôture des débats de l'adresse dans les deux chambres. Il n'y a guère d'exception que pour le budget, dont l'examen, selon le vœu de la charte, appartient en première ligne aux députés. La pairie est donc libre de toute autre affaire quand elle discute l'adresse au roi, et rien ne l'empêche d'examiner à fond toutes les questions politiques dont le discours de la couronne offre comme le résumé. Chose étrange ! on s'est plaint souvent au Luxembourg que le temps manquait à la chambre des pairs, soit dans le cours, soit à la fin de la session, pour approfondir les choses, et voilà qu'au début, la pairie brusque en un jour le vote de son adresse !

Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée : nous ne demandons pas à la pairie une vivacité de passions politiques que sa constitution ne comporte pas; mais nous voudrions qu'elle profitât mieux des occasions qui lui sont offertes d'affirmer aux yeux du pays l'esprit qui la caractérise. Chaque année la chambre des pairs a la parole avant la chambre des députés. L'organisation permanente de son bureau lui permet toujours de devancer d'une semaine l'ouverture des débats au palais Bourbon. Pourquoi ne pas profiter de cet avantage ? Encore une fois, il ne s'agit pas d'opposition ardente; mais il nous semble que sur les bancs de la pairie il ne manque pas d'hommes graves à la hauteur de toutes les questions, et pouvant jeter sur tous les problèmes une lumière désirable. On n'a pas une tribune pour la laisser muette. N'y a-t-il rien à dire sur la question financière ? Pourquoi attendre

la présentation du budget qui, au Luxembourg, est toujours si tardive? Nos rapports avec l'Europe, notamment avec l'Angleterre, la situation de l'Orient et de la Grèce, offraient aux diplomates et aux hommes d'état de la pairie une carrière assez étendue. A l'intérieur, il n'y avait donc pas d'observations à faire sur l'esprit qui se révèle dans une certaine partie du clergé? La chambre des pairs a paru craindre de prendre l'initiative en quoi que ce soit : on eût dit qu'elle était lasse avant d'avoir commencé.

Tout s'est réduit à quelques altercations entre M. le marquis de Boissy et M. le ministre des affaires étrangères. M. le marquis de Boissy est décidément le tribun du Luxembourg, et il résume à lui seul toute l'opposition. A lui seul il fait l'office d'une armée; il harcèle l'ennemi, il l'attaque de front, il reste le plus long-temps possible sur le champ de bataille. S'il avait autant de tact que d'ardeur, autant de talent que de passion, ce serait un adversaire très redoutable. Ce n'est pas en répondant à M. de Boissy, mais à M. de Veyrac, que M. Guizot, qui seul a parlé au nom du gouvernement, a vivement blâmé la démonstration des légitimistes à Londres. M. le ministre des affaires étrangères a surtout insisté sur cette considération qu'il importait de ne pas laisser se réveiller dans les cœurs des passions violentes; que ce réveil serait un grand mal que le gouvernement doit combattre en s'opposant avec fermeté à des manifestations coupables.

Empêcher le réveil des passions est un but louable, mais sera-t-il atteint? Il est permis d'en douter quand on a vu l'impression produite sur la chambre des députés par le dernier paragraphe du projet d'adresse. « La conscience publique, dit l'adresse, flétrit de coupables manifestations. Notre révolution de juillet, en punissant la violation de la foi jurée, a consacré chez nous la sainteté du serment. » Il était impossible de s'élever avec plus d'énergie contre la conduite du parti légitimiste. Aussi sur les bancs de la droite l'agitation était grande. M. Berryer s'est rendu sur-le-champ dans les bureaux du secrétariat pour s'assurer *de visu* des expressions consignées dans l'adresse. Des membres du parti légitimiste, même parmi ceux qui n'ont point été à Londres, se livraient aux récriminations les plus amères. On veut nous flétrir, disaient-ils, et l'on n'ose pas nous exclure. Au moins le gouvernement de la restauration avait le courage de ses passions; il fit saisir Manuel de vive force; aujourd'hui, on veut déshonorer des députés sans oser proclamer ouvertement leur indignité.

On comprend combien la discussion sera vive. Ce n'est pas à coup sûr sans y avoir réfléchi qu'on a atteint d'un bond les dernières limites dans l'appréciation de la conduite des légitimistes. L'écrivain distingué qui a tenu la plume au nom de la commission connaît la valeur des termes. On s'est proposé d'aller aussi loin que possible; on ne s'est pas contenté de blâmer, de condamner, on a voulu *flétrir,* et c'est sur ce terrain brûlant que s'engagera le combat. Évidemment le ministère croit de son devoir et de son intérêt de donner à cette lutte une extrême gravité. Il veut montrer cette fois qu'il sait être résolu. C'est une revanche qu'il a besoin de prendre.

Avec le paragraphe sur les légitimistes, la phrase la plus remarquable de l'adresse est celle qui a trait au droit de visite. On y rappelle les négociations promises qui doivent tendre à replacer notre commerce sous la surveillance exclusive de notre pavillon. En parlant ainsi, la commission a compris qu'elle avait l'avantage de prendre l'initiative pour exprimer la véritable pensée de la chambre; si elle ne l'eût pas fait, un amendement fût venu, dans le cours des débats, combler la lacune de l'adresse. Cette considération a dû aussi déterminer le ministère à consentir à cette initiative; de cette manière, il prévient le triomphe d'un amendement qui aurait pu partir des rangs de l'opposition.

Au surplus, si la phrase sur les négociations promises prévient un amendement, elle rouvre solennellement le débat sur le droit de visite. Elle est une preuve convaincante de la persévérance de la chambre à suivre la même pensée. Dans les affaires où des négociations sont entamées, une sage réserve est sans doute imposée au cabinet, c'est son devoir, c'est son droit. Toutefois, la chambre voudra savoir si les négociations promises ne sont pas un leurre, et si elles doivent aboutir au résultat souhaité dans un avenir qui ne soit pas trop chimérique. Au sujet de l'Angleterre, d'autres questions surgiront. L'adresse, qui répète beaucoup d'expressions du discours de la couronne, s'est abstenue de reproduire les mots de *cordiale entente*. Elle ne parle que d'un accord de sentimens entre les deux cabinets de France et d'Angleterre sur les évènemens de l'Espagne et de la Grèce. C'est encore un hommage aux véritables intentions de la chambre. Dans les rangs même de la majorité, on avait pensé que le ministère n'était pas resté dans une juste mesure par la vivacité de ses expressions en parlant de nos rapports avec l'Angleterre.

Sur la question de la liberté d'enseignement, l'adresse reproduit d'une manière textuelle la phrase du discours de la couronne. Toute modification eût pu être considérée comme un affaiblissement. Il est probable qu'à la chambre des députés on n'imitera pas le silence gardé à la chambre des pairs, et qu'il sera question à la tribune de la conduite de certains représentans du clergé. On voit que ni les questions irritantes, ni les difficultés sérieuses ne font défaut au début de cette session. Pour notre part, nous ne sommes pas frappés autant que certaines personnes de l'indifférence universelle qu'on dit être le caractère de notre époque. Aujourd'hui, selon nous, on n'est pas tant indifférent qu'indiscipliné et égoïste. On a même si peu d'indifférence pour ses intérêts et ses opinions politiques, qu'on en cherche à tout prix la satisfaction, sans s'inquiéter de ce qui pourrait être utile au bien général, à la cause dont on se dit le soldat.

Voyez ce qui s'est passé au sein de la majorité dans l'affaire de la dotation. Des députés conservateurs n'ont pas craint de prendre brusquement l'initiative du refus, sans s'embarrasser si par cette conduite ils ne blessaient pas les plus hautes convenances. De son côté, le ministère n'a pas su prévenir une telle incartade. On est un peu confus aujourd'hui de tant d'incon-

séquences. Dans l'intention de réparer les fautes commises, quelques personnes ont engagé les ministres à ne pas abandonner sans retour le projet de dotation, et l'on s'est remis à en parler comme d'une chose possible. C'est s'y prendre un peu tard.

Nous ne savons pas si du côté de l'opposition il y a beaucoup plus d'ensemble. Comme nous l'avons déjà remarqué, M. Hippolyte Passy, en quittant la chambre des députés, a déterminé la dissolution du petit parti qui se groupait autour de lui. Tout semblait donc inviter M. Dufaure à rentrer dans les rangs du centre gauche auquel il appartenait dans l'origine. Rien n'a été négligé de la part des hommes éminens du centre gauche pour opérer cette fusion désirable. Pour désarmer toutes les susceptibilités de M. Dufaure, on lui a offert de changer le lieu de réunion du centre gauche; on avait pensé qu'il hésiterait peut-être à accepter le salon de l'honorable M. Ganneron, dont on sait l'attachement à M. Thiers. Toutes ces avances ont été en pure perte; M. Dufaure a tout décliné, et il a préféré l'isolement.

Le caractère de notre temps n'est donc pas de ne se soucier de rien, mais de se préférer à tout. On n'a jamais tant parlé d'association que dans notre siècle, et jamais les actes n'ont été moins conformes aux discours. Il semble qu'en se réunissant, les individus soient persuadés qu'ils perdent toute leur importance, et jamais cette maxime que l'*union fait la force* n'a trouvé plus d'incrédules.

Ce serait cependant une grande erreur de penser que l'œuvre de la consolidation politique soit terminée. Le sol n'est pas encore tellement ferme sous nos pas que chacun puisse croire qu'il n'a plus qu'à marcher à sa fantaisie. Nous entrons dans une phase nouvelle qui aura ses épreuves et ses dangers. Un parti qui ne laisse pas que d'être assez considérable semble résolu à descendre dans la lice contre le gouvernement de 1830; il s'irritait d'être dans l'ombre, dans l'oubli; il a cherché les moyens de rappeler sur lui l'attention publique. Tel a été le but du pèlerinage de Londres. Si l'optimisme est une vertu pour les hommes et les partis politiques, on ne saurait refuser au parti légitimiste ce mérite et cette force, car il lui faut bien peu de chose pour lui inspirer de grandes espérances. On ne peut se dissimuler qu'aujourd'hui il est plein de confiance; il ne fait pas mystère de ses desseins, et il marche tête haute vers un avenir qu'il ne croit pas très éloigné.

Nous n'éprouvons ni ne voulons inspirer d'alarmes excessives, mais nous disons que les conjonctures sont sérieuses, qu'il est triste de voir au milieu de ces conjonctures les forces vives du gouvernement de 1830 disséminées et partagées. C'est aussi pousser la confiance trop loin que de croire qu'en face d'adversaires déterminés, on peut agir comme si l'on n'avait rien à craindre, et qu'on peut se fractionner à l'infini. La vie d'un peuple libre est une lutte perpétuelle tant contre les ennemis de sa liberté que contre lui-même. Il y faut une vigilance de tous les momens, et il n'est pas moins laborieux de conserver que de conquérir.

Regardons l'Espagne. Ce qui lui manque au plus haut point, c'est la fixité

dans les principes et l'égalité d'humeur. Il y a toujours quelque chose de fantastique dans ce qui lui arrive et dans ce qu'elle fait. On a beaucoup parlé de la patience, de la force de volonté du peuple espagnol; nous le surprenons néanmoins à être très inconstant dans ses désirs et dans ses vues. Il y a six mois, on ne parlait que de gouverner par les cortès; on voulait concentrer en leurs mains tous les pouvoirs; il était à craindre qu'on ne cherchât à dépouiller la royauté de ses plus justes prérogatives. Aujourd'hui, c'est le bon plaisir qui dispose de tout. Au fond, le régime en vigueur aujourd'hui est le despotisme éclairé de M. Zea Bermudez. Il n'est plus question pour le moment du départ de Marie-Christine, et nous ne croyons pas que d'ici à quelques mois, ce départ ait lieu, quels que soient les évènemens qui pourraient survenir en Espagne; or, d'ici là les choses peuvent changer; on craint que d'un instant à l'autre une insurrection n'éclate dans quelque province. Il faut avouer que, si l'Espagne a encore des insurgés disponibles, les prétextes ne leur manqueront pas.

Les bruits les plus sinistres avaient couru sur la Grèce; heureusement ils ne se sont pas confirmés. Toutefois il ne faut pas se flatter que le passage du régime absolu au régime constitutionnel puisse avoir lieu tout-à-fait sans orages, et si quelque chose venait obscurcir les beaux commencemens auxquels nous avons applaudi, il ne faudrait pas se hâter de désespérer de l'avenir. Il y a chez les Grecs des élémens contradictoires qui sont en présence. L'esprit militaire est vivace en Grèce; c'est à lui qu'on doit la conquête de l'indépendance, et il s'est perpétué même après que toute guerre eut cessé. Il ne faut donc pas s'étonner si l'armée ne se plie pas sur-le-champ à toutes les exigences du régime constitutionnel. Les principes de l'ordre civil sont bien nouveaux en Grèce; pour s'enraciner, pour s'affermir en face de l'esprit militaire, il faudra beaucoup d'efforts et de temps.

L'Europe constitutionnelle accepte franchement la mission de donner des conseils à la Grèce pour la préserver des écarts où pourrait tomber son inexpérience. L'Angleterre et la France s'entendent pour présenter au gouvernement grec et à l'assemblée nationale les principes sans lesquels il n'y a pas d'ordre et de liberté possible : les deux chambres, les justes prérogatives de la royauté, l'inviolabilité royale. La Grèce, en recevant ces conseils, devra reconnaître leur sagesse. Elle devra penser aussi qu'il est de son intérêt de les suivre, non-seulement parce qu'ils sont bons, mais aussi parce qu'avec cette docilité intelligente elle se conciliera l'estime et l'appui des gouvernemens constitutionnels. De sages conseils méconnus, des excès commis pourraient être suivis d'une intervention directe dans les affaires de la Grèce; c'est ce que les Grecs doivent surtout éviter.

C'est un noble spectacle à contempler que la constance avec laquelle O'Connell continue son apostolat politique. Ici on peut se servir des mots les plus sérieux et les plus solennels parce que les choses sont derrière les mots. Plus le moment de son procès approche, plus le libérateur de l'Irlande sent ses forces s'accroître. Il inspire sa confiance, son enthousiasme à ses enfans.

Dans une des dernières séances de l'association, un homme bien intentionné, l'ex-maire de Dublin, M. Roë, ayant dit qu'il conviendrait de prier la corporation de Dublin de présenter une supplique au trône dans l'intérêt des accusés; le fils de l'agitateur, John O'Connell, a repoussé avec véhémence une pareille proposition. « J'espère bien, a-t-il dit, que les amis des accusés ne se dégraderont pas au point d'intercéder pour des hommes dont l'unique faute est d'avoir rempli leurs devoirs envers leur pays... Les brises parfumées de ces chères montagnes ne seraient pour mon père ni plus douces, ni plus salutaires que les vapeurs pestilentielles d'un cachot, s'il y doit descendre pour la cause du peuple. » On voit que le fils du libérateur s'étudie à imiter l'éloquence paternelle.

Il a fallu procéder à la formation définitive de la liste du jury. Les officiers de la couronne ont récusé douze jurés, dont dix sont catholiques, et pour la plupart membres de l'association du rappel. De leur côté, les prévenus ont récusé douze jurés, c'est-à-dire douze protestans. On voit que c'est une question, ou plutôt une guerre de religion. Ainsi, avant que le procès ait commencé, la criminalité du fait même a disparu. Ce ne sont plus des accusés ni des juges, ce sont des combattans. Une protestation solennelle contre la formation de la liste du jury a été publiée. Les accusés se plaignent que l'on ait omis à dessein d'y porter les noms de plusieurs catholiques qui devaient y figurer; ils objectent aussi que plusieurs des jurés tombés au sort ne résident pas dans le comté de la cité de Dublin. D'après la formation de la liste, on semble déjà s'attendre à la condamnation d'O'Connell; mais cette condamnation sera bientôt érigée en martyre, et la puissance morale du libérateur n'en sera pas abattue. O'Connell proclame déjà que l'issue du procès est indifférente à l'Irlande, et qu'elle ne concerne que lui. « Je remercie, a-t-il dit, ceux qui nous accusent d'avoir exclu tous les catholiques romains du jury; au moins si je suis condamné, je n'aurai pas le regret de me voir forcé de compter un catholique parmi mes juges... Si je suis condamné, je vous prie, pas de bruit, pas de désordre, pas de tumulte. J'espère que trois jours après la condamnation, s'il y en a une, chacun voudra porter une marque distinctive pour indiquer qu'il est *repealer*. » Le procès qu'on a imaginé d'intenter à O'Connell ne terminera donc rien. Il aura plutôt pour résultat de montrer O'Connell sous un jour plus favorable, de le grandir. Depuis long-temps le libérateur de l'Irlande parlait beaucoup, et il agissait peu. S'il est condamné, O'Connell souffrira pour sa cause, et de telles souffrances constituent la plus puissante des actions. Cependant, au moment où il supportera sa captivité, il faudra bien que le ministère anglais subisse en plein parlement la discussion de tous les griefs de l'Irlande. Qu'on juge de l'impulsion que produiront sur les Irlandais de pareils débats, pendant qu'O'Connell se trouvera en prison. En vérité, nous ne serions pas surpris que les tories les plus éclairés en vinssent à désirer que le procès, faute par le jury de pouvoir tomber d'accord, demeurât sans résultat.

C'est chose assez curieuse en ce moment que de suivre la manifestation

des sentimens de la presse anglaise à notre égard. Nos voisins tiennent à notre alliance, mais ils entendent ne nous rien donner en retour. Aussi, dans leurs journaux, nous voyons un mélange de sentimens bienveillans et de prétentions hautaines. Tantôt le *Times* loue notre ministère et surtout M. Guizot; tantôt il oppose des espèces de démentis aux assertions de M. le ministre des affaires étrangères. Il n'a parlé du droit de visite et des négociations entamées qu'avec beaucoup de raideur. C'est un auxiliaire parfois fort embarrassant.

Voici entre autres un exemple du tendre intérêt que nous porte parfois le *Times*. Quand il y a deux mois on annonça avec une prétention pompeuse le départ pour la Chine de l'ambassade de M. Lagrenée, nous exprimâmes le doute que notre ambassadeur fût admis à l'honneur d'être présenté au maître du céleste empire; nous appréhendions la jalousie des Anglais. Nos craintes n'étaient que trop fondées. Dans le traité conclu entre l'Angleterre et la Chine, il a été stipulé qu'aucun représentant d'une puissance européenne ne serait admis à Pékin. A quoi bon? L'Angleterre s'est chargée de traiter au nom et dans l'intérêt de toutes les autres nations de l'Europe, et le gouvernement chinois échappe ainsi à toute discussion avec tout autre peuple que le peuple anglais. « On rit, dit le *Times*, en pensant à l'apparition des deux ambassadeurs français et américain, envoyés là sans savoir s'ils seraient reçus, et pour conquérir des avantages qui leur étaient accordés avant qu'ils arrivassent. Ils n'ont plus rien à négocier, et ils retourneront dans leur pays pour se faire moquer d'eux. » Il faut convenir que nous avons là de bien bons amis. Quelle délicatesse dans l'expression de leurs sentimens à notre égard! Au moins, cette fois, ils ont la franchise de ne pas déguiser la joie que leur inspire notre déconvenue, qui est tout-à-fait leur ouvrage.

Il se passe en ce moment dans le monde gréco-slave un fait important auquel, au milieu de nos débats intérieurs, nous n'accordons pas l'attention qu'il mérite. L'empereur Nicolas, fidèle à la pensée de Pierre-le-Grand, poursuit le projet de devenir le chef suprême de toutes les églises qui suivent le rite grec. Les efforts de la diplomatie russe sont parvenus à persuader au clergé de la Moldavie de se rattacher au saint synode russe dans toutes les questions qui se rapportent à la foi. En vain le prince Stourdza n'a-t-il rien négligé pour éclairer le clergé moldave sur toutes les conséquences d'une pareille adhésion; le clergé a persisté dans l'intention de se séparer du patriarchat de Constantinople pour se rallier à l'église russe.

Quel exemple donné aux autres églises grecques! Se figure-t-on tous les chrétiens gréco-slaves soumis au grand synode moscovite, c'est-à dire à la toute puissance impériale, car le czar est le maître souverain du clergé russe. Cependant le gouvernement de l'empereur Nicolas n'épargne rien pour détruire en Pologne le culte catholique; pour toute la race slave, l'empereur ne veut qu'une religion, la religion des popes russes. Les gouvernemens et les peuples de l'Europe ne sauraient cependant rester indifférens

à ce prosélytisme tantôt violent, tantôt astucieux, qui deviendra de plus en plus un moyen redoutable de conquête et de domination. Le czar aspire à être le pape de tous les chrétiens qui ne sont ni protestans ni catholiques.

Il serait injuste de méconnaître dans le petit volume que vient de publier M. le général Duvivier un certain mouvement d'idées et des intentions généreuses. Le *Discours au peuple sur les fortifications de Paris* est écrit avec une chaleur un peu prétentieuse, et il a l'ambition de toucher à toutes les questions. M. le général Duvivier ne se contente pas de parler stratégie, il aborde les principaux problèmes d'économie sociale. Dans la partie militaire de sa publication, le général se prononce franchement en faveur des forts. « Au point de vue unique de siége, dit-il, les forts détachés présentent un avantage capital. L'approvisionnement en munitions d'artillerie est toujours une des plus grandes difficultés qu'ait à surmonter une armée d'invasion. Si Paris n'a qu'une enceinte isolée, l'ennemi se gardera bien de l'assiéger; il refoulera la garnison, il resserrera la ville de plus en plus par une chaîne d'ouvrages de fortification passagère, imitant ce que César fit devant Alise... Mais avec les forts détachés il n'en est plus de même; l'armée parisienne, munie de deux cent cinquante pièces de canon, manœuvrant sous l'appui de ces forts, et l'attaquant continuellement, le contraint journellement à des consommations immenses. » Après avoir traité ces questions militaires, M. le général Duvivier cherche à établir comment l'état peut se mettre à la tête de l'industrie, du commerce, et les moraliser : il invite l'état à entrer en concurrence avec les particuliers dans la carrière industrielle, et, pour que le gouvernement puisse arriver à cette noble position, l'auteur voit un grand levier dans les fortifications de Paris, qui nécessitent le matériel d'une armée immense. S'il faut en croire le général, nous avons deux ennemis à conjurer, le paupérisme et l'invasion étrangère. Nous retrouvons dans le *Discours au peuple* les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans les autres ouvrages de M. Duvivier. Il serait temps que cet écrivain militaire distingué maîtrisât davantage son imagination.

F. BONNAIRE.

FERNANDE.

V.[1]

A la terreur qu'avait causée le cri de Mme de Neuilly succéda bientôt la plus grande surprise lorsqu'on vit le hautain champion des traditions aristocratiques, les bras ouverts et le visage riant, s'avancer au-devant de Fernande, et qu'on l'entendit s'écrier :

— Comment! c'est toi, chère amie! Eh! mon Dieu! est-ce bien toi que je retrouve?

Aussi les spectateurs, muets d'étonnement, n'osèrent-ils interrompre les manifestations de tendresse que prodiguait à Fernande une des femmes les plus orgueilleuses du faubourg Saint-Germain, et, témoin inquiet de la reconnaissance, chacun dut attendre une explication sans oser la demander.

Quant à Fernande, comme si aucune émotion nouvelle ne pouvait trouver place en son ame, après les émotions terribles qu'elle venait d'éprouver, elle se laissa embrasser sans témoigner d'autre impression que celle d'une agréable surprise. C'était juste ce que les lois du savoir-vivre et de la politesse exigeaient. Cependant Fabien, qui était le plus rapproché d'elle, crut s'apercevoir qu'elle pâlissait légèrement.

(1) Voyez les livraisons des 17, 24, 31 décembre 1843, 7 et 14 janvier 1844.

— Mon Dieu ! que je suis heureuse, continua la noble veuve, de te revoir ainsi, après cinq années de séparation, encore plus jeune et plus belle, je crois, que le jour où nous nous quittâmes ! — Qu'es-tu devenue, ma pauvre Fernande? Moi, j'ai été mariée et je suis veuve. J'avais épousé M. de Neuilly, un vieillard; ce n'était pas une spéculation, Dieu merci ! car tout son bien était placé en rentes viagères; mais tu sais comme je suis bonne, j'ai vu un dévouement à accomplir, et je l'ai réclamé. Au reste, homme de bonne maison, et, comme je le disais encore tout à l'heure, un vrai de Neuilly, preuves en main : podagre, goutteux, quinteux, avare, j'en conviens, mais trente-deux quartiers, et d'Harcourt par les femmes.

Tout en énumérant les griefs et les avantages de sa position, la prude examinait avec empressement, et avec un regard d'envie encore plus que de curiosité, la beauté gracieuse, l'air de distinction et l'élégance de son ancienne amie; puis s'adressant à Mme de Barthèle :

— Pardon, chère cousine, continua-t-elle, mais je ne puis vous exprimer la joie que je ressens à voir aujourd'hui une de mes plus chères compagnes de Saint-Denis.

— De Saint-Denis? répétèrent avec surprise tous les personnages présens à cette scène.

— Oui, oui, de Saint-Denis; vous l'ignoriez, je le vois, poursuivit Mme de Neuilly. Eh bien ! sachez que nous avons été élevées ensemble, toujours dans les mêmes classes; que Fernande et moi, nous ne nous quittions pas. C'est la fille d'un brave général mort sur le champ de bataille pendant la campagne de 1823, devant Cadix, sous les yeux de monseigneur le duc d'Angoulême, qui lui promit de veiller sur son enfant, sur sa fille unique. Là-bas, nous savions toute cette histoire que vous paraissez tous ignorer ici. Permettez donc que ce soit moi qui vous présente Mlle de...

— Arrêtez! madame, s'écria Fernande. Au nom du ciel, ne prononcez pas le nom de mon père.

Il y avait un tel accent de prière dans ces paroles échappées au cœur de la jeune femme, que Mme de Neuilly s'arrêta.

Jusque-là Fernande, comme on l'a vu, avait gardé le silence. Son maintien annonçait même plus de résignation que d'embarras, plus de honte que de crainte; ses yeux baissés avaient évité tous les regards, et sa dignité naturelle semblait s'accroître à mesure que cette singulière rencontre amenait la révélation d'un secret qui tournait à son avantage. Mais au moment où le nom de son père avait été

sur le point d'être prononcé, par un geste aussi rapide que la pensée, par un cri presque involontaire, par un mouvement de profond effroi, elle avait suspendu ce nom aux lèvres de M[me] de Neuilly, qui effectivement, à la prière de Fernande, s'était arrêtée.

— Eh! pourquoi cela, ma chère, dit la veuve, et quel motif vous force à garder l'incognito comme une reine en voyage? Mais c'est un fort beau nom que le vôtre, et je dirai comme ce roi de Macédoine : Si je ne me nommais Alexandre, je voudrais me nommer...

— Madame, dit Fernande, je vous ai suppliée et je vous supplie encore de vous arrêter; vous ne pouvez savoir quels motifs puissans me font désirer que mon nom de jeune fille reste inconnu.

— Vous avez raison, dit M[me] de Neuilly; je ne puis pas deviner une pareille fantaisie, et je ne comprendrai jamais que la fille du marquis de Mormant...

Fernande jeta un cri de douleur profonde. La honte passa sur son visage comme le reflet d'une flamme ardente; puis la pâleur lui succéda, des larmes mouillèrent ses paupières et ruisselèrent sur ses joues; des sanglots gonflèrent sa poitrine et s'échappèrent en gémissemens étouffés. Enfin, avec cette douleur de l'ame plus forte que l'usage du monde, elle courba la tête, et, ouvrant ses bras comme pour indiquer la résignation devant l'impuissance de sa volonté, elle répondit :

— Vous m'avez fait bien du mal, madame. J'aurais désiré que le nom de mon père ne fût pas prononcé.

— Mais alors il fallait me dire pour quel motif tu désirais que je gardasse le silence.

— C'est que nous ne sommes plus aux jours de notre enfance, madame, répondit Fernande avec un accès de mélancolie profonde; c'est que nous ne sommes plus dans cette maison de paix et d'amitié où la pauvre orpheline fut si heureuse.

— Je crois bien que tu étais heureuse; tu étais la plus savante, la plus fêtée et la plus belle de nous toutes.

— Funestes avantages! dit Fernande en relevant la tête et en fixant un regard sévère et triste sur les trois hommes qui, en proie au plus profond étonnement, assistaient à cette étrange scène sans dire un seul mot.

— Aussi nous te prédisions un beau mariage, continua la noble veuve, et je vois que notre prédiction s'est accomplie. Une voiture élégante, car c'est à toi sans doute la voiture que j'avais remarquée en entrant dans la cour, de beaux chevaux de luxe, un train de

maison; mais il est donc riche, ce M. Duponderay, Dufonderay. Comment appelles-tu ton mari?

— Ducoudray, dit tristement Fernande, en femme qui se résigne à mentir.

— Ducoudray, répéta Mme de Neuilly. Ah çà, j'espère qu'il n'a rien de substitué dans sa fortune, lui; pas de rentes viagères? Ah! c'est que c'est affreux, vois-tu, chère amie, surtout quand on a pris des habitudes de luxe; un malheur arrive, et puis plus d'hôtel, plus de voiture, plus de chevaux. Mais ce que je ne comprends point, pardon de revenir encore là-dessus, c'est de ne point se parer du nom de son père quand il est beau; il y a donc des raisons? Ah! j'y suis, pauvre petite, tu as fait un mariage d'argent? Encore une victime! ton mari est un enrichi, un homme de banque? Ah! malheureuse! je comprends tout, maintenant.

Puis, à l'indécision des physionomies, voyant qu'elle n'avait pas encore rencontré juste, elle reprit :

— Ce n'est pas cela, non. Ah! maintenant je devine; c'est à cause du somnambulisme. M. Ducoudray est comme M. de Puységur, un magnétiseur. Eh bien! je préfère le magnétisme à la banque. Et il te force à le seconder dans son charlatanisme? Ah! véritablement les hommes sont infames! Il te fait lire les yeux bandés comme Mlle Pigeaire? il te fait voir l'heure aux montres des autres? Dans quel temps vivons-nous, mon Dieu! M. de Neuilly avait placé tout son bien en viager, c'est vrai, mais il n'aurait pas forcé Mlle de Pommereuse, une fille d'ancienne noblesse, à devenir somnambule, à voir ce qui se passe dans l'intérieur du corps humain, à guérir des malades; c'est une indignité, et il y a là matière à séparation. Il faut plaider, ma petite. Tiens, je me connais en procès, moi; j'en ai soutenu un de trois ans contre les héritiers de M. de Neuilly. Je t'aiderai de mes conseils, je te soutiendrai de mon crédit; puis, lorsque nous aurons envoyé cet abominable M. Ducoudray magnétiser tout seul, je te réhabiliterai dans le monde, je te présenterai comme la fille du marquis de Mormant; et, sois tranquille, sous mon patronage toutes les portes se rouvriront devant toi. N'est-ce pas, monsieur de Montgiroux? n'est-ce pas, monsieur de Rieulle?... n'est-ce pas, monsieur .... Mais qu'avez-vous donc tous? qu'est-ce que signifient ces visages consternés? Y a-t-il donc encore autre chose?

En effet, on doit comprendre quelle inquiétude agitait tous les membres du conciliabule devant ce nouveau flux de paroles. D'abord

Fernande était restée stupéfaite devant la nouvelle position que lui assignait son ancienne amie. Elle avait jeté les yeux sur Mme de Barthèle, et elle avait vu celle-ci les mains jointes et dans la posture d'une suppliante. Alors elle avait compris qu'on avait eu recours à quelque nouveau subterfuge pour colorer vis-à-vis de Mme de Neuilly son introduction dans la famille; elle eut alors pitié de la duplicité à laquelle parfois sont forcés de s'abaisser les gens du monde; elle étouffa un soupir, et le souvenir de Maurice lui rendant son courage prêt à l'abandonner :

— On ignorait le nom de mon père, dit-elle, c'est un secret qu'il était de mon devoir de garder; vous l'avez divulgué, madame, je ne vous en veux pas, et croyez bien que, dans le bonheur que j'éprouve à vous revoir, je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait.

— Ah! dit Mme de Neuilly blessée de la réponse de Fernande, ce n'est pas ce froid accueil, ce n'est pas cette réserve dédaigneuse que j'avais droit d'attendre d'une amie de dix ans.

— Il n'y a ni froideur, ni dédain dans ma conduite, madame, croyez-le bien, reprit Fernande d'un ton humble et doux, et Mme de Barthèle que voici, et à qui vous pouvez vous fier, je l'espère, sous le rapport des convenances, vous dira que je ne puis ni ne dois me comporter vis-à-vis de vous autrement que je le fais.

— Je dirai, ma chère Fernande, s'écria la baronne emportée par la reconnaissance qu'elle éprouvait pour la conduite digne et dévouée de la jeune femme, je dirai que vous êtes une des plus nobles et des plus charmantes créatures que j'aie jamais vues; voilà ce que je dirai.

— Mais en ce cas, reprit Mme de Neuilly, pourquoi ne pas me dire tout de suite, comme je l'ai fait moi-même : Voilà qui je suis, voilà ce que j'ai fait?

En ce moment, heureusement pour Fernande qui, attaquée directement et poussée à bout, ne savait plus que répondre, la cloche du déjeuner retentit. Mme de Barthèle saisit avec empressement cette occasion de rompre l'entretien.

— Vous entendez, mesdames? dit-elle, on sonne le déjeuner; à plus tard les confidences, vous aurez toute la journée pour cela.

Puis, comme en ce moment le valet entrait annonçant qu'on était servi :

— Monsieur de Vaux, dit-elle, conduisez Mme Ducoudray; monsieur de Montgiroux, donnez le bras à Mme de Neuilly.

Quant à Fabien, il s'était déjà emparé du bras de Clotilde.

On passa dans la salle à manger.

Comme il y avait quatre femmes et trois hommes, deux femmes devaient être placées à côté l'une de l'autre. Mme de Barthèle fit asseoir Fernande à sa droite.

M. de Montgiroux se plaça à sa gauche. De l'autre côté de Fernande s'assit Léon de Vaux, puis Mme de Neuilly en face de la baronne, puis, à la droite de Mme de Neuilly, Fabien de Rieulle, et enfin Clotilde, qui se trouva ainsi entre Fabien et M. de Montgiroux.

Le secret de la naissance de Fernande, que l'on venait d'apprendre grace à l'indiscrétion de Mme de Neuilly, préoccupait fort tout le monde, et surtout la baronne. Mme de Barthèle ne cessait de se féliciter intérieurement sur sa pénétration, qui lui avait fait reconnaître presque du premier coup-d'œil dans Fernande toutes les habitudes d'une femme de qualité; aussi se mit-elle à lui faire les honneurs de la table avec une politesse affectée. Mme de Neuilly devait s'y méprendre, et c'était là pour Mme de Barthèle le point important.

— Ah! c'est une fille de noblesse, pensait Mme de Barthèle; eh bien! il était impossible qu'il en fût autrement, et sans doute mon fils, en s'attachant comme il l'a fait à elle, ne l'ignorait pas; tout serait pour le mieux si Mme de Neuilly n'était point là. Envieuse et méchante, cette femme a véritablement un mauvais génie qui la pousse partout où l'on ne voudrait pas la voir.

Ce secret n'avait pas, comme on le devine bien, produit une moindre impression sur M. de Montgiroux que sur la baronne : depuis deux heures, Fernande lui était apparue sous un jour si nouveau, qu'il voyait surgir en elle mille qualités qu'il n'y avait point encore découvertes; il lui était démontré que Léon de Vaux soupirait inutilement; il commençait à croire que Fabien n'avait jamais eu aucun droit sur elle; enfin la douleur de Maurice lui faisait douter que Maurice eût jamais été son amant. Puis, notre orgueil nous souffle toujours à l'oreille que l'on fait pour nous plus que l'on n'a fait pour les autres. A la suite de cette douce caresse de son amour-propre, de cette séduisante flatterie de sa vanité, une idée incertaine, vague, indécise, se présentait à l'esprit de M. de Montgiroux, idée folle, idée à laquelle il ne s'arrêtait pas, mais à laquelle cependant il revenait sans cesse malgré lui, celle de s'attacher sa jolie maîtresse par des liens plus sacrés. Il avait sur ce point, et dans le cas où il voudrait les invoquer, bien des antécédens pour faire excuser son entraînement, même à la chambre haute. Toutes ces idées avaient

quelque chose de doux à l'imagination blasée du pair de France, et dans son for intérieur, il se sentait rajeunir; comme la lampe qui va s'éteindre, M. de Montgiroux était prêt à jeter une dernière lueur, à briller d'un dernier éclat.

Léon, de son côté, loin de renoncer désormais à ses espérances à l'égard de Fernande, n'avait fait que concevoir un désir plus vif d'atteindre au but qu'il poursuivait depuis trois mois; une nuance de sentiment venait en effet se mêler désormais à ses désirs : le mystère dont Fernande s'était entourée devant tout le monde lui prouvait qu'elle tenait à ménager sa famille, et cette pudeur qu'un cœur plus délicat eût respectée lui devenait un moyen de triompher de sa résistance en l'effrayant, s'il ne pouvait y parvenir d'une manière plus digne.

Quant à Fabien, tout entier en apparence à son amour pour Clotilde, il semblait indifférent à tout ce qui n'était pas en rapport direct avec elle, et celle-ci, de son côté, sans se rendre compte du sentiment qu'elle éprouvait, écoutait Fabien avec un vague plaisir. On ne craignait plus pour les jours de Maurice, le cœur de la jeune femme s'ouvrait à l'espérance ou à un sentiment qui lui donnait le change, et c'était la voix de Fabien, c'étaient ses regards, c'étaient ses prévenances qui répondaient aux douces émotions qu'elle éprouvait, et même qui les causaient peut-être.

Mme de Neuilly, sous l'influence de la jalousie secrète qu'elle ressentait toujours pour quiconque l'emportait sur elle, soit en beauté, soit en fortune, soit en grace, c'est-à-dire pour le plus grand nombre, cherchait à s'expliquer quel intérêt son ancienne compagne avait à cacher le nom de son père, et pourquoi elle avait témoigné une douleur si vive en voyant ce nom révélé; elle ne concevait pas bien comment une femme qui paraissait avoir le train et le luxe d'une grande fortune, comment une femme qui paraissait tenir un rang distingué dans le monde, et que d'ailleurs sa beauté, ses talens et son esprit rendaient si remarquable, se trouvait dans cette maison sans être connue, ou du moins comme une somnambule, près d'un jeune malade, entre la mère et la femme de ce jeune malade : tout cela lui semblait couvrir un secret, voiler une intrigue; elle avait donc résolu de ne pas quitter la maison sans être arrivée à pénétrer ce mystère.

Une grande force d'ame pouvait seule soutenir Fernande dans la position où elle était placée; mais elle en était venue, en surmontant successivement les émotions différentes qu'elle avait éprouvées

depuis le matin, à une telle puissance sur elle-même, que ni son regard, ni son maintien, ni l'accent de sa voix ne trahissaient le trouble qui l'agitait intérieurement. Blessée dans son orgueil le plus secret et le plus intime par la découverte de la haute position dont elle était déchue, mais soutenue par un sentiment plus fort que l'égoïsme, elle comprimait toutes ses impressions, et elle finissait en quelque sorte par éprouver la tranquillité, l'indifférence qu'elle affectait. Libre ainsi de ses affections personnelles, tout entières sacrifiées aux autres, son regard profond et investigateur planait sur tout le monde, et de temps en temps plongeait jusqu'au fond des cœurs qu'elle avait intérêt à connaître. Ainsi, rien ne lui échappait, ni l'adresse de Fabien, ni l'amour naissant de Clotilde, ni les nouveaux sentimens de Léon, ni la vieille jalousie de Mme de Neuilly, ni les combats du comte, ni le bonheur maternel de Mme de Barthèle; elle attendait donc les évènemens non-seulement avec une grande liberté d'esprit, mais encore avec une grande supériorité de position : elle avait fait le sacrifice de sa personnalité, elle s'était dévouée.

Au milieu de ces préoccupations diverses, une conversation générale devenait difficile, et cependant chacun en sentait le besoin pour voiler ses propres sentimens; il en résulta qu'après un moment de silence et de contrainte, ceux qui étaient les plus intéressés à se ménager des *à parte* à voix basse s'accrochèrent aux premiers mots qui furent dits et avec un air d'insouciance plus ou moins bien jouée poussèrent la conversation vers ces généralités auxquelles tout le monde peut prendre part; ce fut au reste Mme de Neuilly qui donna l'essor à la pensée en lui donnant un point de départ.

— J'espère, ma chère Fernande, dit-elle, que ton temps n'est pas tellement pris par les séances magnétiques, qu'il ne te reste pas quelque loisir pour t'occuper de peinture; tu avais à Saint-Denis de si admirables dispositions, je me le rappelle, que notre maître de dessin disait toujours qu'il voudrait que tu perdisses ta fortune, pour que tu fusses forcée de te faire artiste.

— Comment! s'écria la baronne, madame peint?

— Mais, oui, dit Léon, madame est tout bonnement de première force.

— Vraiment? dit Clotilde pour dire quelque chose.

— C'est-à-dire que, si madame exposait, reprit Léon, elle ferait émeute au salon.

— Est-ce vrai ce que dit là M. de Vaux? demanda Mme de Neuilly, et es-tu véritablement devenue une Mme Le Brun?

— Si elle voyait ce que je fais, dit Fernande en souriant, Mme Le Brun, je crois, mépriserait fort mes ouvrages.

— Pourquoi cela? demanda Mme de Barthèle; j'ai connu Mme Le Brun, et c'était une femme de beaucoup d'esprit.

— Justement, madame la baronne, dit Fernande, voilà ce qui fait que nous ne nous entendrions pas; à tort ou à raison, je déteste l'esprit dans l'art.

— Et qu'y cherchez-vous, madame? demanda M. de Montgiroux.

— Le sentiment, monsieur le comte, voilà tout, répondit Fernande.

— Et quel est votre maître? reprit Mme de Barthèle.

— La nature pour la forme, ma propre pensée pour l'expression.

— Ce qui veut dire que madame appartient à l'école romantique, dit Fabien avec un sourire légèrement railleur.

— Je ne sais pas trop ce que l'on entend par les écoles classique et romantique, monsieur, répondit Fernande; si le peu que je vaux méritait qu'on me classât parmi les adeptes d'une école quelconque, je dirais que j'appartiens à l'école idéaliste.

— Qu'est-ce que cette école? demanda Mme de Neuilly.

— Celle des peintres qui ont précédé Raphaël.

— Oh! mon Dieu! que nous dis-tu donc là, chère Fernande? est-ce qu'avant Raphaël il y avait des peintres?

— Avez-vous visité l'Italie, madame? reprit Fernande.

— Non, dit Mme de Neuilly; mais Clotilde y a passé un an avec son mari, et, comme elle-même s'est occupée de peinture, elle pourra vous répondre à ce sujet.

— Voyons, dit tout bas Fabien à la jeune femme; voyons si elle aura l'audace de vous adresser la parole.

Mais au lieu de se retourner vers Clotilde, comme semblait le commander l'interpellation de Mme de Neuilly, Fernande baissa les yeux et garda le silence. Ce n'était point là l'affaire de Mme de Barthèle, qui, sentant la conversation tomber, essaya de la rattacher à une réponse de Clotilde.

— Vous avez entendu ce qu'a dit Mme Ducoudray, ma chère enfant? dit la baronne. Connaissez-vous cette école dont elle parle?

— C'est celle des peintres chrétiens, dit timidement Clotilde, c'est l'école du Giotto, de Jean de Fiesole, de Benozzo Gozzoli et du Pérugin.

— Justement! s'écria Fernande emportée malgré elle par le plaisir de rencontrer une sœur de sa pensée.

— Oh! mon Dieu! dit Mme de Neuilly, mais excepté le Pérugin, que je connais parce qu'il a été le maître de Raphaël, je n'ai jamais entendu parler de tous ces gens-là.

— La Genèse dit qu'avant d'être peuplée d'hommes, la terre était habitée par des anges, répondit Fernande. Vous avez peu entendu parler aussi de ces anges-là, n'est-ce pas, madame? Eh bien! il en est ainsi de ceux que j'ai nommés et qui semblent des messagers divins envoyés du ciel sur la terre pour montrer d'où l'art vient et de quelle hauteur il peut descendre.

Le comte de Montgiroux regardait Fernande avec étonnement; elle se révélait sous un aspect inconnu; elle n'avait jamais daigné être pour lui autre chose qu'une courtisane, et voilà qu'elle était une artiste pleine de pensée.

— Ma foi, ma chère amie, dit Mme de Neuilly, tout cela devient beaucoup trop sublime pour moi. J'irai te voir, et tu me montreras tes chefs-d'œuvre.

— Eh bien! tandis que vous y serez, cousine, reprit la baronne, dites-lui de vous chanter l'*Ombra adorata* de *Romeo*, qu'elle a chanté tout à l'heure à Maurice, et vous me direz si jamais Mme Malibran ou Mme Pasta vous ont fait plus grand plaisir.

— Ah ça, mais tu es donc devenue une véritable merveille, depuis que nous nous sommes quittées?

Fernande sourit tristement.

— J'ai beaucoup souffert, dit-elle.

— Eh! quel rapport cela a-t-il avec la peinture et la musique?

— Oh! dit Clotilde, je comprends, moi.

Fernande lui jeta un regard d'humble remerciement.

— Alors, dit Mme de Neuilly, en musique comme en peinture, tu as des systèmes.

— Il est impossible d'être quelque peu artiste, répondit Fernande, sans avoir ses préférences et ses antipathies.

— Ce qui signifie...

— Que j'ai les mêmes idées en musique qu'en peinture, c'est-à-dire que je préfère la musique de sentiment à la musique d'exécution, celle qui contient des pensées à celle qui ne renferme que des sons. Cela ne m'empêche pas d'être juste, je le crois, envers les grands maîtres. J'admire Rossini et Meyerbeer; j'aime Weber et Bellini : voilà mon système tout expliqué.

— Eh bien! que dites-vous de cette théorie, monsieur le comte, demanda Léon de Vaux, vous qui êtes un mélomane?

— Lui, le comte, un mélomane! s'écria Mme de Barthèle; ah! bien oui! il déteste la musique.

— Mais je pensais que M. le comte avait une loge à l'Opéra! reprit Léon.

— J'en avais une, dit vivement le comte, ou plutôt j'avais un jour de loge; mais je l'ai cédé.

— Pardon, je croyais vous avoir aperçu vendredi dernier, tout au fond de la loge, il est vrai.

— Vous vous êtes trompé, monsieur, dit vivement le comte.

— C'est possible, reprit Léon de Vaux; alors c'était quelqu'un qui vous ressemblait fort.

— Maintenant, ma chère Fernande, reprit Mme de Neuilly, je te ferai observer que tu n'as plus qu'à nous formuler tes opinions littéraires pour nous avoir fait un cours complet d'art.

— C'est me rappeler, madame, dit Fernande en souriant, que j'ai pris une part beaucoup trop grande de la conversation, et cependant je n'ai fait que répondre aux questions que l'on m'a adressées.

— Mais qui vous dit cela, ma chère madame Ducoudray? s'écria Mme de Barthèle; tout au contraire, nous avons à vous remercier mille fois, et vous avez été adorable.

— J'espère, Fernande, dit tout bas Léon de Vaux en rapprochant pour la dixième fois son genou du genou que Fernande éloignait toujours; j'espère que vous ne me garderez pas rancune de vous avoir amenée ici; il me semble que la manière dont on vous accueille... il est vrai aussi que vous êtes charmante.

— Vous oubliez ce que vous m'avez faite, répondit Fernande. Je suis Mme Ducoudray, une somnambule, l'associée de quelque Cagliostro, la complice de quelque comte de Saint-Germain. Il faut bien que j'essaie de justifier la bonne opinion que, sur votre recommandation, on a dû concevoir de moi.

— Ah! mon cher monsieur Léon, dit la baronne, faites-y attention; si vous prenez ainsi Mme Ducoudray pour vous tout seul, nous allons vous faire une bonne grosse querelle.

— Et vous avez raison, madame, dit Fabien; ce Léon est d'un égoïsme! N'est-ce pas, monsieur le comte?

— Le fait est, dit vivement le pair de France, que madame allait nous donner son opinion.

— Sur quoi? demanda Fernande.

— Sur la littérature.

— Oh! monsieur le comte, excusez-moi; je suis bien excentrique

en littérature. Mes admirations se bornent à cinq hommes : il est vrai que ces hommes sont des demi-dieux. Si jamais je me retire du monde, ce qui pourra bien m'arriver un beau matin, je n'emporterai avec moi que cinq grands poètes.

— Et lesquels? demanda Mme de Barthèle.

— Moïse, Homère, saint Augustin, Dante et Shakspeare.

— Ah! ma chère Fernande, que dites-vous là? s'écria Mme de Neuilly. Comment est-il possible que vous admiriez Shakspeare, un barbare?

— Ce barbare est l'homme qui a le plus créé après Dieu, dit Fernande.

— Croiriez-vous une chose, ma chère madame Ducoudray? dit la baronne, c'est que je n'ai jamais eu l'idée de lire Shakspeare.

— C'est de l'ingratitude, madame. Nous autres femmes, surtout, nous devrions vouer un culte à Shakspeare; les plus admirables types de notre sexe ont été créés par lui. Juliette, Cordelia, Ophelia, Miranda, Desdemona, sont des anges à qui sa main a détaché les ailes que Dieu leur avait données, pour en faire des femmes.

— Comte, dit Mme de Barthèle, puisque vous allez ce soir à Paris, vous me rapporterez un Shakspeare.

— Ce serait avec le plus grand plaisir, baronne, dit le comte; mais j'ai changé d'avis.

— Comment?

— Je n'irai pas à Paris ce soir; je crois ma présence nécessaire ici.

— Pourquoi donc vous gêner, maintenant que Maurice va mieux? reprit Mme de Barthèle; vous avez promis à vos confrères de la chambre, m'avez-vous dit, de vous rendre à une conférence très importante.

— Eh bien! madame, répondit en souriant le comte, je manquerai à ma promesse; et lorsqu'ils sauront la cause qui m'a retenu loin d'eux, ils me pardonneront.

— Oh! monsieur, dit Léon, qui semblait avoir pris à tâche de harceler éternellement le pauvre pair de France, pourquoi donc priver vos collègues de vos lumières dans une circonstance où elles peuvent leur être si utiles?

— C'est une réunion préparatoire.

— Les affaires de l'état avant tout, monsieur le comte; n'est-ce pas, madame la baronne? Diable! il ne faut pas badiner avec les lois.

— Il veut m'éloigner, se dit le comte; c'est bien.

— Oh! quant à cela, dit Mme de Barthèle, voulez-vous que je vous

dise une chose? c'est que je suis convaincue que les lois se font toutes seules, et que celle-là n'en sera ni meilleure ni pire pour être venue au monde en l'absence de M. de Montgiroux.

A ces mots, Mme de Barthèle se leva, car il était convenu qu'on irait prendre le café au jardin. Chacun imita son exemple. Au milieu du mouvement, le comte de Montgiroux trouva moyen de se rapprocher de Fernande et de lui dire sans être entendu :

— Vous comprenez que c'est pour vous que je reste, et qu'il faut absolument que je vous parle.

Fernande allait répondre, lorsqu'un cri de joie poussé par Mme de Barthèle la força de se retourner.

Maurice, pâle et chancelant, enveloppé dans une large robe de chambre, venait, profitant de l'absence du docteur, d'apparaître sur le seuil de la salle à manger.

Il s'arrêta immobile, en reconnaissant les différens personnages qu'il trouvait réunis.

VI.

La crise prévue par le docteur s'était heureusement opérée; Maurice avait dormi près de trois heures. Pendant ce sommeil calme et tranquille, dont le malade semblait avoir perdu l'habitude, le sang avait reflué de la tête au cœur. Maurice s'était réveillé en cherchant à débrouiller ses idées encore obscures et confuses dans son cerveau. Enfin le souvenir de Fernande vint comme un fil conducteur le guider dans le labyrinthe fiévreux du passé. Il se rappela vaguement avoir vu tout à coup apparaître Fernande, l'avoir entendue chanter son air favori; puis il revit près de lui et autour de lui ces trois femmes, qu'aucune combinaison humaine ne semblait jamais devoir réunir. C'était là que le délire semblait le reprendre; c'était là que pour lui la réalité tournait au rêve. Fernande, Mme de Barthèle et Clotilde, au chevet de son lit toutes trois, c'était chose impossible.

Et cependant jamais songe n'avait laissé dans son esprit trace si profonde. Le piano était encore ouvert, et la voix vibrait encore à son oreille. Le parfum de violette si doux qui accompagnait toujours Fernande, flottait encore dans l'air. Puis, plus que tout cela, ce calme répandu dans toute sa personne, ce bien-être inouï dont le cœur semblait être le centre, tout lui disait que ce n'était point une apparition qu'il avait vue.

Maurice étendit la main vers le cordon de la sonnette pour appeler quelqu'un; mais il pensa qu'on pouvait avoir intérêt à le tromper, et que dans ce cas la leçon aurait été faite aux domestiques. D'ailleurs ce mouvement qu'il venait de faire, si léger qu'il fût, lui avait donné la mesure de ses forces. Il lui semblait, chose qu'il eût cru impossible avant le sommeil réparateur d'où il sortait, qu'il pourrait se tenir debout et marcher. Il essaya alors de descendre de son lit : d'abord il lui sembla que la terre se dérobait sous ses pieds et que tout tournait autour de lui; mais après un instant il reprit un peu d'équilibre, et quoique bien faible, il comprit qu'il pourrait descendre. C'était pour le moment l'objet de toute son ambition.

Toutefois les habitudes coquettes de l'homme du monde prirent le pas sur la passion. Maurice se traîna jusqu'à sa toilette. Il ne s'était pas vu depuis qu'il s'était mis au lit, et se trouva affreusement changé; mais cependant, au milieu de tout cela, ses yeux, agrandis par la maigreur, n'en étaient que plus expressifs. Avec un coup de brosse, ses cheveux reprirent leur élégante ondulation; ses dents étaient toujours magnifiques; sa pâleur même n'était pas sans charme ni surtout sans intérêt. Bref, Maurice demeura bien convaincu qu'il ne perdrait rien dans l'esprit de Fernande à être vu par elle en ce moment.

Alors, avec une peine infinie, en s'arrêtant à chaque pas, en se reposant à chaque marche, il avait commencé de descendre, soutenu par l'idée qu'il allait, au coin de quelque corridor, sur le seuil de quelque porte, rencontrer Fernande. Bientôt, en arrivant près de la salle à manger, il avait entendu le bruit des voix. Alors son espoir avait disparu. Fernande était une apparition de sa fièvre, un rêve de son délire. Comment supposer Fernande à la même table que Clotilde et Mme de Barthèle? Cependant, en écoutant, il lui semblait entendre sa voix, cette voix au timbre si doux et si vibrant à la fois. Il s'était approché; cette voix, c'était bien la voix de Fernande. Alors, perdant toute puissance sur lui-même, sans plus rien calculer, il avait saisi le bouton de la porte et l'avait ouverte.

Au cri poussé par Mme de Barthèle, Maurice sentit tout à coup se réveiller en lui le sentiment des convenances. Du premier coup d'œil, il avait aperçu Fernande; mais autour d'elle, réunion impossible dans sa pensée, il reconnaissait sa mère, sa femme, M. de Montgiroux, Mme de Neuilly et les deux jeunes gens. A cette vue, Maurice fut intimidé; une sorte de confusion secrète, qui venait du désordre de

ses idées, paralysa l'effort qu'il avait fait pour venir. Comme un enfant pris en faute, il eut recours au mensonge, cherchant ainsi à se tromper lui-même, afin de pouvoir plus sûrement tromper les autres.

— Mon Dieu! s'écria Mme de Barthèle, c'est toi, Maurice? Quelle imprudence!

Et la première elle fut près de Maurice, à qui elle offrit l'appui de son bras.

— Ne vous inquiétez pas, ma mère, dit le malade; je suis mieux, j'ai des forces, j'ai dormi; seulement, j'avais besoin d'air.

Et en parlant ainsi il interrogeait du regard le regard de chaque personnage.

Une des facultés les plus merveilleuses de l'intelligence humaine, c'est l'intuition, ce sens interne, libre de toute influence des sens extérieurs, qui exerce sur nos passions un empire magique, cette espèce de divination qui sonde la pensée des autres, et qui, dans certaines conditions physiques et morales, devient plus haute et plus intelligente. Or, Maurice était dans une de ces conditions. Son ame venait de se ranimer dans son enveloppe affaiblie : pure et dégagée des nuages de la matière, elle semblait investir l'être tout entier et régner sans partage. L'ame de Maurice fit donc, avec la promptitude ordinaire de ses perceptions les plus profondes, la part de tout et de tous.

Dans les yeux de sa mère Maurice vit se presser pour ainsi dire tous les élans réunis d'un amour qui n'a point d'analogue dans la série des sentimens humains. Dans ceux de sa femme il reconnut, mêlée d'un certain trouble, la preuve d'une affection sincère; dans ceux de Fernande il saisit le jet de cette volupté céleste qui étincelle de l'éclat inimitable des facettes du diamant. C'était tout ce qu'il voulait : que lui importaient les autres? Avait-il besoin de savoir ce qui se passait dans l'ame envieuse de Mme de Neuilly, dans le cœur froid du comte de Montgiroux et dans les têtes folles de Fabien et de Léon?

Heureusement, comme il n'y avait là personne qui n'eût au fond du cœur l'égoïsme de ses intérêts individuels, le conflit d'une explication n'était donc pas à craindre, et chacun devait gagner à se tenir sur le qui vive de la prudence et de la discrétion.

— Eh bien! dit le docteur, qui, moins préoccupé de lui-même que les autres, devait tout naturellement rompre le premier le silence; eh bien! puisque le malade sent qu'il a besoin d'air, prenons l'air.

Au jardin, mesdames, s'il vous plaît; le malade qui marche est promptement en état de courir.

Et tout en s'emparant du bras de Maurice, le docteur rassura Mme de Barthèle du regard. Clotilde s'élança en avant pour faire préparer sous le massif d'acacias et d'érables où l'on devait prendre le café un grand fauteuil pour le malade. Mme de Neuilly s'accrocha à Fernande, en l'accablant toujours de ses protestations d'amitié mêlées de questions. Les trois hommes suivirent lentement le groupe principal, c'est-à-dire Maurice, sa mère et le docteur.

M. de Montgiroux, contrarié du retard que cet évènement apportait à son explication avec Fernande, avait bien fait quelques objections à cette promenade; mais où a-t-on jamais vu le médecin revenir sur ses ordonnances? ce serait avouer qu'il peut se tromper. Or, c'est surtout en médecine que l'infaillibilité est reconnue, par les médecins bien entendu. Le docteur avait donc tenu bon.

Mme de Neuilly n'avait pas encore cru devoir importuner de ses questions le malade à qui elle avait à peine eu le temps d'adresser la parole; mais elle préparait dans le fond de sa pensée un interrogatoire si épineux que Maurice, quelle que fût la subtilité de son esprit, ne pouvait manquer d'y laisser accroché quelque lambeau de vérité. Avec ces lambeaux, Mme de Neuilly se faisait fort de reconstruire toute l'histoire, comme Cuvier, avec un fragment de mammouth ou de mastodonte, reconstruisait non-seulement l'animal mort, mais toute une race disparue. Elle avait d'ailleurs, en attendant et pour lui faire prendre patience, à se réjouir *in petto* du changement que les souffrances avaient amené dans la personne de son jeune parent, et, prenant un air hypocrite, elle trouva moyen d'épancher, avec son ancienne amie, la satisfaction secrète que l'envie lui faisait éprouver.

— Pauvre Maurice! dit-elle, si je l'avais vu autre part qu'ici et sans être prévenue, j'aurais vraiment eu peine à le reconnaître. Croirais-tu, chère Fernande, — mais tu ne peux pas savoir cela, toi qui ne l'as pas vu au temps de ses beaux jours, — croirais-tu que c'était un charmant cavalier? Comptez donc sur la beauté, mon Dieu, puisqu'en trois semaines ou un mois la maladie peut faire de tels ravages!

Fernande jeta les yeux sur Maurice et étouffa un soupir. En effet, la trace des douleurs de l'ame avait profondément sillonné ce visage; ce front si pur et si poli était plissé par une ride pensive; ces yeux ardens et passionnés, à part l'étincelle fiévreuse qui en animait en-

core l'expression, semblaient éteints, et cependant jamais ces yeux n'avaient échangé avec Fernande un regard qui répondît plus intimement à la pensée qui la dominait en ce moment. C'était une joie si plaintive, un reproche si suppliant, une prière si tendre qu'elle venait d'y recueillir, que son amour, comprimé peut-être, mais jamais éteint, reprenait une nouvelle force à la douce flamme de la compassion. Et cependant, en même temps et par un effet contraire, dans la pure atmosphère de cette famille, au contact de ces femmes respectées, un remords véhément, un espoir douloureux la rendaient avide d'émotions fortes, et ce calme apparent où chacun était plongé, auquel elle était condamnée elle-même, rendait sa situation insupportable. Elle eût voulu, le cœur serré ainsi entre deux sentimens opposés, donner un libre cours à ses larmes, s'agiter dans son désespoir et dans sa joie, se soulager par des cris, par de violentes étreintes; elle eût voulu courir et s'arrêter capricieusement; mais sous les yeux de Maurice et de sa famille elle se sentait observée dans tous ses mouvemens, elle n'avait plus d'autre volonté que celle des convenances imposées, et elle marchait tout en répondant avec un gracieux sourire aux avances de son ancienne compagne.

Par une bizarre destinée, dans ce drame si tranquille, si simple à la surface, où chacun comprimait avec tant de soin et d'adresse les différentes émotions qu'il éprouvait intérieurement, c'était au tour de Maurice de marcher de surprise en surprise. Ce n'était pas le tout pour lui que de voir Fernande reçue au château par sa mère et par Clotilde, mais encore il la voyait au bras de M[me] de Neuilly, qui la tutoyait et l'accablait d'amitiés. M[me] de Neuilly, cette femme si prude, si réservée, caressait et tutoyait Fernande : c'était à n'en croire ni ses yeux ni ses oreilles, c'était à penser qu'il continuait le rêve fiévreux dont l'apparition de la courtisane dans sa chambre était l'exposition. Pareil à une pièce de théâtre, ce rêve semblait encore se développer sous ses yeux par des péripéties plus invraisemblables à ses yeux les unes que les autres, et auxquelles cependant son cœur ne pouvait s'empêcher de prendre un vif intérêt.

Le médecin, qui donnait le bras à Maurice et qui marchait le doigt appuyé sur son pouls, suivait chez le malade tous les mouvemens de sa pensée, qui se traduisaient par le ralentissement ou la vivacité des battemens de l'artère. Or, pour lui, toutes ces émotions de l'ame, en distrayant Maurice de cette douleur première, unique, profonde, que lui avait causée l'absence de Fernande, tendaient à la guérison.

Sans s'en douter, Mme de Barthèle vint encore jeter une confusion nouvelle dans l'esprit de Maurice. Craignant que les questions de Mme de Neuilly ne fatiguassent Fernande, et que celle-ci, dans ses réponses, ne laissât échapper quelques paroles qui missent son ancienne compagne sur la voie de ce qu'était devenue la jeune femme depuis leur séparation aux portes de Saint-Denis, elle vint se jeter en travers de la conversation qui, ainsi qu'elle l'avait prévu, devenait de plus en plus embarrassante pour Fernande.

— Eh! mesdames, cria la baronne avec l'autorité de son âge et l'aplomb que lui donnait son titre de maîtresse de maison, vous marchez trop vite; attendez-nous donc, je vous prie.

En même temps, se retournant du côté des trois hommes qui venaient par derrière :

— En vérité, je ne vous comprends pas, messieurs, ajouta-t-elle; tout est bouleversé en France. A quoi songez-vous donc, monsieur de Rieulle? êtes-vous en brouille avec Mme de Neuilly? Et vous, monsieur de Vaux, est-ce que vous n'avez rien à dire à Mme Ducoudray? C'est à nous autres invalides de traîner le pas, et non à vous; voyons, rejoignez ces dames, et empêchez qu'elles ne nous devancent si fort.

Le comte fit un mouvement pour suivre Fabien et Léon; mais comme il passait près de Mme de Barthèle, celle-ci l'arrêta par la main.

— Un instant, comte, dit-elle, vous faites partie des invalides; restez donc avec nous à l'arrière-garde, je vous prie.

— Ma cousine, reprit Mme de Neuilly, qui autant qu'il lui était possible voulait s'épargner l'audition des complimens que les jeunes gens ne manqueraient pas d'adresser à Fernande, ne vous préoccupez pas de nous; nous avons à causer, Mme Ducoudray et moi.

C'était la seconde fois que ce nom de Mme Ducoudray était prononcé, et pour Maurice il était évident que c'était Fernande que l'on désignait sous ce nom.

— Et de quoi causez-vous? demanda Mme de Barthèle.

— De somnambulisme; je veux que Fernande m'explique tout ce qu'elle éprouve dans ses momens d'extase.

Fernande somnambule, c'était encore là un de ces épisodes inintelligibles à l'esprit de Maurice : il passa la main sur son front comme pour y fixer la pensée prête à s'enfuir.

— Eh bien! reprit la douairière, ce n'est pas une raison, ce me semble, pour priver ces messieurs d'une explication dont ils doivent être aussi curieux que vous.

— Si fait, si fait, cousine, reprit Mme de Neuilly en s'emparant plus que jamais de Fernande. Nous avons d'ailleurs des souvenirs d'enfance, des secrets de pension à nous rappeler; deux bonnes amies comme nous ne se retrouvent pas après six années de séparation sans avoir une multitude de confidences à se faire.

Mme de Neuilly et Fernande amies de pension! Fernande avait donc été élevée à Saint-Denis, et, si elle avait été élevée à Saint-Denis, elle était donc issue de famille noble par ses ancêtres ou illustrée par son chef? Jusqu'à ce jour Maurice n'avait donc pas connu Fernande?

Si lentement que l'on eût marché, on avait cependant gagné du chemin, et au détour d'une allée on aperçut Clotilde qui attendait les promeneurs près du massif où l'on devait servir le café. C'était encore une de ces haltes où la conversation particulière devenait forcément générale.

On se réunit sous la voûte de verdure où une table était préparée; des chaises et un fauteuil étaient déjà placés autour de cette table. Le docteur et Mme de Barthèle forcèrent Maurice à s'asseoir dans le fauteuil; puis chacun, sans être maître de choisir sa place, s'avança vers la chaise qui se trouvait la plus proche de lui.

Il en résulta que cette fois ce fut le hasard qui disposa les groupes, et que tout ordre se trouva interverti. Léon fut séparé de Fernande, Fabien se trouva près de Mme de Neuilly, Maurice se trouva entre sa mère et le docteur; le comte fut forcé de s'asseoir près de Mme de Barthèle, et une chaise resta vide entre M. de Montgiroux et Fernande.

Clotilde, occupée à faire signe aux domestiques d'apporter le café, était encore debout. Elle se retourna et vit la place qui lui était réservée. Fernande s'était déjà aperçue de cette étrange disposition, et, pâle et tremblante, elle était prête à se lever et à prier l'un de ces messieurs de changer de place avec elle; mais elle comprenait que c'était chose impossible. Clotilde s'aperçut de son embarras et s'empressa de l'en tirer en venant s'asseoir près d'elle.

Maurice vit donc en face de lui, côte à côte et se touchant, Clotilde et Fernande. Rapprochées ainsi, il était impossible que les deux jeunes femmes échappassent à la nécessité de s'occuper l'une de l'autre; leur embarras réciproque fut remarqué de Maurice, et son œil étonné s'arrêta un instant sur elles avec une expression de doute et d'étonnement impossible à rendre.

— Elle ici! Fernande à Fontenay! Fernande accueillie par Clo-

tilde et par ma mère! se disait-il; Fernande sous le nom de M[me] Ducoudray, Fernande amie de M[me] de Neuilly, sa compagne de pension à Saint-Denis et passant pour une somnambule! A-t-elle donc su que je voulais mourir? a-t-elle donc voulu me ranimer sous l'influence de sa pitié? et, pour arriver jusqu'à moi, a-t-elle eu recours à l'adresse? Qu'y a-t-il de vrai, qu'y a-t-il de faux dans tout cela? Où est le mensonge? où est la réalité? Pourquoi ce nom qu'on lui donne et qui n'est pas son nom? à qui demander l'explication de cette énigme? comment ce songe si doux est-il venu? comment s'en ira-t-il? En attendant, Fernande est là; je la vois, je l'entends. Merci, mon Dieu! merci.

Évidemment le malade était en voie de guérison, puisqu'il en était venu à soumettre sa pensée, tout incertaine qu'elle était, aux lois de la logique. Le docteur admirait ces ressources inouïes de la jeunesse, qui font qu'il y a un âge de la vie où la science ne doit s'étonner de rien. Il suivait le sang qui commençait à reparaître sous la transparence de la peau, et qui colorait déjà d'un reflet de vie les chairs blafardes et les traits la veille encore bouleversés et pâlis comme si la mort les eût déjà touchés du doigt. Puis, d'un coup d'œil, d'un signe de tête, d'un sourire, il rassurait la mère, toujours attentive aux mouvemens de son fils. Au reste, tout semblait célébrer la convalescence de Maurice : la nature, si belle dans les premiers jours de mai, renaissait avec lui; l'air était calme, le ciel pur, le soleil dorait de ses derniers rayons la cime des grands arbres, frissonnant à peine sous la brise. Les deux cignes se poursuivaient l'un l'autre sur la pièce d'eau, qui semblait un vaste miroir. Tout était harmonie dans la nature, tout soufflait la vie au dedans de Maurice. Jamais il n'avait éprouvé cet étrange bien-être dont peuvent seuls avoir l'idée ceux qui, après s'être évanouis, rouvrent les yeux et reviennent à l'existence.

Et cependant une de ces conversations si étrangères à la vie du cœur allait flottant d'un groupe à l'autre, renvoyée par un mot, relevée par une plaisanterie, et ramenée, lorsqu'elle était prête à mourir, par une de ces oiseuses questions qui fournissent le texte insaisissable de cet éternel jargon du monde.

Au milieu de ce babillage frivole en apparence, il y avait quelques paroles que Maurice semblait vouloir absorber du regard, ne pouvant les saisir avec l'oreille. C'étaient celles qu'échangeaient entre elles les deux jeunes femmes, les deux rivales, Fernande et Clotilde; Clotilde, contrainte d'être polie et gracieuse; Fernande,

forcée de répondre aux prévenances de Clotilde; l'épouse détaillant malgré elle tous les avantages de la courtisane, et, à mesure qu'elle reconnaissait la supériorité de celle-ci sur elle, songeant malgré elle à Fabien; la courtisane retrouvant sur le front de l'épouse cette candeur dont elle avait oublié le secret; toutes deux déguisant les sentimens pénibles que ce rapprochement forcé faisait naître dans leur cœur, et cependant ne pouvant échapper à une même pensée, à une préoccupation unique, qui, malgré les efforts que chacune de son côté faisait pour la vaincre, renaissait sans cesse plus puissante; si bien qu'elles sentaient toutes deux qu'il leur fallait ou se taire ou parler de Maurice.

— Mon Dieu! madame, dit Clotilde, rompant la première le silence, mais parlant cependant assez bas pour que personne ne pût l'entendre, excepté la personne à laquelle elle s'adressait, ne nous faites pas un crime d'avoir appris une chose que vous cherchiez à nous cacher. C'est un hasard singulier qui a amené ici Mme de Neuilly, et c'est à ce hasard seul que nous devons le bonheur de savoir qui vous êtes. Croyez que nous n'en apprécions que davantage..... la bonté.... que vous avez eue de vous rendre à nos désirs; seulement je vous demande pardon pour elle...

— Madame, interrompit Fernande, je n'avais pas le droit d'empêcher Mme de Neuilly de commettre une indiscrétion. Elle était loin de se douter, j'en suis certaine, qu'elle pouvait m'attrister en révélant le nom de mon père. Seulement je regrette que l'arrivée d'une ancienne compagne ait rendu ma situation chez vous plus fausse encore.

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, madame. L'éducation et la naissance sont des qualités indélébiles qui emportent avec elles leurs priviléges.

— Je suis Mme Ducoudray, et pas autre chose, répondit vivement la courtisane, et encore, croyez-le bien, parce que je ne puis pas être tout simplement Fernande. Aucun des évènemens passés et à venir de cette journée ne me fera oublier, madame, le rôle que m'ont destiné, en me conduisant chez vous, les amis de votre mari; et ce rôle, soyez-en certaine, je le remplirai de mon mieux.

— Et ni moi non plus, madame, dit Clotilde, je n'oublierai point que vous avez consenti à vous charger de ce rôle; et croyez que ma reconnaissance pour tant de bonté...

— Ne me faites pas meilleure que je ne suis, madame. Si j'avais pu prévoir où l'on m'attirait et ce qu'on allait exiger de mon humi-

lité, je ne serais pas devant vous à cette heure, croyez-le bien. C'est donc moi qui dois être reconnaissante d'un accueil que je n'avais pas le droit d'attendre.

— Mais enfin avouez que vous rendez, sinon le bonheur, au moins la tranquillité à notre pauvre famille. Maurice, que votre abandon avait tué, renaît à la vie.

— Je n'ai point abandonné M. de Barthèle, madame; j'ai appris qu'il était marié, voilà tout. J'aimais M. de Barthèle à lui donner ma vie, s'il me l'avait demandée; mais, à partir du moment où M. de Barthèle avait une femme dont mon bonheur pouvait faire le désespoir, M. de Barthèle ne devait et ne pouvait plus rien être pour moi.

— Comment! vous pensiez qu'il était libre? vous ignoriez qu'il était marié?

— Sur mon ame; et ce que j'ai fait sans vous connaître, madame, peut vous garantir à l'avance ce que je regarde comme un devoir de faire, maintenant que je vous ai vue.

Par un mouvement involontaire et rapide comme la pensée, Clotilde saisit la main de Fernande et la pressa vivement.

— Allons donc! s'écria Mme de Neuilly, qui, depuis le commencement de la conversation, sans avoir pu entendre un mot de leur entretien, n'avait cependant pas un seul instant perdu les deux jeunes femmes de vue, et qui jusque-là n'avait rien compris à la réserve avec laquelle Fernande accueillait les avances qu'on lui faisait; allons donc! il ne faut pas être si humble, ma chère Fernande; quand vous auriez épousé tous les Ducoudray de la terre, vous n'en seriez pas moins la fille du marquis de Mormant.

L'arrivée des valets, qui venaient enlever le café et les liqueurs, ne permit pas d'entendre l'exclamation de surprise que poussa Maurice en faisant cette dernière découverte, qui lui apprenait le secret de l'amitié de pension qui régnait entre Mme de Neuilly et Fernande. Fernande seule entendit et comprit cette exclamation étouffée, et son regard se détourna de Maurice pour qu'il ne pût pas lire dans ce regard le trouble de son ame, qu'elle était parvenue à surmonter jusqu'alors, mais qu'elle sentait enfin tout prêt à déborder.

Alexandre Dumas.

(*La suite à un prochain n°.*)

BATAILLON.

HISTOIRE DE LA PAMPA.

... « Où donc est la poste du *Portezuelo?* s'écria Carlito ennuyé de sentir tomber sur ses épaules une pluie fine et pénétrante; postillon, allons-nous encore camper cette nuit? la maudite cabane a-t-elle disparu? — La voici à votre droite, patron, à un mille au plus. Par ici, señores, par ici!.... Et le postillon ralliait vers le point de halte les autres voyageurs qui, avec des chevaux déjà las, s'étaient laissés emporter à poursuivre une autruche vieille et rusée. — En vérité, je ne vois rien que des rocs menaçans, tapissés de ronces, reprit Carlito, mais la maison?... — Les Indiens savent bien la trouver, même par la nuit la plus obscure, interrompit le postillon en franchissant d'un élan hardi le petit ruisseau qui coule de cette dernière chaîne de la sierra, entre la province de Cordova et celle de San-Luis; tenez, la fumée monte au milieu des broussailles. Un temps de galop, et nous y sommes. »

En effet, derrière un groupe de figuiers se montrait une cabane adossée à l'escarpement de la montagne; dans une cour (*corral*) fermée par un mur de grosses pierres sans ciment, on voyait deux *block-houses;* l'un, plein d'une épaisse fumée qui s'échappait de toutes parts, faute d'issue dans le toit : c'était la cuisine; l'autre, vide de meubles

et décoré tout autour d'une estrade grossière : c'était la chambre destinée aux voyageurs. Ce caravanseraï abritait peu de paisibles passans depuis que les Indiens avaient repris le cours de leurs brigandages et désolé de nouveau la frontière méridionale des provinces Argentines; il était d'ailleurs comme un poste avancé sur la lisière de ces plaines sans limites qui se confondent avec les solitudes de la Patagonie. A moitié enfouies sous des blocs d'un granit bleuâtre, ces huttes misérables semblent des barques à sec dans une anse inhabitée, car la Pampa se déroule à leur pied comme un océan.

Quand les reflets d'un soleil invisible se furent éteints derrière des lignes de gros nuages amoncelés à l'horizon, l'obscurité devint si complète, la pluie si froide, le vent si vif, que les chiens cessèrent de veiller à une porte qui ne devait plus s'ouvrir jusqu'au lendemain, et vinrent se coucher nonchalamment aux pieds des trois voyageurs sans conserver contre eux la moindre rancune. — Pour cette nuit, messeigneurs, dit le postillon en détachant de sa ceinture le sabre et le poignard, vous n'avez guère à craindre de visite importune; voyez plutôt. Et il montrait du doigt une peau de jaguard encore chaude pendue aux solives. — La dépouille de cet animal-là indique assez que les promeneurs sont rares par ici; n'est-ce pas, compadre? ajouta-t-il en frappant sur l'épaule d'un vieux guide accroupi près du foyer.

Le vieillard, continuant de rouler du tabac dans le creux de sa main, secoua la tête d'un air indifférent, mais son regard n'avait rien d'assuré. — Eh bien! reprit le postillon, qu'y a-t-il donc? pour un habitant de la frontière, pour un chasseur de tigres, pour un ancien soldat de l'indépendance, c'est mal d'avoir peur... — Eh! reprit le guide en passant sur le bout de sa langue la cigarette de maïs, je n'ai tremblé ni devant la lance de l'Indien, ni devant le mousquet des Goths (1), mais.... — Mais quoi? reprirent les voyageurs, se riant de la secrète épouvante du vieillard; car le passant se moque volontiers d'un danger auquel il n'est exposé qu'accidentellement. — Ces messieurs ne sont pas nés dans les Pampas? dit enfin le guide; ils sont Anglais, peut-être, et hérétiques sans doute? ajouta-t-il si bas que le postillon devina plutôt qu'il n'entendit la suite de sa phrase. Et il regarda du coin de l'œil le cavalier cordovèse; celui-ci fit un geste et un mouvement de tête qui signifiaient : catholiques comme toi et moi!

Le vieillard avait paru respirer plus librement; mais il tressaillit tout

(1) Nom que l'on donne aux Espagnols d'Europe dans cette partie de l'Amérique méridionale.

à coup en tournant son pouce du côté de la montagne. — Entendez-vous? — Nous n'entendons rien absolument, répondirent en chœur les trois amis, les chiens n'ont pas bougé. — Oh! les chiens ne s'occupent pas de ces choses-là. Tenez... Les voyageurs prêtèrent l'oreille. Grace au plus profond silence, on entendait tomber les gouttes de pluie dans le ruisseau qui s'était formé au-dessous du toit, et aussi entre les rochers un murmure plaintif, si faible qu'il était à peine saisissable. — C'est le vent qui gémit de la sorte dans les figuiers, dit Carlito. — Avec votre permission, caballero, la brise n'a pas cette voix-là, répondit le vieillard. — Ce sera le sifflement d'un renard qui flaire notre souper, interrompit Pedro. — Les chiens n'en ont guère laissé dans les environs, messeigneurs. — Mais enfin, qu'est-ce? demanda à son tour le postillon, plus accessible aux terreurs de son compatriote à mesure que l'animation de la route se calmait en lui, à mesure aussi que les ténèbres devenaient plus profondes. — Ce que c'est, je n'en sais rien du tout, répliqua le vieux soldat; pendant tout ce mois d'hiver ça pleure chaque nuit depuis le coucher du soleil jusqu'au matin. Seulement, j'ai une idée là-dessus, voilà tout ce que je puis dire. Vous savez, messieurs, ce qui se passa ici lors de la première incursion des sauvages, quand nous revînmes de l'expédition du Pérou avec les volontaires de Tucuman? — A peu près, répondit Carlito, mais j'étais bien jeune alors, et vous ferez mieux de tout nous raconter en détail.

— Ces messieurs passeront toute la nuit dans cette poste? demanda le guide. — Assurément, il ne fait pas un temps à courir la Pampa. — Et puis, messeigneurs, vous avez voyagé, vous avez lu dans tous les grands livres qui sont dans la sacristie de la cathédrale, et le *dean* (doyen) des chanoines de Cordova m'a dit bien des fois que le diable ne peut toucher un seul de nos cheveux tant que nous avons assez de force dans le bras pour faire ceci. — Et le vieux cavalier saisit cette occasion de faire un signe de croix qui le remit dans une parfaite assurance. — Ainsi, messieurs, si vous n'avez pas peur, je vous raconterai une chose qui.... non que je veuille vous expliquer ce qui pleure là derrière la roche, ajouta-t-il, je n'en sais rien; mais enfin je vous dirai l'idée que j'ai là-dessus.

Et tout plein de ce courage inattendu qui monte au cerveau après une grande frayeur, le guide alluma la cigarette déposée derrière son oreille et commença ainsi :

I.

« Une nuit, c'était en automne, il ventait à éteindre tous les feux du bivouac; un cavalier entra au galop dans cette cour et frappa la porte avec le bois de sa lance, en criant de toutes ses forces : *Los Indios! los Indios!* les Indiens! les Indiens! Tout le monde se leva; on chargea en grande hâte sur les chevaux ce qui pouvait être emporté; l'argent fut enfoui sous les rocs; en une demi-heure, hommes et troupeaux, habitans et *haciendas* avaient disparu. L'envoyé de la frontière s'en allait ainsi de porte en porte, le long de la Pampa, éveillant les chrétiens que les sauvages croyaient massacrer endormis, et les chrétiens s'éloignaient vers l'intérieur, tournant le dos au désert, grimpant sur des rochers, en pleine nuit, par des sentiers à pic où les chèvres seules avaient passé avant eux. Les chevaux même avaient peur de tomber entre les mains des infidèles, car ils fuyaient sans se faire prier, sans hennir, sans s'éparpiller le long des routes. — Et le postillon fit malgré lui le geste du cavalier qui agite le fouet au-dessus de son front pour rallier les chevaux. — Peut-être allaient-ils ainsi parce qu'il n'y avait rien à brouter sur les pierres de la sierra; d'ailleurs, bêtes et gens, la nuit, ne font jamais guère de tapage; à ces heures-là, il se passe des choses surnaturelles, et celui qui s'en irait sans motif, le nez au vent, trotter d'un pas délibéré dans certains passages de la montagne, pourrait bien être battu, roulé, traqué par les esprits, par les fées qui dansent sur les grosses pierres, qui causent en rond sur la mousse des vallées... »

Ici, le conteur pressa fortement sa cigarette entre ses deux lèvres et en tira trois bouffées qu'il lança en l'air par les narines; puis il reprit :

« Les habitans étaient donc en fuite; ils marchaient comme s'ils avaient rêvé, par instinct, en silence et sans se plaindre, poussés par une frayeur qui remplissait l'esprit de chacun, sans songer à se défendre contre un ennemi invisible. D'ailleurs, il n'y avait pas moyen de s'arrêter avant le jour, avant de savoir quelle direction auraient prise les sauvages; c'était là le point important. Seul, un cavalier resta pour épier la marche des sauvages sur le plus élevé des rocs qui entouraient la vallée déserte; il attacha son cheval derrière un buisson et se coucha lui-même à plat ventre dans une haute touffe d'herbe. On l'aurait pris pour un de ces gros lézards qui rampent dans les plaines de Santiago et dont les soldats sont friands.

« Bientôt il y eut dans la plaine un murmure confus mêlé de cris perçans; l'espion tressaillit, puis laissa retomber sa tête sur l'herbe. L'Indien ne se trahit pas ainsi quand les ténèbres cachent son approche; le bruit passa en l'air; c'était une troupe de gros perroquets verts qui regagnaient tumultueusement les provinces du nord. Puis la voix aigre du vanneau armé, le cri de *tiroutéro*, s'éleva du fond de la vallée. Le cavalier allongea le menton au-dessus du roc; l'avertissement semblait sérieux; plus vigilant que nos chiens dont l'odorat est gâté par l'habitude qu'ils ont de dévorer la chair des bestiaux, cet oiseau ne se laisse jamais surprendre; même au milieu de la nuit, il poursuit le passant avec un acharnement courageux en caracolant dans les airs, en jetant au vent cette plainte sonore qui lui a valu son nom. A ce signal répondit un bruit sourd sur la terre humide; l'espion arma sa carabine, se souleva sur le coude... Ce n'était point encore l'ennemi, mais un chevreuil poursuivi par des loups.

« Que la nuit est longue! pensait l'espion; elle était en effet fort longue pour ceux qui fuyaient et aussi pour les Indiens marchant au pillage. Mais une heure environ avant le lever du soleil, à l'instant où une lumière blanchâtre commence à marquer la ligne de l'horizon, le cavalier, toujours en sentinelle, découvrit sur le dos de la plus lointaine colline quelque chose qui s'agitait, qui avançait rapidement, quelque chose de moins vague que la brume chassée par le vent qui la roule. Au-dessus de cette masse mouvante, troupe de cavaliers serrés les uns contre les autres, s'élevaient les longues lances des sauvages armées d'un fer tranchant, ornées à leurs sommets d'une touffe de plumes d'autruche. En avez-vous vu, señores, de ces lances? »

— Oui, répondirent les voyageurs, elles sont faites pour le guerrier qui habite en plein air, sans autre toit que la voûte des cieux, car elles ont bien trois hauteurs d'homme. — Et elles atteignent de loin, dit le postillon! — Le vieux guide répondit par un mouvement de tête, et continua.

« Après la dernière halte, les Indiens s'étaient remis en marche, et ils se formaient pour l'attaque. Quand vous voyez l'avalanche se détacher du sommet des Andes, vous êtes sûr qu'elle va rouler jusqu'au fond de l'abîme en grossissant toujours; quand le vent de sud-est, le *pampero*, commence à déraciner les arbres en rasant la sierra de San-Luis, vous ne doutez pas que celui sous lequel vous vous abritez n'ait le même sort, car l'avalanche et l'ouragan ne s'arrêtent point tout à coup dans leur marche terrible. Ainsi vont les Indiens; une fois rassemblés, une fois partis du fond de leur désert, ils poussent toujours

en avant jusqu'aux habitations. On les voit approcher sans échanger entre eux une seule parole, sans ces petits incidens fréquens dans une armée de chrétiens, et qui font espérer à la ville assiégée que l'ennemi va peut-être changer d'avis. Quand la brise souffle, quand le nuage crève, c'est Dieu qui l'ordonne, n'est-ce pas? Quand l'Indien est en campagne, c'est le diable qui le chasse.

« Aussi la bande fut bientôt arrivée; elle se trouvait déjà directement au-dessus de l'espion, qui suivait des yeux toutes ses manœuvres sans courir le moindre risque d'être découvert. Après s'être approchés de la poste, les sauvages n'avaient pas tardé à s'apercevoir qu'elle était déserte, et, se dispersant aussitôt dans la plaine, ils cherchaient le butin, rassemblaient çà et là quelques brebis oubliées, fouillaient les buissons avec le fer de leurs lances, et tournaient avec précaution les rocs derrière lesquels une patrouille pouvait être embusquée; tout cela sans bruit encore, comme s'il se fût agi de toute autre chose que d'une œuvre de carnage. Quand ils virent qu'aucun péril ne les menaçait, la maison fut incendiée, et les sauvages poussèrent des cris hideux, moins pour saluer le jour que pour dire adieu à la nuit. A ce moment-là, les oiseaux montaient en l'air avec leur gazouillement accoutumé. »

— Pourquoi le sauvage ne reste-t-il pas dans son désert où il est roi, où les créatures de Dieu l'approchent sans crainte, tandis qu'elles fuient si loin devant nous? interrompit le postillon en jetant dans le foyer quelques branches sèches; il y a des circonstances où l'on serait jaloux de lui, où l'on croirait que Dieu le mène par la main, tant il réussit dans ce qu'il entreprend!

— C'est que, plus rapproché par l'instinct des animaux au milieu desquels il passe sa vie, répondit Carlito, presque nu comme eux, il ne change pas comme nous l'aspect de la nature qui l'environne. — Et si son regard perçant devine l'oiseau sous la nue, il ne reporte pas de la terre au ciel un œil inquiet que le passé trouble et que l'avenir épouvante, dit Duarte; aussi fait-il le mal sans remords, comme un enfant.

« Certes, l'Indien n'a jamais de remords, continua le vieux guide, car toutes ses guerres sont les mêmes : meurtre, incendie, pillage, c'est invariablement la même marche. Ce jour-là donc, la poste où nous sommes abrités ou à peu près était en flammes; toute la *Indiada* allait et venait à l'entour, comme autour d'un feu de joie. Cependant ils étaient furieux, les sauvages : le butin consistait tout au plus en quelques vieux chevaux boiteux, en quelques brebis accrochées aux ronces par leurs toisons. Bientôt la troupe tourna à gauche par les

sentiers battus, impatiente de pénétrer plus loin dans le pays habité, et de surprendre quelque famille endormie avant que le soleil eût rendu sa marche visible. Il n'y avait pas de rencontre à craindre, et les Indiens ne s'avançaient pas en bande serrée; toutefois, aucun de leurs mouvemens n'échappait à l'espion. Déjà les sauvages commençaient à gravir les premiers escarpemens de la sierra, et chacun d'eux, choisissant un sentier à sa fantaisie, s'enfonçait dans les fentes du rocher, dans l'épaisseur des broussailles; ils allaient assez lentement d'abord, pour donner aux femmes le temps de rassembler le butin. Vous avez vu les mules chargées gravir les montagnes du Chili, comme elles pointent et montent lestement vers le sommet, souvent cachées aux yeux, et dressant l'oreille aux cris de l'*arriero* (muletier), qui les anime; ainsi serpentaient, bondissaient, rampaient les sauvages, avides de faire le mal, aidant leurs jambes agiles de la longue tige de leurs lances.

« Toute la bande avait pris un peu à gauche de cette poste, et laissait assez loin d'elle l'espion toujours attentif à surveiller ses manœuvres. Aucun des pillards ne pouvait encore distinguer le cheval légèrement équipé que la saillie du roc couvrait du côté de la plaine. D'ailleurs, ce cavalier n'avait là qu'un rôle tout-à-fait inoffensif: pareil à la perruche qui s'en va se percher sur la plus haute branche d'un arbre éloigné, prête à avertir toute la troupe dès que le péril menace, cet homme attendait qu'il fût temps de donner aux siens le signal de l'approche ou de la retraite des Indiens.

« Cependant çà et là paraissait quelque tête de sauvage, et le cavalier devait songer à se replier sur le gros des fuyards. Au moment où il était prêt à sauter sur son cheval, dont il déliait les pieds, au-dessous de lui le cavalier entendit rouler quelques pierres; il avance la tête, rien ne paraît, seulement les branches sont agitées; le bruit approche, il saisit sa carabine, il se penche, et distingue, en prêtant l'oreille, un pas lent et fatigué, une respiration haletante. Il allonge sa carabine à travers les ronces, dans la fente du roc, et à l'instant où les deux ennemis vont se trouver face à face, le coup part, un cadavre tombe, la tête appuyée sur le plateau de la montagne.

« Bien vite le cavalier regarde ce corps gisant à ses pieds, c'était celui d'une femme indienne que la balle avait frappée au cœur. A cette vue, le cavalier eut honte; des bras de la femme mourante s'échappa un enfant, le plomb ne l'avait pas blessé; il restait là, debout, immobile, comme le daim qui, pour la première fois, entend siffler les *boules* autour de sa tête. Déjà l'espion avait sauté sur son cheval; se

penchant vers le petit Indien, il l'enleva par sa ceinture, l'assit sur le côté de la selle, et se jeta au grand galop à travers la colline. A cet instant, toute la *Indiada* atteignait le premier rempart de rochers; les lances brillaient et se balançaient aux rayons du soleil levant sur le couronnement de cette muraille naturelle, et les regards des sauvages, fixés d'abord sur ce point qui fuyait, interrogèrent bientôt les grottes dangereuses couvertes de buissons.

« Or, la population fugitive était réunie dans une petite plaine, au versant de la sierra, sous la protection du régiment des auxiliaires des Andes dont je faisais partie; j'avais le grade de sergent depuis la bataille d'Ayacucho. Le jour brillait assez désormais pour que chacun pût se reconnaître, mais on restait silencieux, car des colonnes de fumée commençaient à s'élever sur toute la frontière; chaque famille apprenait par là qu'elle se trouvait sans asile. Il y avait plus d'une mère inquiète qui faisait le tour des groupes, regardait l'un après l'autre tous les enfans entassés dans le cercle du camp, puis revenait s'asseoir désespérée, la mort dans l'ame, auprès du foyer. Il y avait aussi de tout petits enfans égarés, recueillis au hasard, qui pleuraient et demandaient leur père à tous ces visages inconnus, plongés dans la désolation. Les cavaliers retenaient à grand'peine dans les limites de ces retranchemens improvisés le bétail ennuyé, impatient de se disperser dans la plaine et d'aller boire aux ruisseaux. Les soldats, fatigués, fumaient et dormaient; ils savaient bien que les sauvages ne viendraient point attaquer le camp. Cependant marcher à leur rencontre ou à leur poursuite, c'eût été exposer aux lances ennemies cette troupe sans défense, déjà décimée, ou tout au moins pousser à travers la Pampa une reconnaissance inutile.

« Arrivé au milieu de nous, l'espion descendit de cheval, et déroula son manteau, d'où nous vîmes tomber le petit Indien droit sur ses pieds. Au milieu de ces figures étrangères, le louveteau, ouvrant de grands yeux, battit en retraite à reculons jusqu'au pied du roc et se tint sur la défensive. Un grand éclat de rire partit de tous les groupes de soldats, et certes, señores, il ne fallait rien moins que l'arrivée d'un hôte si peu attendu pour dérider ces fronts soucieux, aussi brunis par les neiges des Andes que par le soleil du Pérou. — Où as-tu pris cela? demanda l'*alferez* de la compagnie. — Que veux-tu faire de ton lionceau? cria un camarade. — *Amigo,* dit un autre, est-ce là ton prisonnier? C'est trop jeune pour être fusillé. Quel regard! viens ici, *niñito*, viens ici! Et l'enfant, roulant ses grandes prunelles noires, cachait ses petites mains derrière son dos.

« Ma foi, reprit un officier, il y a ici plus d'une femme qui a perdu son enfant en fuyant dans l'obscurité, voyons si quelqu'une voudra prendre celui-ci en échange. Et saisissant par le bras le petit sauvage, qui résistait de toute la force de ses jambes, il le mena malgré lui au milieu du cercle des femmes. Mais à la vue de l'orphelin à peau cuivrée, les unes pressèrent sur leur cœur avec effroi un nourrisson endormi, les autres songèrent à leur enfant condamné à une captivité éternelle chez les sauvages; toutes détournèrent la tête.

— Personne n'en veut donc? demanda l'officier; il est trop jeune pour avoir mérité la mort. Voyez, c'est à peine un enfant, *una criatura!* Qu'en faire? — Emportez-le, répondirent quelques voix de femmes exaspérées par le chagrin, et les plus méchantes, après tout, n'étaient que les plus tendres pour leur progéniture menacée ou perdue; emportez-le. — Peu satisfait du mauvais succès de sa démarche, l'officier revint au milieu de ses soldats : — Tiens, dit-il au cavalier, reprends ton captif, personne n'en veut.

« Le cavalier était fort embarrassé; il regardait le pauvre enfant sans trop savoir quel parti prendre, comme s'il eût dit : Pourquoi diable ai-je tiré mon escopette? Au fond, c'était là sa pensée, et le regret d'avoir tué une femme le porta à faire une bonne action. Il ôta son bonnet, et, s'avançant vers l'officier, il lui dit : — *Señor capitan*, peut-être qu'en le baptisant on en fera un vrai chrétien. Puisque aucune de ces femmes ne veut se charger de lui, je le garderai avec moi; il me servira au quartier. Si je suis tué dans un combat, eh bien! *señor capitan,* je vous demande qu'il reste avec les camarades; et, en attendant que le curé lui donne un nom, je l'appelle Bataillon. Ça va-t-il? — Bravo! vive Bataillon! cria toute la troupe dès que l'officier eut fait un signe affirmatif, et, bon gré, mal gré, le petit sauvage, porté sur les bras des vétérans, fut obligé de frotter sa petite joue à toutes leurs vieilles moustaches. »

— Bataillon! dit Duarte en ralliant quelques souvenirs, j'y suis..... — Mais, interrompit le postillon, qu'a de commun ce Bataillon avec la plainte qu'on entend toujours?... — Chut! plus bas, répondit le vieux soldat; c'est là qu'a été tuée la mère du petit sauvage, dans le sentier qui mène à la montagne, et on n'a pas retrouvé le corps. — Les Indiens l'ont enlevé, selon leur usage, dit un des voyageurs. — Les corps des guerriers, oui; ils les emportent pour cacher le nombre de leurs morts, reprit le guide; mais celui d'une femme....... — Et il secouait la tête d'un air d'incrédulité. — Et puis, señores, un Indien, ça n'est pas baptisé; quand même on l'enterrerait, on ne peut mettre une croix sur la tombe, et qui sait où va cette pauvre ame?

— Savez-vous ce que devint Bataillon? demanda Carlito au conteur. — Une blessure m'obligea à quitter le service dans ce même temps, répondit celui-ci, et je n'ai plus entendu parler de lui. — Moi je l'ai connu, interrompit Duarte; si son histoire peut vous intéresser, mes amis, je vous la dirai demain, à la halte de midi.

II.

Après avoir trotté toute la matinée, les voyageurs firent halte au pied d'un pic solitaire, entièrement détaché du reste de la sierra, nommé *El Morro*. Les habitans attribuent à ce pic, sentinelle avancée des montagnes de l'intérieur dans les plaines de la Patagonie, un instinct bienveillant qui le porte à se couvrir de nuages quand un danger prochain menace la frontière. Toujours est-il que le Morro a vu s'accomplir dans le rayon des vallées où se projette son ombre bien des drames sanglans et terribles. Arrivés dans ce site sauvage, les trois amis allumèrent un grand feu, tandis que les chevaux fatigués se roulaient sur l'herbe et secouaient leur crinière. Duarte reprit en ces termes la suite du récit :

« Comme vous l'avez vu, messieurs, Bataillon n'avait reçu de Dieu que l'existence, sans accompagnement d'aucun bien. Patrie et famille étaient deux mots inconnus pour lui; après avoir sommeillé trois ans dans la vie sauvage, il s'était éveillé au coup de fusil qui étendait sa mère morte devant lui, et s'était vu jeté dans la vie des camps. Peu d'années après, le soldat qui le traînait à sa suite avec une sollicitude souvent dangereuse pour celui qui en était l'objet, ce soldat des armées de l'indépendance mourut, comme tant d'autres, dans les guerres civiles. On pendit aux pieds de Bataillon les grands éperons d'acier du cavalier défunt, et, après l'avoir hissé sur son cheval, les soldats placèrent à l'arrière-garde le fils adoptif de leur ancien compagnon d'armes. L'enfant, se rapprochant du gros de la compagnie peu à peu, à mesure que les rangs s'éclaircissaient, à mesure aussi que l'âge lui permettait de prendre part aux travaux de la compagnie, finit à la longue par s'incorporer dans les rangs de ces cavaliers, vieux de vingt ans de guerre. Mais Bataillon lui-même avait ses chevrons aussi, car, à tout prendre, il était entré au service le jour où brûlaient les habitations de la frontière, et il comptait douze ans de courses dans les provinces de la république quand sonna sa quinzième année.

« Jamais il n'avait dormi sous un toit; les *colorados* parmi lesquels il se trouvait enrôlé n'avaient pas de quartiers fixes. Jamais il n'avait vécu de la vie des villes; son existence était à peu de chose près ce

qu'elle eût été dans les Pampas. Grace à son instinct sauvage, il demeurait plutôt en communication intime avec la nature qu'en rapport avec les hommes; peut-être ignorait-il les noms des provinces qu'il parcourait; mais des plaines de la Patagonie aux forêts du Chaco, du Parana au Rio-Quinto, il se fût guidé seul comme l'oiseau. Admis aux bivouacs des cavaliers dont il partageait les travaux, dont petit à petit il avait revêtu l'uniforme, depuis bien des années il écoutait leurs récits, mais sans prendre part à leurs conversations, comme s'il n'avait rien eu à conter lui-même. Le langage semblait être pour lui ce que sont l'art et la poésie pour beaucoup de gens sérieux, quelque chose de mystérieux qui éveille dans l'ame un vague écho et la transporte dans une région supérieure, où elle se trouve dépaysée, tout en admirant. Cette faculté du silence, il la devait au sang indien, car généralement le sauvage, que ne préoccupe ni l'idée de progrès, ni la pensée de perfectibilité de la race humaine, accepte la vie comme un texte sans commentaires, avec cette résignation et cette naïve ardeur qui le feraient croire soumis à la fatalité.

« Apprivoisé en apparence, bien qu'au fond il eût conservé le caractère de sa race, Bataillon devenait un soldat accompli. La profession militaire, telle qu'on l'entendait autour de lui, perfectionnait ses instincts, comme les leçons du fauconnier développent ceux de l'oiseau de proie. Il n'y avait donc aucun cavalier dans la compagnie qui exécutât avec plus de facilité et de précision, avec plus de souplesse et de régularité, les manœuvres impétueuses qui consistent à arrêter court en le faisant glisser sur ses pieds de derrière le cheval lancé à toute bride, à se coucher sur sa selle pour ne présenter à l'ennemi qu'un fer de lance acéré à peine visible. Ainsi, messieurs, il ne s'agissait pas de la vie militaire dans les casernes, mais de la vie des camps ou plutôt du désert. Les cavaliers au milieu desquels grandissait Bataillon, tous habitués à parcourir en armes les diverses provinces de la république, formaient quelque chose de pareil aux compagnies franches; c'étaient des soldats dans le vrai sens du mot, cherchant du travail tout le long des frontières dont on les avait constitués gardiens, toujours en quête de batailles, chevauchant du matin au soir sans inquiétude ni fatigue. Long-temps après que les guerres de l'indépendance étaient finies, long-temps après le licenciement des armées victorieuses dont les chefs devaient causer tant de maux aux pays délivrés par eux, ce régiment des *colorados* existait encore dans les mêmes conditions belliqueuses et à moitié errantes.

« Bien que désormais identifiés à la vie nomade du sauvage, ces

cavaliers avaient derrière eux les souvenirs d'une enfance plus calme, mieux établie, passée dans les grandes fermes de l'intérieur, dans les faubourgs des villes; cette seconde nature n'avait pas tellement absorbé la première, qu'il n'en perçât quelque chose dans leurs récits. Alors Bataillon, plus sérieux, plus morne que de coutume, cherchait à deviner en lui-même ce que pouvait être cette existence parfois regrettée dont il n'y avait pas trace en lui. Tandis que, couchés sur la selle, les soldats dormaient en rond autour du feu, le jeune Indien veillait, écoutant avec émotion aboyer les chiens aux portes des fermes éloignées, et rêvant à ce qui se passait dans les familles, dans les villages, dans les grandes cités, dans ces lieux habités dont il faisait incessamment le tour, comme une sentinelle vigilante condamnée à ne jamais franchir le seuil dont la garde lui a été confiée. »

— Après tout, interrompit Pedro, Bataillon pouvait quitter le régiment sans être considéré comme déserteur; car il ne recevait sans doute aucune solde.

« Il n'était même pas, à vrai dire, enrôlé comme soldat, reprit Duarte; il remplissait dans le régiment le rôle du mousse dans l'équipage d'un navire. Mais le mousse sans famille voit dans le navire qui le porte sa patrie tout entière; hors du camp, où Bataillon aurait-il vécu? Si la guerre avait continué avec les Indiens, nul doute qu'il eût passé dans leurs rangs sans préméditation, mais par un instinct irrésistible.

« Cependant il arriva qu'un jour, pendant une marche de la frontière méridionale aux bords du Parana, sa compagnie défilait sur les hauteurs qui couronnent et dominent la ville de Cordoue; le soleil scintillait sur le beau sable des grandes grèves au milieu desquelles serpente un filet d'une eau limpide et argentée. C'était la veille d'une fête. Les cloches, agitées au sommet des tours, dans les couvens aux cloîtres spacieux, plantés de cyprès et de figuiers, chantaient un carillon joyeux que dominait à lents intervalles le bourdon de la cathédrale. Les étudians de l'université, aujourd'hui si déchue, s'écoulaient joyeusement vers la place, le long des arcades du collége. Chanoines-professeurs, aux chapeaux à larges bords, bourgeois en manteaux, circulaient autour de la promenade en fumant leurs cigarettes, et sur des bancs, à l'ombre, duègnes et jeunes filles agitaient l'éventail; les bruyantes laveuses, dispersées au bord des ruisseaux, étendaient le linge blanc sur les pierres luisantes, sur les haies fleuries. Les chariots pesans descendaient, en criant sur l'essieu, les ravins escarpés de la grande route de l'est, et des divers points de l'horizon arrivaient des

cavaliers dont les chevaux noirs, couverts d'écume, caracolaient gaiement sous les arbres du chemin.

« Du milieu de cette vallée où s'encadrait avec des jardins et des vergers la cité riante, de ce damier de toits plats découpant les terrasses aérées, les *miradores* en tourelles où les jeunes filles aiment à s'accouder le soir, il s'élevait un murmure de ruche auquel nous sommes trop habitués pour en avoir l'intuition bien précise, mais qui venait bourdonner avec un charme de nouveauté presque irrésistible à l'oreille du jeune Indien. Dans ce murmure confus, pareil à celui de la vague sur une plage de sables, il discernait sans le savoir, et comme dans l'harmonie d'un rêve, le joyeux accord de passions à la fois vives et douces, dont l'expression était la vie et le mouvement. Pour la première fois, il se sentit homme, être sympathisant par nature avec son semblable, de quelque variété qu'il soit; pour la première fois le ramier voulait prendre son vol vers le colombier ouvert devant lui. »

— L'aspect imprévu d'une de nos bruyantes cités d'Europe aurait agi d'une manière moins séduisante sur le cœur naïf de l'Indien, interrompit Carlito; les ruines imposantes des temps passés coudoyées sans façon par les édifices mesquins du siècle présent, l'effet discordant de ces bigarrures qui font d'une ville respectable et jadis homogène quelque chose de pareil à un habit d'arlequin, eussent étonné son regard sans donner à son esprit les enseignemens qui ressortent de ces vicissitudes. Il se fût détourné avec effroi de ces lieux attristés où rien ne sourit, où le riche lui-même, dans son agitation inquiète, semble souffrir plus que le pauvre.

« Il en est ainsi dans plus d'un pays de l'Europe, reprit Duarte; j'en conviens, *amigo;* comme toi j'ai senti cela; mais vous savez tous, messieurs, quel air de fête revêt la jeune Cordoue d'Amérique, légère et indolente, lorsque le soleil couchant l'encadre comme un diamant dans l'azur plus foncé de la sierra. Là, dans ces temps déjà passés, point d'ambitions, point de tumulte, point de nouvelles traversant la cité d'une voix inquiétante, et juste assez de commerce pour donner aux habitans l'occasion d'animer leurs rues. Avant que les troubles intérieurs eussent habitué cette population paisible à se barricader dans ses maisons et à se réfugier dans les couvens à l'approche des *faciones*, les grands évènemens de la place publique, c'étaient le passage d'une troupe de mules allant de San-Juan à Buenos-Ayres, l'arrivée d'un convoi de chariots descendant de la vallée de Mendoza aux rives de la Plata, ou la venue subite d'un botaniste de Paris ou de Londres,

recueillant dans sa boîte, à la grande stupéfaction des bouviers, la moindre plante en fleurs foulée par les bestiaux de la montagne.

« Le jeune cavalier se sentait donc attiré vers la ville. Déjà son cheval, maintenu au pas, avait été dépassé par toute la ligne, quand le commandant de la compagnie prit une route latérale et, s'enfonçant dans les vergers avec quelques soldats d'escorte, pénétra dans la ville de Cordova pour échanger quelques paroles avec le gouverneur. Sans y être invité, Bataillon se mit sur les traces de l'escouade privilégiée, et, à mesure qu'il plongeait dans les jolis jardins du faubourg, à mesure que l'écho des murailles répétait le bruit de ses lourds éperons, et que son ombre glissait le long des portiques, un vague sentiment de fierté, de valeur personnelle, se révélait en lui.

« Le régiment avait fait halte sur la *barranca;* les cavaliers, appuyés sur le cou de leurs chevaux, suivaient de l'œil, avec une curiosité envieuse, la marche de leurs compagnons. Ainsi les matelots, restés à bord, s'accoudent sur le bastingage, et regardent en silence la yole du commandant qui va toucher terre, poussée par les rames agiles de leurs heureux camarades.

« L'escorte accompagna le capitaine au *cavildo* (hôtel de ville) et mit pied à terre. Plus le soir approchait, plus la ville devenait vivante. Après avoir attaché son cheval aux arcades de l'édifice, et réuni sa lance au faisceau que formaient celles des soldats déjà dispersés, Bataillon, hasardant un pas timide à travers la grande place, se trouva au milieu d'un groupe de jeunes garçons qui jouaient aux cartes. Animés par le jeu, ceux-ci ne firent d'abord aucune attention au nouveau venu; mais lui, il fixait sur eux ses grands yeux étonnés. *Copas*, cœur, criait l'un; *bastos del rey*, roi de trèfle, répondait l'autre; à moi l'argent!... Et les cailloux représentant la monnaie absente roulaient sur le *poncho* troué qui servait de tapis. Bataillon, immobile, les mains dans le ceinturon de son sabre, suivait de l'œil les dames et les valets avec une surprise puérile que l'impassibilité de son visage indien pouvait seule cacher. S'attachant malgré lui à cette scène animée, il finit par s'asseoir à moitié sur ses talons entre les deux joueurs, qui ne rappelaient pas mal les deux jeunes truands immortalisés par Cervantes sous le nom de Rinconete et de Cortadillo.

« Voulez-vous jouer, monsieur le soldat, *señor soldado?* s'écria tout à coup en levant la tête le plus hardi de ces enfans, qui étalait les cartes en éventail sous sa main gauche; à six sous, *a cuartillo*, les trois parties!... Mais le jeu était interrompu; tout le groupe reculait et battait

en retraite devant la figure muette et sérieuse de Bataillon. Celui-là même qui lui avait adressé la parole, l'ayant regardé en face, remit précipitamment les cartes dans le fond de son bonnet, et ils s'éloignèrent tous en se parlant à voix basse. »

— Ce qui les effraya, dit Carlito, ce ne dut pas être précisément la figure étrange, la couleur cuivrée de l'Indien, mais l'inflexible gravité répandue sur un visage adolescent. Menez au milieu d'une troupe d'écoliers joyeux un triste enfant de grande maison, et la gaieté cessera; la gaieté, qui ne se tait jamais devant la réprimande du maître. L'enfant qui ne sait pas sourire est une chose si désolante qu'elle glace incontinent l'enfance elle-même.

Duarte tira de sa boîte de paille de beaux cigares qu'il distribua à ses compagnons de voyage, sans oublier le guide; celui-ci ôta son bonnet, et donna à ces messieurs un tison pour allumer leurs *puros*.

« Demeuré seul, reprit Duarte, Bataillon se trouva tout décontenancé et tout honteux. Il écarta les longs cheveux noirs et luisans collés sur ses joues bronzées, et entra dans la longue file de chariots qui forme le marché. Sur chaque timon étaient assises des femmes venues des campagnes voisines, qui étalaient aux yeux des passans de beaux fruits, des figues, des pêches, des pastèques, disposés dans des corbeilles. Beaucoup d'entre elles berçaient sur leurs genoux de petits enfans, et Bataillon se rappela le premier cercle de femmes éplorées au milieu desquelles il avait été lancé en tombant des bras de sa mère; par la pensée il se trouva rejeté à ce jour terrible dont il conservait un vague souvenir, où se nouait pour lui l'énigme de la vie. Il faillit reculer, par un effroi involontaire; mais la curiosité l'emporta, et il avança, comprenant d'ailleurs que son uniforme lui donnait droit de cité parmi les habitans des villes. Il passa donc à travers les groupes, inaperçu, mais voyant tout; ses yeux roulaient à droite et à gauche dans un perpétuel mouvement d'observation. Les joyeux éclats de rire, le chant des *guitareros*, les conversations animées, le salut au passant, le bonsoir de deux amis, tout cela frappait son oreille et causait une singulière impression à ce cœur sauvage, qu'aucune sensation de cette nature n'avait effleuré encore. A son insu, il comparait cette vie pleine de variété, de nuances, de mouvement, aux jours longs et uniformes passés dans la plaine, à cette vie plus âpre encore dont il lui restait de vifs instincts. A chaque voix qui perçait la foule, il tressaillait, comme si les paroles ou le sourire d'une voix inconnue se fussent adressés à lui. Mais non. Cette population tout entière vivait et s'agitait dans un cercle

dont il se trouvait exclus. Au fond de son esprit, il y avait cette pensée qu'il était trop tard pour s'apprivoiser; il ressentait même une secrète répulsion à l'égard de cette foule dont le bruit l'attirait, bien qu'il s'en défendît. Le sentiment de la solitude l'accablait au milieu de ce monde sans affection pour lui. Être seul au désert, c'est l'animer par sa présence, en être le roi, l'ame; mais être seul parmi les hommes, c'est sentir ses facultés anéanties.

« Dans cette alternative d'éblouissement et de tristesse, Bataillon traînait machinalement son sabre à travers la grande place; l'existence, qui jusqu'alors s'était présentée à lui comme un tronc aride et nu, se parait de rameaux sous ses yeux. Le spectacle passager d'une société calme et heureuse l'affectait d'autant plus profondément qu'il lui semblait plus impossible de s'y rattacher. Il n'était déjà plus ni l'homme de la vraie nature, libre sous l'inspiration de sa fantaisie, ni l'homme des villes, volontairement soumis aux lois d'une civilisation bienfaisante. Qu'était-il en effet? Un soldat de hasard, acclimaté au milieu d'étrangers, de bienveillans ennemis qui l'aimaient par habitude, parce qu'il leur donnait l'occasion d'exercer un commandement qui plaît beaucoup à tout subalterne. On parlait devant lui aux feux du bivouac comme devant un être sans oreilles, et si on lui adressait la parole, c'était pour lui dire : Bataillon, veille à la marmite; Bataillon, va chercher de l'eau à la fontaine; Bataillon, donne-moi ma lance!

« Ce qui avait convenu à l'enfant pouvait peser à l'adolescent dont l'horizon allait s'agrandir, et ce que je vous rapporte ici, messieurs, Bataillon le pensait vaguement en regagnant les arcades du *cavildo;* mais aurait-il pu le quitter, ce régiment dont les figures lui étaient toutes familières, dont il connaissait toutes les voix, dont il faisait partie comme la girouette fait partie du clocher qu'elle couronne? Dès qu'il fut assis sur la selle, son cheval se mit à hennir vers la plaine, car les autres cavaliers étaient partis; mais, impatient et attristé, Bataillon serra la bride, suivant au pas le chemin qui conduit à l'escarpement. Il commençait à faire nuit; les sommets de la sierra, encore éclairés des rayons du soleil, cachaient leurs bases dans l'obscurité. »

— Il semble alors, dit Pedro, que les montagnes s'élèvent comme une décoration et que la ville s'abaisse dans un abîme nébuleux où elle se replonge pour dormir; le ciel aussi paraît reculer dans une perspective infinie son dôme étoilé, et cette voûte qu'avaient l'air de toucher les clochers des églises, toute constellée, enlève bien loin de la terre ce firmament radieux vers lequel s'envolent nos ames inquiètes...

« Et il arrive rarement, continua Duarte, que nos pensées puissent traverser le crépuscule sans subir une modification analogue à celle qui remplace l'éblouissante clarté du soleil par les tremblantes lueurs des astres. Bataillon était sombre; il s'acheminait vers le camp avec une mélancolie douloureuse. Le voile avait été soulevé; déjà il expiait la connaissance bien imparfaite des choses qui se passaient hors de sa portée. A cette heure du soir, vous savez, messieurs, que les jeunes filles de Cordova ont coutume de venir remplir leurs cruches au bassin de la promenade; souvent elles s'y rassemblent en grand nombre, et, oublieuses de leurs travaux, elles dansent jusqu'à la nuit. A cet instant même, après bien des jeux et des ébats, la bande joyeuse avait fini de puiser de l'eau, et elles défilaient en chantant, pieds nus, sur les jolis cailloux aux mille couleurs qui inscrivent en mosaïque au coin de l'*alameda* le nom de l'ancien vice-roi de la province, Velez.

« Une seule de ces enfans folâtres était restée; elle se hâtait d'emplir une large cruche trop lourde pour qu'elle pût la retirer de l'eau. — Attendez, criait-elle à ses compagnes, qui de vous vient m'aider?... — Mais toutes elles s'éloignaient, puis revenaient, puis faisaient en riant le tour du bassin afin de mieux se jouer de l'embarras de la pauvre fille; et il y avait à cela de leur part malice et vengeance peut-être, car celle qu'elles tourmentaient ainsi semblait la plus jolie de toute la bande. — Aidez-moi, criait-elle encore; si je reviens à la maison avec une cruche vide, qu'arrivera-t-il? — Et, penchée sur le bord, elle baignait dans les eaux les larges tresses de cheveux noirs qui pendaient sur ses épaules.

« Bataillon n'avait fait qu'un saut de son cheval à terre, et il était auprès de la jeune fille. Celle-ci eut peur et se redressa vivement : — Que voulez-vous, señor soldado? — Mais déjà Bataillon relevait d'un bras vigoureux la cruche toute pleine, et, après l'avoir respectueusement posée sur la tête de la belle Cordovèse, il s'élança sur la selle dans le même silence.

« — Bravo! bravo! crièrent les jeunes filles accourues autour de leur compagne; et tu ne lui as pas dit merci! Oh! quelle honte, *que verguenza!* Que penseront les cavaliers rouges de la politesse des filles de Cordova? Allons, remercie-le, dis *gracias, señor*, ou nous renversons ta cruche... — La pauvre enfant rougit, se défendit quelque temps, puis, rejetant l'écharpe autour de son menton, elle prononça un *gracias, caballero!* au milieu du bruyant éclat de rire de la troupe étourdie.

« Puis elles disparurent toutes, se dispersant çà et là dans les sen-

tiers de la plaine, à travers la colline; mais l'œil perçant de Bataillon suivit long-temps le pas svelte et rapide de celle qu'il avait secourue. Au milieu des buissons épineux, des touffes de cactus, des tiges d'agaves, il voyait l'amphore allongée osciller au mouvement gracieux de la jolie tête brune encadrée dans la blanche écharpe. Arrivée sur une hauteur où elle se dessina en passant comme une ombre à la dernière lueur du crépuscule, la jeune fille redescendit tout à coup pour ne plus se montrer.

« Quant au jeune Indien, il subissait les illusions d'un rêve; en lui-même il se rendait mieux compte de la colère que lui avait inspirée la malicieuse plaisanterie des jeunes filles, que de la pitié un peu tendre ressentie pour celle qui en était l'objet. Pour la première fois de sa vie, il avait essayé de balbutier une réponse, mais les mots avaient expiré dans sa bouche entr'ouverte. — Ah! pensait-il en lui-même, que de mystères dans les villes! Parmi les vieux cavaliers de sa compagnie, qui pouvait lui apprendre à vivre au milieu des blancs! — Et il allait au pas, plongé dans une rêverie sérieuse, songeant qu'il faisait peur aux uns, qu'il était inaperçu des autres, et qu'à moins de rencontrer encore l'occasion d'aider une jeune fille au bord de la fontaine, il n'oserait aborder ces gracieuses créatures déjà dispersées comme une volée d'oiseaux. »

— En attendant, Bataillon désertait? dit Carlito. — « Il désertait par la pensée, reprit Duarte; il désertait du fond du cœur; il n'était plus soldat et se gouvernait à sa guise. Tout à coup la trompette retentit au sommet de la *barranca;* les cavaliers se remettaient en marche; Bataillon prêta l'oreille autant que son cheval; ses regards se portèrent sur la longue file de manteaux rouges à peine visibles à l'horizon; mais son cœur ne battit pas plus vite, il ne pouvait quitter les bords de ce bassin dont les eaux tranquilles tremblaient sous l'ombre des arbres. Peu à peu les compagnies défilèrent, s'allongeant dans une plaine où l'œil ne les distinguait plus. Quand la dernière lance agita son *penon* au-dessus des rocs, la poitrine de Bataillon se serra; c'était l'heure où l'on trotte gaiement vers le bivouac, où les chevaux hennissent à la rosée, où l'on chante d'un bout à l'autre de l'escadron pour abréger les ennuis d'une marche qui clôt la journée. Puis la trompette sonna la halte, répétée par les échos lointains de la montagne... La main de Bataillon avait lâché la bride; ses pieds enfoncèrent l'éperon dans le flanc du cheval, qui en une minute l'eut ramené d'un galop impatient au milieu de ses compagnons.

« Le sort en était jeté; il devait vivre et mourir ainsi. »

III.

Au-delà de cette plaine du Morro, où les miliciens de Cordova furent taillés en pièces par les Indiens il y a dix ans, on rencontre un bois humide, planté d'arbres chétifs dont les rameaux noueux ne permettent guère aux chevaux de galoper. L'extrême fraîcheur du sol est entretenue par les débordemens de la cinquième rivière (el Rio-Quinto) sortie de la sierra. Au lieu de chercher un gîte dans la mauvaise poste qui les attendait près du torrent, les trois voyageurs s'en allèrent camper sur la colline prochaine, du haut de laquelle ils pouvaient voir, par un temps serein, poindre les cimes les plus élevées de la Cordillière des Andes, vers laquelle ils se dirigeaient.

« Vous m'avez laissé entamer l'histoire de Bataillon, et vous l'aurez jusqu'au bout, dit Duarte en s'asseyant sur un tronc d'arbre. — A l'époque où je le connus, il pouvait avoir dix-sept ans; c'était bien un des plus beaux soldats de l'armée. Ses grands yeux doux voilés de longs cils, ses joues un peu saillantes encadrées dans une masse de cheveux noirs, lisses et flottans, donnaient à sa physionomie régulière cette expression vraiment remarquable dont on n'a guère d'exemples en Europe: cette beauté, qui appartient au type sauvage chez les tribus les plus choisies, sous les latitudes tempérées surtout, et qui satisfait le regard, consiste, vous le savez, messieurs, dans l'harmonie parfaite des lignes d'un visage où respire la vie, où l'on ne trouve aucun symptôme de la souffrance morale qui ride nos fronts. L'habileté du jeune Indien à manier la lance était proverbiale dans le régiment, et quand il se couchait sur son cheval pour présenter moins de surface aux balles ennemies, on eût dit qu'il ne faisait qu'un avec l'animal qui le portait. Dans tous ses mouvemens il y avait quelque chose de vif, d'indompté, d'insaisissable, qui trahissait son origine. Bien que le premier dans la mêlée, jamais il n'avait reçu une blessure, et cela ne l'étonnait guère, tant il lui semblait naturel de vivre dans les batailles; pour celui qui, sortant de sa vie paisible et bien gardée, va courir les hasards du combat, il y a des chances de recevoir le coup fatal; mais pour le soldat de profession, chaque attaque est comme l'épisode d'une existence aventureuse, toujours sacrifiée; la mort sait attendre ceux-là plus patiemment.

« Au temps où nous nous reportons, les guerres civiles étaient flagrantes; les vieux régimens avaient disparu, décimés peu à peu dans

des escarmouches de tous les jours. Celui des auxiliaires des Andes, plus ordinairement employé à la défense des frontières, se conservait plus intact; c'étaient, à vrai dire, les plus intrépides soldats de la république, surtout depuis que le terrible général Quiroga les avait disciplinés à sa façon. On les appelait les *colorados* (les rouges) à cause de la couleur de leurs bonnets, de leurs *ponchos* (manteaux) et de leurs *chilipas* (jupons); indépendans par caractère, ils tenaient plus du reître et du cavalier arabe que de nos troupes réglées Jadis, à la chasse au faucon, on soulevait le capuchon de l'oiseau, et, dès que la proie se montrait, il fondait sur elle; ainsi, quand l'ennemi paraissait, on le faisait voir à ces cavaliers formidables, et la bataille était engagée; pour toute harangue, les chefs poussaient un cri sauvage auquel chaque soldat répondait par un hurlement saccadé. Pour eux, le combat se bornait à une attaque décisive, à laquelle résistaient difficilement les lignes de fantassins bientôt rompues; dans ces plaines sans fin, l'homme à pied perd courage; de là, cette panique qui a tant de fois fait tomber des miliciens bien armés sous le sabre ébréché des sauvages. La courte carabine pendue à l'arçon des *colorados* ne servait guère qu'à préluder à la bataille par le bruit et la fumée; ils l'abandonnaient aussitôt pour la lance et surtout pour le sabre, leur arme favorite.

« Depuis sa promenade solitaire dans les rues de Cordova, Bataillon était devenu triste; d'ailleurs les guerres civiles bouleversaient ces paisibles contrées. Un jour, le régiment se trouvait campé sur les limites de la province de Santiago del Estero; les herbes, séchées par les chaleurs de l'été, se réduisaient en poussière sous les pieds des chevaux; l'atmosphère embrasée n'avait pas un nuage; les petits drapeaux rouges ne flottaient même pas au fer des lances piquées en terre.

« Où diable allons-nous? demandaient quelques soldats couchés à plat-ventre sur leurs manteaux. — Qu'importe? répondit le plus ancien de la compagnie; je ne l'ai jamais su et j'ai toujours marché. Il y eut un moment de silence causé par ces paroles de reproche, mais le plus insouciant reprit : — Les beaux temps sont passés, ce ne sont plus nos chefs qui nous mènent; au diable les factions et ces jeunes gens des villes qui se mettent à notre tête pour nous faire promener à la recherche d'un ennemi qu'on ne trouve nulle part. — Le dernier Espagnol a évacué le sol de la patrie, ajouta un troisième; il n'y a plus un Goth dans les forteresses, les sauvages sont refoulés dans le désert : après cette campagne, j'ai envie de passer les Andes et d'aller au Chili. — Là au moins il y a toujours des Araucanos à combattre, dit un cavalier d'une stature colossale venu des plaines de la Rioja, et que

ses camarades avaient surnommé Patagon. — Et puis j'ai peur qu'on ne finisse par nous caserner comme des miliciens, s'écria le brigadier.

« Cette perspective ne souriait à aucun des *colorados;* ils eussent été obligés de modifier sur plus d'un point leurs coutumes et leurs habitudes, de parader sur les places publiques, de monter la garde à la porte des villes; et puis peut-être aussi craignaient-ils, sans se l'avouer, de perdre ce prestige qu'ils exerçaient sur les populations ébahies, quand du fond de la plaine leurs rouges escadrons se précipitaient au galop comme un nuage plein d'éclairs.

« De tout ce qui s'était dit au bivouac, Bataillon n'avait pas laissé échapper un seul mot sans le retourner en son esprit. Accroupi devant le faisceau de lances, auprès de Patagon, il réparait les tresses de sa bride avec une lenteur inaccoutumée, comme s'il eût prévu qu'il n'avait pas long-temps à s'en servir. Quand un tronc d'arbre éclate en morceaux, il ne tarde guère, malgré la solidité de ses parties, à se réduire en poussière : ce corps jusqu'ici inaltérable et inaltéré, ce noyau de soldats aguerris semblait recéler en lui un germe de dissolution; l'ennui avait saisi ces cavaliers, ils se sentaient désormais redoutés, haïs même. Jusqu'alors ils avaient cherché du travail de province en province sans avoir trop la conscience des maux qu'ils causaient depuis qu'ils étaient un instrument employé par les factions à désoler la république; mais enfin ils comprenaient que le temps des vrais triomphes était passé.

« Si tous s'en vont, songeait Bataillon, où irai-je? Et il ne pouvait s'accoutumer à l'idée que ce régiment pouvait disparaître, que cette masse d'hommes si terribles, décidant du sort des provinces, se résoudrait peut-être en postillons et en bouviers, maniant le fouet et l'aiguillon au lieu du sabre et de la lance, comme l'orage se résout en gouttes de pluie. Le lendemain, les compagnies étaient à cheval de bonne heure. A la dernière halte, le commandant s'avança en tête des lignes pour annoncer qu'on marchait sur Cordova : la faction fédérale attaquait de toutes parts celle des unitaires; les provinces protestaient contre un pouvoir central, dont le cœur devait être à Cordova et la tête à Buenos-Ayres. Un profond silence accueillit la déclaration des chefs; sans doute en soi-même chaque cavalier flaira le pillage, mais pas un *hourra* ne retentit, pas un bonnet rouge ne fut agité au bout des lances. Vers le soir, les *colorados* opérèrent leur jonction avec les milices à cheval levées par les mécontens dans la sierra; les officiers se saluèrent au cri de *viva la patria!*

« Vive la patrie quand on va rançonner les villes et massacrer les citoyens! murmura un vieux brigadier qui portait ses chevrons mar-

qués sur le visage, et derrière lui quelques soldats chantaient tout bas ce refrain si connu au pied des Andes :

> Viva la liberdad, dice tu pendon;
> Tus matas y robas, es tu religion!...

— *Viva dios!* hurla Patagon en se dressant sur l'étrier de bois, pour la dernière campagne elle sera bonne, car après celle-là je quitte le service. Et toi, Bataillon? Le pauvre Indien leva sur le colosse un regard singulièrement douloureux. — Que veulent-ils faire de ces milices? reprit Patagon; elles prendront la fuite, et nous aurons toute la besogne. Heureusement que nos ponchos sont rouges!

« Peu à peu les cigares s'étaient allumés sur toute la ligne, la bonne humeur revint en partie au cœur des cavaliers; chacun se mit à chanter, et les milices suivaient aussi vite que pouvait le permettre le trot inégal de leurs petits chevaux à longs crins. Ceux d'entre les nouveaux venus qui avaient servi déjà se tenaient groupés autour des soldats d'élite, assez indifférens d'ailleurs au renfort qu'on leur amenait. Quant aux autres, relégués à l'arrière-garde, traînés à la remorque, leurs rangs s'éclaircissaient de temps en temps lorsqu'une touffe d'arbre, un buisson de cactus laissait au milicien ennuyé la facilité de se dérober par la désertion à l'œil préoccupé des chefs, car à l'horizon se levait déjà le dôme de la cathédrale de Cordova. »

— Les Cordovèses n'ont jamais fait de bons soldats, murmura le postillon, qui remuait dans une corne de bœuf une bouillie pimentée aussi appétissante, mais moins légère que le brouet de Sparte. — C'est-à-dire, répliqua Carlito, que tu es des plaines de Santa-Fé; avec de pareilles rivalités de province à province, comment établir l'unité dans ces républiques!

« L'ennemi ne paraissait pas dans la campagne, continua Duarte; seulement au sommet des maisons, sur les *miradores*, le reflet des baïonnettes trahissait la présence des *civicos*. Bataillon se rappela tout ce qu'il avait vu dans cette ville l'année précédente, et il pencha la tête. — Je vois d'ici le compadre Gomez sur son belvédère, s'écria Patagon avec un gros éclat de rire; tiens, regarde, Bataillon! — Et le jeune Indien distrait fit un signe de tête affirmatif, sans songer à la distance qui empêchait de distinguer sur les toits autre chose que des uniformes bleus. — Le sauvage l'a reconnu, reprit le colosse dans un accès de bruyante gaieté; quels yeux il a! Vois-tu aussi cet éclair?... tiens!..... — Et il n'avait pas achevé que le boulet sorti d'une pièce

de quatre, traînée au sommet de la *barranca*, renversait le cheval sur lequel se pavanait le géant.

« D'un bond, Patagon s'élança sur la paisible monture d'un milicien, qu'il culbuta sans plus de façon, et reparut à la tête de la compagnie. Le désordre causé dans les rangs par le passage du projectile avait excité la colère des cavaliers; le signal était donné, les sabres brillaient. En une minute l'arrière-garde, qu'ils venaient de démasquer, fut rejetée sur la ville; mais, après cette première attaque, on fit halte pour rallier les milices éparpillées derrière le camp; la bataille fut remise au lendemain.

« Pendant la nuit, Bataillon eut vingt fois la tentation de quitter la compagnie, de jeter là ses armes et d'aller dans la ville; mais des sentinelles veillaient à l'entrée de tous les chemins. Et puis quoi faire dans cette ville assiégée, à minuit? ce n'est pas l'heure où les jeunes filles vont puiser de l'eau au bassin de la promenade! — Tout à coup l'ordre fut donné silencieusement de monter à cheval; Bataillon tressaillit. — C'étaient donc les citoyens endormis dans ces murs qu'on allait attaquer, ceux qu'il avait vus si paisibles au seuil de leurs maisons! Si cela eût été possible à un Indien, Bataillon aurait pleuré; il prit nonchalamment sa lance, se mit en selle et se plaça à son rang.

« Toute la troupe avait tourné à l'envers ses *ponchos* rouges doublés de bleu, pour ne pas se trahir, même à la lueur des étoiles, par une couleur trop connue, et ainsi ils pénétrèrent furtivement jusqu'aux abords des faubourgs. Quelques sentinelles furent surprises; les autres se replièrent sur la grande place en tirant au hasard des coups de fusil qui donnèrent l'alerte; les *colorados* entrèrent au galop par plusieurs rues. Déjà les habitans, quittant leurs demeures, fuyaient pêle-mêle et allaient chercher un refuge dans les cloîtres inviolables des couvens. Au coin de la place de la Merced, près de la promenade, un groupe nombreux, en pleine déroute, attira l'attention des cavaliers; il y avait des femmes, des enfans, abandonnant les faubourgs et la *Huerta*, et aussi quelques hommes armés réunis en petites troupes. — En avant, cria Patagon; débusque-moi ces drôles-là, Bataillon, ce n'est que de l'infanterie!

« Mais l'Indien s'arrêta court et brisa sa lance contre un mur. Patagon l'avait vu, car le jour commençait à poindre; et poussant un jurement terrible : As-tu peur, sauvage maudit? lui cria-t-il; puis il fondit au grand galop sur le groupe déjà dispersé. Sa longue pique avait cloué contre la porte d'un enclos plus d'un fantassin, en dépit des balles qui trouaient son manteau. Quant à Bataillon, il venait de

retourner le sien, et l'uniforme éclatant des *colorados* le trahissait aux yeux de l'ennemi ; néanmoins, il piqua des deux et se dirigea vers la promenade. — As-tu perdu la tête? hurla Patagon qui voulut courir après lui pour l'arrêter; veux-tu attirer sur toi toutes les carabines des *civicos?* Entends-tu? la retraite sonne!

« En effet, la trompette venait de rallier les *colorados* sur une esplanade entourée de jardins; un parlementaire devait être envoyé au *cavildo*, et demander aux notables la reddition d'une ville qui se défendait trop mal pour résister long-temps. Mais déjà l'Indien s'était jeté en avant, seul, avec sa lance brisée; les coups se dirigeaient sur lui ; parvenu au bord du grand bassin, il leva son bonnet pour attendre une balle qui le renversa mort.

« C'est que parmi les fugitifs, dans cette foule sans armes impitoyablement harcelée par son compagnon, il avait distingué la jeune fille de la fontaine que le fer d'une lance avait atteinte; elle expirait aux pieds même du cheval de Bataillon. »

T. M. Pabio.

LES ÉPHÉMÉRIDES

DE MOLIÈRE.

Je ne suis pas misanthrope, et pourtant je me vois obligé de dire un peu de mal de mes contemporains. Notre siècle est un siècle bourgeois, et par conséquent incapable de grandes choses. Je ne lui reproche pas son impuissance, ce serait manquer de générosité. Je ne l'accuse pas d'être mesquin, étroit, mécanique; autant vaudrait lui faire un crime d'exister. Plus bienveillant et plus humain qu'Alceste, je l'accepte tel qu'il est, avec ses vices, ses ridicules, et pour tout dire en un mot, ses petitesses. Un palais est certainement préférable à une maison : les galeries ont meilleur air que les corridors, et l'on respire mieux sous le plafond d'une large salle que sous le couvercle doré d'une bonbonnière. Tout le monde est d'accord là-dessus; mais personne ne songe néanmoins à demander à Notre-Dame-de-Lorette pourquoi elle n'est pas Saint-Pierre de Rome. C'est que chacun a mesuré, à un centimètre près, les dimensions possibles des monumens de notre époque. Il y a un niveau providentiel ou fatal sous lequel tous les évènemens issus d'une même idée sont forcés de s'incliner. Notre siècle est petit, je le répète, l'humilité devrait être sa vertu naturelle. Malheureusement, les choses se passent tout différemment. Rien ne se regarde aujourd'hui à l'œil nu. Notre vanité a perfectionné et acclimaté chez nous le télescope, cette invention de lilliputien. Grace à cet instrument officieux, il n'est pas de taupinière qui ne nous paraisse montagne. Chacun de nous a des Cordillières ou

des Pyrénées dans son jardin, ce qui ne laisse pas d'être très flatteur pour la petite propriété.

Notre siècle en est là. Malgré le scepticisme dont il est atteint, il ne demande qu'un prétexte pour se passionner, pour s'enthousiasmer. Le voilà qui se vante maintenant d'avoir élevé un monument à Molière. Il est fâcheux que la sincérité des faits diminue un peu cette gloire soudaine. Les éphémérides des siècles précédens réclament la priorité de l'idée; le hasard a presque tout le mérite de l'exécution. C'est l'histoire du bloc de marbre de la fable : « Sera-t-il dieu, table ou cuvette? Il sera dieu! » Le conseil municipal de Paris voulait élever une fontaine; mais un acteur de la Comédie-Française se souvint fort à propos de Molière, et il écrivit à ce sujet à M. le préfet. C'est dans cette lettre que se trouve le premier germe apparent de l'idée sanctionnée plus tard par la ville et par l'état. Le monument de Molière n'a donc été qu'un heureux accident. Il a fallu, pour qu'il fût exécuté, qu'un sociétaire du Théâtre-Français jetât fortuitement les yeux sur une gazette. La proposition du sociétaire a été adoptée; mais la conclusion de tout ceci, c'est que le conseil municipal de Paris va être désormais placé sous la haute surveillance des comédiens du roi. Grave complication sur laquelle nous appellerions l'attention de l'autorité supérieure, si nous avions la marotte de passer pour un homme profond!

Si Molière, l'acteur bafoué par une populace stupide, pouvait apprendre dans l'autre monde que Frontin a maintenant une influence directe sur les affaires de la cité, il en tressaillerait d'orgueil et de joie pour sa compagnie. Cette dignité de l'artiste est d'ailleurs, en partie, son ouvrage. Au moment même où des cris fanatiques insultaient à son cercueil, la profession de comédien recevait moralement ses droits de bourgeoisie dans la société. Il est donc tout naturel que l'initiative de la glorification du fondateur de la comédie nationale soit venue du théâtre. C'était un comédien qui devait poser la première pierre du monument de Molière.

J'ai vu ce monument le soir de son inauguration, après la retraite des personnages officiels et de la foule des curieux. La nuit était tombée avec les froides vapeurs de l'hiver; environnée d'ombres épaisses, la masse architecturale semblait s'enfoncer dans un lointain solennel qui dérobait au regard la crudité particulière aux constructions récentes. Cet édifice indistinct ne portait pas de date précise, à cette heure douteuse. A travers l'atmosphère sombre et vaporeuse des pays du nord, le monument m'apparaissait avec une signification plus vaste, un sens plus élevé. Cette statue de bronze aux formes confuses pouvait être Shakspeare aussi bien que Molière; elle offrait à ma pensée l'expression complète du génie dramatique : sous le calme puissant et mystérieux du métal, la chaleur intérieure de l'inspiration pouvait dilater la fibre du rire, ou préparer les explosions de la terreur. Je comprenais alors l'étroite parenté de la comédie et du drame, émanations dissemblables d'une source commune. La physionomie sérieuse et méditative qu'on donne ordinairement à notre grand poète comique m'était expliquée.

Une voiture passa au galop, et le reflet de sa lanterne éclaira la statue. Je distinguai un instant les traits de Molière, ce qui donna aussitôt une autre impulsion à ma pensée. Je m'éloignai du monument, et je suivis la rue Richelieu jusqu'au boulevard. C'était la route qu'avait prise autrefois le convoi de l'auteur du *Misanthrope* pour se rendre à la petite chapelle Saint-Joseph. Toutes les circonstances de ces tristes funérailles se retraçaient naturellement à mon esprit. Je voyais d'abord cette ignoble plèbe hurlant sous les fenêtres de la chambre mortuaire, et ne cessant d'outrager l'illustre poète qu'à la vue de l'argent répandu par sa veuve pour apaiser de sauvages colères. Cet argent tombé dans la boue était ramassé avec une brutale avidité qui se traduisait en injures grossières suivies de rixes terribles. La presse s'écoulait ensuite avec des murmures décroissans, et les misérables insulteurs allaient dépenser dans quelque cabaret immonde les pièces de monnaie jetées à leur rage vénale. Le cercueil de Molière avait payé le prix du passage. Il s'acheminait maintenant vers la chapelle Saint-Joseph avec une vitesse furtive. Le deuil était conduit par Mlle Molière, dont le visage exprimait plutôt la colère que la douleur. Deux cents flambeaux, portés par les amis du mort, vacillaient et finissaient par s'éteindre au souffle de la bise de février. Quels étaient ces amis, rangés à la suite de la veuve de Molière? Les écrits du temps ne les nomment pas, mais je devine les plus célèbres d'entre eux. Voici Boileau, entouré de Chapelle, de Ménage, de Bernier le Mogol, et de toute cette société gassendiste du Marais, qui se moquait à cette époque des *romans de monsieur Descartes*. Dans ce groupe, Chapelle ou Ménage auront prononcé, j'en suis sûr, en regardant la veuve éplorée, ces mots naïfs de *l'Amour Médecin :* « Ma femme est morte, je la pleure. Si elle vivait, nous nous querellerions. » La Fontaine n'assiste pas aux funérailles. Il aura oublié que son ami Molière est mort. Le peintre Mignard est à côté de l'acteur Baron. Celui-ci, quoique vêtu de deuil, porte une cravate de campagne dont le bout est engagé dans l'une des ganses du justaucorps, et un sachet à la royale, rempli d'herbes odoriférantes. Il a ses gants et son flacon dans la poignée de son épée. L'élégant comédien a oublié pour aujourd'hui les alcôves tendues de tapis de Perse et les couchettes de bois doré ornées d'aigrettes de cristal. Auprès de lui se tiennent les plus anciens camarades de Molière, Lagrange et sa femme Marotte, ancienne servante de Mme de Brie; Hubert, qui joue si bien les rôles de la comtesse d'Escarbagnas et de Bélise, — Mme de Brie, l'Agnès de *l'École des Femmes,* et tous les autres membres de cette troupe choisie que faisait vivre le génie de Molière. Des danseurs, des musiciens du théâtre, viennent ensuite, et le convoi est terminé, sans doute de peur de quelque alerte, par ces gagistes robustes, qui, pendant les représentations, gardent la porte de la comédie contre les attaques des ferrailleurs. Au milieu du cortége et tout près du cercueil, le regard s'arrête sur une petite fille qui donne la main aux deux pauvres religieuses de province dont les prières ont entouré le chevet du

mourant. Cette enfant, que son père n'a peut-être jamais osé caresser, est l'unique postérité de Molière, descendu dans la tombe sans avoir goûté les saintes joies de la famille. Les deux religieuses ne sont pas, comme on le croit communément, des sœurs de charité. Les couvens malheureux de la province qui n'avaient pas assez de biens pour se soutenir envoyaient tous les ans à Paris, vers l'époque du carême, des quêteuses dont l'habit grossier et les mœurs simples n'attiraient pas grande abondance d'aumônes. Les quêtes ne sont véritablement fructueuses que lorsqu'un peu de coquetterie se mêle à cet appel de pieux subsides. Ces naïves et ignorantes filles ne connaissaient pas les artifices mondains auxquels la bienfaisance élégante se laisse prendre. Débarquées à Paris par le coche de Rouen ou d'Auxerre, peut-être même venues à pied, de ville en ville, jusqu'à la résidence des grandes fortunes, elles ne savaient le plus souvent où se loger dans cette enceinte immense. Aventurières de la charité, elles étaient regardées de mauvais œil par la piété sédentaire. Dans leur isolement et leur détresse, elles avaient alors recours aux personnes mises au ban de la religion. Les comédiens menaient comme elles une vie errante et précaire. Elles trouvaient souvent chez eux cette ouverture de cœur et cette franchise d'accueil qui doublent le prix d'une bonne œuvre. Fraternité touchante établie entre ces deux bohêmes, dont l'une courait les champs sous la protection de la Providence, tandis que l'autre n'avait pour dieu que le hasard! C'était des deux côtés une simplicité presque primitive, terrain neutre où la foi religieuse et la loi naturelle se rencontraient sans se heurter. Peut-être les deux sœurs à qui Molière avait donné l'hospitalité dans sa maison se souvenaient-elles de l'avoir donnée elle-même autrefois au comédien ambulant, brisé de fatigue et de privations. Reconnaissantes de la bienveillante pitié qu'avait eue pour elles l'illustre excommunié, l'esprit chrétien les avait amenées auprès du cercueil maudit que deux prêtres de Saint-Joseph escortaient à regret. Ces pieuses femmes, tout entières aux impressions de leur cœur, s'étaient montrées, à force d'ignorance, plus intelligentes de la loi évangélique que le frivole archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, et l'austère évêque de Meaux, Bossuet. On connaît les impitoyables paroles que prononça ce dernier le lendemain de la mort de Molière : « La postérité saura la fin de ce poète-comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force,* reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.* » Ce dur anathème devait être en effet proféré par le sévère prélat dont les conseils amenèrent la révocation de l'édit de Nantes. Il est des hommes de génie, soutenus par un despotique et saint orgueil, qui se posent comme des monumens immuables en travers de la route de l'avenir et qui en interdisent l'accès à leur siècle, sous peine de mort. Bossuet est un de ces esprits hautains dont les argumens portent avec eux une

sanction pénale. Sans pitié pour les plus douces et les plus charmantes erreurs, il repousse et condamne tout ce qui s'écarte de la ligne droite du dogme. Ce sacrificateur de la loi nouvelle choisit pour victimes, dans le grand siècle, les deux hommes dont l'ame est la plus tendre et la plus aimante : Fénelon et Molière !

Je songeais encore à tous ces souvenirs le lendemain de l'inauguration du monument élevé à la gloire de ce dernier. La tête pleine de ces rêves où l'imagination se complaît, je voulus revoir clairement ce que je n'avais fait qu'entrevoir la veille. L'artiste avait-il compris, exprimé une partie des idées que réveillait en moi cette grande mémoire ? Par quel côté avait-il abordé cette large et triple nature où l'observateur retrouve la gravité du philosophe, l'élégante simplicité de l'homme de cour, et la libre fantaisie du comédien ? Allais-je admirer un héros du *Roman comique*, un portrait vivant de La Bruyère ou un homme illustre de Plutarque ? Toutes mes sympathies, je l'avoue, étaient acquises d'avance au jeune chef de troupe, battant l'estrade dans les provinces, amusant les bourgeois de Narbonne ou de Béziers, enlevant çà et là un joyeux compagnon à Filandre ou à Paphetin, et dépensant en plein air son esprit et son cœur, sans savoir qu'il aurait un jour sur le front l'auréole sérieuse du grand homme. C'est l'époque des créations sans effort, des amours sans jalousie, et de la comédie sans entrave. Nous sommes encore sous l'impression des mœurs de la fronde, et les libres allures de cette période héroï-comique ne se sont pas régularisées devant le goût souverain de Louis XIV. Le temps n'est pas venu de faire régner à Paris cette peinture fine et sincère de la société qui donne un cachet historique au *Tartufe* et aux *Femmes savantes*, pièces déposées pour toujours dans les archives de l'esprit humain. La tête couverte d'une barrette ronde avec une mentonnière en peau de mouton, le corps flottant dans un large sac, et les pieds chaussés de gros souliers gris noués d'une touffe de laine, Gros-Guillaume prodigue, à l'hôtel de Bourgogne, sa verve bouffonne et grossière. On en est encore, suivant l'expression d'un contemporain, aux productions tirées *de l'escarcelle* de l'imagination. Lorsque Gautier-Garguille, Turlupin ou leur volumineux camarade ouvrent la bouche pour lancer quelque parole gaillarde et ambigüe, le spectateur ravi s'épanouit en rires bruyans. Un franc succès couronne la farce : le bourgeois tape des mains sur ses genoux, et le marquis évaporé s'écrie étourdiment : « Serviteur à la turlupinade ! » Molière s'emparera plus tard de ce cri dans l'*Impromptu de Versailles;* mais auparavant, il faut qu'il étudie en courant les patois du Limousin et du Languedoc, afin de pouvoir écrire, si l'occasion s'en présente, à son retour à Paris, une *comedia dell' arte* (*M. de Pourceaugnac*). Si vous possédez le sentiment divinateur de l'artiste, représentez Molière à ce moment de jeunesse et de folle vie. Cette figure ouverte et expressive n'est pas encore penchée sous le poids de la solennelle perruque à la Louis XIV. La flamme sensuelle éclate dans ce regard pénétrant que l'observation doit rendre plus calme et

plus fixe. Les coins des lèvres ne se sont pas encore retirés en dedans sous la pression lente, mais continue, de la méditation. Un air d'insouciance et de liberté anime les détails de ce noble visage. M[me] de Brie lui sourit, la fière Duparc le dédaigne; il a la jouissance et l'espoir : saisissez et reproduisez l'expression fugitive de ces deux sentimens. C'est le jeune Molière qu'on ne connaît pas et qu'on voudrait étudier. Donnez-nous une ébauche franche et vigoureuse : chacun de nous couronnera l'œuvre à sa manière, en y ajoutant quelque trait d'Ariste et d'Alceste. Vous voulez élever un monument à Molière : il vaudrait cent fois mieux détacher quelque croquis de ses tablettes. Ce serait plus poétique et plus neuf. En représentant l'auteur de *Tartufe* siégeant dans sa gloire entre deux muses, vous avez agi comme tous ses panégyristes, nécessairement incomplets, par cela seul qu'ils ont voulu peindre Molière complet. Ils n'ont assisté ni à la formation ni, si je puis le dire, à la postérité des idées de Molière. Ils n'ont vu de ce beau livre biographique ni la préface ni l'épilogue. Il y aurait un bel ouvrage à faire sur ce titre : *La Vie de Molière après sa mort*. Nous essaierons d'en écrire quelques pages. Mais avant de ressaisir le crayon des tablettes, soumettons en passant une ou deux observations aux auteurs du monument.

On a critiqué le choix du lieu : chicane peu importante dont nous ne nous occuperons pas, attendu que Rome, le suprême modèle en fait d'art, offre de nombreux exemples de cette particularité de disposition. Le coin de la rue Richelieu et de la rue Traversière présentait à l'architecte des difficultés réelles qui ont été, sinon vaincues avec hardiesse, du moins habilement dissimulées. L'ensemble de cette construction est parfaitement régulier dans le sens académique. La statue de Molière est bien posée, mais la vie lui manque. Le rouleau de parchemin déplié sur les genoux s'accorde mal avec les autres détails du costume. Quand on voit au-dessous de ce rouleau la jambe fine, saillante, à peine voilée dans sa partie supérieure par les plis gracieux du canon, et au-dessus, un pourpoint étroit qui met en relief les contours du buste, on ne peut s'empêcher de remarquer le défaut d'harmonie que nous avons signalé. Nous nous attendions à voir reproduite dans cette statue une inexactitude historique, commune à tous les bustes et à tous les portraits de Molière. Les peintres et les sculpteurs, peu curieux de découvertes bibliographiques, acceptent sans les contrôler les documens de la tradition, et ne manquent jamais de donner des moustaches à Molière.— Molière n'avait pas de moustaches. Un mot de Boileau prouve ce que j'avance. Après les succès de Molière dans la haute comédie, Boileau l'engageait fort à ne plus jouer. — Ah! que me dites-vous-là? répondit le poète-comédien, il y a un honneur pour moi à ne point quitter. — Plaisant point d'honneur, en vérité, repartit brusquement Boileau, que de se noircir tous les jours le visage pour se faire une moustache de Sganarelle! — Cette phrase d'ami un peu brutal ne laisse aucun doute sur le point en question.

Il me reste encore un blâme, ou du moins un regret, à exprimer. Les

figures accessoires du monument sont deux *allégories* qui représentent, dit-on, la muse grave et la muse enjouée. Quand verrons-nous enfin les sculpteurs se préoccuper de la vie de leurs œuvres, et diriger le ciseau dans le sens de la réalité ? Pourquoi, je vous le demande, dédoubler l'inspiration de Molière et lui donner ainsi deux muses contre toute vraisemblance morale ? J'aimerais autant vous voir dresser la carte géographique de ses facultés. Si vous vouliez absolument traduire sous forme visible, incarner dans la pierre ou le marbre les diverses manifestations du génie de Molière, que ne preniez-vous Dorine et Célimène ? C'étaient des expressions vivantes, antithétiques, de la pensée du grand poète. Dorine en cornette et en tablier, le sein légèrement découvert, pour rappeler le pieux mouchoir de Tartufe, le nez hardiment retroussé, avec un air d'honnête effronterie, aurait exprimé avec franchise le côté populaire, énergique, du talent de Molière; tandis que Célimène, en robe peinte et relevée de rubans ondés ou trianon, un peu de fard aux joues, un air de sourire aux lèvres, et près du cœur une montre carrée, aux angles aigus, comme c'était la mode à cette époque, aurait résumé les délicatesses infinies et l'exquise élégance du précepteur de la cour de Louis XIV. De cette façon, chacun vous aurait compris, et vous n'auriez pas eu besoin de faire tenir à vos *allégories* ces longs rouleaux de parchemin qui choquent toujours lorsqu'ils s'étalent dans le cadre d'un sujet moderne.

Dans tous les programmes d'inauguration entrent, comme partie essentielle, plusieurs discours panégyriques dont je ne conteste pas le mérite, mais qui ordinairement sont très ennuyeux et très déplacés. Le grand homme qu'on veut glorifier aurait le droit de dire aux orateurs : « Messieurs, allons à l'Académie, vous ferez mon éloge dans une salle bien close, bien chauffée, et nous ne serons pas dérangés par le populaire, qui s'impatiente de vous écouter sans vous entendre. » Rien de plus favorable en effet pour ce genre de littérature que la salle des séances de l'Institut. L'éloquence en plein air ne se conçoit que lorsqu'il s'agit de passions à exciter, de colères à lancer ou à contenir; et encore faut-il que l'orateur ait une de ces voix tonnantes, impérieuses, incisives, dont la foule subit l'empire avec idolâtrie. L'improvisation abondante, énergique, variée, exalte les têtes et les maîtrise, surtout lorsque la parole se transmet par un organe puissant. Si vous voulez prononcer un discours dans la rue, soyez tribun. Si vous êtes homme du monde, académicien, magistrat, ou tout simplement homme de lettres, si vous apportez un discours écrit et une voix de salon, vous pourrez dire très élégamment et très spirituellement des choses pleines de justesse et d'à-propos, mais vous ne réussirez pas à donner à vos paroles l'ascendant et l'autorité, le succès d'enthousiasme ou d'estime qu'elles auraient ailleurs.

Dans cette circonstance pourtant, les discours d'usage empruntaient un certain intérêt à un trait bien connu du caractère de Molière. L'ami de Ménage et de Boileau aimait particulièrement à discourir. Nul ne savait mieux que lui user des artifices oratoires et mettre de son côté le roi, le public, et même ses rivaux. On se souvient sans doute comment, à sa première repré-

sentation sur le théâtre italien du Petit-Bourbon, il se concilia, par d'adroites flatteries, la faveur des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, beaucoup plus puissans que lui à cette époque. Il excellait et se plaisait à ces petits exercices d'esprit. Il était l'orateur de la troupe en toute occasion, et le privilége de haranguer le public n'a été abandonné par lui que six ans avant sa mort. D'où lui venait cette manie, ou, si l'on veut, ce *faible* d'orateur? Molière avait étudié le droit à Orléans, et si les registres de cette faculté remontent au XVIIe siècle, on pourrait y voir encore le nom de l'auteur de *l'École des Femmes*. Molière était avocat. La robe du docteur se montrait par intervalles sous le costume du comédien. Nous sommes bien heureux que son grand-père l'ait mené de bonne heure au théâtre; sans cela Cujas l'aurait emporté peut-être sur Aristophane, et le droit coutumier sur la comédie. Il eût été curieux de voir Molière écrire des commentaires sur le Digeste ou sur les Pandectes. Peut-être aurait-il réussi dans cet ordre d'études. Il est à remarquer qu'il a tiré toujours bon profit des nombreuses sciences auxquelles son esprit s'est appliqué. Avocat à Orléans, il garde pour *les Fourberies de Scapin* ses connaissances en procédure; traducteur de Lucrèce et élève de Gassendi à Paris, il insère dans *le Misanthrope* quelques vers de sa traduction, et dans *l'École des Femmes*, dans *l'Ecole des Maris*, dans *Tartufe*, des maximes familières à son maître qui, bien qu'épicurien, était, dit-on, fort dévot, *metu atomorum ignis*. Molière possède au plus haut degré le talent de l'assimilation, et c'est par là que son génie est spécialement national. Le mot si connu : « Je prends mon bien où je le trouve, » n'a pas d'autre signification que celle-là.

La mémoire des grands hommes ressemble, par un côté, à cette statue de Périnet Leclerc contre laquelle chaque passant jetait une pierre. Seulement, des pierres qu'on jette, les unes sont une offense, les autres un tribut. Ces dernières, amoncelées par une main intelligente, s'élèvent peu à peu et finissent par prendre la forme d'un monument. C'est ce qui est arrivé pour Molière. On a dit bien souvent que la postérité commençait pour un poète le lendemain de sa mort. Vivant, il soulevait les passions pour lui et contre lui. Mort, tout le monde lui rend justice et respect. Ce revirement d'opinion semble en effet très logique et par conséquent très vraisemblable; carce ce qui blesse surtout les envieux et les sots, c'est l'activité continuelle et retentissante d'un homme supérieur. Ses ennemis sont irrités de le voir sans cesse sur la brèche, et ses amis lui en veulent toujours un peu du bien qui lui arrive. Ceux-là vont jusqu'à lui contester la propriété de ses œuvres, et ceux-ci, accusés d'en être les auteurs, gardent un silence perfide à cet égard. Combien de fois n'a-t-on pas attribué à Chapelle les meilleures pièces de Molière? L'ami du poète savait mieux que personne la fausseté de cette imputation; mais par amour-propre ou malice, il ne démentait pas formellement les propos des libellistes. Ravi d'être accusé, il se résignait à s'asseoir sur le banc des prévenus, et il subissait bravement la peine de l'éloge qu'il n'avait pas méritée. Admirable dévouement à la cause de l'amitié! Molière

devait se montrer sensible à cette héroïque discrétion. Une occasion se présenta de témoigner à Chapelle toute sa reconnaissance. Pressé de faire la comédie des *Fâcheux*, que le roi lui avait commandée à bref délai, il s'adresse à son ami, et le prie de lui écrire une scène, celle de Caritidès. Chapelle s'en charge et la fait si mauvaise que Molière la garde pour sa justification. « Si vous laissez courir encore certains bruits injurieux pour moi, je montrerai à tout le monde votre scène de Caritidès. » Chapelle accepta la menace en homme d'esprit; mais il garda certainement rancune à Molière de cette légitime trahison. A la mort du poète, il semble que ce mauvais sentiment dût s'effacer. Peut-être en effet Chapelle pardonna-t-il au glorieux comédien; mais les pamphlétaires ne montrèrent pas cette générosité. Le jour des funérailles furtives de l'illustre mort, une femme du peuple, voyant passer le cercueil, s'écria dédaigneusement : « Hé, c'est ce Molière qu'on va enterrer. — Pour vous du moins, répondit une autre femme, ce devrait être monsieur Molière. « Ces deux femmes exprimaient à leur manière les deux opinions qui se combattaient encore ce jour-là. Le lendemain il parut autant d'épigrammes que d'épitaphes, autant de satires que d'élégies. Les nouvellistes, réunis en pelotons aux Tuileries et en bureaux au Palais, composaient et colportaient une multitude de pièces de vers distillant l'éloge ou le blâme. On les lisait dans les ruelles, on les récitait dans les assemblées. Après avoir anathématisé les restes de Molière, peut-être le galant et spirituel Harlay de Champvallon, *formosi pecoris custos*, *formosior ipse*, composa-t-il lui-même un quatrain contre l'auteur de *Tartufe*. Dans ce cas, l'élégant archevêque aurait eu deux triomphes en un jour. Les dévots durent le bénir pour son excommunication, et les mondains pour son épigramme.

Les terribles paroles de Bossuet ne furent pas la seule oraison funèbre de l'auteur du *Misanthrope*. Si vous voulez nous suivre chez une Célimène du Marais, vous assisterez à une scène grotesque qui caractérise admirablement les mœurs du temps, et qui prouve qu'à certains égards nous valons beaucoup mieux que nos aïeux.

Dans une salle tendue de noir et remplie d'écussons aux armes de Molière (ces armes sont des miroirs, des singes et des masques), la maîtresse du logis a réuni brillante et nombreuse compagnie. Des précieuses, des marquis, des médecins, des pédans, des Tartufes, toutes gens moquées par le grand poète, attendent en causant la venue d'un orateur qui doit prononcer l'oraison funèbre du défunt. Ce sont des causeries à voix basse comme en savent faire les coquettes, des discussions bruyantes comme celles dont les Vadius et les Trissotin ont l'habitude. Enfin l'orateur arrive et monte en *chaise*. Qui est-il? On l'ignore d'abord, parce qu'il est déguisé. Il s'appelle Cléante et porte la robe de docteur : voilà tout ce qu'on en sait et ce qu'on en voit. Mais à peine a-t-il levé la tête que chacun s'écrie : C'est lui! c'est lui! On l'a reconnu, et de rire. Ce n'est point un docteur, c'est un marquis. Il ne se nomme point Cléante : son vrai nom est... Mais silence! le voilà qui commence. Écoutons :

« Il est mort, ce Môme de la terre qui en a si souvent diverti les dieux! Je ne puis songer à ce trépas, mes frères, sans répandre un torrent de larmes. Que dis-je, un torrent? ce n'est pas assez, il en faut verser un fleuve. Que dis-je, un fleuve? ce serait trop peu, et nos larmes devraient produire une autre mer. »

Que cela est galant, mon Dieu! que cela est bien tourné! murmurent les précieuses. — C'est un exorde *ex abrupto*, disent les pédans. L'orateur est entré vivement en matière, *in medias res*. La progression est savante, rapide et dans les formes. — Voilà un homme qui certainement connaît tout le fin de la dialectique, reprennent les précieuses. Les larmes forment un torrent : du torrent nous passons au fleuve; le fleuve nous conduit à la mer. Nous allons probablement faire le tour du monde. Nautonnier, au gouvernail.

L'orateur reprend sur un ton pathétique :

« Pleurons la mort de Molière, messieurs, pleurons-la; mais écoutons en même temps ces violons qui la pleurent aussi. »

Des violons jouent languissamment. Cléante baisse la tête, Célimène passe sur ses yeux son magnifique mouchoir brodé, toute l'assemblée paraît attendrie. On pleurerait de tous côtés, si le sérieux calculé de Cléante ne provoquait des éclats de rire irrésistibles.

« Mais avant d'entrer en matière, poursuit l'orateur, faisons une pose utile à nos santés. Toussons, crachons et nous mouchons harmonieusement. Il faut quelquefois reprendre haleine : c'est ce qui nous fait vivre. »

Cléante s'arrête, et chaque auditeur admire la chute délicate de sa période. Le jeu de mots est plein de grace. L'élégant marquis joue avec la phrase comme le jongleur avec l'épée. Tous deux lancent leur arme au-dessus de leur tête, et la reprennent ensuite par la pointe, sans qu'elle ait eu le temps de toucher terre. Quelle fête pour les précieuses! ce sont des *ah!* et des *oh!* comme dans la scène de Mascarille et des filles de Gorgibus. Encouragé par ces exclamations flatteuses, Cléante continue : il détaille et explique les armes parlantes de Molière. Que ne dit-il pas sur le miroir, sur le singe, sur le masque? c'est à se pâmer d'admiration. Mais ce qui dépasse encore tout ceci, c'est un dialogue des morts entre Molière et Momus. Molière a la prétention de détrôner Momus dans l'Olympe. Après avoir amusé les rois, il aspire à charmer les dieux, et son orgueil ira peut-être jusqu'à trouver des ridicules dans la cour céleste. L'oraison funèbre se termine par une machine merveilleuse. A un moment donné, des rideaux noirs s'écartent silencieusement, et l'on voit apparaître le tombeau de Molière, qui sert de prétexte à des lazzi tout-à-fait conformes à ceux des *Précieuses ridicules*. Voilà comme on honorait Molière le lendemain de sa mort. Ainsi éclataient la justice et le respect de la postérité pour ce grand nom. Le romantisme a eu des excès condamnables; mais il n'est jamais allé aussi loin dans ses colères contre les classiques du XVIIe siècle, que ce freluquet de Cléante dans son oraison funèbre du plus vaste génie de notre littérature. Le prétentieux

marquis rend cependant à Molière un hommage assez rare. « Non-seulement, dit-il, Molière jouait très bien; mais il faisait encore bien jouer. » Ce témoignage est d'ailleurs confirmé par les nouvellistes de l'époque. Chaque acteur, dit l'un d'entre eux, sait combien il doit faire de pas, et toutes ses œillades sont comptées. Pour le jeu particulier de Molière, on sait qu'il était excellent dans la comédie, mais assez mauvais dans la tragédie, comme le prouvent ces vers de Montfleury, un peu exagérés dans la forme, mais sincères au fond :

. . . . Il vient le nez au vent,
Les pieds en parenthèse et l'épaule en avant;
Sa perruque, qui suit le côté qu'il avance,
Plus pleine de lauriers qu'un jambon de Mayence;
Les mains sur les côtés d'un air peu négligé,
La tête sur le dos comme un mulet chargé,
Les yeux fort égarés; puis, débitant ses rôles,
Un hoquet éternel sépare ses paroles,
Et lorsque l'on lui dit : « Et commandez ici (1); »

Il répond :

Con-nais-sez-vous Cé-sar de lui par-ler ain-si ?

Mettez ces alexandrins en prose, et cette critique pourra passer pour l'œuvre de quelque feuilletoniste contemporain. Au reste Molière, en acteur habile, savait tirer parti, dans les pièces comiques, de ce malheureux hoquet si déplaisant dans les pièces sérieuses. Dans *l'Avare,* il fait tousser Harpagon pour dissimuler ce défaut, et comme le bonhomme s'inquiète de sa toux : « Cela n'est rien, lui dit Frosine; votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grace à tousser. »

Nous nous étendons quelque peu sur ces particularités, parce que Molière était, de son temps, considéré surtout au point de vue du comédien. Louis XIV ne put s'empêcher de témoigner son étonnement, lorsque Boileau lui dit que le camarade de Béjart et d'Hubert était le plus grand homme de son siècle. Cinquante ans après, le point de vue a changé. Molière n'est plus un comédien pour les hommes du XVIIIe siècle; c'est avant tout un philosophe, ascendant légitime de Voltaire. En 1660, on applaudissait surtout ses farces. En 1769, à l'époque de l'*Éloge* de Chamfort, on appréciait particulièrement *Tartufe,* comme la préface du triomphe de la raison sur la religion. Il ne fallut pas moins de cent ans pour que l'Académie adoptât enfin, d'une manière indirecte, le puissant génie qu'elle avait repoussé malgré les instances de Colbert. C'est en 1769 qu'elle proposa l'éloge de Molière. Celui dont Chamfort est l'auteur fut couronné par les quarante. Neuf ans après, l'adoption

(1) Pièce de *Pompée,* rôle de César.

de Molière par l'Académie fut plus complète, comme on le voit par cet extrait de ses registres :

Lundi, 23 novembre 1778.

« M. le secrétaire (d'Alembert) a prié l'Académie de vouloir bien accepter le buste de Molière fait par M. Houdon. La compagnie, d'une voix unanime, accepte le don de M. le secrétaire, qui a proposé différentes inscriptions pour ce buste. Les académiciens présens ont promis de penser chacun de leur côté à cet objet, et de proposer leurs inscriptions, entre lesquelles l'Académie choisira celle qui lui paraîtra la plus convenable. »

Du jeudi 26 novembre.

« L'Académie a choisi d'une voix unanime, pour le buste de Molière, l'inscription suivante, proposée par M. Saurin :

« J.-B. POQUELIN DE MOLIÈRE, 1778.

« Rien ne manque à sa gloire : il manquait à la nôtre. »

L'intention de Saurin était excellente; mais c'était bien mal tomber que de louer par un *concetto* Molière, l'ennemi juré des *concetti*. On doit cependant savoir gré à l'Académie de 1769 et de 1778 d'avoir réhabilité solennellement la mémoire du poète-comédien, dans un siècle où sa famille elle-même rougissait de lui. Un Poquelin de cette époque, bourgeois-gentilhomme à la façon de M. Jourdain, commanda un arbre généalogique dans lequel Molière fut oublié. A peu près vers ce temps-là, Riccoboni traduisait en italien les pièces du valet de chambre de Louis XIV, quoiqu'il l'accusât d'avoir tiré *les Fâcheux* d'une comédie italienne intitulée *Gli interrompimenti di Pantalone, l'École des Maris* d'une nouvelle de Boccace, et *la Princesse d'Élide* d'*El Desden con el Desden*, pièce d'Agostino Moreto. Ces reproches sont fondés à quelques égards, mais ils ne méritent pas l'importance qu'y attache Riccoboni, et après lui Frédéric Schlegel. Tiraboschi, dans son histoire de la littérature italienne, formule aussi la même opinion dans les termes suivans :

« Molière a tellement tiré parti des comiques italiens, que, si on lui reprenait tout ce qu'il leur a emprunté, les volumes de ses œuvres ne seraient pas en si grand nombre. »

Pour répondre victorieusement à Tiraboschi et à Riccoboni lui-même, il suffit de mentionner la traduction de Molière en italien par Riccoboni! Ce fait réduit à leur valeur réelle les reproches de ces deux écrivains. Je ne m'arrêterai pas à réfuter Diderot, qui dit incidemment, à propos d'une scène du *Dépit amoureux*, où Albert sonne aux oreilles de Métaphraste une cloche de mulet qui le fait fuir : « On ne souffrirait pas aujourd'hui qu'un père vînt, avec une cloche de mulet, mettre en fuite un pédant. » Cette phrase est une simple observation relative aux susceptibilités du public du XVIIIe siècle.

Tant pis pour Diderot et pour les spectateurs de son temps, s'ils ne pouvaient supporter une chose qui nous paraît aujourd'hui si naturelle! Nous avons, grace à Dieu, secoué le joug ridicule de ce qu'on appelait autrefois, par un abus de langage, les convenances de la scène. Diderot s'épouvantait de l'effet produit par une cloche de mulet. Qu'aurait-il donc pensé de nos drames, où retentit quelquefois un carillon tout entier? Nous sommes, plus que personne, ennemi de l'emploi exagéré des moyens matériels; mais nous n'allons pas néanmoins jusqu'à les proscrire, lorsqu'ils sont la traduction impérieuse d'un mouvement intérieur. La cloche d'Albert est, dans *le Dépit amoureux*, une nécessité comique de la situation. Cela est si vrai, que les spectateurs ne manquent jamais d'applaudir et de rire à cet endroit de la pièce.

La seule critique sérieuse élevée contre Molière, dans le cours du XVIIIe siècle, est formulée au nom de la morale par Jean-Jacques Rousseau. Comme elle est reproduite par Frédéric Schlegel, nous la discuterons à son tour, en relevant un à un les chefs d'accusation que le professeur allemand réunit en faisceau pour accabler le poète français.

Dans son *Cours de Littérature dramatique*, M. Schlegel entreprend de rabaisser le génie de Molière aux mesquines proportions d'un esprit imitateur et sans énergie personnelle. Aux premières lignes de son article, on surprend le parti pris et l'aveugle passion d'un procureur du roi. Ce sont de grosses puérilités, des chicanes absurdes, indignes d'une intelligence vraiment philosophique. On peut lui renvoyer justement le reproche qu'il fait à Rousseau. Il a complètement méconnu le caractère de la comédie. Dans son plaidoyer captieux, ses phrases sont si entortillées, si pénibles, qu'on a toutes les peines du monde à éclaircir sa pensée. C'est un nœud gordien inextricable formé par un câble de marine qui se replie plusieurs fois en sens contraires. Il confond à plaisir les opinions les plus contradictoires : il procède presque toujours par hypothèse, il naturalise en littérature la loi des suspects. D'après lui, Molière est un ouvrier plutôt qu'un artiste. L'auteur de *Tartufe* n'a jamais senti l'élan intérieur, l'aspiration pure qui mènent aux nobles régions de l'art. Ceci est une imputation gratuite que M. Schlegel serait bien en peine de justifier. *Le Misanthrope*, le *Tartufe* et *les Femmes savantes*, témoignent invinciblement de cette tendance élevée que le professeur dénie au poète. M. Schlegel se trouve exactement, vis-à-vis de Molière, dans la position de cet homme naïf qui se plaint, au milieu d'un bois, de ce que les arbres l'empêchent de voir la forêt. Aussi, son premier soin est-il de se débarrasser des arbres qui gênent sa vue. Il n'est pas étonnant qu'après cette opération préliminaire, il cherche vainement cette puissante végétation dont on lui avait vanté la richesse et la liberté. La hache ne reconstruit pas ce qu'elle a brutalement abattu. Rien de plus décisif et de plus illogique à la fois que l'argumentation de M. Schlegel; ses raisonnemens s'en vont à la débandade, comme une armée saisie d'une terreur panique, et ils se détruisent ainsi les uns les autres dans le pêle-mêle de la déroute.

Citons un exemple. Dans le *Tartufe* et dans *le Misanthrope*, le critique allemand attaque impitoyablement ce qu'il appelle la gaieté didactique, c'est-à-dire la gaieté qui se propose un but à atteindre, tandis qu'il condamne, à la page suivante, la gaieté sans but et sans plan de *l'Avare*. M. Schlegel serait-il pour la gaieté didactique, lorsque Molière emploie la gaieté spontanée, et pour la gaieté spontanée, lorsque Molière admet dans ses compositions la gaieté didactique ? Ce serait une théorie bien légère pour un esprit allemand, et c'est tout au plus si le feuilleton français, avec les mille pétillemens de sa verve paradoxale, pourrait donner, non pas de la consistance, mais un éclat passager, à cette tactique déloyale. C'est surtout à la pièce de *l'Avare* que le pesant archer lance ses flèches les plus envenimées. Pourquoi l'avare a-t-il des chevaux? demande aigrement M. Schlegel. La réponse n'est pas difficile. L'avare a des chevaux pour les laisser maigrir; et si cette raison paraît plus ingénieuse que logique, nous pouvons en donner une autre plus sérieuse et plus irrécusable. Harpagon a des chevaux comme il a des valets, dans le seul but de sauver les apparences, et il est d'autant plus malheureux, que par sa position il est obligé d'avoir à son service des étrangers, bêtes ou gens. Toute passion a ses luttes sourdes avant d'arriver à la tyrannie absolue. L'avare de Molière n'a pas encore triomphé des autres instincts rebelles de son être; il est placé dans une période de transition qui le rend beaucoup plus dramatique que celui de Plaute. On prévoit distinctement l'heure où domestiques et chevaux disparaîtront de sa maison. Déjà les domestiques sont à deux fins : ils se réduiront bientôt à la multiple unité personnifiée dans maître Jacques. Quant aux chevaux, ce ne sont plus que des fantômes, des idées, comme dit le cocher. Ils ont atteint, à force de jeûne, la limite qui sépare le monde fantastique du néant. Encore un peu de temps, et ils n'existeront plus, si l'on peut dire qu'ils existent encore. Maître Jacques lui-même, cette quintessence de l'élément-valet, se simplifie tellement de jour en jour, qu'il finira par s'évaporer, comme un spiritueux en fermentation. Harpagon, dévoré par sa passion croissante, fait autour de lui un vide graduel, plus effrayant qu'un vide instantané. Maître, il renonce peu à peu à ses valets. Père, il se détache de ses enfans. Amoureux, il étouffe ses désirs de mariage. Il s'isole de plus en plus pour se rapprocher de sa cassette. Tout son être se rétrécit insensiblement jusqu'à ce qu'il prenne la forme exacte de son coffre-fort. On le trouvera quelque jour incrusté dans ce meuble précieux, comme un fossile dans un coquillage. Il me semble qu'une conception pareille a bien sa logique et sa grandeur. M. Schlegel a fait preuve de lésinerie critique en interdisant l'amour et les chevaux à l'avare. Quand on examine impartialement les créations de Molière, on découvre autre chose que les *lieux-communs de la comédie à masque et de l'opéra-buffa*.

Je passe à un autre ordre d'idées. Deux mots me suffiront pour réfuter Jean-Jacques Rousseau. Le philosophe de Genève accuse *le Misanthrope* d'immoralité. Molière rend, selon lui, la vertu ridicule dans la personne

d'Alceste, en donnant à l'amant de Célimène les travers d'un caractère outré. Rousseau se trompe sur Alceste parce qu'il fait abstraction de Philinte. Molière a mis, suivant son habitude, deux extrêmes en présence, et c'est de ce contraste que résulte la moralité. La raison n'est incarnée ni dans le pessimiste, ni dans l'optimiste. C'est au point d'intersection de ces deux caractères qu'elle se trouve.

Schiller a jugé Molière avec une rectitude d'esprit bien autrement concluante que les sophismes de Schlegel et de Rousseau. « Si l'on voulait comparer, dit-il, l'effet produit par la comédie à l'effet produit par la tragédie, l'expérience accorderait peut-être la préférence à la première. La loi et la conscience nous prémunissent contre le crime et le vice; mais la crainte du ridicule fait souvent faire le bien. Si la scène ne diminue pas le nombre des vices, n'est-ce rien que de nous les faire connaître? C'est elle qui ôte le masque à l'hypocrite : le voilà le tartufe, il est marqué au front! » Après avoir ainsi rendu justice à la fidélité du pinceau et à la moralité des peintures de Molière, Schiller ajoute en généralisant son opinion sur notre grand poète comique : « La scène peut seule ridiculiser nos faiblesses, parce qu'elle ménage notre susceptibilité. Elle est le canal par où se répandent les idées que la classe intelligente et supérieure d'une nation veut propager dans toutes les parties de l'état. Le théâtre exerce une grande influence sur la formation et la conservation de l'esprit national. »

C'est précisément cette influence incontestable qui est le plus beau titre de gloire de Molière. Plus nous nous rapprochons de notre époque, et moins nous trouvons d'hostilité littéraire contre l'auteur du *Misanthrope*. A l'époque même de la plus grande effervescence du romantisme, lorsque Racine et Boileau sont indignement rabaissés, Molière conserve sa gloire tout entière. En 1829, une proposition est adressée au ministre de l'intérieur, qui la repousse par un motif tiré de la dignité royale. Il s'agissait d'élever un monument à Molière sur la place de l'Odéon. Le ministre refusa, sous prétexte que les places publiques de Paris étaient exclusivement consacrées aux monumens érigés en l'honneur des souverains. Par une espèce de compromis entre les scrupules monarchiques du ministre de 1829 et les droits royaux des grands hommes, le monument de Molière a été élevé au coin de deux rues. Rien n'a manqué à la glorification, je dirais presque à l'apothéose du maître de la scène. L'Allemagne elle-même a placé son buste sous le portique d'un de ses principaux théâtres. Le roi de Saxe a vengé Molière des attaques de Schlegel. Enfin, pour dernier honneur rendu à cette glorieuse mémoire, c'est une *femme savante* dans la bonne acception du mot, qui a célébré dans ses vers, le jour de l'inauguration, l'ennemi mortel des *femmes savantes*.

HIPPOLYTE BABOU.

ZURBARAN.

(TERZA-RIMA.)

Moines de Zurbaran, blancs chartreux qui, dans l'ombre,
Glissez silencieux sur les dalles des morts,
Murmurant des *pater* et des *ave* sans nombre,

Quel crime expiez-vous par de si grands remords?
Fantômes tonsurés, bourreaux à face blême,
Pour le traiter ainsi, qu'a donc fait votre corps?

Votre corps modelé par le doigt de Dieu même,
Que Jésus-Christ, son fils, a daigné revêtir,
Vous n'avez pas le droit de lui dire anathème!

Je conçois les tourmens et la foi du martyr,
Les jets de plomb fondu, les bains de poix liquide,
La gueule des lions prête à vous engloutir,

Sur un rouet de fer les boyaux qu'on dévide,
Toutes les cruautés des empereurs romains;
Mais je ne comprends pas ce morne suicide!

Pourquoi donc, chaque nuit, pour vous seuls inhumains,
Déchirer votre épaule à coups de discipline,
Jusqu'à ce que le sang ruisselle sur vos reins?

Pourquoi ceindre toujours la couronne d'épine,
Que Jésus sur son front ne mit que pour mourir,
Et frapper à plein poing votre maigre poitrine?

Croyez-vous donc que Dieu se plaise à voir souffrir,
Et que ce meurtre lent, cette froide agonie,
Fasse pour vous le ciel plus facile à s'ouvrir?

Cette tête de mort entre vos doigts jaunie,
Pour ne plus en sortir qu'elle rentre au charnier;
Que votre fosse soit par un autre finie.

L'esprit est immortel, on ne peut le nier;
Mais dire, comme vous, que la chair est infame,
Statuaire divin, c'est te calomnier!

— Pourtant quelle énergie et quelle force d'ame
Ils avaient, ces chartreux, sous leur pâle linceul,
Pour vivre, sans amis, sans famille et sans femme,

Tout jeunes et déjà plus glacés qu'un aïeul,
N'ayant pour horizon qu'un long cloître en arcade,
Avec une pensée, en face de Dieu seul!

Tes moines, Lesueur, près de ceux-là sont fades;
Zurbaran de Séville a mieux rendu que toi
Leurs yeux plombés d'extase et leurs têtes malades,

Le vertige divin, l'enivrement de foi,
Qui les fait rayonner d'une clarté fiévreuse,
Et leur aspect étrange, à vous donner l'effroi!

Comme son dur pinceau les laboure et les creuse!
Aux pleurs du repentir comme il ouvre des lits
Dans les rides sans fond de leur face terreuse!

Comme du froc sinistre il allonge les plis!

Comme il sait lui donner les pâleurs du suaire,
Si bien que l'on dirait des morts ensevelis!

Qu'il vous peigne en extase au fond du sanctuaire,
Du cadavre divin baisant les pieds sanglans,
Fouettant votre dos bleu comme un fléau bat l'aire,

Vous promenant rêveurs le long des cloîtres blancs,
Par file assis à table au frugal réfectoire,
Toujours il fait de vous des portraits ressemblans.

Deux teintes seulement, clair livide, ombre noire,
Deux poses, l'une droite, et l'autre à deux genoux;
A l'artiste ont suffi pour peindre votre histoire.

Forme, rayon, couleur, rien n'existe pour vous,
A tout objet réel vous êtes insensibles;
Car le ciel vous enivre et la croix vous rend fous;

Et vous vivez muets, inclinés sur vos bibles,
Croyant toujours entendre aux plafonds entr'ouverts
Éclater brusquement les trompettes terribles!

O moines! — maintenant, en tapis frais et verts,
Sur les fosses par vous à vous-mêmes creusées
L'herbe s'étend. — Eh bien! que dites-vous aux vers?

Quels rêves faites-vous? quelles sont vos pensées?
Ne regrettez-vous pas d'avoir usé vos jours
Entre ces murs étroits, sous ces voûtes glacées?

Ce que vous avez fait, le feriez-vous toujours?

Théophile Gautier.

BULLETIN.

Grace au gouvernement représentatif, un grand pays peut faire chaque année ce qu'un célèbre philosophe recommandait à ses disciples de faire chaque jour, son examen de conscience. Si des hommes du XVII[e] ou XVIII[e] siècle pouvaient assister à nos débats parlementaires, quel ne serait pas leur ébahissement? Ne croiraient-ils pas tout perdu? Comment! on dit en face aux représentans du gouvernement qu'ils se fourvoient, qu'ils conduisent la société dans des voies mauvaises; une opposition nombreuse répète sur tous les tons ces reproches accablans, et cependant ni la société n'est en convulsions, ni le gouvernement n'est impossible. Oui, nous en sommes venus là, au prix de cinquante années de révolutions, que des paroles ardentes ne troublent plus la sécurité d'un pays blasé sur toutes les émotions politiques. Que peut lui faire, à ce pays, la chute d'un ministère, lui qui a vu tant de gouvernemens disparaître? Et, d'un autre côté, pourquoi voudrait-il avec passion la ruine d'un cabinet? cela mérite-t-il de l'occuper à ce point?

C'est avec un mélange de sévérité et d'indifférence que le pays juge aujourd'hui les choses et les hommes. Quand on lui conte les fautes du ministère, quand on lui parle du bien que le ministère n'a pas fait, du mal qu'il n'a pas empêché, le pays prête volontiers l'oreille à ces discours, et il est assez disposé à penser que ceux qui les tiennent pourraient bien avoir raison. Mais si les ministres ainsi attaqués, au lieu de se défendre, intentent à leur tour un procès à leurs adversaires, s'ils répondent que ces opposans si impitoyables n'ont pas fait, ou ne feraient pas mieux, le pays pourra se donner le spectacle de ces représailles avec une maligne impartialité.

On demandera comment, au milieu d'un pareil scepticisme, les questions peuvent marcher; elles marchent cependant. Ne cherchons pas dans notre

époque ce qui n'y est plus, la passion révolutionnaire; n'y cherchons pas non plus ce qui n'y est pas encore à un degré suffisant, l'esprit vraiment politique, mais prenons notre époque avec son humeur frondeuse, avec ses instincts et ses saillies de bon sens, et nous reconnaîtrons que, si notre éducation constitutionnelle ne laisse encore que trop à désirer, néanmoins sur plusieurs points la raison publique se forme et s'affermit. Les discussions auxquelles se livre en ce moment la chambre des députés en sont la preuve. Sur de notables questions, tant intérieures qu'étrangères, il y a à coup sûr progrès dans la manière de les entendre et de les traiter. Nous ne parlons ici au point de vue exclusif ni du ministère, ni de l'opposition; nous disons qu'en général certains sujets ont été abordés avec une pénétration, une sagacité dont il est permis de se féliciter dans l'intérêt commun du pays.

Mais avant de nous occuper des principales affaires, vidons l'incident légitimiste, à l'exemple de la chambre. Que le dernier paragraphe de l'adresse ait ému profondément les représentans du parti légitimiste, nous le concevons; toutefois on pouvait prévoir difficilement que cette émotion l'inspirer ait si mal. S'il y a un parti qui, pour produire quelque effet, doit montrer de la passion et du courage, c'est le parti légitimiste. Il ne saurait avoir quelque force qu'en exprimant avec vivacité les regrets du passé, qu'en exhumant les sentimens de l'ancienne France avec un enthousiasme chevaleresque. Nous parlons des légitimistes de Belgrave-Square. Quand on a une conviction assez forte pour aller en terre étrangère saluer un prétendant, on doit retrouver cette conviction à la tribune, qui est le champ clos de notre âge.

En nous étonnant que les représentans du parti légitimiste aient à ce point manqué d'énergie, nous n'entendons pas qu'ils aient dû se refuser les bénéfices de la tactique parlementaire, mais ils n'ont su être ni tacticiens ni audacieux. La plus simple habileté conseillait aux députés légitimistes d'attendre, et de ne pas, pour ainsi parler, venir essuyer les plâtres de la discussion. Le paragraphe de l'adresse sur lequel ils avaient à s'expliquer venait le dernier; cet ordre dans le débat leur permettait d'observer à loisir les dispositions de la chambre et de prendre leurs mesures, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Loin de là; au début de la discussion, les légitimistes réclament la parole pour un fait personnel. Ils s'appliquent à eux-mêmes le mot *flétrit,* et ils prennent volontairement la position d'accusés. Que devenait alors la grande question politique? On s'attendait à trouver dans M. Berryer un tribun ardent, fécond en récriminations amères, en éloquentes témérités : la chambre n'a eu devant elle qu'un avocat hésitant sur les moyens qu'il devait employer, hésitant même sur les mots dont il devait se servir. Ce jour-là, M. Berryer a manqué à sa fortune d'orateur politique. Il est des circonstances décisives dans la vie d'un homme de parti, à la hauteur desquelles il doit nécessairement s'élever et se maintenir. Il ne s'agit pas alors d'une frivole question de talent littéraire, mais de la personnalité même, tant de celle de l'homme que de celle de son parti. Dans la journée du 15 janvier,

il y a eu pour M. Berryer et ses amis plus qu'un échec oratoire, il y a eu une défaite politique dont ils auront à subir long-temps les conséquences.

Cependant, au milieu de son premier discours, M. Berryer, qui sentait combien il était au-dessous de lui-même et de la circonstance, avait, par un retour d'inspiration, trouvé une manière heureuse de quitter la tribune. M. Dupin avait fait une plaisanterie, la chambre s'était mise à rire. Alors M. Berryer de s'indigner, de déclarer qu'il ne prendrait pas la chambre plus au sérieux qu'elle ne se prenait elle-même, qu'il n'avait plus rien à répondre, rien à combattre, et qu'il s'arrêtait. C'était là une bonne sortie; s'interrompre ainsi, c'était se relever. Mais à cette adroite et brusque retraite, M. Guizot n'eût pas trouvé son compte, il avait à parler; en se retirant du débat, l'orateur légitimiste rendait impossible le discours de M. Guizot. Aussi vit-on ce dernier intervenir, et engager M. Berryer à ne pas abandonner ainsi la partie, à remonter à la tribune. Conseil dangereux : en le suivant, M. Berryer acheva sa propre défaite; sa seconde apparition à la tribune fut encore plus malencontreuse que la première, et la déroute fut entière.

En se permettant la manifestation de Belgrave-Square, il est une chose à laquelle les légitimistes n'ont assurément pas pensé, c'est que, grace à eux, les principes de notre révolution allaient être invoqués de nouveau par l'immense majorité du pays et par les grands pouvoirs de l'état. Ces principes, que, dans le cours ordinaire des choses, on laisse pour ainsi dire sommeiller, reparaissent toujours quand le parti du passé semble vouloir lever la tête ou hausser la voix. Nous les retrouvons, ces principes, dans la bouche de M. Guizot, qui a parlé, non plus comme ministre du 29 octobre, mais comme représentant de la révolution de 1830. « Nous avons fondé un gouvernement, a dit M. Guizot, sur la réciprocité des droits, sur le principe du contrat entre le prince et le pays; et je n'en fais pas un mérite particulier, ni à aucun des cabinets, ni à aucune des majorités, c'est le mérite de tout le monde depuis 1830. Ce sera l'œuvre glorieuse de notre époque, et cette gloire-là, tout le monde en aura sa part. » En parlant ainsi, M. Guizot pouvait compter sur l'approbation générale, puisqu'il rendait justice à toutes les fractions de l'immense majorité constitutionnelle. Un démocrate n'aurait pas pu déployer plus de vigueur contre les prétentions des légitimistes, que ne l'a fait l'heureux adversaire de M. Berryer. « Il y a, s'est écrié M. Guizot, il y a des destinées écrites, il y a des incapacités fatales dont aucun médecin ne peut relever ni une race, ni un gouvernement! » Voilà tout ce qu'ont obtenu les légitimistes, c'est d'entendre répéter l'arrêt de leur irrévocable déchéance par M. Guizot, qui sous la restauration n'était pas, on le sait, dans les rangs des révolutionnaires.

Quand l'incident légitimiste a été vidé, le débat a été sur-le-champ placé au plus vif des intérêts présens par l'apparition de M. Thiers à la tribune. On ne saurait accuser M. Thiers d'abuser de la parole, et d'avoir harcelé le ministère qui lui a succédé. Depuis trois ans, M. Thiers n'a parlé qu'à de

longs intervalles. La dernière circonstance dans laquelle il se soit adressé à la chambre est la discussion de la loi de régence; on peut se rappeler quel puissant secours il apporta au gouvernement à cette époque, et combien il contribua à faire adopter les principes monarchiques qui devaient servir de base à une loi aussi essentielle. Aujourd'hui, M. Thiers paraît penser que d'autres devoirs lui sont imposés. Comme il n'a plus d'inquiétudes sur la stabilité du gouvernement, il croit pouvoir examiner si les représentans du gouvernement remplissent bien toutes les conditions parlementaires et politiques que l'esprit de notre constitution leur impose. Il croit servir encore un gouvernement auquel il est dévoué en faisant de la critique et de l'opposition.

Nous ne croyons pas que jamais la critique et l'opposition se soient exprimées avec une modération plus spirituelle. En reprenant la question parlementaire telle qu'elle était posée en 1839, M. Thiers a jeté sur ce passé le coup d'œil impartial d'un homme qui, revenu des émotions de la lutte, sait rendre justice à tout le monde, même à ses adversaires. Il a rappelé que, dans les grandes rencontres de la coalition, il n'avait pas été, tant s'en faut, le plus ardent, et cependant, a-t-il ajouté, je me suis souvent repenti de n'avoir pas économisé au moins la moitié de ma vivacité pour ce qui s'est passé depuis. C'est avec cet enjouement de bon goût que M. Thiers a abordé la tribune; rien d'acrimonieux ni de violent. Il semblait vouloir, par la mesure de ses expressions, adoucir ce que les critiques avaient au fond de grave et d'incisif.

Nous regrettons que M. le ministre de l'intérieur n'ait pas assez suivi cet exemple. Il y avait dans ses paroles une âpreté dont il est permis de s'étonner quand on songe aux égards que se doivent mutuellement les hommes qui ont passé par le pouvoir. D'ailleurs ce mode d'argumentation qui consiste à dire : On nous reproche que notre politique n'est pas prévoyante, celle de nos adversaires l'a-t-elle été davantage? ce mode d'argumentation n'est-il pas aujourd'hui un peu usé? Refaire, à trois ans de distance, le bilan du 1er mars, reproduire une à une toutes les critiques adressées à sa politique, n'est-ce pas manier une arme qui tombe de vétusté entre les mains de ceux qui prétendent s'en servir encore?

D'ailleurs où veut-on en venir avec ce perpétuel système de récriminations? Prétend-on que tous les hommes de talent qui, en 1840, étaient aux affaires soient condamnés à un éternel silence, à une éternelle inutilité? Telle n'est à coup sûr la pensée ni de la chambre ni du pays. Constatons avec exactitude les sentimens du parlement. Nous tomberons volontiers d'accord que la majorité de la chambre ne veut pas en ce moment le renversement du cabinet, et qu'elle évitera tout ce qui pourrait amener brusquement ce résultat; mais nous serons aussi dans le vrai en maintenant que la majorité elle-même voit avec plaisir se développer en dehors du cabinet des talens distingués, des capacités gouvernementales qui pourront un jour rendre au

pays des services nécessaires. Nous serons aussi dans le vrai en disant que la majorité écoute avec attention tout ce qui peut l'éclairer, et sans trop de déplaisir les critiques fondées qui peuvent s'adresser à la gestion ministérielle. Il est remarquable que le cabinet soit toujours obligé de se défendre lui-même, et que, du sein même de la majorité, il ne s'élève pas de défenseurs officieux de sa politique. Une pareille situation ne serait pas possible en Angleterre.

D'ailleurs, la majorité n'a pas besoin des discours des orateurs de l'opposition pour savoir que le ministère a souvent voulu ce qu'il n'a pu obtenir, et subi ce qu'il n'avait pas voulu. M. Thiers l'a rappelé à la tribune, mais la majorité le savait, puisque c'est presque toujours elle qui a imposé au cabinet ce qu'il ne voulait pas, et lui a refusé ce qu'il demandait. Il paraît que la majorité et le ministère s'arrangent assez bien de cette manière de vivre. Peut-être les vrais principes du gouvernement constitutionnel s'en accommodent-ils moins.

Il est un point sur lequel M. Duchâtel, malgré toute la vivacité de ses efforts, n'a pu parvenir à justifier le cabinet : c'est la question de dotation. Nous n'avons pas attendu que, sur ce sujet, le blâme tombât de la bouche des premiers hommes politiques de la chambre, pour dire toute notre pensée. Dès le principe, nous avons regretté que le ministère eût manqué du courage nécessaire, soit devant la couronne, soit devant la chambre. Avec l'autorité qui lui appartient, M. Thiers a adressé le même reproche au cabinet, et il a déploré que, par une pareille conduite, la couronne ait été découverte et compromise.

On a objecté, nous ne l'ignorons pas, que rien d'officiel n'avait été dit et fait à ce sujet. La réponse n'est pas sérieuse. Les conversations dans les bureaux de la chambre ont, ce nous semble, un caractère assez grave, assez parlementaire, pour témoigner des intentions, ou plutôt des perplexités du cabinet. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'on argumente sur tel projet du ministère sans que rien d'officiel ait été publié. Dans la question de l'union franco-belge, il n'y a eu rien d'officiellement entamé devant les chambres; cependant, qui a jamais douté que le gouvernement ait eu sérieusement la pensée de cette union? Sur le bruit des résistances, non pas même du parlement, mais de quelques gros industriels réunis dans un salon, cette pensée a été abandonnée. Dans la question de la dotation, le ministère s'était avancé plus encore. Comment le contester sans rencontrer des incrédules dans ceux qui savent les choses?

Il serait injuste de méconnaître que le cabinet, attaqué avec vigueur, s'est défendu avec énergie, et parfois avec succès. Dans le premier discours qu'il a prononcé, M. Billaut ne s'est occupé que de la question intérieure; il s'agissait de savoir si le gouvernement parlementaire, tel que la chambre elle-même le voulait en 1840, existe aujourd'hui; M. Billaut s'est prononcé hautement pour la négative, et il a reproduit avec habileté une partie des considérations déjà développées par M. Thiers. C'est M. Dumon qui, dans le cabinet, s'est chargé de lui répondre; il débutait comme ministre. M. Du-

mon n'a reculé devant aucune des questions politiques, et il a montre, dès le premier jour, qu'il serait plus utile que son prédécesseur au cabinet qui l'avait appelé dans son sein. L'amendement sur la politique intérieure qu'avait surtout soutenu M. Billaut n'a été guère repoussé par la chambre qu'à une majorité de vingt-cinq voix, et cependant il s'agissait d'exprimer un blâme solennel sur l'ensemble de la conduite du cabinet!

Quand nous parlons des attaques vigoureuses dont le cabinet a été l'objet, nous ne rangeons pas cette année M. de Tocqueville parmi les assaillans redoutables. L'honorable auteur de *la Démocratie en Amérique* s'est trompé quand il a cru qu'on pouvait produire quelque effet sur une assemblée en lui apportant une pensée ambiguë et voilée. Lorsque M. de Tocqueville est descendu de la tribune, il était impossible de savoir ce qu'il avait voulu dire, ce qu'il avait voulu défendre. Aussi M. Villemain a-t-il habilement profité de l'avantage qu'on trouve toujours à presser de questions un homme qui s'égare dans des propositions vagues et des abstractions stériles. M. le ministre de l'instruction publique a été chaleureux et précis. C'est une affaire d'avant-garde qui devrait l'encourager à présenter sur-le-champ son projet à la chambre des députés.

Ce n'était pas sans curiosité qu'on attendait la discussion sur les affaires étrangères. On savait que l'opposition se proposait de redoubler sur ce point la vivacité de ses attaques. Avant que les principaux champions en vinssent aux mains, la chambre n'a pas refusé son attention à MM. Jules de Lasteyrie, Garnier-Pagès et Ducos. Ces trois honorables députés ont surtout insisté sur nos relations avec l'Espagne. M. Garnier-Pagès, qui revenait de Madrid, a plutôt fait à la tribune un chapitre de voyage qu'un discours. M. de Lasteyrie a parlé avec bon sens, et M. Ducos parfois avec éclat.

Mais c'était M. Billaut dont on désirait la présence à la tribune; c'était lui qui s'était chargé de présenter un amendement qui devait apporter des restrictions à l'entraînement du cabinet vers l'alliance anglaise. Dans son premier discours, M. Billaut, venant après M. Thiers, avait dû nécessairement répéter, au sujet de la politique intérieure, ce qui avait été dit par l'ancien président du 1er mars; mais dans la question anglaise, M. Billaut, parlant le premier, a eu l'honneur de frayer lui-même la voie dans laquelle les opposans allaient prendre position contre le cabinet. Le ministère a engagé la France dans une série croissante de démonstrations bienveillantes envers l'Angleterre, et, en revanche, il n'a rien obtenu : telle a été la proposition fondamentale des discours de l'orateur. « A la fin de 1840, a dit M. Billaut, le ministère était à l'état d'isolement et de paix armée; en 1841, il proclamait le système de l'indépendance dans la bonne intelligence; en 1842, il parlait d'accord sans intimité : aujourd'hui il parle d'entente cordiale. » Ce piquant résumé a produit une sérieuse impression sur la chambre. L'orateur a d'ailleurs pris soin de l'appuyer de citations empruntées aux discours de M. Guizot depuis trois ans. Tout cela était ingénieux, mesuré, marchant au but.

Après la séance où M. Billaut avait si nettement posé la question de l'alliance anglaise, on attendait avec impatience la réponse de M. Guizot; mais un épisode sur lequel on n'avait pas compté est venu donner une autre physionomie à la séance d'hier. Quand M. Charles Lafitte s'est présenté aux électeurs de Louviers, il a fait presque parade des moyens avec lesquels il prétendait s'assurer leurs suffrages. Il s'est vanté de pouvoir à lui seul doter l'arrondissement d'un tronçon de chemin de fer, et il a déclaré que si c'était là de la corruption, il s'avouait corrupteur. Ces faits, quoiqu'ils n'aient été indiqués à la tribune que d'une manière atténuante, ont soulevé la susceptibilité de la chambre. Le ministère a craint une enquête, et il s'est joint à l'opposition pour demander l'annulation, qui a été votee presque unanimement.

Après cet incident, la question anglaise est revenue. M. Guizot a répondu longuement à M. Billaut; et il n'a pas dissimulé qu'il s'est presque toujours attaché à agir de concert avec le cabinet anglais. On s'attend pour demain à une réplique de M. Thiers.

Pendant qu'à la chambre il est si fort question de l'Espagne, rien ne marche dans la Péninsule, et la situation y reste la même. On dirait que tous les partis éprouvent une espèce d'étonnement d'en être venus à une abdication aussi singulière après s'être donné tant de mouvement. Ce n'est pas seulement tel parti qui abdique, mais c'est le gouvernement constitutionnel lui-même qui cesse de fonctionner pour faire place à une sorte d'omnipotence ministérielle. Il est permis de craindre que ce calme ne soit pas de longue durée. En attendant, le général Narvaez s'opiniâtre à refuser la dignité de capitaine-général qui lui a été conférée par la reine sous le contreseing de M. Mazarreddo. Sur un premier refus, le ministre de la guerre avait insisté : le général avait persévéré dans sa résolution de ne pas accepter le haut grade qui lui était offert; M. Mazarreddo, dans une seconde lettre, vient de signifier au général Narvaez qu'il ait à se conformer à l'ordre de la reine. Il est probable que le général finira par obéir. On aurait tort de voir dans cette conduite une comédie préparée d'avance. Le général Narvaez est un homme de premier mouvement, susceptible de tous les sentimens et de toutes les impressions; c'est sans effort qu'il a montré ce désintéressement chevaleresque qui ne veut d'autre récompense que le triomphe de ses opinions monarchiques; puis le même homme sera capable de toutes les exagérations et de toutes les violences. C'est véritablement un Espagnol des anciens jours, dont l'étrange figure ne ressort que davantage au milieu de la transformation des mœurs de nos voisins.

O'Connell est devant ses juges non pas en accusé, mais en avocat, avec sa grande perruque. Le maire de Dublin le conduit au palais chaque jour dans sa voiture. Le libérateur vient encore d'adresser une missive au peuple d'Irlande pour le prier d'assister immobile au drame judiciaire dont lui, Daniel, est le héros. Environné de ses fils et de ses amis, comptant sur les sympathies de la majorité des Irlandais, O'Connell descend avec confiance dans

une arène où si souvent il s'est signalé pour défendre la liberté des autres. Là il se sent dans son rôle et dans le vrai. Seulement il ne faut pas qu'O'Connell parle des affaires de France et de l'Université. Alors cet homme, qui en toute autre chose a un bon sens si ferme, s'égare, et s'abaisse au niveau des plus vulgaires déclamateurs.

On s'est beaucoup entretenu cette semaine à la chambre de la déconvenue de M. Teste fils. Remercier un collége électoral, donner brusquement sa démission, se présenter devant d'autres électeurs sur la majorité desquels on comptait comme sur un *bourg pourri*, échouer contre toute attente, voilà une aventure parlementaire dont le héros infortuné n'a trouvé de compassion nulle part. M. Teste fils a manqué à toutes les convenances, tant envers les électeurs qu'il abandonnait qu'envers ceux dont il semblait considérer les suffrages comme lui appartenant de droit; c'était à la chambre le sentiment général.

La statue de Molière a été inaugurée par une solennité toute littéraire. L'autorité municipale, la Comédie-Française et les représentans officiels des académies étaient les acteurs de cette fête. M. de Rambuteau a eu le tact de se borner à rendre compte en peu de mots des dépenses qui avaient été faites pour l'érection de la statue du grand poète parisien. MM. Étienne et Samson se sont attachés à caractériser le génie de Molière avec une brièveté spirituelle. M. Arago n'a pas su être court, et il a eu le tort de noyer quelques particularités peu connues dans une longue énumération de toutes les pièces de notre illustre comique. La cérémonie se passait en plein air, et le temps était froid. Aussi l'interminable morceau lu par M. Arago a-t-il fait, dans la foule qui se pressait autour de lui, de nombreux mécontens. *On voit bien que ce discours a été écrit au bureau des longitudes*, s'est écrié un démocrate transi. Ayez donc des amis politiques!

L'hôtel Lambert, qui est devenu depuis quelques mois la propriété de M. le prince Czartoryski, verra, le 30 courant, dans une fête brillante, ses beaux salons, où respire le génie d'illustres artistes, se peupler de l'élite de la société parisienne. Mme la princesse Czartoryska, dont l'ingénieuse sollicitude ne néglige aucun moyen de venir en aide à ses compatriotes, a adressé à tous ceux qui s'intéressent à la Pologne, à ceux qui aiment les arts, à ceux qui courent après le plaisir, un appel qui sera entendu. C'est chose nouvelle que d'inaugurer la prise de possession d'un hôtel par un bal de souscription; ici les plus nobles motifs viennent non-seulement excuser, mais légitimer cette innovation.

F. BONNAIRE.

GÊNES EN 1843.

Avez-vous de l'ennui ou du chagrin, disait le célèbre Rossini, montez dans une chaise de poste, et regardez le postillon trotter, avec sa queue poudrée qui ballotte d'une épaule à l'autre sur son collet rouge. Il n'y a ni ennui ni chagrin qui résiste à cela.

Tout en badinant, Rossini avait raison : voyager est le vrai spécifique de tous les maux de l'esprit et du cœur. Le moment du départ vous offre aussi une occasion de mesurer le juste poids des petites amitiés et sympathies du monde. C'est une épreuve qui vous donnera des déchets inattendus. Peut-être ne verrez-vous pas de regrets où vous pensiez en trouver; mais on vous en témoignera peut-être là où vous n'en espériez pas. Quelque belle dame qui vous honore du titre d'ami vous demandera un soir, d'un air parfaitement distrait et indifférent :

— Monsieur, ne deviez-vous pas voyager? Il me semblait que vous aviez le projet d'aller fort loin et d'y demeurer très long-temps.

— Madame, répondrez-vous avec dépit, je venais vous faire ma dernière visite. Je vais être absent six mois, un an, le plus que je pourrai.

— Ah! partez-vous bientôt?

— Dans huit jours, demain peut-être.

Vous voudriez prendre votre chapeau et partir à l'instant même.

— Eh bien! monsieur, adieu, amusez-vous.

Et on ne détournera pas seulement ses yeux du métier à tapisserie ou de la bourse en filet. En revanche, telle autre personne qui ne vous a jamais parlé de son amitié pour vous, recevra la nouvelle tout différemment.

— Quoi! vous dira-t-on, vous allez nous quitter pour si long-temps! Plus de soirées au coin du feu, plus de causeries; vous nous abandonnez?

Comme il faut exécuter ce qu'on a résolu, vous partirez en brusquant ou en évitant les adieux.

N'ayant point de voiture à moi, je montai un soir du mois de décembre dans la malle-poste; j'étais fort palpitant, car l'instant du départ est toujours plein d'agitation. Les malles nouvelles sont douces, roulantes et comfortables; mais elles vont à grandes guides. Point de porteur, point de queue poudrée ballottant d'une épaule à l'autre. On ne voit du postillon que ses sabots qui pendent au bas du siége. Enfin, ce n'est plus un postillon, mais un cocher. On y gagne la force d'un demi-cheval, et vous n'avez rien à répondre à cela. Saluons les améliorations de M. Conte, tout en accordant un regret aux coutumes anciennes. Les sabots du cocher représentent le progrès, la queue poudrée est l'emblème du pittoresque, et quand le progrès entre d'un côté, le pittoresque s'en va de l'autre.

Afin de voir si, comme on le dit, tout chemin mène à Rome, je passai par Nancy, les Vosges, Plombières et Besançon. De cette dernière ville je partis pour Châlons-sur-Saône au milieu d'une troupe d'acteurs, et j'eus l'honneur de croiser mes jambes avec M. David, premier sujet du Théâtre-Français, comme disait l'affiche de Besançon. O monsieur David, vous ne saviez pas quels doux souvenirs cette rencontre réveillait dans mon esprit! Vous ne songiez plus au beau temps où vous étiez Britannicus et le Cid à l'Odéon. Ce fut pour vous voir que je portai ma première pièce de trente sous au bureau d'un théâtre en sortant du collége. Il est bien tard, hélas! pour vous payer mon tribut d'éloges; mais la perruque de Rodrigue, votre habit d'Almaviva, votre manteau à l'espagnole et votre petite épée sont encore présens à ma mémoire. Je vous entends encore reprocher d'une voix douce au vieux Joanny, votre père, de vouloir vous arracher à Mlle Brocard, votre Chimène. N'en doutez pas, monsieur David, malgré le goût du jour, l'ancien Cid de l'Odéon, avec sa toque bleu de ciel et son récitatif, était plus dans l'esprit de Corneille que les Cid nouveaux avec leurs costumes historiques, leurs

énormes rapières, leurs casques lourds, et ce naturel shakspearien qui jure et se débat au milieu d'une poésie nombrée, harmonieuse et emphatique. N'en doutez pas : le père de la tragédie vous aurait donné la préférence. Le déshabillé du voyage n'a point terni le héros tragique dans mon imagination, et quand Rodrigue reprocha justement à l'aubergiste de Dôle la détestable qualité de son vin, il me sembla encore voir le Cid dîner à table d'hôte.

A Châlons, je quittai la troupe d'acteurs, et je descendis la Saône avec six de ces personnages importans qui gouvernent le monde aujourd'hui; c'étaient des jurés qui avaient découvert des circonstances atténuantes en faveur d'un parricide. On m'avait beaucoup vanté les nouveaux bateaux du Rhône. Trois compagnies en concurrence annonçaient une vitesse sans égale, d'où il fallait conclure que chacune d'elles marchait plus vite que les deux autres. Ce problème intéressant a été oublié dans tous les traités d'arithmétique. J'avais déjà fait deux fois le trajet de Lyon à Arles, et je m'attendais à un progrès remarquable. En 1834, le bateau n'avait pu atteindre Avignon et s'était arrêté au village de Roquemaure. En 1836, nous n'avions pu dépasser le pont Saint-Esprit, qui est de quarante milles en-deçà d'Avignon. L'année dernière, le bateau relâcha à Valence en Dauphiné; tel fut le progrès obtenu. Je n'oserais y retourner une quatrième fois, de peur de rester sur le quai de Lyon. On arriva bien à Arles, mais après deux jours de voyage au lieu d'un, comme le promettait le programme. J'avais pour compagnons plusieurs personnes indifférentes aux beautés du pays : un Anglais d'une santé déplorable, et dont la vie était entièrement *restricte* par les douleurs *rhumatiques*, ainsi qu'il le disait lui-même; un homme évidemment malheureux dont le cœur portait quelque blessure profonde; ensuite venaient deux joueurs d'échecs absorbés par une succession interminable de parties. On peut ajouter à ce quatuor le chauffeur, qui ressemblait assez, dans l'abîme de sa fournaise, à l'Anglais enveloppé du flegme britannique et à l'homme malheureux plongé dans l'enfer portatif de ses tristes pensées. Au milieu des sites de la Provence, quand les brouillards du nord se détachèrent au loin comme un rideau, et que le soleil éclaira le feuillage argenté des oliviers, l'Anglais s'endormit, l'homme malheureux tint ses regards fixés sur le plancher du bateau, le chauffeur essuya son front d'une main noircie par le charbon, et les joueurs d'échecs entamèrent leur trente-sixième gambit. Nous pouvions aller ainsi à Madagascar, eux

sans s'apercevoir du changement de climat, et moi sans avoir envie de rompre le silence.

J'étais pressé d'atteindre Marseille. Une mauvaise diligence qui venait de Nîmes me prit à Arles le soir. Elle m'aurait conduit en dix heures, sans un tour pendable du conducteur, et qui vaut tout ce que les voiturins italiens peuvent imaginer. Au milieu de la nuit, par un temps froid, cet homme détela ses chevaux, laissa voiture et voyageurs sur la route, et s'en alla dormir jusqu'au point du jour. A Marseille, j'eus le plaisir d'entendre chanter Mme Pouilley, l'ancienne Agathe du *Robin des Bois*. Les souvenirs de l'Odéon me poursuivaient. Enfin le 7 janvier, je traversai dans une petite barque cet écheveau embrouillé de mâts et de cordages qui représente l'immense commerce maritime de Marseille, et je montai sur *le Pharamond*, qui partait pour Gênes. *Le Pharamond* est un beau et excellent navire avec une machine de la force de cent cinquante chevaux. A Gênes, les affiches lui en donnaient cent soixante-dix. L'exagération du midi augmentant à chaque station, la machine augmentait de puissance. Sous le trente-neuvième degré, elle prenait cinquante chevaux de supplément, car je retrouvai *le Pharamond* à Naples avec une vitesse de deux cents chevaux. La compagnie était obligée de se mettre à la hauteur des gens du pays en fait d'exactitude et de véracité.

La traversée de Marseille à Gênes, en vue des îles d'Hières et de la Corniche, m'eût paru délicieuse sans un monsieur beau parleur et plein de prétentions qui avait résolu de me persécuter de ses discours. Cet inconnu avait la jambe ornée d'un pantalon collant, les reins cambrés, les épaules garnies d'un petit collet semblable à une aile de papillon, la bague au doigt, le pied en dehors. Il marchait avec aplomb de manière à faire tremblotter le mollet. Il semblait que la Méditerranée fût son bien, et qu'il eût inventé les Alpes. Il chantait des refrains de vaudevilles en les embellissant par des fioritures italiennes, et parlait à perte de vue sur la musique et la peinture, en cherchant d'un regard avide l'approbation des assistans. Je n'ai pas les nerfs très irritables, et je suis volontiers complaisant en voyage; mais cet être-là me mit au désespoir lorsqu'il me saisit par la manche pour me débiter une aune de platitudes. Tout à coup je le vis pâlir, balbutier, s'interrompre au milieu d'une phrase et courir vers le dortoir. Au bout d'une demi-heure, j'aperçus le malheureux au bas de l'escalier. Il était tombé avant d'arriver à son lit, et restait là, les

pieds plus haut que la tête, gémissant comme un enfant, à cent lieues de toutes ses prétentions, de ses refrains de vaudevilles et de ses discussions sur les arts. Il touchait au période de l'effroyable extase où l'on désire la mort qui ne veut pas venir. Le mal de mer avait fait de lui un homme parfaitement simple et naturel, et comme ce monsieur gagnait beaucoup à être connu sous cet aspect, je crus devoir bénir ce mal terrible dont je ne ressentais point les effets pendant cette première traversée.

Dans nos jardins publics, j'ai toujours aimé les allées détournées où l'on rencontre seulement quelque philosophe le livre à la main, quelque étudiant laborieux ou quelque acteur apprenant son rôle. C'est là qu'on goûte véritablement l'ombre et le frais, et que l'esprit se repose dans une demi-solitude comme font les yeux dans le demi-jour. J'ai toujours aimé ces vieux marronniers du Luxembourg où je passais en allant au collége Henri IV, et sous lesquels Diderot raconte qu'il venait souvent rêver pendant sa première jeunesse, lorsqu'il avait le cœur tendre, la tête chaude et des reprises de fil blanc à ses bas de laine noire. Gênes me paraît être, par sa situation au fond du golfe, comme ces allées solitaires de nos promenades publiques. Les voyageurs pressés d'arriver à Florence ou à Rome la laissent de côté. Ceux qui suivent la voie de terre ne la rencontrent pas sur leur route, et ceux qui prennent les bateaux à vapeur ont à peine douze heures de répit pour regarder à la hâte et disparaître. Gênes est pourtant une ville intéressante dont les beautés sont éparpillées et demanderaient un long séjour.

L'aspect des rues offre une transition brusque et agréable aux yeux du voyageur qui vient du nord. Tout y est pour lui nouveau et original. Sauf un très petit nombre de maisons bâties dans le goût moderne, on ne voit que des palais magnifiques, les uns transformés en auberges, en colléges, en établissemens publics, les autres loués par fragmens à plusieurs familles ou habités en entier par quelque grand seigneur. Des caisses d'orangers sont sur les terrasses. Les portes restent ouvertes. Les carrosses font des stations sous les vestibules de plain-pied avec la rue. A chaque pas le coup d'œil change. Ce sont des détours, des marches à monter, de petites places où l'on trouve un portail d'église, des rues étroites comme des corridors et qui tournent et s'embrouillent si bien qu'il est impossible de s'y orienter. Au milieu de ce labyrinthe règne un mouvement considérable. Le Génois est actif, mais non pas turbulent comme le Napolitain. Il s'agite pour quelque chose. Dans les alentours du port, la

moitié de la population semble passer sa vie à traverser la ville en courant, avec une barrique sur la tête, et l'autre moitié se range pour faire place aux olives. Souvent, à l'endroit où le sentier est le plus escarpé, vous avez devant et derrière vous de ces hommes qui courent à perdre haleine avec leurs tonneaux; vous croyez leur échapper en tournant par un autre sentier, lorsqu'un convoi de mulets débouche tout à coup; vous n'avez plus alors qu'à vous jeter dans un soupirail.

Dans le beau quartier vous êtes plus à l'aise, et les gens pressés vous laissent un peu de place. Des fragmens de trottoirs vous offrent un refuge contre les carrosses accumulés dans la grand'rue où la circulation leur est possible. De là vous voyez les chaises à porteurs que l'on mène au trot gymnastique, et précédées le soir d'un falot de papier peint. Le jour vous rencontrez de jeunes abbés qui se promènent en compagnie des dames, des pâtissiers ambulans qui tiennent, appuyée sur la hanche, une planche ronde où est une énorme tarte, des marins de toutes les nations, des paysans ou des voiturins piémontais, lombards ou toscans, vêtus de différens costumes. Ce qui vous charme surtout, c'est le voile blanc dont les femmes se coiffent, et qui donne à tous les visages un air doux et décent. Celles qui portent le chapeau ne se doutent pas du tort qu'elles font au caractère de leur beauté. Il faut souhaiter aux bourgeoises de n'avoir jamais assez d'argent pour acheter ces échafaudages de carton qui changeraient à l'instant leur ressemblance avec les madones en silhouette du *Journal des modes*.

J'ai horreur du cicerone, de ce chapelet qu'il récite depuis dix ans, de sa tactique qui consiste à vous mener au galop pour vous fatiguer tout de suite, demander son argent et courir après un autre *anglais*. Je déteste aussi les conseils de ces Guides en Italie qui vous tracent un itinéraire, vous prescrivent d'être à Naples tel jour, à Rome tel autre jour, vous indiquent le moment où il convient d'ouvrir vos yeux, pour éprouver les mêmes sensations et faire de point en point le même voyage que tout le monde. Cela est bon pour les gens qui ont besoin d'être avertis que telle chose doit leur plaire; le Guide leur est absolument nécessaire; c'est le fond du voyage; mais ils comprendront un jour qu'il reviendrait au même d'en faire la lecture dans leur fauteuil, au lieu de dépenser leur temps et leur argent pour venir braquer leurs yeux sur des objets qui ne leur disent rien, et prendre le thé si loin de chez eux. Pour moi, je ne puis souffrir les programmes réglés d'avance. Je préfère consacrer un mois à ce

qu'on pourrait voir en huit jours, et jouir ensuite des rencontres fortuites, même au risque d'oublier quelque morceau capital. Celui qui voyage sans suivre les conseils de personne sentira en Italie un certain parfum d'aventures qui donnera du prix aux moindres incidens, et d'ailleurs il rencontrera réellement beaucoup de belles choses dont les guides et les ciceroni n'ont point connaissance. Une fois que les domestiques de place vous auront promené dans les palais Brignole, Serra, Palavicini et Durazzo, dont on a fait cent descriptions, ils ne sauront plus vous conduire qu'aux églises où vous pourriez aller sans eux, ou bien à l'institut des sourds-muets, qui est une mystification complète, tandis qu'en cherchant au hasard et en frappant à des portes nouvelles, vous verrez des portraits historiques et des tableaux de grands maîtres que tout le monde ne connaît pas.

Outre les galeries de peinture, qui sont très riches, quelques-uns des palais de Gênes ont encore leurs anciens meubles et ornemens du temps des patriciens de la république. Mme de Staël a dit qu'ils semblaient prêts à loger un congrès de rois, et en effet, pour y recevoir toutes les têtes couronnées de la terre, il suffirait de huit jours consacrés à un nettoiement complet. Cette cérémonie serait de rigueur. Tous portent les noms célèbres de l'ancien sénat : ce sont les palais Spinola, Doria, Palavicini, Fiesque, Grimaldi, etc., dont les pages de l'histoire d'Italie sont toutes pleines. Il y a jusqu'à six palais Spinola voisins les uns des autres. Les héritiers de ces noms superbes vivent encore, retirés dans un coin de leur habitation, et laissant leurs vastes galeries aux fantômes de leurs aïeux. Ces rébarbatifs vieillards, peints par Titien ou Van Dyck, se regardent entre eux, étonnés de ne voir que des Anglais et des artistes, et s'imaginent sans doute que leurs petits enfans ont conspiré contre la république.

L'étranger trouve partout une complaisance hospitalière. Quelque domestique endormi sur les banquettes de l'antichambre ouvrira pour vous les volets et les persiennes, et quand vous aurez parcouru tout le palais que vous croirez désert, vous entendrez par hasard, à travers une porte basse, les sons d'un piano.

— C'est, vous dira-t-on, mademoiselle qui étudie une sonate.

— Et le maître du logis, demandera l'étranger, il est sans doute à la campagne?

— Non, signor; il habite cette petite chambre qui est là au fond, il ne sort que par l'escalier dérobé. Le signor marquis prend son café dans ce moment.

On reproche beaucoup aux grands seigneurs génois de vivre ainsi enfermés, et d'amasser de la mélancolie et de l'argent; mais il faut considérer que dans le temps où ils vivent leurs beaux noms sont une charge accablante. Qu'ont-ils besoin d'un immense palais, que soixante laquais animeraient à peine, lorsqu'il ne s'agit pour eux que de prendre le café le matin et d'aller écouter Donizetti le soir? Le sentiment de leur déchéance blesse leur orgueil, et ils boudent contre ce siècle décoloré. Ils n'ont pas comme chez nous la ressource de briguer la députation et de faire d'aussi méchans discours que des avocats. Je suppose qu'on leur rende demain leurs vieilles institutions et qu'on les appelle au sénat; vous les verriez alors sortir de leurs réduits, ouvrir les galeries et passer devant les figures de leurs aïeux, suivis d'un cortége d'amis et de créatures, et peut-être trouverait-on encore parmi eux des André Doria et des Ambroise Spinola.

Le malheur de la noblesse génoise et de l'Italie entière tient à l'esprit exclusif que les républiques et les petits duchés d'autrefois ont laissé après eux. Le sentiment patriotique est renfermé dans les murs de la ville. Hors de là, on n'a que des antipathies ou de vieilles rancunes. On se glorifie encore de la destruction de Pise, de la guerre contre les Vénitiens, comme si c'était une affaire d'hier. Le Génois déteste particulièrement le Piémontais, dont il est détesté. Sienne et Florence ne se sont pas encore pardonné leurs anciennes querelles. Bologne et Ferrare ne s'aiment point. Rimini est jalouse des grandes villes. Le Napolitain abhorre le Sicilien et en est méprisé. Dans Rome même, ceux qui habitent un côté du Tibre méprisent les habitans de l'autre rive. La division matérielle est une juste conséquence de la division morale. Si demain la ville de Marseille voulait saccager celle de Lyon, si elle armait cent trente galères contre Bordeaux, comme Gênes contre Venise; si le Havre voulait incendier Dunkerque, avant dix ans la France serait envahie et partagée par les autres puissances de l'Europe. Il serait curieux d'évoquer les ombres des anciens sénateurs, et de montrer à toutes ces fortes têtes les résultats de leur politique : « Vous étiez d'habiles gens, leur dirait-on; vous avez soufflé dans le cœur de vos compatriotes la haine de l'Italie, et vous auriez voulu élever vos fortunes sur les débris de tous les états voisins. Un moment de décadence est arrivé, et la république n'est plus qu'un port marchand où l'on vend de l'huile et des fruits, qu'une ville éteinte où l'artiste vient étudier, ou qu'une réunion de maisons de santé pour des Anglais poitri-

naires. Vous avez laissé à vos enfans des palais superbes où ils meurent d'ennui, beaucoup d'argent qu'ils cachent dans leurs coffres; mais point d'alliés, point d'amis ni de patrie. »

II.

Après avoir fait dans les palais de Gênes la tournée obligée par où débutent les voyageurs, je me lançai tout seul et sonnai à plusieurs portes en demandant à voir la *galleria dei quadri*, sans savoir s'il y avait des tableaux dans la maison. Partout on m'accueillit poliment, La marquise Doria, qui ne se contente pas d'être une belle et élégante dame et qui peint avec talent, me montra un petit nombre de tableaux choisis du premier ordre, entre autres un portrait par Léonard de Vinci qui vaut tout un musée. Malgré le mérite des autres ouvrages, celui-là écrasait tellement ses voisins, que la marquise a eu le bon goût de l'isoler dans un petit salon. Ce portrait est celui de la duchesse Sforza, femme de Ludovic-le-More, qui était une Grimaldi; la dernière des Grimaldi, tante de la marquise Doria, laissa le portrait à sa nièce, car c'est une famille qui s'éteint. J'ai lu, je ne sais plus où, qu'en 1650 M. de Fontenay, ambassadeur de France à Rome, voyant passer des prélats vieux et voûtés du nom de Grimaldi, s'écria: « Regardez comme ils se courbent pour chercher les clés de Saint-Pierre. » S'ils eussent moins désiré le chapeau et la tiare, leur nom ne mourrait pas aujourd'hui. Quant au portrait de la duchesse Sforza, il est plus frais et plus conservé que celui de la signora Joconde, dont les restaurateurs de notre musée ont osé *refaire* le haut du visage avec un vandalisme intrépide.

Chez le marquis Balbi on me montra un *Mariage de Jacob* qui est un des plus charmans ouvrages du Guerchin, plus un portrait curieux de Philippe II, dont la tête est de Ribeira, et le reste achevé plus tard par Van Dyck.

Par une grande faveur et après quelques difficultés j'obtins encore l'entrée dans le palais Dongo, dont le propriétaire n'aime pas les visites, et sur lequel la chronique raconte d'étranges choses. J'y trouvai une belle galerie où les toiles les plus sombres de Caravage, d'Annibal Carrache, et les plus sévères portraits de Van Dyck semblent s'être donné rendez-vous pour faire de ce palais un séjour effrayant. On y mettrait volontiers la scène de quelque drame comme celui des Mauprat, ou de Redgauntlet.

Le palais Lercaro est d'un aspect plus agréable; son histoire contient une anecdote curieuse et une figure passionnée d'un genre qui mérite attention. Les Lercari étaient de père en fils des hommes terribles, des cœurs de fer, mais pleins de noblesse. L'un d'eux, encore enfant, se mit à étudier le jeu des échecs et y devint d'une force extraordinaire. Le pacha de Trébisonde, qui se trouvait alors à Génes pour régler un différend entre la Porte ottomane et la république, jouait bien aux échecs. Un soir, chez le doge, on cherchait un adversaire digne de lui, et le petit Lercaro se présenta. Le pacha, s'imaginant qu'il aurait bon marché d'un enfant de douze ans, se permit des plaisanteries offensantes. Il perdit la première partie et plaisanta plus amèrement; il perdit la seconde et se fâcha tout à fait. Enfin, lorsqu'il eut perdu la troisième partie, l'ambassadeur furieux donna un soufflet au vainqueur. L'enfant se leva gravement, et dit au pacha :

— Puisque je suis d'âge à faire votre partie, vous aurez la bonté de faire aussi la mienne, et demain nous nous battrons.

L'assemblée se mit à rire; mais le petit Lercaro insistait, et le doge fut obligé de le renvoyer. Au bout de six ans, le jeune patricien, maître de ses actions et d'une immense fortune, arma quarante galères, et vint établir une croisière dans la mer Noire en face de Trébisonde. Tous les navires qui passèrent furent arrêtés et coulés à fond; le pacha recevait à la fin de chaque semaine un tonneau plein des oreilles coupées de ses sujets. Le commerce maritime de Trébisonde et de Constantinople jeta les hauts cris. On envoya contre ces corsaires génois une flotte qui fut battue, et le grand sultan lui-même reçut une cargaison de tonneaux remplis d'oreilles turques. Sa hautesse, ayant appris le sujet de cette guerre, pria le jeune Lercaro de venir à sa cour en promettant de lui donner satisfaction. Le pacha de Trébisonde fut appelé à Constantinople, et vint humblement faire des excuses à son ennemi.

— N'oubliez jamais, lui dit Lercaro, qu'un patricien de Gênes, quand il serait au maillot, se souvient d'une offense, et que celui qui ose le frapper se frappe lui-même.

Aujourd'hui les Lercari n'existent plus; leur palais est devenu un casino, seul endroit de la ville où la riche noblesse de Gênes donne encore quelques bals par cotisation.

Un jour, dans l'un des trente-six palais Spinola, je regardais un vieux portrait de famille.

— Signor, me dit le domestique, celui-là date de loin. C'est du

temps où Mlle Tomasina Spinola sauva la ville de Gênes de la colère du roi de France.

Ce peu de mots avait piqué ma curiosité, mais comme je n'aime pas beaucoup les récits de domestiques, je cherchai un autre narrateur. Le hasard me servit admirablement, le soir même. M. de B..., consul de France et l'un des hommes les plus spirituels que je connaisse, me raconta en ces termes l'histoire de la belle Tomasina :

— Vous savez que la politique jalouse de l'Italie attira le roi Louis XII dans ce pays en 1501. Pour sacrifier Ludovic Sforza, les autres états nous ouvrirent l'entrée du Milanais, et la conquête en fut achevée en vingt jours. Une fois en si bon chemin, les armes françaises poursuivirent le cours de leurs victoires, et au bout de quatre mois La Trémouille avait planté son drapeau sur le fort Saint-Elme à Naples. La France est aussi habituée à perdre l'Italie qu'à la conquérir. Gonzalve de Cordoue nous en expulsa.

D'après les traités nous devions toujours conserver une garnison à Gênes. Deux fois les Génois s'étaient révoltés, et en 1506 ils recommencèrent une troisième fois, ce qui mit le roi de France dans une grande colère. Louis XII, qui avait le cœur bon et magnanime, devenait cruel quand la mesure de sa clémence était dépassée. Dans son emportement il jura d'exterminer les Génois avant la fin de l'année et de livrer à ses soldats leurs immenses richesses. En effet il passa les Alpes immédiatement, battit les troupes de la république et les poussa l'épée dans les reins jusqu'aux portes de la ville. Il aurait fallu voir à ce moment critique le doge et les sénateurs se regarder entre eux dans la salle du grand conseil, au-dessous de l'orgueilleux tableau de la destruction de Pise. Leur fierté était abattue, leurs mains tremblantes, leurs yeux voilés par les larmes, et comme ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes, la honte, la douleur et la consternation fermaient ces bouches si promptes à conseiller des révoltes et des manques de foi. On envoya tout de suite une députation des plus notables porter au vainqueur des paroles de soumission; mais le roi ne voulut point les entendre. L'armée s'avançait la lance haute, et la journée se termina par le pillage du faubourg San-Pietro-d'Arena. Un réveil affreux se préparait pour le lendemain. Le soldat français rêvait aux trésors de tous les patriciens, aux coffres-forts où dormaient tant de quadruples et de piastres, aux doux visages cachés sous les voiles des femmes, et il se promettait de seconder en conscience la colère du roi en épuisant toutes les puissances du pillage et du massacre. Une seconde députation fut

encore renvoyée sans avoir pu pénétrer jusqu'aux pieds de Louis XII. On ne savait plus de quel expédient essayer, car on n'avait point la mère, ni la sœur du roi, comme autrefois à Rome celles de Coriolan. Gênes était aux abois, et la population se recommandait à Dieu.

Au milieu du désordre et des gémissemens, la fille du marquis Spinola conçut le projet sublime de sauver la république. Se fiant à la puissance de sa beauté, à son éloquence, à l'esprit chevaleresque et à la générosité des Français, elle voulut aller au-devant du vainqueur, entourée d'une escorte de jeunes filles. Elle choisit les plus belles, leur apprit son dessein, et prit l'engagement de porter la parole. Toutes acceptèrent la proposition sans hésiter. On employa la nuit à se parer comme pour une fête, et au point du jour le cortége se rendit à la porte Lanterna par où l'armée devait entrer dans la ville. Le premier officier français qui aperçut cet essaim de beautés le conduisit tout droit au roi, qui s'avançait à cheval au milieu de sa brillante cour. Louis XII, alors âgé de quarante-cinq ans, était encore jeune de caractère, et l'un des plus agréables cavaliers de son temps. Outre la grandeur naturelle de son ame, il avait toujours eu de la faiblesse pour les femmes, et deux beaux yeux trouvaient aisément le chemin de son cœur. Son visage s'adoucit en voyant ce groupe tremblant de jeunes filles s'agenouiller devant lui. Tomasina lui dit qu'elle et ses compagnes, craignant la brutalité des soldats, venaient se mettre sous la protection de la chevalerie de France, qui passait pour la plus généreuse du monde. Elle assura que, s'il était impossible de fléchir la colère du roi, elle voulait partager le sort de sa famille et mourir avec ses compatriotes, pourvu que ce fût sans infamie. Le roi répondit que les Génois l'avaient trompé deux fois, et qu'il pouvait se montrer une fois inflexible sans craindre pour sa gloire.

— Ah! sire, s'écria Tomasina, et nous autres pauvres filles, serons-nous les seules au monde qui ne pourrons pas admirer la clémence de votre majesté?

Louis XII n'eut pas la force de passer outre. Il commanda aux jeunes filles de se relever, et déclara qu'il venait de recevoir une leçon dont il profiterait. Deux heures après cela, dans la grande salle du palais ducal, il pardonna solennellement à la république, et donna le baiser de paix et de réconciliation sur les joues de Tomasina, après avoir tendu sa main au doge. La fille du marquis Spinola, dans la fleur de sa jeunesse et belle comme un ange, avait inspiré au roi un sentiment plus tendre que l'oubli des injures. De son côté, To-

masina, touchée du procédé magnanime de ce prince, éblouie par le prestige de la grandeur royale et troublée par le triomphe même de ses charmes, conçut de l'amour pour Louis XII, mais un amour pur et délicat. Un jour, le roi lui demande tout bas si elle ne veut pas se montrer à son tour généreuse et clémente envers lui, et elle lui répond :

— Hélas! sire, votre générosité a doublé votre gloire, et ce que vous demandez ferait ma honte.

Cependant Tomasina avoue naïvement ce qu'elle éprouve et assure qu'elle n'aura jamais pour personne autant de tendresse que pour le roi. En effet, après le départ des Français, ceux qui aspirent à sa main reçoivent cette réponse :

— Comment pourrais-je donner ce que j'ai refusé au roi de France que j'aimais et que j'aime encore?

Une correspondance plutôt amicale que galante s'établit entre elle et Louis XII : les victoires de ce prince sont célébrées par des réjouissances au palais Spinola jusqu'en 1513, où l'heureuse étoile de la France paraît éclipsée. Peu de temps après, le roi fait une maladie grave, et le bruit de sa mort se répand en Italie. Tomasina était malade elle-même quand cette fausse nouvelle arriva à Gênes. Le chagrin provoque une crise fatale, et elle meurt.

La destinée n'en avait point fini, comme on pourrait le croire, avec cette aimable fille, ou du moins avec l'enveloppe de sa belle ame. Lorsque le contre-coup de la révolution française éclata en Italie, le peuple de Gênes envahit le palais ducal, brisa les statues des doges et viola les tombeaux. Celui de Tomasina Spinola ayant été ouvert, le corps fut retiré dans un état de conservation tel que les charmes de cette jeune fille, éteints depuis trois cents ans, éveillèrent encore les désirs d'un homme du peuple. Le fait peut sembler aussi incroyable qu'il est révoltant, mais je le donne comme on me l'a raconté.

III.

Si on avait un peu d'entrain et de goût du plaisir à Gênes, on y trouverait tous les élémens désirables pour en faire la ville la plus agréable du monde : des fortunes énormes, des appartemens d'une grandeur et d'un luxe magiques, des femmes charmantes qui sans doute aimeraient mieux danser, se parer et se divertir, que de voir

leurs maris bouder inutilement contre un ordre de choses auquel ils ne peuvent rien changer. Soit avarice ou mauvaise humeur, on paraît chercher tous les prétextes de s'enfermer, de rétrécir encore le cercle de ses connaissances et de renoncer aux moindres amusemens. Lorsque j'arrivai à Gênes, dans le mois de janvier, il avait été question d'une comédie de société, de quelques bals particuliers et de réunions chez des personnes riches qui se risquaient à offrir le thé peu dispendieux. Un jeune homme de la famille Palavicini étant mort, on adopta aussitôt avec empressement l'idée de supprimer tous ces projets, comme si cet évènement eût causé un deuil public. Les héritiers, les cousins éloignés, les amis les moins intimes, refermèrent à l'instant leur porte entr'ouverte, et les laquais se rendormirent sur les banquettes. Pendant l'hiver dernier, on ne dansa que dans trois maisons : chez le gouverneur de la ville, au casino Lercaro et à la Villetta, chez le célèbre marquis di Negro.

La Villetta est un séjour délicieux; on y jouit au milieu de la ville de tous les agrémens de la campagne. Située au-dessus des remparts, entourée de jardins dans lesquels les plantes exotiques oublient leur pays, elle domine Gênes comme un nid d'aigle d'où on découvre le port, la mer, la promenade de l'Acqua-Sola, et même le théâtre en plein air, dont les représentations sont ainsi gratuites pour les habitans de cette maison. Le marquis di Negro, qui a l'un des plus beaux noms de l'ancienne république, conserve, malgré son grand âge, autant de feu et de goût pour le mouvement que les autres nobles ont de somnolence. La Villetta est renommée dans l'Italie entière par l'hospitalité digne du bon temps qui attend aussi bien les Génois que les étrangers. En toutes saisons et à toute heure, les portes des jardins sont ouvertes, et ceux qui sont assez heureux pour avoir un introducteur dans la maison y reçoivent un accueil dont ils ne perdent jamais le souvenir. Je possédais une lettre de recommandation pour le marquis, et, pendant le mois de janvier, je ne sortis presque plus de cette habitation vraiment patricienne. La Villetta est le temple des arts et des lettres. Le marquis di Negro, improvisateur et poète fameux, manie également bien plusieurs langues. Tantôt la musique le délasse de l'étude, et tantôt elle excite sa fibre poétique, toujours prête à vibrer dans tous les tons. Quelques personnes favorisées savent encore que l'art de la danse n'est point étranger à ce génie universel, trop habitué à des succès plus sérieux pour vouloir ajouter un faible rameau à ses superbes lauriers. Le soir, une

conversation esthétique anime le salon de la Villetta, et une fois par semaine les dames y viennent danser. N'allez jamais à Gênes sans voir au moins la belle collection de gravures du marquis, sans visiter les jardins d'orangers, où les rosiers sont en fleurs au cœur de l'hiver.

Un jour, en passant dans la rue des Orfèvres, le marquis di Negro me fit arrêter devant une madone qui était sous verre, et meilleure que les autres images ainsi exposées sur la voie publique. Cette vierge est le dernier ouvrage du peintre Piola, qui habitait la maison où se voit le tableau. Le marquis voulut bien me raconter en peu de mots la légende tragique qui se rattache à cette peinture.

Pellegrino Piola naquit à Gênes vers la fin du XVI[e] siècle. Il s'en alla étudier à l'académie de San-Luca de Rome, et en sortit bientôt, mécontent des prétendus maîtres qui corrompaient alors le goût public et prouvaient combien le sentiment du beau s'éteignait en Italie. La décadence s'opérait sans que rien pût l'arrêter. Ce n'était plus le temps où les artistes luttaient ensemble par de bons ouvrages; la jalousie divisait le peu de gens de talent qui restaient encore, et au lieu de se surpasser entre eux, ils cherchaient à se défaire de leurs rivaux par le duel ou l'assassinat. Pellegrino laissa les novateurs se quereller sur les ruines de leur art, et il étudia les anciens maîtres, le vieux Pinturicchio, le Pérugin et son divin élève Raphaël, puis il revint à Gênes sans avoir voulu s'attacher à aucune école. Il exposa d'abord dans son atelier une *Sainte Famille*, que les connaisseurs reconnurent aussitôt pour un chef-d'œuvre; toute la ville parla de ce jeune homme, qui rapportait de Rome la pureté de dessin et la suavité d'expression du siècle précédent. Les grands seigneurs accoururent chez lui; les commandes se succédèrent, et Pellegrino se mit à travailler assidûment.

Il y avait alors à Gênes deux peintres en vogue, appelés les frères Carlone, que leur talent aurait dû préserver d'une basse envie, mais dont l'orgueil surpassait encore le mérite. Ils prétendaient ressusciter la peinture dans leur pays, comme les Carraches à Bologne, et voulaient bien avoir des élèves, mais non pas des rivaux plus habiles qu'eux. L'arrivée de Piola et le succès de son premier tableau leur causèrent un chagrin profond, qu'ils dissimulèrent en accablant le débutant de caresses et d'éloges. Comme ils étaient riches et célèbres, le pauvre Pellegrino ne soupçonna pas qu'il pût avoir en eux des ennemis mortels; il se lia d'amitié avec les frères Carlone, et il allait souvent les voir travailler à l'église de l'Annonciade, dont ils peignaient la coupole. Suivant la mode de ce temps, les deux frères

étaient de grands raisonneurs, de grands inventeurs de doctrines, et aussi des batailleurs et des mauvais sujets. Piola, au contraire, évitait les discussions, les querelles, et vivait sagement, toujours amoureux, mais à son chevalet dès le point du jour, tandis que les Carlone, employant les nuits en débauches, ne se mettaient souvent à l'ouvrage qu'à la moitié de la journée.

Pendant une nuit de carnaval, Pellegrino fut éveillé par une musique joyeuse qui passait dans la rue des Orfèvres. Il s'entendit appeler et ouvrit sa fenêtre. Une bande de masques se dirigeait vers la place Fontane-Amorose, et l'un d'eux s'était arrêté devant la maison du peintre. Piola reconnut Giovanni Carlone, déguisé en diable, la guitare sur le dos, tenant une torche dans sa main.

— Holà! maître Pellegrino, cria le masque, veux-tu donc te faire moine, que tu jeûnes en carnaval? Par Bacchus! si tu ne descends, nous t'assiégerons tout à l'heure jusque dans ton lit. Viens souper gaiement avec nous. Il y a une demi-douzaine de belles filles et des fiasques de bon vin qui pétillent d'impatience. Habille-toi promptement, je t'attends ici.

Piola répondit qu'il allait descendre; il s'habilla en effet à la hâte, et lorsqu'il fut dans la rue, ne voyant plus ni le masque ni la lumière, il appela Giovanni Carlone à haute voix. Deux hommes cachés sous une porte se jetèrent sur lui, le percèrent de plusieurs coups de poignard et s'enfuirent, le laissant mort sur la place. Des voisins, qui avaient entendu le bruit et les gémissemens du mourant, descendirent et ramassèrent le corps; puis ils parcoururent les rues en criant que Giovanni Carlone venait de tuer Piola. Une troupe de gens armés arriva au logis des deux frères, et trouva seulement leurs convives, qui ne savaient rien encore. Au point du jour, les assassins se réfugièrent à l'église de San-Siro, où ils demandèrent asile aux pères théatins. On les reçut provisoirement, en se réservant le droit de les renvoyer lorsqu'on aurait examiné leur affaire. L'indignation des bonnes gens, qui aimaient Pellegrino et ses ouvrages, menaça un moment d'arracher violemment les meurtriers de leur retraite; mais cette morale honteuse qui faisait pardonner tant d'autres crimes fit aussi fermer les yeux sur celui-ci. On se servait beaucoup d'un grand argument par lequel les lois deviennent inutiles : « En punissant le coupable, disait-on, vous aurez deux victimes au lieu d'une. » Les amis des Carlone ajoutèrent encore cette autre considération : « Gênes se glorifiait de posséder trois peintres excellens; si vous tuez les deux derniers, elle n'en aura plus du tout. » Il arriva

pourtant qu'un grand seigneur, ayant commandé des tableaux à Piola, entra en fureur lorsqu'il apprit la mort tragique de son protégé. Il cria vengeance plutôt par dépit que par amour de la justice, et la chose n'en était que plus menaçante pour les Carlone. Une autre combinaison d'intérêts les sauva de la potence. L'église de San-Siro, jalouse des embellissemens de l'Annonciade, voulait aussi orner de peintures ses murailles et sa coupole. Le père supérieur des Teatini aborda un jour les deux meurtriers avec un visage composé.

— Mes amis, leur dit-il, votre cas est des plus mauvais. La ville se plaint de notre complaisance à vous protéger. Le peuple en murmure, et, ce qui est plus grave, un grand seigneur s'en mêle, et demande qu'on vous livre à la justice. Nous serons forcés de parler de cette affaire au sermon, dimanche prochain, et je ne vois pas trop ce que nous pouvons dire en votre faveur. Il n'y a qu'un moyen de vous tirer d'embarras. Établissez au plus vite des échafaudages dans notre église; mettez-vous au travail, entreprenez des peintures, les plus belles que vous pourrez. Nous dirons alors aux fidèles que le Seigneur tourne souvent à sa gloire les œuvres des méchans, et que le crime d'un artiste devient moins affreux s'il a pour résultat l'embellissement de la maison de Dieu.

Les deux réfugiés acceptèrent la proposition, aimant mieux travailler que d'être pendus. A cette condition, les pères Teatini résistèrent à toutes les menaces et prières. L'église de San-Siro se trouva ornée de belles fresques, dont le conseil de fabrique n'eut presque rien à payer, et la mort de Piola resta sans vengeance. La Vierge exposée sur la maison où il demeurait passe pour son dernier ouvrage; mais je croirais qu'elle est controuvée, en la comparant aux tableaux authentiques du même peintre. C'est un point sur lequel les estimateurs ne se tromperaient pas. Le chef-d'œuvre de Pellegrino Piola se voit dans la galerie du marquis de Brignole. Il existe à peine cinq ou six ouvrages de lui, tous marqués d'un cachet de science et d'élévation étonnant pour l'époque où il travaillait. Le pauvre garçon n'avait que vingt-deux ans. Son frère Dominique devint célèbre bientôt après. Il a laissé un petit nombre de tableaux très recherchés des amateurs, quoique moins beaux que ceux de Pellegrino.

La chronique des rues de Gênes abonde en récits de ce genre. Si on y regardait bien, et si on avait tout recueilli, peut-être n'y aurait-il pas un carrefour de la ville qui ne fournît une scène de meurtre. Parmi tant de richesses en matière de guet-apens, la mort préma-

turée d'un grand artiste m'a semblé digne d'être choisie de préférence à toutes les autres. Ceux qui aiment les histoires embellies par un coup de stylet pourront s'en régaler à Gênes. Ces aventures nocturnes étaient jadis vulgaires; aujourd'hui, grace à une police active et surtout à une justice égale et sévère, elles sont devenues fort rares.

Tandis que le bon et respectable marquis me racontait cette anecdote, nous montions ensemble à pas lents le chemin de la Villetta. Lorsque le récit approcha de sa fin, nous étions assis au fond du jardin, dans un endroit que je ne connaissais pas encore, sous un bosquet d'orangers, devant un plant de rosiers en fleurs et d'ananas. On voyait au loin la mer, et au-dessous d'une terrasse les dômes des églises tout embrasés par les feux du soleil couchant. Un zéphyr tiède venait des côtes d'Espagne. Les jardiniers versaient sur les plates-bandes les gerbes de pluie des arrosoirs. Les feuilles des arbres produisaient ce murmure charmant que le mois de janvier n'a jamais entendu en France. Tout à coup j'aperçus devant moi un palmier magnifique.

— Vous êtes distrait? me dit le marquis.

— Je l'avoue, répondis-je; j'oublie le pauvre Piola pour les trésors dont la nature a comblé votre jardin. Après les voyages, ce que j'aime le plus au monde, c'est la campagne. Souvent à Paris, pendant les rigueurs de nos terribles hivers, je rêvais en découvrant un peu de mousse verte sur la bûche que j'allais jeter au feu. Il m'en coûtait de la brûler, et je reconstruisais dans ma tête l'arbre dont elle sortait et la forêt entière. Jugez de ce que je dois éprouver ici. Je songe dans ce moment à passer mon bras autour de ce palmier, et je grille de cueillir des oranges sur l'arbre.

— Ne vous en faites pas faute; prenez mon palmier par la taille et régalez-vous d'oranges.

Je profitai bien vite de la permission, et je crois en vérité qu'en embrassant l'arbre d'Afrique, ma main trembla comme si je l'eusse posée sur le cou d'une belle Égyptienne. Je sais qu'il y a des gens à qui la nature ne dit rien; je les plains et leur donne carte blanche pour rire à mes dépens.

IV.

Le titre de poète se prodigue fort légèrement en Italie. Nous autres Français, au sortir du collége, nous ne croyons pas encore

mériter cette honorable qualification pour avoir appris de nos professeurs l'art de mesurer des syllabes et d'accoupler des rimes. Je confesse qu'en Italie l'instinct poétique est plus général qu'en aucun autre pays; mais on s'intitule poète à trop bon marché. On n'a pas plutôt rangé en bataille un peloton de mots sonores adressés à une dame, qu'on se croit à deux doigts de Pétrarque. On ne s'imaginerait pas savoir jouer d'un instrument sans l'avoir étudié, et on s'estime de force à manier l'archet d'Apollon aussitôt qu'on réussit à faire une gamme. Avocats, médecins, employés, marchands, etc., tout le monde est poète à Gênes, si l'on entend par-là un homme qui embrouille des paroles comme on manie trois cordons pour tresser une natte. La plaie de la poésie italienne, c'est ce malheureux *ribombo* qui vous envoie aux oreilles un ronflement d'orgue harmonique, mais pas une idée. Le bruit remplace l'émotion. Il s'agit de produire certains sons avec la langue et le palais. Si l'auteur vous parle d'un orage, il n'oubliera pas le roulement imitatif du tonnerre, ni le sifflement de l'aquilon. Avec cette étrange manière d'entendre la poésie, vous devinez qu'ils ne la trouvent guère plus difficile dans une langue que dans l'autre; aussi font-ils déjà des vers français avant de pouvoir seulement soutenir un bout de conversation dans notre langue si épineuse. Un soir, au milieu d'une discussion littéraire, je citai à l'appui de mon opinion une fable de La Fontaine dont on ne comprit pas un seul mot, je dis pas un. Du reste, si on rime beaucoup à Gênes, en revanche on n'imprime guère, à cause du danger que courrait le rimeur d'aller corriger ses épreuves en prison.

Voyez-vous d'ici le poète génois enfermé dans son cabinet et cherchant ce qu'il va chanter? A la première pensée qui lui vient à l'esprit, il frémit et repousse sa conception avec horreur en apercevant des clés et des verrous qui se groupent avec grace dans le lointain. Dieu sait où il prendra son sujet pour échapper à la censure et au séjour dans une forteresse. L'un met en vers un dialogue d'Érasme; l'autre traduit avec mystère un morceau d'Ovide et demande le secret à ses amis. Celui-ci, plus hardi, risque un éloge de Michel-Ange ou de Raphaël. Celui-là mène Vasco de Gama aux Grandes-Indes; mais, ennuyé ou fatigué de son entreprise, il abandonne la tâche, et son héros reste en pleine mer sans découvrir le cap de Bonne-Espérance. Soyez donc poète dans de telles conditions! j'en défie le plus heureusement doué. Poursuivez votre fantaisie comme un joyeux papillon sur l'herbe fleurie, vous verrez le joli lieu

de repos que vous trouverez au bout de la pelouse. Abstenons-nous donc de juger une poésie étouffée sous le boisseau de la censure.

Le théâtre Carlo-Felice est neuf, élégant et bien situé sur une place presque régulière, véritable rareté à Gênes. Comme dans toutes les salles d'Italie, il n'y a ni galeries ni balcon. La bonne compagnie ne manquait pas d'y venir chaque soir, et depuis six semaines on lui représentait avec une belle constance le même opéra et le même ballet. *Maria di Rudens*, partition composée par Donizetti pour ce théâtre, avait obtenu un succès prodigieux à la première représentation. Au bout d'un mois, on était excédé de cet ouvrage médiocre; ceux qui avaient trépigné de bonheur le premier jour bâillaient à présent comme des possédés, ou bien parlaient si haut qu'on n'entendait pas une seule note de tout l'opéra. L'étranger doit renoncer à connaître une pièce nouvelle parvenue à sa quarante-cinquième représentation, car le public ne se taira pas pour l'obliger, et un opéra dont il ne reste que la pantomime ne saurait captiver le plus consciencieux des spectateurs pendant une soirée. Enfin, vers le milieu de janvier, *Maria di Rudens* fut abandonnée pour toujours, et *Belisario* parut sur l'affiche. Collini, qui jouait le rôle de Bélisaire, avait de l'ame, du style et de l'expérience. Le signor Roppa, ténor à large poitrine, moins bon musicien et moins intelligent que Collini, chantait avec une certaine rudesse assez agréable. Il est inutile de nommer les deux cantatrices, leur faiblesse ne permettant pas de leur adresser le moindre compliment. Les chœurs étaient parfaits. Quant à la mise en scène, elle surpassait de beaucoup celle du Théâtre-Italien de Paris, où l'on ne se pique pas d'étaler un luxe oriental. Je n'ai vu dans les costumes de Gênes qu'un seul détail à la hauteur de la salle Ventadour : c'est que les soldats de Bélisaire, à peu près byzantins dans leur tenue, révélaient le régiment sarde par leurs cravates noires; mais il n'y a pas là de quoi chercher querelle à de bons figurans.

Le lecteur connaît *Bélisaire;* partition du maëstro Donizetti, musique du genre nouveau, c'est tout dire. J'ai entendu raconter à mon grand-père qu'autrefois, et même du temps de Rossini, cet homme des siècles anciens, la musique dramatique exprimait des passions et des sentimens; aujourd'hui nous avons changé cela. Le but de cet art renouvelé paraît être de ramener de certaines tournures de phrases, semblables entre elles, qui s'appliquent aux situations les plus opposées, comme les sauces anglaises se mettent dans tous les ragoûts, et comme les habits de troupe vont également mal

à toutes les paires d'épaules de l'armée. C'est toujours l'éternelle cavatine, l'inévitable cabalette et la *stretta* perpétuelle. Un père, injustement condamné à perdre la vue, cherche sa fille; comment exprimera-t-il son désespoir? par la cabalette suivie de la stretta. Mais sa fille arrive, et il est prêt à mourir de joie en la retrouvant; que chanteront en duo ces proches parens, ivres de bonheur? la cabalette suivie de la stretta. Cependant le fils impétueux, accompagné de soldats révoltés, menace Byzance d'une destruction radicale. Je vous donne à deviner comment il vous fera savoir sa fureur de jeune homme et sa haine contre les ennemis de son père? Au moyen de la cabalette, sans en excepter la stretta.

Il faut être juste, on trouve dans le *Bélisaire* plusieurs beaux morceaux : le chœur des sénateurs, qui ressemble un peu trop à un motif de la *Semiramide*, le grand air de la fin : *Togliete-mi la vita*, et d'autres encore. L'exécution du théâtre Carlo-Felice ne me sembla pas merveilleuse le premier jour; le lendemain, je m'accoutumais déjà aux défauts, et je goûtais davantage les bonnes intentions; à la dixième fois, je n'aurais voulu manquer le spectacle pour rien au monde. Plus de sommeil possible si je n'avais pris, en guise de souper, mon premier acte de *Belisario*. L'habitude a tant de puissance, et on s'attache si vite par mille petits liens aux villes de l'Italie, que je ne voyais plus de raisons pour jamais sortir de Gênes. J'y serais encore, si trois jours d'une pluie fine et froide ne fussent venus interrompre le printemps dont nous jouissions et me forcer à réfléchir. Je me rappelai qu'on pouvait trouver vers le sud un climat bien plus doux. De ma fenêtre je voyais les bateaux à vapeur lancer fièrement dans les airs leurs panaches de fumée. Le magnifique bateau toscan *le Leopoldo* venait d'arriver de Marseille. Je retins une place pour Naples, et je pensai avec satisfaction que dans trois jours je serais sous le quarantième degré, à deux pas de la Sicile, à quatre des côtes d'Afrique.

— *Si signore*, me dit le buraliste de l'*uffizio*, *veder Napoli et poi morir*.

— Merci, répondis-je; voir Naples, j'en suis d'avis; mais je n'ai pas envie de mourir aussitôt après.

L'homme de bonne humeur en Italie trouve tout le monde en train de badiner. On me pria d'envoyer tout de suite ma *roba* au bureau. *Roba* est un des trois ou quatre mots avec lesquels on peut faire le tour de l'Italie. Dans le cas présent, il voulait dire *bagages*; mais on s'en sert pour tout exprimer. Si votre malle est roba, le linge

qu'elle renferme est aussi roba, et l'habit que vous portez ne l'est pas moins. Une maison délabrée s'appelle une mauvaise roba; un chemin escarpé, au dire de votre guide, est roba de montagne, un poisson roba de mer, l'Italie roba de l'Europe. Il y a encore le mot *legno*, avec lequel on peut aller loin. Vous voulez un carrosse; vous dites qu'on aille vous chercher un legno. Au marinier vous demandez un legno, et il fait avancer sa barque. Une table vous gêne, et vous dites au domestique d'ôter ce legno. La porte est ouverte, vous ordonnez qu'on ferme le legno. On ne saurait pas en dire si long en France avec les mots *affaires* et *bois*. L'indolence et le sans-façon des bonnes gens du Midi se reconnaît jusque dans leur langage. Ma *roba* étant préparée d'avance, je l'envoyai sur le *legno le Leopoldo*. A six heures du soir, le bateau gagna le large, et, saluant avec un soupir le bel amphithéâtre où Gênes est assise, je forçai le passager qui se trouvait près de moi à convenir que cette ville est une charmante roba, à quoi l'étranger répondit que Naples est une roba plus séduisante encore, et que le legno qui nous y portait passait pour la meilleure roba de la Méditerranée.

PAUL DE MUSSET.

LES PHYLLOPHAGES.

Il était une fois un riche cultivateur du Rouergue qui résolut de donner une brillante éducation à son fils, car il avait une grande opinion de la science, ce qui se conçoit de la part d'un homme ignorant.

Quand le jeune Germain eut terminé sa philosophie, son père, le vieux Germain, parut étonné qu'il ne sût point distinguer l'avoine de la vesce et le seigle du froment; et voyant qu'il manquait un coup de rabot à cette instruction, il entreprit de le faire voyager. — En effet, se disait-il, quoi de plus instructif que les voyages! Le bonhomme, n'étant jamais sorti de son trou, avait ouï dire qu'il y avait des peuples qui mangeaient de la chair humaine, d'autres qui marchaient tout nus, d'autres qui adoraient des peaux de lézards, d'autres où les maris avaient plusieurs femmes, d'autres qui étaient des géans, et d'autres enfin qui étaient des nains : toutes choses qu'il tenait pour gaillardes, agréables à raconter au retour, et bien faites pour fournir à la conversation entre honnêtes gens.

Il fut donc résolu que le jeune homme voyagerait pour s'instruire des mœurs étrangères, selon cette coutume de tous les peuples qui s'épluchent ainsi les uns les autres, cherchant, comme on dit, une paille dans l'œil du voisin, sans aucun souci de la poutre qui les

aveugle. Le vieux Germain s'entendit avec un capitaine au long cours qui s'en allait faire le tour du monde pour se procurer de la muscade à mettre dans les sauces, et lui confia son fils en pleurant, d'autant plus pénétré de douleur que cette séparation était tout-à-fait volontaire.

Trois jours après, Germain était en pleine mer, maudissant ce voyage qu'il avait tant désiré, accusant son père de ses maux de cœur. Après les nausées vint un gros temps, après le gros temps un calme plat; après le calme, Germain s'enivra avec le capitaine; mais le lendemain de cette débauche, on manqua de vivres. On fit relâche aux Açores, où Germain se remit de ces premières traverses. Il se rembarqua tout-à-fait aguerri.

On vit successivement Bahia, le cap Horn, Valparaiso, et les premiers archipels de l'Océanie. L'intention du capitaine était de trafiquer avec les premiers colons des îles Marquises; mais il faut avouer dès à présent une chose que Germain découvrit plus tard : à savoir que ce capitaine n'était point expérimenté. Un jour entre autres, par suite d'une erreur légère dans les calcûls, le bâtiment se trouva à seize cents lieues par-delà l'archipel Nouka-Hiva. Le capitaine se rejeta sur les vents contraires et annonça qu'il se contenterait d'un chargement d'épices dans les îles de la Sonde. On passa l'archipel Hamoa, les îles Viti, Salomon, la Louisiade, etc. Germain visitait volontiers ces terres et leurs habitans, mais il en venait toujours à regretter la France, sa chère patrie. — Est-ce donc là tout ce que vous montrez de curieux? s'écriait-il; quoi de plus curieux que mon pays?

On lui fit remarquer une contrée où les ossemens et la chevelure des ennemis tués sur le champ de bataille entraient dans les ajustemens coquets des femmes et des petits maîtres. Le capitaine lui dit :

— Il me semble pour le coup que cet usage a quelque chose de distingué.

— Quelle rareté! dit Germain. Sachez donc qu'on fait chez nous des perruques dans le dernier goût avec les cheveux de quelque parent mort à l'hôpital. Ses dents servent aussi proprement à remplacer celles qu'on a perdues; et ce n'est pas, s'il vous plaît, le premier de vos va-nu-pieds qui en use ainsi, mais des femmes délicates qui tournent les plus fortes têtes du royaume. Oh! si vous voyiez avec quelle grace cela est frisé et pommadé, à l'anglaise, à la grecque, à la gothique! Mon cœur en saute de ressouvenir. Pouah! laissez là

vos toisons puantes et vos os à mettre en sautoir sur un drap des pompes funèbres!

On fit voir à Germain certaines îles où, dès qu'un malheureux était atteint d'une maladie grave, ses amis, ses parens, le fuyaient et le laissaient au moins périr de faim.

— Je ne vois rien de pareil dans nos codes européens que vous vantez tant, dit le capitaine.

Germain haussa les épaules d'un air dédaigneux.

— Venez seulement à Paris, ruinez-vous jusqu'au dernier liard, et prenez la gale, vous m'en direz des nouvelles. Non, je ne vois rien qui puisse un moment m'alarmer sur la prééminence de ma patrie.

Un matin, le capitaine lui montra en souriant une terre où l'anthropophagie s'était religieusement conservée.

— Tous les navigateurs en conviennent, dit-il; il nous sera facile de nous en assurer. Cela est-il donc si commun? qu'en dites-vous?

— Ce n'est [illegible] de quoi se vanter, dit Germain; parce qu'on rongera au pied de la lettre quelque entrecôte de vieille femme, cela est-il capable de faire envie à la reine des nations, et la croyez-vous bien en reste? Sans parler ici des innombrables falsifications de notre industrie au moyen desquelles il m'est démontré qu'on mange plus de chair humaine à Paris en un jour, qu'en un an chez vos affamés, de quoi pensez-vous que vivent nos marchands qui empoisonnent le peuple, et nos entrepreneurs qui ne le paient point, et nos écrivains qui le corrompent, les gens de l'hôpital où il va mourir, les médecins qui l'ont tué par manière d'étude, l'infirmier qui le dépouille, le fossoyeur qui vend ses cadavres, et les bacheliers qui les mettent en pièces? Je n'en finirais pas. Allez, c'est un beau carnage que nos capitales, et vos anthropophagies ne sont auprès que frugalités. Nous y mettons des formes comme il convient à des gens de goût, voilà toute la différence.

Le capitaine descendit pour ses affaires sur une terre où régnaient la polygamie et la prostitution.

— Eh bien! cria-t-il à Germain en revenant, cette coutume n'est-elle point galante?...

Mais Germain ne le laissa pas seulement achever.

— J'espère que vous ne ferez point valoir ces misères-là; vous savez assez que tout ce que disent nos lois là-dessus n'est que pour rire.

Et se retournant vers un des naturels, qui essayait de dérober un baril :

— Me citerez-vous aussi ce drôle, qui n'est qu'un maladroit? Parlez-moi du vol en Europe, où il s'est perfectionné entre les mains des honnêtes gens.

Enfin le capitaine, par dépit, relâcha dans un archipel habité par des peuplades dégradées, ayant à peine figure humaine, végétant à la manière des animaux, sans culte, sans mœurs, sans lois, sans industrie, sans liens de parenté, et rampant misérablement la face baissée vers la terre.

— Que dites-vous de ces espiègles? s'écria le capitaine triomphant; en voyez-vous beaucoup dans les avant-scènes de vos opéras?

— Quelques-uns, reprit Germain sans se déferrer, et je ne trouve là rien de neuf. J'ai visité les bagnes, et vos brutes n'y paraîtraient que des prodiges de savoir-vivre; mais, sans aller si loin, souvenez-vous de certains quartiers de nos grandes villes. Ce qu'on y voit encore d'humain tient à un reste de vieilles mœurs soutenues par l'usage et qui disparaissent de jour en jour par le progrès naturel des choses. Au fond, point de différence avec vos singes. Encore faut-il dire que les faibles lumières qui éclairent les nôtres leur permettent des énormités que vos gens ne connaissent point. Ainsi, tout pesé, l'avantage nous reste, et j'en dis avec plus de raison que je n'ai rien vu hors de mon pays qui valût la peine de le quitter.

Le capitaine n'insistait pas sur la variété et la bizarrerie des cultes religieux, Germain lui ayant prouvé avant toutes choses qu'il n'était point de folle superstition qui n'eût germé en France à la place de la vraie religion. Ils firent encore bon nombre de remarques qu'il serait trop long d'énumérer, mais dont l'amour-propre national de Germain sortit toujours vainqueur.

— Une seule chose pourrait m'étonner, dit enfin, à force de réfléchir, notre voyageur, assis un soir sur le gaillard d'avant à côté du capitaine : c'est qu'il n'est point de pays au monde (je n'en ai pas vu du moins) qui ne reconnaisse une autorité quelconque et ne l'environne d'un respect sincère. Or, c'est une chose qui manque à la France. Je ne crois pas de même qu'il y ait un peuple dont les institutions n'aient pour base une croyance, une religion, une autorité divine ou prétendue telle. Il n'y a donc que la France dans le monde qui ait imaginé ce qu'elle appelle *la loi athée*. Avantageux ou non, cela mérite attention.

Cependant on passa le détroit de Torrès. Le vent devint si furieux dans les parages de l'île de Java qu'il fut impossible d'y aborder, non plus qu'à Ceylan et à l'île Bourbon; on se rabattit sur Madagascar.

Germain, comme on a vu, faisait volontiers le raisonneur dans l'occasion, car il avait profité de l'enseignement qu'il avait reçu au collége, mais il ne savait pas un mot de géographie. Le capitaine, s'en étant aisément assuré, résolut, pour prendre sa revanche, de lui jouer un tour. Sur la fin du voyage il feignit, comme on dit, de perdre la carte. Un gros temps qui s'éleva le servit à merveille. On doubla le cap de Bonne-Espérance sans le vouloir reconnaître, et après deux mois de navigation on entra à pleines voiles dans un grand port qui parut à Germain une colonie des plus considérables qu'il eût encore vues. La ville, grande, bien bâtie, rivalisait d'une manière surprenante avec les plus riches cités d'Europe. Le capitaine dit à Germain :

— Je puis ici vous munir d'un bon nombre de lettres de recommandation pour autant de gens qui se feront un plaisir de vous obliger. Nous autres gens de mer, nous ne laissons pas d'être bien connus dans ce pays, malgré l'éloignement.

Germain, content de cette occasion de mieux visiter la ville, voulut sur-le-champ descendre à terre. Le voilà sur le port, au milieu d'une foule affairée qui portait le costume d'Europe à la dernière mode, ce qui renouvela ses réflexions sur l'inutilité d'un voyage au-delà des mers pour chercher du nouveau. Il se mit à chercher aussitôt l'adresse de M. Bourgeois, négociant, qu'il voyait sur sa première lettre. Des crocheteurs lui indiquèrent poliment la demeure de ce commerçant, qui était notable.

M. Bourgeois était un bonhomme sans gêne et sans souci, doux et souriant, qui reçut notre voyageur à bras ouverts, comme s'il l'eût quitté la veille, et lui dit rondement :

— Je vous attends demain à déjeuner. Si je puis vous être utile en ce pays, je vous prie de compter sur moi. Votre recommandation me vaut une vieille amitié.

Germain, de peur de gêner cet aimable homme, retourna bientôt à l'auberge, d'autant mieux qu'il avait besoin d'un bon lit. Il revit le capitaine, qui lui demanda :

— Or çà, que vous semble de la ville et des habitans?

— Ma foi, dit Germain, c'est un bon pays; il est peuplé, il paraît riche, chacun s'occupe; on y voit du mouvement sans désordre, de la police sans violence. C'est louer à la fois les habitans et l'autorité. Ce peuple me semble sage, heureux et bien gouverné.

— Et comment vous a reçu M. Bourgeois?

— Pour celui-là, c'est le plus galant homme que j'aie jamais ren-

contré. Il est bon, cordial, hospitalier. Il n'a point de politesse affectée; mais les plus aimables qualités lui sont naturelles. On est vite à l'aise avec lui. C'est un de ces heureux hommes qu'on ne saurait se représenter en colère.

— Vous l'avez bien jugé, dit le capitaine, voilà ce qu'il est en effet. Vous me remercierez de vous avoir envoyé chez lui.

Germain serra la main du marin et monta dans sa chambre, mais avant de s'endormir il coucha par écrit ses premières observations qu'on vient de rapporter. Seulement il s'étendit davantage sur la bonne police, l'apparence d'ordre, de sage gouvernement, de tranquillité parfaite qu'il avait remarquées.

Le lendemain au point du jour il fut sur pied, et descendit dans la rue. Le port si bruyant dormait encore; tout était désert; quelques marchands, des plus actifs, ouvraient à peine leurs boutiques; les paysannes des environs ne faisaient que d'arriver au marché. Les rayons du soleil levant glissaient, par un ciel pur, sur les édifices silencieux et sur les tranquilles eaux de la rade d'où venait un air frais, parfumé de marine.

Germain jugea qu'il était trop tôt pour importuner M. Bourgeois, et se promena dans les rues désertes pour passer le temps. Comme il se croyait seul sur le pavé, il vit filer mystérieusement, le long des murs, un homme dont la manœuvre attira son attention. Ce personnage cachait sous sa cape une sorte de valise, et trottait en diligence de porte en porte, se baissant pour pratiquer une certaine opération qui parut suspecte à Germain.

— Cet homme, se dit-il, qui choisit cette heure pour faire je ne sais quoi sous les portes tandis que les maîtres de la maison dorment, ne peut avoir que de mauvaises intentions. C'est peut-être un voleur.

Il le suivit, et pour comble de surprise, cet homme, dans son occupation, ne daigna point s'en inquiéter. Mais Germain parvint à découvrir que son voleur, loin de rien prendre, déposait sous chaque porte un certain objet. Quoi donc? Germain brûlait de le savoir, et il en vint à bout. Il s'avisa de se baisser à son tour aux portes fermées, et vit que cet homme y jetait une feuille de papier pliée en plusieurs doubles. Ne faisant plus que rire de sa curiosité, il retourna sur le port où il se divertit à voir les matelots éveillés commencer leurs travaux, et deux corvettes qui appareillaient. Cette distraction le mena plus loin qu'il n'eût voulu. Il était dix heures quand il y prit garde, en sorte qu'il se mit à courir vers le logis de M. Bourgeois sans pouvoir s'arrêter avec le capitaine qu'il rencontra au tournant d'une rue.

L'honnête négociant l'accueillit le sourire sur les lèvres avec plus d'empressement encore que la veille. Il lui fit des reproches sur ce qu'il était allé descendre à l'auberge au lieu de venir sans façon s'établir chez lui. Le déjeuner était servi avec goût et délicatesse; l'on voyait d'abord que M. Bourgeois avait un faible pour la bonne table. Il était vieux garçon, et Germain ne s'en étonna point. Avec son caractère doux, timide et pacifique, le bon négociant n'aurait pu souffrir les débats d'un ménage. Ils se mirent à table et commencèrent à manger paisiblement. Comme ils venaient d'achever en causant gaiement une tourte aux béatilles d'une grande perfection, et qu'ils avaient arrosée d'un vin du Cap qu'on réservait pour certaines occasions, dame Gertrude, la gouvernante de l'aimable célibataire, lui présenta un papier sous enveloppe en forme de dépêche. M. Bourgeois n'eut pas l'air d'y prendre garde, mais Germain vit bien qu'il mourait d'envie d'y jeter les yeux.

— Lisez, lisez, dit-il; que ce ne soit pas moi qui vous gêne.

— Non, dit l'autre, j'ai bien le temps.

— Lisez, lisez, cela est peut-être pressé.

— Pas le moins du monde. Je sais ce que c'est.

Mais tout en servant à Germain d'un salmis de petits pieds, il ne cessait de jeter les yeux sur l'enveloppe imprimée.

— Je vous en conjure, dit le voyageur, passez-vous-en la fantaisie.

— Je n'en ferai rien. Je sais trop ce que je vous dois.

— Que de façons!

— Rien, rien, je n'y tiens pas.

—Je vous le demande en grace, vous me gêneriez extrêmement.

— Allons, puisque vous le voulez, quittons tout-à-fait la cérémonie... J'en use comme en famille.

Il prit le papier et le déploya tandis que Germain s'accommodait en tête-à-tête avec le salmis. Bientôt le négociant posa brusquement son papier déployé sur la table, les sourcils froncés, la mine impatiente, en poussant un *hum!* d'un ton caverneux. Il avala goulument une grosse bouchée, fit encore un *hum!* plus sinistre que le premier, et reprit sa feuille.

— Vous verrez, pensa Germain, qu'il apprend là de mauvaises nouvelles, pauvre cher homme! C'est bien mal adressé.

Il ne voulut point par respect troubler l'occupation du bon commerçant, et cependant il se versait à boire, quand M. Bourgeois frappa

sur la table d'un si furieux coup de poing, que, la main tournant à Germain, il remplit de vin son assiette, saisi de frayeur et d'étonnement.

— Eh! quoi, se dit-il en tremblant, que se passe-t-il? Il faut qu'on lui annonce la mort d'un proche.

Mais M. Bourgeois tenait les yeux avidement fixés sur le papier, et dévorait la fatale écriture.

— Décidément cette feuille lui révèle de fâcheuses extrémités; c'était bien la peine de le presser...

Germain, fort intimidé de l'état de son convive, ne mangeait plus que du bout des lèvres. Enfin il leva humblement la vue sur le pauvre M. Bourgeois. Juste ciel! quel changement! tous les muscles de sa face étaient contractés, tout son sang lui montait au visage, prêt à jaillir par les yeux. On eût dit qu'il tombait en apoplexie; et presque au même instant, par une révolution non moins prompte, il devint pâle comme la mort.

— Eh! mon Dieu, s'écria Germain se levant aussitôt, qu'avez-vous? Faut-il que j'appelle?...

M. Bourgeois tourna convulsivement le feuillet.

Germain retomba sur sa chaise, jugeant que sa position devenait délicate; le moyen de prendre part à un repas de bienvenue en face d'un homme si désespéré?

— Misérable! s'écria tout à coup le négociant d'une voix de tonnerre.

Germain laissa tomber sa fourchette, ne sachant trop si c'était à lui qu'on en voulait. Il regarda M. Bourgois, qui le regardait lui-même avec des yeux enflammés.

— Infâme traître! intrigant! ame fausse et vénale! vil parasite engraissé de nos sueurs!...

— Monsieur! dit Germain tout troublé, je voudrais savoir en quoi.....

— Eh! laissez! dit M. Bourgeois; je m'adresse à des gens que je vois là....

Il frappa du même air sur le papier, et reprit comme si de rien n'était :

— Vous voulez donc tromper notre confiance, nous prendre pour dupes, ruiner nos villes, trahir le peuple, égorger le commerce!

Germain, rouge de colère, voulut répliquer, mais l'autre, sans l'écouter :

— Quoi! vous couronnez vos menées par un crime, une trahison, un vrai guet-apens, et vous ne craignez pas d'être en exécration aux honnêtes gens!

Germain, dans son désordre, se leva pour faire face aux violences du négociant, qui lui semblaient imminentes, et porta la main sur le dos de sa chaise.

— Remettez-vous, dit M. Bourgeois d'un air distrait et brutal, c'est à ces misérables que j'en ai....

En même temps il jeta, pour ainsi dire, la feuille au nez de Germain.

— Concevez-vous, s'écria-t-il, un enragé ministre qui parle de dégrever les grains indigènes au détriment des commerçans qui spéculent sur les grains étrangers?

— Oh! fit Germain en gémissant par condescendance.

— C'est-à-dire que cela n'a pas de nom et qu'il ne manquait plus que cette infamie...

— Mais la chose n'est pas faite?

— Il va présenter son projet; avec une audace qui n'est qu'à lui, malgré nos cris, nos pétitions les plus formelles...

— Il y regardera sans doute à deux fois.

— Il est capable de tout. C'est un misérable, un homme sans pudeur, un homme qui a destitué mon neveu l'an passé, et à qui je garde une haine... Tenez, je vous prie, rompons là.

La servante apporta un plat.

— Cela n'est pas cuit; remportez-le.

— Mais, monsieur...

— Que le diable...

Il fit sauter d'un coup le plat et le couvercle. Germain, épouvanté, aurait bien voulu être loin de là.

— Je suis au désespoir, dit-il, que vous ayez appris de si fâcheuses nouvelles en ma présence, et je ne puis que vous importuner en un pareil moment.

— Du tout, restez; continuons.

Le négociant se remit à manger, mais sans savoir ce qu'il faisait et s'interrompant, la bouche pleine, pour s'écrier : *Vil coquin!* ou toute autre douceur.

— Je comprends vos inquiétudes, et que, ruiné dans votre commerce...

— Mon commerce!

— Vos grains étrangers...

— Mes grains! Eh! monsieur, je ne vends que du sucre et des épices.

— Ah! dit Germain étonné. Et que vous importe alors que les grains...

— Comment, monsieur, que m'importe! Je vous trouve plaisant! Qu'est-ce à dire, que m'importe? Un homme qui a destitué mon neveu! Je suis donc un sot? Et mes opinions, et mes droits politiques, et mon patriotisme?

Il posa son verre si fort sur la table, qu'il le brisa en mille pièces.

— Mon intention, dit Germain, n'était pas de vous offenser; je croyais seulement...

— Il suffit; vous avez sans doute vos raisons pour approuver cette iniquité. Je ne m'en gênerai pas davantage; vous le prendrez comme il vous plaira.

— Je le prends si bien, que je quitte la place.

— Bon voyage, fin politique.

M. Bourgeois repoussa son assiette, jeta sa serviette, et s'enfonça dans son fauteuil, tandis que Germain, prenant son chapeau, s'esquivait à la hâte. Il trouva sur le palier la servante alarmée.

— Hé! mon bon monsieur, que se passe-t-il?

— Je ne reconnais plus votre pauvre maître; c'est un vrai tigre, à l'heure qu'il est.

La servante haussa les épaules en levant les yeux vers le ciel.

— Ce fatal papier que vous lui avez remis...

— Ah! mon Dieu, oui, monsieur.

— Qui diable le lui adresse? Ne pouvait-on lui cacher...

— On lui en apporte de pareils tous les matins.

Alors Germain, se rappelant confusément la forme de l'enveloppe:

— N'est-ce point un homme qui l'a glissé sous la porte au point du jour?

— Justement, c'est là que je le trouve.

— Ah! le coquin! je l'ai vu. Si j'avais pu croire......, je l'aurais assommé.

— Gardez-vous-en! notre maître serait furieux. Il paie ces gens-là pour cela, et s'ils y manquaient...

— Voilà qui est étrange! dit Germain confondu.

Il s'en alla, rêvant à cette bizarrerie, et résolut, puisqu'il était libre, de continuer ses visites. Justement il se trouvait tout près du logis de Mme veuve Latour, dont il voyait le nom inscrit en second sur la liste.

Le concierge, qui était occupé à cirer des chaussures en sifflant un air, le laissa monter par malheur. Une servante éplorée vint lui ouvrir en disant :

— Ah! mon Dieu, monsieur, je ne sais si vous pourrez entrer, ma maîtresse se meurt!

Au même instant des cris perçans sortirent de la pièce voisine; la servante y courut, Germain la suivit.

Quel spectacle! La pauvre veuve se roulait convulsivement sur le plancher, en criant d'une voix déchirante :

— Mort!... mort!... mon pauvre enfant! mon fils! mon Joseph!... Il est mort... sans que je l'aie su, sans que je l'aie vu... Ah! malheureuse!

— Elle vient, dit la servante en larmes, d'apprendre subitement que notre jeune maître est mort à cent lieues d'ici, dans une sédition. Vous jugez quel coup : sans précaution, sans ménagement!

— Mon fils! mon cher fils! Je veux mourir aussi! disait la pauvre mère.

— Quel est le maladroit?... dit Germain; il fallait la préparer.

— Sans doute, reprit la servante; mais non, cette nouvelle vient de tomber comme un coup de foudre.

— Encore une fois, quel est le barbare?...

— Mon enfant! mon enfant! s'écria l'infortunée en se heurtant aux meubles.

Germain se pencha pour la contenir, et vit dans sa main crispée un papier pareil à celui de M. Bourgeois, ouvert en un endroit où l'on racontait tranquillement la mort du malheureux jeune homme.

— Mais quoi! s'écria-t-il, c'est ce méchant papier qui l'a informée? Pourquoi le lui donner?

— Madame est abonnée, dit la servante.

Germain essuya ses yeux, reprit son chapeau, et quitta le lieu de cette scène funeste. Comme il sortait, un homme qui descendait précipitamment les degrés supérieurs lui prit le bras.

— Monsieur, je suis pressé; voulez-vous m'obliger d'être mon second dans une affaire d'honneur?

— Mais...

— Oui ou non; je n'ai pas de temps à perdre.

— Pourrait-on du moins connaître?...

— Un misérable qui m'attaque dans mon honneur et qui dit publiquement que je fais des vers faux!

— Où? quand? à qui?

— Je m'éveillais paisiblement l'esprit gai, le ventre libre, fredonnant un air, quand on m'a remis cette feuille où je lis ceci...

Il lui porta sous le nez la feuille froissée dans son poing serré.

— On a eu tort sans doute de le dire, mais qui m'assure...

— Il suffit. Vous craignez de vous commettre, vous prenez parti pour ce cuistre. Qui se ressemble s'assemble. Adieu.

— Monsieur, lui cria Germain, vous êtes un malhonnête !

— Je saurai sans vous lui passer mon épée au travers du corps, répliqua ce furieux en se jetant dans la rue.

— Au diable les papiers ! dit Germain.

Arrivé dans la rue, il ouvrit son calepin pour connaître ce qui lui restait à faire, et, voyant vis-à-vis de lui la maison de M. Bourgeois, il s'apprêtait à fuir, quand il entendit les vociférations d'une multitude qui partaient d'une cour voisine.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il à un homme qui s'était arrêté.

— Ce sont les ouvriers d'un de nos premiers négocians, M. Bourgeois, qui sont mécontens d'une mesure du gouvernement.

— Vous verrez que le malheureux leur aura fait lire son fatal papier.

L'homme tira sa montre.

— Il est possible, monsieur; voici l'heure où ils prennent un peu de repos et de récréation. Ils auront choisi ce moment pour lire les nouvelles publiques.

— Bien du plaisir au gouvernement s'ils prennent la chose sur le même pied que leur maître.

— Mais vous conviendrez, s'écria l'homme s'enflammant à son tour, qu'il y a de quoi pousser à bout...

— Vous aussi ! dit Germain en fuyant.

Il monta chez M. Croquoye, autre armateur à qui le capitaine l'avait chaudement recommandé, et trouva de même dans l'antichambre la table mise avec un soin réjouissant.

— A la bonne heure, se dit-il, toutes les maisons du pays ne sont point remplies de fous. On respire ici la paix et la concorde.

Il flairait l'odeur d'une grillade appétissante qui montait de la cuisine quand il rencontra sortant de son cabinet M. Croquoye, qui lui rendit avec usure ses civilités et qui lui parut extrêmement satisfait; il se frottait les mains, se pinçait le menton, et se dandinait sur l'une et l'autre jambe.

— Voilà, pensa Germain, qui fait plaisir à voir.

Mais l'armateur était si vivement et si agréablement préoccupé, qu'il en perdait le fil du discours.

— Assurément, monsieur, je suis bien aise de vous voir... je ferai de mon mieux...

Et tout à coup il criait à sa femme dans l'autre pièce :

— Il me tarde d'aller chez Happemouche. Je veux lui apprendre la chose moi-même et me régaler de sa mine.

Au même instant un homme entra.

— Tiens! dit l'un.

— Ah! dit l'autre.

— J'allais chez vous.

— Je vous préviens.

— Je voulais vous dire...

— Je vous apprends...

— Nous l'emportons!

— Comment donc? dit Happemouche étonné.

— Notre homme est nommé. Le lieutenant Brizard, arrivé dans la colonie sur la corvette *la Lionne*, est décidément consul. Je viens de l'apprendre tout à l'heure.

Le nouveau venu poussa un grand éclat de rire.

— Je vous laisse parler; mais Brizard, hué dans l'assemblée, s'est vu forcé de quitter le pays. Il est au ministère à l'heure qu'il est, et voilà ce que je venais vous apprendre.

A l'autre de rire comme un fou.

— Eh bien! cela est faux! Brizard est consul.

— Il est chez le ministre!

— Lisez ceci.

— Lisez cela.

Ils se mirent mutuellement leurs papiers sur la gorge.

— Votre feuille en a menti.

— Vous mentez vous-même.

— Insolent!

— Eh! tout doux, dit Germain, de quoi s'agit-il?

— Le lieutenant Brizard...

— Il est consul!

— Il ne l'est pas!

— Il est mort! s'écria Germain, il est mort, il y a trois mois, d'une fièvre jaune. Nous l'avons vu jeter à la mer, de nos propres yeux, sur un bâtiment que nous avons rencontré par je ne sais combien de degrés de longitude et à peu près autant de latitude.

— Ah! dirent les deux hommes étourdis au fort du courroux.

— C'est égal, reprit Croquoye, monsieur m'a offensé.

Au même instant un tel vacarme éclata à l'étage supérieur, que Germain déjà fort ému se mit à trembler de tous ses membres.

— Ce n'est rien, dit froidement Croquoye, c'est ici dessus. Ils font ce bruit-là tous les matins, à cette heure-ci.

Cependant le fracas devint tel, que, M. Croquoye s'étonnant comme Germain, ils montèrent. Chemin faisant, Germain hasarda de dire timidement à son hôte :

— Ils reçoivent peut-être quelque papier comme vous?

— Ils en reçoivent de toute sorte, attendu que chaque membre de la famille est d'une opinion différente.

— Bon Dieu! qu'allons-nous donc faire là?

Mais Croquoye avait ouvert la porte. Le maître de la maison tenait une bouteille qu'il allait lancer à la tête de son fils; le jeune homme s'était levé, saisissant sa chaise; la mère plongeait sa tête sous un rideau; l'aïeule, échevelée, frappait en glapissant sur une grande feuille, donnant tort à tous; les servantes, prenant parti, se battaient entre elles, et tous ces gens-là criaient à qui mieux mieux.

Germain et son hôte essayèrent de mettre le holà; mais, au premier mot, les combattans se réunirent contre eux, surtout contre Croquoye.

— Suppôt d'un ministère indigne! lui cria le père.

— Oppresseur du peuple! dit le fils.

— Vil agitateur! s'écria la mère.

— Venez-vous donc attiser le feu? cria l'aïeule par-dessus les autres.

Si bien que Germain et Croquoye furent forcés de disparaître.

— Voulez-vous bien, dit ce dernier, vous reposer un moment chez moi?

— Vous m'excuserez, dit Germain, j'ai affaire en ville.

— Permettez-moi de ne point vous suivre; je ne puis quitter ma femme un moment, elle est possédée d'une étrange maladie. Voyez-vous ma porte doublée de verrous et de plaques de fer? Il y a là-dedans quatre pistolets qui font feu quand on ouvre, si l'on n'y prend garde.

— Quoi donc! s'écria Germain en sautant de côté.

— Ma femme lit tous les jours dans les feuilles tant de vols, d'assassinats, d'attentats de tout genre, qu'elle n'en dort plus ni jour ni nuit, et je crois, Dieu me pardonne, qu'elle en a l'esprit tourné.

— Vous êtes abonné? dit Germain.

— Mon Dieu, oui, ça l'amuse.

— Serviteur.

Germain disparut. Dans la rue, comme il faisait beau, toutes les fenêtres étaient ouvertes; il entendit qu'il en sortait un bourdonnement confus de disputes où perçaient des éclats de voix. Les passans s'agitaient, gesticulaient, s'arrêtaient entre eux. Il parut à Germain qu'on venait de saupoudrer toute la ville à grandes pelletées d'ellébore. Enfin, il gagna une place plantée d'arbres où il pensait respirer librement, car il s'agissait d'attendre l'heure de se présenter chez d'autres commettans.

En regardant çà et là, il avisa une boutique où toutes sortes de gens lisaient des papiers amassés sur une table. Ce premier coup-d'œil le fit frissonner; mais ces personnes paraissaient paisibles.

— Assurément, se dit-il, on ne laisserait point à la portée du public des écrits funestes.

Un passant lui expliqua que c'était un lieu de repos où l'on allait se distraire innocemment après le repas. Germain entra, s'installa commodément sur une banquette, et prit un de ces papiers au hasard. Comme il l'ouvrait pour y jeter les yeux : — Brrrrr! fit son voisin à droite, comme s'il était pris d'un frisson de fièvre. Germain se retourna.

— Oh! cria le voisin de gauche en donnant un coup sur la table.

Germain recula doucement son siége, mal édifié sur ce voisinage; mais un autre derrière lui, culbuta sa chaise : — Ouf! Ne sachant plus où se mettre, Germain se tint coi, parcourant des yeux l'assemblée, dont il n'attendait rien de bon. L'un défonçait son chapeau d'un coup de poing, l'autre frappait du pied; celui-ci se mordait les doigts, cet autre s'arrachait quelque poignée de cheveux. On n'entendait, en manière d'accompagnement, que soupirs, imprécations, et grincemens de dents.

Quelqu'un de la compagnie qui venait de rejeter avec dégoût un de ces papiers, avisa Germain et se mit à rire :

— Vous êtes étranger et vous vous étonnez?

— C'est vrai, dit Germain; mais sortons d'ici afin de ne point déranger ces messieurs.

Quand ils furent dehors :

— J'avoue que je serais fort curieux de connaître le motif de ces divers mouvemens qui les agitent.

— C'est fort simple; chacun de ces citoyens a son opinion sur la chose publique, et chacun trouve dans ces feuilles des discours qui le blessent au vif. Ce sont de grands fous qui mettent leur belle hu-

meur à la discrétion d'un chiffon; quant à moi, je m'en moque, je n'ai pas d'opinion.

— Mais je vous ai vu, ce me semble, vous dépiter un peu?...

—Peut-être. C'est qu'à la vérité, sans prendre parti, il n'y a guère moyen de se contenir à la vue du ramas d'inepties, de mensonges et de lâches insultes qui s'étalent sur ces papiers. Ne fût-ce que les outrages quotidiens au bon sens, à la raison humaine, à la langue du pays....

— Mais pourquoi les lire? dit Germain.

En même temps, la place se remplissait d'une foule échauffée, divisée par groupes, où l'on pérorait bruyamment. Ce mouvement alarma Germain, qui fit mine de quitter l'inconnu.

— Adieu, monsieur, je vous remercie; il pourrait pleuvoir ici des horions dont je ne veux point faire tort à vos concitoyens; je ne suis qu'un étranger.

Il pria seulement l'inconnn de lui indiquer la demeure d'un M. Philomathe, médecin, pour lequel il tenait en réserve une dernière lettre de recommandation.

— Le voilà justement, lui dit l'inconnu en montrant un homme affairé qui marchait très vite.

Germain, fort inquiet de l'état des esprits et fort dégoûté de coucher à terre, prit sur lui, pour en finir avec ses commissions, d'arrêter le docteur au passage. Celui-ci ouvrit la lettre, la parcourut, embrassa chaudement le porteur, mais lui dit :

— Malheureusement je suis fort pressé en ce moment, j'ai une quantité prodigieuse de malades à visiter.

— Vous me ferez bien l'honneur de venir dîner avec moi à l'hôtel, pour l'amour de notre bon capitaine.

— Impossible! J'ai là tout près une inflammation d'entrailles, plus loin deux congestions cérébrales, une apoplexie qui attend la saignée; enfin je ne sais combien de spasmes, de vapeurs, de névralgies et de convulsions. J'ai même à constater chez un de nos fonctionnaires, qui demeure à deux pas, tous les caractères d'une hydrophobie.

— Je croyais votre climat sain, dit Germain.

— Passe pour le climat, mais nous avons dans nos pays une certaine coutume d'échauffer le public sur les matières de gouvernement...

— Je sais, dit Germain.

— Quels tempéramens tiendraient à ce régime incendiaire? A peine levés, nos gens ici lisent leurs feuilles, et les voilà le diable au corps. Ils ne sauraient déjeuner un jour tranquillement. L'économie en souffre à la longue. Croiriez-vous que notre nation fut long-temps la plus gaie et la plus aimable de l'univers? Ce n'est plus qu'un peuple d'épileptiques et de monomanes. Pour quelques-uns de nos concitoyens qui s'en amusent, la multitude souffre involontairement de l'usage établi. Je compte parmi mes cliens un fort honnête homme qu'on accusait de voler le trésor public, et sa femme, malgré mes soins, vient d'en mourir de douleur. J'en connais un autre qui est d'un caractère violent et que je traite d'un anévrisme. Il y a huit ans que les feuilles publiques le font passer pour un imbécile, et il est bien capable d'en perdre la tête; mais il est notoire qu'il s'est montré jusqu'alors rempli d'esprit et d'habileté. L'on m'appela l'autre jour auprès d'un jeune homme qui s'était battu pour sa famille publiquement déshonorée, et qui mourut dans mes bras d'un grand coup d'épée. Je ne saurais vous dire le nombre prodigieux de citoyens honorables décriés, insultés, diffamés, et que cette étrange mode prive du sommeil et de l'appétit. Vous avez pu voir comme s'en agitent les gens les plus détachés.

— J'ai vu, dit Germain; mais, dites-moi, des flammes si dévorantes ne peuvent sortir que d'un volcan. Il faut que les hommes qui répandent ces écrits soient terriblement passionnés pour leurs idées.

— Monsieur, c'est selon. Ce sont de bonnes gens, pour la plupart sans instruction, sans gravité, sans conscience, qui font une besogne quotidienne de cette perturbation. On écrit après le repas, le cure-dent sur les lèvres, et l'on avise de gaieté de cœur à l'embrasement du pays. Il y a là-dedans de petits jeunes gens qui ne sont pas majeurs. Un méchant propos a tué dernièrement un général octogénaire chargé de gloire et d'honneur. Quand il s'est agi de remonter à la source, on a trouvé que le calomniateur n'avait pas vingt ans. Et puis étonnez-vous que le public enrage!

— Je ne m'en étonne point. Mais dites-moi, poursuivit Germain dans sa simplicité, pourquoi souffre-t-on qu'il s'écrive ou qu'il se lise du moins des choses pareilles?

Le docteur leva sur lui des yeux stupéfaits.

— Sans doute, reprit l'autre avec assurance, que n'empêche-t-on un petit nombre de désœuvrés de troubler la paix d'un peuple?

— Vous voulez rire?

— Je vous proteste que le cas me paraît trop sérieux.

— Mais, mais, mais... Vous n'y songez point... et la liberté de la pensée !

— Eh bien ! Qu'est-ce? voilà un bien grand mot pour un petit objet. La pensée, de sa nature, est une des choses les plus libres qui soient au monde. Autant vaudrait réclamer la liberté de la digestion ou de la circulation du sang.

— Doucement, ne chicanons pas sur les mots. Il s'agit de publier sa pensée.

— Soit, mais alors il n'en coûte rien de parler exactement, surtout en ces matières brûlantes. A cette idée qu'on les empêcherait de penser, bien des pauvres gens ont pu croire qu'il s'agissait de mettre les menottes à leur entendement.

— Passe pour la plaisanterie; mais vous concevez qu'il n'est rien de plus utile, de plus digne d'approbation pour les citoyens d'un état que de publier librement leurs pensées.

— Les bonnes, s'entend, car les mauvaises, comme il est clair, non seulement sont inutiles, mais dangereuses et coupables par conséquent. Or, on est libre partout de publier de bonnes pensées, comme on est libre chez vous, j'imagine, d'être honnête homme et de se conformer aux lois.

— Du tout, monsieur, point de distinction, point de subterfuge, liberté tout entière !

— Voilà qui me passe, dit Germain déconcerté. Je comprendrais tout autant qu'on fût libre de débiter des poisons sans contrôle. Trouvez-m'en le but, la raison, le prétexte...

— Eh ! la raison n'est autre pour les écrivains que de guider et d'éclairer le gouvernement.

— Eh ! monsieur, qui éclairera d'abord ces écrivains, si fantasques à ce que vous dites ?

— Mais, monsieur, rien ne serait plus aisé que de contester sur vos pensées bonnes ou mauvaises; en ferez-vous juge le gouvernement, qui peut s'intéresser à des abus?

— Préférerez-vous aux chefs de l'état vos brouillons, qui ont intérêt à tout culbuter ?

— De là la discussion, l'un des pivots de notre politique. Les avis sont partagés; ces feuilles se contredisent, un mal corrige l'autre. Il en résulte un équilibre parfait.

— Ah ! fort bien, j'entends. L'un répand une erreur, l'autre glisse un mensonge; le premier s'indigne, le second s'échauffe, le public

profite du tout, et l'harmonie se déclare. Je crois voir un borgne à qui l'on crève l'œil qui lui reste, pour la symétrie. Mais permettez, tant qu'on discute, rien n'est fixé; et votre pivot me paraît un terrible engin pour la fortune d'un état d'où dépendent le repos et le salut de tant de millions d'hommes. Gare à l'équilibre! Je frémis d'y songer.

— Nos meilleurs hommes d'état sont d'avis que cela est sans danger, et qu'il suffit de mépriser ces vaines clameurs. Je l'ai ouï dire à ce général octogénaire dont je vous parlais.

— Je sais, celui qui en est mort de chagrin; mais il me semble, à moi qui viens de voir l'état de la ville, et il devrait vous paraître, à vous qui soignez tant de malades, qu'on prend la chose plus au vif.

— Il est vrai, les questions parfois s'enveniment; aux paroles succèdent les coups. On se fusille dans les rues, le gouvernement change, mais bientôt il n'y paraît plus, et la vérité ne peut que triompher tôt ou tard.

— Je ne nie point qu'il ne soit bon de changer de gouvernement le plus qu'on peut, mais je ne puis croire que la vérité triomphe si tout le monde s'en mêle. Vous savez combien les sots sont nombreux et combien sont rares les sages. Que me venez vous dire de la liberté de penser? Vos hommes n'en abusent point. Ils s'adressent aux passions de la multitude, non à sa raison; la forme quotidienne de leurs écrits le prouve de reste. C'est une correspondance bien réglée entre quelques-uns qui ne pensent guère et beaucoup qui ne pensent point. Or, que voulez-vous que devienne une pauvre petite vérité dans un tel conflit? Je vous prédis que cette opinion, la plus faible et la plus timide, sera moquée, perdue, étouffée sous l'amas de folies qu'un tel système fait éclore et régner. Et je ne voudrais d'autre exemple que cette énorme sottise qui a fait si belle fortune et dont nous parlons...

— Plaît-il! Comment! Que dites vous! Une sottise! la liberté de... Prenez garde, monsieur!

Le docteur promena autour de lui ses regards troublés, pour s'assurer que personne n'avait pu entendre : il reprit plus bas, encore tout ému :

— Eh! quoi donc, vous refusez de voir les avantages... il n'est plus d'abus possible. Qu'un préfet soit injuste, qu'un maire passe ses pouvoirs, qu'un curé s'égare, le public en est instruit, et cela est inappréciable. On maintient le peuple dans une méfiance du pouvoir et de ses agens qui est une merveille.

— Je conviens que le dépit d'un fonctionnaire est bien capable de balancer les malheurs d'un peuple; je ne doute point que, si l'on mettait d'une part les avantages et de l'autre les périls, on ne trouvât des gens pour assurer que ceux-ci n'ont point de conséquences; mais je n'en suis pas moins étonné qu'une aberration si farouche...

— Monsieur! s'écria le docteur, par égard pour vous, pour moi, taisez-vous! Vous êtes d'une imprudence, d'une légèreté à lâcher des paradoxes! Quoi! vous allez choquer de front... au milieu d'un peuple irrité... Vous me faites frémir pour vous...

— Eh! là, tout doux, je ne suis qu'un ignorant, dit Germain effrayé.

— Point d'excuse. Vous seriez hué, assailli, et Dieu sait ce que vous coûterait votre opinion.

— Mais, reprit Germain en se remettant un peu, la liberté de... de penser... la liberté de...

— Rien, rien, vous seriez injurié, poursuivi, désigné à la vengeance publique, et peut-être haché menu par le peuple. Je tremble, ajouta le docteur avec agitation, je tremble qu'il ne vous arrive malheur.

— Ah! mon Dieu, reprit Germain pâlissant, voyez-vous ce que je vous disais, j'aurai peut-être lâché quelque vérité...

Il tremblait à son tour.

— Je vous demande pardon de la liberté grande, je ne suis qu'un étranger, je n'entends rien à la politique... c'est le simple bon sens... et l'on risque à chaque instant de choquer... me voilà instruit... du moment que... c'est une fort belle chose que... il est clair que... je suis de votre avis.

En même temps, des coups de feu retentirent; Germain fit un saut. Une clameur lointaine s'éleva, un peuple effrayé déboucha de plusieurs rues, des bataillons battant la charge passèrent au fond de la place.

— Voilà qu'on change votre gouvernement ce matin, dit Germain.

— Non, reprit le docteur d'un air capable en humant une prise de tabac; non, nous en serons quittes aujourd'hui pour une échauffourée qui va me donner de l'occupation; quelques centaines d'hommes blessés.

— Cela n'est rien, mais du moins votre maire est veillé de près. C'est toujours ça. Adieu, monsieur.

La fusillade continua. Germain, qui se mourait de peur, courut au port pour se rembarquer. La canonnade, qui ronflait au loin, lui

donna des ailes. En arrivant tout essoufflé, il rencontra justement son capitaine, qui lui demanda des nouvelles de l'émotion populaire.

— Bah! dit Germain, tout va pour le mieux, ce peuple a raison, il tient à ses usages; Dieu me préserve de m'en mêler.

— Mais quelle est la cause du bruit? Sans doute ces sottises imprimées...

— Capitaine! ce n'est pas moi qui l'ai dit, je sais trop le respect que je dois aux coutumes de ce pays. Je vous trouve bien hardi! Gardez qu'on vous entende, vous seriez sifflé, arrêté, haché menu; il ne s'agit de rien moins que de la liberté de la pensée. On remédie par-là à l'indépendance des maires et des curés; que sais-je? Vous êtes d'une témérité! Je voudrais repartir tout de suite.

— Quoi! Pourquoi partir? Qu'est-ce que tout cela signifie?

Germain, baissant la voix :

— Rien. On est fort attaché ici à la liberté de penser, et comme aussi bien que vous j'ai osé penser... que...; mais j'ai changé d'avis, s'écria-t-il plus haut en regardant autour de lui.

— Et où prétendez-vous aller? dit le capitaine.

— Chez moi.

— Eh bien! prenez la diligence, vous y êtes; quoi! vous ne reconnaissez pas la plus belle ville maritime de votre pays?

Et le capitaine se mit à rire de l'étonnement de Germain.

ÉDOUARD OURLIAC.

ÉPISODES ET SOUVENIRS

DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE.

LES TEBIBS.

On désigne sous le nom de *tebibs* en Algérie les praticiens qui exercent le difficile art de guérir. Nous n'employons cette dernière expression que pour répondre à l'idée généralement reçue sur la mission du médecin; car l'industrie des Esculapes non gradués et non patentés qui usent et abusent dans le nord de l'Afrique de la terrible faculté énoncée par le formulaire de la réception d'Argant, cette industrie, dis-je, n'a que faire avec la science haute et belle qui prolonge la vie de l'homme.

Pères de la médecine moderne, les Arabes ont fait comme les oiseaux du ciel qui, une fois leurs petits assez forts pour voler de leurs propres ailes, les lancent hors du nid paternel, à la garde de Dieu, et ne s'inquiètent plus de leur destinée ultérieure : ils ont laissé s'enfuir au loin leur progéniture déjà grande, et se sont si peu mis en souci de son existence que, par degrés, ils sont venus à en perdre entièrement le souvenir.

Non-seulement ils ne connaissent plus la médecine que de nom, mais ils n'ont même pas de médecins proprement dits; car est *tebib* chez eux, sans études ni examens préalables, quiconque veut s'arroger ce titre, et les successeurs d'Avicenne, d'Aëtius et d'Averroës sont, ou des marabouts visionnaires et empiriques qui traitent les maladies par les sentences du Koran

et le charlatanisme des formules magiques, ou des Figaro barbaresques qui, maniant aussi mal la lancette qu'ils apportent de dextérité à faire usage du rasoir, se montrent d'ordinaire maladroits chirurgiens autant que barbiers incomparables.

En thèse générale, il est de dogme, parmi les habitans maures ou arabes de l'Algérie, que des génies malfaisans (*djenouns*) sont, par leur soudaine et pernicieuse intromission dans le corps de l'homme, la cause déterminante, le principe, le germe de toutes les maladies humaines. Ces dangereux esprits affectent une multitude de formes, mais plus particulièrement celles de gros crapauds ou de grenouilles qui se tiennent embusqués, attendant les promeneurs, au bord des étangs et des sources, comme l'araignée au coin de sa toile. Quelquefois aussi ces esprits revêtent les écailles de venimeux reptiles qui lancent des regards malsains ou, pis encore, un fluide empoisonné, aux yeux des infortunés qu'un mauvais sort fait se trouver sur leur passage. Quelle que soit au reste la figure dont ils croient devoir s'affubler, il est bien entendu et personne ne doute qu'ils ne soient véritablement la raison d'être efficiente et souveraine de tous les désordres organiques qui affectent si douloureusement et si fréquemment notre frêle structure corporelle.

Ceci posé, toute la question, pour se préserver des maladies comme pour s'en guérir, est premièrement de se garantir des génies par toutes les précautions et toutes les égides possibles; et deuxièmement, si l'on n'a pu réussir à leur fermer l'entrée du sanctuaire, de les en expulser au plus vite. Procédons dans l'ordre logique et occupons-nous des préservatifs.

Les talismans ou amulettes sont l'armure communément opposée aux atteintes toujours imminentes des mauvais *djenouns*. Les Algériens s'en garnissent, eux, leurs femmes et leurs enfans, voire leur cheval et leur chameau, et prétendent ainsi de bonne foi garantir, eux et tout ce qui est leur, de malaise et de male mort. Ces talismans leur sont remis par des marabouts qui en font métier et marchandise et qui trouvent dans ce commerce une profitable branche de revenus. Ils se composent d'ordinaire de quelques grains de rosaire ou encore de carrés de papier noircis d'un indéchiffrable grimoire.

Il y en a pour tous les cas, et chaque marabout a sa spécialité. Les uns préservent de la fièvre, de l'ophtalmie, du *yaws;* les autres, des balles : il en est même qui possèdent la vertu contraire. Je m'explique : rien n'étant et ne devant être impossible aux élus de Dieu, si les marabouts vendent la vie, ils peuvent aussi vendre la mort. Je n'en veux d'autre exemple que le fait suivant :

L'Arabe Adda-Ould-Khalifah, kaïd des Hachem-Gharabah, l'une des premières tribus de la province d'Oran, raconte que son père, tué au combat de la Macta, a dû cette bonne fortune à la possession d'un amulette qu'il avait acheté très cher, d'un marabout, quelques années auparavant, à l'effet de périr par une balle chrétienne. Le hasard ayant répondu à son

attente, Adda-Ould-Kkalifah, jeune homme de vingt-huit ans, se mit lui-même à la recherche du marabout qui avait vendu le talisman à son père, brûlant d'en acheter un semblable, afin d'aller bientôt rejoindre ce dernier dans le séjour de béatitude divine où il repose, disait-il, au milieu de *quatre-vingt-dix houris*. Il n'y parvint point dès l'abord, et nous ignorons aujourd'hui même si ce digne fils d'un tel père a réussi à faire emplette du glorieux suicide qu'il convoite. Il paraît que cette marchandise n'est pas d'un écoulement facile, à en juger par le délaissement du genre d'industrie qui l'enfante, et la rareté du produit.

Le talisman se porte au cou, et il est ordinairement enfermé dans un étui de ferblanc ou de maroquin orné d'une petite fleur d'or. Les pauvres se contentent de l'envelopper dans un morceau de toile blanche enduite de cire, ou sparadrap, que les marabouts leur délivrent avec le contenu, moyennant une rétribution modique. Sur le carré de papier ou de parchemin qui reçoit la formule magique, sont tracées des figures mystiques invariablement accompagnées de versets du Koran et d'une conjuration plus ou moins inintelligible dirigée contre l'esprit malin.

Voici le contenu d'une de ces formules recueillie par M. le docteur Furnari, médecin-oculiste distingué, qui vient d'accomplir avec succès une mission spéciale à son art que lui avait confiée, en Algérie, le ministre de l'instruction publique. Ce talisman combat l'ophtalmie; il débute ainsi :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux! que Dieu soit propice à notre seigneur Mohammed, à sa famille et à ses compagnons! »

Suit le commencement de la sourate XXXVI du Koran où Dieu parle ainsi à Mohammed :

« Par le Koran sage, tu es du nombre des envoyés divins et tu marches dans une voie droite. C'est une révélation que l'être glorieux et clément t'a faite, afin que tu avertisses ton peuple de ce dont ses pères avaient été avertis et à quoi il ne songe guère. Notre parole a été prononcée contre la plupart d'entre eux, et ils ne croiront pas. Nous avons chargé leur cou de chaînes qui leur serrent le menton, et ils ne peuvent plus lever la tête. Nous avons placé une barrière devant eux et une autre derrière. *Nous avons couvert leurs yeux d'un voile, et ils ne voient pas.* » (La teneur de ce dernier passage explique le choix du morceau : il indique assez clairement qu'il s'agit ici d'ophtalmie).

Viennent ensuite les caractères ou plutôt les hiéroglyphes formant la conjuration qui doit, en guise de collyre, éloigner de l'œil le mauvais génie, c'est-à-dire la goutte sereine, l'ectropion ou la cataracte. Cette formule est à peu près indéchiffrable; tout ce qu'on peut en lire est le début ou l'invocation conçue en ces termes : « Au nom de Dieu, par Dieu... Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; il n'y a de force qu'en Dieu... »

Deux carrés magiques, espèces de tables pythagoréennes, sont placés au centre de l'écrit, et un troisième en bas, sur la droite. Au lieu de chiffres, on y voit des lettres arabes lesquelles ont, comme l'on sait, une valeur nu-

mérique indépendante de leur signification vocale. L'un des deux carrés du milieu renferme neuf lettres représentant les neuf chiffres primordiaux disposés ainsi sur trois lignes :

4	9	2
3	5	7
8	1	6

On remarquera que l'addition de chacune de ces trois colonnes, dans quelque ordre que l'on procède, de haut en bas, ou de droite à gauche, donne invariablement pour total le nombre ternaire 15 qui est des plus cabalistiques.

Le lecteur attentif ne manquera pas non plus d'observer que les chiffres des quatre angles présentent une progression arithmétique figurée par le nombre 8642. C'est ce même nombre qui occupe précisément le carré du bas où il est reproduit quatre fois dans un ordre toujours différent.

Nous nous bornons à indiquer ces ingénieuses combinaisons, sans avoir la prétention d'en révéler le sens mystique. Nous laissons à d'autres plus experts dans le grand art de la cabale le soin d'interroger et de mettre en lumière ces arcanes, et nous ne pouvons que renvoyer le lecteur curieux de les approfondir aux ouvrages sur la matière, et notamment à celui de M. Furnari, ayant pour titre : *Monumens arabes, persans et turcs, du cabinet de M. le duc de Blacas.* On verra là l'usage détaillé des carrés magiques chez les Orientaux, et l'on apprendra comme quoi l'ophtalmie ne saurait se refuser à battre en retraite devant les puissantes conjurations que nous venons de faire connaître.

Un autre amulette, transcrit par M. Rozet, capitaine d'état-major, était destiné au chameau d'un sieur Mohammed, Turc ou Maure, ainsi que l'indique l'en-tête. Il commence, comme toujours, par une invocation extraite du Koran; puis vient la formule de conjuration, cette fois lisible, mais en revanche complètement inintelligible (et c'est ce qui en fait le mérite):

« O Dieu, triste sévérité, malheur ou feu brûlant, du bois sec, de l'eau gelée, un esprit envieux et une faveur bienveillante! O Dieu! ôte le regard du méchant d'entre ses deux yeux; ôte-le d'entre ses deux lèvres! Tourne la vue deux fois : un cinquième regard te frappe; mais il est émoussé. — Du sang coagulé, de la chair macérée, vont s'attacher à l'envieux. Tourne encore la vue : vois-tu une ouverture? — O Dieu! prive-le de la lumière par ta force et par ta puissance! ô maître de la gloire et de la renommée! ô toi qui environnes les nuits et les jours et qui les sépares! ô toi qui es mon refuge dans l'adversité! ô toi qui es mon aide dans le malheur! ô mon maître!... »

Ici s'arrête la formule magique. Ce galimatias double dicté par le *tebib* arabe ne rappelle-t-il pas quelque peu (et tout cela pour un chameau!) le latin abracadabrant, le *mutabundus quipsa miles,* les ventricules de l'omoplate et le *bonus, bona, bonum* de l'incomparable docteur Sganarelle? O Molière, ton génie sublime est de tous les temps et de toutes les races!

Après nombre de nouveaux versets du Koran qui succèdent, dans l'amulette que nous décrivons, à la formule magique, suit le carré inévitable. Celui-là est composé de seize lettres ou chiffres groupés en table sur quatre colonnes dont chacune donne pour total le nombre 78, somme des quatre lettres *H K I M*, formant un mot qui veut dire : *Sage*. Ne serait-ce point une antiphrase ?

Si, malgré ces puissans préservatifs, l'ennemi ainsi défié, c'est-à-dire la maladie ou le génie, se glisse traîtreusement dans la place, que fera-t-on? Le moyen curatif est bien simple : il s'agit de se procurer un autre talisman qui contraigne le diable à évacuer le logis. Le patient retourne donc auprès du marabout qui lui a vendu son premier amulette, bien persuadé qu'à peine entré dans le santon où réside le saint homme, auprès des corps de ses ancêtres dont il a hérité le renom et la puissance surnaturelle, il se sentira soulagé, sinon même totalement affranchi de son hôte incommode, le diable ne pouvant décemment se permettre de tenir en place en face d'un tel personnage. Que si, nonobstant, ce dernier, trouvant apparemment le gîte bon, s'obstine à ne point vouloir sortir et pousse l'insolence jusqu'à résister à l'application du grimoire sacré sur la partie malade, force est bien de le tolérer et d'attendre, l'amulette au cou, qu'il lui plaise choisir un autre domicile. C'est au surplus ce qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard, car le diable est capricieux et mobile de sa nature, et d'ailleurs cet esprit du mal cherche toujours, comme de raison, le mieux, qui est l'ennemi du bien.

Les amulettes sont donc la base et l'essence tant de l'hygiène que de la médecine algériennes. L'occupation française et les soins éclairés des médecins européens n'ont que peu ou point changé sous ce rapport les croyances des Maures et des Arabes, et l'anecdote suivante prouvera la foi naïve qu'ils continuent d'ajouter aux vertus de ces étranges médicamens.

Un médecin de notre connaissance fut appelé dernièrement à Alger auprès d'un Koulougli qui souffrait d'une grave affection chronique dont le docteur se fit fort toutefois de triompher facilement, à l'aide d'un remède infaillible. Il écrivit une ordonnance et se retira, ne doutant pas que le malade n'éprouvât un prompt soulagement.

A quinze jours de là, il rencontre son homme plus pâle et plus défait que lorsqu'il lui avait rendu visite.

— Eh bien! dit le docteur, comment cela va-t-il? mal, à ce qu'il paraît?

— Oh! oui, sidi, très mal, répondit le bon Algérien. Mes tortures deviennent de plus en plus cruelles, et j'ai bien peur que le malin ne se joue de nos communs efforts.

— Quel malin? demanda le docteur. Avez-vous suivi mon ordonnance?

— Votre ordonnance? répéta le patient d'un air ébahi.

— Oui, reprit le médecin, ce morceau de papier que je vous ai remis l'autre jour?

— Et sur lequel vous avez tracé des caractères!...

— C'est cela même. Avez-vous fait ce que je vous avais prescrit?

— Certainement, dit l'Algérien.

— Voilà qui est bizarre, pensa le docteur. Ainsi vous ne vous trompez pas; vous êtes bien sûr d'avoir suivi de point en point mon ordonnance?

— Suivi... non, pas précisément : c'est au contraire elle qui me suit, répondit le malade.

— Que voulez-vous dire?

— Je vous jure qu'elle ne m'a pas quitté, et, pour preuve, tenez, la voici.

En disant ces mots, le pauvre Koulougli défit le haut de son caftan et montra au médecin stupéfait l'ordonnance pliée en quatre que suspendait sur sa poitrine un ruban noué autour du col.

Le malheureux avait pris la recette du docteur pour un amulette, et se l'était bravement appliqué au sternum. Il attendait patiemment le résultat de cette belle médication, et l'attendrait sans doute encore si le docteur ne l'eût poussé de vive force chez un pharmacien où il acheta le remède dont sa guérison dépendait.

Des sacrifices au bord de certaines fontaines, en l'honneur des divinités qui hantent le cristal de ces ondes heureuses, sont un autre mode curatif fort usité en Algérie. Parmi ces sources privilégiées, l'une des plus en renom est celle des Beni Menad, située près d'Alger, sur les bords de la mer, à une demi-lieue au-delà de la porte Bab-el-Oued. Cette fontaine a la vertu de guérir les maladies de peau, très fréquentes dans le nord de l'Afrique; les contusions, les blessures, et la plupart des lésions ou affections externes.

La propriété merveilleuse de ces eaux est due à la présence d'un géant invisible qui a le pouvoir de donner plus ou moins de valeur à l'offrande. La fontaine forme trois bassins creusés dans le roc et garantis au nord-est, par un mur à hauteur d'appui, contre les flots de la mer, qui menacent de les envahir dans les gros temps. Elle contient une eau de source très claire et assez abondante, nullement minérale et sans saveur aucune. A toute heure du jour elle est visitée par un grand nombre de malades, hommes et femmes (ces dernières sont en majorité), qui viennent implorer le titan et lui présenter leurs sacrifices en échange de la santé qu'ils sollicitent.

Ces sacrifices sont accomplis selon le rite ci-après : le suppliant s'agenouille près de l'un des bassins, y puise de l'eau dans un vase et procède à une ablution minutieuse de ses pieds, de ses mains, ainsi que de la partie malade; il fait ensuite brûler un cierge d'environ quatre pouces de haut et de la grosseur du petit doigt, planté au bord de la fontaine, à côté d'un réchaud allumé, sur lequel il répand de l'encens ou d'autres parfums précieux; il place en même temps son visage ou l'organe souffrant au-dessus de ce *brasero* aromatique, et reçoit ainsi une fumigation sacramentelle qui seule doit le purifier. Après cette cérémonie, le malade saisit une poule, dont se compose son hécatombe, saigne la malheureuse volatile, et la lâche après lui avoir donné le coup mortel. Dans les convulsions qui accompagnent son agonie, la pauvre victime saute, court au hasard et parfois se précipite

dans la mer. Dans ce cas seulement, le sacrifice peut être considéré comme accepté; sinon, le patient devra recommencer le mercredi suivant, jour fixé pour ces offrandes propitiatoires.

A peine la poule a-t-elle bu l'onde amère qu'elle est repêchée, plumée auprès de la naïade; puis le sacrificateur se retire, l'emportant, ainsi qu'une bouteille de l'eau de la fontaine destinée pour ses ablutions ultérieures. Naguère, les malades un peu aisés étaient dans l'habitude d'abandonner le corps de la victime sur le lieu du sacrifice; mais la proximité d'un poste de vétérans, vieux renards qui guettaient le départ des pèlerins et venaient ramasser les poules, les a dégoûtés de cette pieuse munificence vis-à-vis de la divinité locale. Qu'est-ce d'ailleurs qu'un volatile pour un géant? Les riches immolent, il est vrai, des moutons; mais le génie tutélaire de la fontaine n'y gagne rien. Aussi se venge-t-il d'ordinaire en se refusant à guérir les malades qui le visitent. Les plus pauvres se contentent d'offrir des œufs, qu'ils lancent dans la mer après les avoir trempés dans la source.

Indépendamment de son mérite curatif, la fontaine des Beni-Menad a, dit-on, une autre propriété non moins admirable : c'est celle de rendre la vertu aux femmes. Les courtisanes d'Alger y viennent accomplir de fréquens sacrifices et faire provision de cette eau quasi-baptismale, qui remet aux filles d'Ève leurs péchés.

Les pèlerinages purs et simples à certains tombeaux vénérés qui passent pour avoir la vertu singulière de rendre la santé aux vivans, tels que ceux de Sidi-Ferruch, de Sidi-Abderrahman et de Sainte-Gourayah près Bougie, sont aussi en fort grand honneur. Mais en général les Arabes et les Maures, fatalistes et indolens, acceptent les maux qui leur viennent comme un arrêt de la Providence, et s'en remettent à elle seule du soin de les en délivrer. C'est dire assez qu'ils laissent agir la nature, « pourveue, comme l'assure Montaigne, de dents et de griffes pour se deffendre des assaults qui lui viennent, et pour maintenir cette contexture de quoi elle fuit la dissolution. »

Il faut en effet que nature soit un bien puissant médecin; car, malgré cette superbe incurie et ce stoïque mépris des remèdes, il ne paraît point que la mortalité soit plus forte ni les maladies plus fréquentes parmi les Arabes ou les Maures, que chez tout autre peuple.

Ils connaissent cependant l'emploi de quelques simples et font surtout un grand usage des feuilles de morelle (*solanum nigrum*) et de mauves, dont les décoctions leur servent à laver les plaies. Pour les pansemens, les Maures emploient des herbes aromatiques pilées, saupoudrées de poivre et de sel et macérées dans l'eau-de-vie. Ce singulier genre d'émollient détermine une inflammation qui parfois hâte la guérison. C'est de la médecine homœopatique. Mais souvent le pansement irrite à tel point la chair endolorie, que la gangrène s'y manifeste et enlève à la fois le mal et le malade.

Les Algériens font aussi grand usage d'un électuaire composé de feuilles de *hachich* (chanvre d'Europe), pulvérisées et aromatisées avec une poudre composée de cannelle, de noix muscade, de gingembre et autres épices. Cette

drogue, appelée *madjoun*, se prend au repas du soir, et l'on en favorise l'effet par l'ingestion d'une ou deux tasses de café. Sa vertu, comme médicament, n'est pas clairement définie. Ce qu'on en sait le mieux, c'est qu'elle produit une excitation passagère, mais très violente, et accompagnée de mouvemens musculaires et spasmodiques qui témoignent assez de son intensité.

Le remède auquel les Algériens recourent le plus volontiers, c'est la saignée, qui est à leurs yeux la panacée universelle. Les barbiers, qui en ont le monopole, se servent plus souvent, pour cette opération, du rasoir que de la lancette. Ils pratiquent en ce cas une forte ligature autour du cou du patient, de manière à gonfler les vaisseaux de la face; puis ils promènent légèrement, et avec une incroyable vitesse, le tranchant du rasoir le long des tégumens des régions temporales, dont l'épiderme ainsi divisé livre passage à de nombreuses gouttelettes de sang. L'opérateur saisit alors un cylindre en bois qu'il roule sur la partie excoriée, de manière à précipiter l'émission sanguine et à en augmenter le volume.

Ces *scarifications* se pratiquent non-seulement aux tempes, mais dans la partie moyenne et postérieure des jambes et à l'articulation du bras. Ce sont de véritables ventouses, à cette différence près que le fer y tient la place du feu. Elles remplacent jusqu'à un certain point la saignée proprement dite, mais elles ne sauraient avoir ni la même efficacité ni la même promptitude d'action.

Pour faire suite au traitement des fièvres cérébrales par les sentences du Koran, les Algériens ont une foule de remèdes non moins ingénieux dont nous croyons devoir mentionner ici quelques-uns.

C'est ainsi qu'ils attribuent à la corne de bœuf calcinée, réduite en cendres et dissoute dans le vinaigre, puis employée en frictions, le don de guérir de la lèpre; — à la cervelle de ce ruminant, mêlée de beurre et infiltrée goutte à goutte dans l'oreille, le privilége de rendre l'ouïe aux infortunés qui ont eu le malheur de la perdre; — au fiel d'une vache noire appliqué au bord des paupières, la propriété de prévenir les ophthalmies (ne serait-ce point un plagiat fait à la recette de l'ange oculiste qui guérit le père de Tobie?); — au lait de vache, une vertu infaillible contre l'atteinte de la jaunisse; — enfin aux sécrétions urinaires de cet utile quadrupède, une propriété pectorale des plus efficaces.

La cervelle de l'âne, prise comme aliment, passe pour rendre la mémoire; et la corne de son sabot, réduite en cendres et mélangée, selon le cas, d'huile ou de lait d'ânesse, peut guérir alternativement de l'épilepsie et des écrouelles.

Le scorpion écrasé et appliqué sur une plaie guérit de sa propre piqûre; enfin, la dent du lion est censée préserver des maladies en général et des maux de dents en particulier; son fiel guérit des maux de tête, et sa chair est réputée un spécifique souverain contre la paralysie et l'affaiblissement du corps.

Voilà pour la thérapeutique. Quant à la médecine opératoire, elle n'est guère plus avancée, ou, pour mieux dire, elle est encore à naître. Sur le champ de bataille, les Arabes et les Berbères pansent leurs blessés en appliquant sur la plaie vive des tampons ou bourrelets de laine. Ainsi calfeutrée en quelque sorte et garantie du contact de l'air, il arrive souvent que la blessure se cicatrise avec une merveilleuse rapidité; mais plus souvent encore la gangrène s'y déclare, par suite de l'inflammation que ne peut manquer d'engendrer un pareil mode de pansement. Pour peu donc que les blessures offrent de gravité, elles sont presque toujours mortelles.

Quelquefois cependant l'instinct supplée chez les Arabes à l'expérience et aux lumières. C'est ainsi que, pour guérir un membre fracassé, quelques-uns d'entre eux l'entourent d'une espèce d'*étoupade* composée de poils de chameau aglutinés avec du blanc d'œuf, qui fait merveille pour ces blessures si dangereuses. Ils soutiennent aussi le membre lésé à l'aide d'un bracelet de roseaux qui, doué de toute la légèreté et de l'élasticité désirables, protége parfaitement la partie endommagée sans la comprimer outre mesure.

D'autres emploient, pour le traitement des fractures en général, un bandage inamovible, composé de compresses et de bandes, dont un grand nombre de chirurgiens se disputaient naguère l'invention à l'Académie des Sciences. Arrosé d'une eau dans laquelle est délayée de la farine, ce bandage acquiert en séchant une si grande solidité que toutes les pièces dont il est formé se trouvent réunies en une seule. A la vérité son emploi n'amène que bien rarement une guérison radicale : la plupart des blessés restent difformes après la cure; quelques-uns conservent toute leur vie des ulcères fistuleux, d'autres périssent victimes d'accidens inflammatoires, mais l'idée de cet appareil est, au dire des gens de l'art, on ne peut plus ingénieuse, et il suffirait probablement de quelques améliorations de détail à apporter dans la structure pour en obtenir des résultats tout-à-fait décisifs.

M. le docteur Sédillot, chirurgien-major de l'armée, raconte, dans sa *Relation de la campagne de Constantine,* qu'ayant été chargé, après la prise de cette ville, de donner des soins à une femme turque dont un éclat de bombe avait brisé le bras droit, il trouva sa tâche chirurgicale déjà remplie aux trois quarts par un médecin arabe appelé auprès de la blessée dans le moment de l'accident, et qui depuis avait abandonné la ville. Cette femme avait le bras entouré d'un appareil à fracture composé de treize planchettes de palmier convexes d'un côté seulement, et assujetties par leur face plane sur un morceau de peau de mouton. Trois ouvertures pratiquées entre les attelles du bandage donnaient passage à autant de lanières qui servaient à serrer l'appareil autour du membre fracturé, concurremment avec trois cordons de laine pourvus de trois petits bâtonnets en roseau qui faisaient l'office de tourniquets et permettaient de donner au tout le degré de constriction nécessaire.

Les amputations sont bien loin d'avoir atteint chez les Arabes le même degré de perfection. Lorsque l'élimination du membre fracturé est reconnue

indispensable, l'opération se fait, si toutefois le blessé consent à s'y soumettre, avec une simplicité barbare dans toute l'acception du mot. On place le blessé sur son séant, puis on passe sous le bras ou la jambe à amputer un rouleau ou billot de bois, et l'opérateur, saisissant une hache ou un yataghan, coupe le membre d'un seul coup. Pour suppléer au défaut de ligature et arrêter l'hémorrhagie, ses aides trempent aussitôt la partie mutilée dans un vase rempli de poix bouillante. Il est facile d'imaginer les horribles souffrances que fait endurer au patient cette cruelle opération, ou pour mieux dire ce supplice. La mort semble devoir en être le résultat inévitable; et cependant, chose singulière! il n'est pas sans exemple que le blessé survive à cette sauvage mutilation.

Au surplus, il est peu d'Arabes qui ne préfèrent de beaucoup la perspective d'une mort certaine aux chances de salut que peut leur offrir le sacrifice d'un de leurs membres. Ce n'est pas qu'ils craignent la douleur : peu d'hommes la supportent au contraire avec un stoïcisme plus ferme et une plus complète insensibilité apparente; mais ils redoutent le courroux de Dieu, qui peut leur demander un compte sévère d'avoir disposé, sans son aveu, d'une portion de sa créature. M. Merle, secrétaire particulier de M. de Bourmont pendant l'expédition d'Afrique, fut témoin à Sidi-Ferruch d'une scène bien caractéristique sous ce rapport. Entre autres blessés musulmans recueillis sur le champ de bataille, on avait apporté à l'ambulance établie sous les tentes du camp français un jeune Arabe des environs d'Alger qui avait eu la jambe brisée par un éclat d'obus. Instruit de cet évènement, le père du jeune homme se présente à nos avant-postes au risque de se faire tuer, sollicite et obtient la faveur de visiter son fils, et accourt à Torre-Chica auprès du chevet du malade. Après une reconnaissance touchante, dans laquelle toutefois pas une larme n'est versée, pas une plainte ne se fait entendre, le vieux Bédouin soulève d'une main ferme la couverture du lit où reposait le jeune homme, et contemple avec calme l'horrible blessure de son fils. Un interprète lui fait comprendre alors que le lendemain on doit tenter l'amputation du blessé comme l'unique moyen de lui sauver la vie. A ces mots, la physionomie du vieil Arabe trahit une vive indignation; il lève les bras au ciel et adresse à son fils une interpellation passionnée que celui-ci paraît entendre avec beaucoup de déférence et de recueillement.

— Je te défends, lui dit-il, de te laisser faire l'opération qu'on te propose, car ce serait une action criminelle devant Dieu. Le corps que nous tenons de lui ne nous appartient pas plus que la vie dont il nous a animés, et nous ne devons disposer ni de l'un, ni de l'autre. Couper une partie de notre corps, c'est un sacrilége dont nos jours ne sauraient dépendre, car ils sont à l'avance comptés, et Allah n'a donné aux hommes ni le droit de les abréger, ni le pouvoir d'en augmenter le nombre.

A part la différence des sentimens qui dictèrent les deux réponses, n'est-ce pas là véritablement le : *Qu'il mourût!* du vieil Horace? Quoi qu'il en soit, le jeune Arabe se soumit à la volonté paternelle; il refusa de se laisser am-

puter, et succomba peu de jours après aux accidens inflammatoires qui furent la suite de sa blessure.

Après le mémorable combat de la Sickack, un grand nombre de blessés arabes gisaient sur le champ de bataille. Les chirurgiens militaires, ayant d'abord donné leurs soins aux blessés français, vinrent ensuite offrir les secours de leur art à ceux du parti de l'émir. Quelques-uns avaient des plaies ou des fractures graves qui commandaient impérieusement l'amputation.

— On va te couper le bras ou la jambe, dirent à ces derniers nos officiers de santé.

— Coupe! répondirent-ils sans sourciller, prenant nos chirurgiens pour des bourreaux, à cause de leurs tabliers tachés de sang par les précédens pansemens.

On s'aperçut de la méprise et on s'empressa de tirer les pauvres patiens d'erreur.

— Garde ta jambe, si tu veux, leur dit-on. Ce n'est pas pour te faire souffrir, mais uniquement pour te sauver qu'on te propose de la couper.

— En ce cas, je la garde.

— Mais si on ne te la coupe pas, tu seras mort demain.

— Qu'importe? Ce qui est écrit est écrit. Si je dois mourir de ma blessure, je mourrai tel que Dieu m'a fait.

Tous, sans exception, firent la même réponse. On respecta leur volonté. Les trois quarts succombèrent; mais chez quelques-uns la force vitale reprit le dessus, et ils survécurent à des blessures réputées mortelles par les gens de l'art, et qui probablement l'auraient été pour des constitutions européennes.

Si la maladie et la douleur échouent contre le fatalisme inébranlable de l'Arabe, la mort ne le trouve pas moins fidèle à sa foi religieuse. Tant que la souffrance n'a point terrassé cet homme de fer, il continue de vaquer à ses travaux et à ses plaisirs avec autant de quiétude que s'il ne portait point en lui le germe de sa dissolution prochaine. Ses forces viennent-elles à le trahir, il tombe étendu sur le sol, se recommande à la protection du Prophète, et, la face tournée vers l'orient, rend le dernier soupir sans avoir une seule fois quitté ses vêtemens depuis le jour où sa maladie s'est déclarée. Nulle disposition testamentaire à prendre, nul devoir religieux à accomplir, ne viennent troubler, à cette heure suprême, le calme de son agonie. Le plus souvent il meurt sans songer à la mort, et c'est le marabout, dont les remèdes empiriques ont ordinairement hâté l'instant fatal, qui préside à ses funérailles, en sa double qualité de *tebib* spirituel et temporel.

FÉLIX MORNAND.

REVUE DRAMATIQUE.

Les évènemens ont été rares; les accidens ont été nombreux. Dans la première catégorie il convient que nous placions *Bérénice*. Après tant d'années le changement dans l'opinion publique n'est pas encore assez marqué pour effacer la première impression que produisit cette tragédie. On sait en effet que *Bérénice* eut quarante représentations de suite, tandis que *Britannicus* n'en obtint que huit. Mais pour nous cette pièce n'a pas l'attrait qu'elle eut pour les courtisans de Louis XIV. Aujourd'hui les amours de ce Romain et de cette barbare nous semblent trop françaises, et nous rappellent assez, comme couleur locale et vérité historique, la majestueuse perruque à flocons que surplombait le casque d'or des acteurs du XVIIe siècle.

D'ailleurs, outre l'écueil des allusions, que nous ne reprocherons pas à Racine, puisqu'il avait ordre d'en faire le plus possible, et qu'après tout nous pouvons les saisir, bien que de loin, *certaines circonstances*, dit le critique La Harpe, doivent diminuer ou augmenter le succès d'une pièce comme *Bérénice*. On sait que La Harpe poussa bien plus loin encore que Voltaire le culte de la tragédie de Racine, et que les mots *magnifique* et *admirable* ne suffisaient pas à son enthousiasme. Cependant ce critique avoue que plusieurs circonstances peuvent modifier l'admiration du public en présence de l'élégie tragique commandée par Madame Henriette, et ces circonstances sont, dit-il, étrangères à la pièce. La Harpe, en écrivant ces mots pour les prononcer au Lycée, a dû souffrir considérablement. Nous allons rappeler ici sans commentaire, sans altération, l'opinion de cet écrivain au sujet de

ces circonstances étrangères : « Une actrice d'une figure aimable et dont l'organe sera fait pour l'amour, tel qu'était celui de la célèbre Gaussin, attirera la foule à *Bérénice;* mais tout l'effet tenant à ce seul rôle, si l'exécution n'y répond pas, la pièce n'aura qu'un succès médiocre. »

Grace à ce jugement, nous allons trouver la question simplifiée. Il ne s'agira plus que de savoir si l'actrice qui a joué Bérénice a comme la célèbre Gaussin l'organe fait pour l'amour, et nous serons forcé de voir en même temps si elle a cette figure aimable dont parle le critique professeur. Tendre Racine! un admirateur fanatique réduit ainsi votre tragédie à un seul rôle, et l'effet de ce rôle à néant, s'il ne se trouve là une figure aimable et un organe fait d'une certaine manière! Quelles transes, quelles perplexités pour les jeunes tragédiennes qui voudraient aborder ce rôle! Ce pauvre La Harpe voulait dire moins que cela sans doute, et il prétendait seulement que l'actrice chargée du rôle de Bérénice fût blonde, avec des yeux bleus. Quant à cette voix sur laquelle il se montre d'une exigence tyrannique, peut-être eût-il été satisfait qu'elle ne fût pas trop rauque ou trop retentissante.

Nous qui n'avons pas vu Mlle Gaussin, mais Mlle Rachel dans *Bérénice*, nous déclarons que cette chevelure blonde et ces yeux bleus sont la seule chose qui lui manque pour remplir les conditions prescrites par La Harpe. Elle a su adoucir, assouplir en elle tout ce qui dépendait de sa volonté, elle a dompté la fougue de son regard qui par malheur jaillit d'une noire prunelle, elle a voilé de larmes et de soupirs sa voix brève et sonore. Le succès de Mlle Rachel a donc été fort grand, et a entraîné celui de la pièce.

Passons à quelque chose de nouveau. La comédie de M. Bayard, *Un Ménage parisien,* vient de réussir sans que la plus légère manifestation d'hostilité ait interrompu le cours de ces vers faciles et trop faciles peut-être. Nous n'entrerons que pour un instant dans la vie privée de cette comédie que beaucoup de gens reprochent à l'auteur comme un accès d'ambition mal fondée. Quoi! encore l'Académie! Eh bien! pourquoi M. Bayard ne chercherait-il pas comme tout le monde à frapper aux portes de bronze? C'est un procès hasardeux, mais le public n'y peut rien; laissez dire, ou plutôt laissez faire, *adhuc sub judice lis est.* Le *Ménage parisien* est une pièce bien construite, intéressante, et dans laquelle l'auteur a voulu mettre quelque chose de plus que des scènes. Le public, qu'on dit si malin, c'est-à-dire si malicieux, n'a pas vu tant de mystères à cette représentation. Caractères spirituellement tracés, mots heureux, intrigue divertissante, dénouement arrondi de façon à ne blesser personne, voilà ce qu'il a vu et applaudi : l'Académie viendra plus tard. La critique doit distinguer toujours dans le jugement du parterre le fait qui constitue le triomphe ou la chute, du droit qu'elle se réserve d'établir, selon ses faibles lumières; la critique déclare avant tout que M. Bayard a obtenu l'un de ces heureux succès qui grandissent chaque jour et deviennent un succès d'argent.

La raison en est simple, l'auteur a touché l'une des cordes qui vibrent le

plus éloquemment dans le cœur des hommes et des femmes, la liberté dans l'amour. Il nous peint les embarras d'une femme aimante qui, faute d'avoir consacré, c'est-à-dire scellé son bonheur, craint à chaque instant de le perdre; il représente un homme qui poursuit la chimère de sa liberté jusque dans un esclavage qu'il s'est fait avec joie, qu'il ne veut pas rompre, mais qu'il voudrait éluder selon ses caprices. Jetés au milieu du monde, ces prétendus époux, jeunes, beaux, riches, tremblent toujours, l'un de paraître trop marié, l'autre de ne pas le paraître assez. Vernange rêve la vie de garçon, il semble rajeunir tous les jours; la fausse Mme de Vernange en est venue à ce point d'inquiétude qu'elle n'ose plus presser son amant de l'épouser; pourtant elle est mère, elle doit le repos, l'honneur à son fils né d'un premier mariage, mais la crainte d'importuner Vernange, d'éveiller en lui l'idée de sa liberté, la honte d'un éclat, d'une rupture, tout la retient sur la pente du gouffre au fond duquel l'infortunée roule avec une rapidité toujours croissante. Tout à coup l'éclat qu'elle redoutait, l'affreuse tempête arrive. Au milieu d'un bal où elle conduit son fils, jeune officier de marine, le secret, mal gardé par un étourdi, dégénère en insulte, le bruit va devenir scandale, la femme qui pouvait perdre son amant est une mère à qui un duel peut enlever son fils; heureusement la nature et la morale triomphent. Pas de duel, mais une réhabilitation et un mariage, c'est-à-dire deux mariages.

Ici commence notre rôle. Le bruit des applaudissemens rendra plus doux à l'oreille de M. Bayard les reproches que nous devons lui faire. Peut-être même ce bruit deviendra-t-il si fort qu'il couvrira l'incommode bourdonnement de la critique. Prenons-le, grace à ce beau succès obtenu par M. Bayard, sur le ton d'une entière franchise. Pourquoi, puisqu'il traitait sérieusement une idée d'un ordre sérieux, l'auteur s'est-il assez peu préoccupé dès-lors de ses moyens pour qu'à la première analyse sa trame reste à découvert? Comment expliquer cette incroyable négligence d'une femme telle que Mme de Vernange qui consent à confier, sans garantie, sans prévision, son sort et son honneur, l'avenir et l'honneur de son fils, à un homme qu'elle aime, mais qu'elle sait frivole et inconsidéré? Mme de Vernange, veuve, mère, riche, sans tache, n'avait-elle pas le droit d'exiger la main de son amant? M. de Vernange pouvait-il refuser cette satisfaction nécessaire à une femme dont le choix l'honorait aux yeux du monde, puisqu'enfin la société joue en cette pièce le premier rôle? Que dire de ces gens du monde que rien ne force à braver ses lois, que tout engage à les subir, de ces gens qui, égaux en naissance, en fortune, égaux par l'âge, assortis enfin sous tous les rapports, vont de gaieté de cœur se jeter dans le drame noir? Voilà une grande faute, et ces gens-là méritent bien toutes les imprécations que leur lance la vieille Mme d'Hervet, cette Mme Pernelle mitigée dont Mme Desmousseaux a si finement saisi l'agréable caractère.

M. Bayard aurait pu certainement trouver des raisons valables pour justifier cet incroyable abandon des droits d'une femme respectable; mais il ne

l'a pas voulu parce qu'il avait une autre idée en tête. Il voulait prouver, en poëte comique, combien le mariage est plus avantageux aux hommes volages que cette prétendue indépendance de ce qu'il nomme les *ménages parisiens.* Le mari dont la femme est tranquille pour l'avenir affiche avec plus de liberté ses prétentions au papillonnage, il fait le jeune homme avec bien plus de sécurité; les reproches l'attendent moins cruels au retour, il n'a pas à redouter le farouche espionnage, l'interception des billets doux, le fiacre persévérant, aux stores baissés, qui suit son cabriolet par les rues de la ville, les portiers corrompus, les menaces sinistres. M. Bayard, en un mot, présente sa morale sous une enveloppe agréable à l'œil; il glace et dore la pilule aux ennemis de cet ennui légitime dont il prône gaiement les douceurs. Or, comme nous ne voulons pas croire que l'auteur du *Ménage parisien* ait prétendu nous faire purement et simplement une apologie du mariage, nous acceptons sa formule. Marions-nous pour être libres, marions-nous pour être garçons tout à notre aise. Mais avant d'adopter cette morale, demandons compte à M. Bayard d'un mariage de trop qu'il a introduit dans son épopée matrimoniale. M. et Mme Vernange étant bien et dûment mariés, le fils, qui n'a que dix-huit ans, pouvait encore attendre; nul doute qu'avec l'exemple de sa mère et de son beau-père, exemple fécond en enseignemens, il n'eût de lui-même plus tard, c'est-à-dire en temps opportun, courbé la tête sous le joug légal. Il y a dans la comédie de M. Bayard trop d'intérêt pour que ce mariage de deux enfans ait pu lui paraître indispensable, et la pièce avait suffisamment prouvé. Marions-nous, mais enfin ne nous marions pas trop. Nous eussions, quant à nous, supplié M. Bayard d'ajourner le mariage du jeune marin à sa vingt-deuxième année et à sa deuxième épaulette.

Nous pouvons passer au détail. Les caractères appellent notre attention. Les plus remarquables sont sans contredit ceux de Mme d'Hervet et de Salbris. Mme d'Hervet représente le monde avec sa haute raison, qui résulte de ses préjugés même. Salbris est un curieux, une mauvaise langue; par bonheur il n'est pas méchant. Aussi chacun a-t-il aimé ce personnage et s'est-il intéressé volontiers à l'indiscret qui sourit toujours en face et fait la grimace par derrière. On doit à ce personnage l'une des plus jolies scènes de la pièce, celle où Salbris, qui sait ordinairement tous les secrets, se trouve ballotté par quatre personnes qui lui reprochent une indiscrétion qu'il n'a pas commise, mais qu'il brûle de commettre pour savoir de quoi il s'agit. Regnier a joué ce rôle avec une délicatesse et un goût exquis. M. d'Hervet, l'esprit fort en théorie, qui sacrifie aux préjugés en pratique, *qui n'a peur de rien, mais qui tremble toujours,* est une figure moins habilement, moins originalement dessinée. Le personnage de Vernange ne saurait être gai; l'homme étourdi, l'homme oublieux, l'homme de plaisir, peuvent à la longue produire un égoïste. On n'aime donc Vernange que triste, inquiet et repentant. Quant à Mme de Vernange, sauf l'énorme faute qui pèse tout entière sur son rôle, elle est intéressante et convenablement placée dans toutes les situations de

la pièce. C'est l'expression réelle de ce genre d'ouvrages scéniques, qui ne sont ni comédies, ni drames, mais qu'on pourrait nommer comédies tristes ou drames gais; genre équivoque dont l'ancien répertoire fournit peu de modèles, et qui tend, comme nous l'avons déjà indiqué, à passer de nos scènes secondaires sur le théâtre de premier ordre, avec les modifications commandées par un goût plus difficile et des ambitions plus élevées.

L'auteur a été secondé merveilleusement par les comédiens; l'ensemble de cette représentation ne laisse rien à désirer. Provost, ce grondeur de bonne compagnie; Geffroy, cette intelligence distinguée servie par le talent, ont joué sans reproche les rôles d'Hervet et de Vernange. Mme Desmousseaux est, comme toujours, au-dessus de tout éloge. Mlle Mélingue, sans sortir de la saine et noble comédie, a composé avec sentiment le rôle difficile de Mme de Vernange. Il nous a semblé que Riché, dont les progrès sont sensibles, confond un peu les valets modernes avec ces Frontins et ces Lafleurs d'autrefois qui parlent librement et regardent le maître en face. Le laquais, aujourd'hui, est humble et réservé, ce qui ne l'empêche pas d'être sournois sous la politesse obséquieuse.

L'un des bruits importans de la quinzaine a été la reprise de *Marie Tudor* à l'Odéon. Ce drame de M. Victor Hugo renferme, on le sait, l'un des plus beaux dénouemens que l'on trouve dans le théâtre moderne. La réunion de Mmes George et Dorval avait stimulé la curiosité. Nous avons constaté, cette fois encore, dans l'attitude bienveillante de l'auditoire, une absence complète de parti pris en littérature, symptôme étrange dont toutes les écoles littéraires peuvent s'emparer comme d'une approbation trompeuse. Cette indifférence peut servir à quelque chose. Si tous les genres sont bien accueillis à l'Odéon, la grande querelle serait donc là du moins terminée, et nous jouirions enfin quelque part du règne de cette loi qui ne proscrit que le genre ennuyeux. Mais, pour asseoir nos convictions, attendons quelque nouvel orage; jusque-là, ces vagues capricieuses ne donnent pas la juste mesure de leurs fureurs. *Le Pseudonyme* de feu Camille Bernay est une bluette en un acte que nous n'analyserons pas, soit à cause de son peu d'importance, soit en raison du respect qu'on doit aux morts. Camille Bernay promettait un poète distingué à la littérature, mais plusieurs de ses ouvrages auraient eu besoin d'être revus par lui; l'âge et l'expérience lui eussent inspiré d'en refaire ou d'en supprimer quelques-uns. Nous devons toutefois mentionner dans *le Pseudonyme* les tentatives de cet écrivain vers la comédie, qu'on oubliait de son temps, et qu'on cherche à réhabiliter aujourd'hui. Rien ne prouve plus en faveur des poètes que cette prescience qui les fait courir, sentinelles intrépides, en avant de tous les mouvemens contemporains.

Pendant que M. Bayard fait de la comédie moderne, l'académicien M. Ancelot fait jouer des comédies historiques, c'est-à-dire des comédies à cos-

tume espagnol. Un bon directeur s'identifie tellement avec tous les ouvrages qu'il a reçus, il y met tant du sien, qu'en de certaines occasions l'ouvrage lui devient commun avec l'auteur, il entre pour ainsi dire en collaboration sans le vouloir; il peut dire notre pièce, ma pièce, et cela semble tout naturel. *Paris bloqué,* dont l'auteur nommé est M. Maurel-Duperré, ressemble à s'y méprendre non pas seulement à une pièce mise en scène par M. Ancelot, mais à un vaudeville qu'il aurait fait lui-même. En voyant paraître ces trois actes au moment où une rupture avec la société des auteurs paraissait imminente, on eût dit le premier quartier de roche lancé par un directeur quelque peu titan vers l'Olympe auquel il voudrait tenir tête.

Figurez-vous un étalage de portraits historiques, des vertubleu, des par la sambleu, des moustaches tortillées dans tous les sens, un luxe de chroniques prétendues scandaleuses sur MM. de Turenne, de Condé, sur le Mazarin, ce ministre infortuné qui ne s'attendait pas, lorsqu'il s'écria : *Qu'ils chantent!* à être chanté de la sorte sur le théâtre de M. Ancelot. Il est tout simple que l'illustre immortel se soit passionné pour des détails si neufs, si peu connus, pour la peinture d'une époque aussi peu exploitée que la fronde! En un mot cet enthousiasme pour l'histoire de France ne messied pas à l'auteur de *Marie de Brabant;* mais M. Maurel-Duperré, l'auteur nommé, n'avait pas les mêmes raisons pour choisir ce sujet lorsqu'il y en a tant d'autres. On dira peut-être qu'il n'y a pas de sujet dans *Paris bloqué,* ou, pour mieux dire, qu'il n'y a qu'un titre dans cette pièce, nous voulons bien le croire, et cela redouble notre admiration pour M. Ancelot, dont l'imagination ardente a cru voir tant de choses là où il y en avait si peu. Cela rappelle un peu le fameux proverbe dans lequel un homme qui veut écrire une comédie se figure avoir trouvé un sujet magnifique et envoie pour scenario à son collaborateur cette seule phrase : Ah! mon Dieu! je crois que ma cuisinière me vole! Puis il ajoute : La pièce est toute faite, et quelle pièce! ce sera pour en mourir de rire. Ainsi M. Ancelot, ruminant cette idée : *Paris bloqué,* répétait à tout venant : Idée monstre! canevas monstre! titre monstre! Il n'y manquait que le mot : Succès monstre! mais personne ne l'a dit. Du reste, M. Ancelot a traité M. Maurel-Duperré comme s'il se fût agi de lui-même, directeur et académicien. On retrouvait à cette première représentation les intrépides mains qui semblent se multiplier dans tous les coins de la salle aux beaux jours des pièces de Mme ou de M. Ancelot. Il y a un public étrange et inconnu qu'on ne voit au Vaudeville que ces soirs-là, public bouillant d'enthousiasme qui sans doute suit les représentations de M. ou de Mme Ancelot par amour pour l'art, et qui fait à leurs pièces le premier jour un succès de délire. M. Ancelot a procuré ce même auditoire à M. Maurel-Duperré; aussi la pièce a-t-elle obtenu à la première représentation le même succès de délire. Il n'est pas jusqu'à certaines réclames inféodées à l'administration du Vaudeville qui n'aient déployé pour le jeune auteur ce luxe d'encens dont M. et Mme Ancelot respirent seuls ordi-

nairement la vapeur enivrante. On y parle de *mots pétillans* qui décèlent *une main habile*, absolument comme lorsqu'il s'agit de cette main habile dans laquelle sont tombées, comme vous savez, ces fameuses rênes du théâtre de la Bourse. Mais les efforts de cette main exercée n'ont pas empêché les trois actes du vaudeville nouveau d'être mortellement froids et ennuyeux. Cette pièce aura été composée pour servir de pendant à *Madame Roland*, c'est la même école; un cours d'histoire mis à la portée de gens qui veulent se réjouir modérément après leur dîner.

M. Ancelot n'a pas encore signé le traité que lui imposent les auteurs associés, mais on voit qu'il est en mesure de faire la guerre, et *Paris bloqué* n'est pas le seul échantillon de ses moyens de défense. Une autre pièce en un acte, *la Veille du Mariage*, de M. Émile Vernisy, avait précédé *l'ouvrage important*. Ce vaudeville non historique a l'avantage sur son successeur d'être moins long et moins protégé par les amis de M. et de Mme Ancelot. Toutefois, il n'est pas meilleur. On eût dit que le Vaudeville était déjà frappé de l'interdit, et que les auteurs appelés au secours de M. Ancelot refaisaient déjà les pièces de l'ancien répertoire absolument comme au Gymnase. *La Veille du Mariage* est une épreuve, non pas nouvelle, mais assez connue, que se font subir mutuellement deux jeunes fiancés. L'amour sort vainqueur de part et d'autre, on se marie. Sans le jeu spirituel de Laferrière, cette épreuve eût été bien fâcheuse pour l'auteur devant le public. Mais M. Ancelot a pour se consoler la perspective de cent soixante représentations par an qui lui sont concédées par la société des auteurs pour ses pièces ou celles de Mme Ancelot. Quant à celles de M. Maurel Duperré, le nombre n'a pas été limité, l'année renferme trois cent soixante-cinq jours.

Aux Variétés, théâtre que rien ne menace, un autre inconvénient se présente, et se présente souvent. On sait que la troupe avait besoin d'être renouvelée; elle l'est trop. Les débuts se succèdent, et avec eux, à cause d'eux, les pièces. Or, comme jamais un débutant n'est sûr de réussir, et que les auteurs de vaudevilles craignent fort de compromettre leur réputation de gens d'esprit, ils ne donnent aux débutans que des pièces toutes compromises. *Marjolaine*, vaudeville en un acte, représente un de ces sacrifices. MM. Dennery et Cormon ont consenti à *confier* ce rôle à une jeune personne nommée Mlle Valence. Cette jeune actrice s'est chargée de faire réussir la pièce, l'administration s'est chargée de faire réussir l'actrice, tout a été pour le mieux, et une pluie de fleurs pour Mlle Valence, de lauriers pour M. Dennery a composé le plus gracieux tableau final qu'un vaudevilliste puisse rêver. Aussi M. Dennery, fatigué de tant de gloire, est-il parti pour l'Italie. Heureusement M. Cormon nous reste!

Le Gymnase a enfin rencontré sinon un succès, du moins une pièce inté-

ressante. *Madame Boudenois* sort, quant à la forme et quant à l'invention, de ce malheureux cercle de banalités où tournaient fatalement les auteurs rares et épuisés qui travaillent, c'est-à-dire qui luttent depuis si long-temps pour M. Poirson. Cette *Madame Boudenois*, créée par M. Fournier, ne serait déplacée sur aucun théâtre. Ses malheurs sont intéressans, les péripéties du petit drame dans lequel elle joue le premier rôle sont saisissantes et combinées avec art. Mariée fort jeune, séparée bientôt de son mari qui la trompe pour voler à d'indignes amours, elle devient veuve, ou plutôt se croit veuve, à la nouvelle du naufrage et de la mort de M. Boudenois. Réduite à une fortune plus que modeste, retirée dans un quartier désert, elle cherche à vivre tranquille, sinon heureuse. Le souvenir d'un indigne époux, la honte du scandale causé par ses folies, la gêne de ce nom qui est fort compromis s'il n'est pas déshonoré, lui font une loi de se cacher à tous les regards; elle veut oublier en se faisant oublier de tous. Mais bientôt un nouvel amour ranime la cendre mal éteinte de ce pauvre cœur. Un jeune avocat, Edmond Desroches, parvient à se faire comprendre, à se faire aimer de Delphine. Un seul obstacle pourrait encore s'opposer à leurs vœux, Edmond dépend de son oncle, vieux magistrat inflexible quand il s'agit de convenances et de point d'honneur. Si Delphine déplaît à M. Desroches, tout est perdu; mais au contraire, le juge sévère a reconnu tout ce qu'il y a de graces, de délicatesse, de vertus chez la fiancée de son neveu; il consent, les amans vont être unis. Tout à coup une catastrophe éclate, terrible, imprévue : M. Boudenois n'était pas mort, et il revient près de sa femme.

On voit qu'il y a là tous les élémens d'une jolie pièce. M. Fournier a dévidé courageusement cet écheveau très embrouillé. M. Boudenois, qui se cachait sous le nom de Morris pour éviter la poursuite de ses créanciers peu rassasiés par l'annonce de sa mort, ce mari plus que volage redevient un amant tyrannique. Il parle d'emmener sa femme, et cette affreuse idée ne saurait être combattue ni par la triste veuve ni par son fiancé au désespoir. Mais M. Morris Boudenois n'a pas encore perdu tout sentiment d'honneur, il se résigne au sort qu'il s'est fait lui-même, il abdique encore une fois Boudenois pour Morris, abandonne derechef sa femme, qui cette fois le remercie, et retourne dans le Brésil à certaines amours qu'il eût volontiers sacrifiées à Mme Boudenois désormais Mme Desroches.

Le personnage de ce mari n'était pas d'un dessin facile. Pour peu que les tons eussent été fermes, le fugitif tournait au sacripant. L'auteur doit beaucoup à l'acteur Tisserand, dont la souplesse et le bon goût sauvent ce rôle de l'odieux qu'il effleure à chaque instant. Quant à Mme Volnys, elle nous a paru manquer de jeunesse et d'agrément. Le rôle de Delphine lui pèse, elle le porte avec une sorte de gêne qui paralyse ses excellentes qualités.

Faut-il que nous parlions d'une pièce qui n'a presque pas été jouée au Palais-Royal ? — Les *Ames en peine* sont un vaudeville très souffrant auquel

nous devons la légère compensation d'une oraison funèbre. La plus incroyable déraison, la stérilité la plus disgracieuse, ont révolté le public, d'ordinaire si indulgent, qui fréquente le théâtre du Palais-Royal. Cette exhibition d'une métempsychose toute particulière a changé les auditeurs en tigres, ou en serpens siffleurs. On a sifflé, puis on a rugi; sifflé parce que la pièce se jouait, rugi parce qu'elle ne se jouait plus et que le rideau s'était abaissé avant la fin du deuxième acte. Alors les tigres ont redemandé la proie qui leur échappait, ils l'ont redemandée et reprise au commissaire lui-même; puis ils se sont changés de nouveau en serpens. Voilà la seule métempsychose que nous ayons clairement distinguée dans cette singulière représentation. Le bruit courait, au foyer, que les auteurs de cette folie si maltraitée étaient MM. Mélesville et Carmouche, et ce bruit n'a pas été démenti, bien qu'après la pièce, qui s'est traînée jusqu'à la dernière scène, on n'ait pas même proclamé le pseudonyme d'usage en pareil cas.

Les protocoles ne sont pas encore terminés entre M. Dormeuil et Mlle Déjazet. Le plus grand secret préside à ces négociations toutes diplomatiques. En attendant que cet engagement important soit signé, le directeur du Palais-Royal a enlevé au Gymnase une de ses actrices favorites : Mlle Nathalie quittera le boulevard Bonne-Nouvelle au mois d'avril prochain.

A. M.

BULLETIN.

On dirait que des passions politiques qui parurent assez long-temps assoupies voudraient se réveiller. Ces retours d'animation tiennent à des causes qu'il ne sera pas aujourd'hui hors de propos d'indiquer.

Quand la révolution de 1830 fonda, il y aura quatorze ans bientôt, son gouvernement, elle vit naturellement l'aristocratie et le clergé prendre vis-à-vis d'elle une attitude hostile. L'aristocratie s'estimait profondément blessée par le changement fondamental qui s'était opéré dans l'état, et l'église concevait les plus vives appréhensions. Le gouvernement de 1830 passa quelques années à désarmer les résistances ardentes de l'aristocratie et à rassurer le clergé. Des jours plus calmes succédèrent. Le côté droit de la société française sembla se résigner à l'ordre nouveau, et l'église reprit tout-à-fait courage. Alors, chez certains représentans du gouvernement de 1830, on put voir la pensée et le désir de rallier positivement à l'ordre politique créé par la révolution de juillet l'aristocratie et le clergé. C'est surtout dans ces dernières années que ces intentions se sont manifestées ouvertement. A quoi est-on parvenu avec ces tendances?

Nous concevons qu'un gouvernement sage, éclairé, n'accepte pas comme définitive et normale une situation où il aurait toujours à lutter contre les résistances de l'aristocratie et les défiances du clergé. Nous concevons qu'il veuille substituer à cette situation un état de choses plus régulier, plus calme, où l'influence de la grande propriété et de l'autorité morale de l'église concourent à l'affermissement de l'ordre social. Le but qu'on se proposait était donc légitime; mais a-t-on pris les meilleurs moyens pour l'atteindre?

Les légitimistes ont été l'objet de mille prévenances; on n'a pas attendu que les hommes les plus sages de ce parti, convaincus par leurs propres réflexions, se rapprochassent eux-mêmes du gouvernement de 1830, on a voulu provoquer chez tous des adhésions prématurées, un ralliement hâtif; on a voulu devancer l'action et la marche du temps. Dans les élections, les légitimistes ont souvent reçu l'appui du gouvernement, qui les a préférés à des

candidats de la gauche et même du centre gauche. Ils ont été, par l'administration, mis à la tête d'un grand nombre de municipalités. On espérait ainsi mériter leur reconnaissance, ou du moins neutraliser leurs passions. Illusion, erreur. On a pu voir, surtout depuis la mort de M. le duc d'Orléans, si le parti légitimiste avait renoncé à aucune de ses prétentions, de ses espérances. La presse qui lui sert d'organe redoubla de vivacité, enfin on s'enhardit jusqu'à la démonstration de Belgrave-Square.

Il arriva alors que les représentans du gouvernement de 1830, ceux surtout qui avaient fait des avances marquées au parti légitimiste, conçurent un dépit, une irritation extrême. Ils avaient cru travailler utilement à une fusion, y toucher, et voilà que, par une démonstration audacieuse, on leur signifie qu'il ne saurait y avoir jamais rien de commun entre l'usurpation et la légitimité. Aussi passèrent-ils avec une promptitude passionnée à des sentimens tout contraires à ceux qui les animaient auparavant, et ils résolurent d'appeler toutes les sévérités de l'opinion sur les hommes qui avaient ainsi trompé leur attente.

C'est au milieu de ces dispositions que la session s'ouvrit. Le ministère, usant de son influence sur les membres de la majorité, obtint que la commission insérât dans son adresse la censure la plus énergique des scènes de Londres. On dit que le mot *flétrit,* qui a soulevé tant d'orageux débats, a été dans l'origine proposé par un membre de l'opposition, l'honorable M. Ducos. C'est possible; mais la commission, en l'adoptant, se l'est approprié, d'autant plus qu'il y a eu sur ce point dans son sein délibération ultérieure, où la majorité a retenu le mot que M. Ducos voulait retirer.

Ici on ne peut se défendre d'une réflexion. Par une fatalité singulière, le cabinet, qui s'était cru appelé à rallier au trône et à la dynastie de 1830 une partie considérable de la droite, est amené à tenir contre ce parti le langage le plus vif. Il a toute l'amertume d'un désappointement qu'il eût pu éviter avec plus de prévoyance. Les rapprochemens, les fusions durables, ne peuvent être en politique que l'œuvre du temps, surtout quand il s'agit de rapprocher deux termes aussi antipathiques qu'un gouvernement issu d'une révolution et un parti dont les sentimens et les préjugés sont chose séculaire. Pour un gouvernement nouveau, la manière la plus sûre de recevoir des adhésions nombreuses, c'est de les attendre, c'est de s'affirmer lui-même dans son esprit et dans ses principes, sans exagération, mais avec autorité; c'est de faire comprendre qu'on a plus besoin de lui qu'il n'a besoin des autres.

Revenons à la situation présente. Voici donc en face l'un de l'autre le ministère et le parti légitimiste au plus haut degré d'exaltation et d'hostilité. Il était facile de s'attendre aux débats les plus ardens. L'étrange attitude prise par les légitimistes dans la première séance de la discussion de l'adresse avait ajourné l'explosion, qui, long-temps contenue, n'a été que plus vive. Après avoir adopté le mot *flétrit,* la majorité ne pouvait revenir sur sa résolution; loin de là : elle a voulu accentuer plus encore son langage en

rappelant, comme le demandait un membre de la gauche, *l'imprescriptible principe de la souveraineté nationale.* Quand une fois les majorités et les partis sont lancés, majorités et partis vont toujours plus loin qu'ils ne l'avaient prévu.

Cependant, dans cette mêlée générale, il y avait des épisodes, des rencontres particulières qu'on attendait avec curiosité. M. Berryer avait une revanche à prendre. On le savait malheureux, presque humilié de la déroute qu'il avait essuyée dans la première séance, lui et son parti, et résolu à réparer l'échec oratoire et politique dont ses adversaires avaient si fort triomphé. M. Berryer n'a pas retrouvé tout l'éclat de parole dont, il y a plusieurs années, il éblouissait la chambre; mais au moins il a parlé avec une certaine énergie, et surtout il a eu l'art de tendre à son plus puissant adversaire, à M. Guizot, un piége dans lequel M. Guizot est tombé, piége cependant qu'il était facile de prévoir.

C'était la préoccupation universelle : on se demandait depuis trois semaines comment répondrait M. le ministre des affaires étrangères, si on lui reprochait le voyage à Gand. Sous ce rapport même, il nous semble que les membres de la majorité et les amis de M. Guizot n'ont pas eu assez de prévoyance, quand ils ont arrêté la rédaction de la dernière phrase de l'adresse. Peut-être auraient-ils dû songer qu'en prenant ainsi l'initiative pour pousser les choses à l'extrême, ils courraient risque d'appeler sur la tête du chef du cabinet les agressions les plus ardentes, les récriminations les plus amères.

Dans la première séance de l'adresse, M. Guizot avait eu l'habileté de forcer son adversaire à rester sur le champ de bataille pour qu'il pût l'y battre à son aise; dans l'avant-dernière, il s'est laissé imprudemment attirer sur un terrain brûlant, où la victoire était impossible. M. le ministre des affaires étrangères n'aurait pas dû accepter la discussion sur le voyage de Gand; car, dans un pareil débat, il se compromettait gravement lui-même, et il compromettait jusqu'à un certain point le pouvoir dont il était le représentant. Dès qu'on a vu que M. Guizot s'opiniâtrait à vouloir traiter à la tribune l'affaire de Gand, tout a été changé; les légitimistes ont repris l'offensive avec avantage, et la cause du gouvernement a perdu un terrain considérable.

En présentant avec tant d'insistance la justification du voyage de Gand, M. Guizot ne s'est pas aperçu qu'il se mettait lui-même en contradiction avec la situation nationale qui fait la force du gouvernement de 1830. Qu'a-t-on reproché le plus vivement à la restauration, si ce n'est d'être revenue appuyée sur le bras de l'étranger? Où le gouvernement actuel puise-t-il sa légitimité, si ce n'est dans la spontanéité unanime de la volonté nationale? Il est donc malheureux, quand on le représente, d'avoir trempé dans des choses que la France n'a jamais pardonnées à la restauration.

Est-ce à dire pour cela que les hommes qui ont servi la restauration n'auraient pas dû être appelés dans les conseils du gouvernement de 1830? A Dieu ne plaise; l'expérience, la capacité politique, sont trop précieuses pour

n'être pas employées dans l'intérêt de la France. Des hommes doués d'une supériorité véritable, comme M. le ministre des affaires étrangères, ont toujours leur place marquée dans le gouvernement de leur pays. Seulement il n'est pas de supériorité individuelle qui puisse triompher de la nature des choses. M. Guizot était bien jeune quand il a été à Gand. Nous sommes convaincus qu'il n'y a pas été avec les pensées d'un émigré de Coblentz, et que ses vœux étaient pour une charte constitutionnelle. Le talent aime la discussion et la liberté. Toutefois comment ne pas déplorer cette nécessité qui entraîne un Français à aller en terre étrangère saluer et reconnaître un autre gouvernement que celui qui se bat contre l'ennemi ? M. Guizot s'est trompé quand il a cru qu'il pouvait ériger son voyage à Gand en service rendu au pays; c'est un malheur dans sa vie, voilà la vérité. Il serait profondément injuste d'exagérer la portée de cet acte, de cette démarche d'un homme faisant ses premiers pas dans la vie politique; mais aussi comment s'étonner que le sentiment national repousse une apologie qui tend à justifier, à exalter ce qui peut être excusé tout au plus ? Ici nous n'avons pas reconnu le tact de M. Guizot, et M. Berryer s'est cruellement vengé de lui en le faisant tomber à son tour dans un piége aussi désastreux.

Nous l'avons déjà remarqué, pour réfuter efficacement les théories des légitimistes, le ministère a dû invoquer bien haut tous les principes de la révolution de 1830. On a rappelé les droits imprescriptibles de la souveraineté nationale. En répondant à M. Berryer, M. Duchâtel a déclaré que, si le gouvernement actuel se conduisait comme celui qui en 1830 se prétendait légitime, nous serions tous déliés de nos sermens. Cela est logiquement vrai. Toutefois il est permis de s'étonner qu'une pareille éventualité puisse être présentée, même hypothétiquement, par un ministre du roi. Il était possible de développer la doctrine du contrat synallagmatique sans l'étayer d'un pareil argument.

On aurait, il y a un an, beaucoup étonné le cabinet, si on lui eût prédit qu'il déploierait contre le parti légitimiste plus de vivacité que n'avait fait aucun ministère depuis 1830, et qu'il invoquerait aussi haut que la gauche les principes démocratiques de la révolution de juillet. Voilà des résultats auxquels il est arrivé, à coup sûr, sans le vouloir. Assurément aussi, quand la chambre s'est réunie, le ministère comptait sur une majorité considérable pour voter l'adresse par laquelle la représentation nationale devait répondre au discours de la couronne. Cependant, à la fin de la discussion, la majorité s'est trouvée sensiblement réduite. Sur 410 votans, 190 voix ont repoussé l'adresse, qui n'a été adoptée que par 220 boules blanches; c'est-à-dire que l'adresse n'a été votée qu'à une majorité de 14 voix.

Ce résultat, sur lequel le ministère, sans aucun doute, n'avait pas compté au début de la session, est de nature à inspirer les réflexions les plus sérieuses, surtout en présence de l'effervescence manifestée par le parti légitimiste, qu'on a exaspéré sans avoir su le contenir. Nous doutons que les hommes politiques du centre droit et du centre gauche les plus sincère-

ment dévoués à la dynastie et aux institutions de 1830 soient bien rassurés par la marche du cabinet et par la situation où il se trouve aujourd'hui placé.

Si maintenant nous passons à l'église, nous trouverons que le ministère a eu les mêmes mécomptes. Le clergé a été aussi de sa part l'objet des prévenances les plus délicates; on a cédé à beaucoup d'exigences, on a été au-devant de bien des désirs; on attendait en retour adhésion, appui. Personne n'ignore aujourd'hui comment ces démonstrations si bienveillantes ont été reconnues; au moment où le gouvernement montrait la sympathie la plus prononcée pour les hommes et les choses de la religion, une partie des membres du clergé entreprenait contre le gouvernement une sorte de croisade : nous voilà en face de la question universitaire.

L'église est naturellement disposée à croire à sa puissance, et cette confiance en elle-même s'est singulièrement accrue par la manière dont on a semblé accueillir et flatter ses prétentions. Ici encore, nous croyons qu'on a manqué de mesure; ici encore, il fallait attendre l'action du temps. Quand l'église s'est vue ainsi courtisée, elle a cru plus que jamais qu'elle était l'unique dépositaire des principes d'ordre et de moralité. Elle s'est mise non-seulement à dédaigner, mais à anathématiser la science humaine, et l'Université a été l'objet des plus violentes attaques. Il s'est trouvé que l'état, après avoir généreusement protégé l'église, a dû se défendre contre l'église. A coup sûr, il y a deux ans, le ministère ne prévoyait pas non plus ce résultat.

Les membres les plus ardens du clergé n'ont pas craint d'affirmer que l'Université n'était pas chrétienne. En vain on leur a répondu par des faits; on leur a montré l'enseignement religieux distribué dans les établissemens publics par des aumôniers; on a attesté sans être démenti la moralité des maîtres et des professeurs qui répandent l'instruction dans toutes les parties du royaume. Les défenseurs les plus exaltés de l'église, parmi lesquels figurent des membres de l'épiscopat, s'opiniâtrent à accuser d'irréligion l'Université; ils soutiennent que, pour être instituteur vraiment religieux, il faut être revêtu du caractère sacerdotal. A ce compte, il n'y aurait de véritables chrétiens que les prêtres.

C'est de la folie, dira-t-on; sans doute, mais c'est une folie dangereuse, c'est une folie qui peut gagner même les bons et sincères esprits qu'on remarque dans les rangs catholiques, tant la contagion est à craindre quand toutes les idées sont interverties, quand les cerveaux sont en travail, en désordre. Vous rencontrez des gens qui ne craindront pas de vous faire entendre dans leurs discours et dans leurs écrits qu'il se prépare contre l'église une persécution nouvelle; à les ouïr, les chrétiens doivent se préparer pour des jours mauvais. Mais, bon Dieu! où sont donc les persécuteurs? Si notre siècle est si sceptique, comme le prétendent ses accusateurs, au moins nous n'avons pas à craindre le retour des temps de Dioclétien. On n'est pas à la fois indifférent et persécuteur, et nos modernes Tertullien, en attendant le martyre, devraient bien ne pas faire divorce avec le bon sens.

La tribune elle-même a retenti de certaines doléances. L'honorable M. de Carné a une raison trop haute et trop ferme pour se faire l'organe de déclamations déraisonnables. Il a réclamé en faveur des droits de la famille, quand il s'agira de statuer sur l'instruction secondaire. Nous croyons qu'il n'entre dans l'esprit de personne de méconnaître ces droits. Après avoir insisté sur l'esprit de son amendement, M. de Carné s'est lancé plus avant, et il a fait une excursion sur le terrain de la philosophie. Nous dirons que c'est à tort, même avant d'aborder le fond de la question.

Pourquoi sont instituées nos assemblées politiques? Est-ce pour discuter sur Platon, Aristote ou Descartes? En aucune façon. Dans le dernier siècle, un Anglais, réclamant au sein de la chambre des communes la liberté de conscience, s'écriait: *Au moins n'ayons pas un dieu parlementaire!* Qu'il nous soit permis d'en dire autant pour la philosophie, et de prier la chambre de ne pas s'en occuper. D'ailleurs, de quoi s'agit-il pour l'enseignement de la philosophie dans les colléges royaux? Les élèves sont-ils appelés à opter entre Platon et Aristote, entre Leibnitz et Spinosa? Nullement. On leur enseigne les élémens de la morale, on leur apprend la nature et l'importance de nos principales facultés; cela n'est ni catholique ni anti-catholique, c'est simplement raisonnable. Plus tard, quand le jeune homme est sorti du collége, il pourra, si son esprit l'y porte, pénétrer dans l'intelligence des systèmes, les comparer, choisir, et, s'il en a la force, penser par lui-même. Alors commencera vraiment pour lui la question philosophique. Alors il pourra s'adresser à l'enseignement supérieur des facultés, qui, pour être fidèle à tous ses devoirs, ne devra rien dissimuler de la portée des problèmes scientifiques à l'intelligente curiosité des jeunes gens qui deviennent des hommes. Dans ces discussions et ces problèmes, la chambre, probablement, n'a pas l'intention d'intervenir.

Sans être philosophe, M. Villemain a su défendre la philosophie; il s'est fait un bouclier des noms de Descartes, de Leibnitz et de Malebranche, et il s'est étonné qu'une philosophie aussi spiritualiste, dont l'Université a expressément recommandé l'enseignement, rencontrât dans le clergé d'aussi étranges répugnances. Enfin il s'est engagé à concilier, dans le projet de loi qui doit être présenté aux chambres, les droits de l'état tant avec les garanties et les franchises que peuvent justement réclamer les particuliers, qu'avec les progrès dont est susceptible l'éducation. « Seulement, a dit en terminant M. Villemain, nous tâcherons que la contre-révolution n'essaie pas de faire tout à coup un grand changement dans le système de l'enseignement national. » Par ses dernières paroles, M. le ministre de l'instruction publique a clairement marqué le danger. Une partie du clergé voudrait faire de la loi qu'il réclame si vivement un instrument de réaction. C'est à la fermeté du gouvernement et des chambres d'éviter cet écueil, de faire impartialement la part de tous les droits et de toutes les situations.

Cette impartialité si désirable, nous ne l'avons pas trouvée assez entière chez M. le garde-des-sceaux, quand il a répondu à MM. Dupin et Isambert. M. Martin du Nord se croit peut-être trop obligé, en sa qualité de ministre

des cultes, de se mettre au point de vue exclusif du clergé; aux affaires, il ne s'agit de porter ni l'esprit d'un catholique, ni celui d'un protestant ou d'un philosophe, mais l'esprit politique qui arrive à la justice envers tous par l'intelligence de toute chose. A coup sûr, nous ne demanderons pas à M. Martin du Nord de partager sur les matières religieuses les façons de penser de M. Isambert, mais nous eussions désiré qu'il n'eût pas uniquement parlé en défenseur du clergé. Ne pouvait-il pas, tout en indiquant ce que certaines incriminations avaient d'excessif, faire entendre aussi de sévères paroles sur les fautes commises dans les rangs ecclésiastiques? Le langage tenu par M. le ministre des cultes a confirmé ce qu'au reste on savait depuis long-temps, c'est que dans le sein du cabinet M. Martin du Nord et M. Villemain sont loin d'être d'accord sur la question du clergé.

Avant les vifs débats suscités par les affaires de l'église et des légitimistes, les questions extérieures avaient été l'objet des discussions les plus lumineuses. En approfondissant le problème de l'alliance anglaise, les orateurs de l'opposition savaient fort bien que la majorité était résolue à ne pas leur donner raison par les votes, mais ils n'en ont pas moins persisté à traiter la question sous toutes ses faces avec calme, avec fermeté. Voilà, selon nous, un devoir politique noblement rempli. Une opposition s'honore, elle est utile à elle-même et au pays, quand, sans l'attente d'un triomphe immédiat, elle travaille en vue de l'avenir, et dit la vérité tant pour la chambre que pour le dehors.

Qui peut mieux se faire l'historien de l'alliance anglaise que l'honorable M. Thiers? Qui en connaît mieux les phases diverses, les variations, les défaillances, les difficultés? Il a suivi cette alliance, étant aux affaires, dans le ministère du 11 octobre, dans ses deux présidences du 22 février et du 1er mars. Rentré dans l'opposition, il a été constamment attentif aux transformations qu'ont subies notre union avec l'Angleterre et le langage du cabinet actuel au sujet de cette union. Il a pu dire toute la vérité, et il l'a voulu. Il l'a dite avec une admirable sérénité d'esprit, sans irritation contre personne. Dans les hautes régions, les rancunes, même celles qui seraient les plus légitimes, ne pénètrent pas. M. Thiers a parlé des whigs comme s'il n'avait pas eu à se plaindre des whigs. Il n'a pas fait une seule allusion à ses dissentimens avec M. Guizot; il a communiqué à la chambre et au pays ce qu'il croit être la vérité, afin que cette vérité exerçât une influence utile sur les intentions ultérieures du parlement et de la France.

Deux points ont été mis en lumière par le chef du centre gauche. Sur les théâtres où l'Angleterre et la France semblent aujourd'hui vouloir agir en commun, ce qui les unissait autrefois a disparu devant ce qui les divise. L'autre point, c'est que la guerre aujourd'hui n'est pas possible en Europe, à moins d'un fait qui ne se réalisera pas, l'agression de la France. Quelle est la conséquence à tirer de cette double démonstration, si ce n'est que, l'alliance anglaise n'étant ni aussi nécessaire ni aussi avantageuse qu'elle l'était dans les premières années qui ont suivi 1830, nous devons, vis-à-vis de l'Angleterre, mettre une très grande réserve dans notre conduite?

Il n'y avait rien qui sentît la passion, et la chambre avait été d'autant plus frappée de ce langage, qu'il était plus dégagé de toute préoccupation de parti. Elle eût volontiers suivi le conseil de M. Thiers de mettre une plus grande réserve dans les termes de l'adresse; mais au dernier moment M. Guizot a déclaré que, si l'on changeait quelque chose, l'œuvre du cabinet serait détruite et ne pourrait de long-temps se recommencer. Alors la chambre a passé outre et rejeté l'amendement de M. Billaut à une faible majorité.

Sur le droit de visite, M. le ministre des affaires étrangères n'a fait écarter l'amendement de M. Billaut qu'en déclarant qu'il avait la ferme intention de négocier, et que l'amendement le gênerait dans ses négociations. Devant une déclaration aussi expresse, il n'y avait qu'une réponse possible, le retrait de la phrase proposée par l'opposition; le paragraphe de la commission a été voté à l'unanimité.

A la tribune, M. Guizot nous a donné de mauvaises nouvelles en ce qui concerne nos relations commerciales avec les États-Unis. Il n'y a pas d'espoir que le congrès actuel veuille revenir sur le tarif de 1842, si contraire à nos intérêts. Des négociations ont été ouvertes et suivies avec vivacité; mais le présent congrès a été inflexible, il ne veut rien changer à ce qu'il a voté. « C'est son droit, a dit M. Guizot, et nous n'y pouvons rien; mais nous avons tout lieu d'espérer que le prochain congrès se montrera plus accessible sur cette question. » Il ne nous reste donc plus qu'à faire des vœux pour que le parti qui en Amérique demande l'abaissement des tarifs soit en majorité au sein du nouveau congrès.

Il a été aussi question dans le débat de l'Amérique méridionale, et M. Glais-Bizoin a rendu à M. l'amiral de Mackau le service de l'appeler à la tribune. En effet, quand à la tête d'un ministère spécial on a l'esprit étendu et politique, quand on peut s'exprimer avec une simplicité ferme, abondante et de bon goût, c'est une bonne fortune, pour un ministre qui possède ces avantages, d'être mis en demeure d'éclairer la chambre sur les affaires de son département. Il était d'ailleurs important que la question de la Plata fût mise au grand jour. M. de Mackau a montré, pièces en main, que ni les amiraux, ni le ministre du roi à Buenos-Ayres, ni notre consul à Montevideo, ne pouvaient être l'objet de justes reproches. Il n'a pas dissimulé que son intention était de bien faire comprendre aux réclamans de Montevideo, et à tous ceux qui vont chercher fortune au loin, que, s'ils veulent pouvoir compter sur la protection de la France, leur premier devoir est de ne se point mêler aux guerres civiles étrangères. M. Glais-Bizoin s'est écrié que, depuis les célèbres paroles : *l'ordre règne à Varsovie*, jamais rien d'aussi triste n'avait été dit à la tribune. Une explosion générale a fait justice d'une pareille exclamation, et a dispensé de toute réponse M. l'amiral de Mackau. La chambre avait d'ailleurs écouté l'amiral avec une faveur marquée; elle sait combien le nouveau ministre a pris à cœur la mission glorieuse d'imprimer une puissante impulsion à la marine française.

F. BONNAIRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-CINQUIÈME VOLUME

(IVe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS

XXVI

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE.
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE
DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1844

TOME VINGT-SIXIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17
1844

FERNANDE.

VII.[1]

Un des caractères les plus remarquables de notre société moderne est ce vernis extérieur à l'aide duquel chacun voile au regard de son voisin le véritable sentiment qu'il a dans le cœur; grace à la monotonie d'un langage noté jusque dans les moindres fioritures du savoir-vivre, chacun peut donner le change sur sa pensée; aussi, dans notre milieu social, le drame n'existe que dans les replis de l'ame ou devant la cour d'assises.

En effet, dans ce groupe gracieusement assis sous les branches pendantes et parfumées des lilas, des ébéniers et des acacias, il n'y a pour l'observateur, si profond qu'il soit, qu'un intérieur de famille dans son mouvement de tous les jours. Tous les visages sont calmes, toutes les bouches sont souriantes, tous les sourires joyeux. Cependant fouillez au fond des cœurs, vous y trouverez toutes les passions avec lesquelles les poètes modernes ont bâti l'édifice de leurs pièces les plus excentriques, amour, jalousie et adultère. Mais une nouvelle visite peut arriver, les valets peuvent aller et venir, rien n'aura trahi les préoccupations individuelles, qui disparaissent

(1) Voyez les livraisons des 17, 24, 31 décembre 1843, 7, 14 et 21 janvier 1844.

sous la contrainte imposée par l'usage : le visiteur croira qu'il a assisté à la réunion la plus innocente du monde; les valets se diront que leurs maîtres sont les gens les plus heureux de la terre.

C'est comme symbole des inextricables mystères du cœur humain que les Grecs inventèrent la fable du labyrinthe. Quiconque n'a point le fil d'Ariadne s'y égare indubitablement.

Cependant la nuit envahissait peu à peu l'horizon, la brise plus fraîche agitait le feuillage. Le docteur crut prudent de faire rentrer Maurice; il manifesta son désir : chacun avait intérêt au déplacement qui se fit. En conséquence, à l'instant même on regagna le château, et il fut arrêté qu'on se réunirait de nouveau dans la chambre du malade, après lui avoir laissé le temps de se remettre au lit, sa sortie étant une de ces heureuses escapades que l'on ne pardonne que parce qu'elles réussissent. Il y eut alors un de ces momens de liberté générale où chacun sent le besoin de se soustraire pour quelques instans aux convenances long-temps observées. Mme de Barthèle et Clotilde accompagnèrent Maurice jusqu'à la porte de sa chambre. Fabien et Léon tirèrent chacun un cigare de leur poche et s'enfoncèrent dans le jardin. Enfin, au moment où Mme de Neuilly entraînait Fernande vers le boudoir, M. de Montgiroux crut avoir trouvé le moment tant attendu, et se penchant à son oreille :

— Madame, lui dit-il, puis-je espérer que vous daignerez venir au bosquet où nous avons pris le café? D'ici à une demi-heure j'irai vous y attendre.

— J'irai, monsieur, répondit Fernande.

— Plaît-il? dit Mme de Neuilly en se retournant.

— Rien, madame, répondit le comte; je demandais à madame si elle retournait à Paris ce soir.

Et saluant les deux femmes, il s'éloigna pour aller rejoindre au jardin Fabien et Léon; mais à la porte du salon il rencontra Mme de Barthèle qui allait y rentrer.

— Où allez-vous, comte? dit celle-ci.

— Au jardin, madame, répondit M. de Montgiroux.

— Au jardin! êtes-vous fou, mon cher comte, et n'avez-vous point entendu ce que le docteur nous a dit de la fraîcheur de ces premières soirées de printemps?

— Mais ce qu'il en a dit, ma chère baronne, dit M. de Montgiroux, c'était pour le malade.

— Point, monsieur, point; c'était pour tout le monde. Il est donc de mon devoir de maîtresse de maison de m'emparer de votre bras,

et, en femme jalouse de votre santé, de me faire conduire près de ces dames. Où sont-elles? dans le billard ou dans la serre?

— Dans la serre, je crois.

— Allons les rejoindre.

Il n'y avait pas moyen de refuser une invitation faite de cette façon. Le pair de France obéit donc en rechignant, et se mit avec Mme de Barthèle à la recherche de Mme de Neuilly et de Fernande.

Pendant ce temps, Clotilde, qui avait laissé son mari aux mains de son valet de chambre, sortait de son appartement et descendait l'escalier le cœur rempli d'une vague tristesse. En se retrouvant seul avec elle, Maurice lui avait pris les mains, qu'il avait serrées tendrement, et s'était occupé à son tour de sa santé, lui qui depuis huit jours, taciturne et indifférent, ne lui avait pas adressé la parole, — avec la même bienveillante inquiétude qu'elle avait prise pour de l'amour et qui l'avait si long-temps maintenue dans une trompeuse sécurité. Voulait-il par ces soins l'abuser encore? la présence de la femme étrangère avait-elle produit ce retour? C'était probable. Jusque-là son ignorance des passions humaines l'avait donc faite le jouet d'une illusion. Ce qu'elle avait, dans le cœur de son mari et dans le sien, pris pour de l'amour n'était donc qu'une amitié un peu plus profane et un peu plus intime que les autres amitiés. A l'influence exercée par sa rivale, elle comprenait enfin ce que c'était qu'une véritable passion; elle n'avait pas plus inspiré d'amour à Maurice qu'elle n'en avait éprouvé pour lui. L'amour, ce n'était point cette affection calme, douce et tendre, qui les avait unis réciproquement; c'était un sentiment qui rend la vie et qui donne la mort; c'était un bonheur brûlant, terrible, immense, et en se demandant quel était ce bonheur inconnu, des pensées étranges, nouvelles et lumineuses, traversaient le cœur de Clotilde en y laissant leur trace de feu.

On comprend que, préoccupée de ces idées, fatiguée de sa contrainte de toute la journée, la jeune femme, se sentant un instant en liberté et seule avec elle-même, au lieu de rejoindre au salon le reste de la société, descendit au jardin; une fois au jardin, laissant ses pas la conduire au hasard, elle se trouva bientôt sans y songer sous le massif d'acacias et d'érables où une heure auparavant elle était assise côte à côte de Fernande et en face de son mari. C'était une mauvaise place pour ses souvenirs, dans la disposition d'esprit où elle se trouvait. Là, chacun des regards échangés par Maurice et par Fernande semblait briller de nouveau dans l'obscurité; là, chacun

des détails de cette journée, qui était loin d'être achevée, et qui cependant était déjà si bien remplie, revenait à sa pensée. Cette profonde tristesse de l'ame, qui lui venait de la blessure faite à son orgueil par l'amour de Maurice pour une autre, dégageait peu à peu son imagination des entraves du devoir. Une idée vague de ce droit, qui semble le droit général de l'humanité, une idée vague du droit de représailles se présentait à son esprit. Une image, indécise, insaisissable d'abord, vacilla sous son regard, puis bientôt passa et repassa en se dessinant chaque fois d'une manière plus nette jusqu'à ce qu'enfin elle eût reconnu dans cette ombre l'homme sur lequel, à mesure que son cœur se détachait de Maurice, sa pensée se reportait, Fabien de Rieulle, enfin.

Dans la disposition d'esprit ordinaire et avec le portrait que nous avons fait de Fabien et de Maurice, toute femme distinguée eût sans doute préféré le second au premier; mais Clotilde n'en était plus à ce point où l'esprit juge sainement; une fois l'équilibre de la raison dérangé par le trouble du cœur, on en vient à ne plus comprendre la cause de certaines passions. A ses yeux, Fabien se présentait comme un homme amoureux d'elle, Maurice comme un homme qui ne l'avait jamais aimée. Cet amour qu'elle rêvait maintenant, depuis que Fernande et Maurice lui avaient fait comprendre ce que c'était que l'amour, le cœur de Fabien le lui promettait. Ces émotions sans lesquelles il n'y a point d'existence, parce qu'elles seules font sentir qu'on existe, Fabien pouvait les lui donner.

Clotilde en était là de ses sensations intérieures, lorsqu'un léger bruit se fit entendre derrière elle; elle tressaillit; ce bruit, c'était sa vision qui se faisait réalité. Sans qu'elle eût besoin de se retourner et de voir, elle sentit qu'un homme s'approchait, et au battement de son cœur elle comprit que cet homme était Fabien. Son premier mouvement fut de se lever pour fuir, mais il lui sembla que ses pieds avaient pris racine au sol, et qu'elle tomberait si elle essayait de faire un seul pas. D'ailleurs la voix de Fabien l'arrêta.

— Madame, lui dit-il, il y a vraiment des circonstances où le hasard ressemble à une providence, je n'ose pas dire à une sympathie : je me sens entraîné par un besoin irrésistible de revoir le lieu où je vous ai vue tout à l'heure, et je vous y trouve. Y aurait-il donc en ce monde une pensée qui nous serait commune? En ce cas, moi qui me croyais tout à l'heure le plus malheureux des hommes, j'aurais au contraire des actions de graces à rendre au ciel.

— Monsieur, répondit Clotilde toute troublée, je quittais mon

mari, et j'étais venue chercher ici un moment de solitude dont j'avais besoin: permettez donc que je me retire.

—Eh! madame, dit Fabien, la solitude existe pour deux aussi bien que pour un; que faut-il pour cela? que les deux cœurs aient une seule pensée, voilà tout. Or, si mon cœur se fait le reflet du vôtre, vous êtes encore seule, quoique nous soyions deux.

—Pour que cela fût ainsi, dit Clotilde, il faudrait que vous sussiez ce qui se passe dans mon cœur.

— Croyez-vous, madame, que vous en soyez venue à cet âge de la vie où l'on dérobe ses impressions aux yeux de l'homme intéressé à les connaître? Oh! non, heureusement, vous êtes encore trop chaste et trop pure pour cela, et je lis dans votre cœur comme dans un beau livre tout ouvert.

— Eh bien! monsieur, qu'y voyez-vous, si ce n'est une profonde tristesse?

— Oui, sans doute tout effet a une cause, et je remonte à cette cause.

Clotilde tressaillit, car elle sentit que Fabien approchait le doigt de cette plaie vive et saignante qu'elle venait de découvrir au dedans d'elle-même.

— Vous êtes triste, madame, continua Fabien, parce que le premier besoin d'une femme jeune et belle est d'aimer et d'être aimée, vous êtes triste parce que vous vous êtes aperçue que vous n'étiez pas aimée comme vous aviez cru l'être, et que vous-même n'aimez point ainsi que vous croyiez aimer, parce qu'enfin, en voyant aujourd'hui sous vos yeux devant vous Fernande et Maurice, vous avez compris le véritable amour par la joie et par la souffrance des autres.

Clotilde regarda Fabien avec une espèce de terreur; il était impossible de lire plus profondément et plus juste dans sa pensée, que ne venait de le faire M. de Rieulle.

—Monsieur, dit-elle, incapable de dissimuler l'émotion qu'elle éprouvait, qui donc vous a donné ce pouvoir étrange?

—De lire dans vos sentimens, madame? un amour profond et véritable, un amour comme vous méritiez d'en faire naître un.

—Oh! monsieur, par pitié, je vous en prie, s'écria la jeune femme en rappelant toutes ses forces, et en faisant un mouvement pour s'éloigner.

—De la pitié! reprit Fabien en baissant la voix pour donner par le mystère plus d'entraînement à ses paroles; de la pitié! et en a-t-il eu pour vous, lui? Mari d'une femme charmante, dont il a juré en face de Dieu de faire le bonheur, il l'abandonne, et pour qui? pour

une autre femme, qui lui présente, non pas l'équivalent de ce qu'il perd, une seconde Clotilde n'existe pas, non, il l'abandonne pour une courtisane; pendant trois mois, il n'a de repos, de bonheur, de joie qu'auprès d'elle; elle le quitte, et avec l'amour de cette femme sa vie à lui s'en va; vous que tout rattache à sa vie, de ce moment, vous n'êtes plus rien dans sa vie. Malgré le dévouement de sa femme, malgré l'amour de sa mère, il va mourir; il a déjà dit adieu à la création, déjà ses yeux sont à moitié fermés, déjà vous êtes à demi vêtues de deuil : sa maîtresse bien-aimée apparaît, et pour elle seulement il consent à revivre, pour elle seulement il a des regards, pour elle seulement il a un cœur. Pourquoi donc alors vous dont il ne se souvient pas, vous souviendriez-vous de lui? pourquoi donc le lien qu'il brise vous enchaîne-t-il encore? et pourquoi, quand vous n'avez qu'à étendre la main pour trouver un amour que votre cœur lui a demandé vainement, quand je vous offre, par mon dévouement le plus absolu, de vous rendre ce qu'il vous a ôté, pourquoi vous effrayer, pourquoi craindre, pourquoi me repousser?

— Oh! monsieur, monsieur, murmura Clotilde, imprimant à ses paroles un accent plus sourd encore que celui de Fabien; monsieur, ne parlez pas ainsi, je vous en conjure, Maurice est votre ami, et je suis sa femme.

— Et n'ai-je point respecté les devoirs de l'ami, madame, tant que Maurice a respecté vis-à-vis de vous ceux de l'époux? Croyez-vous que je vous aime depuis trois mois seulement? Croyez-vous que cet amour me soit venu tout à coup en voyant vos larmes, en approfondissant votre tristesse? Non, madame, détrompez-vous, je vous aime depuis que je vous ai vue; seulement je vous croyais heureuse comme vous méritez de l'être. Je savais la liaison de Maurice avec Fernande; vous ai-je par un seul mot, par une seule parole, laissé soupçonner la trahison de Maurice? Non, madame, rendez-moi plus de justice : c'est quand toute mesure a été rompue, que j'ai rompu le silence; c'est quand vous avez eu la preuve irrécusable que l'amour de Maurice ne vous appartenait plus, que je vous ai parlé de mon amour; et encore, à l'heure qu'il est, qu'est-ce que je vous demande? d'avoir en moi la confiance que vous auriez dans un frère; de vous reposer sur moi comme vous vous reposeriez sur un ami, de me laisser vous aimer, de me laisser vous le dire; voilà tout. Vous ne répondrez pas à ce sentiment si vous le voulez, mais vous saurez au moins qu'en échange d'un cœur ingrat vous aurez trouvé un cœur tout dévoué.

— Laissez-moi partir, monsieur, dit Clotilde, essayant de dégager sa main de celle du jeune homme; laissez-moi le rejoindre. En vous écoutant plus long-temps, je sens que nous serions coupables tous les deux.

— Coupables? reprit Fabien. Oui, sans doute, nous le serions, si l'amour de votre mari, en vous donnant le bonheur, nous défendait l'espérance. Mais il n'en est point ainsi, heureusement. Sa folle passion pour cette femme vous rend toute liberté; accordez-moi donc encore quelques instans. Eh! mon Dieu! qui sait quand je vous reverrai, quand je vous trouverai seule, quand cette bienheureuse occasion me sera donnée de vous dire tout ce que je vous dis?

— Monsieur, monsieur, dit la jeune femme, au nom du ciel! laissez-moi; il fait nuit close, il n'est point convenable que nous soyons seuls ici. Laissez-moi retourner près de Maurice, je vous en supplie.

— Près de Maurice! croyez-vous qu'il vous attende? Retourner près de Maurice! pourquoi faire? Pour gêner ses regards, pour le contraindre? Non, non. Une autre est près de Maurice à cette heure, une autre le console, une autre le rend à la vie.

— Vous vous trompez, monsieur, dit derrière Fabien une voix grave et calme; cette autre est ici.

Fabien et Clotilde jetèrent ensemble un cri de surprise.

— Fernande! s'écria Clotilde.

— Vous nous écoutiez, madame? dit Fabien.

— Dites que je vous ai entendus sans le vouloir, dit Fernande avec une assurance de maintien qui imposa le respect même à la femme du monde, et alors je suis venue.

— Fernande, dit Fabien d'un ton railleur, votre place n'est pas ici, vous le savez bien; votre place est près de Maurice.

— Ma place est partout où je puis être utile, et en ce moment ma place est ici.

— C'est pour Maurice qu'on vous a fait venir, dit Fabien, et non pour un autre.

— Eh bien! c'est Maurice que je garde. Ce matin je lui ai sauvé la vie, ce soir je lui sauverai l'honneur.

— Je ne vous comprends pas, madame, dit Fabien impatienté, ni Mme de Barthèle non plus.

— Que vous ne me compreniez pas, vous, monsieur de Rieulle, c'est possible, dit Fernande, mais Mme de Barthèle me comprendra.

j'en suis sûre, car je lui parlerai au nom de ce qu'il y a de plus sacré en ce monde.

— Fernande moraliste!

— Et pourquoi pas, monsieur de Rieulle? De quelque bouche que vienne la vérité, c'est toujours la vérité. Or, écoutez-moi, madame de Barthèle. La femme qui a donné sa foi devant un magistrat, la femme qui a pris Dieu et les hommes à témoin de sa fidélité, cette femme-là, quand elle se parjure, descend plus bas que la courtisane, car elle se fait adultère.

— Oh oui! oui, vous avez raison, Fernande, s'écria Clotilde, oui, vous avez raison, car ma conscience me disait ce que votre bouche me dit.

— Fernande, vous devenez folle, murmura Fabien à demi-voix, et en saisissant la main de la courtisane; mais celle-ci, sans se laisser intimider ni par le geste, ni par la parole, quoique tous deux continssent une menace, se retourna vers lui :

— Vous avez donc oublié, continua-t-elle, que si le séducteur de la jeune fille peut quelquefois réparer sa faute, jamais le corrupteur de la femme mariée n'a le droit de racheter son crime? Une jeune fille qui tombe dans le piége n'est qu'une fille déshonorée, une femme qui glisse dans l'abîme est une femme perdue.

— Oh! madame, madame, s'écria Clotilde en joignant les mains, que me dites-vous là? mon Dieu!

— Vous vous trompez, madame, dit Fernande avec l'accent d'une douce et profonde pitié. Aucune des paroles que je prononce ne s'adresse à vous, et si quelque expression sortie de ma bouche a porté atteinte au respect que je dois à l'honnête femme, je vous en demande pardon. C'est à M. de Rieulle que je parle, et, vous le voyez, madame, c'est M. de Rieulle qui n'ose me répondre.

— Parce que votre audace me rend muet de surprise, dit Fabien.

— Mon audace! Oui, je sais que tout le monde ne l'aurait pas, cette audace. Mais mon mérite n'est pas grand de vous parler ainsi, monsieur. Quel mal pouvez-vous me faire, à moi? Dire que vous avez été mon amant? Ce sera un mensonge, c'est vrai; mais ce mensonge, qui déshonorerait toute autre, ne me fera d'autre mal que de me mettre un peu plus à la mode, voilà tout. Non, votre puissance, si terrible contre les femmes du monde qui ont un mari, une mère, une famille à qui elles sont obligées de rendre compte de leurs actions, échoue contre moi, qui, seule et isolée, ne dois compte de ma

conduite qu'à Dieu. C'est pourquoi je me place hardiment entre vous et Mme de Barthèle, c'est pourquoi je lui dis : En écoutant cet homme, vous alliez vous perdre; venez avec moi, et je vais vous sauver.

Et en disant ces mots Fernande saisit la main de Clotilde et l'entraîna, tandis que Fabien, immobile d'étonnement et de dépit, demeurait à la même place.

Mais à peine avaient-elles fait cinquante pas que Fernande sentit que Clotilde faiblissait; alors elle entoura la taille de Mme de Barthèle de son bras, et comme en ce moment la lune se dégageait d'un nuage, les deux femmes purent se comprendre dans un coup d'œil rapide par l'altération de leurs traits. Toutes deux portaient sur leur visage les traces d'une vive émotion. Clotilde tremblait de crainte, Fernande d'enthousiasme, car elle sentait que Dieu l'avait choisie dans sa bassesse, et qu'elle allait rendre à toute une famille plus qu'elle n'avait failli lui enlever.

— Au nom de votre mari, madame, au nom de votre mère, reprenez des forces, dit Fernande, et surtout fiez-vous à moi. Moi aussi j'ai prêté l'oreille à des discours pareils à ceux que vous venez d'entendre, et je suis aujourd'hui ce que l'on appelle une femme perdue. Ce qu'on a fait de moi, il ne faut pas qu'on le fasse de vous, car vous êtes mariée, vous; vous n'avez pas l'excuse d'être seule. Ah! n'allez pas croire, madame, à cette fatale maxime, que vous êtes autorisée à faillir parce que votre mari a failli. Votre devoir à vous, femme du monde portant un beau et grand nom qui n'est pas le vôtre, mais celui de l'homme à qui vous avez dévoué votre existencee, est de pleurer en silence, de vous réfugier dans la pureté de votre vie, et là de prier, d'espérer et d'attendre.

— Ah! madame, vous êtes un ange envoyé du ciel pour me guider et pour me soutenir. Oh! comment reconnaîtrai-je jamais tout ce que vous avez fait pour Maurice, tout ce que vous faites pour moi?

— En restant fidèle à celui que je vous ai rendu, en comprenant qu'il est aussi supérieur aux autres hommes que vous l'êtes, vous, madame, aux autres femmes. Soyez tranquille; Maurice, un instant égaré, reviendra à vous. Que vous reprochait-il? De ne pas savoir aimer? Eh bien! vous lui prouverez que vous avez un cœur digne de comprendre et de ressentir tout ce que Dieu a mis dans le sien.

— Ah! madame, s'écria Clotilde, qui vous donne donc ce pouvoir sur moi, que je sois prête à vous obéir? Mon Dieu! mon Dieu! quelle femme êtes-vous donc?

— Voulez-vous le savoir? dit Fernande avec une profonde tristesse.

— Oh! oui, s'écria Clotilde, oui. Il y aura pour moi sans doute quelque enseignement dans ce que vous me direz.

— Et pour moi quelque soulagement, car vous me plaindrez : ce sera la première fois depuis cinq ans que j'aurai demandé des larmes, que j'aurai invoqué la pitié, et cependant, depuis cinq ans, Dieu sait que j'en ai eu bien besoin.

— Oh! que je vous rende donc quelque chose en échange de tout ce que vous faites pour moi, madame, s'écria Clotilde; venez, venez, j'ai hâte de vous consoler à mon tour.

Et ce fut alors Clotilde qui saisit la main de Fernande, et qui l'entraîna vers l'aile du château opposée à celle où se trouvaient Mme de Neuilly, Mme de Barthèle, et M. de Montgiroux.

Elles entrèrent dans une espèce de boudoir faiblement éclairé par une lampe d'albâtre. Clotilde ferma la porte pour que nul ne vînt interrompre la confidence qu'elle allait recevoir, et revenant s'asseoir près de Fernande :

— Parlez, dit-elle, j'écoute.

VIII.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Fernande demeura immobile et le front baissé; enfin, comme si elle eût pris sur elle-même de commencer la pénible confidence qu'elle avait demandé à faire, elle releva la tête :

— Ne croyez pas, madame, dit-elle, que je veuille faire excuser ma conduite en me parant de qualités que je n'ai pas, ou en inventant des périls que je n'ai point courus, dit Fernande. Non, personne n'est pour moi, croyez-le bien, plus sévère que je ne le suis moi-même; mais il est bien rare qu'une femme distinguée devienne un sujet de scandale, sans rester aux yeux qui regardent le fond des choses un objet de compassion; il est bien rare qu'une femme tombe sans qu'on la pousse; sa faute est toujours le crime d'un autre, les circonstances seules font le blâme ou la pitié. On nous forme à la grace, on développe des facultés qui n'ont d'autre but que de nous faire briller aux yeux du monde; l'éducation nous rend plus futiles et plus frivoles encore que la nature ne nous avait faites. Il semble, en nous élevant, qu'on nous élève pour un avenir de bonheur éternel et

assuré; puis, tout à coup le malheur vient, et l'on nous demande les vertus nécessaires pour lutter contre ce malheur dont on ne nous avait jamais parlé. C'est à la fois de l'injustice et de la cruauté; l'ignorance du danger détruit le libre arbitre. Privée dès le berceau de la tendresse d'une mère, confiée à des mains mercenaires, je ne connus jamais ces soins attentifs qui disposent favorablement la jeune fille à la destinée de la femme, c'est-à-dire au devoir et à la soumission. L'indifférence des étrangers influe sur nous, surtout parce qu'elle nous isole; les liens de la parenté, la hiérarchie du sang, sont dans la maison paternelle, pour nos premières années, ce qu'ils durent être dans la société pour l'enfance du monde, le sacerdoce de tous les momens, la magistrature intime, la royauté naturelle. Ils nous accoutument de bonne heure au droit par le devoir, à l'autorité par l'obéissance, et dans la vieille tourelle où je suis née, au fond de cette Bretagne où les usages du passé se transmettent si fidèlement, où les traditions des âges révolus, pâles comme des fantômes, apparaissent encore dans les âges présens, jamais le grand fauteuil héréditaire, trône de la famille, ne m'offrit aux époques solennelles de l'année le tableau d'un père et d'une mère qui tendent les bras à leur enfant, qui l'encouragent d'un regard humide de larmes, qui lui prennent des mains le bouquet que le jardinier a cueilli pour leur fête, et qui écoutent en souriant les vers que le maître d'école ou le curé ont composés pour cette grande occasion. Non, jamais l'année n'a fini pour moi dans la frémissante impatience de voir venir le jour du lendemain, afin d'ouvrir l'année suivante par l'accomplissement d'un acte pieux. Hélas! l'enfant qui ne peut commencer sa journée par demander à Dieu de longues journées pour ses parens est voué au malheur dès le berceau. Le ciel est sourd à la voix de quiconque ne prie que pour soi : c'est un arrêt de la fatalité. Par qui cet arrêt a-t-il été rendu? je l'ignore; mais il a pesé sur moi, j'y crois, et je courbe ma tête, ne sachant pas à quel tribunal en appeler.

Ce que je sais de ma famille par les femmes qui soignèrent mon enfance, c'est une transmission vague et incertaine concernant mon père et ma mère, transmission qui devient pieuse et authentique à mesure qu'on remonte dans le passé. Depuis l'échafaud révolutionnaire où monta mon aïeul, jusqu'au temps de l'indépendance bretonne où brillèrent mes ancêtres, la gloire du vieux château de Mormant apparaît rayonnante dans la brume des légendes et des traditions, et je fus bercée, je me le rappelle, par des récits d'histoire poétiques comme des contes de fées. C'est qu'en effet le fief avait eu

ses temps héroïques, et que les actions d'éclat des sires de Mormant, chantées par les poètes, étaient devenues la chanson de la veillée dans la chaumière du pauvre. C'est ainsi que les cœurs simples et droits des paysans bretons prolongent la reconnaissance; et, tandis que les novateurs des villes renient toujours le passé pour escompter l'avenir, eux se font de ce passé traditionnel une seconde religion.

Je vous dirai donc mes souvenirs tels que je les retrouverai dans ma mémoire.

Resté seul de sa famille en 93, protégé qu'il était sans doute par sa jeunesse, mon père dut vivre obscur et céder au gouvernement de son époque. La Bretagne tranquille, il prit les armes pour servir la France, et lorsque les princes de la maison de Bourbon vinrent en 1814 relever l'espoir des anciennes familles, le colonel Mormant, déjà vétéran de la vieille armée, quoiqu'il eût trente ans à peine, paré de son titre de marquis, qu'il reprenait en même temps que ses vieilles armoiries, reçut à la cour l'accueil le plus flatteur.

Ce retour des Bourbons, cet accueil inespéré, qui promettaient à mon père un prompt avancement, et par conséquent un brillant avenir, ne lui firent point oublier les promesses qu'il avait faites avant la campagne de 1814. Il demanda un congé, revint en Bretagne, et retrouva la jeune fille noble et pauvre à laquelle lui-même il avait, un an auparavant, engagé sa foi. Pendant quelques jours le vieux château se ranima donc aux fêtes du mariage. La gloire militaire de l'empire ajoutait un nouvel éclat aux vestiges de la vieille monarchie; le cœur féodal s'enorgueillissait de supporter les croix données par le poétique et national usurpateur. Tout présageait aux jeunes époux un avenir riche comme le passé, et l'on ne savait quel bonheur leur souhaiter que la réalité ne dût dépasser.

Mon père conduisit sa femme à la cour. On lui fit un gracieux accueil; Mme la Dauphine l'attacha à sa personne, et mon père alla rejoindre son régiment, avec la promesse d'une lieutenance générale.

Un jour, la nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe Juan retentit par toute la France. Mon père accourut à l'instant même à Paris et se mit aux ordres du roi. On sait comment l'élan général du pays combattit le dévouement de quelques fidèles serviteurs. Le 16 mars, mon père fit partir la marquise pour la Bretagne, et le 19 il partit lui-même, accompagnant son roi exilé.

Trois mois après, mon père rentra en France, mais ma mère était morte en me mettant au monde, et il ne trouva plus que sa tombe et mon berceau.

— Hélas! dit Clotilde en interrompant Fernande; il existe entre nos malheurs, madame, une triste conformité. Comme vous je suis orpheline, comme vous je perdis ma mère, à la même époque et dans des circonstances semblables.

— Oui, mais vos malheurs s'arrêtent là, madame, reprit Fernande en interrompant à son tour Clotilde, la richesse et les soins d'une famille empressée autour de l'orpheline les ont réparés. Voilà où la similitude cesse entre vous et moi, heureusement pour vous.

La douleur éloigna bientôt mon père d'une maison attristée par la mort. Seule j'y restai comme un gage d'espérance; mon père était revenu demander à Paris les distractions d'une grande ville, les agitations de la vie politique, les luttes de la faveur. Jeune encore, ayant de beaux souvenirs dans l'armée, mon père jouit alors de toutes les prérogatives que l'époque accordait aux rejetons des vieilles familles illustrés par une gloire récente, aux vieux noms rajeunis par la victoire. Il n'y avait plus de guerre, le guerrier se fit courtisan, joua son rôle dans l'histoire de la restauration, alla représenter son roi dans les cours étrangères, lutta de finesse ne pouvant plus lutter de courage, se fit une réputation dans la diplomatie comme il s'en était fait une dans les armes; et moi, pauvre enfant dont lui seul connaissait l'existence, dont lui seul se souvenait de temps en temps, je recevais de loin en loin une visite, une caresse; tout cela si rapide, qu'à peine dans les premiers temps de la vie je me souviens d'avoir vu mon père. Au reste, ce n'est point un reproche que je lui adresse, de plus fréquentes apparitions lui étaient impossibles. Sans doute il en souffrait plus que moi, qui ne savais point encore ce que c'était que de souffrir; mais il espérait que les saintes et pieuses traditions de la Bretagne protégeraient mon enfance et me conserveraient telle qu'il souhaitait que je restasse, jusqu'au moment où il deviendrait nécessaire de m'initier aux enseignemens du monde. La vieille et digne femme à qui sa prudence m'avait confiée était une ancienne religieuse que la révolution avait tirée du cloître, où elle aurait dû passer sa vie. L'éducation élémentaire qu'elle avait reçue elle-même était la seule qu'elle pût me donner; mais sa piété sincère, la droiture de son esprit, la bonté de son cœur, devaient prédisposer ma jeune intelligence à recevoir plus tard les riches superfluités de l'éducation et me prémunir à l'avance contre les dangers qui s'y trouvent attachés.

Un matin sœur Ursule, c'était ainsi qu'on appelait la religieuse, entra dans ma chambre en pleurant :

— Oh ! ma pauvre enfant ! dit-elle, il faut nous quitter.

Je me rappelle que je pleurai, non pas que je comprisse ce que c'était que de se quitter, mais parce que je voyais pleurer. Ce sont les premières larmes dont je me souvienne.

On m'habilla pour aller à l'église : c'était le jour de la fête des morts. Le ciel était gris et sombre, l'air était humide et froid, la cloche de l'église tintait lentement, et tous les habitans du village, vêtus de leurs habits de deuil, se rendaient au cimetière. Sœur Ursule m'y conduisit avec les autres. Arrivée à la tombe de ma mère, elle me dit de m'agenouiller et de lui dire adieu. J'obéis, je fis ma prière, puis j'approchai mes lèvres de la pierre, que je baisai.

Je n'allais plus même avoir cette pierre pour me conseiller. Le vieux manoir passait en des mains étrangères, comme déjà j'y étais passée moi-même. Mon père avait été forcé de vendre l'héritage de ses pères : le château de Mormant n'appartenait plus au marquis de Mormant.

Tandis que les bons villageois, avertis de mon départ, jetaient sur la pauvre orpheline un regard de tristesse, manifestant leurs regrets, formant des vœux pour mon bonheur, moi, j'étais instinctivement émue de me sentir déjà un objet de pitié. L'idée de quitter la maison maternelle m'agitait comme un malheur vague et inconnu; je regardais d'un œil avide, et comme s'ils eussent pour la dernière fois formé à mes regards un magnifique tableau, la croix sculptée du cimetière, la toiture élancée du château, et les beaux arbres qui dressaient si haut leurs branches dégarnies de feuillage. Pour la première fois, ces arbres imposaient à ma jeune imagination cette sorte de crainte respectueuse qui vit long-temps dans la mémoire, et dont, après quinze ans, je ressens encore l'impression, comme au jour où je les vis, pour y attacher les premiers regrets de mon ame, pour y laisser la trace du passage d'une vie pure et sans larmes à la vie terrible qui m'était réservée.

Je revins du cimetière au château. Tout le long de la route, les petites filles du village qui étaient admises à jouer avec moi s'avançaient à ma rencontre, me faisaient la révérence, et me souhaitaient un bon voyage. Sœur Ursule me disait de les embrasser, et je les embrassais.

Une voiture m'attendait dans la cour du château; comme je n'avais encore rien pris, on me fit entrer dans la salle à manger, où le déjeuner était servi. Une figure nouvelle s'y trouvait; c'était la gouvernante qui m'était destinée, et qui devait succéder à sœur Ursule.

Je mangeai peu et pleurai beaucoup; puis, le déjeuner fini, j'embrassai une dernière fois tout le monde, et je montai en voiture. Tout le village était rassemblé pour me voir partir. Au moment où le postillon fouetta ses chevaux, toutes mes petites amies me jetèrent leurs bouquets. Singulier présage, ces bouquets étaient composés entièrement de branches de cyprès cueillies dans le cimetière; pour des fleurs, il n'y en avait plus.

L'enfant que le marquis de Mormant vit arriver à Paris et qu'il reçut dans ses bras en descendant de la chaise de poste dut à peu près répondre à toutes ses espérances. J'étais naïve sans niaiserie, docile par discernement; je comprenais vite, et néanmoins je recevais toutes les impressions nouvelles sans m'y livrer étourdiment : j'allais de mes idées à celles qu'on me suggérait, d'après la logique des sens, sous la direction d'un esprit qu'on n'avait point encore faussé. Enfin, j'étais plus émue que surprise de la différence des habitudes, des usages et des objets. Je m'ouvrais pour ainsi dire à la vie comme une fleur s'ouvre aux rayons du soleil, par l'effet d'une végétation naturelle.

Et cependant que de contrastes!

Dans ce vieux château féodal où nous étions au-dessus de tous, où jadis le seigneur avait son droit de justice haute et basse, l'espace donnait partout l'idée de la puissance. A l'extérieur, tout était grand : château, parc, forêts, terres, landes, bruyères; à l'intérieur, tout était fort, le bois y semblait indestructible comme le fer : les poutres sculptées des grandes salles, les panneaux des murailles, les colonnes aux torses contrariés, les meubles à figures fantastiques, imposaient par leur caractère une sorte de respect pour celui à qui toutes ces choses appartenaient. Là, l'inégalité des conditions était tranchée comme au moyen-âge : les serviteurs avec leurs longs cheveux, les servantes avec leurs coiffes de toile grise, semblaient avouer humblement une condition dont au reste ils n'étaient point humiliés, parce que c'était celle de leurs pères. Aussi la parole du maître était-elle toujours douce et pleine de bonhomie, car il comprenait qu'il n'avait aucune résistance à faire plier. Là le commandement n'avait rien de hautain, l'obéissance n'avait rien de servile; tous les dimanches, maîtres et domestiques, agenouillés à l'église, redevenaient pour une heure égaux devant Dieu, confondant leurs ames dans le même élan, et demandant au seul seigneur réel, par les pieuses paroles de l'oraison dominicale, le pain de chaque jour et le pardon des offenses. Puis la vie grasse et abondante pour tous,

des étables richement garnies, une basse-cour retentissante, des chevaux nombreux; le sol fertilisé partout où il pouvait l'être, des fleurs, des fruits, l'air, le ciel; — l'hiver, autour d'un large foyer brûlant, le lin filé pour l'usage de la maison; les chants, les contes, les histoires, la poésie des hommes; — l'été, la réunion sous la feuillée, les brises du soir, le ramage des oiseaux, le parfum de l'Océan lointain, la poésie de Dieu.

Voilà dans quel centre s'étaient écoulées les six premières années de mon enfance.

A Paris, dans une maison à six étages qui contenait un monde, mon père occupait, rue Taitbout, au milieu de demeures étrangères, un second étage dont les fenêtres donnaient d'un côté sur la rue, de l'autre sur la cour. Deux valets revêtus d'une riche livrée se tenaient dans une étroite antichambre. Un salon qui aurait à peine contenu vingt personnes, et deux autres chambres, formaient l'ensemble de cette habitation, mesquine dans ses proportions, mais enrichie par l'or, la soie, les glaces, les peintures, les meubles fragiles. Là jamais de brise du soir ni du matin; des senteurs factices renouvelaient l'air. Jamais d'aurore ni de crépuscule; un jour gris et pâle le matin, ou l'éclat des lampes et des bougies le soir. Cependant ceux qui venaient voir mon père, lui faisaient des complimens sur son appartement, et lui disaient qu'il était bien logé.

Hélas! c'était pour soutenir ce luxe, que le marquis de Mormant avait vendu l'héritage de ses pères, et en cela tout le monde lui donnait raison, car un fils de France allait défendre en Espagne le système politique d'après lequel il devait régner lui-même. Le marquis de Mormant donnait sa démission de diplomate, et redevenait le général de Mormant; mon père devait faire partie de l'expédition, il lui fallait des équipages, le train de son rang. La nécessité de se montrer en vrai gentilhomme, le désir de rester dans les bonnes graces de la cour, cet orgueil si naturel aux grands seigneurs qui ne veulent jamais recourir aux autres, et prétendent tout tirer d'eux-mêmes, avaient fait passer en la possession d'un riche roturier, d'un bourgeois enrichi, le manoir aristocratique; le besoin d'être riche élevait une famille et en abaissait une autre. Moi, enfant déshéritée, à la veille d'être orpheline, j'allais me préparer, dans un pensionnat, à la vie incertaine et dangereuse qui attend dans la société moderne la fille pauvre appauvrie encore par un grand nom.

Ce fut dans cette pension que commencèrent, sinon mes premières douleurs, du moins mes premières hontes; là plus de parens, par

conséquent plus de refuge, déjà des distinctions, déjà des préférences en faveur de la toute-puissance de l'or; là je fus initiée peu à peu par le babil de mes compagnes à cette triste science du monde qui resserre les limites de la volonté, qui apprend à modérer ses désirs, qui marque à chacune, à côté de la place que lui a faite la naissance, la place que la fortune lui fait. Des filles de banquiers, de notaires, d'avoués, qui avaient un comptoir ou une étude en dot, s'y délectaient à dix ans de l'avenir doré qui les attendait. Moi seule je ne pouvais parler ni du passé ni de l'avenir : le passé, c'était le vieux château de Bretagne qui ne nous appartenait plus; l'avenir, c'était une campagne que l'on annonçait comme meurtrière, et dans laquelle mon père pouvait être tué.

Mon père partit; je reçus deux lettres de lui, une de Bayonne, l'autre de Madrid; ce sont les seules que je possède, puis je fus bien long-temps sans recevoir de nouvelles.

Seulement je m'aperçus qu'à partir d'une certain moment, maîtres et maîtresses changèrent à mon égard, la pitié sembla succéder au devoir. On me regardait avec commisération, et l'on murmurait : Pauvre enfant.

Un jour, une de mes compagnes s'approcha de moi, et me dit :

— Tu ne sais pas, Fernande? ton papa est mort.

Dès-lors tout me fut expliqué. On ignorait si mon père avait laissé quelque fortune, et si ma pension serait payée; en attendant, on me traitait déjà comme si j'étais à la charge de la communauté. Il ne faut jamais être en retard de mauvais procédés envers les malheureux,

Mon père, blessé à mort devant Cadix, avait eu le temps d'écrire un testament; dans ce testament, il me donna pour tuteur le comte de C..., son frère d'armes, me recommanda au prince dans les bras duquel il rendit le dernier soupir; puis, comme un gentilhomme du temps passé, il quitta la vie en faisant une prière.

Une année à peu près s'écoula, pendant laquelle je fus abreuvée de toutes les amertumes et de toutes les humiliations qui peuvent s'attacher à une orpheline; puis, au bout de cette année, l'intendant du comte de C... se présenta à la pension, paya pour moi, donna une gratification aux maîtresses et aux sous-maîtresses, ce qui ne se faisait même pas pour les filles de duc, et m'emmena chez le comte.

J'avais pleuré le jour où j'avais appris la mort de mon père, mais bientôt mes larmes s'étaient taries; le coup qui m'avait frappée avait

comme assourdi toutes mes facultés, et, pendant quelque temps, j'étais restée dans un état voisin de l'idiotisme. En face d'un homme qui me parlait de mon père, qui me racontait les détails de sa mort, mes larmes revinrent, je pleurai de nouveau. Cependant la voix de cet homme n'arrivait pas à mon cœur, et mon regard, avec un sentiment de crainte profonde, se baissait sous le sien.

Le comte de C... était un homme de quarante à quarante-cinq ans à peu près; ses manières annonçaient l'habitude du commandement; les lignes pures de son visage disparaissaïent sous des traits fortement contractés, et cette physionomie mâle lui avait valu dans sa jeunesse une réputation de beauté qu'il gardait encore dans son âge mûr.

Il me regarda long-temps sans que la vue de ma jeunesse et de mes larmes changeassent en rien l'expression de ses traits; enfin, prenant mes deux mains dans les siennes et m'attirant à lui par un mouvement auquel je résistai instinctivement :

— Mon enfant, dit-il, vous ne retournerez plus à votre pension; son altesse M. le duc d'Angoulême vient d'ordonner que vous soyez admise à la maison royale de Saint-Denis, et c'est moi, votre tuteur, qui désormais vous servirai de père; vous m'écrirez toutes les fois que vous aurez quelque chose à m'apprendre ou à me demander, je pourvoirai à tous vos besoins comme j'en ai fait la promesse à votre père mourant, et j'espère que vous mériterez par votre conduite la haute protection dont vous honore le prince.

Je fis une révérence profonde, puis une seconde fois mes larmes se tarirent dans mes yeux. Le comte m'annonça que nous allions monter en voiture.

Deux heures après, la surintendante des filles de la Légion-d'Honneur m'accueillit d'un air plein de bonté. A partir de ce moment, j'étais une de ses filles d'adoption.

Fernande poussa un soupir, baissa la tête et garda un moment le silence, comme si elle avait besoin de reprendre de nouvelles forces pour continuer son récit.

IX.

C'est un temps si doux et si charmant que celui de la jeunesse, reprit Fernande en sortant tout à coup du rêve de ses souvenirs, qu'il n'est jamais inutile, dans quelque situation de la vie que l'on se trouve, d'y retremper son ame. A Saint-Denis, j'étais heureuse et

fière d'être aimée, de partager les illusions des autres, de conserver leurs espérances, de recevoir mes impressions d'après les leurs; mais, par ce contre-coup, le sentiment de mon infortune m'intimidait : forcée de me faire une famille par les relations de l'amitié, je devais nécessairement avoir plus de qualités ou de défauts que mes compagnes, jeunes filles caressées par de riantes promesses, et qu'attendaient au seuil de cette maison les réalités d'une existence, sinon exempte de trouble, du moins préparée avec prudence par les soins et la tendresse de leurs parens. Ma nature me soutint heureusement dans mes bonnes dispositions; sous les regards de nos maîtresses, je grandissais en profitant de la sage éducation que le fondateur de cet établissement avait lui-même méditée, car le génie organisateur de Napoléon se révèle à Saint-Denis comme partout pour l'ordre et par l'ordre. On me citait, et, constamment encouragée par les succès, je dépassais le but qui m'avait été fixé. Pour toute chose, hélas! ajouta Fernande avec un triste sourire, il était dans ma destinée d'aller plus loin que les autres.

Quand l'empereur fonda l'établissement des filles de la Légion-d'Honneur, il dit au soldat : — Si tu es brave, tu auras la croix; alors, pauvre ou riche, général ou soldat, tu pourras mourir tranquille, car tes enfans auront un père. — C'était donc l'utile, c'était donc le nécessaire, qu'il avait assuré aux filles pauvres, et pas davantage, car leur promettre ou leur assurer davantage, c'était les élever au-dessus de leur état. Sous la restauration, beaucoup de nobles familles manquaient du nécessaire et de l'utile, et cependant ce fut à cette époque que les vanités mondaines se glissèrent dans l'asile ouvert aux orphelines par la reconnaissance du guerrier. La loi salique, en nous excluant du trône, ne nous préserve pas de l'ambition de régner par l'influence de notre esprit ou de notre beauté; la femme ne porte de titre que celui de son mari, et par conséquent elle achète ce titre au prix de sa liberté; mais ses filles ont dans le berceau des langes armoriés et jouent avec les perles et les fleurons d'une couronne. Si dans les salles d'étude de la royale maison, si dans les dortoirs, tout restait conforme aux règlemens dictés par le soldat couronné, les cours et les jardins avaient des échos qui répétaient l'agitation de la grande ville; le babillage enfantin, qui n'était que le reflet des causeries des salons paternels, y faisait naître dans les cœurs de douze ans l'impatience de briller et le besoin de plaire. Les splendeurs de la cour y rayonnaient au fond des imaginations exaltées et les échauffaient de sourdes espérances:

seule peut-être je ne désirais rien, seule peut-être je n'étais pas distraite de mes travaux présens par mes projets à venir. Seulement la vanité de mes compagnes s'exerçait pour moi aussi bien que pour elles-mêmes; quand elles étaient lasses de se tirer un horoscope de duchés et de pairie, elles me prédisaient un bonheur immense, inconnu, inoui, et cette espèce d'hommage qu'on rendait ainsi d'une manière détournée, non pas à ma position, mais à ma supériorité, suffisait à mon ambition, bornait mes pensées, et, chose étrange, au lieu de me faire désirer de quitter Saint-Denis, renfermait complètement mes espérances entre les murailles de la pension.

Durant six années, personne ne vint me demander au parloir, pas même mon tuteur. Je lui écrivais régulièrement à certaines époques, par le conseil de Mme la surintendante; j'écrivais aussi au seul parent qui me restât, à un oncle de ma mère, vieil ecclésiastique qui m'était presque étranger. Quand l'époque des vacances arrivait, cette époque joyeuse pour toutes les autres devenait pour moi un temps, sinon de tristesse, du moins de réflexions. Mes compagnes partaient comme des hirondelles qui prennent leur volée, allant chercher chacune une famille heureuse de les recevoir, tandis que moi je restais à les attendre dans la seule famille que le ciel m'eût laissée; bientôt elles revenaient, et leurs jeunes coquetteries, leurs espérances dorées, me rapportaient des lueurs de ce monde inconnu auquel j'étais par moi-même aussi étrangère que si j'eusse vécu à mille lieues du pays où j'étais née.

Je me sentais donc de plus en plus isolée à mesure que l'âge me faisait comprendre le monde et le besoin d'y être protégée. Alors, avec ce jugement juste et sévère que je portais en moi, parce que rien n'avait jamais faussé ce jugement, mon ambition douce et pure me portait à désirer de ne jamais sortir de Saint-Denis, où les degrés hiérarchiques de la maison offraient à mon avenir les seules richesses qu'il pût raisonnablement espérer. Je ne puis pas dire que j'y fusse résignée, je n'avais pas même le mérite de la résignation; je ne voyais rien au-delà dans l'avenir, voilà tout. Quant au passé, il se bornait pour moi au château de Mormant avec ses hautes tourelles dépassant les grands arbres du parc, ses grandes chambres sombres et sculptées dans lesquelles rayonnaient de temps en temps l'uniforme brodé et les épaulettes brillantes de mon pauvre père.

Tout à coup un bruit inaccoutumé vint troubler l'essaim de nos jeunes filles dans les projets qu'elles formaient avec tant de confiance. Le canon des trois jours retentit jusqu'au fond de l'abbaye, et le mot

effrayant de révolution vint porter une terreur vague au milieu de tous ces jeunes visages roses et rians. Parmi ces filles nobles, seule peut-être je n'avais, moi, entendu ni flatter ni maudire. Je ne m'étais pas instruite au souffle des passions politiques, je n'avais point fait la part de ma famille dans les évènemens de l'histoire. L'admiration exclut l'égoïsme. Je m'étais contentée d'admirer, je ne me croyais liée en aucune façon à l'élévation ou à la chute des trônes. Je ne savais pas encore que les individus font les masses, et que les grandes commotions sociales vont des palais aux chaumières.

La fortune du comte de C... était indépendante, mais il la devait à la famille qu'une révolution nouvelle chassait du pays, et son amour pour ses maîtres devait s'accroître de leurs malheurs. Cependant son dévouement, qui eût été jusqu'à se faire tuer pour les Bourbons dans les rangs de la garde royale ou des Suisses, sans réfléchir un instant qu'il combattait contre des Français, n'allait pas jusqu'à suivre ses bienfaiteurs dans l'exil. Une capitulation de conscience lui souffla qu'il serait bien plus utile à Charles X en demeurant en France qu'en le suivant à l'étranger. Il resta à peu près convaincu, s'il ne parvint pas à en convaincre les autres, que sa place était à Paris. C'était à Paris qu'il pouvait préparer le retour de la famille déchue, veiller à ses intérêts. Paris était une ville ennemie qu'il s'agissait de reconquérir, et dans laquelle, par conséquent, il était bon de conserver des intelligences. Le comte resta donc à Paris.

Il y a plus, le comte, sous prétexte de cacher ses projets de profonde politique, en revint à son caractère primitif que la sévérité de mœurs que l'on affectait dans l'ancienne cour avait quelque peu comprimé. Quoiqu'arrivé à l'âge mûr de la vie, il se jeta au milieu des jeunes gens d'une autre génération, il devint l'ame des plus célèbres clubs de la capitale. On le consulta comme un oracle; il rendit des jugemens en matière de courses, de chasses, de duels. Bref, il vit renaître pour lui, toujours, disait-il, dans l'espérance de se faire une popularité, une seconde jeunesse plus éclatante que la première.

Comment le comte de C., qui durant six années ne s'était pas souvenu de l'orpheline de Saint-Denis, de la fille que son compagnon d'armes mourant lui avait léguée sur le champ de bataille, qui avait par pure bienséance signé les lettres écrites par son secrétaire, soit pour répondre à mes lettres, soit pour m'envoyer la pension que me faisait ou plutôt que faisait à la mémoire de mon père le duc d'Angoulême; comment le comte de C... se rappela-t-il tout à coup que j'existais?

Par ennui, par désœuvrement sans doute, un jour qu'il se rendait d'Enghien à Paris, il s'arrêta avec un de ses amis devant la porte de l'établissement, descendit, et me fit appeler.

On vint me dire que le comte de C... demandait à me voir. Je me fis répéter la chose deux fois, je ne comprenais pas bien, tant cette visite était inattendue et me paraissait extraordinaire. J'étais assise devant un dessin que j'achevais, je me levai aussitôt et me rendis à cette invitation.

J'avais complètement oublié le comte de C...; son souvenir, d'abord assez confus, s'était effacé peu à peu de ma mémoire. Je le reconnus cependant, mais sans qu'aucune émotion secrète, je dois le dire à la honte des pressentimens, vînt m'avertir de l'influence que cet homme devait avoir sur ma destinée. Je n'eus pas besoin de me composer un maintien pour arriver jusqu'à lui, je n'éprouvais aucun embarras. J'entrai dans la salle où il était, calme et souriante, voilà tout.

On comprend le changement que six années avaient apporté dans ma personne. J'allais avoir seize ans. Ce n'était donc plus une enfant qui s'offrait sous un vêtement lugubre aux regards du comte de C..., mais une jeune fille qui parait de sa jeunesse et de sa fraîcheur l'habit dont elle était revêtue. J'étais grande, j'étais belle peut-être, je fis sur le cœur d'un homme délivré de la contrainte où l'avaient retenu long-temps l'étiquette et la faveur une impression d'autant plus vive, que, m'ayant quittée enfant et me voyant toujours enfant, il y était moins préparé. Quant à moi, je l'avoue, je n'aperçus rien dans sa physionomie qui me révélât un trouble intérieur quelconque. Si un changement subit s'opéra dans ses manières, ce changement m'échappa entièrement. Savais-je si ses yeux ne brillaient pas toujours comme je les voyais briller; savais-je si sa voix ne disait pas constamment les bienveillantes paroles que je venais d'entendre? Mon père lui avait légué ses droits. La pensée de la reconnaissance m'engageait à lui. C'était mon tuteur. Je conservai en sa présence une attitude simple, modeste, naturelle et réservée. Je pus l'entendre sans trouble, sa présence n'éveillait pas de souvenirs dans ma mémoire, ne faisait pas naître d'espérances dans mon cœur. Je répondis à toutes ses questions avec une grande liberté et un grand calme d'esprit. Il n'inspira point à mon ame le profond respect qu'inspire l'idée d'une haute position sociale, la sympathie que fait naître la certitude d'un grand dévouement, mais rien en lui non plus ne donna prise à ma défiance. D'ailleurs ce premier entretien dura peu; le

comte sembla le brusquer, comme s'il eût éprouvé le besoin de se remettre d'une émotion combattue ou celui de méditer sa conduite future. Seulement, je me rappelle que je fus surprise de son départ subit, parce qu'il n'y eut aucune logique d'intention dans toute la marche de cette scène; mais ce fut instinctivement et presque sans le vouloir que je me rendis compte de cette bizarrerie quand il m'eut quittée, quand je cherchai à m'expliquer naturellement le motif de cette visite.

Bien souvent Mme la surintendante, dans sa bienveillance constante pour une élève dont elle était fière, s'étonnait, en m'entretenant de mon avenir et de mes intérêts, de l'indifférence de mon tuteur à mon égard. Elle n'ignorait pas, il est vrai, que la position du comte de C.... lui laissait peu de liberté; mais, dans ses visites à Saint-Denis, Mme la dauphine n'oubliait jamais de m'adresser la parole, de me dire qu'elle était de moitié dans les promesses faites à mon père au moment de sa mort; elle me témoignait avec une bonté parfaite la satisfaction qu'elle éprouvait de mes progrès et de ma conduite; elle m'encourageait à continuer, et, pour adieu, elle ajoutait : Je vais rendre M. le comte de C... bien heureux, en lui apprenant que sa pupille est pieuse, savante et raisonnable. Malgré toute la satisfaction qu'avait sans doute éprouvée M. le comte de C.... de ces rapports bienveillans, je n'avais pas, comme je l'ai dit, reçu une seule fois sa visite. Je rêvais donc encore à cette singulière circonstance, lorsque Mme la surintendante me fit appeler.

Je la trouvai triste.

— Ma chère enfant, me dit-elle en m'embrassant, j'espérais que votre peu de fortune et l'indifférence de votre tuteur nous vaudraient la prolongation de votre séjour ici, puisque vous y vivez heureuse; mais je pressens, à mon grand regret, qu'il n'en sera rien.

— Comment cela? m'écriai-je; M. de C... s'est-il expliqué à ce sujet avec vous? Quant à moi, il ne m'a rien dit, Dieu merci! qui puisse faire pressentir mon départ.

— Il ne m'a rien dit non plus de positif, ma chère enfant, reprit la surintendante; cependant, lorsque je me suis hasardée à le questionner sur ses projets à votre égard, il a vivement repoussé la pensée de vous voir vous consacrer à l'éducation.

— Mais, monsieur, lui ai-je dit, Mlle de Mormant est sans fortune!

— C'est vrai, a-t-il répondu.

— Il y a plus; la pension que lui faisait sur sa cassette particulière

M. le dauphin ne lui sera sans doute pas continuée par le nouveau gouvernement.

— C'est plus que probable.

— Eh bien! ai-je continué, vous savez bien qu'une jeune fille ne se marie plus aujourd'hui sans dot, et vous connaissez la situation d'une femme qui se trouve jetée au milieu du monde sans fortune et sans mari.

— J'y pourvoirai, madame, a répondu le comte.

— En perdant d'illustres protecteurs, monsieur le comte, ai-je ajouté, Fernande a perdu son avenir.

— Vous oubliez que je lui reste, madame, et que j'ai juré à son père mourant de le remplacer.

— Non, monsieur, je ne l'oublie point; mais les temps sont changés, et vous-même....

— Ma fortune est indépendante, madame; je n'ai point d'enfant, et je suis libre d'adopter Fernande pour ma fille.

Alors il m'a saluée et il est parti.

— Vous le voyez, mon enfant, continua la surintendante, nous accusions à tort le comte de C... d'indifférence pour vous. Aujourd'hui il réclame ses droits de tuteur; ses droits sont incontestables, et vous devez lui obéir. Sa fortune est indépendante, dit-il. Peut-être s'est-il rallié au gouvernement actuel, peut-être effectivement est-il riche; mais, en tout cas, il dit qu'il veut vous adopter pour sa fille : c'est ce qui pouvait vous arriver de plus heureux. Vous le voyez, hélas! une séparation est inévitable; et comme je vous aimais, mon enfant, tout en vous félicitant de votre bonheur, cette séparation m'afflige.

— Oh! et moi aussi, madame, m'écriai-je, je ne quitterai cette maison qu'avec le plus profond regret. La seule pensée du monde m'effraie.

— Parce que vous ne le connaissez pas, mon enfant; mais moi, qui ai su l'apprécier, je sais que vous devez y réussir, et je n'éprouve aucune crainte à ce sujet; seulement nous vous aimons toutes ici, et l'amitié nous rend égoïstes; votre bonheur seul nous dédommagera de votre absence.

— Ah! madame, m'écriai-je, sentant mes paupières se gonfler sous mes larmes, heureusement rien n'est décidé encore; je puis supplier mon tuteur de me laisser vivre dans cette maison.

— Gardez-vous-en bien, mon enfant. M. le comte de C... n'agit

que dans le désir de votre bonheur. Mon expérience me permet de voir plus loin que vous. Vous n'avez point seize ans, les années n'ont point encore achevé l'œuvre du développement de votre cœur et de votre raison, mon devoir est donc de vous conseiller l'obéissance. Votre tuteur est un homme distingué; son influence, soyez-en certaine, sera toujours grande dans le monde, où il a joué un rôle important..... Allons, rassurez-vous; il est bien rare que je sois dans la nécessité de sécher les larmes de vos compagnes, quand il s'agit de me quitter.... D'ailleurs, vous l'avez dit, rien encore n'est décidé... Attendons.

Je n'eus pas long-temps à attendre; M. de C... revint au bout de quelques jours; une femme l'accompagnait, et cette fois il fut question de ma sortie comme d'une circonstance très rapprochée.

Mme de Vercel, à laquelle mon tuteur me présenta dans cette seconde visite, était une femme de cinquante ans, d'un extérieur encore gracieux, d'un esprit agréable; l'usage du monde se faisait sentir dans toutes ses paroles comme dans la moindre de ses actions; on était involontairement entraîné vers elle par la sympathie. Sa parole avait une sorte d'autorité adoucie par l'accent; le désir de ne rien exiger semblait dominer ses conseils; la bonté de son cœur se révélait par sa physionomie moins que par un charme secret. Elle semblait deviner la pensée, y répondre; elle avait surtout l'art de donner à la raison le trait incisif d'un bon mot, et de voiler les vérités les plus tristes sous les formules obligeantes de la bienveillance.

— Si le ciel m'avait accordé une fille, me dit-elle en me pressant dans ses bras, j'aurais voulu qu'elle vous ressemblât. Je voudrais bien de mon côté vous inspirer un peu de cette affection qu'on a pour sa mère, car votre tuteur vous confie à mes soins. Je m'étais engagée à vous guider dans le monde, à vous le faire connaître; mais ce que j'ambitionne le plus maintenant que je vous vois, c'est de vous inspirer le sentiment que j'éprouve déjà moi-même pour vous.

Il m'était bien difficile de résister à de pareilles avances; je ressentis pour elle une vive amitié, et tout à coup l'idée du monde perdit en sa présence ce qu'elle avait eu d'effrayant dans mon isolement. Il me semblait que sous un tel patronage il ne pouvait m'arriver rien que d'heureux. Mme la surintendante elle-même fut ravie, la regarda comme une femme supérieure, et quand le comte de C..., en prenant ma main dans les siennes, m'annonça que le jour où je viendrais habiter Paris était proche, mon cœur battit; tout ce qui pouvait y rester de crainte disparut pour y faire place à l'espérance.

A seize ans, dans l'inexpérience où j'étais, avec cette pureté native que la plus légère atteinte n'avait pas altérée, il s'agissait seulement d'aider aux heureuses dispositions naturelles pour faire de moi tout ce qu'on voulait en faire. Quand je passai le seuil de cet asile où je m'étais formée, on pouvait me conduire aux plus hautes positions sociales où la femme peut atteindre. Je n'aurais été déplacée nulle part; mais hélas! qu'a-t-on fait de moi!

Mme de Vercel avait accepté un appartement dans l'hôtel de mon tuteur, afin de se consacrer exclusivement à ce qu'elle appela mon éducation. Dès que je fus établie auprès d'elle, je compris en effet tous les développemens que devaient donner aux connaissances que j'avais acquises leur application dans la vie réelle, et l'éclat qu'elles pouvaient procurer.

Je me vis l'objet des attentions les plus délicates et les plus empressées de la part de M. de C.... Des maîtres renommés me furent prodigués; la musique, la peinture, la danse même occupèrent exclusivement les heures des journées devenues trop courtes : chaque moment avait son emploi. Mon tuteur semblait se plaire à suivre mes progrès; ses soins constans pour m'initier aux merveilles de Paris ajoutaient un nouveau prix à des bontés que je m'efforçais de mériter par mon aptitude et ma douceur. Enfin, six mois s'étaient écoulés avant que j'eusse encore pu réfléchir à une existence si brillante, avant que je fusse revenue de mon étonnement.

Les plaisirs succédaient si rapidement aux travaux, on me comblait de futilités si ravissantes, j'étais si préoccupée de comprendre chaque chose nouvelle pour moi, mes impressions étaient si rapides, que je n'avais pas le temps de m'interroger. J'aurais voulu connaître ce qui m'avait attiré un bonheur si grand, mais de nouveaux projets aussitôt exécutés que conçus venaient me causer à chaque instant d'autres surprises et des émotions plus douces. Ma vie était un long enchantement.

Cependant, au milieu de tant d'agitations, j'observais les deux êtres entre lesquels le temps s'envolait si rapidement, et de jour en jour j'arrivais par degrés à cette expérience qui devait plus tard m'éclairer et me montrer la vérité dans tout son jour.

M. de C... n'était ni un homme bon, ni un méchant homme, c'était un homme léger. L'esprit du dernier siècle semblait revivre en lui. Loyal et peu scrupuleux à la fois, tout ce qu'il blâmait en vue de ses principes, il se le permettait pour lui-même, avec des restrictions de conscience et des modifications plus ou moins sophistiques. Il

blessait la morale, mais il respectait l'usage; il affichait une sorte de rigorisme sans être hypocrite; mais certaines idées de caste semblaient l'autoriser à d'innocentes folies. Les roués de la régence lui faisaient horreur, et il imitait les mœurs de la seconde époque du règne de Louis XV. Il fulminait dans sa petite maison contre la dépravation du cardinal Dubois, en souriant aux souvenirs du Parc-aux-Cerfs. Enfin, il exaltait Versailles, et il s'indignait du Palais-Royal.

Après avoir fait la guerre sous l'empire en soldat français, M. de C... avait commandé sous la restauration en général de cour, le tacticien cédant le pas au diplomate; l'épée du guerrier n'était plus entre ses mains qu'une verge de fer, et, parvenu au sommet de la hiérarchie militaire, il ne s'inspirait que de la puissance sacerdotale.

Dans ses manières, dans son langage, il rappelait le maréchal de Richelieu. Sa politesse était exquise; mais dès que 1830 eut voilé le prestige de ses croyances, il retrouva les habitudes de jeune homme contractées jadis dans la garde impériale en pays conquis, et même celles qui l'avaient frappé dans son enfance parmi les muscadins de la jeunesse dorée sous le directoire. Prodigue pour ses plaisirs, ses revenus se dissipaient en argent de poche. Les fournisseurs de sa maison étaient parfois dans l'obligation de le faire poursuivre pour le paiement de ce luxe bien entendu que les Anglais appellent *comfort*, pour des misères d'intérieur, pour le vin qu'on buvait à sa table, pour le bois qui brûlait dans ses cuisines. Jamais il ne payait ses gens qu'en leur donnant leur congé le jour où ils osaient réclamer leur salaire. Il était constamment gêné au milieu du luxe; on lui apportait les cartes d'huissiers sur des plats d'argent. Et cependant, à tant de défauts et tant de travers, M. de C... joignait des qualités essentielles. On se plaisait avec lui pour son esprit vif et brillant. Il caractérisait tout par des mots si heureux, qu'il devenait impossible de les oublier. On l'estimait pour son obligeance; il rendait service avec une persévérance bien rare, pourvu toutefois qu'il pût le faire en écrivant. Une démarche en personne lui coûtait plus que cent billets à dicter ou à écrire avec une orthographe toute particulière, mais avec des tournures de phrases si variées, si élégantes, qu'on eût pu le comparer à Mme de Sévigné. Il semblait toujours, avec ses contrastes, s'offrir comme une énigme à deviner, énigme dont le mot n'est plus compris de nos jours.

Mlle de Vercel était un type tout correct, et déduit selon lesprincipes les plus sévères; de même qu'on trouvait dans sa personne

la régularité, l'accord, les justes proportions, sa conduite et son langage étaient irréprochables. Au premier aspect, pour les yeux et pour l'esprit, cette organisation merveilleuse était mise en jeu par les rouages d'une intelligence supérieure, et la raison semblait être le pendule qui en modérait les mouvemens, qui en réglait la marche. Elle avait observé le monde, elle avait pour ainsi dire tout calculé, tout formulé par des équations algébriques, afin de résoudre le grand problème de la considération dans la vie sociale. Elle n'attachait d'importance qu'à l'opinion. Pour elle, tout consistait dans le rituel. La forme l'emportait d'abord, mais sans porter préjudice au fond. Cependant son esprit la plaçait au-dessus de l'étiquette, de même qu'elle était plus que noble, quoiqu'elle n'appartînt pas au nobiliaire. Jamais on ne la trouvait en défaut dans la moins importante des actions, jamais elle ne restait sans réponse, quelque question qu'on agitât. Ses idées étaient arrêtées sur toutes choses. Froidement accueillie par les femmes, recherchée par les hommes, Mme de Vercel avait une position exceptionnelle. On ne savait au juste ni ce qu'elle était, ni ce qu'elle faisait, quoiqu'elle ne donnât pas prise au plus léger soupçon. On aurait voulu qu'il planât moins de vague sur son origine et sur son existence, dût-on avoir à lui pardonner quelques peccadilles. On ne l'aimait pas, on était forcé de la respecter. Sans fortune, elle affichait l'ordre et ne condamnait pas le luxe; aussi n'exigeait-on rien d'elle à ce sujet; elle était simple et modeste sans affectation : c'était enfin une femme parfaite pour quiconque ne pouvait comme moi sonder le fond de sa conscience; encore moi-même ne devais-je la connaître qu'après avoir été sa victime.

Fernande s'arrêta une seconde fois, mais ce n'était plus pour réfléchir, c'était pour essuyer ses larmes.

Alexandre Dumas.

(*La suite au prochain n°.*)

CHARLES NODIER.

En soumettant l'intelligence humaine à une loi d'équilibre qui contrebalance l'effet des inégalités établies entre les individus, le créateur a rendu clair-semés, sur la terre, ces hommes dont la place reste vide après qu'ils l'ont quittée, et desquels l'absence, en laissant une lacune dans la société, y cause un dommage véritable. Ces êtres d'exception, ces favoris de la nature se rencontrent, cependant, dans des conditions diverses, plus ou moins heureuses, car leur gloire, long-temps modeste et bornée, apparaît d'ordinaire dès qu'ils ne sont plus.

Depuis huit jours que l'on s'entretient avec tristesse de Charles Nodier, pleuré déjà par ses amis pendant qu'il souffrait encore, on regrette en lui tout à la fois un noble caractère, un philologue admirable, un défenseur chaleureux de la langue et du goût, un écrivain d'un charme, d'une pureté dignes d'un meilleur siècle, et l'exemple constant d'une carrière poétique exempte de fiel et de mauvaises passions. Mais ce que chacun est forcé d'avouer, en songeant à l'étendue de son érudition, au tour original de son esprit, d'autant plus prodigieux qu'il s'alliait à une sensibilité profonde (deux qualités rarement unies à un degré aussi supérieur), en examinant la nature et la valeur de ses immenses travaux académiques, c'est que Nodier ne peut être remplacé, et qu'il s'en va tout entier sans laisser de successeurs.

Cet éloge suprême, ses collègues, par l'organe de leur président, l'ont fait entendre naguère sur son tombeau; sans quoi l'auteur de ces lignes n'oserait proclamer une opinion qui serait suspecte dans sa bouche, à raison des sentimens de respect et d'affection presque filiale, desquels les bontés constantes de Charles Nodier lui ont fait un devoir. La protection de cet homme éminent et bon, unique et précieux héritage que m'a légué ma famille, la peine toute vive que me laisse, comme à tous ses amis, le malheur de sa perte, me donnent un désir bien naturel de parler de lui, en même temps qu'ils m'ôtent la force nécessaire pour le faire avec ordre et méthode. D'ailleurs, un travail sérieux sur Charles Nodier est inséparable d'une appréciation de ses œuvres, ce que je ne saurais judicieusement faire, lors même que je le pourrais avec convenance. Ce n'est point au disciple indigne à juger son maître; il l'aimait trop pour ne pas l'admirer exclusivement, et il laisse à une plume plus exercée et non moins bienveillante le soin de présenter l'examen de ses ouvrages à des lecteurs qui applaudirent souvent dans ce recueil à son admirable talent.

C'est de l'homme seulement qu'au milieu des premiers regrets, son compatriote se bornera à entretenir le public; c'est du conteur naïf, à la personne duquel s'est toujours attaché tant d'intérêt, que cet esprit si ingénieux en matière de paradoxe semble avoir voulu prouver contre Pascal que *le moi est aimable*, et avoir servi d'exemple dans la démonstration du théorème. Personne ne parla jamais de lui-même avec tant de grace et de succès; il enchaînait la sympathie par un moyen qui, mis en œuvre par d'autres, la repousse. C'est dans l'étude de son caractère qu'il faut rechercher les causes de cette singularité.

Doué d'un esprit merveilleux dont ses écrits donnent à peine l'idée, et d'un certain penchant à la raillerie, Charles Nodier était sensible et bon. L'esprit et le cœur, quand il parlait, se soutenaient mutuellement, ou rivalisaient ensemble. L'un adoucissait les traits de l'autre, qui communiquait du piquant et de la variété à ses moindres discours. Sa candeur était d'un enfant, ses passions, d'un homme tout proche du premier âge, sa modestie, réelle et profonde : circonstance peu commune. Il apportait en tout une exaltation, une chaleur juvénile, et, chose bizarre, cette exaltation était sincère, bien qu'elle fût exprimée sous une forme aussi incisive, aussi mordante que s'il eût possédé le scepticisme de Voltaire avec l'ironie positive de Beaumarchais. Ces contrastes sont inexplicables, mais la chose

est ainsi. C'était Réné, tour à tour, Jean Sbogar, Werther ou Obermann, disant leur ame avec le style de Rabelais, de Molière, de La Fontaine, ou du docteur Néophobus, ce qui est autre chose encore.

De là cette distinction qu'il faisait, en lui-même, de plusieurs personnages dissemblables; donnée exploitée avec une adresse et sous un symbole qu'on a mal deviné, dans l'*Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux;* satire malicieuse, le long de laquelle on rencontre sans cesse le portrait de l'auteur dépeint avec sa triple transformation.

Quand il se mettait en scène dans un écrit ou dans la conversation, il faisait les honneurs de sa personne avec une humilité comique; inventant parfois, jamais pour se faire valoir, et tournant avec soin contre lui-même les dards de son esprit, impossibles à retenir. Il s'amusait à se mystifier avec une bonhomie si bien jouée, qu'on se laissait emporter à prendre sa défense. Voilà pourquoi il lui était permis d'user abondamment du *moi*, et de captiver tout le monde. Ajoutez à ces allures naturelles de son esprit les trésors d'une mémoire inouie, l'agrément d'un organe égal et caressant; une physionomie loyale, douce et passionnée, avec des yeux clairs et perçans; un front blanc et peu ridé qu'il inclinait volontiers à droite; puis, sur ses lèvres, certaine expression d'ironie contenue; sur son nez qu'il a célébré lui-même, ce méplat original, imprimé par le pouce capricieux d'un archange : représentez-vous, enfin, cette tête dessinée finement par une maigreur qu'on eût trouvé belle, si elle n'eût accusé des souffrances intérieures. Ce visage, toujours empreint d'un mélange de résignation, de dignité et de mélancolie, placez-le sur un corps très grand, très sec, très affaissé, mais d'une charpente osseuse robuste;... vous verrez l'auteur de *Thérèse Aubert* tel qu'il était encore le mois dernier. Ses traits chéris sont enfoncés trop profondément dans mon cœur pour que j'en oublie jamais un seul.

Sa vocation s'était décidée de bonne heure; avant même qu'il sût les élémens de la grammaire, il ébauchait des comédies; il fut toute sa vie littérateur; une sorte de crépuscule matinal des passions éclairait son imagination, long-temps avant l'heure où elles éclatent; ses enthousiasmes étaient excessifs, motif pour lequel son père, le voyant délicat, l'empêcha, tout en lui développant l'esprit, d'entamer les études classiques avant l'âge de douze ans. On était alors en 93; Charles rimait des vers en attendant qu'on lui apprît l'orthographe; il étudiait aussi le latin en cachette, et quand son père lui permit de s'y livrer, il le fit avec cet emportement qu'il apportait en toutes

choses, avec cette énergie, cette véhémence dont il donna la preuve à douze ans, dans une circonstance grave. Cette anecdote montre déjà Nodier tel que nous l'avons connu.

Son père, en ces temps malheureux, présidait à Besançon un tribunal sévère, avec rigidité, sans passion toutefois; conciliant, dès qu'il le pouvait, les rigueurs du code avec les inclinations de son ame. Quand la loi n'était pas formelle, le président Nodier s'abstenait de condamner : l'étude de la philosophie l'avait rendu compatissant. Mais quand le devoir apparaissait impérieux, le magistrat devenait inflexible, et ses idées à la romaine le poussaient à pratiquer la justice à la manière antique. Charles était imbu de ces opinions, qu'avait mitigées l'un des amis de sa famille, M. de Chantrans, dont les principes, plus faciles, plus monarchiques, avaient remué le cœur de l'enfant. M. de Chantrans, que Nodier a immortalisé dans les *Souvenirs de Jeunesse*, et qui joue un rôle dans *Séraphine*, était un patriarche de l'ancien régime, spirituel, érudit et pieux. Charles passait des jours entiers avec lui, recevant ses conseils, ses maximes, et lui marquant une tendresse profonde.

Or, il advint qu'un jour de l'an 1793, la petite nièce de l'abbé d'Olivet, femme respectable et d'un âge avancé, fut arrêtée, pour avoir envoyé de l'argent à l'un de ses parens, émigré qui combattait contre sa patrie, sur la frontière de France. Le délit était flagrant, la loi claire et absolue; le président Nodier, à qui les Coriolans de l'armée de Coblentz inspiraient des sentimens peu favorables, n'entrevoyait aucun moyen de concilier avec son devoir le désir de sauver Mme d'Olivet.

Pendant qu'on instruisait l'affaire, M. de Chantrans, ami particulier de cette dame, sut engager Charles à solliciter l'acquittement de l'accusée. Ce pauvre homme pleurait; il suppliait un enfant qui se fût jeté dans le feu pour lui épargner un soupir. Ses instances émurent l'ame reconnaissante de Charles, qui, comme nous l'avons dit, n'avait que douze ans. Il se jeta aux pieds de son père; il pria, il versa des larmes; le magistrat fut inexorable. Après une lutte désespérée, l'enfant se redressa, et d'un ton résolu : « Sacrifiez donc, s'écria-t-il, cette victime à la patrie; j'en offrirai une autre à la reconnaissance et à l'amitié! Si l'on condamne Mme d'Olivet, ajouta-t-il, de ce poignard que vous voyez, je jure de me percer le cœur! » Cet air de résolution intimida d'abord le président, qui fit à son héritier les discours les plus philosophiques; Montesquieu n'eût pas mieux raisonné. Pour toute réponse, l'étrange et héroïque enfant ajouta :

— Demain, Mme d'Olivet sera sauvée, ou vous n'aurez plus de fils! A ces mots, il sortit à la hâte; la nuit vint, il ne rentra pas; l'heure de l'audience arriva, son père ne l'avait pas revu. Il l'aperçut enfin, pâle et l'œil égaré, dans un coin de la salle; sa main, cachée dans sa poitrine, tenait peut-être l'arme fatale, prête à amener dans ce procès un dénouement imprévu.

Mme d'Olivet dut la vie à cette résolution opiniâtre; et quand plus tard le président se rappelait cette aventure, il lui arrivait de presser sur son cœur, avec l'effusion de la reconnaissance, ce terrible petit solliciteur.

Puisque j'ai parlé de M. de Chantrans, il n'est pas inutile de signaler l'influence qu'il exerça sur son protégé. C'était un ancien officier du génie, petit, contrefait, et d'une figure charmante; un homme du temps jadis, plein d'indulgence, de sérénité, voué à l'amour de la nature, à l'étude des sciences, aux recherches de la botanique et de l'entomologie. Il était déjà vieux alors, et presque centenaire, lorsque Nodier m'envoya près de lui en 1834. Je passai dans sa retraite cinq jours délicieux. Il m'apprit que, du temps de la terreur, ayant voulu se faire oublier, il était venu s'enfouir à la campagne avec Charles, que son père lui avait confié. Effrayé du débordement d'idées, du désordre d'imagination de ce cerveau toujours en délire, M. de Chantrans enseigna à l'enfant un peu de mathématiques, par manière de potion réfrigérante; il y joignit la botanique et l'étude des insectes, dans laquelle Charles, avec sa mémoire surprenante, ne tarda pas à exceller. Il fit des collections que M. de Chantrans conservait encore; et sa prédilection pour ces travaux de flaneur, d'amant des bois et des prairies, l'accompagna toujours. Son style s'en ressent, et ses descriptions sont toutes fleuries de belles plantes, de moucherons d'or ou d'émeraude. L'entomologie lui inspira une foule d'idées fantastiques à la manière d'Hoffmann, avant même qu'il ne connût Hoffmann. C'est dans cette solitude qu'il a placé le théâtre de ses premières amours, après avoir eu soin de se vieillir de deux ans pour les rendre vraisemblables. La vérité est qu'ayant de bonne heure attisé, avec les romans de Mme de Montolieu et de quelques Allemands dans le genre sentimental, le feu de son imagination, il se passionna sérieusement dès l'âge le plus tendre avec autant d'innocence que de folie. Rien n'était plus divertissant que de l'entendre, sur ses vieux jours, conter ses *platoniques* amourettes du temps qu'il allait à l'école.

Cette même année, on l'envoya faire ses études à Strasbourg, où

il fut hébergé dans la maison du professeur Euloge Schneider, moine défroqué, tribun d'un affreux cynisme, et d'une férocité comparable à celle de Carrier. Quel contraste! Quitter M. de Chantrans pour la société d'un monstre grossier et brutal! l'aspect des champs et des ruisseaux d'azur, pour celui des pavés sanglans d'une cité livrée aux bourreaux! L'effroi qu'il conçut des scènes dont il fut le témoin réagit sur sa santé, et il revint près de son père, qui l'initia aux traditions littéraires du XVIIIe siècle. Il les goûta médiocrement, et m'a souvent conté qu'ayant mis le nez dans les écrivains *gaulois*, il s'éprit des allures de leur esprit, et les fit aimer à son père, qu'il amadoua avec Philippe Desportes et Saint-Gelais, pour le conduire jusqu'à Ronsard. Il fut là, fort à son insu, le précurseur d'une révolution poétique dont il a soutenu les principes près de trente ans plus tard.

Son premier voyage à Paris, qu'il fit à l'âge de seize ans, muni de lettres de recommandation nombreuses, l'introduisit tout à coup au milieu de la société des poètes, des gens de lettres, et lui montra sous un jour inattendu ce que la révolution avait épargné des grands hommes du XVIIIe siècle. Ne les ayant jusqu'alors entrevus que sous le prestige de l'admiration paternelle, il s'attendait à quelque chose de grave, d'imposant; il ne trouva que des êtres sautillans, badins, qui, tout heureux et fort surpris de sentir leur tête sur leurs épaules, ne parlaient que de plaisirs, et, bien revenus pour le moment des rêveries de Rousseau, de la satire amère et incisive de Beaumarchais, ne sacrifiaient plus qu'à la romance et au bouquet à Chloris. L'Allemagne confine à la Franche-Comté; leur genre d'esprit ne pouvait attacher Nodier; seulement, l'extravagance des mœurs du directoire lui parut amusante, et en quittant cette légion de poètes qui tous chantaient la volupté et les maladies de poitrine, il se laissa atteindre par cette dernière contagion, qui s'accommodait au tour mélancolique de son génie.

De retour à Besançon, en 98, il publia son premier ouvrage, dont voici le titre : *Dissertation sur l'usage des antennes, et sur l'organe de l'ouïe dans les insectes.* Trois ans après, il donna la *Bibliothèque entomologique,* en un volume in-octavo. On voit que les poètes élégiaques de Paris ne l'avaient pas exclusivement préoccupé, indifférence qu'il manifesta davantage encore, en se livrant à des travaux sur la langue française, exemple qu'aucun d'eux ne s'avisa de lui donner. Le *Dictionnaire des Onomatopées* fut écrit en 1798, et l'auteur de ce travail neuf et excellent, qui depuis, lors de sa publication, fut

adopté par le conseil-général de l'instruction publique, n'avait pas dix-huit ans quand il fit cette besogne d'érudit. Un lustre lui avait suffi pour élever ses études à ce degré de perfection.

S'ennuyant en province, et tourmenté du besoin des aventures, il s'engoua bien vite de tous les prisonniers d'état, de tous les suspects que renfermait alors sa ville natale. Jacobins, Vendéens, pourvu qu'ils fussent honnêtes et convaincus, étaient certains de le séduire. On était alors au lendemain du 18 brumaire, et Nodier, qui sous tous les régimes, chanta la liberté et griffa le despotisme, prit le premier consul dans une aversion dont la gloire de l'empereur ne le fit pas revenir.

A vrai dire, et dans l'acception matérielle du mot, Nodier n'eut jamais d'opinion politique. Cherchant partout le dramatique et le beau, il adopta successivement tous les partis vaincus. Son esprit, d'ailleurs, le portait à l'opposition, et son cœur se tournait facilement vers les hommes poursuivis par le malheur ou par l'exil. Religieux sous la république, girondin et vendéen tout ensemble sous le consulat, libéral et boudeur sous l'empire, puis royaliste avec tiédeur, il célébra sous Charles X les héros de la Convention. Je me souviens qu'étant tout jeune, je l'écoutais un soir dérouler les poétiques maximes de cette politique dédaigneuse, impraticable et sans avenir, que dans sa sagesse, et par ces trois raisons, il préférait à toute autre. Il avait parlé sans admiration, mais non sans pitié, des hommes et des choses, lorsque voulant, suivant son habitude, conclure l'entretien par quelque maxime instructive : — Mon enfant, me dit-il, dans tous les troubles politiques dont vous serez le témoin, soyez constamment du parti des vaincus; il est toujours le plus juste.

On ne devient pas ministre avec de pareils sentimens, mais ils sont d'une ame chevaleresque. Ce mot m'est resté dans la mémoire comme le symbole, l'explication et le résumé complet de la carrière politique de Charles Nodier.

Les premiers vers qui l'illustrèrent, *la Napoléone*, sont l'expression de son amour ardent pour la liberté : son premier roman, *Stella ou les Proscrits*, raconte ses sympathies politiques; il publia le livre en 1802, l'ode en 1800; l'un et l'autre à Paris. On connaît l'effet de cette véhémente imprécation. « ... Elle surprit (dit un publiciste de talent) Bonaparte au milieu de son triomphe, et les mâles accens d'un intrépide jeune homme, qui s'avançait ainsi au milieu de la tourbe des rimeurs stipendiés pour confesser sa foi politique au prix de sa vie, retentirent à son oreille comme l'arrêt anticipé de la pos-

térité..... — On cherchait en vain l'auteur dans les rangs de tous les suspects de républicanisme et de royalisme (car il y avait de ces deux choses dans *la Napoléone*); déjà plusieurs personnes avaient été arrêtées, et entre autres l'imprimeur, lorsque Charles Nodier lui-même se dénonça, pour attirer sur sa tête seule l'éclat d'une colère qui menaçait de tomber sur quelque innocent. Il fut jeté dans un cachot de Sainte-Pélagie. C'est ici que commence pour lui une longue série de persécutions et d'infortunes, etc..... » Au bout de quelques mois de captivité, il fut renvoyé à Besançon et mis en surveillance. Jean Debry, le plénipotentiaire de Rastadt, était alors préfet du Doubs; il protégea Charles Nodier, qui plus tard, paya sa dette, en obtenant pour lui de M. de Martignac la prescription de l'exil de 1815. Vers cette époque, il publia *le Peintre de Saltzbourg* et l'*Examen critique des Dictionnaires*, qu'il écrivit dans la montagne, où il se cachait, fuyant de chaumière en chaumière, en butte à de nouvelles persécutions. Après quelques années d'une vie troublée et malheureuse, il ouvrit à Dôle un cours de belles-lettres; puis il se maria, goûta quelque temps, à la campagne, au sein d'une famille charmante devenue la sienne, les joies toutes nouvelles du bonheur domestique, jusqu'à ce que le besoin, plus encore que l'ambition, le poussât de nouveau à Paris, où ses relations avec les débris des défenseurs fidèles de la liberté compromirent de nouveau son avenir.

A la faveur de la sécurité dont jouissait la France, les querelles littéraires avaient recommencé. En 1810, la comédie des *Deux Gendres* obtint un tel succès, que l'auteur, M. Étienne, se vit en proie aux attaques les plus passionnées comme les plus injustes. Ce fut alors que Charles Nodier fit paraître un de ses meilleurs ouvrages, sous l'inspiration d'une pensée honorable et bienveillante. *Les Questions de littérature légale* s'ouvrent par une généreuse apologie de M. Étienne, qui ne l'oublia jamais. Les relations qui dès-lors commencèrent entre ces deux écrivains eurent pour conséquence l'entrée de Charles au *Journal des Débats*. Cependant, comme sa vie était toujours précaire, il accepta une place de secrétaire chez le chevalier Croft, Anglais exilé qui demeurait à Amiens avec lady Mary Hamilton, bas-bleu dont l'érudition linguistique se bornait à la langue anglaise, et qui avait la prétention de prendre rang parmi les auteurs français. Elle écrivait, avec l'aide de sa femme de chambre, des romans inintelligibles, et sous prétexte d'en revoir les épreuves, Charles Nodier, qui ne pouvait comprendre le texte original, écrit *entre deux langues*, refaisait tranquillement un autre livre, dans lequel lady Hamilton

avait la bonté de se reconnaître. *Elle* publia de la sorte un volume profondément inconnu, que Nodier m'a dit se nommer *la Famille Popoli*.

Le beau-frère de Nodier, M. de Tercy, l'appela alors en Illyrie, où il fut nommé bibliothécaire à Laybach, puis secrétaire du duc d'Otrante, gouverneur des provinces illyriennes, et enfin directeur du journal français que Fouché y fonda sous le titre du *Télégraphe Illyrien*. C'est une des plus curieuses anomalies de la vie de Charles, que de le voir secrétaire du duc d'Otrante, et c'est bien le cas de dire que les extrêmes se touchent. Son séjour dans ces contrées voisines de l'Allemagne donna l'idée de *Jean Sbogar*, qui ne vit le jour qu'en 1818. Nodier se trouvait à Paris au moment où les Français, à la suite du désastre de l'empire, délibéraient librement, sous la pointe des baïonnettes étrangères, sur le choix d'un souverain. Le grand obstacle que trouvaient les Parisiens, éclairés par le malheur et mûris par l'expérience, au règne de Louis XVIII, c'est qu'il ne montait pas à cheval. On voulait un roi qui, comme Darius, fils d'Hystaspes, dût à sa monture la couronne; et chaque jour les feuilles publiques redisaient gravement : — Il nous faut un roi qui monte à cheval. — Prenez Franconi, leur cria Nodier. Le parti équestre ne se releva pas de ce lardon. Toute la France répéta ce mot, dont Louis XVIII ne se souvint jamais.

Pendant les cent jours, Nodier se retira avec sa famille au château de Caylus, et après Waterloo, ce royaliste libéral et fidèle, s'attaquant à l'esprit de réaction, lança des brochures et des articles de journaux nombreux pour la défense d'Arnaud, de Bories Saint-Vincent, de David, de Jean Debry, et de tous les hommes distingués que des rancunes impolitiques exilaient à Bruxelles.

La restauration, qu'il avait appelée et servie, devait bien un dédommagement à l'adversaire opiniâtre de l'empereur; elle l'oublia cependant, et tandis que les vainqueurs affamés se partageaient la curée, Nodier, trop pauvre pour vivre à Paris, alla demeurer à Saint-Germain avec sa femme et ses deux enfans. Il venait d'y écrire *Jean Sbogar*, dont le plan était depuis quatre années dans sa tête, lorsque l'abbé Nicole, s'intéressant à son sort, s'entremit de lui obtenir une chaire de littérature dans un collége que le duc de Richelieu venait de créer à Odessa. Nodier partit donc pour faire ses adieux à la Franche-Comté : exilé par la république, il fut exilé par la misère, sous le gouvernement du roi. Heureusement il ne se pressa pas de quitter la frontière, car le ministre, au moment de lui envoyer ses

honoraires, lui faussa parole, et Nodier revint à ses frais, comme il était parti, s'établir dans un modeste logement de la rue du Bouloi. Il y écrivit *Adèle* et *Thérèse Aubert*, deux petits ouvrages fort importans dans sa vie littéraire, en ce qu'ils constatent chez lui le moment où il se dépouilla des formes de la littérature de l'empire et où il entra dans la manière qu'il s'est appropriée depuis, et dans laquelle il est devenu sans rival.

Peu à peu, son sort s'améliora. Il succéda à Geoffroi dans la rédaction des articles de théâtre au *Journal des Débats;* mais comme ce feuilleton l'ennuyait mortellement, il le céda à Duviquet, dès qu'il eut trouvé une autre occupation. Elle lui fut offerte par la publication du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, entrepris, en 1819, par MM. Taylor et de Cailleux. Nodier écrivit à peu près les deux tiers du texte de la *Normandie.* M. Taylor faisait les articles d'arts, M. de Cailleux les travaux archéologiques. Nodier prit une part presque aussi grande au *Voyage en Franche-Comté.* A mesure que la besogne avança, il eut moins de temps à y consacrer; et depuis qu'il est entré à l'Académie, c'est, ainsi qu'il me l'a dit luimême, sur M. Taylor que pèse la presque totalité de la rédaction. Une excursion qu'ils firent ensemble en Écosse donna lieu à *Trilby ou le Lutin d'Argail*, et eut de l'influence sur le style de *Smarra ou les Démons de la Nuit.* Divers opuscules, des contes en prose, en vers, et quelques ouvrages dramatiques, parmi lesquels, le prologue et le scenario du *Vampire*, terminé par M. Carmouche; la traduction du *Bertram* de Mathurin, faite en collaboration avec M. Taylor; ainsi que *le Délateur*, imité de Frederici, et le *Faust*, l'occupèrent les années suivantes. Il continuait de travailler au *Journal des Débats*, où il eut avec le général Foy une petite querelle toute littéraire, dont le célèbre député ne se formalisa point. Dans un de ses discours, ce dernier, ayant à désigner un despote et un tyran, le compara à Louis XI. Le lendemain on fut assez surpris de lire dans le *Journal des Débats* une lettre dans le style du XVe siècle, signée par Philippe de Comines, qui venait défendre la mémoire et justifier la politique de son maître. Cet incident resserra entre deux hommes éminens les liens de l'ancienne amitié qu'ils avaient ébauchée autrefois, quand le général était capitaine d'artillerie à Besançon; mais, de ce jour, Foy s'obstina à désigner son critique sous le nom de Philippe de Comines.

Ce fut au commencement de 1824, que Charles Nodier quitta la rue de Choiseul, où il demeurait alors, pour s'établir à l'Arsenal,

dont il fut nommé bibliothécaire à la fin de 1823. A dater de cette époque, sa vie devient trop simple, trop connue du public, pour qu'il soit utile de la raconter. Toute la littérature contemporaine fit son entrée à l'Arsenal en même temps que lui ; son salon, qu'animaient les charmes et l'esprit de sa femme, de sa belle-sœur, Mme de Tercy, si vive, si gaie, si prévenante, et de sa charmante fille, dont les graces se développèrent au milieu de ce cercle de gens d'élite, devint, en quelque sorte, *les petites Tuileries* de la jeune littérature et de la naissante école, dont Nodier protégea les débuts. Cette maison vit éclore Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, de Vigny.... C'est de l'union de ces esprits ingénieux et novateurs qu'est né le recueil littéraire qui consacre aujourd'hui ces lignes à Charles Nodier. C'est dans cette *Revue* que le célèbre académicien fit paraître les plus parfaits de ses ouvrages d'imagination : *Les Souvenirs de Jeunesse; le Songe d'Or; Inès de las Sierras;* les fantaisies du *docteur Néophobus*, et une foule d'autres compositions.

C'est à l'Arsenal qu'il écrivit *la Fée aux Miettes, Mademoiselle de Marsan, l'Histoire du Roi de Bohême*, le premier et le mieux réussi des ouvrages illustrés; les *Souvenirs et Portraits; le Dernier banquet des Girondins;* les *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque;* les *Notions de linguistique; Paris historique*, et *Franciscus Colonna*, sa dernière nouvelle et l'une des plus pures qui soient sorties de sa plume. Il y entreprit aussi, depuis son entrée à l'Académie Française en 1833, le *Grand Dictionnaire historique*, si long-temps rêvé, que lui seul pouvait accomplir, et que n'achèvera personne.

Tous ces ouvrages, qui ont affermi sa gloire et couronné la dernière partie de sa carrière, la France les doit en partie à l'influence providentielle de Mme Nodier. C'est cette femme angélique et dévouée qui parvint à régulariser cette vie orageuse, à communiquer le calme et la sérénité d'une belle ame, à cette ame troublée et combattue. Aussi Charles Nodier, ce grand enfant, si mobile, si insouciant de l'avenir, vénérait-il sa compagne, qui, bien plus jeune que lui, semblait mêler à son amour je ne sais quoi de l'indulgence et de la bonté maternelles. Heureux dans sa famille, il prit goût à son intérieur; il ordonna ses travaux. On peut dire qu'il écrivait pour elle, car il soumettait la plupart de ses productions à son goût sûr, à son jugement droit et solide. Il déférait d'ordinaire à ses avis, et ce qui le prouve, c'est le souvenir qu'a gardé Mme Nodier d'une circon-

stance puérile où il en fut autrement. Aussi, quand Charles, dans ses rares velléités de révolte, lui faisait valoir sa soumission accoutumée : — Cependant, interrompait-elle, tu n'as jamais voulu me sacrifier les boucles d'oreilles de Jean Sbogar... Ici finit l'histoire des querelles littéraires qui eurent lieu dans le ménage. Ces boucles d'oreilles offusquaient le goût de Mme Nodier; néanmoins son mari, qui réimprima *Jean Sbogar*, les lui laissa.

Charles Nodier appartient à une série d'hommes depuis long-temps interrompue, si elle n'est terminée, celle des causeurs et des conteurs attachans. La séduction de sa parole était irrésistible; ses moindres propos avaient de la grace, et sa conversation, quel qu'en fût l'objet, avait le privilége d'annihiler pour le moment tout autre genre d'esprit, si agréable qu'il pût être. Sa manière enfantine et passionnée de considérer toutes choses, le plaisir qu'il semblait prendre à s'entretenir, même avec les fâcheux qu'il maudissait tout bas, la sensibilité qui perçait à chaque instant au travers des saillies de son esprit, dont elle adoucissait la pointe; l'universelle étendue de ses connaissances, sa mémoire surhumaine; le nombre, la diversité des hommes et des choses qu'il avait vus; tout, en un mot, tout ce qui peut seconder et accroître l'attrait d'une organisation fort singulière était réuni dans sa personne. Que de fois, à *ses dimanches* célèbres de l'Arsenal, n'enchaîna-t-il pas à ses lèvres une foule attentive et ravie!

Peu d'hommes eurent à un degré aussi rare le don de se faire aimer. Dans sa sphère modeste, ce poète, toujours éloigné de la faveur et du pouvoir, n'eut que des amis et fit peu d'ingrats : sa bienveillance réelle, profonde et générale, faisait naître ces sympathies; elle était si grande qu'il s'aveuglait souvent avec une puissance d'imagination singulière sur la nature véritable des gens. L'homme le plus spirituel de France était, de tous, le plus facile à duper. Je me souviens qu'un soir il rentra tout rayonnant d'enthousiasme, annonçant à sa famille qu'on lui avait présenté un jeune homme d'un esprit rare, et doué d'une de ces figures d'archange, de chérubin qui annoncent une ame de poète et un avenir glorieux : il nous entretint, pendant le dîner, de ce phénix dont chacun attendait la venue avec impatience. Le dimanche suivant, un jeune gars entra d'un pas lourd, saluant avec une gaucherie rustique; il avait les cheveux ternes, le front bas, l'œil éteint, l'air commun, et une épaule bien supérieure à l'autre. Nodier l'annonça d'un signe, avec un air victorieux. L'archange était un bon paysan, mal décrassé; le chérubin

était bossu. Je n'oublierai jamais le profond étonnement qu'exprimèrent les traits de Nodier, quand la contenance ébahie des dames lui montra son héros incompris.

Nodier avait cette politesse exquise, cette éducation charmante qui vient de la bonté du cœur et qui s'empare de celui des autres; cependant il aimait à railler, et avec sa malice courtoise, finement déguisée, il trouvait moyen de satisfaire son penchant sans affliger personne. Sa manière habituelle était de proportionner l'ironie à son auditoire, et au *sujet* dont il avait fait choix, de telle sorte que ce dernier se crût l'objet d'un compliment, tandis que les autres riaient sous cape. Son œil alors, errant autour de lui, cherchait un compère; une rapide et imperceptible étincelle annonçait qu'on était d'intelligence, et le divertissement allait son train. Ses amis furent parfois complices de ce passe-temps qui ne blessait personne; ils n'en furent jamais les victimes, et ces boutades de Nodier n'atteignaient guère que des gens gonflés de leur importance et d'une sotte vanité.

Les soins qu'il prenait pour déguiser un reproche, pour adoucir une observation, étaient touchans en vérité. Sa famille ne se souvient pas d'avoir entendu de sa bouche une parole vive; son respect pour la sensibilité d'autrui s'étendait jusqu'à ses petits-enfans. Cependant, au fond de ses paroles, on trouvait toujours la vérité, pourvu qu'on sût la comprendre; on pouvait prendre ses avis pour des éloges sans restriction, si l'on avait plus d'orgueil que de tact, car chez lui la forme déguisait le fond. Un jour, il me fit une leçon assez verte et bien méritée. Imbu de la lecture de ses livres, et la pensée toute remplie de lui, je lui apportai quelques pages, dans lesquelles je m'étais efforcé, pensant bien faire, de singer sa manière et son style : évitant à la fois d'avouer que je l'avais imité et fort mal, et de me faire une mercuriale sur la sottise des pastiches, il se borna à dire : —Mon ami, ce que vous m'avez remis ne doit pas être bien bon, car, au premier moment, je l'ai cru de moi...

Vers la fin de sa vie, ses goûts de bibliomane remplacèrent toutes les jouissances que la destruction de sa santé lui fit perdre. Plus éloigné que jamais de nos *idées progressives* et de notre *industrialisme* moderne, il se tint en dehors du mouvement et le poursuivit de ses sarcasmes. Les *humanitaires*, les *socialistes*, quel que fût leur genre de folie, n'obtenaient pas sans peine sa compassion.

Du reste, il sentit peu les ennuis et la tristesse de voir ses forces dépérir et sa vie s'épuiser; les tendres soins dont il fut l'objet dans sa famille le dédommagèrent de ses souffrances. Sa fille, en qui il

voyait refleurir son esprit et une partie de son talent, lui présentait sans cesse une trompeuse image de lui-même, dans laquelle il se plaisait à revoir les traits de sa jeunesse. Charmant les heures à l'aide de ses occupations favorites, récréant ses yeux de la vue de cette petite bibliothèque unique et précieuse qu'il a collectionnée; s'étourdissant aux bruits joyeux de ses quatre petits enfans, il vint ainsi jusqu'au bord de la tombe par un sentier plein de fleurs. Il y a quelques mois, formant encore des projets, il me parlait de la prochaine expiration de ses anciens traités avec les libraires, et de la publication de ses œuvres complètes, seul héritage qu'il laisse à sa famille.

Sur la fin du mois de décembre, sa santé déclina de plus en plus. La veille de Noël était un dimanche; son salon s'ouvrit pour la dernière fois : cette soirée cependant fut fort gaie, lui seul avait des pressentimens. Quittant une table d'écarté où il venait de gagner M. R..., l'un de ses plus anciens amis : — N'ayez pas de regret, lui dit-il en souriant; ce sont les derniers vingt sous que je vous gagnerai.

Trois jours après, il se mit au lit, et ne se releva pas. Il fut bientôt à l'extrémité, et durant ces jours d'angoisses, où la lucidité de son esprit ne s'obscurcit pas un seul instant, il employa toute son adresse à tromper sa famille sur la gravité de son état. Cette héroïque dissimulation, il eut le courage de la soutenir pendant près d'un mois, et n'en trahit le secret qu'une heure avant d'expirer, lorsque, voyant autour de lui sa femme et sa nièce en pleurs, il murmura tristement : « Vous souffriez donc aussi..., vous? » Le jour *des Rois*, comme je me trouvais près de son lit avec Dauzats, qu'il aimait tendrement, il nous cita des vers latins sur la carpomancie, en nous contant que leur auteur, dont le nom m'échappe, et dont il nous désigna la plus rare édition, en observant sur lui-même ce symptôme, les avait dictés la veille de sa mort à son fils placé près du lit paternel, comme nous l'étions au pied du sien. « — Je vous dis cette histoire, ajouta-t-il, et mes dernières fantaisies, parce que je vous ai beaucoup aimés, que vous êtes encore jeunes, que vous garderez et ferez vivre mon souvenir. »

Attendri lui-même, il laissa tomber quelques larmes sur ses joues amaigries. Un moment après, il embrassa sa fille et pleura de nouveau; c'est ce jour-là qu'il renonça aux dernières espérances et qu'il prit son parti de mourir, car depuis lors il ne pleura plus et ne fit aucune allusion à sa fin prochaine. Nous insistons sur les détails qui accompagnèrent ce moment suprême; ils couronnèrent trop dignement sa

vie, et offrirent de trop nobles exemples pour qu'on puisse les passer sous silence.

Bien que sa parole eût conservé toute son éloquente facilité, il ne sacrifia point au vain orgueil de marquer, par ces mots ambitieux que recherchent parfois, près d'expirer, les personnages illustres; sa fin fut simple, digne et vraie comme son cœur; son courage fut modeste comme sa vie. Le jour où il reçut les derniers sacremens, qu'il avait demandés, il répondit avec fermeté aux paroles du prêtre; puis, après nous avoir embrassés tous et rassurés sur son état, il dormit cinq heures du sommeil le plus paisible.

La veille du jour fatal, les efforts redoublés de la fièvre amenèrent le délire; la nuit suivante il ne reconnut personne et parla sans cesse. — Des mots sans suite, des idées rompues, dont on ne pouvait suivre le fil, et parmi lesquelles on ne peut signaler que celle-ci, sans pouvoir dire à qui elle s'adressait : — Lisez souvent Tacite... et Fénelon... pour donner plus d'assurance à votre style.

Bientôt il fut secoué par une crise violente et douloureuse, à la suite de laquelle il reconnut sa fille qui lui présentait à boire. Comme il but avec avidité, cette dernière lui dit : — Tu as trouvé cela bon?

— Oui, répondit-il avec un regard d'une douceur ineffable, comme tout ce qui me vient de toi.

Elle appuya son visage sur le chevet du mourant pour cacher son émotion.

— Ah! s'écria-t-il, si tu restais toujours ainsi, je ne mourrais jamais!

Hélas! il n'avait plus deux heures à vivre.

Un moment après, il bénit ses petits enfans, sa femme qui l'assista si noblement dans ces heures difficiles, et il s'informa (sollicitude extraordinaire dans un moment pareil) si toute la famille était en bonne santé. Déjà le froid mortel avait envahi son corps, dont la vie s'était retirée; mais plus la matière s'anéantissait, plus revenait la limpidité de l'esprit. Après avoir eu le soin de charger son gendre de remercier toutes ses connaissances, pour les sympathies qu'on lui avait témoignées, pour l'empressement avec lequel ses amis n'avaient cessé d'affluer à toute heure dans sa maison pendant sa maladie, Charles Nodier s'informa du quantième du mois. — Le 27 janvier, répéta-t-il après sa femme; vous vous souviendrez de cette date.

Il demanda l'heure, et manifesta le désir de voir renaître encore une fois le jour. Alors il engagea ses enfans à prier avec lui, ce qu'ils firent, agenouillés devant son lit. Peu de minutes après, s'adressant

à son gendre : — Mon pauvre Jules, s'écria-t-il, je ne croyais pas que cela fût si malaisé.... Après avoir éloigné de son lit tous les siens, en murmurant : —Votre vue me fait du mal; il s'assoupit sur-le-champ; son souffle devint intermittent et rare; et au moment où le soleil levant frappa les vitres, Charles Nodier cessa de respirer.

Peu d'hommes laissent après eux des regrets aussi unanimes : sa carrière fut si bien remplie, que sa perte se fera sentir dans tout le monde littéraire. Elle prive l'Académie du plus fidèle défenseur de la langue française, dont elle conserve le dépôt; les jeunes auteurs, d'un appui constant, généreux et sincère; le public, d'un écrivain spirituel, élégant et varié.

Charles Nodier ne laisse à ses enfans que l'éclat de son nom, l'héritage des amitiés vraies qu'il avait amassées, l'exemple d'une vie probe et sans tache, et les souvenirs d'un esprit adorable et d'un cœur parfait : tout ce qu'il faut pour y songer sans cesse et ne se consoler jamais.

FRANCIS WEY.

SOUVENIRS

ANECDOTIQUES

SUR M. DE STENDHAL.

Il est juste et même je crois utile de rassembler, tandis qu'il en est temps encore, quelques-uns des traits particuliers relatifs au caractère et aux habitudes privées de Henri Beyle, connu dans les lettres sous le nom de *Stendhal*, que la mort a frappé si inopinément, l'année dernière, dans un âge où son esprit promettait encore de porter d'heureux fruits. On l'a laissé mourir à petit bruit, avec une sorte d'indifférence et sans presque lui rendre ces honneurs suprêmes que l'on prodigue si facilement aujourd'hui à tant de noms fort inférieurs au sien. M. de Stendhal était pourtant regardé par tout le monde comme un homme de beaucoup d'esprit, et les gens d'esprit proprement dits (je prends *esprit* dans le vieux sens) sont-ils donc si communs de notre temps qu'il faille oublier si vite ceux qui ont porté ce titre et qui meurent, hélas! le plus souvent sans laisser d'héritier même en ligne collatérale?

Les ouvrages de M. de Stendhal ont été appréciés peu de temps

après sa mort dans un article rédigé avec autant de justesse que de talent (1). Mais l'auteur de cet article, qui avait à porter un jugement en règle sur des productions imparfaitement critiquées jusqu'alors et même à peine connues d'un grand nombre de personnes, a dû surtout s'attacher à l'écrivain et négliger en grande partie ce qui concernait l'homme privé. L'homme est cependant intéressant à connaître; il était du petit nombre d'esprits contemporains qui eussent encore quelques traces du dernier siècle. Le tour de ses idées, ses penchans, son caractère et ses préjugés ont mis d'ailleurs dans ses livres un grand nombre de traits singuliers qui seraient inexplicables pour quiconque n'a pas connu l'homme; et que sera-ce donc quand ces livres auront subi l'épreuve du temps? Or, on peut assurer dès à présent que les productions de M. de Stendhal ne seront pas le passage le moins intéressant ni le moins curieux de l'histoire littéraire de notre siècle.

Nous permettra-t-on de rapporter ce que nous savons sur lui sur le ton de la simple causerie et un peu dans la forme de nos vieux *ana*, sans méthode, sans prétention, sans arrangement, disant les choses à mesure qu'elles nous viendront? L'*ana* a cela d'avantageux qu'il permet de dire certaines choses que ni l'historien, ni le critique de profession, ni même le biographe n'osent raconter. Ce genre irrégulier est peut-être le seul qui permette de saisir toutes les parties de l'homme étrange et bigarré qui s'est étudié toute sa vie à déjouer autour de lui les observations et même les conjectures. Mais à présent qu'il n'existe plus, on peut le considérer de plus près et essayer de saisir le nœud de ce singulier problème d'esprit et de bizarrerie.

Par un sentiment de curiosité qui tient à l'admiration, nous aimons à connaître la figure et l'extérieur des hommes qui ont marqué par leurs actions ou par leurs écrits. Les bons faiseurs de mémoires ont manqué rarement de satisfaire sur ce point l'attente de leurs lecteurs. Ne semble-t-il pas que nous voyons agir et converser Christine de Suède quand Mme de Motteville nous peint l'*amazone suédoise* arrivant à Compiègne avec *sa perruque défrisée, sa chemise d'homme, sa taille un peu bossue, ses mains assez bien faites, mais si crasseuses, qu'il était impossible d'y apercevoir quelque beauté?* etc. Saint-Simon excelle dans les portraits et les a répandus par milliers dans ses Mé-

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1848.

moires, en joignant à la peinture des caractères la description exacte des traits des personnages. Je ne crois pas que nous possédions un seul portrait, même au crayon, de l'auteur des *Promenades dans Rome* et de l'*Histoire de la peinture*. N'est-ce pas là un acte d'indifférence digne de reproche et même difficile à comprendre dans un temps où l'on voit suspendues aux enseignes tant de physionomies littéraires qui devancent pour la plupart les vœux de la curiosité publique?

Il est à présumer que la postérité conservera à notre auteur ce nom de *Stendhal* sous lequel il a fait paraître la plus grande partie de ses productions. On l'appelle même encore aujourd'hui, lorsqu'on le cite, *monsieur* de Stendhal, et c'est ainsi que nous le désignerons ici. Ce nom de *monsieur*, que le monde ajoute à celui des écrivains, autant par réserve que par déférence, ne s'en va pas si vite qu'on le croit. La postérité, et surtout une postérité de fraîche date, hésite toujours un peu avant d'appeler les auteurs par leur nom tout court. Il en est même avec lesquels elle restera toujours, je le crains bien, sur le pied de l'étiquette.

Tous ceux qui ont connu M. de Stendhal doivent le voir encore comme s'ils l'avaient sous les yeux, car il est des physionomies particulières qui s'impriment dans l'esprit et y restent gravées. Essayons toutefois de suppléer autant que possible à la négligence du crayon et du pinceau à l'égard de sa personne.

Il était d'une taille au-dessous de la moyenne, chargé de beaucoup d'embonpoint, surtout dans les dernières années de sa vie, le dos rond, les épaules très larges, la tête enfoncée dans les épaules, les jambes courtes, marchant les bras en cercle, le teint haut en couleur, la bouche grande, le nez passable, les yeux petits et enfoncés, le front bas et plissé, le rire grimacier, et dans cette large figure tous les tics, les contorsions et les tiraillemens capables de défigurer un homme. Certes, il y avait loin de cette physionomie et de cette tournure aux traits d'un homme agréable. Disons-le même sans détour, M. de Stendhal ne pouvait guère passer aux yeux du vulgaire que pour un homme laid, et sa laideur n'était point de ces laideurs historiques qui frappent et servent de modèles, comme celle de Socrate ou de Pélisson. Elle était, si l'on peut dire, de l'espèce commune et bourgeoise. Nulle distinction, nul caractère de grace ou de noblesse, rien au premier aspect qui annonçât l'esprit délicat et mobile logé dans ce corps tout matériel, si ce n'est peut-être l'extrême viva-

cité de ses yeux, et encore ne les jugeait-on que lorsqu'ils étincelaient du feu du sarcasme.

Je dis les choses telles qu'elles sont ou plutôt telles que je les ai observées. Il est avéré que la plupart des femmes qui, après avoir lu les pages légères et passionnées de *Rouge et Noir* et du livre de *l'Amour*, se faisaient indiquer l'auteur dans un cercle, éprouvaient un véritable sentiment de déplaisir et même d'incrédulité à la vue de cet homme rebondi et ramassé dont l'extérieur répondait si mal aux rêves de leur imagination. Mais dès qu'il causait, leurs sentimens changeaient bien vite, car son esprit était de ceux qui sont faits pour couvrir les défauts de la figure et tromper la réalité par l'image de la séduction et de la grace.

Pour lui plus que pour tout autre, il est nécessaire d'insister sur ces détails physiques qui ont exercé une très sensible influence sur sa manière d'être, son caractère, et même sur la nature de ses écrits. C'est après tout un homme de beaucoup d'esprit que nous cherchons ici à faire connaître intimement; on voudra donc bien nous passer quelques minuties ou même certaines redites.

On a beaucoup parlé de ses singularités : il était en effet étrange et inexplicable, on peut le dire, de la tête aux pieds. Mais il n'est point, je pense, dans le monde, d'originalité réelle ou jouée dont on ne puisse avoir la clé avec un peu de pénétration et surtout la connaissance particulière du naturel des personnes. Tout homme d'esprit ou de génie a ses manies sans doute qui sont souvent inséparables de sa supériorité, mais il est bien rare aussi qu'il n'aide pas un peu lui-même à la lettre et ne se complaise pas dans ses propres bizarreries. Il faut donc attentivement distinguer ce qui tient chez l'homme à la nature même ou aux artifices de la volonté.

M. de Stendhal était né bizarre, mais il tenait aussi beaucoup à passer pour tel; c'était chez lui affaire de calcul. La conscience de sa laideur (car M. de Stendhal était laid et se sentait laid, ce qui n'est pas donné à tout le monde) l'a vivement préoccupé et même tourmenté toute sa vie. Cette préoccupation a sans cesse occasionné en lui un nombre infini de picotemens, d'irritations et de malaises réels qui ont par suite engendré ces singularités et ces hardiesses d'opinion et de conduite que l'on peut regarder comme les vengeances de ce qu'il appelait son *infériorité physique*. On pourrait citer à l'appui de cette remarque un grand nombre de faits, mais un seul suffira. On se souvient qu'il riait assez volontiers de

tout, et surtout de lui-même. Il lui arrivait parfois de prouver, avec autant de sérieux que de bonne foi, qu'à Rome, chez le traiteur où il dînait d'habitude, il était indispensable qu'il donnât double *bonne-main* au garçon qui le servait, parce qu'il était exposé à casser quelque siége à cause de la pesanteur de son corps, puis, afin d'éviter les brocards, les regards offensans des subalternes, etc. Il fallait l'entendre lui-même développer cette thèse; ainsi, comme Philopœmen payait à Mégare l'écot de sa mauvaise mine, lui payait à Rome celui de son embonpoint.

On ne peut contester qu'être beau ou laid ne soit d'une certaine importance, non-seulement dans les choses de vanité ou de sentiment, mais même dans les affaires de la vie. Cependant le monde attribue d'ordinaire à ces différences plus de gravité qu'elles n'en ont réellement, et M. de Stendhal était en cela entièrement du sentiment du monde. Nul homme n'eût eu en quelque sorte plus que lui le besoin d'être beau. Son caractère le portait à souhaiter vivement ce genre d'avantage; enjoué, galant, sensible à tous les raffinemens, couvant sous sa causticité beaucoup de passion, et souvent même de tendresse, ambitionnant non-seulement les charmes et les bonheurs de l'amour, mais aussi ses cruautés, ses barbaries, qui ne sont guère que le privilége des belles figures. Il avait sans cesse à la bouche les noms des triomphateurs de la galanterie : les Lauzun, les Buckingham, les Casanova, les Richelieu. Éclairé par son bon sens, il dédaignait les fats, cependant un fat l'éblouissait. Le premier, il a su faire justice des vaines et puériles affectations de lord Byron, dont on a fait tant de bruit, mais, au fond de l'ame, il se sentait un faible pour ce genre de dédain que produit souvent le sentiment de la beauté extérieure. Nul doute que, s'il eût eu à choisir son rôle dans ce monde, il eût pris bien plutôt le rôle d'homme à bonnes fortunes que celui d'homme d'esprit.

La nature, plus sage et plus juste qu'on ne pense, s'est souvent donné en France le malin plaisir d'envelopper de brillantes intelligences dans des corps taillés sur le patron le plus commun. La plupart des gens d'esprit se révoltent contre leur partage, se considèrent comme disgraciés, trahis, et passent leur vie à tempêter contre *leur chien de visage*, comme disait Mme de Sévigné. Leur lot est-il donc en effet aussi injuste et aussi haïssable qu'ils le disent? J'en appelle à tous les visages parfaits qui sont en même temps comblés de toutes les infirmités de la sottise.

Ne pouvant être beau, M. de Stendhal s'en vengea en se faisant bizarre. Il voulut compenser les défauts de la nature, en répandant à pleines mains autour de lui l'extraordinaire, l'inattendu, et souvent dans les choses les plus simples. Son calcul était-il bon ou mauvais? Je le donne pour ce qu'il vaut; mais un mot qui lui est échappé un jour donnera le secret de la plus grande partie de ses actions : « J'aime mieux, disait-il, être pris pour un caméléon que pour un bœuf. » Il s'est étudié toute sa vie à se déguiser et à passer pour un personnage insaisissable et *conjectural.* Il parlait sans cesse de naturel, et nul homme n'était en apparence moins naturel que lui, non pas qu'il ne le sentît à merveille, mais il craignait surtout d'être lui-même. Il avait aussi pour maxime favorite : « Savoir braver le ridicule. » Mais loin de savoir le braver, il succombait sans cesse à la crainte, non pas seulement du ridicule qui s'attaque aux travers de l'esprit, mais surtout de celui qui dépend des traits, du maintien et de l'extérieur de l'homme.

Il avait choisi ce nom de *Stendhal* pour l'usage de ses écrits, mais il en avait une infinité d'autres qu'il prenait alternativement dans les habitudes de la vie. La plupart de ses lettres étaient signées de noms supposés. Chacun se souvient sans doute que, dans un certain salon où il fut présenté pour la première fois, il imagina de se faire annoncer sous le nom de *Cotonet.* On devine l'effet que dut produire l'annonce d'un pareil nom et la vue du personnage qui le suivait. Il aimait mieux toujours, si j'ose dire, en guignon de sa tournure, se donner à lui-même ce nom ridicule, que de se le voir appliquer par un autre. Dans ses *Mémoires d'un Touriste,* il se fait passer pour un marchand de fer ou de laine. Il sentait qu'en effet à le juger sur le dehors, on pouvait fort bien le prendre pour un gros marchand, et par un de ces manéges qui n'ont rien de surprenant pour quiconque est au courant des feintes du cœur, il se parodiait lui-même, faisant la part au ridicule, et toujours, comme il arrive en pareil cas, beaucoup plus large qu'il ne le fallait.

Ainsi, quand on le jugera un jour, il ne suffira pas de dire que c'était un homme affecté, bizarre, qui s'étudiait sans cesse à ne pas agir comme les autres. Ce sera ne montrer de lui que les apparences. Il faudra dire aussi qu'il avait été poussé à se singulariser par un grand mécontentement de sa personne, et que ce sentiment, où il entrait au fond beaucoup de tristesse, lui a inspiré souvent des actes que le bon sens ni même le bon goût n'approuvait. Petitesse

indigne assurément d'un homme tel que lui, et qui a nui gravement même à sa destinée littéraire! Devait-il donc tant s'inquiéter des impressions physiques? Devait-il surtout méconnaître les véritables ressources de l'esprit, et oublier que, pour rehausser et soulever l'individu, des livres durables et de nobles pensées valent mieux après tout que toutes ces métamorphoses, ces feintes et ces gageures où il a souvent épuisé les efforts de son heureuse imagination?

Mais c'est assez nous occuper de l'homme extérieur; il est temps de rapporter ce qui intéresse directement son esprit.

On peut, je crois, avancer, sans faire injure aux goûts et aux usages des salons de nos jours, que M. de Stendhal a été un des derniers hommes de France qui ait su ou voulu causer. La causerie française a autrefois exercé un grand empire sur le ton et les idées de l'Europe, mais on avoue généralement à présent que c'est un art qui se perd et que l'on ne connaîtra bientôt plus que de souvenir. Garder le silence dans un cercle et jouir des idées des autres, sans y rien mêler du sien, eût été regardé autrefois comme une inconvenance choquante que l'on ne passait guère qu'à la sottise. Mais aujourd'hui on souffre volontiers les gens impassibles et taciturnes; le silence dans le monde de nos jours a bon air et est même devenu une sorte de recommandation.

Nos pères causaient surtout pour causer, pour plaire, chacun apportant de bonne foi sa part dans ce fonds d'urbanité, d'abandon et souvent même d'étude, qu'on appelle la conversation. Aujourd'hui, le peu de gens qui causent encore causent surtout pour l'utilité, pour interroger, connaître et feuilleter les esprits et les consciences. La conversation moderne se traîne à la suite du journal et de la tribune; elle meurt dans l'intervalle des sessions.

M. de Stendhal, qui a fait comme on sait toute sa vie une guerre acharnée au calcul et à l'*utile*, ne connaissait, lui, et ne pratiquait que cette causerie libre et brillante que le XVIIIe siècle a mise dans tout son honneur. Il avait entendu d'excellens causeurs, mais il n'imitait personne; il avait sa manière à lui, presque toujours analysant ou improvisant, fuyant à cent lieues tout ce qui sentait la dissertation et la *phrase faite*. Comment, du reste, représenter par le récit ce que peut la conversation d'un homme, cette chose toute passagère, toute fugitive, et qui souvent même n'est vraiment supérieure que sous la condition de s'évaporer en partie, une fois la partie rompue? On se fera cependant peut-être une idée de ce qu'était la conversa-

tion de M. de Stendhal, si l'on veut bien reconnaître avec nous dans l'espèce générale des causeurs deux classes bien distinctes, et qui appartiennent à deux genres d'esprits opposés.

Les causeurs les plus brillans en apparence sont ceux qui jettent à travers l'entretien de ces traits d'esprit éblouissans qui volent de bouche en bouche, qu'on répète, qui surprennent, qu'on admire, mais qui souvent aussi font douter s'ils sont véritablement éclos du sein même de la causerie, ou s'ils n'ont pas été formés et polis d'avance dans tout le loisir de la réflexion. On peut affirmer que la plupart des bons mots de Chamfort ont dû être l'effet de la méditation, puisqu'on en trouve dans ses œuvres complètes la liste qu'il a eu soin de dresser lui-même. Dans la conversation de Rivarol, il y avait sans doute parmi les choses véritablement imprévues et soudaines un certain nombre de batteries dressées le matin et destinées à faire feu le soir. Quand Rivarol disait, par exemple, d'un folliculaire qui l'avait attaqué : « Il m'a donné un coup de pied de la main dont il écrit, » on ne saurait reconnaître dans cette phrase ce caractère de l'impromptu que toute l'adresse de l'esprit ne simule jamais qu'imparfaitement.

On aurait tort de mépriser ces mots brillans que l'on peut appeler peut-être des *mots de portefeuille*. Heureux, après tout, les premiers inventeurs! Honneur aux esprits qui savent s'évertuer en conversation au milieu de tant de gens qui demeurent ternes, obtus, sans action, sans chaleur, et sont vraiment les frélons de la causerie! Mais le défaut de ces sortes de saillies est d'avoir plus de brillant que de justesse et de tromper par un faux air d'improvisation. Les esprits qui les produisent par leur affectation et leur vanité justifient parfois le mot de Pascal : « Diseurs de bons mots, mauvais caractère. »

Il est encore une autre espèce de causeur; c'est celui qui se livre à la conversation sans apprêts, sans réflexion, ni armé, ni orné d'avance, attendant tout du bonheur de l'à-propos, n'ayant d'idées que celles qui jaillissent soudainement du choc des reparties, tout à l'invention et à la fortune. Au premier abord, il a moins d'éclat, il prime moins que celui qui fait profession de bons mots; mais quand il vous tient, qu'il vous a séduit, quel agrément et quelle variété, quelle profusion abondante de tout ce que l'esprit peut épancher sur l'heure! On trouve sans doute dans les *Lettres* de Mme de Sévigné beaucoup moins de ces traits dont on peut faire recueil que dans tel auteur ingénieux du dernier siècle, Duclos ou Helvétius, par exemple;

mais dans cette immortelle correspondance, ce n'est point telle ou telle partie qui brille aux dépens du reste, c'est tout l'ensemble qui laisse voir comme à travers un voile l'ame, l'imagination, dans leurs beautés les plus naïves.

M. de Stendhal tenait à la fois de ces deux espèces de causeurs, mais se rapprochait beaucoup plus souvent de la seconde que de la première. Il avait parfois de ces mots *de relief* qui lui ont donné un faux air de parenté avec les beaux-esprits de la fin du XVIII[e] siècle. Quand il a dit, par exemple, que les récits emphatiques que l'on lit sur l'Italie, lorsqu'on se propose de la visiter, sont *autant de lettres de change tirées d'avance sur son admiration*, une pareille phrase a bien le goût de terroir de celles de Rivarol ou de Champcenetz, mais il avait rarement de ces traits-là, et s'il était vrai qu'il les eût préparés d'avance, du moins se gardait-il de les répéter ou d'en revendiquer l'honneur; la faculté d'improvisateur l'emportait presque toujours en lui sur les autres.

Le fonds ordinaire de sa causerie était un tissu d'observations toujours fines, neuves, souvent même profondes, exprimées sous une forme inattendue et quelquefois singulièrement elliptique. Là surtout son imagination se donnait carrière. Il faisait sans cesse, on peut le dire, la chasse aux idées. Il lui arrivait souvent d'arrêter brusquement son interlocuteur sur une certaine phrase en s'écriant : « Voilà une idée! » Et ce trait qu'il prenait au passage était bien moins un mot saisissant qu'un aperçu heureux et singulier sur quelque point de littérature ou d'histoire. Il aimait surtout la hardiesse et la nouveauté, et cependant il y avait même dans sa causerie des parties surannées, mais c'étaient principalement les parties empruntées, les travers qu'il se donnait lui-même. Son véritable esprit, sa manière si fine et si nette de juger les hommes et les choses, tout cela était jeune et vrai et fût toujours resté jeune.

Il n'était point riche, bien qu'il eût tous les goûts et même les habitudes de la richesse :

« Je vois, disait-il quelquefois, dans les réunions et dans les promenades des jeunes gens riches, élégans, d'une belle figure et auxquels il ne manque pour être accomplis que d'avoir de l'imagination et des idées. Je me demande pourquoi ils ne prélèveraient pas tous les mois sur le budget de leurs menus plaisirs une certaine somme d'argent, moyennant laquelle je les mettrais tous les matins, dans une heure ou deux de causerie, en état de briller le soir dans les

compagnies où ils sont souvent réduits au silence par la disette d'idées neuves. Je leur fournirais sur toutes les choses du jour des mots fins et agréables qu'ils n'auraient qu'à placer à propos et qui leur feraient une réputation d'esprits relevés. — Si on vient à parler de tel personnage public, vous réciterez sur son compte cette phrase (on devine que la phrase était une de ces vives épigrammes que lui inspirait sa malignité). Si on parle de tel évènement, de tel livre, de telle pièce de théâtre, voici le jugement que vous aurez à porter..... Est-ce que cet argent employé à acquérir tous les agrémens de l'esprit ne vaudrait pas bien celui qu'ils dépensent journellement en chevaux, en parties de jeu et en superfluités qui ne font souvent que les mener droit au ridicule, etc.? »

Il mêlait ainsi à beaucoup de sarcasme et de causticité une sorte d'ingénuité qui donnait à ses discours une grace singulière. Il était assurément sur la trace d'un genre d'esprit nouveau qui eût eu plusieurs des traits de l'imagination et du cœur.

On se souvient sans doute des définitions étranges et détournées qu'il donnait de certaines choses et qui représentent un des côtés de son caractère. On a retenu surtout la manière dont il définissait le talent de la célèbre danseuse Fanny Elssler : « C'est, disait-il, la grace qui n'est pas méchante. »

Les esprits qui n'étaient pas dans les secrets du sien trouveront sans doute cette phrase obscure, inintelligible même. Quant à lui, il se comprenait parfaitement. » La grace française, disait-il, laisse nécessairement paraître à travers sa séduction une certaine méchanceté; la vanité, la raillerie, se mêle toujours plus ou moins aux sourires et aux regards des belles femmes de France. La grace allemande au contraire est toute bonne, toute franche; une belle Allemande sait plaire sans alarmer personne et sans joindre à l'impression de ses charmes celle du sarcasme ou de l'orgueil. » Voilà sans doute un bien long commentaire pour cette phrase si courte : « Mlle Fanny Elssler, c'est la grace qui n'est pas méchante. »

De pareils tours d'idée ont le grave inconvénient de sentir le jargon et la métaphysique de l'hôtel Rambouillet. Il faut dire pourtant que M. de Stendhal ne s'en servait guère que pour le divertissement, et les lançait comme des énigmes propres à égayer l'entretien. Il a eu cependant le tort d'admettre parfois dans ses livres de ces sentences obscures et sophistiquées qui n'auraient pas dû sortir du cercle de la causerie. Je ne doute pas que cette phrase du même genre, que

l'on trouve dans son livre *De l'Amour :* « La beauté est une promesse de bonheur, » ne donne des peines infinies aux Saumaises futurs qui voudront en découvrir le sens. Il sautait à pieds joints par-dessus les idées intermédiaires qui l'avaient conduit à une dernière formule qu'il adoptait comme le signe particulier de son intelligence, et qu'il proposait à ses auditeurs ou à ses lecteurs sous forme d'oracles.

Il semble qu'il ait connu le siècle tout entier. Quels hommes, quels évènemens n'avait-il pas vus! Il possédait aussi bien les faits graves et les secrets de l'histoire contemporaine que toutes les frivolités et les moindres intrigues des chroniques particulières. Jeté tour à tour dans des carrières diverses, il avait passé une partie de sa vie à voyager; sa mémoire contenait un nombre infini d'anecdotes de tous les pays et de tous les âges, mais il cédait rarement à l'envie de raconter. Un trait détaché, une allusion rapide, lui convenaient mieux qu'une histoire en règle qui lui eût livré l'entretien tout entier. Il causait et savait faire causer les autres, ce qui est peut-être la perfection du causeur.

Mais pour être juste, il faut avouer qu'il n'était pas exempt de défauts, et en avait même de plus d'un genre. Son penchant à la raillerie lui a attiré un grand nombre d'ennemis. Très ouvert dans l'intimité, mais ombrageux, pointilleux à l'excès, il s'irritait facilement, bien qu'il piquât souvent les autres. Il jugeait parfois les choses superficiellement ou d'après certains préjugés. Malgré son expérience et sa grande connaissance des hommes, il avait toujours conservé un fonds d'étourderie qui lui faisait commettre certaines bévues que tout son esprit suffisait à peine à réparer. Vif et hardi dans ses discours, il avait le tort de descendre trop aisément à la licence. C'est un fait constant qu'un jour se trouvant dans une réunion principalement composée de femmes et racontant une aventure galante, il s'oublia au point de laisser échapper un mot si haut en goût, que la stupeur se peignit à la fois sur toutes les figures, et que les femmes présentes furent réduites à en rire, à moins d'aller cacher leur honte au bout de la terre.

Il avait vu autrefois avec une certaine intimité le célèbre professeur de philosophie Théodore Jouffroy, dont la perte a été vivement sentie dans la philosophie et les lettres. Jamais peut-être il n'y eut deux esprits moins faits pour s'accorder et s'entendre. L'un grave, dogmatique, profond dialecticien, apportant souvent dans l'entretien les formes inflexibles du raisonnement; l'autre léger, brouillon, se

plaisant surtout aux propos rompus, aux équipées de l'imagination. M. de Stendhal, qui avait la dangereuse habitude des sobriquets, n'appelait jamais Jouffroy autrement que Thomas *Raide*. (Il faut savoir que celui-ci s'occupait alors de traduire les ouvrages de l'Écossais Reid). On peut dire en effet qu'il y avait dans la manière d'être de Jouffroy un peu de raideur. M. de Stendhal péchait au contraire par un excès d'abandon; il haïssait mortellement la pédanterie, et la voyait souvent là où il n'y avait que l'ordre du bon sens et l'enchaînement naturel des pensées. Ainsi, chacun d'eux avait les défauts des qualités de l'autre. Aussi étaient-ils sans cesse en discussion flagrante sur tous les sujets. Si nous vivions dans un temps moins indifférent, on pourrait regretter qu'il ne soit pas venu à l'idée de quelqu'un de recueillir les principaux traits des entretiens de M. de Stendhal et de Théodore Jouffroy. Un tel recueil eût montré les prises curieuses et l'intéressant contraste de deux esprits très relevés. Mais qui voudrait aujourd'hui prendre la peine de transcrire les entretiens des hommes illustres? Ce serait avouer une gloire contemporaine, et ces sortes de consécrations-là nous coûtent même à l'égard des morts.

Disons-le à la louange de M. de Stendhal : ce qu'il y eut en lui de plus noble et de plus estimable se rapporte à ses écrits plus encore qu'à sa personne. Il avait plusieurs des qualités naturelles aux écrivains supérieurs, un complet désintéressement pour tout ce qui tenait à la vente de ses écrits, dont il n'a pour ainsi dire presque jamais tiré de profit. Jamais chez lui de ces pensées de jalousie et de dénigrement qui rapetissent l'esprit de la plupart des gens de lettres; cherchant partout le grand et le vrai, inexorable pour les mauvaises choses, mais aussi rempli de zèle et même d'effusion pour les bonnes, il n'a jamais blâmé ni admiré personne aux dépens de sa conscience.

Il est difficile aujourd'hui d'être loué sans louer les autres, et les louer lorsqu'ils l'attendent, l'exigent, c'est-à-dire lorsqu'ils en sont le plus souvent le moins dignes. Dire la vérité et faire en même temps les affaires de sa propre gloire, sont deux points presque inconciliables. Chez M. de Stendhal la vérité l'a emporté sur tout le reste. Il n'a jamais trempé dans ce petit commerce de mensonges écrits, de fausses louanges, de notes caressantes, de douceurs littéraires, dont on voit malheureusement s'entourer la plupart des gloires de nos jours. On ne l'a pas assez loué de n'avoir pas voulu faire son

chemin par les coteries, dans un siècle où les coteries sont tout et mènent à tout. Il disait aux critiques chargés de l'examen de ses livres : « Soyez vrai. » Et il ne voulait pas dire par là comme tant d'écrivains : « Soyez doux, officieux, affable. » Il est certain qu'il aimait mieux voir blâmer un de ses défauts que vanter un mérite qu'il n'aurait pas eu.

Mais il eut surtout une qualité particulière et que je voudrais pouvoir faire sonner bien haut, car elle offre, je crois, un enseignement utile. M. de Stendhal était du nombre des hommes si rares à présent, qui aiment les lettres pour les lettres, non pour les avantages qu'elles procurent, non pour les ouvertures qu'elles donnent dans le monde et les affaires, mais pour les nobles délassemens et les consolations qu'on en retire. Il ne ressemblait pas à ces esprits froids et dédaigneux qui, n'étant rien que par les lettres, affectent, une fois parvenus, de les mépriser ou de les méconnaître. M. de Stendhal, lui, les aimait franchement et ne croyait pas qu'il y eût à en rougir. Qu'il était à la fois doux et intéressant de le voir, dans son triste consulat de Civita-Vecchia, arrêter au passage les personnes qui venaient de France pour leur dire : « Parlez-moi de littérature, des livres nouveaux, des auteurs, de tout ce qui se dit et s'écrit à Paris, dans le monde du goût, de l'imagination, de la critique, etc... »

Un recueil de poésies, un ouvrage de philosophie ou d'histoire lui plaisait-il? il écrivait sur l'heure à l'auteur pour lui faire part de ses sentimens, lui soumettre ses doutes sur tel passage, telle locution, et épancher en même temps en lui le plus pur de son enthousiasme. Certains poètes contemporains ont reçu de lui des lettres de félicitations mêlées de conseils et qu'on publiera un jour, j'espère. Quand il venait d'achever un de ces livres qui lui faisaient, comme il le disait, *désirer de connaître l'auteur*, il écrivait sur la couverture : « Ce livre m'a fait veiller jusqu'au jour; l'auteur doit avoir l'ame noble, les sentimens relevés et délicats, etc... » Voilà de ces petits faits qui réconcilient avec un homme et font passer par-dessus bien des incohérences de caractère. On l'a souvent cru très sec et très insensible, parce qu'on l'a jugé sur les défauts qu'il se donnait et non sur les bonnes qualités dont il faisait mystère. Je ne crains pas de dire que, comme jugement, comme cœur d'écrivain, il valait infiniment mieux que beaucoup d'hommes qui ont sans cesse à la bouche les grands mots d'admiration, de passion, d'entraînement, et qui au fond ne laissent point passer l'occasion d'un dénigrement ou d'une injustice.

Quant à ses principes littéraires, aux idées qui ont présidé à la composition de ses livres, il serait difficile et même impossible de les réduire à une forme précise et régulière, car il n'y eut jamais peut-être de plume plus saccadée ni plus *ondoyante* que la sienne. Cependant, au fond de toutes ses tentatives, il y avait toujours un motif très réel, car il est à remarquer que cet homme si étrange n'a jamais agi que d'après un système arrêté. Il se faisait sur les principaux détails de la composition et du style un principe quelconque qui devenait pour lui une règle fixe et souveraine qu'il appliquait sans restriction à ses ouvrages. C'est ainsi qu'il s'était fait un code littéraire de fantaisie qui n'avait rien de commun avec ceux d'Aristote et de Boileau, et que nul autre que lui n'eût été capable de mettre en pratique.

Son instruction était plutôt étendue et variée que profonde. Il avait lu beaucoup de choses, mais sans méthode, passant d'un trait d'un siècle à un autre, sans noter les intervalles. Il ne connaissait guère les anciens que par ouï-dire ou sur la foi des traducteurs : il jugeait Aristophane d'après le père Brumoy, et Démosthène d'après l'abbé Auger. Il était parfaitement instruit de la littérature italienne, ayant passé en Italie une grande partie de sa vie; mais il n'en a point tiré peut-être tout le parti possible. Il connaissait passablement l'anglais et un peu l'allemand; il avait lu plusieurs fois les bons auteurs français et les avait pour la plupart présens à l'esprit, sans presque jamais les citer toutefois, car il méprisait l'esprit de citation.

Tout cela représentait, on le voit, un fonds assez riche et que n'ont pas souvent des gens qui se font un certain honneur de leur savoir, surtout si l'on y joint les ressources des voyages et du monde, tout ce qu'il avait ouï et connu. Mais il manquait à tous ces précieux avantages une qualité indispensable et sans laquelle l'esprit le plus heureux ne remplit jamais qu'imparfaitement son mérite. Il lui manquait cette régularité, cette direction juste et précise dans les études et les pensées, qui fait que l'intelligence est sûre de ne jamais s'égarer, même au milieu de toutes les vivacités de l'imagination. Cet ordre dans les études, que l'on peut dire avoir été solennellement institué dans les lettres françaises par les écoles de Port-Royal, a manqué à M. de Stendhal, et tout ce qu'il a écrit s'en est ressenti. Ni la pénétration de son esprit, ni le sentiment parfait du beau, du grand, du vrai, ni les ressources du monde, de la conversation et de la lecture, n'ont jamais suppléé en lui complètement à ce vice de l'éducation première.

C'est ainsi que ses jugemens, si souvent fins et délicats, ont presque toujours été exprimés sous une forme si singulière, qu'on les a pris plutôt pour des gageures d'esprit que pour des sentimens raisonnables. Comme tous les gens qui n'ont pas bien réglé leurs lectures et sont restés, si j'ose dire, neufs dans les lettres, il se prenait souvent de belle passion pour des livres d'un ordre secondaire au lieu d'aller franchement droit aux classiques.

Il a dit, et je crois écrit quelque part, que le pur et véritable français se trouvait tout entier dans les Mémoires de Mme Du Hausset, femme de chambre de Mme de Pompadour. Qui jamais se fût avisé d'aller chercher là le modèle de la véritable langue française? Tantôt le livre de *l'Esprit*, d'Helvétius, tantôt les *Lettres sur l'Italie*, du président de Brosses, tantôt les *Lettres* de Mlle de Lespinasse ou celles de Mme Dudeffand, effaçaient toutes les autres productions dans son esprit. Il a déclaré dans un de ses derniers ouvrages que rien ne donnait une image plus fidèle de l'éloquence française du XVIIe siècle que les traductions que l'on admirait pendant la première moitié du siècle, avant Pascal, La Fontaine et Boileau. J'en demande pardon à sa mémoire, mais s'il eût eu le triste courage de lire les Cöeffetteau, les d'Ablancourt, et même Patru ou Vaugelas, il eût, je crois, beaucoup rabattu des sentimens d'admiration qu'il portait à distance à ces faiseurs de *belles infidèles*. Il n'avait point de sûreté dans le blâme, ni dans l'admiration, ayant plutôt vécu dans le XVIIIe que dans le XVIIe siècle. C'était chez certains écrivains du dernier siècle qu'il avait pris une partie des défauts de son style, l'habitude d'écrire par soubresauts, l'usage des phrases écourtées, des petits chapitres, et des sentences alambiquées.

On sait l'horreur qu'il a montrée toute sa vie pour ce qu'il appelait *l'esprit d'académie*. Il figurait aux premiers rangs dans la grande croisade romantique; mais outre les principes de révolte qui tenaient à l'esprit du temps, il y avait aussi en lui, et quel que fût le régime littéraire, quelque chose de naturellement insubordonné et prompt à regimber contre tout ce qui sentait la discipline et la règle.

Sans vouloir ici plaider pour l'esprit d'académie, et tout en reconnaissant que les corps assemblés ont sans doute dans les choses de l'intelligence leurs préjugés et leurs égaremens, et que leurs décisions sont loin d'être toujours infaillibles, nous croyons cependant qu'il y a dans leurs traditions et leurs principes quelque chose d'utile, et qu'il est même indispensable de connaître avant d'attaquer les

mauvais côtés de l'institution. Ce point fixe et utile eût été plus avantageux peut-être à M. de Stendhal qu'à tout autre. Il avait plutôt escaladé les académies et les poétiques qu'il n'en avait fait le siége en règle. En se soumettant à certaines conventions, il n'eût rien perdu sans doute des qualités originales de son esprit; mais il eût appris à modérer un peu cette fureur illimitée de l'inattendu qui l'a souvent jeté dans d'étranges méprises. La méthode que donne seule l'expérience du passé lui a surtout manqué; ce qui fait que plusieurs de ses ouvrages sont bien moins des livres qu'un composé de pensées brillantes, et, comme ceux de Senèque, valent mieux à être cités qu'à être lus.

On a peine à se représenter cet homme, si vif et si délibéré en opinions et en propos, si timide et si irrésolu la plume à la main. Il se vantait d'avoir copié de sa main jusqu'à dix-huit fois son *Histoire de la Peinture*. C'était là, sans doute, un zèle louable et qui attestait, de sa part, une grande envie de bien faire; mais on peut se demander si dans toutes ces transcriptions entreprises pour un ouvrage qui n'était ni d'éloquence, ni de poésie, il n'y avait pas un peu de temps perdu. Ce ne sont pas seulement les soins minutieux du détail, les heures passées à pâlir sur une période, à peser les membres de phrases, les épithètes et les syllabes, qui font la perfection des ouvrages; leurs destinées dépendent aussi, en partie, des préparatifs et des dispositions antérieures. M. de Stendhal, qui a tant vanté l'imprévu, ne lui a que bien rarement sacrifié en écrivant. Il n'y a pas une phrase de ses livres qu'il ait laissée telle qu'elle lui est venue, qu'il n'ait vingt fois raturée, retouchée; il a trop souvent écrit *à la loupe*. Il s'arrêtait souvent à des scrupules de composition qui semblaient plus dignes d'un apprenti que d'un écrivain qui eût pu souvent passer pour un maître.

Il s'informait avec une simplicité enfantine qui n'était pas feinte, quoi qu'on en ait dit, auprès de certains auteurs contemporains habitués à produire un ou deux volumes tous les mois, combien il convenait de mettre dans une page d'alinéas, d'exclamations, de grandes ou de petites phrases, etc. Au lieu de consulter des oracles souvent fort douteux, que ne s'adressait-il directement aux maîtres, à Fénelon, à Bossuet ou à Voltaire? Il eût appris d'eux, et par la voie la plus naturelle et la plus simple, que les alinéas, les figures, les exclamations et les autres détails du style naissent le plus souvent d'eux-mêmes, sans qu'il faille, pour les produire, recourir à des pro-

cédés artificiels; le jugement qui gouverne la plume ayant seul à décider quand le discours doit se couper, se ralentir ou s'interrompre.

On n'oserait dire qu'il manquât de grammaire, mais peut-être manquait-il de rhétorique. Il pensait qu'une des premières lois de l'art d'écrire est de s'éloigner du commun, et, sur ce point-là, il était d'accord avec tous les faiseurs de poétiques ou de cours de belles-lettres, qui n'ont jamais professé, au fond, d'autres doctrines; mais il différait entièrement avec eux sur les moyens. Il a cru que pour éloigner un livre du commun toutes les singularités étaient permises. C'est ainsi qu'il a été poussé à introduire dans ses ouvrages ces initiales qui ne répondent à rien, ces allusions à des personnages qui n'existent pas, ces chapitres de trois lignes, et d'autres singularités puériles. Ainsi, en substituant les vues particulières de son esprit aux simples règles littéraires, dont il n'y a plus à se départir depuis long-temps, il a laissé échapper cette idée devenue si commune et si simple, que le livre le plus justement pensé est, au fond, le plus véritablement neuf, celui qui contient le plus de cet *imprévu* qu'il allait chercher si loin, quand il eût pu le trouver comme la fortune assis sur le seuil de sa porte.

Souvent aussi l'homme du monde a fait tort, chez M. de Stendhal, à l'homme de lettres. Toujours en vue de sa haine du commun, il a sans cesse répété qu'une de ses plus grandes ambitions eût été de composer des livres qui ne pussent être compris que de deux cents personnes choisies parmi l'élite de l'intelligence et de la noblesse. Cette pensée de former ainsi pour ses œuvres une aristocratie de lecteurs était plus digne, assurément, d'un bel-esprit du genre de Bussy ou de Méré, que d'un écrivain élevé dans le progrès de l'intelligence moderne. Il n'a pas eu non plus, dans ses goûts et ses habitudes, cette suite d'application et cette assiduité du cabinet qui double les forces de l'écrivain. Il a lui-même avoué que, lorsqu'il habitait Milan, un de ses plus grands bonheurs était de s'enfermer seul dans une loge du théâtre de *la Scala*, et de se faire apporter deux bougies pour travailler au bruit des voix et des instrumens. Il savourait ainsi à la fois les charmes de la composition et les délices de la musique. Or, on conçoit que cette manière d'écrire ait dû souvent laissé s'introduire dans ses ouvrages des incohérences que la nature de son esprit n'était déjà que trop disposée à admettre.

Le goût de M. de Stendhal pour les arts est assez connu; il a eu le mérite de les sentir vivement dans un temps où l'on n'avait guère

en France que des impressions très imparfaites de la peinture et de la musique. Mais comme il n'a presque jamais rien dit ni écrit où il n'y ait eu un peu de décousu, ses idées sur les beaux-arts ont mis aussi une certaine confusion dans ses jugemens. Il a souvent cité Raphaël ou Cimarosa, quand il eût été plus juste de citer Racine ou Boileau. Ainsi, en fuyant la pédanterie littéraire, en semant dans son style des négligences factices, du désordre de parti pris, en se torturant pour paraître aisé et naturel, il a donné parfois dans l'excès contraire et a pu être pris pour un pédant de simplicité, de légèreté ou de bizarrerie. Tant il est vrai qu'en fait de pensée et de goût, il n'est point de salut hors du droit chemin !

Mais n'est-ce pas assez parler de ses imperfections, et n'est-il pas temps de dire aussi quelque chose des qualités heureuses qui ont orné l'écrivain aussi bien que l'homme?

Et puisque l'auteur nous occupe ici surtout, rappelons que ce goût, parfois aventureux et incertain à l'égard des écrits anciens, se montrait avec toute sa justesse et sa sagacité dans le jugement des productions modernes. Il était d'une délicatesse extrême pour tous les détails de l'expression, qu'il appréciait non pas peut-être avec les vues du philologue, mais avec cet instinct merveilleux de l'homme d'esprit habitué à vivre dans un monde choisi et doué de ce tact naturel que ne sauraient remplacer les lumières de l'étude.

Il n'a cessé de s'élever pendant sa vie contre l'emphase, qui est en effet une des grandes plaies des styles modernes. Que ne pouvons-nous rappeler ici avec quelle finesse exquise il relevait chaque jour toutes les expressions fausses et boursouflées qu'il rencontrait dans les livres, dans les journaux, et même dans les discours politiques? Lui qui interrogeait volontiers les autres était toujours très bon à consulter. Nul ne s'entendait mieux que lui à éplucher un écrit, à redresser les détails ambitieux, les mots communs, les fausses tournures, se montrant souvent, comme il arrive aux esprits formés plutôt par la nature que par l'étude, plus juste et plus clairvoyant sur le compte d'autrui que sur lui-même.

Le mérite particulier de ses productions avait fini par lui attirer un certain nombre d'admirateurs, mais qu'il a à peine connus, car il est mort sans presque avoir senti la gloire que tant d'auteurs modernes ont savourée pour ainsi dire avant l'âge de raison. Il avait de vieux et sincères amis qu'il a toujours conservés. La nécessité seule lui avait fait accepter le consulat de Civita-Vecchia; mais dans son amour

pour l'indépendance, il eût volontiers échangé ce poste contre le plus modeste emploi qui lui eût permis de résider dans ce Paris l'objet de ses vœux et qu'il avait tant de fois maudit tout en l'aimant éperdument. Il avait le mensonge en horreur, et malgré ses défauts on l'a toujours recherché, fêté, car au fond il était aimable. Il avait beaucoup de l'enfantillage des grands hommes, confessant sans feinte ses propres imperfections, sans morgue, sans fausse contrainte, toujours disposé à admirer et à sentir : il pleurait quand il trouvait dans un livre quelque bon passage. Encore une fois est-ce là une ame insensible? Eût-il pu d'ailleurs, sans une ame ardente et une sensibilité profonde que la maudite frayeur du ridicule lui fait tant de fois réprimer, écrire les pages les plus passionnées et les plus vraies peut-être qu'ait produites le roman moderne?

Je crois que l'on peut ainsi résumer son opinion sur cette singulière destinée : M. de Stendhal a été un homme d'infiniment d'esprit, mais qui n'a pas eu assez de force de caractère pour surmonter certaines faiblesses extérieures qui ont souvent nui à la rectitude de son jugement, assez de constance ni de réflexion pour faire tenir à son intelligence la marche sûre et élevée qui seule convenait à ses brillantes facultés : il s'est contenté de prendre le rôle d'homme fantasque et singulier, quand il eût pu remplir celui d'homme de génie auquel la nature l'avait destiné, peut-être, s'il n'eût pris sans cesse plaisir à contrarier ses plus heureux instincts.

En achevant cette simple causerie où nous aurions pu faire entrer beaucoup d'autres détails précieux et singuliers, relatifs à l'homme et à l'écrivain et que d'autres personnes publieront sans doute, nous sera-t-il permis de regretter que, dans un temps où l'on réimprime tant d'ouvrages de toute espèce, aucun libraire n'ait encore songé à offrir au public sous une forme nouvelle quelques-uns des livres de cet écrivain, ne fût-ce même qu'un choix de ses romans ou de ses meilleures nouvelles?

Nous dirons même qu'il serait intéressant de voir réuni dans une seule collection tout ce qu'a écrit M. de Stendhal. Il mérite assurément cet honneur autant que tel écrivain du siècle dernier dont nous avons les œuvres complètes. Il n'y a pas un de ses livres qui ne doive attirer l'attention du curieux ou même du lecteur de goût; plusieurs sont déjà devenus fort rares, et dans quelques années ils seront presque introuvables. On pourrait joindre à ses ouvrages sur les beaux-arts et sur l'Italie des notes, des éclaircissemens et même des

rectifications, car il y a malheureusement peu de ses productions où il ne se trouve quelque opinion hasardée, ou même des erreurs réelles. On imprimerait, à la suite des œuvres complètes de M. de Stendhal, un choix des lettres qu'il adressait à ses amis. Ce recueil n'aurait assurément rien de commun avec aucune des correspondances littéraires connues jusqu'à ce jour; on y retrouverait plus d'un trait curieux de cette imagination si vive et de cet esprit singulier qui a eu l'incontestable mérite de ne se modeler en rien sur les autres.

Mais est-il besoin aussi d'ajouter que ce n'est là qu'un simple vœu que nous exprimons? Les œuvres de M. de Stendhal, faites pour les lecteurs de choix et non pour les acheteurs ordinaires, ne sauraient jamais constituer ce qu'on appelle dans la littérature moderne *une spéculation de librairie*. Or, de long-temps en France et de tout le siècle peut-être, il ne sera guère permis de penser à autre chose. Est-ce le moment de parler de questions de goût, d'intérêts littéraires et de conservation des œuvres du passé? Quand nous avons à peine assez de temps et d'activité pour publier et lire les productions des vivans, devons-nous songer à réimprimer celles des morts?

LOUIS DESROCHES.

BULLETIN.

Depuis le vote de l'adresse, la situation du cabinet est l'objet de la préoccupation générale, et nous dirions volontiers d'une étude attentive de la part des hommes politiques. Ordinairement, quand un ministère est ébranlé, quand on le sent travaillé par des symptômes d'affaiblissement, il ne manque pas de compétiteurs ardens, de passionnés adversaires, qui se jettent en avant avec vivacité. Ici rien de pareil. La situation du cabinet est généralement appréciée, discutée avec une sorte d'impartialité tranquille qui ne trahit pas l'impatience. Personne ne paraît songer à d'impétueuses attaques; on montre plus de curiosité que de passion; on fait, pour ainsi dire, cercle autour du ministère, pour voir s'il réussira à améliorer la situation amoindrie et difficile où il est aujourd'hui.

La surprise a été grande, quand on a vu que le ministère avait perdu un terrain si considérable dans les deux derniers jours de la discussion de l'adresse; mais, à nos yeux, l'orageuse et pénible séance du 26 janvier, le vote du 27, par lequel la majorité s'est trouvée si sensiblement réduite, sont plutôt des effets que des causes. Il faut remonter dans le passé pour saisir le principe de ces résultats fâcheux.

Suivons les phases diverses qu'a traversées le cabinet du 29 octobre, et nous serons obligés de reconnaître qu'à chaque période la base sur laquelle était assis le pouvoir a été rétrécie. Dans les six premiers mois de son existence, le ministère s'annonça comme acceptant sous certaines réserves l'héritage de ses prédécesseurs; il argumentait de la note du 8 octobre, il s'associait au grand projet des fortifications de Paris. Puis bientôt il tourna brusquement à la politique du concert européen, et des hommes qui l'avaient

appuyé dans le principe ne purent le suivre dans cette voie nouvelle. C'est alors que l'honorable M. Thiers et ses amis entrèrent définitivement dans l'opposition.

Cependant il y avait une petite fraction du centre gauche qui s'était détachée de ce parti pour faire bande à part, nous voulons parler de MM. Dufaure et Passy, qui avaient autour d'eux quelques adhérens. En 1841, le ministère les avait encore pour auxiliaires; il les perdit parce qu'il ne sut leur donner aucune satisfaction, ni sur les choses ni sur les personnes. M. Dufaure, que la retraite de M. Passy a rendu tout-à-fait maître de sa conduite, agit et parle en homme qui est loin d'être l'ami du cabinet.

Sans être systématiquement ministériel, M. Dupin, jusqu'à cette session, ne figurait pas parmi les opposans. Tout en gardant son indépendance, tout en se réservant d'intervenir avec vigueur dans des questions d'intérêt national comme le droit de visite, il avait toujours, par ses votes, concouru à la stabilité du cabinet. Dans ces derniers temps, il avait franchement exprimé le désir de redevenir le président de la chambre. Autant M. Dupin a peu l'ambition de conquérir un portefeuille, car depuis douze ans il a souvent refusé d'être ministre, autant il a de goût pour les fonctions de la présidence; on aime toujours ce que l'on fait bien. Il était convaincu qu'il pouvait rendre à la chambre et au gouvernement d'utiles services en remontant au fauteuil à un moment où des discussions orageuses étaient imminentes. Cette candidature ne fut pas accueillie par le cabinet comme elle devait l'être. Le ministère se contenta d'annoncer qu'il resterait neutre entre MM. Dupin et Sauzet, et au dernier moment il a fait voter ses amis contre M. Dupin. Comment s'étonner que l'honorable député de Clamecy ait été profondément blessé d'un procédé pareil? D'un autre côté, le ministère n'a-t-il pas fait une faute politique en négligeant de confier la direction des débats parlementaires à une main ferme, en manquant l'occasion d'utiliser et de satisfaire M. Dupin, que ses opinions placent sur la lisière du centre gauche et du centre proprement dit?

Mais voici bien autre chose. Ce n'est plus seulement à la nuance de M. Dufaure, à celle de M. Dupin, que le ministère donne l'exclusion. Aujourd'hui, un des principaux membres du centre droit, un ancien ministre, M. de Salvandy, s'est trouvé dans la nécessité de faire complètement divorce avec le cabinet, de donner et de maintenir sa démission de l'ambassade de Turin. C'est ici qu'il importe d'insister sur les principes du gouvernement constitutionnel. Dans les monarchies absolues, la personnalité royale est en contact direct avec les sujets : de ses actes, de ses paroles, dépendent leur sort, leur réputation, leur honneur. Il n'en est pas ainsi dans les monarchies constitutionnelles; là un ministère responsable s'interpose entre la royauté et les citoyens, et il n'y a que les actes, les paroles du ministère qui peuvent être discutés. Nous ignorons, nous voulons ignorer tout ce qui a pu se passer et se dire dans les deux entretiens que M. de Salvandy a eu l'honneur d'avoir

avec sa majesté le lundi et le jeudi de la semaine qui vient de s'écouler. Nous ne savons qu'une chose : c'est que le ministère a délibéré sur la démission de M. de Salvandy, et qu'après l'avoir refusée en conseil à la majorité d'une voix, il a fini par donner au démissionnaire un successeur à la cour de Turin.

Ainsi il aura été de la destinée du ministère d'entrer successivement en lutte, en opposition avec les représentans de toutes les administrations qui l'ont précédé. Six mois après son avènement, il était en guerre ouverte avec M. Thiers et tous les hommes politiques qui avaient figuré dans l'administration du 1er mars. En 1842, il combattait, dans la personne de M. Dufaure, les principes modérés du cabinet du 12 mai. Enfin, aujourd'hui, il rejette dans l'opposition un ministre du 15 avril, M. de Salvandy.

Nous n'avons donc pas parlé légèrement en regrettant que la base sur laquelle est assis le pouvoir se rétrécisse de plus en plus. Et dans quel temps assistons-nous à cet appauvrissement des forces gouvernementales? A une époque où la royauté constitutionnelle, en face de grandes difficultés, a besoin du concours de tous les dévouemens, de toutes les capacités dont elle a déjà fait l'épreuve. On ne s'aperçoit pas qu'en se vantant de la mieux défendre, on l'isole, et qu'avec l'ambition de se montrer ferme, on est exclusif et irritant.

Les hommes éclairés de la majorité ne voient pas sans effroi cette épuration successive qui relègue dans les opposans et dans les suspects les hommes les plus monarchiques, M. Thiers, M. Dupin, M. de Salvandy. Où s'arrêtera-t-on? Avec le désir d'avoir une majorité de plus en plus homogène, on arriverait, qu'on y prenne garde, à métamorphoser, à réduire la majorité en minorité.

Le principal mérite, la principale force du gouvernement constitutionnel sainement entendu, c'est la largeur de sa base, c'est l'appel loyal qu'il adresse à toutes les opinions, à toutes les aptitudes sociales, pour qu'elles aient à concourir à l'accomplissement du bien commun. Êtes-vous sincèrement dévoué à la constitution, à la dynastie de 1830: acceptez-vous sans arrière-pensée ce qui a été fondé par notre dernière révolution; il suffit, le pays accueillera vos services, et c'est au gouvernement à savoir les utiliser. Le gouvernement de 1830 s'est établi avec la louable ambition de pouvoir donner satisfaction à tout le monde; ainsi nous l'avons vu accueillir, honorer tous les souvenirs glorieux de l'empire. La statue relevée de Napoléon, sa dépouille redemandée à l'Angleterre, les galeries de Versailles remplies des images de ses victoires, tout cela a obtenu l'approbation, la sympathie du pays. La France a su gré à son gouvernement de n'avoir pas l'esprit exclusif de la restauration, et de n'avoir pas l'air de penser que les principes constitutionnels sont incompatibles avec le culte de la gloire et de la nationalité. Si M. le ministre des affaires étrangères se fût rappelé davantage ces sentimens généreux, dans lesquels le pays et la royauté de 1830 se sont rencon-

trés, il n'eût pas porté à la tribune la malencontreuse apologie qui a produit dans ces derniers jours un effet si désastreux. La France sent avec un instinct merveilleux qu'il est une chose supérieure encore à la liberté intérieure : c'est l'indépendance nationale; sur ce point, elle a une susceptibilité intraitable qu'on ne blesse pas impunément.

Prenons un autre exemple de cette délicatesse du sens national. A coup sûr, la France veut la paix, et elle aime aujourd'hui à en goûter les jouissances. Elle n'a plus ni les passions ni l'enthousiasme qui, pendant la république et l'empire, la jetèrent sur l'Europe. Néanmoins, on se tromperait si on croyait devoir acheter en son nom la paix au prix de certains sacrifices; de cette façon, on irait contre le but qu'on veut atteindre. La France a bien le sentiment aujourd'hui qu'elle a fait pour la paix européenne au moins tout ce qu'elle pouvait faire, et qu'elle a surabondamment prouvé aux autres peuples qu'elle n'a aucun projet contre la tranquillité générale : elle veut maintenant étendre son influence au dehors, assurer son autorité morale, et surtout elle est convaincue qu'elle n'a plus de concessions à faire à personne. Nous exprimons ici ce que pense non-seulement l'opposition, qui porte toujours un peu plus d'ardeur dans les questions étrangères, mais encore la majorité. C'est aux gouvernans à s'inspirer de ces sentimens que tous partagent, à y puiser la force de se faire écouter au dehors. Les dernières discussions de l'adresse auront eu en Europe un retentissement dont les échos commencent à nous revenir.

Dans quelques jours, le parlement britannique reprendra ses débats. Tout annonce qu'ils seront vifs. Deux questions occuperont surtout les esprits, le rappel des lois sur les céréales, et les affaires de l'Irlande. On connaît le rapide accroissement qu'a pris l'association pour le rappel des *corn-laws;* elle a d'innombrables souscripteurs et une caisse bien garnie; on peut se souvenir que trois élections viennent de se faire sous son patronage. Sir Robert Peel paraît résolu à défendre avec énergie la législation actuelle. Il défendra les intérêts agricoles, les intérêts des propriétaires. Les affaires de l'Irlande deviendront l'objet d'une discussion parlementaire, quand le procès de Dublin sera terminé. Alors l'opposition pourra parler en connaissance de cause, puisqu'elle aura vu se dérouler devant elle toute une phase de l'agitation irlandaise, depuis les trente-sept *meetings* de l'été dernier jusqu'au dénouement du procès d'O'Connell.

En attendant, le drame judiciaire se déroule, et M. Sheil vient d'y jouer un rôle qui l'honorera à jamais. Défenseur du fils d'O'Connell, il est arrivé à l'audience malade, souffrant; malgré sa faiblesse physique, il n'a pas voulu déserter l'arène, et bientôt les forces lui sont revenues à mesure que les paroles tombaient de sa bouche. C'est le privilége et la récompense des véritables orateurs. Pendant cinq heures, M. Sheil a tenu l'auditoire sous le charme de sa parole, à la fois concise et abondante. Dans une éloquente péroraison, il s'est montré convaincu de l'acquittement d'O'Connell et de son

fils. « Quand le printemps sera venu, s'est-il écrié, quand l'hiver sera passé, ce ne sera pas par les fenêtres de ce bâtiment, à travers d'étroits barreaux, que le père d'un tel fils et le fils d'un tel père contempleront ces vertes collines où se sont tant de fois arrêtés, mais en vain, les mélancoliques regards de tant de prisonniers; mais dans les montagnes où ils sont nés, tous deux pourront, je l'espère, prêter encore l'oreille au bruit des vagues du grand Atlantique. » Il sera curieux d'entendre le grand agitateur après M. Sheil. Ce n'est pas, à vrai dire, un duel oratoire, puisqu'ils défendent la même cause, mais c'est un combat d'éloquence où l'amour-propre d'O'Connell est vivement en jeu.

En parlant de l'Irlande, de l'Angleterre, il est difficile de ne pas reporter sa pensée sur les pays où la politique de la France et celle de la Grande-Bretagne sont en présence. En Grèce, l'assemblée nationale continue d'examiner et de débattre les bases de la constitution. Il est un point qui ne sera pas réglé sans difficultés. Le roi Othon n'a pas encore d'enfant : il est fort possible qu'il reste sans descendance. Ce cas doit-il être prévu par la constitution, et doit-elle éventuellement déférer la couronne à un frère du roi Othon, au prince Luitpold? On peut comprendre que les Grecs ne tombent pas facilement d'accord sur ce sujet, car enfin c'est en quelque sorte décréter d'avance l'avènement d'une nouvelle dynastie; c'est disposer de l'avenir au-delà des limites des traités conclus par les puissances européennes. La *Gazette d'Augsbourg* annonce que des divergences d'opinions se seraient manifestées entre les ambassadeurs de France et d'Angleterre. On peut prévoir que plus M. Piscatory maintiendra avec fermeté l'influence de la France, plus il rendra difficile cette entente cordiale dont s'est félicité le ministère avant d'attendre les faits.

Nous accueillerions avec joie des preuves de cette bonne intelligence dont on se vante, et malheureusement nous ne trouvons que des symptômes de désaccord. Ouvrons la correspondance du *Morning-Chronicle,* nous y trouverons un acte d'accusation en bonne forme contre un de nos consuls les plus distingués, M. Loève-Weimars. On écrit de Constantinople au journal anglais que M. Loève-Weimars, consul-général de France à Bagdad, a pris à tâche de faire tomber dans le mépris l'influence de la Grande-Bretagne. Aux yeux du correspondant du journal anglais, c'est sans doute travailler à faire tomber l'Angleterre dans le mépris que de ne pas laisser l'Angleterre exercer une suprématie injurieuse pour l'honneur de la France. La vérité est que M. Loève-Weimars a trouvé, en arrivant à son poste, les choses dans la plus triste situation. Ainsi à Bassora le vice-consul était réduit à faire parvenir ses dépêches à Constantinople par l'intermédiaire du consulat anglais, et souvent les dépêches n'arrivaient à notre ambassadeur que décachetées, avec cette suscription : *ouvertes par les Arabes.* M. Loève-Weimars s'est employé avec courage à relever la France de l'état d'infériorité où elle était vis-à-vis de l'Angleterre; il a soutenu ouvertement les catholiques; il n'a

rien négligé pour qu'ils pussent croire encore à l'efficacité de notre protectorat. Nous ne voulons pas examiner aujourd'hui si M. Loève-Weimars a trouvé à Constantinople tout l'appui sur lequel il avait droit de compter; mais au moins nous aimons à penser qu'ici il ne sera pas désavoué dans ses louables efforts par le ministère, qui a pu, nous le croyons, puiser dans ses dépêches des renseignemens fort utiles pour la direction générale de nos affaires en Orient.

En Espagne, il est à craindre que le parti modéré ne devienne de plus en plus exclusif et intolérant; il aurait d'autant plus tort que, s'il voulait gouverner avec une impartialité véritable, il rallierait sûrement à lui la grande majorité de la nation espagnole. Le ministère a accepté la démission offerte par le général Concha de ses fonctions d'inspecteur de l'infanterie. Il est fort probable que l'offre et l'acceptation de cette démission auront déterminé le général Serrano à se démettre des fonctions d'inspecteur-général de la cavalerie, fonctions dont il avait été tout récemment investi. Le général Serrano est un homme fort avisé, qui a su éviter jusqu'à présent de se compromettre dans une de ces situations dont il est difficile de prévoir l'issue. Ainsi, après la chute de M. Olozaga, il fut vivement pressé de prendre la direction des affaires, il s'y refusa; aujourd'hui sa démission semble dénoter une improbation formelle de ce qui se fait autour de lui.

Le général Narvaez est un homme entier qui ne souffre pas facilement d'influence rivale, surtout pour tout ce qui tient à l'armée. Il est vraisemblable que les deux démissions de Concha et du général Serrano ne l'ont pas fort affecté : toutefois c'est un jeu périlleux de faire autour de soi une telle solitude, que le pouvoir n'ait plus que des représentans incapables, des instrumens qui se brisent au moindre choc. La reine Christine se prépare, dit-on, à partir. N'est-ce pas trop tôt? Ici une faute serait irréparable. Si la rentrée de la reine Christine en Espagne n'est pas accueillie avec une satisfaction générale, si elle n'exerce pas une influence heureuse et décisive sur les affaires, tout se trouvera plus gravement compromis, car le parti modéré aura risqué sa dernière carte sans gagner.

Que d'efforts sont nécessaires pour relever la puissance de l'Espagne! Voici l'état de sa marine tel qu'il est consigné dans un document mi istériel : un navire en état de service, et deux qui ont besoin d'être radoubés, quatre frégates armées et deux désarmées, deux corvettes, neuf bricks, trois vaisesaux de guerre à vapeur, et trois autres de moindre importance, quinze goëlettes de portée moyenne, et neuf embarcations légères, voilà toutes les forces maritimes de la monarchie de Philippe II. Que le gouvernement espagnol n'épargne rien pour relever sa marine; la France applaudira à ses efforts : elle n'ambitionne pas la souveraineté des mers, elle ne spécule pas sur la faiblesse des autres peuples. En peut-on dire autant de l'Angleterre, qui inonde de sa contrebande les côtes de la Péninsule, profitant ainsi de la détresse dans laquelle est tombée la marine espagnole, qui ne peut, ainsi

que l'avoue le gouvernement, ni protéger les côtes de l'Espagne, ni défendre suffisamment les possessions espagnoles dans les mers des Antilles et de l'Inde?

La chambre des pairs est saisie d'un projet important, de la loi sur l'instruction secondaire. M. Villemain s'est déterminé à soumettre d'abord cette importante question à l'examen de la pairie. Nous étions, nous l'avouerons, pour la priorité en faveur de la chambre des députés : non que nous ne reconnaissions l'égalité constitutionnelle des deux chambres; mais, à notre sens, il eût peut-être été bon, en raison des circonstances particulières où nous sommes, d'entrer en matière par une discussion vive comme celles qui ont lieu au Palais-Bourbon. C'est sans doute cette vivacité qu'aura appréhendée M. le ministre de l'instruction publique, et il aura préféré l'initiative plus calme de la pairie. Eh bien! soit, épuisons toutes les précautions de la prudence, pourvu que sur le fond des choses il n'y ait point de concessions regrettables. Ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons être en mesure de donner notre avis sur le projet et l'exposé des motifs de M. le ministre de l'instruction publique. Une rapide lecture ne suffit pas pour apprécier comme ils le méritent des travaux où M. Villemain a consigné le résultat de ses plus mûres réflexions, où l'on trouve aussi toutes les ressources de son talent. La loi, divisée en trois titres, contient vingt-huit articles. Peut-être eût-on pu la faire plus courte en écartant certaines dispositions réglementaires; on a préféré tout régler d'un seul coup.

Depuis les ardens débats du 26 et 27 janvier, la chambre des députés n'a eu que deux ou trois séances assez courtes, où elle s'est occupé d'appurer définitivement les comptes de 1841. Il n'y a eu d'animation cette semaine que dans les couloirs et dans la salle des conférences. Les six démissions des députés légitimistes, l'incident relatif à M. de Salvandy, étaient l'objet de tous les entretiens. On calculait les chances que pouvaient avoir les députés démissionnaires pour reprendre leur siége au parlement; on doutait de la réélection de M. de Larcy. Quant à la démission de M. de Salvandy, la susceptibilité parlementaire s'est vivement émue de la situation qu'on faisait ainsi à un ancien ministre, à un vice-président de la chambre. Les hauts fonctionnaires qui siégent au centre étaient visiblement froissés.

En annonçant à la chambre la mort du général Bertrand, M. de Bricqueville a produit une sensation honorable pour le fidèle serviteur de Napoléon. Le général Bertrand devra son immortalité à ce dévouement courageux qui le fit suivre l'empereur au-delà de l'Atlantique, sur un rocher presque désert, sous un ciel inclément. La chambre a eu à s'occuper d'un autre soldat que la mort aussi vient d'atteindre, M. le maréchal Drouet-d'Erlon. Il avait vécu pauvre; l'état a dû pourvoir à ses funérailles, et les chambres se préparent à voter pour sa fille une pension de trois mille francs. Voilà qui rappelle les mœurs antiques. Sommes-nous donc aussi mauvais, aussi corrompus qu'on se plaît à le dire? Ici, c'est la vérité de l'histoire qui se charge de répondre aux exagérations de certains romanciers.

Les lettres ont eu aussi leur deuil. Nodier a suivi de bien près Casimir Delavigne; Nodier, esprit charmant et solide à la fois, et qui, après de brillans débuts, sut durer en s'améliorant lui-même. Aussi fut-il donné à cette riche et romantique imagination de désarmer les unes après les autres toutes les oppositions, toutes les antipathies. Nodier est mort en jouissant de toute l'autorité d'un classique qu'on adopte et qu'on respecte. C'est qu'il n'avait pas cru que l'érudition et le bon sens fussent incompatibles avec l'imagination.

— La collection des auteurs classiques que publie le libraire Lefebvre (1) vient de s'augmenter et de s'enrichir d'une traduction complète de Virgile, qui paraît sous les auspices de M. de Pongerville. L'*Énéide* tout entière est traduite par la plume de cet écrivain élégant; il a confié la version des *Bucoliques* et des *Géorgiques* à M. Ferdinand Collet, qui s'en est dignement acquitté. M. de Pongerville a fait précéder son travail d'un discours préliminaire sur Virgile et ses ouvrages. Le petit nombre de faits constatés qui composent la biographie du poète y sont mentionnés rapidement, avec goût; mais surtout le caractère du beau et mélancolique génie y est touché avec beaucoup de vérité. Une tradition rapporte que Virgile prit la robe virile le jour même où Lucrèce cessa de vivre. L'harmonieux interprète de Lucrèce aurait pu y trouver une image de sa propre transition à lui-même; il a passé du poète primitif, un peu rude et grandiose, à celui qui reste le modèle éternellement jeune de la perfection accomplie. La version en prose de M. de Pongerville rappelle suffisamment que l'interprète est familier de longue main et pour son compte avec la langue poétique; sa phrase, constamment élégante et noble, a du nombre et marche, en quelque sorte, au pas, aux sons pondérés et graves du rhythme épique qu'on croit entendre. La meilleure épreuve de semblables traductions, c'est qu'on puisse les lire à haute voix avec suite et avec plaisir, sans que la gêne se fasse sentir. Ce nouveau travail, en un mot, répond dignement aux autres titres supérieurs qui ont fondé la réputation de M. de Pongerville, c'est-à-dire la traduction en vers de Lucrèce et les *Amours Mythologiques*.

(1) Rue de l'Éperon, 6.

F. Bonnaire.

FERNANDE.

X.[1]

Ma vie était complètement changée, poursuivit Fernande; M. le comte de C... avait fait de sa vie la mienne; le nom de mon père, le titre de sa pupille, m'ouvraient tous les salons. Le matin, ma vie était consacrée aux études; la peinture et la musique, que j'aimais passionnément, et dans lesquelles je faisais de rapides progrès, me prenaient une partie de ma journée; à quatre heures, mon tuteur venait me voir, admirait mes esquisses, me faisait chanter, et applaudissait à ma voix. Souvent il restait à dîner avec nous, puis, après le dîner, commençait la vie du monde : le spectacle, les soirées, les bals. Comme la réputation de Mme de Vercel était irréprochable, Mme de Vercel me conduisait partout, et partout où j'allais je rencontrais le comte de C... occupé sans cesse à faire valoir mes talens et mon esprit. Aux yeux de la société et même aux miens, certes, mon tuteur remplissait dignement le mandat dont il s'était chargé : un père n'eût pas fait pour sa fille plus qu'il ne faisait pour moi.

Cependant, au milieu de cette suite non interrompue de travaux et de plaisirs qui faisaient de moi une artiste femme du monde, et

(1) Voyez les livraisons des 17, 24, 31 décembre 1843, 7, 14, 21 et 28 janvier 1844.

une femme du monde artiste, au sein de cette existence qui eût été celle que je me fusse choisie moi-même, si j'avais été libre de choisir d'avance ma vie, j'éprouvais de vagues pressentimens, une crainte instinctive que je repoussais comme une sorte de crime. Peu à peu, dans le développement de mes idées au contact des personnes qui composaient notre société ordinaire, par un effet inévitable de la marche des choses, la pudeur de la jeune fille s'alarma instinctivement.

En effet, M. de C..., dans ses rapports avec moi, dont chaque jour resserrait l'intimité, quoique je fisse tout ce que je pouvais pour le maintenir à distance, M. de C... trahissait de plus en plus une impatience inexplicable, une ardeur réprimée, dont je ne pouvais comprendre la cause. Son affection même changeait de nature; ce n'était plus, du moins à ce qu'il me semblait, ce sentiment de bienveillance affectueuse qu'un tuteur porte à sa pupille; c'était quelque chose comme de la galanterie, des manières de dire qui m'embarrassèrent d'abord, et qui ensuite me devinrent suspectes. J'essayai d'abord timidement de faire comprendre à Mme de Vercel la crainte qui peu à peu s'emparait de moi. Elle me devina au premier mot; peut-être avait-elle prévu ce moment, peut-être attendait-elle cette explication, et ce fut alors seulement que je reçus la première impression de terreur que le caractère de cette femme dangereuse devait produire sur moi, malgré l'art des transitions qu'elle avait à un si haut degré, malgré les nuances imperceptibles de langage qu'elle possédait si bien,

— Ma chère enfant, me dit-elle, j'ai remarqué en effet que le comte n'est plus le même; il est triste, il est rêveur, il soupire. Vous craignez qu'il ne soit souffrant de corps ou d'ame, et moi aussi, je le crains. D'abord il s'est fait un inconcevable changement dans sa manière de vivre : l'esprit de parti, qui le dominait, ne paraît plus exercer la moindre influence dans ses résolutions. D'un autre côté, tous ses plaisirs habituels sont négligés; il ne s'occupe plus de chevaux, il ne va plus au club, il est distrait au whist, enfin on dirait qu'il nous évite, ou que devant nous il éprouve un embarras insurmontable. Si vous l'aviez connu avant votre sortie de Saint-Denis, c'était le plus gai et le plus aimable des hommes. Mais soyez tranquille, je lui parlerai, je lui demanderai la cause de cette mélancolie, je lui dirai que vous êtes inquiète.

— Prenez garde, madame, repris-je, il me semble que vous ne comprenez pas bien le sentiment qui me dicte ma question.

— Quoi? dit-elle, des ménagemens, des précautions pour faire entendre aux gens qu'on prend intérêt à eux, qu'on s'occupe de leur santé, qu'on s'inquiète de leur bonheur? Allons donc, vous n'y songez pas, ma chère amie; laissons l'adresse à ceux qui projettent le mal. Je ne suis pas une femme rusée, moi, je vous en préviens, et je me suis toujours bien trouvée d'aller droit au but, de dire franchement les choses : la vérité est l'habileté des cœurs purs. Soyez sans inquiétude. Votre tuteur d'ailleurs me connaît depuis long-temps, et il sait bien qu'il est aussi difficile de me cacher quelque chose que de me détourner de la ligne de mon devoir.

Cette brusquerie de langage devait, comme on le voit, écarter le soupçon. La rudesse de la voix était d'ordinaire le moyen que Mme de Vercel employait pour déguiser ses flatteries. A cet égard, elle avait une espèce d'originalité qui la rendait remarquable, et c'est ainsi qu'elle déguisait son hypocrisie, ou, pour mieux dire, sa profonde connaissance du cœur humain et sa merveilleuse habileté.

M. de C... ne vint point ce jour-là. Je ne sortis donc ni pour aller au spectacle, ni pour aller dans le monde; je restai chez moi à lire, interrompant malgré moi ma lecture par de longues et profondes rêveries, et sentant de temps en temps de légers serremens de cœur, comme on en éprouve quand un malheur inconnu, mais réel, est suspendu sur notre tête.

Toute la soirée Mme de Vercel demeura dehors.

Le lendemain elle vint à moi avec un air profondément mélancolique, et me serra dans ses bras avec une sorte d'affectueux empressement; puis, me faisant asseoir près d'elle :

— Causons, ma chère enfant, me dit-elle en enfermant mes deux mains dans les siennes, j'ai beaucoup de choses à vous dire; je me suis expliquée hier soir avec le comte. Je n'aime pas les mystères, moi; je ne savais rien de votre situation, mais il m'a tout dit, et maintenant je la connais; et.... je vous l'avoue, ma chère petite, je ne puis m'empêcher de vous plaindre et de le blâmer. On n'agit pas avec plus d'inconséquence qu'il ne l'a fait, et aujourd'hui lui-même le sent et en convient.

— Mais qu'y a-t-il donc, madame? demandai-je avec anxiété.

— Il y a..... qu'il faut que ce soit moi qui vous parle, puisqu'il n'en a pas le courage, lui; et d'abord ne tremblez pas de la sorte. Mon Dieu! tout n'est peut-être pas aussi désespéré que nous le croyons.

En effet, je tremblais et je pâlissais.

— Achevez, madame, achevez! m'écriai-je.

— Vous ignorez sans doute, ma chère enfant, continua Mme de Vercel, que votre père, en mourant, a laissé des affaires extrêmement embrouillées; il a fallu les sept années qui se sont écoulées depuis que M. le comte de C... s'est chargé de veiller sur vos intérêts, pour les mettre à jour, comme disent les gens d'affaires; et, les dettes payées, les frais prélevés, la liquidation terminée enfin, il est très clair que, non-seulement vous ne possédez pas même la moindre fortune, mais encore que votre père redevait trente mille francs.

— Grand Dieu! et comment acquitter cette dette? La mémoire de mon père, d'un vieux gentilhomme de la monarchie, d'un colonel de l'empire, ne peut cependant rester chargée d'une pareille tache. Ce serait quelque chose comme ce qu'on appelle une banqueroute, n'est-ce pas?

— Oh! rassurez-vous, me dit Mme de Vercel, M. le comte de C..., lui aussi, est un gentilhomme de l'ancienne monarchie et un colonel de l'empire, et il a tout payé. Vous ne possédez rien, c'est vrai, mais le nom de votre père est resté pur et sans tache.

— O mon Dieu! soyez béni, m'écriai-je en joignant les mains. Oh! quand verrai-je le comte pour me jeter à ses genoux, pour le remercier?

— Oui; mais, avec tout cela, vous voilà sans fortune et sans avenir.

— Il y a long-temps que j'avais pressenti cette situation, madame, répondis-je avec un soupir.

— Oui, mais vous avez oublié qu'elle vous menaçait toujours, depuis que vous êtes sortie de Saint-Denis? Soyez sincère.

— Hélas! c'est la vérité, madame; dans mon ignorance des choses de la vie, ma pensée ne s'est jamais fixée sur des besoins que le comte ne me laissait pas prévoir.

— Je le conçois, il est si bon; mais il y a des cas où la bonté est un tort, un très grand tort. La bonté doit être intelligente avant tout, ou sans cela la bonté devient de l'imprudence. Les intentions du comte étaient excellentes, je le sais; mais l'enfer est pavé de bonnes intentions. Il n'a pu se souvenir de votre père sans penser à ce que votre père eût fait en pareille circonstance pour sa fille à lui; il n'a pu vous voir, pauvre orpheline, belle et gracieuse, sans être touché de votre sort; il s'est souvenu qu'il était resté près de vous le représentant, non-seulement de son ancien compagnon d'armes,

mais encore d'un auguste exilé. Tout est solidaire entre soldats, tout est commun entre royalistes : se soutenir dans le malheur, c'est la religion des ames généreuses. La pitié qu'il a ressentie a été plus forte que la réflexion, il n'a même pas réfléchi : il est vrai que, si l'on réfléchissait dans notre milieu social, on ne ferait jamais le bien; il a cédé au premier mouvement comme un noble chevalier qu'il est; il m'a fait consentir à devenir votre guide, votre chaperon, sans me laisser rien entrevoir du fond des choses. Il a développé vos heureuses dispositions; vous avez profité au-delà de tout espoir des sacrifices qu'il a faits pour vous : vous êtes devenue une personne remarquable, une jeune fille accomplie; vos talens feraient de vous une merveille, si aujourd'hui la seule merveille digne d'admiration n'était pas la richesse. Tout cela est fâcheux, tout cela m'afflige et m'émeut jusqu'aux larmes; je ne puis me faire à l'idée de vous savoir malheureuse, en lutte avec les besoins, en proie aux nécessités! Nous vivions si tranquilles, et voilà que tout à coup un abîme s'ouvre sous nos pas. Que faire? que devenir?

Toutes ces paroles, d'autant plus terribles qu'elles ne renfermaient pas un sens positif, tombaient sur mon cœur une à une et y creusaient leur plaie comme aurait fait du plomb fondu; elles jetaient dans mon esprit une clarté sinistre comme celle de ces éclairs à la lueur desquels on découvre de grands précipices. Cependant, quelque violente que fût la secousse, elle n'avait pas eu la force de m'abattre : comme dans un tremblement de terre, je sentais le sol vaciller sous mes pieds, et j'étais demeurée debout; je sentais s'allier en moi la force et l'espérance, et je répondis avec un calme si grand, que Mme de Vercel ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Je vous remercie d'un intérêt si touchant, madame; j'étais résignée à vivre à Saint-Denis, il a fallu un ordre précis de mon tuteur pour briser cette résolution. J'y retournerai rendre aux autres l'éducation que j'y ai reçue.

— Vous savez bien que c'est impossible, me répondit Mme de Vercel.

— Comment cela?

— Oui, les règlemens s'y opposent.

— En êtes-vous certaine, madame?

— Vous pouvez m'en croire : une fois sortie comme pensionnaire, on n'y peut plus rentrer comme institutrice.

— Encore un appui qui se brise, murmurai-je en baissant la tête.

— D'ailleurs, continua Mme de Vercel, en supposant qu'on parvînt

à vous rouvrir les portes de cette maison, y pourriez-vous vivre à présent que vous avez vécu de la vie du monde, que vous avez connu toutes ses séductions, tous ses plaisirs?

— Oh! oui, m'écriai-je, et je ne regretterai rien de tout cela, je vous en réponds.

— Vous le croyez à cette heure, ma pauvre enfant, et vous le dites de bonne foi, parce que, dans votre enthousiasme de dévouement, vous ne voyez pas clair en vous-même; mais ce que vous ignorez, c'est que votre imagination est devenue maintenant une source féconde d'impressions et de sensations qui réclament l'espace et la liberté; il lui faut un libre cours, un exercice sans entraves : les arts ont agrandi votre sphère, vous avez rêvé une existence indépendante, vous vous êtes accoutumée au luxe, vous avez été adulée, vos besoins, vos désirs, vos caprices même, ont été prévus et satisfaits; la tranquille maison d'autrefois serait maintenant une prison pour votre corps, une tombe pour votre ame. J'ai quelque expérience du monde; croyez-moi, mon enfant, quand on n'a pas encore atteint le développement des facultés, quand il n'est plus même possible de s'arrêter en route, comment alors retourner en arrière, comment se restreindre à des habitudes étroites, mesquines, qui conviennent seulement à l'enfance et à la vieillesse, mais non pas à votre âge? Vos illusions à cet égard vous laisseraient bientôt dans l'accablement le plus profond, dans l'isolement le plus insupportable. Soyons assez fortes, assez sages en ce moment pour voir du premier coup d'œil les choses telles qu'elles sont, afin de ne pas tomber dans un malheur plus grand que celui où nous sommes.

La force divine qui m'était venue en aide me soutenait encore, et je répondis :

— Eh bien! madame, s'il est vrai que j'ai quelque talent, s'il est vrai, comme on me l'a dit bien souvent, que je sois apte à acquérir dans les arts ce degré de supériorité qui fait les artistes, eh bien! je vivrai en artiste.

— Enfant! s'écria Mme de Vercel, pauvre chère enfant au cœur d'or, qu'on voit bien, hélas! que vous ne savez rien de ce monde! Eh! je le conçois, peut-on observer sous le charme des impressions nouvelles? Apprendre est un travail qui absorbe l'intelligence; pour apprécier il faut savoir, pour comparer il faut avoir ressenti. L'expérience ne s'acquiert qu'à nos dépens; c'est le fruit amer des déceptions. Vivre en artiste, mon enfant! à seize ans et belle comme vous l'êtes! impossible!

— Cependant, madame, repris-je, on admire mes peintures.

— Parce que vous n'êtes pas dans la nécessité de les vendre; eh! mon Dieu! les amateurs font toujours des chefs-d'œuvre; mais croyez-moi, Fernande, peindre pour vivre, c'est autre chose que de peindre pour occuper son temps.

— Mais j'ai entendu dire souvent qu'une voix étendue et souple, une bonne méthode et une organisation musicale, étaient de nos jours la source d'une immense fortune.

— La fille du marquis de Mormant ne peut pas débuter à l'Opéra; d'ailleurs je ne nie pas vos dispositions pour la musique, mais ce ne sont que des dispositions, après tout; il vous faudrait quatre ans, cinq ans encore peut-être avant d'arriver à un début.

— Pourtant, lorsque je chante dans le monde, les applaudissemens sont unanimes, les transports que j'excite ressemblent à de l'enthousiasme.

— Parce que vous êtes du monde et qu'en vous applaudissant c'est un hommage que ce monde envieux se rend à lui-même. On croit abaisser, en vous flattant, ceux qui sont artistes par état, et dont le monde impuissant et railleur jalouse incessamment les succès; mais que ces colossales réputations de salon se produisent au grand jour, elles viennent honteusement s'écrouler devant le vrai public, qui a acheté le droit de critiquer. Pour la justice des gens polis, il y a mille circonstances atténuantes qui motivent les opinions; vous avez des yeux qui vous donneront toujours raison dans le monde, quoi que vous disiez ou que vous fassiez; avec un de vos sourires, vous peignez comme Raphaël ou vous chantez comme la Malibran. Tout cela est vrai relativement pour chaque société; c'est une monnaie dont on se sert dans chaque salon, comme d'un jeton de présence, mais qui n'a plus cours loin de ce salon, hors de cette société. Les grandes réputations ne s'improvisent guère, ma chère enfant; elles sont le résultat de bien des études, de bien des veilles, de bien des déceptions, de bien des dégoûts, de bien des chagrins, et la femme, montée à l'apogée de la gloire, radieuse et couronnée du prestige de sa réputation, a souvent perdu dans sa marche ascendante, et avant d'arriver au triomphe de son orgueil, les plus douces et les plus chères espérances de son cœur. Ne vous bercez pas de pareilles illusions, ma chère enfant; la vie obscure, la vie murée, est la seule qui donne le bonheur.

— Eh bien! madame, à défaut de ces talens brillans, j'emploierai les talens utiles; je travaillerai à ces choses qui rapportent peu, mais

dont l'humble produit est au moins certain; la pauvreté et les privations ne me font pas peur, et je les subirai, puisqu'il le faut.

— Rêve, rêve que tout cela, Fernande. Vous avez lu ces choses-là dans les livres, et vous croyez qu'elles existent dans le monde. Vous copierez de la musique, vous broderez, vous ferez de la tapisserie! Pauvre Fernande! Mais c'est la misère, ce que vous projetez, et la misère vous tuera. La misère, c'est la pente glissante qui mène au vice. Dans la misère, les facultés s'énervent, les résolutions fortes se détendent; on ne voit plus rien alors que sous l'aspect du besoin. Tenez, mon enfant, ne faisons pas un roman de la vie, qui a ses exigences matérielles; les vertus ne sont faciles qu'à l'abri du danger, et croyez-moi, Fernande, il est toujours sage d'éviter le combat.

Mon cœur se serra par une impression indéfinissable; il me sembla que la froide réalité se rapprochait de moi et m'enveloppait comme les parois d'un tombeau.

— Mon Dieu! m'écriai-je alors avec un accent qui devait exprimer toute l'anxiété du doute, mon Dieu! que faire?

— De deux maux choisir le moindre, ajouta Mme de Vercel.

— Mais lequel est le moindre de ces deux maux? Donnez-moi donc un conseil, madame; éclairez-moi de votre expérience : que pense mon tuteur? qu'a-t-il résolu?

— Votre tuteur, ma chère enfant? Hélas! votre tuteur est plus à plaindre que vous.

— Je ne vous comprends pas, madame. Parlez, au nom du ciel, parlez!

— J'hésite à tout vous dire.

— Mais enfin qu'y a-t-il donc?

— Il y a que M. de C... est malheureux.

— Malheureux! Ce n'est pas par moi, j'espère. Ma situation, toute triste qu'elle est, ne le touche en rien; elle ne peut qu'exciter sa pitié.

— Vous avez tort de penser cela. Il s'est fait une habitude de vous voir; il s'est laissé aller étourdiment au charme de votre société; il n'a pas prévu qu'il arriverait un moment où la séparation serait terrible.

— La séparation!.... Ainsi, je dois vous quitter, quitter mon tuteur?

— Non, oui. Je ne sais, il n'en sait rien lui-même; il lui est impossible de prendre un parti. Vous pouvez rester, et vous ne le pouvez pas. Je vous assure que la situation est véritablement alar-

mante. Quand j'ai parlé de votre départ, il a baissé la tête, et des larmes ont coulé de ses yeux.

— Des larmes!

— Oui; lui, le vieux soldat, l'homme qui a traversé les champs de bataille où gisaient ses meilleurs amis sans verser une larme, oui, il a pleuré comme un enfant, et cela à l'idée de se séparer de vous. Un instant il a regretté d'avoir payé les dettes de votre père. Cette somme était presque une indépendance pour vous.

— Oh! non, non, la mémoire de mon père avant tout, grand Dieu! Mais je ne comprends pas quel intérêt si puissant le comte prend à une pauvre orpheline qu'il a vue, il y a six mois, presque pour la première fois.

— Quel intérêt! Vous ne comprenez pas? Vous ne comprenez pas qu'il vous aime, qu'il vous aime d'amour, que c'est une passion insurmontable, qu'il a fait ce qu'il a pu pour la combattre? Vous ne comprenez pas que maintenant son bonheur et sa vie dépendent de vous?

La surprise mêlée de terreur que j'éprouvai à ces mots me laissa sans force; un éblouissement passa devant mes yeux, je sentis mes jambes qui tremblaient sous moi. Je tombai dans un fauteuil. Presque aussitôt, M. le comte de C..., qui sans doute guettait le moment, entra, portant sur son visage l'expression du plus grand trouble. Je fus effrayée et touchée à la fois; je sentis mon ame en proie tout ensemble à la reconnaissance et à la crainte. Alors commença une scène bizarre et terrible dont je n'ai plus qu'un souvenir confus, parce que je ne vivais qu'à moitié quand elle se passa. Le comte se jeta à mes pieds; sa douleur était-elle réelle ou feinte? je n'en sais rien. Mme de Vercel, qui aurait dû me défendre par sa présence du moins, me livra en se retirant. On profita de mes émotions, de mon désespoir, on fut sans pitié pour mes larmes, on resta sourd à mes prières. Le nom de mon père, invoqué avec des gémissemens, ne put rien pour moi. Ma perte avait été résolue, elle fut effectuée. Le lendemain, j'étais la maîtresse de M. le comte de C...

Clotilde ne put retenir un cri à ce brusque aveu; mais aussitôt elle se hâta de réparer ce mouvement de réprobation involontaire en balbutiant quelques vagues paroles d'excuse.

— Pourquoi vous excusez-vous, madame? dit Fernande en secouant tristement la tête; votre terreur est toute simple, et, croyez-moi bien, elle ne me blesse ni ne m'étonne. Je n'ai pas des sentimens

assez vulgaires pour essayer de me justifier par le crime des autres. Oui, sans doute, j'eusse été digne de pitié; oui, peut-être eussé-je mérité plus de compassion que de mépris, si tout s'était borné là, si je m'étais arrêtée dans ma dégradation; mais c'était chose impossible: on voulait ma perte tout entière. Ma chute était une action de la vie imtime qui pouvait, à la rigueur, échapper aux regards du monde, et me laisser un refuge dans la société, aussi bien que dans ma conscience; mais la passion chez chez les gens frivoles n'est qu'à moitié satisfaite si la jouissance de la vanité ne la rend publique et scandaleuse. Il faut à l'homme du monde un bonheur envié : il fallait à l'orgueil du comte de C... l'holocauste de mes triomphes passés. Sous les yeux des princes qu'il regrettait, il eût caché sa maîtresse, il l'eut niée même; sous un régime qu'il regardait comme une époque de désordre social, il afficha la jeune fille qu'il venait de séduire. S'il eût eu vingt-cinq ans, j'eusse peut-être obtenu de lui le silence; il en avait cinquante : il a voulu faire des envieux. Moi, l'enfant noble, recommandée à son honneur par un père mourant sur le champ de bataille, en présence de l'armée française, il prit à tâche de m'habituer peu à peu à la honte; chaque jour un des voiles de ma pudeur native me fut enlevé. L'ancienne élève de Saint-Denis, celle à qui l'on promettait l'avenir des femmes chastes et heureuses, brilla, traînée par lui au grand jour, courtisane méprisée, adulée, montrée au doigt, sans bonheur, sans excuse, entraînée dans le tourbillon des plaisirs, s'étourdissant au bruit des fêtes, repoussant les souvenirs du passé, n'osant songer à l'avenir, et ne prenant pas même le temps de pleurer sur le présent.

Mais au canon de juillet, qui annonçait la chute d'un trône, succéda bientôt la cloche du choléra, qui annonçait l'agonie d'un peuple. Le comte de C... fut une des premières victimes. On ignorait encore à cette époque si la maladie était contagieuse ou non. Tout le monde s'enfuit; je restai seule près du comte. Cette marque de dévouement dans une femme qu'il avait perdue le toucha sans doute; un notaire appelé reçut ses dernières dispositions. Ces dispositions m'instituaient sa légataire universelle.

Écoutez bien, et voyez si je cherche une excuse à mes fautes.

Les débris d'une fortune considérable, bien que compromise par le luxe désordonné des dernières années du comte de C..., pouvaient encore m'assurer une existence solitaire et modeste. Mais ce que m'avait dit Mme de Vercel de l'influence que le passé étend sur l'avenir

n'était que trop vrai; les habitudes du luxe et de la dissipation une fois prises, il faut un courage plus qu'humain pour rentrer dans l'obscurité. J'étais vantée par tout un monde de jeunes gens riches, beaux, spirituels, qui me plaçaient au-dessus de toutes les femmes, qui m'avaient élue reine de la mode et de l'élégance. Je commandais par des sourires, et chacun, comme un esclave attentif, se hâtait d'obéir à mon sourire. Partout où j'allais je transportais avec moi la foule, la joie, le bruit, l'ivresse, le rêve éternel des enchantemens, et cela dura jusqu'au jour où, regardant avec terreur autour de moi, je pus mesurer le chemin que j'avais fait, les hauteurs d'où j'étais partie et l'abîme où j'étais descendue. Il n'y avait pas d'illusion à me faire, j'avais beau me grandir des noms célèbres, antiques ou modernes, m'appeler Aspasie ou Ninon, dire que j'étais une étoile du siècle des Periclès et des Louis XIV : cette étoile, vue au télescope de la morale, perdait bien vite tout son éclat. Ces alternatives d'orgueil et de honte, d'élévation et d'abaissement durèrent jusqu'au jour où je sentis entrer dans mon ame l'amour chaste, tendre, dévoué, profond, l'amour qui pouvait me rendre au passé et à l'avenir, au repentir et à Dieu, jusqu'au jour où je vis Maurice enfin.

Clotilde tressaillit malgré elle à cet aveu de l'amour de Fernande pour son mari. Celle-ci s'en aperçut.

— Oh! ne craignez rien, madame, dit-elle; oui, c'est à Maurice que je dois d'avoir retrouvé ma raison; mais Maurice a cessé d'être la pensée et l'espoir des jours qui m'attendent. Du moment où j'ai été introduite dans cette maison, du moment où j'ai respiré l'air que vous parfumez, du moment où vous avez pressé ma main dans la vôtre, tout a été fini. Je l'ai revu pour me raffermir encore, je l'ai revu souffrant et presque condamné; qu'il soit sauvé, madame, mais sauvé pour vous seule. Avec la santé, la raison lui reviendra. Il appréciera votre vertu que fait mieux ressortir ma dégradation, votre pureté que ma honte rend plus adorable. Quant à moi, ma tâche n'est point encore accomplie ici, et je sais ce qui me reste à faire.

A ces mots, Fernande se tut, et il se fit entre les deux jeunes femmes un moment de silence; seulement, comme si Fernande eût continué de parler, Clotilde laissa entre ses mains comme entre celles d'une amie la main qu'elle lui avait tendue.

XI.

Ce silence était calculé de la part de Fernande; elle voulait laisser à l'étrange histoire qu'elle venait de raconter le temps de produire son effet; puis, lorsqu'elle vit la jeune femme bien pénétrée du côté douloureux de ce récit :

— Maintenant, dit-elle, vous savez où une faute peut conduire une jeune fille. Voulez-vous que je vous dise où cette même faute, qui alors change de nom et s'appelle un crime, peut conduire une femme mariée?

— Dites, reprit Clotilde en la regardant; dites, je vous écoute.

— Vous avez connu, au moins de nom, Mme la baronne de Villefore, n'est-ce pas?

— Oui, je me la rappelle; c'était, autant que je puis m'en souvenir, une jeune et jolie femme.

— Charmante.

— Elle a cessé tout à coup de paraître dans le monde; qu'est-elle donc devenue?

— Je vais vous le dire, répondit Fernande. Mme de Villefore avait votre âge ou à peu près. Comme vous, il y avait deux ou trois ans qu'elle était mariée; son mari, sans avoir les qualités éminentes de M. de Barthèle, passait généralement pour un homme distingué. Il avait trente ans, un beau nom, une grande fortune, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour être heureux.

Un jour, en voyant je ne sais quel drame, en lisant je ne sais quel roman, Mme de Villefore s'imagina que son mari ne l'aimait point comme elle méritait d'être aimée; c'est toujours là le point de départ de toutes nos fautes, à nous autres pauvres femmes. L'orgueil nous souffle cette fatale croyance, que dans un corps plus faible nous avons une ame plus puissante. Puis, à peine nous sommes-nous laissées aller à cette idée, que nous cherchons autour de nous cette ame sœur de notre ame, qui seule peut nous donner le bonheur par l'harmonie de l'amour. Or, comme elle n'existe pas, ou que, si elle existe, des conditions antérieures rendent presque toujours de pareilles unions à peu près impossibles, il en résulte une de ces méprises où la vie et l'honneur sont également en jeu.

Un jeune homme de la société intime de Mme de Villefore s'aperçut des dispositions nouvelles de son esprit, et résolut d'en profiter.

Il était beau, élégant, à la mode; il avait toutes les qualités extérieures qui font l'homme du monde; de plus, avec un cœur de pierre, le don des larmes porté au plus haut degré. A sa volonté, ses yeux devenaient humides, sa voix se gonflait d'émotion. C'était à lui croire l'ame la plus impressionnable qui fût sortie des mains de Dieu.

Mme de Villefore avait une réputation de vertu qui jusque-là avait interdit à qui que ce fût la moindre espérance; mais jusque-là aussi Mme de Villefore s'était crue heureuse et n'avait pas toujours souffert. Remarquez que je ne sépare point ici les douleurs réelles des douleurs factices, celles qu'on se fait à soi-même de celles que la Providence vous envoie. Toute douleur, qu'elle vienne du cœur ou de l'imagination, est une douleur, et celles que l'on croit avoir sont souvent bien autrement poignantes que celles que l'on a.

J'ignore les détails du combat; j'en sais l'issue, voilà tout. Après une résistance de trois mois, Mme de Villefore succomba, se croyant subjuguée par une grande passion, et convaincue que toute femme à sa place eût succombé comme elle. Eut-elle quelques instans d'illusion, je n'en sais rien; eut-elle quelques heures de bonheur, je l'ignore; mais la vérité est qu'elle s'aperçut bientôt que celui qu'elle avait cru un modèle accompli de toutes les perfections de la terre, était un homme comme tous les hommes, un peu plus faux et un peu plus dissimulé seulement.

Elle se réfugia alors en elle-même, et se dit qu'elle allait vivre des illusions de son ancien amour; mais avec les illusions l'amour était parti, la faute et le remords seuls restaient. Bientôt elle arriva à la comparaison froide, au parallèle raisonné. Du moment où l'amant avait eu les droits du mari, il en avait pris la place et les habitudes; seulement ses exigences étaient plus grandes, sa jalousie plus inquiète. Mme de Villefore, toujours libre et respectée par son mari, était l'esclave de son amant; sans cesse entourée de ses doutes, elle lui devait compte de chacune de ses actions : cette liaison devint un supplice.

Soit lassitude, soit repentir, Mme de Villefore voulut rompre; mais l'orgueil survivait à l'amour chez l'homme qui l'avait perdue. La chute de Mme de Villefore et son triomphe à lui étaient un doute pour beaucoup de gens. Cela ne pouvait demeurer ainsi. Il fallait qu'elle fût compromise aux yeux de la société pour qu'elle pût reprendre sa liberté. Mme de Villefore avait eu l'imprudence d'écrire; l'amant avait soigneusement gardé toutes ces lettres, soit par amour, soit par calcul; de ces lettres il se fit une arme, et Mme de

Villefore se trouva condamnée à continuer des relations qu'elle avait regardées d'abord comme devant faire le bonheur de sa vie, et qui faisaient son désespoir.

Elle essaya de tout, larmes et prières; tout fut inutile. Elle se jeta à ses genoux, et il la releva avec un sourire. Ces lettres, qui renfermaient la preuve de son déshonneur, ces lettres restèrent entre ses mains, non plus comme un gage d'amour, mais comme un moyen d'épouvante.

Mme de Villefore se sentit perdue si elle ne rentrait pas en possession de ses lettres; après avoir souffert en humiliations tout ce qu'une femme peut souffrir, elle prit une résolution désespérée. Elle jeta les yeux autour d'elle; parmi ceux qui lui faisaient la cour était un homme dont le courage et la loyauté étaient à l'épreuve; cet homme s'appelait le marquis de Pommereuse. Cette fois, ce ne fut pas l'entraînement de l'amour, ce ne fut pas le délire de la passion qui la fit coupable : ce fut la conséquence de ce qu'elle avait été. Pour échapper à l'un, elle se donna froidement à l'autre.

Puis, lorsque cet homme eut acquis le droit de la défendre et de la venger, elle lui avoua, comme elle eût fait à un prêtre, son erreur, sa croyance insensée, sa faute et sa punition. Il lui demanda alors pourquoi, du moment où elle avait mesuré sa chute, elle ne s'était pas relevée. Elle lui raconta l'histoire des lettres, et comment, avec ces lettres, elle était restée esclave et tremblante sous la menace de son premier amant.

Le marquis de Pommereuse ne voulut ignorer aucun détail; puis, lorsque Mme de Villefore fut sortie, il ordonna d'atteler, et se rendit à l'instant même chez son rival.

Celui-ci était seul. Le marquis de Pommereuse entra.

— Monsieur, lui dit-il, hier vous étiez l'amant de Mme de Villefore; aujourd'hui c'est moi qui le suis.

Celui auquel il s'adressait répondit par un geste de surprise. Le marquis fit un signe de la main et continua.

— Vous avez des lettres à elle?

— Moi?

— Oui.

— Qui vous a dit cela?

— Elle-même.

— Que vous importe?

— Il m'importe beaucoup, et la preuve, c'est que vous allez me les rendre.

— Vous plaisantez, monsieur.

— Non, pas le moins du monde. Nous sommes tous les deux gentilshommes ou à peu près. Eh bien! monsieur, il y a des questions qui, entre gentilshommes, se débattent en un instant. Je sais que vous ne me rendrez pas les lettres sans combat, je vous estime même assez pour croire que le combat est une chose nécessaire; mais après le combat, quelle qu'en soit l'issue, vous me rendrez ces lettres, ou, si je suis tué, vous les rendrez à Mme de Villefore; c'est tout ce que je veux. Vous comprenez qu'une conduite contraire vous déshonorerait. Quand le sang a coulé, les choses changent de face, et vous le comprenez, monsieur, le sang coulera entre nous.

— C'est bien, monsieur, dit Fabien, je suis à vos ordres.

—Vous comprenez que nos témoins doivent complètement ignorer la cause de notre duel.

— Sans doute.

— Les lettres, enfermées sous une enveloppe à mon adresse, seront remises à un tiers. Si vous êtes tué, c'est bien, je les remettrai moi-même à Mme de Villefore; si je suis tué, le tiers les lui remettra sans savoir lui-même ce qu'il lui remet.

— A merveille. Maintenant votre lieu et vos armes.

— Cela ne me regarde pas, monsieur, c'est l'affaire de nos témoins.

Alors ils échangèrent les noms de ceux de leurs amis qu'ils comptaient charger de ce ministère.

Il fut convenu que ces messieurs se rencontreraient à cinq heures de l'après-midi près du grand bassin des Tuileries, et que tout serait réglé de façon à ce que sur le terrain on n'eût plus qu'à mettre l'épée ou le pistolet à la main. Puis les deux adversaires se séparèrent. Le soir, les témoins réglèrent toutes les conditions. On se trouverait à la Mare d'Auteuil à neuf heures du matin; l'arme convenue était l'épée.

A sept heures du matin, le valet de chambre du premier amant de Mme de Villefore entra chez son maître.

— Qu'y a-t-il? demanda celui-ci; est-ce qu'il est déjà l'heure?

— Non; mais c'est le baron de Villefore qui veut parler à monsieur.

— Le baron de Villefore! Que désire-t-il?

— Je n'en sais rien; c'est à monsieur lui-même qu'il veut expliquer le motif de sa visite.

— Où est-il?

— Au salon.

— Présentez-lui mes excuses; dans un instant je le rejoins.

Le domestique sortit. Un instant après, les deux hommes étaient en présence.

— Monsieur, dit le baron de Villefore après avoir répondu courtoisement au salut qui lui était adressé et avoir refusé le siége qu'on lui offrait, vous avez des lettres de la baronne?

— Moi, monsieur? s'écria avec étonnement celui à qui on adressait cette singulière question.

— Ne riez pas, monsieur; vous avez même menacé, à ce qu'il paraît, la pauvre femme d'en faire un méchant usage.

— Mais comment pouvez-vous savoir que ces lettres...

— Oh! mon Dieu! de la manière la plus simple. Vous avez écrit hier ce billet à la baronne; mon valet de chambre, qui s'est trompé, me l'a apporté à moi au lieu de le porter à ma femme. Je l'ai ouvert sans faire attention, et je l'ai lu sans le vouloir.

— Eh bien! monsieur? demanda l'amant, voyant qu'il était inutile de nier.

— Eh bien! monsieur, vous deviez ce matin remettre ces lettres à M. de Pommereuse; vous comprenez qu'il est plus convenable que vous me les remettiez à moi.

— Mais, monsieur...

— Attendez donc : aux mêmes conditions, bien entendu.

— Aux mêmes conditions? je ne comprends pas.

— Oui; vous alliez vous battre avec M. de Pommereuse; au lieu de cela, vous allez vous battre avec moi.

— Mais, monsieur...

— Ah! vous me devez bien quelque concession, monsieur, et j'ai des droits acquis pour être votre premier adversaire.

— Si vous le désirez absolument...

— Je le désire.

— Je suis à vos ordres, monsieur; que voulez-vous?

— Montons chacun dans notre voiture, prenons chacun notre valet de chambre; j'ai mes pistolets, vous avez probablement les vôtres; dans une heure, derrière le Ranelagh.

— Mais mes témoins, qui vont venir me chercher, et qui ne me trouveront pas?

— Ah! vous aurez une si bonne excuse à leur donner que les gentilshommes les plus exigeans sur le point d'honneur s'en contenteraient.

— Il faut faire ce que vous voulez, monsieur.

Les deux hommes se saluèrent.

A son lever, Mme de Villefore reçut un paquet cacheté des mains du valet de chambre de son mari. Elle l'ouvrit et trouva ses lettres. Seulement l'enveloppe était tachée de sang, et une déchirure singulière les traversait toutes, depuis la première jusqu'à la dernière.

— Qui vous a remis ce paquet? dit-elle; n'est-ce point M. de Pommereuse?

— Non, madame, répondit le valet de chambre.

— Et si ce n'est lui, qui donc alors?

— M. le baron.

— Quand cela?

— Au moment de mourir.

— Au moment de mourir!... Que dites-vous?

— Je dis que M. le baron s'est battu en duel ce matin et qu'il a été tué.

— Tué, mon Dieu!... et par qui?

— Par M. Fabien de Rieulle.

Clotilde poussa un cri d'effroi, et Fernande, pour ne pas la distraire des impressions que venait de produire sur elle ce terrible récit, se leva et s'approcha de la porte pour sortir.

Mais sur le seuil elle rencontra Mme de Neuilly.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite à un prochain n°.*)

L'INGÉNIEUX THIBAULT.

Les conteurs du jour ont mille raisons pour ne rien inventer, et la première est qu'ils n'ont pas le temps; sur celle-là, le bon roi Henri m'aurait dispensé des autres. Il faut trop écrire en ce temps-ci pour faire quelque attention à ce qu'on écrit. D'ailleurs, voulût-on créer, on ne le pourrait plus peut-être. Il ne s'agit donc plus que de copier servilement la nature, le moins mal possible, et selon que tel ou tel original précieux tombe sous nos yeux. Encore les originaux deviennent-ils rares. Molière peignait des caractères, nous ne dessinons plus que des physionomies, comme autrefois Raphaël faisait des tableaux, et nous en sommes réduits aux caricatures; le vrai mot des deux parts serait *charges*, je crois. Je m'arrête de peur de choquer les gens du progrès. Caricature ou ébauche, ce genre de travail a réussi auprès du public; on ne veut rien de plus. C'est donc un simple portrait que je vais faire; qu'on n'y cherche ni composition, ni arrangement, ni péripéties, ni catastrophe : cette figure a passé devant moi, et j'essaie de la peindre. Je laisserai parler celui de mes amis qui fut en scène.

Mon père m'avait souvent entretenu d'un parent éloigné qui ne jouissait pas, disait-on, de son parfait bon sens. Mon père est d'Aigues-Mortes, qu'il a quitté depuis vingt ans; il y avait laissé ce parent, ce Thibault, qu'il n'avait donc point vu depuis le même nombre d'années.

Jamais il ne parlait de cet homme sans nous en rappeler quelque bizarrerie d'un comique achevé. Il s'agissait du personnage le plus étrange, le plus inventif, le plus fécond et le plus surprenant dans ses inventions dont j'aie jamais ouï parler. C'était là probablement ce qui avait fait le plus grand tort à la réputation de son jugement. On connaît cette manie sans pudeur des gens du midi pour les surnoms, qui eût fait honte aux hommes du *De Viris* comme aux écoliers qui l'expliquent. On appelait ouvertement Thibault *le fou*, et il était regardé comme tel.

Malgré cette opinion bien établie sur son compte, la ville d'Aigues-Mortes ne fut point peu émue en le voyant sortir un matin avec deux petits entonnoirs sous le nez, l'un et l'autre entonnoir plantés dans chaque narine. Thibault s'était convaincu que la vivacité de l'air atmosphérique exerçait, quant à lui, une pernicieuse influence sur le cerveau; ou du moins (car je ne connais pas précisément ses motifs) il voulait que l'air n'y parvînt que plus commodément et dans une dose voulue. Après y avoir mûrement pensé, il se flattait d'avoir résolu la difficulté par ce petit appareil. Les personnes qui lui communiquèrent leurs réflexions à ce sujet n'obtinrent d'autre réponse, sinon que cette précaution leur était plus indispensable qu'à lui-même, et tout son regret fut de n'avoir pu décider personne à porter ces entonnoirs dans le nez.

Thibault inventa les bretelles, ou pour mieux dire les deux lanières de cuir et d'étoffe qui ont remplacé la *bretelle* antique. On sait que cette bretelle n'était autrefois qu'un double bouton qui retenait sur la hanche les deux faces de la culotte. Et cela est si vrai que le *jeu du bouchon* pour lequel on se servait de ce bouton double en a conservé dans le midi ce nom de *la bretelle*. Thibault, justement choqué de cette mode qui obligeait un honnête homme à se sangler le ventre outre mesure sous peine d'accidens ridicules, Thibault parut un jour au milieu de ses amis, sans veste pour plus grande démonstration, les épaules glorieusement barrées des deux lanières en sautoir, et le ventre à l'aise autant que possible. On se moqua de lui, mais trois ans après le peuple français portait des bretelles. Je n'ai jamais pu découvrir si le succès général remontait directement au citoyen d'Aigues-Mortes, ou si quelque autre Thibault honorait la France dans le même temps. Le nôtre fut du moins le premier inventeur pour Aigues-Mortes, toute la ville pourrait l'attester.

Il n'est pas besoin d'énumérer les surprenantes besognes dont il

soulageait son ménage. Il faisait lui-même ses habits, ses chemises, sa chandelle et sa cuisine, le tout avec de notables perfectionnemens de son invention. La découverte d'un vieux volume au fond d'une armoire de famille poussa son esprit inventif à des recherches plus importantes. Ce livre était *le Voyage dans les états du soleil*, par Cyrano de Bergerac. Dans cet ouvrage, le voyageur, en quête de moyens pour s'élever vers l'astre du jour, finit par s'aviser que le soleil pompe à son lever les rosées répandues sur la terre : il emplit un nombre considérable de bouteilles de cette rosée et se les attache autour du corps; après quoi il se met en plaine un beau matin, et le soleil, aspirant les vapeurs, enlève le voyageur avec elles. Cette théorie échauffa la cervelle de Thibault. Trop noble et trop délicat dans son ambition pour s'astreindre à des imitations serviles, il négligea le procédé des bouteilles pour reprendre l'éternelle tentative d'un appareil ailé. Ce n'était pas qu'il voulût renouveler ce voyage au soleil; il ne pouvait croire au succès dont se vantait l'auteur. Son unique désir était de réaliser la chimère d'une progression aérienne à l'usage des hommes. Thibault appartenait au temps présent par ces conceptions prématurées : il était digne de découvrir les bateaux à hélices et les chemins de fer atmosphériques. En huit jours, il eut produit un système d'ailes en manière de cerf-volant, qui n'attendait plus qu'un amateur zélé pour le précipiter dans l'espace du haut du plus grand clocher de la ville. La difficulté de trouver un homme de bonne volonté arrêta l'essor de la machine.

Pour ajouter un dernier trait qui me vient à l'esprit, Thibault, propriétaire d'une maison dans la ville, résolut d'y ajouter à peu de frais les agrémens d'une maison des champs. Ce qu'il raconta là-dessus ne trouva que des moqueurs. Thibault fait dûment carreler le grenier de sa maison; il enlève les châssis des fenêtres; on lui apporte deux tombereaux de terre végétale qu'il verse sur le carreau; il y fait des plantations et y lâche des poules. Quelque temps après, il appelle un voisin qui demeura pantois en trouvant une basse-cour sous les combles.

On peut juger qu'au milieu de ces récits et du rire qu'ils excitaient, nous interrompions souvent mon père pour lui persuader que son parent était fou à lier.

— Non pas, s'écriait-il; hors de là Thibault était l'homme le plus sensé, le plus honnête, le plus délicat en toute manière que j'aie jamais connu; il était fort au-dessus de la jeunesse de la ville à cette époque. Je devrais insister sur le caractère de ce temps que vous n'avez pas

vu. Nous étions en pleine révolution, vers 94 et 95. La fièvre révolutionnaire s'était combinée avec je ne sais quel enthousiasme romanesque qui nous était venu d'Allemagne. On lisait beaucoup de romans dans le goût de *Werther*. Lamartellière avait fait une détestable copie du mauvais original des *Brigands* de Schiller. Nous avions même joué entre jeunes gens cette pièce, qui s'appelait *Robert*, *chef de brigands*. Ces impressions diverses avaient fortement agi sur l'organisation sensible de Thibault. Cette exaltation vague, cet amour romanesque de la vertu et toutes ces chimères poétiques, il en poussait l'application à sa vie réelle. Nous avons vu quelque chose de pareil chez vos *jeunes-france* romantiques. Il y a dans tous les temps une folie de ce genre au service de la jeunesse. Thibault jouait le rôle du héros dans la pièce de Lamartellière, et il était demeuré si frappé de ce rôle qu'il n'en quittait plus le costume, qui était une espèce d'uniforme de houzard. Pour vous aider à comprendre cette singularité, il faut vous dire que le règne de la *carmagnole*, les levées en masse, l'attitude farouche de la France au dehors et au dedans autorisaient des modes dont vous n'avez plus d'idée. Nous autres, jeunes gens de la ville, nous ne marchions plus que le sabre au côté et deux pistolets à la ceinture : c'était un peu la folie de Thibault qui régnait dans tous les esprits. Avec des têtes chaudes et la poignée d'un sabre sous la main, vous croirez bien qu'on dégaînait souvent. Les duels étaient donc en vigueur. Je me battis un jour avec ce pauvre Thibault et je le blessai; mais un coup de sabre ne faisait alors qu'entretenir l'amitié. S'il m'en souvient pourtant, nous étions brouillés, Thibault et moi, quand lui arriva certain évènement qui me l'attacha pour la vie. Je ne vous donne ces détails que pour vous désabuser sur son compte et vous faire connaître tout ce qu'il y avait de courage et d'élévation dans le caractère de ce pauvre homme. Dans un temps où toute la jeunesse allait aux armées, Thibault s'était soustrait aux réquisitions; des ordres furent dirigés contre lui. Des malveillans rapportent jusqu'à la commune que Thibault s'est vanté *de brûler la cervelle au premier qui tentera de l'arrêter*. Le lendemain, je rencontre sur la place le capitaine de gendarmerie, mon ami intime et celui de Thibault, qui m'apprend avec émotion qu'on va procéder à l'instant même à l'arrestation de notre camarade. J'oublie nos différends, et je suis les gendarmes, prévoyant quelque extrémité où je pourrai me rendre utile. Thibault parut en effet à sa fenêtre un pistolet dans chaque main. Je m'étais arrêté avec le capitaine de l'autre côté de la rue. Dans nos relations présentes je n'avais mot à dire à Thibault, qui put croire que je venais me régaler de sa mauvaise af-

faire. Le capitaine essaya de lui parler, mais Thibault ne l'entendit pas; il nous toisa bravement, les pistolets fermes dans les poings, comme si cette menace s'adressait à nous indistinctement. Cependant les gendarmes s'introduisirent dans la maison par la porte de la rue demeurée sans défense, et parvinrent à se loger dans une pièce contiguë à l'appartement où notre ami s'était fortifié.

— Cet animal va se faire tuer, me dit le capitaine en s'élançant après ses hommes.

Les deux fenêtres de Thibault étant ouvertes, et d'un étage assez bas, je voyais fort bien ce qui se passait dans la chambre, monté sur le degré d'une boutique qui s'était trouvé sous mes pieds. J'entendis trois coups de feu qui me firent frémir, puis la chambre se remplit de fumée; je crus mon ami mort. Mais bientôt je le vis reparaître, reculant vers les fenêtres, ses pistolets tendus en avant. La porte s'ouvrit avec fracas. Le capitaine de gendarmerie parut à son tour, affectant le calme et marchant à pas lents vers Thibault, les bras ouverts et les mains tremblantes.

— Thibault! mon ami! tu n'y penses point! Qu'est-ce que cela signifie? Tu exposes ta vie, tu exposes la mienne. Tu me connais, tu sais combien je te suis attaché; je ne voudrais pas te trahir, moi! eh bien! je te conseille, je te supplie de ne pas résister. C'est abominable! tu me forces à employer la violence...

Le capitaine, qui s'était insensiblement rapproché, s'élança tout à coup sur Thibault, lui relevant les bras en le serrant dans les siens. Dans cette étreinte l'un des pistolets partit et logea sa balle dans le plafond. Le capitaine retint l'autre, les gendarmes parurent, et Thibault fut pris. Il est certain que sans notre ami le capitaine on n'en fût point venu à bout si aisément.

On était sorti du régime de la terreur, mais le gouvernement en avait gardé de beaux restes. Je crois même que les événemens de fructidor étaient venus réveiller les fureurs jacobines. Thibault fut traduit devant un conseil de guerre. Il y parut avec sa veste de houzard, il y parla comme *Robert* lui-même dans le mélodrame de Lamartellière. Mais ma déposition le sauva en jetant tout l'odieux sur les gendarmes, qui avaient tiré les premiers sur l'accusé à travers les portes. Thibault fut profondément touché d'un trait où il voulut voir de la générosité, nous voilà plus liés que jamais. J'allai le voir souvent dans sa prison; enfin il fut acquitté, il le regrettait presque.

— Mon ami, mon plan était fait, s'écriait-il en prenant une pose de théâtre, je t'aurais demandé de m'accompagner au supplice, j'aurais

traversé la foule en m'appuyant sur toi (il me jetait une main sur l'épaule, et gesticulait noblement de l'autre), et tu m'aurais vu sans peur recevoir le coup mortel! c'était là le moment de déployer ce beau caractère...

Je reconnaissais mot à mot les inspirations de l'ouvrage dramatique qui l'avait tant ému et dont le titre s'arrêtait sur ses lèvres. Peu de temps après il se maria, mais sa femme mourut en lui laissant deux filles avec lesquelles il vit encore aujourd'hui dans un quartier reculé de la ville. Je n'ai plus de ses nouvelles depuis long-temps. Vous voyez, messieurs, que cet homme n'était point exclusivement ridicule. Ajoutez une exacte probité, une pureté de cœur parfaite, la simplicité de la province, avec assez de lecture pour en adoucir la rudesse, enfin une gravité confiante qui donnait du poids à tous ses propos, et qui imposait même, quand il développait les bienfaits de la plus singulière de ses découvertes. Je l'appellerais volontiers le don Quichotte de l'industrie. Hélas! plus malheureux que le chevalier de la Manche, il ne s'est jamais vu l'armet en tête et la lance au poing; le vaillant hidalgo croyait du moins combattre, triompher, exercer dans tout son éclat sa noble profession de chevalier, tandis que le pauvre Thibault s'éteint obscurément dans sa province, sans pouvoir réaliser aucun des rêves magnifiques dont sa tête est remplie.

Ainsi parla mon père, mais il faut avant tout dépeindre le logis de Thibault dans sa ville de province, et donner une idée de la vie obscure et laborieuse qu'il y mena durant quarante années. Il doit nous sembler étrange, à nous autres Parisiens du boulevart Montmartre, qu'on puisse vivre quarante ans sans changer de place; mais ce qui nous condamne doublement en ceci, c'est qu'on ne vit bien que dans cette stabilité. Quoi de plus doux que de vieillir au milieu des souvenirs de l'enfance, et de mourir dans le lit où nos pères sont morts?

Dans le fond d'une rue étroite où croissait entre les pavés une mousse verdâtre, parmi des maisons basses, silencieuses, vieilles comme la ville, à fenètres grillées ou tendues de papier, la maison de Thibault se distinguait par je ne sais quelle recherche d'inventions, de commodités inusitées, qui trahissait le génie de celui qui l'habitait. On entrait par une porte bâtarde proprement défendue d'un auvent contre les eaux pluviales. Le marteau de cette porte était assujetti par un fil de fer, autant pour modérer les grands coups frappés par un visiteur, que pour conjurer le génie des petits polissons qui font jouer volontiers ces marteaux avec des ficelles. Une arcade vitrée donnait jour dans la salle basse, mais cette arcade était garnie de barreaux

en dehors, et des rideaux à carreaux rouges et blancs la coupaient à l'intérieur, à la hauteur voulue pour recevoir le jour d'en haut en arrêtant plus bas la vue des curieux. Les deux filles de Thibault, devenues de vieilles filles, se tenaient dans cette salle, où se faisait tout le train du ménage; on y préparait la cuisine, on y mangeait, on y aurait reçu les étrangers, si jamais des étrangers avaient pu venir chez Thibault; on y passait les soirées d'hiver au coin du feu, c'est-à-dire que Thibault y faisait son somme sur une chaise basse jusqu'à ce qu'on le réveillât pour s'aller coucher; enfin, durant les longues journées, les deux filles travaillaient à des ouvrages de couture derrière la fenêtre: elles ne sortaient que le dimanche, et quelquefois dans la semaine, au point du jour, pour aller à la messe. On ne les pouvait voir que sur le chemin de l'église, et comme l'église était fort proche de chez elles, il vaudrait autant dire qu'on ne les voyait jamais.

Thibault habitait une chambre du premier étage, longue, étroite, avec une seule fenêtre, et il ne fallait rien moins que la présence d'un lit à ciel, en camaïeu, pour qu'on pût appeler cet endroit une chambre à coucher : le plancher était encombré d'établis, de métiers, de machines; les chaises, la cheminée se dérobaient sous des amas d'outils, de ressorts, de rouages, d'instrumens, d'ouvrages commencés; et non-seulement Thibault faisait, à l'aide de ces outils, toutes sortes d'ustensiles, mais chacun de ces outils était lui-même un chef-d'œuvre de son invention et confectionné de sa main. Il avait des scies, des rabots, des bisaiguës, des tours, des pinces, des tarières, inconnus au commun des artisans; le tout à peu de frais et ajusté merveilleusement avec des bouts de ficelle, des morceaux de verre, un roseau, un clou, un rien. Il est vrai que nul autre que lui n'aurait pu se servir de ses instrumens. Ces insignes mécaniques se mariaient agréablement aux appareils de la distillation, du teinturier-dégraisseur, du tisserand, du corroyeur, etc. Thibault avait enlevé à ses filles la direction des provisions de confitures que l'on fait chaque année en ce pays-là; il les faisait cuire selon des procédés particuliers sur un réchaud qui supportait la chaudière consacrée à cet usage et à bien d'autres; on y voyait souvent par exemple délayer la colle dont Thibault collait toutes sortes de boîtes et de jolis ouvrages en carton. Une paire de galoches ébauchées reposait sur un établi de menuisier, à côté d'une cage d'osier à moitié tressée; des moules à chandelles figuraient sur des rayons parmi des fioles d'élixirs; des pots de pommade pour les yeux se confondaient avec des suifs, des cirages, des encaustiques. Je n'aurais pas voulu répondre, pour ma part, des quiproquos qui pouvaient

s'en suivre. Figurez-vous enfin Robinson Crusoé, non plus dans son île, mais dans une chambre de douze pieds de long, au milieu d'une de nos provinces françaises.

Au-dessus de cette chambre était le grenier dont j'ai parlé et qui s'était transformé pour un temps en basse-cour. Je n'entrerai pas dans un plus long état des lieux : ce que j'ai décrit suffit; c'était d'ailleurs à peu près tout. Il faut seulement ajouter, et l'on me passera la similitude, qu'il ne fut jamais un bas ravaudé, reprisé, rapetassé, fourni vingt fois de talons et de pointes, qu'on pût comparer pour le nombre et la délicatesse de ses raccommodages à l'état de cette maison du haut en bas. Son origine se perdait dans la nuit des temps; il n'était donc pas surprenant qu'elle eût parfois besoin de réparations. Or, Thibault n'avait jamais appelé des ouvriers, et il est vrai que nul peut-être n'était en état de le remplacer en pareil cas. Les escaliers de bois vermoulus étaient soutenus par des étais, et marchaient, pour ainsi dire, avec des béquilles; les jours de chaque degré étaient soigneusement radoubés à mesure qu'ils se montraient, à force de clous, de colle et de bouts de bois. Le carreau de la salle basse présentait à l'œil réjoui les nuances éblouissantes d'un habit d'arlequin, ou, si l'on veut, d'une pancarte à échantillons : des briques, des tuiles, des carreaux de toutes couleurs, unis par des cimens divers et des plâtres plus ou moins brunis par le temps, contribuaient à former cette mosaïque. En outre, Thibault, dans ses rares promenades autour des remparts, n'aurait jamais négligé de ramasser un tesson propre, un bout de brique encore profitable; il les utilisait dans ses carrelages, et il eût été déraisonnable d'attendre de cette méthode un assortiment bien complet. Les cloisons, les portes, les serrures, ne devaient pas de moindres services à l'ingénieux Thibault. Tous les loquets notamment étaient depuis long-temps remplacés par des chevilles.

A la longue, l'ancien personnage de Thibault s'était effacé. Il n'était que les vieillards de soixante à soixante-cinq ans, c'est-à-dire de son âge, qui se souvinssent de son rôle de Robert, de sa veste de houzard et de ses démêlés avec les gendarmes. Le mariage, l'éducation de ses enfans, avaient détourné cet essor poétique. Enfin l'âge était venu, qui avait mûri cet esprit sans lui rien ôter de sa douce gravité, de sa sensibilité, de sa délicatesse pompeuse et mélancolique. Tout le génie de Thibault passait dans ses inventions; on ne l'en croyait que plus fou, mais on le voyait très peu dans la ville. La jeune génération le connaissait à peine. Il ne visitait les vieux amis de son temps que de loin en loin, par hasard, quand ils étaient affligés de quelques maux

d'yeux, de pieds, de dents, ou de toute autre incommodité qui relevait du génie de notre homme. Il paraissait de même à de longs intervalles, tantôt chez un boucher pour lui demander de la moelle de bœuf, tantôt chez un propriétaire obligeant pour cueillir dans son jardin une poignée de mauves ou de capillaires. Encore rien n'est-il plus fréquent dans une ville comme Aigues-Mortes que d'aller d'un bout de la ville à l'autre, de sortir d'ici et de frapper là, sans rencontrer ame qui vive. Aussi, vous dis-je, Thibault fut-il oublié dans sa propre patrie, dont il faisait, si je l'ose croire, l'honneur. Tel fut ce train de vie, qui dura quarante ans. Et maintenant, si l'on connaît assez le personnage, si l'on voit d'ici cette triste rue d'Aigues-Mortes, à l'extrémité de la France, et cette triste maison de Thibault où le jour entrait à peine; si l'on apprécie le calme profond, le silence, l'uniformité de ces habitudes de province, où s'enracinent les hommes comme les meubles; si l'on réfléchit aux dispositions particulières qui devaient y attacher deux vieilles filles et le grave et laborieux Thibault, on jugera quelle profonde stupeur dut se répandre à l'entour quand Thibault, un beau matin, déclara qu'il avait formé le projet d'aller à Paris!

Aller à Paris, lui Thibault! d'Aigues-Mortes! c'était comme s'il eût annoncé posément qu'il partait pour une ascension aux Cordilières.

Ses deux filles levèrent la tête, — elles qui pourtant lui avaient ouï dire des choses bien singulières. Le père répéta de sa voix grave qu'il se proposait d'aller à Paris.

Thibault, après bien des soins, bien des méditations et bien des tentatives infructueuses, venait de découvrir un moyen sûr de faire tomber la pluie où et quand il voudrait.

Il voulut bien, pour ajouter du poids à ses premières paroles, entrer dans quelques explications.

— M. un tel, je suppose, dit-il tranquillement, propriétaire d'une métairie considérable, voit sa récolte sécher sur pied, faute d'eau : on lui parle de moi, il vient me trouver. — Monsieur Thibault, je suis ruiné, j'ai besoin de pluie. — C'est bien, monsieur.... — Il m'instruit des besoins de sa terre, je le sers comme il le demande, et il me compte une somme convenue. Vous concevez, mes enfans, que cette découverte en vaut la peine. Je dois m'entendre là-dessus avec le gouvernement. Voilà pourquoi je suis obligé d'aller à Paris.

Pour dissiper les derniers doutes que laissaient voir ses pauvres filles, il ajouta qu'il présenterait par la même occasion à la Faculté de Médecine trois ou quatre inventions curatives qu'elles connaissaient bien, et dont le succès était sûr, notamment un onguent dont la seule

approche extirpait la racine des cors aux pieds, et une poudre contre la coqueluche.

Bref et persuasif comme il savait l'être avec ses enfans, cet entretien suffit à Thibault dans son intérieur; mais pour les préparatifs de son voyage, qui était chose sérieuse, il se vit contraint de communiquer son dessein à diverses personnes. On l'écouta sur ceci comme sur le reste. Les plus raisonnables essayèrent de le dissuader; beaucoup pensèrent qu'il pouvait avoir raison et faire fortune, puisqu'il prenait une si grande résolution. Un de ses vieux amis l'écoutant un jour avec un sérieux perfide, Thibault lui fournissait ses démonstrations, qu'il terminait par sa conséquence favorite :

— M. un tel, je suppose, propriétaire, a des terres qui souffrent de la sécheresse; il vient me trouver...

— Tu lui lâches une inondation, tu le noies, tu le submerges, je te vois d'ici! interrompit l'autre avec la moquerie pétulante du midi.

Mais jamais il n'était entré dans l'esprit sérieux et candide de Thibault qu'on pût se moquer de lui; les profondes convictions des hommes de sa sorte ne tiennent souvent qu'à cela. Si cette fatale idée lui fût venue dans la tête, la ville d'Aigues-Mortes eût peut-être perdu avant le temps le fruit des travaux de son plus grand citoyen.

Vous croirez bien que si Thibault, par sa longue retraite, était à peu près ignoré dans sa ville natale, il ne pouvait être souvent question de lui à Paris, dans une famille qui ne l'avait pas vu depuis vingt ans. Mon père ne parlait de cet ami qu'à l'imparfait le plus lointain, si bien que je m'étais figuré, quoiqu'on ne m'eût rien dit de positif là-dessus, qu'il était mort. Il était bien mort pour nous, en effet; pour nous, gens de Paris, rien ne ressemble à des tombeaux comme ces villes de province à deux ou trois cents lieues de distance; ajoutez l'âge et la condition de Thibault. Et puis les récits de mon père dataient de l'an III de la république : c'étaient des choses d'un autre siècle.

Un soir d'été, — j'ai mille raisons pour me rappeler la date précise : c'était le 25 juillet 1830, — on venait à peine d'allumer les bougies, et nous étions encore rassemblés devant la fenêtre qu'on venait de fermer. Il y avait dès ce jour dans Paris une fermentation qui fournissait à tous les entretiens; mon père nous donnait des nouvelles. Des enfans jouaient dans la rue parmi le fracas des voitures; mais au milieu de ces bruits bien connus une forte voix d'homme s'élevait à temps égaux, comme pour appeler quelqu'un à une grande distance.

— Chut! dit mon père, qu'est-ce donc? J'ai cru qu'on prononçait *Giusep*.

Giusep était dans le Midi le nom d'enfance de mon père, qui se nomme Joseph. Nous nous égayâmes et du nom et de l'étrange hasard qui l'aurait fait résonner sous nos fenêtres, à Paris, en pleine rue Royale.

Mais la même voix articula distinctement :

— Giusep!

— M'en croirez-vous? dit mon père.

— Qu'est-ce que cela prouve, répliqua quelqu'un, sinon que vous avez près d'ici un compatriote et un homonyme?

— Je ne dis pas non, mais vous conviendrez qu'il est bien étrange...

— Giusep! cria la voix avec un accent piteux.

— Il faut que j'en aie le cœur net, reprit mon père, que ce nom et cette voix avaient tout ému.

Et quoi qu'on pût lui dire, il se jeta dans l'escalier.

La conversation continua. Après quelques minutes, un dialogue où perce une grosse voix se fait entendre sur le palier. La porte s'ouvre; mon père paraît, tenant par les mains un inconnu qui répète en entrant :

— Giusep! Giusep! tu me sauves la vie!

— Messieurs, mes enfans, dit mon père, je vous présente mon cher parent, mon vieil ami Thibault...

A ce nom, j'ouvris de grands yeux. Le nouveau venu ôta son chapeau et le remit.

— Mon cher ami, reprit-il, car il était tout troublé, tu me sauves la vie! J'étais descendu dans une méchante auberge où je ne voulais point rester; je me suis mis en route en plein jour pour chercher ta demeure; je me suis perdu; enfin je t'appelais depuis long-temps sans obtenir de réponse. Ma situation était vraiment fort délicate.

Son ton, son accent pénétré, ses gestes défaillans en disaient assez sur l'abandon déplorable dont il s'était vu menacé au milieu de la capitale.

Mon père se mit à rire en essayant de lui faire entendre qu'il y avait à Paris d'autres moyens de trouver les gens que de les appeler par les fenêtres.

Cependant je n'avais point assez de mes yeux pour examiner ce curieux échantillon de la vieille province, et certainement je n'aurai point assez de mes crayons pour en rendre l'ensemble exquis.

Thibault paraissait dans sa plus grande parure, et tel probablement qu'il était sorti de chez lui pour *aller à Paris*. Il était vêtu d'un habit qui remontait sans doute à l'entrée des alliés en France, et dont le

collet massif semblait rembourré comme les bandes d'un billard; ce même collet, festonné vers le bas de triangles capricieux, descendait à peu près jusqu'au dernier bouton. L'habit, trop court par devant, s'arrêtait à la moitié du gilet, lequel avait justement en trop ce que l'habit avait en moins; les basques effilées, fendues et carrées par le bas, rendaient, comme disait plaisamment un de mes amis, la figure d'une plume taillée en gros. Dans un temps où les *sous-pieds* étaient une mode générale, le pantalon ne laissait pas d'étonner par sa libre allure à trois bons pouces au-dessus de la cheville; et quant aux bottes, elles étaient cirées d'une matière grasse et terne qui ne me fit pas bien juger des compositions de Thibault relativement aux chaussures. Il portait rigoureusement la cravate blanche, qui n'était qu'une corde de mousseline dont les deux bouts pendaient négligemment, et qui m'aurait fait douter s'il avait voulu se parer ou se pendre. Je ne dois pas omettre en trait caractéristique que sa chemise à petits plis bâillait malgré l'épingle, et laissait voir une partie de cette honnête et noire poitrine. Mais qui pourra me suivre dans la description de son intraduisible chapeau? Je ne serais bien compris que d'un congrès de peintres, de faiseurs de croquades et de cette brillante jeunesse de nos boulevarts qui se fait coiffer chez Pinaud. Ce chapeau n'avait pas moins d'un bon pied et demi de haut, et allait toujours en s'élargissant de la base au sommet, en forme de tromblon. J'ai vu, je ne sais où, des coiffures de cette figure majestueuse sur la tête de certains dignitaires turcs. Un petit rebord déformé entourait le pied de ce monument; le duvet de ce vrai feutre vieilli dans l'armoire avait disparu sur les angles, et partout ailleurs avait pris de si magnifiques reflets rougeâtres, qu'on le croyait voir à la lueur d'un incendie.

La figure de Thibault était grave, honnête, immobile : un nez aquilin, deux yeux clairs et fixes, des rides profondes, un front dégarni, le tout enfoncé entre les deux murailles d'un col de chemise qui se dressait à une hauteur prodigieuse par la seule force de l'empois; tel me parut Thibault, une longue boîte en fer-blanc sous le bras.

Mon père voulait le faire asseoir, mais avant tout il cherchait à le débarrasser de cette boîte de fer-blanc, que Thibault, dans sa première émotion, ne faisait pas mine de lâcher.

— Mais que fais-tu donc de cette boîte? lui dit enfin mon père qui le tutoyait dès l'enfance.

— Elle m'a rendu les plus grands services. C'est un appareil que j'ai imaginé avant de partir.

Thibault ouvrit froidement cette boîte, où je distinguai, comme

dans les boites de peinture à l'huile, une douzaine de compartimens garnis de matières diverses. En même temps une forte odeur de cuisine s'exhala dans la pièce.

— Eh! Dieu me pardonne, dit mon père en se penchant, je crois que voilà des œufs en salade.

— Tu dis vrai.

— Et de la confiture.

— Chaque case contient un mets. J'avais là tout mon repas sous la main; je tenais cette boîte sur mes genoux, et par ce moyen je n'ai point quitté la voiture un moment. Économie et promptitude.

— Bien! bien! Repose-toi, dit mon père en lui tirant la boîte des mains, de peur qu'il ne nous échappât quelque éclat de rire.

Thibault se laissa tomber sur un siége, poussa trois soupirs sur un ton de basse, et tendit encore la main à mon père, en répétant sa phrase d'arrivée :

— Tu me sauves la vie! Quand on est étranger, inconnu dans une capitale, sans appui, sans protecteurs... Je suis descendu, mon cher ami, dans une auberge où l'on m'a demandé un petit écu par jour! Un petit écu! Ils abusent, ils abusent de la position terrible d'un malheureux voyageur.

Mon père se mit à rire, et ne se sentit point le courage pour le présent d'aggraver l'indignation du pauvre Thibault sur les tarifs parisiens; il lui dit :

— Je te logerai près d'ici; nous avons dans le voisinage un hôtel honnête où je te présenterai moi-même. Mais dis-moi, je t'en prie, après tout le plaisir que tu me procures, que viens-tu faire à Paris?

Thibault fixa les yeux sur mon père et garda quelque temps cette attitude éloquente, bien que silencieuse; puis il dit avec majesté :

— C'est l'affaire de toute ma vie, le travail de quarante années. Il y a quarante ans, mon ami, que je m'occupe de ce projet. Je t'informerai de tout cela plus à loisir.

Il se leva et reprit d'un air pénétré :

— Mais, mon cher ami, puisque tu as la bonté de me venir en aide dans l'embarras où je me trouve, je dois te prévenir, avec la permission de ton aimable famille, qu'il y a urgence; mes malles sont restées dans cette maison inhospitalière, et je m'en vais aussitôt les faire transporter.

— Soit, dit mon père en se levant et plein d'indulgence pour les folles transes de son ancien ami.

Je passe la partie du personnage de Thibault qui nous concernait.

Il ne s'en alla qu'après nous avoir adressé ses profonds saluts dans toutes les règles de l'ex-politesse française. La conversation roula long-temps sur ce bonhomme, moitié rire, moitié sérieux.

Le lendemain, mes occupations me retenant dehors, je ne rentrai que le soir. Mais le soir, la chose publique avait gagné bien du terrain sur toute préoccupation particulière. Nous étions, si l'on s'en souvient, au 26 juillet 1830; Paris commençait à s'agiter. Des rassemblemens menaçans s'étaient formés sur divers points; on lisait les ordonnances affichées sur les murs; des orateurs les commentaient en cherchant à échauffer les têtes. Ils avaient quelque peine à faire entendre aux braves gens qui se firent tuer ensuite qu'ils devaient se mettre en colère; et l'on voyait assez à leur indignation contre ce coup d'état, qu'ils se mouraient d'envie d'en faire autant un peu plus tard. J'eus quelque peine à traverser la place du Palais-Royal, et même, avant que j'eusse passé, la gendarmerie, provoquée à coups de pierres, avait chargé la foule, et l'on disait que plusieurs hommes étaient morts.

J'arrivai chez moi dans un grand trouble; je racontai ce que j'avais vu. L'on m'apprit des nouvelles que j'ignorais, et, comme on pense, la conversation ne languit pas durant cette soirée. Les gens de la maison allaient et venaient les uns chez les autres. Sur le soir, quand ce mouvement se fut un peu apaisé, je vis mon père préparer sur un morceau de peau une certaine drogue noire.

— C'est, me dit-il, ce bon Thibault qui veut absolument guérir un cal dont j'ai long-temps souffert au pied gauche.

— Et à ce propos, que vient-il faire à Paris?

— Il vient proposer au gouvernement un secret important découvert après quarante années de travail.

— Je suppose que le gouvernement a bien autre chose à faire en ce moment-ci, dis-je en riant.

— C'est ce que je lui ai dit, mais rien n'a pu l'empêcher de courir au ministère.

— Ce soir!

— Ce soir même, tout à l'heure.

Je partis d'un nouvel éclat de rire.

— Eh! mon Dieu! le pauvre homme va se faire couvrir de huées; les mécontens entourent les hôtels des ministres, et vous pensez si les huissiers sont en humeur de recevoir.

A ce sujet nous voilà reprenant les nouvelles et les conversations du jour. Comme je me doutais de l'importance historique que pouvaient prendre les évènemens, très frappé d'ailleurs de ce que j'avais vu, je

le rédigeai en notes quand je fus dans ma chambre, ce qui fut cause que je m'endormis assez tard.

Le lendemain, à six heures du matin, je suis réveillé par un grand bruit de sonnettes; on ouvre, et j'entends de mon lit une grosse voix, amicale, mais pleine d'importance et d'enflure, qui s'écrie sur le seuil :

— Je viens panser mon malade.

A ces mots, je saute du lit, inquiet et ne sachant ce que c'est. Le malade, c'était mon père, qui fut aussi surpris que moi en se réveillant d'un bon somme, et à qui Thibault fut long-temps à rappeler qu'il avait la veille appliqué un de ses onguens décisifs sur l'orteil de son pied gauche, lequel onguent, l'une des causes du voyage de Thibault à Paris, devait extirper le cal et sa racine.

Thibault préluda solennellement à son pansement, comme Dupuytren eût opéré Bonaparte. Le cor était fièrement à la même place, dans une auréole de cette résine qui lui donnait tout-à-fait l'air d'une blessure plus grave.

— Il faut que tu sois d'un tempérament terriblement sec, dit Thibault; le mal persiste, mais tu n'as qu'à recommencer la même opération jusqu'à plein succès.

Mon père, pour ménager l'amour-propre de son ami, changea de propos.

— Eh bien! quelles nouvelles d'hier?

— Un vrai guet-apens! et cela ne m'a point surpris. Je connais toutes les ressources de l'intrigue et de la police. Les gens sans mérite, les routiniers, qui n'ont pour eux que la bassesse et l'audace, perdraient trop à l'avénement de la vérité. Il faut se liguer, cabaler, mettre la lumière sous le boisseau. La police était sans doute informée de mon arrivée à Paris. Je me présente à l'hôtel du ministère. Il y avait d'abord dans la rue une foule de gens apostés qui ricanent sur mon passage. Le concierge m'interroge; je lui réponds d'un air impérieux que je veux voir son excellence. Il faut en pareil cas de la fierté, non celle d'un insolent parvenu, mais celle qui convient à l'honnête homme. Ma contenance impose à ce subalterne, il me conduit enfin dans une espèce de bureau où se trouvaient plusieurs personnes... Je n'ai pas plus tôt lâché quelques mots de l'objet de ma démarche qu'on se rebiffe, on me toise, on me renvoie... Tu conçois, Giusep, l'envie, l'orgueil, l'ignorance démasquée qui se réveillent aussitôt... Enfin on me chasse, et fort grossièrement, et quelques-uns de ces valets dorés m'accompagnent jusqu'au bas de l'escalier en m'injuriant.

— C'est que ces messieurs, dit mon père autant pour réprimer son

sourire que pour apaiser son ami, ces messieurs t'auront pris sans doute pour quelque messager qu'ils attendaient, et le dépit de se voir trompés...

Mais Thibault reprit avec feu :

— Quand je suis dehors, mêmes ricanemens, mêmes huées de cette foule méprisable. Vils espions! pensais-je; je crois même qu'il est parti de ces groupes je ne sais quels projectiles qui m'étaient adressés. En même temps ils criaient avec une effronterie dérisoire et inexplicable : *Vive la charte!* Je me retourne à distance et je leur dis....

Ici Thibault prit la pose qu'il pouvait attribuer au président de Harlay devant les révoltés de la ligue.

— Je viens précisément en réclamer les promesses!... Mais je ne fus pas écouté, et je m'en retourne chez moi indigné, mais résolu à déjouer les complots. Ils ne savent pas à quel homme ils ont affaire; je suis fort de ma conscience et de l'utilité de mes travaux. Tous les obstacles s'élèvent sur les pas du génie inconnu, il ne faut que de la persévérance à les surmonter; je les surmonterai, et je parlerai à son excellence, fallût-il percer des rangs de baïonnettes.

— Eh! lui dit mon père effrayé d'une hyperbole qui pouvait être si littérale en pareilles circonstances; eh! mais es-tu bien sûr que tu doives t'adresser à un ministre? Je ne connais point le sujet de tes instances, mais, par le peu que j'en sais, n'as-tu point affaire directement à la faculté de médecine?

— Tu as raison..., dit Thibault attentif; mais j'en veux être sûr... et, dans tous les cas, je verrai son excellence le premier ministre.

— Attends du moins quelques jours, répliqua mon père en achevant de s'habiller, comptant qu'il s'agissait seulement de laisser reposer ce premier feu du provincial.

Thibault déjeuna avec nous et sortit. L'agitation allait croissant dans Paris; les bruits alarmans se succédaient dans notre quartier, la foule se portait au Palais-Royal. Le soir, on assura que la fusillade était engagée et que la cavalerie sabrait la multitude. Mon père, n'y tenant plus, résolut d'aller aux nouvelles. Nous longeâmes prudemment les boulevarts sans nous approcher du foyer de l'insurrection, qui n'était rien encore. Cependant l'aspect de la ville nous émut profondément, et nous ne recueillîmes que des bruits sinistres. A notre retour au logis, on nous dit que *ce monsieur* était venu.

— Ce monsieur?

— Qui a un si grand chapeau, dit le portier pénétré.

C'était Thibault. Mon père fut fâché de ne point l'avoir vu, pour le prémunir contre les embarras du moment.

Le lendemain, de grand matin, des hommes vinrent dépaver la rue sous nos fenêtres et construire une barricade, en disant qu'on en usait ainsi dans tous les quartiers de Paris. Bientôt nous entendîmes les tambours de la garde royale qui battaient la charge à la tête de leurs bataillons. Mon père courut rendre sa visite à Thibault; il était déjà sorti. Cela était inquiétant, par la tournure que prenaient les choses. On ne s'attend pas que je raconte l'histoire de cette journée. La fusillade éclatait partout, le canon ronflait dans l'éloignement, le tout dominé par le bourdon de Notre-Dame, qui sonnait le tocsin. La guerre civile était allumée sur tous les points de la ville. De temps à autre quelque détachement de troupes escaladait la barricade élevée sous nos fenêtres. Vous jugez dans quel état nous étions au fond de nos maisons, et si les cœurs étaient serrés. Un spectacle navrant surtout, ce fut de voir passer des blessés sur des brancards ou des fusils croisés.

Puisque je ne fais point un conte dans les règles, je n'omettrai pas un trait qui devint pour moi le plus remarquable de cette révolution, et qui me parut instructif en fait de guerres civiles, s'il nous était permis, à nous autres Français, d'apprendre encore sur ce sujet. Nous avions pour voisin de face dans notre rue un vieil officier de l'ex-garde nationale, nommé M. Desvaux, et grand royaliste. Ce jour-là, M. Desvaux juge qu'il n'est plus permis à un homme de son grade et de son opinion de demeurer à l'écart; il revêt un vieil uniforme assez incomplet, et nous le voyons sortir en admirant son courage et son dévouement à la cause royale. Dans l'ignorance où l'on était, il pensait que la seule vue de son uniforme imposerait à la multitude. Sur le soir, on le voit revenir couvert de rubans tricolores et porté en triomphe par des crocheteurs. On l'avait pris pour un chef des insurgés, et, voyant le progrès des choses, il s'était laissé faire. Il devint l'un des meilleurs serviteurs du gouvernement nouveau.

La nuit tomba, mais la mousqueterie grondait avec un fracas plus sinistre dans l'obscurité. On alluma à chaque coin de rue des feux qu'on prenait de loin pour des incendies. Nous ne songions guère à dormir, je vous jure, au milieu de ce bivouac. Des locataires de la maison qui ne s'étaient jamais vus couraient les uns chez les autres pour se réconforter; on s'était réuni notamment chez de bonnes dames fort peureuses qu'on ne pouvait parvenir à tranquilliser, et qui tressaillaient au moindre bruit rapproché. Or ces bruits, fort imposans, il est vrai,

étaient tantôt le *qui vive* d'une sentinelle et tantôt une forte patrouille qui s'arrêtait près de là, et dont les crosses de fusils retentissaient sur le pavé. Jugez de l'effroi, quand on entendit un grand coup frappé à la porte cochère. On fit l'énumération des locataires, et quelqu'un assura qu'ils étaient rentrés. Nous voilà tous à trembler. Un bruit de voix succéda dans l'escalier. Enfin la cuisinière paraît, et derrière elle un homme en désordre, pâle, sans souffle, son chapeau à la main. C'était Thibault. Mon père court à lui et l'interroge : impossible de lui tirer une parole. On le fait descendre, on s'excuse; et une fois rendu chez nous, tandis qu'on apporte des flacons, de l'eau sucrée : — Enfin, lui dit mon père, que t'est-il arrivé? Parle.

Thibault regarde mon père, s'essuie le front avec son mouchoir, ouvre la bouche, et la parole lui manque. Il ne pousse qu'un soupir.

Il prend un verre d'eau qu'on lui offre, en boit une gorgée et s'arrête :

— Mon cher ami, permets-moi... la nature l'emporte... le physique a trahi le moral.

Et il achève son verre d'eau.

— Merci. Je vous prie d'agréer à la fois mes excuses et mes remerciemens (ceci était adressé à la servante). Ouf!.... me voilà désaltéré.

Il s'essuya le front de nouveau.

— Eh bien! qu'est-ce? reprit mon père, qui perdait patience.

— Mon vieil ami, quel vilain siècle que celui où nous vivons! quel peuple! quels évènemens!...

L'explosion éclatante d'un feu de peloton coupa la parole à Thibault, qui tressaillit en joignant les mains.

— Jésus Maria!.... Tiens, mon ami, voilà, voilà ce qui se passe..... Des chrétiens, des frères qui s'égorgent entre eux comme des bêtes... altérées de carnage.

— Je ne le sais que trop, dit mon père, mais je ne sais pas encore un mot de ce qui te regarde.

— Voici, dit Thibault, autant que mes esprits troublés pourront retrouver le fil de ces circonstances surprenantes. J'étais sorti hier dans l'intention de retourner chez son excellence le ministre....

— Allons donc, dit mon père, quelle folie! Je t'avais pourtant bien dit...

— Le devoir avant tout, interrompit Thibault. J'étais bien décidé à braver tous les obstacles pour voir monseigneur, mais j'avais apporté dans mon plan une modification que tu ne pourras qu'approuver : j'avais choisi l'heure de son dîner.

— Quel dîner?

— Le dîner du ministre. Je comptais, non sans raison, sur des circonstances favorables: l'impossibilité de nier la présence de son excellence, la bonne humeur où jette naturellement le repas, enfin les soins du service, qui pouvaient me permettre de m'introduire plus facilement....

Mon père poussa un profond soupir.

— J'arrive à l'hôtel. J'y avais trouvé la première fois des gens dont les manœuvres ne pouvaient appartenir qu'à la police; cette fois on emploie la force ouverte. Je trouve un détachement de gendarmerie rangé devant la porte. Un détachement, Giusep, contre un seul homme, tant la peur de la vérité....

— Mais, mon cher Thibault...

— La force armée, Giusep, je te l'atteste. On me fait signe de ne point avancer, on me repousse, on ne veut point seulement que j'approche; je n'en tiens pas compte, je m'adresse à l'officier : Eh quoi! monsieur, lui dis-je, des soldats français! en si grand nombre! contre un homme sans armes! Je lui expose l'objet de ma démarche; mais l'obéissance passive aveugle les militaires, ils me repoussent, ils me menacent...

— Mais, mon cher Thibault, il ne s'agissait point de toi; tu sais ce qui se passe?...

— J'étais seul dans la rue, tout seul. Oui, je sais ce qui se passe, et je sais aussi ce que j'en dois penser; mais laisse-moi finir. Je n'étais pas au bout de la rue que j'entends des cris, du tumulte, enfin des coups de feu, des coups de feu, mon ami! La bravade n'est pas du courage : je prends la fuite... dans l'état que tu peux imaginer, les sens égarés, le cœur palpitant, l'esprit confondu de ce procédé inouï. J'accours ici pour te faire part de ce qui m'arrive; tu étais absent...

— Justement, et je l'ai bien regretté. Je t'aurais averti de l'état de Paris, nous sommes en pleine guerre civile...

— Oui, oui, dit Thibault d'un accent profondément réfléchi, la guerre civile; j'en sais plus long que toi là-dessus. Écoute la fin. Ne t'ayant point rencontré hier, je voulais du moins mettre ton conseil à profit et tenter une diversion dans l'attaque persévérante que je livre à l'ignorance établie. Où trouver l'impartialité, la bonne foi, l'amour sincère de la vérité, sinon dans le sanctuaire de la science? Je cours ce matin à la Faculté de Médecine...

— A l'École de Médecine? tu pouvais t'y faire tuer aujourd'hui...

— Je ne connais que trop le danger que j'ai couru, et tu vas en

juger. Cette École de Médecine est sur une place où j'entends en approchant des cris terribles, et que je vois bientôt couverte d'une foule de jeunes gens armés, furieux, et se préparant à la défense. Halte-là! me crie-t-on de loin, qui vive? qui êtes-vous? — Un Français ami de la paix et du roi. — N'approchez pas! hors de là! à bas! Les insultes, les vociférations s'accumulent. Je reconnais bien aisément la malveillance, le complot, le parti pris, à cette manière d'accueillir une déclaration si loyale et si pacifique. Tu en juges de même; mais croirais-tu que quelques-uns de ces malheureux m'ont couché en joue? Cependant j'aperçois un drapeau qui porte en grosses lettres : *étudians* J'étais résolu à sacrifier ma vie; je m'avance : — Vous êtes médecins? dis-je au plus marquant de la troupe. — Oui, monsieur, nous sommes tous ici des élèves de la Faculté. — Eh bien! monsieur, au nom de votre bel art, nous sommes faits pour nous entendre; au nom de l'humanité, laissez-moi du moins vous faire connaître mes intentions et combien l'on vous égare sur mon compte..... Je commence. Aussitôt les uns partent d'un rire amer, d'autres s'indignent; puis tout à coup : C'est un espion! c'est un suppôt de la police! s'écrie-t-on de toutes parts, qu'on l'arrête, qu'on le pende. On me saisit au collet, on me repousse... Oui, mon ami, voilà comment les disciples d'Esculape veillent sur leur trésor d'antiques erreurs, et comment de coupables empiriques en font des fanatiques, de vrais séïdes... Pendant qu'un grand bruit s'élève à l'autre bout de la place, un généreux inconnu me prend par la main et m'entraîne dans l'allée d'une maison. — Il faut que vous soyez bien imprudent, me dit-il. Je remercie ce charitable libérateur. — D'après quels ordres agissez-vous? reprend-il — D'après les miens, lui dis-je. — C'est fort imprudent, dit-il encore en me regardant fixement; mais vous pouvez me dire vos secrets. Je lui réponds : — Monsieur, vous m'avez rendu un grand service, mais je ne crois pas que la reconnaissance m'oblige... Il tire alors une carte de sa poche; je le presse de questions, et j'obtiens la certitude que ce malheureux est attaché à la police, et qu'il s'agit d'une nouvelle manœuvre pour m'extorquer la propriété de mes découvertes. Des coups de feu retentissent; le traître, démasqué, prend la fuite. Je me retire de mon côté; mais, mal orienté dans les rues de la capitale, je m'égare... Depuis ce moment j'erre dans Paris, tombant d'un danger dans un pire, échappant vingt fois à la mort par miracle; tantôt jeté devant les troupes du gouvernement, tantôt au milieu de combattans civils. Heureusement, personne ne m'a reconnu...

Mon père ne put se retenir en ce moment et poussa un grand éclat de rire.

— Et qui diable voulais-tu qui te pût reconnaître, mon pauvre ami?

— Je m'entends, reprit Thibault comme un homme qui dissimule.

Je répugnais à croire, malgré sa contenance, qu'il pût concevoir la pensée que les évènemens terribles dont Paris frémissait fussent arrivés à son occasion. Mon père vit pourtant qu'il était bon de s'assurer ultérieurement de ses faits et gestes.

— Ah ça, mon ami, lui dit-il, tu coucheras chez nous. Il est tard, la rue n'est pas sûre; malgré le voisinage, une balle qui n'aurait rien de mieux à faire pourrait s'adresser à toi en passant. Je vais te faire dresser un lit.

On n'eut pas grand'peine à décider Thibault, qui avait couru trop de périls dans la journée pour ne point croire qu'il fût particulièrement menacé, et qui d'ailleurs était excédé de fatigue. Avant de se retirer mon père envoya savoir des nouvelles de Mlle Georgette Bonnier. C'était le nom de l'une de ces deux dames dont j'ai parlé, et que la peur jetait par momens dans de terribles attaques de nerfs. Par parenthèse la pauvre demoiselle mourut dix jours après, je ne sais si ce fut des suites de ses frayeurs; il est vrai qu'elle était travaillée depuis long-temps d'une grosse maladie de poitrine.

Je passai encore une partie de cette nuit à rédiger mes nouvelles, que je conserve depuis comme une curiosité. J'y notais les bruits de la capitale, les coups de feu qui ne cessaient guère, et jusqu'au passage des patrouilles. A minuit, je vis dans le ciel une grande clarté du côté des quais et de la Grève. Je m'imaginai qu'on brûlait Paris, mais ce n'était, je pense, que le feu des bivouacs de la troupe.

Tiré assez tard d'un sommeil profond, je trouvai dans la salle à manger le pauvre Thibault, que mon père amusait pour le retenir chez lui. On servit le déjeuner, qui traîna en longueur, quoiqu'on ne mangeât guère, ou plutôt parce qu'on ne mangeait point. Enfin, après le repas, de telles nouvelles se répandirent, et le combat était si vif dans tout Paris, que Thibault lui-même ne put songer à sortir. Je dirai plus, on ne s'inquiéta plus de Thibault. Je fus peut-être le seul à jeter parfois les yeux sur lui, et ce fut alors que je pus juger cet excellent cœur, ce mélange de candeur naïve et de sensibilité profonde qui le défendent contre le ridicule et n'amènent à présent sur mes lèvres qu'un sourire de douce compassion. Depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures

de l'après-midi de ce fameux 29 juillet, c'est-à-dire tandis que la crise était à son comble, tandis que la mitraille, la mousqueterie et le tocsin ne faisaient qu'un tonnerre continu grondant sur la capitale, Thibault demeura dans le coin d'une pièce qui servait de passage, enfoncé dans un fauteuil, levant les yeux au ciel, frappant et joignant les mains, laissant tomber sa tête sur ses genoux, poussant des soupirs tirés des entrailles, tantôt plongé dans le silence de la stupeur, tantôt exhalant à haute voix des plaintes qui pouvaient passer pour des monologues, car il n'y avait là personne à qui les adresser.

— Quelles épreuves! quel malheur! est-il bien possible! des chrétiens! nos semblables qui s'égorgent entre eux! Ah! mon Dieu!

Chaque feu de peloton l'interrompait en lui arrachant cette exclamation et le rejetait sur le bord de son siége, abattu, le corps plié en deux, les mains pendantes. Si mon père venait à paraître, il se levait, lui prenait la main.

— Ah! mon pauvre ami! quel désastre! Nous était-il donné de voir de tels évènemens!

Et Dieu sait, quand j'y songe, quels ressentimens tout nouveaux, quels remords poignans durent tourmenter son ame innocente s'il put croire en effet qu'il n'était pas étranger aux malheurs de cette guerre civile.

Un moment après, les détonations se succédant sans relâche avec un fracas redoublé, il murmura d'un air de dépit douloureux :

— Hélas! quelles gens *haïssables!*

Il faudrait pouvoir rendre ici la délicate nuance du mot, qui signifie dans le patois du midi fâcheux, incommode, importun, et qui est en usage à tout propos.

Enfin, Thibault se leva plein d'impatience, et dit plus haut :

— C'est de l'indiscrétion! Je suis étonné que la police permette...

Cependant tout était fini. La dernière décharge qui nous avait tant effrayés n'était que des fusils tirés en l'air après le combat dans la cour des Tuileries. Bientôt nous vîmes défiler dans la rue une populace dans l'ivresse, bigarrée d'armes et d'équipemens pris à la troupe. La garde royale s'était retirée à Saint-Cloud, le peuple était maître de la ville.

Mon père n'y pouvait croire, comme bien des gens, et partageait le trouble répandu partout. Cependant, quand on put sortir, quand on se fut assuré de l'état des choses, il s'efforça de faire comprendre à Thibault, qu'on retint encore à dîner, la gravité des évènemens, sans plus songer en quoi ils touchaient à ses intérêts.

Thibault, aux récits du combat, à l'énumération des morts et des catastrophes, fit paraître encore des transports de compassion qui donnèrent le change sur la manière dont il avait compris les explications politiques.

Je ne reviendrai pas sur ces détails de l'insurrection, malgré moi mêlés à mon récit, et dont je suis bien aise d'être sorti. Tant y a que, le lendemain comme nous sortions, nous rencontrons Thibault fort affairé qui saisit mon père par un bouton de son habit.

— Mon cher ami, je viens de la Faculté de Médecine.

— Bah!

— Oui, on m'a fort mal reçu. Je comptais que la tranquillité était rétablie; je me suis introduit en effet sans obstacle, mais on s'est excusé sur le trouble du moment, sur l'incertitude où était M. le doyen de garder sa place; enfin on m'a éconduit, je dirais volontiers assez rudement.

— Sans doute, dit mon père.

— Je n'ai plus de ressources que dans le ministre.

— Le ministre?

— Oui, le ministre : ma persévérance t'étonne. Mais ne t'ai-je pas dit que j'étais résolu à tout?

— Il faut donc que tu sois résolu à en faire, des ministres, car il n'y en a plus.

— Il n'y a plus de ministres!

— Tu n'entends donc rien à ce qui se passe? Ils sont en fuite, mon pauvre ami; tu me fais rire avec tes ministres.

— Qu'importe! j'écrirai, je parlerai, j'irai jusqu'au roi s'il le faut.

Mon père redoubla ses éclats, et j'avoue qu'il me fut difficile de tenir mon sérieux.

— Il n'y a plus de roi, mon ami.

— Il est mort? dit Thibault avec effroi.

— On l'a chassé comme ses ministres.

— Chassé! le roi! chassé!...

— Je m'en étonne aussi bien que toi.

— Mais enfin, reprit Thibault revenu du coup, il y a quelqu'un au timon de l'état, un gouvernement, des autorités.....

— Ma foi, tu me ferais plaisir de me les faire connaître. Apprends donc ce qui se passe. On a livré bataille au gouvernement, on a été le plus fort, la révolution est opérée, le gouvernement est détruit, et jusqu'alors on ne sait pas comment il sera remplacé; par conséquent, point de gouvernement.

— Comment! s'écriait Thibault rêvant tout haut dans son abattement, je fais un voyage de deux cents lieues pour parler aux ministres, et l'on chasse les miuistres..... plus de roi! plus de gouvernement!... il semble qu'on ait préféré... cela n'est pas ordinaire...

Le malheureux homme laissa voir un désordre d'idées inexprimable où dominait toutefois l'étonnement. Mon père connaissait sans doute quelques-uns de ses secrets et notamment les méthodes curatives qu'il avait dû proposer à la Faculté de Médecine; mais jusqu'alors Thibault n'avait rien dit du but principal de son voyage ni de son incomparable découverte. Le rigoureux secret gardé là-dessus avec un ami tel que mon père, donnera une idée du prix qu'il y attachait. Mon père le comprit à cet égard et respecta son silence.

Durant les quelques jours qui suivirent, nous vîmes fort peu Thibault, et dans l'état des choses publiques on y fit moins attention qu'en tout autre temps. Le pauvre inventeur, sans doute, se donna la satisfaction d'expérimenter lui-même les difficultés insurmontables qu'on lui avait fait pressentir; il ne dit rien de ses nouvelles démarches ni de tout ce qu'il tenta auprès des autorités récemment et successivement instituées; mais on peut juger d'après ce silence même que ses efforts ne furent rien moins que satisfaisans. Mon père surtout put s'en convaincre par le découragement profond que fit paraître Thibault dans une de leurs dernières conversations qui eut lieu dans le jardin du Palais-Royal, et que mon père m'a fidèlement rapportée. Thibault, ulcéré, blessé au cœur, déchu de ses espérances magnifiques, provoqua cet entretien du haut de sa grandeur méconnue. Il y avait alors dix jours pleins qu'il était dans Paris. La conversation s'étant engagée sur les résultats de son voyage, mon père connut à sa morne contenance combien ils étaient tristes et combien il en était touché.

— Mais enfin, lui dit mon père, pardonne-moi l'indiscrétion, si c'en est une : quel est ton grand chef-d'œuvre et la cause principale de ton voyage?.....

Thibault s'arrêta, regarda mon père, leva les yeux et les mains vers le ciel avec une tristesse solennelle :

— Mon ami, il s'agit ici du travail de quarante années; tu peux juger, par la peine qu'il m'a coûtée, les fruits qui en auraient pu résulter. Ce fut l'espérance, le rêve de toute ma vie.... Les puissans du jour l'ont détruit... Dieu leur fasse paix!.. Ces cheveux ont blanchi, ce visage s'est couvert de rides dans la solitude et les méditations, à mûrir une découverte à laquelle tenaient ma fortune et le bien-être de l'hu-

manité... Mes efforts étant couronnés d'un plein succès, j'ai quitté ma maison et mes enfans.....

Ici Thibault essuya une larme.

— J'arrive du fond de la France, je touche au but de mes désirs : plus rien... ils renversent le gouvernement... Dieu sait pourquoi!... Tout est anéanti... Mes travaux, mes succès, mon long voyage, tout est inutile.

— Enfin, de quoi s'agit-il? dit mon père, attendri de cet exorde.

— Tu es mon vieil ami, tu es pour mieux dire un frère pour moi, Giusep; je puis te confier ce secret... Qu'il meure avec toi!

Là-dessus, se rapprochant et parlant d'une voix étouffée, il détailla longuement l'influence qu'il avait acquise sur les variations de l'atmosphère.

Mon père ici déploya un sang-froid, une présence d'esprit, un empire sur lui-même, qui sont bien dignes d'admiration. Il redoubla de gravité à mesure que Thibault développait son système; il en discuta les moyens, il proposa des difficultés, demanda des éclaircissemens et se rendit aux explications. Puis tout à coup, s'arrêtant à son tour et se rejetant en arrière, la tête haute, le jarret tendu et frappant de la main sur l'épaule de son ami :

— Thibault! mon ami! nous vivons dans un siècle et dans une ville qui ne sont pas dignes de te posséder; tu n'es pas fait pour un pareil monde. L'envie, la cupidité, l'intrigue, la cabale, les passions les plus basses, règnent partout et se coalisent contre le génie : tu n'en es qu'un dernier et fatal exemple. Il m'en coûtait de te dévoiler l'affreuse vérité, mais tu as pu toi-même la toucher au doigt.

Un rayon de joie brilla dans les yeux humides de Thibault, qui serra la main de mon père avec transport.

— Punis, s'écria mon père, punis cette folle capitale en lui retirant tes bienfaits! rentre dans ta respectable obscurité, prends la diligence demain, et retourne chez toi.

— Tu as raison! dit Thibault, et c'était ma pensée; qu'ai-je à faire de plus ici maintenant, moi? ajouta-t-il en croisant ses bras d'un air convaincu.

Il reprit après un silence :

— Je n'ai qu'à payer M. Maréchal.

— Qu'est-ce que M. Maréchal?

— Quoi donc, mon hôte! c'est toi qui m'as mené chez lui en m'arrachant de cette caverne où j'étais descendu.

En sorte que le même soir nous apprîmes que Thibault devait quitter Paris le lendemain, ce qui nous fit pousser un cri unanime de satisfaction, car véritablement, quoi de mieux à désirer pour cet homme? Je ne sais comment il se fit que je ne le revis point avant son départ, il ne m'en reste du moins aucun souvenir. Mon père l'accompagna jusqu'à la voiture publique; Thibault portait le même costume qu'il avait à son arrivée et que nous lui avions toujours vu, et sa fidèle boîte de fer-blanc sous le bras, laquelle boîte ne contenait sans doute que le reste des mêmes provisions. Leurs adieux furent touchans, car mon père portait une sincère et compatissante affection à cet homme.

Dans l'attente du départ, et tandis que les gens des messageries vaquaient à grand bruit aux derniers préparatifs, Thibault, communiquant à mon père ses dernières réflexions sur le séjour qu'il avait fait à Paris, murmura ces paroles :

— Quand on pense, mon cher ami, que ces gens-là n'ont pas reculé devant un bouleversement... tant il est vrai que les intrigans et les indignes parvenus, plutôt que de se voir démasqués, ne ménagent rien sur la terre... et plongent les rois et les peuples dans la désolation, avant que de...

— Monsieur Thibault! cria l'employé qui faisait l'appel des voyageurs.

— Présent! dit Thibault de sa belle voix grave. Adieu, mon ami, adieu.

Il se jeta dans les bras de mon père, et monta dans la voiture avec le geste d'un héros tragique qui marche à la mort.

Mon père au retour nous conta ce départ, et tout fut fini. J'ai déjà dit, ce me semble, ce que c'est que Paris pour les amis qui s'en vont à deux cents lieues. On ne parla plus de Thibault, si ce n'est quelquefois après le repas, le sourire aux lèvres, en nous rappelant quelqu'une de ses paroles ou de ses singularités; quand, il y a deux mois (ceci se passait en 1839) mon père reçut une lettre sur gros papier, d'un pli suranné, le dessus mis en gros caractères. Quelque voyageur l'avait jetée à la poste de Paris, mais elle venait de plus loin. Cette lettre était de Thibault. Je ne crois pas inutile de la transcrire comme un dernier trait qui achève, en la rehaussant, l'imparfaite esquisse que j'ai voulu tracer de cette figure; je voudrais traduire surtout la forme, les dispositions marginales de cette lettre, et l'écriture, qui est une belle *ronde* ferme et droite, du bon temps; dans tous les cas, elle est entre

mes mains, et je l'offre de tout mon cœur à l'empressement des curieux. Je conserverai du moins l'orthographe.

L'adresse est écrite et conçue ainsi qu'il suit.

A Monsieur

B....... *Joseph, Rentier.*

A Paris. SEINE.

Aygues-Mortes, 25 novembre 1839.

« Mon très Cher et Vraix ami,

« Je trouve Enfin l'Occasion de te faire savoir de mes nouvelles; de-
« puis dix ans que je quittai Paris, que je quittai l'ami intime de mon
« Cœur, le contemporin avec qui j'ai fait mes farces modestes, l'ancien
« voisin, le Compagnon avec qui j'ai passé tant d'agréables momens,
« enfin l'objet Qui a tant de fois dissipé mes Chagrins et ma mélancolie;
« toi qui m'as sorti d'embarras de l'auberge ou je dessendis, pour me
« loger à cotté de toi, chez M. Maréchal d'où j'avois tous les jours oc-
« casion de vous voir, ou nous alions Ensemble au Palais-Royal jusqu'à
« la nuit. Ces agréables instans ne Reparoitrons plus, je n'aurai jamais
« plus le bonheur de t'Embrasser, de te presser étroitement contre
« mon cœur Palpitant d'allégresse; tressaillant de Plaisir mais d'un
« plaisir parfaitement pur, puisqu'il n'est fondé sur aucun poin d'in-
« térêt que sur un attachement amical, sur cette noble Raison qui est
« Si rare dans ce Vilain Ciécle, ou on ne trouve qu'amis d'argent ou de
« bouche :

« J e désire Ardament que la présente te trouve en Bonne santé ainsi
« que Dame ton épouse, ton Cher fils l'aimable Augustin, et Dame
« Savary ta Belle mère à qui je Présente mes respectueux homages et
« vous suplie Croire à la cincérité de mes aveux.

« J'ai apris avec la Plus Grande Douleur que le brave ami Pountet
« avait perdu la vue sa cituation doit Être bien triste ne pouvant agir
« d'aucune manière pour se conduire : Si tu as occasion de le voir
« veuilles lui présenter mes homages :

« Nous avons apris la mort de Jean-Jacques Latuille et celle de
« Crouiche caffetier. Ici nous avons perdu le grand Crebas, Brunet,
« Cousinet nasique (1) et un jour viendra mon tour ou il faudra se
« quitter pour l'éternité. Adieu ainsi qua tout le monde sans oublier
« Mlle Georgette. Je suis pour toujours ton ami

« THIBAULT. »

Le paraphe de la signature est d'une noble simplicité. Un trait partant du T final se replie à peine sous le nom en deux tire-bouchons tremblés.

Mon père répondit sans doute. Depuis lors nulles nouvelles.

ÉDOUARD OURLIAC.

(1) En patois *narine*. Sobriquet méridional et presque romain.

CRITIQUE HISTORIQUE.

PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE.[1]

C'est merveille de voir comme ils s'en sont allés un à un, silencieusement, obscurément, tous ces héros de la plus grande épopée qui ait été jouée dans l'histoire. Ils ont été les lions et les forts d'une génération d'hommes forts, le courage et le génie d'une période qui n'a subsisté qu'à coups d'audace et à coups de génie. Sans autre arme que la parole, ils lui ont fait accomplir des prodiges inouis dans les annales humaines. Par la seule parole ils se sont conquis une puissance qui eût donné le vertige aux despotes les plus effrénés. Le souffle de leur bouche pétrifiait ceux qu'il n'enivrait pas, il tuait ou vivifiait, ravageait ou fécondait, contenait ou déchaînait; il avait improvisé un chaos sur les assises bouleversées d'une monarchie de quatorze siècles, et sur ce chaos il improvisa la civilisation d'une ère nouvelle, il ralluma un soleil dont les rayons pénètrent aujourd'hui jusqu'au fond de la vieille Europe encore féodale; il a créé et mis debout un peuple là où il n'y avait plus qu'un troupeau d'hommes, et il a été la loi de ce peuple qui n'avait plus d'institutions ni de lois, le pain de ce peuple qui n'avait plus de pain. Tout ce qu'il touchait se transformait à l'instant : l'homme devenait un héros, le soc un mousquet, la foule une armée, l'anarchie une

(1) *Histoire de Louis XVI,* par M. Droz. — *Histoire de Philippe d'Orléans.* — *Mémoires de Barère.* — *Souvenirs thermidoriens,* par M. George Duval.

discipline. Soulevées comme un tourbillon de feuilles desséchées, les nations se précipitaient les unes sur les autres. Touchée par ce souffle merveilleux et souverain, la matière morte, comme la nature vivante, semblait s'éveiller, et tressaillir, et se mouvoir, docile à *l'ordre du jour*. La pierre humide suintait de la poudre, la terre ouvrait ses flancs, et en un clin d'œil les métaux en sortaient tout forgés en armes meurtrières; la cloche qui la veille encore avait sonné la prière du soir s'élançait à travers champs et vomissait la mitraille. Tout cela ne leur coûtait à eux qu'un mot. Dans cette immense désorganisation ils avaient organisé jusqu'à la victoire. Pouvoir nouveau, ils n'avaient pour eux ni une consécration de vieux souvenirs, ni l'enchevêtrement et le train accoutumé des choses, ni l'empire des mœurs, des habitudes d'esprit, et la soumission invétérée des masses, ni une longue clientèle de créatures et d'existences liées à leur existence, ni leur passé à eux-mêmes et leurs preuves faites dans une vie publique qui n'existait pas avant eux. Ce qu'ils eurent d'autorité, — et quelle autorité égala jamais la leur! — ils l'avaient comme tout le reste improvisé, forgé en un instant sur cette tribune qui, pour rappeler une des images familières à leur éloquence, était comme un Sinaï d'où le génie de la république lançait ses décrets au milieu de la foudre et des éclairs; sur cette tribune qui fut pour eux le point d'appui du levier avec lequel ils vinrent à bout de remuer le monde; sur cette tribune enfin qui, grace à eux, devint le plus inexpugnable rempart de la France assaillie et pressée de tous côtés par une émeute de rois. Telle a été leur force d'impulsion que, dans le court intervalle de quelques années à peine, ils ont répandu, comme par éruption, sur la face du monde, plus de grandes idées et plus de grandes actions qu'il n'en faudrait pour la gloire de plusieurs peuples et de plusieurs siècles. Heureux ceux d'entre eux qui sont tombés foudroyés au pied de cette *Montagne* dont ils avaient allumé les foudres! Les autres, errans, dispersés, semés comme une poussière sur les chemins de l'exil, traînant sur les mers, sur les vieux et les nouveaux continens, le signe indélébile que leur avait laissé le *feu sacré* où ils s'étaient trempés, n'étaient déjà plus que la cendre d'eux-mêmes quand ils ont rendu à la terre le dernier reste de tant de passions, de tant d'éclat, de tant d'action et de puissance. Ils sont rentrés dans le sein de cette commune mère et nourrice qu'ils avaient si rudement agitée, sans plus de bruit que n'en fait pour y poindre la mousse qui croît sur leurs tombeaux.

Ainsi s'est réalisé le pressentiment qu'ils avaient manifesté eux-mêmes quand, dans l'élan de l'abnégation avec laquelle ils s'excitaient à remplir une mission de rigueur impitoyable et de salut à tout prix, ils vouaient leur mémoire aux gémonies de l'histoire (1). Sacrifice plus qu'héroïque et em-

(1) « Que mon nom soit flétri, s'écriait Danton, pourvu que le peuple soit libre. » — Le 5 septembre 93, dans la séance où la terreur fut *mise à l'ordre du jour*, Drouet, le maître de poste, celui-là même qui avait arrêté Louis XVI à Varennes,

preint d'un patriotisme dont l'énergie dépasse tous les exemples les plus vantés; sacrifice d'autant plus sublime qu'il est plus complet, plus irrémédiable, et que l'horreur attachée aux actes qui l'ont rendu possible et nécessaire empêchera toujours qu'il ne soit compté à ses auteurs. La postérité n'a pu oublier en effet que ce même amour de la patrie qui les poussait à faire litière des instincts le plus vivaces dans le cœur de l'homme, les poussait à ne pas plus épargner les autres qu'ils ne s'épargnaient eux-mêmes, et à faire aussi litière de tous les sentimens d'humanité. D'autres idées, d'autres impressions se mêlent trop inévitablement à celles de la grandeur de ces figures colossales, quand on ne peut la mesurer qu'à la profondeur de la mer de sang et de violences dans laquelle elles restent baignées. L'admiration devient stupeur, et pour quelques-uns d'entre eux, boucs-émissaires de la fatalité atroce qui a pesé sur cette époque, le sentiment qu'ils inspirent ne peut jamais, quelque bonne volonté qu'on y mette, dépasser l'horreur ou même le dégoût. La nation sent fort bien que tout n'est pas gloire dans la période de son histoire sur laquelle planent éternellement ces ombres sinistres et formidables; elle sent de quel prix affreux y a été payé ce qui est resté gloire pure et sans rivale. Tout en revendiquant précieusement ce dernier patrimoine, elle tend à le séparer du legs fatal qui y demeure attaché; elle laisse autant que possible s'amonceler le nuage de l'oubli sur le lac de sang. De là cette indifférence profonde pour des hommes qu'elle ne peut condamner puisqu'ils l'ont fondée et sauvée, et qu'elle ne peut honorer de son culte parce que leurs noms restent fixés comme autant d'étiquettes à quelque souvenir néfaste, à quelque scène d'épouvante, à quelque motion, à quelque action repoussée par les plus énergiques instincts de la conscience. Ce n'est point du système de la terreur en lui-même que nous voulons parler ici. Au milieu d'une telle crise intérieure et extérieure, et dans une situation si extrême pour la nationalité d'un peuple, appliquer indistinctement la peine de mort à tous les délits contre la patrie et même aux simples négligences a pu être une triste nécessité subie honorablement par des hommes de cœur. Mais ce dévergondage du meurtre, mais cette verve et cette ivresse apportées dans les bacchanales du supplice, mais ce cynisme de la cruauté qui avait fini par passer de la place publique dans le sanctuaire de la justice et dans le cénacle des législateurs, et enfin jusque dans la loi même, dans la loi revêtant, à l'égard de ses victimes, je ne sais quel air de dérision insultante (1), voilà ce dont une nation ne peut assumer la solidarité,

exprimant en style d'écurie le même sentiment que Danton, disait : « Puisque notre modération, nos idées philanthropiques ne nous ont servi de rien, soyons brigands pour le bonheur du peuple... soyons brigands ! »

(1) Loi du 22 prairial, ajoutée comme complément à la loi déja si acerbe du 17 septembre, dite *loi des suspects*, et aux autres lois qui avaient constitué les tribunaux et la procédure révolutionnaires.

voilà ce qu'elle répudie pour sauver cette fois encore sa gloire et son honneur, voilà ce qui la détache de ces hommes dont la figure historique, formée de l'accouplement disparate de ce qu'il y a de plus grand et de ce qu'il y a de plus odieusement abject, ne se présente plus que sous l'aspect d'un monstre moitié héros, moitié bourreau.

Je ne partage pourtant pas entièrement l'opinion de M. Droz, qu'une fois arrivée à cette crise extrême de son développement, l'histoire de la révolution française perd de son mérite comme objet d'études pour le penseur, et n'a plus d'intérêt que pour le vulgaire qui, en fait d'histoire, n'aime que les évènemens et préfère les plus violens. Dominé par l'idée exprimée dans le titre de son livre : Histoire du règne de Louis XVI pendant les années *où l'on pouvait prévenir ou diriger* la révolution française, M. Droz me paraît avoir trop scindé ce grand fait et l'avoir trop nettement séparé en deux tronçons, ou si l'on veut en deux corps. Ce n'est point une vaine témérité qui me pousse à la contradiction contre un esprit aussi sage, contre un historien aussi réfléchi, aussi profondément instruit, aussi religieusement scrupuleux que l'auteur de cet ouvrage. Trop heureux de profiter de ses travaux et d'apprendre à son école recommandée par Sismondi lui-même, je n'ai point à trancher avec lui du contradicteur, mais à émettre de simples doutes qui se rencontrent sur le chemin d'une adhésion complète.

C'est une idée éminemment morale, éminemment sociale que celle de la puissance de l'homme sur la conduite des affaires humaines, et le fatalisme en histoire ne me paraît être que la négation de l'humanité; mais ici comme en tout, cette puissance a des limites, et son champ d'action aussi est limité. A toutes les époques de l'histoire, il y a en jeu, dans le gouvernement des états, d'autres forces que l'action individuelle d'un homme ou l'action collective d'un groupe. Il y a les données antérieures sur lesquelles ils sont appelés à travailler, il y a la matière historique qui leur est transmise par le passé et qu'ils sont bien forcés de prendre telle qu'elle est pour la modifier à leur tour, mais sans pouvoir en aucun cas la dénaturer. Cette matière historique se compose d'abord de tous les instincts d'un peuple, de ses développemens acquis, de ses besoins nouveaux, de son organisation intérieure, de son assiette territoriale et de ses relations de voisinage, de tout ce qui le pousse à ses destinées. Elle se compose même des obstacles qui entravent le mouvement qu'impriment à ce peuple ces divers ressorts. Retranchez de l'histoire d'Espagne l'empire maure qui s'y est maintenu cinq siècles, c'est à peu près comme si vous supprimiez le peuple espagnol lui-même, car vous n'aurez plus la même histoire, le même génie, le même peuple. Comblez le bras de mer qui sépare l'Angleterre du continent, il vous restera à imaginer une autre Angleterre qui n'aura peut-être rien de celle que vous connaissez. Il y a donc pour toute puissance humaine qui s'exerce sur la destinée des nations des faits antérieurs à cette puissance, qui la dominent, qui lui tracent ses pentes, qui sont comme le sol sur lequel elle s'appuie. C'est aux faits

de cette nature que chaque peuple doit sa physionomie que nul homme n'est maître de changer à volonté. C'est en vertu de ces faits que chaque peuple porte en soi son fruit que nul homme n'est maître de supprimer. La révolution française me paraît être dans le mouvement de la civilisation moderne un évènement trop capital et trop décisif pour que je puisse me refuser à la considérer comme le fruit que portaient dans leurs flancs et que mûrissaient insensiblement nos quatorze siècles d'histoire. Entre mille preuves qui s'en pourraient donner, je n'en veux qu'une : c'est que le seul reflet de ce fruit éclatant a été comme une lumière inattendue qui a éclairé soudain toute l'histoire nationale. Avant la révolution, la France avait des narrateurs et pas un historien. Elle se demandait avec une sorte d'étonnement naïf comment, ayant produit dans tous les genres tant et de si excellens écrivains, elle n'avait point un nom à citer dans ce seul genre où Rome et Athènes, ses modèles, avaient précisément à lui opposer le plus de noms illustres. Ceux qui s'y sentaient quelque génie se rejetaient sur les peuples étrangers. Bossuet esquissait en quelques traits son Histoire universelle qu'il arrête à Charlemagne; Montesquieu ne redevenait que pour la Rome ancienne un autre Tacite. Voltaire réservait son sérieux et ses chefs-d'œuvre à des gloires hyperboréennes, ou, s'il reprenait l'œuvre de Bossuet au point où celui-ci l'avait laissée, c'était moins pour écrire l'histoire que pour insulter à l'histoire. Qui citerai-je encore? Tous les historiens de la France peuvent se diviser en deux classes : les uns qui manquaient complètement de vues historiques et se bornaient à compiler des récits, les autres qui partaient d'idées systématiques et préconçues, purement abstraites ou purement philosophiques, nullement historiques. L'interprétation, la critique manquaient; le résultat final n'était pas venu fixer dans un juste rapport l'importance respective des faits, mettre en évidence certains enchaînemens encore invisibles, donner leur sens véritable à des choses dont on ne prenait que les apparences, dévoiler tout à coup l'ordre et la concordance avec lesquels chaque partie du grand tout avait cheminé vers une fin commune et suprême. On n'avait le dernier mot ni par conséquent la première raison de rien. La mise en scène de l'histoire en cachait le mouvement intime et profond, comme l'épiderme et les autres tissus qui revêtent le corps humain cachent les appareils organiques de la vie. C'est la révolution qui, en éventrant brusquement ce vieux corps de la monarchie française, est venue mettre à jour le mécanisme de nos destinées, rattacher le fait à sa fonction, le phénomène à son plan et à sa fin. Dès-lors toute l'économie du rôle que la France avait joué et devait jouer encore sur le théâtre du monde nous a été révélée. Le génie de l'histoire a eu son flambeau, c'est-à-dire une critique et une méthode, et l'on a pu comprendre comment cette France si éminemment monarchique, dont le fantôme s'évanouit si soudainement en 89, n'avait pas eu conscience de sa propre histoire. Aussi voyez : notre siècle n'a pas encore trente ans que déjà il a plus que comblé dans les lettres fran-

çaises cette lacune qui affligeait l'amour-propre de nos pères, et fondé sur des travaux historiques sa gloire jusqu'ici la plus certaine. Les noms comme ceux des Châteaubriand, des Guizot, des Augustin Thierry, des Michelet, se pressent dans cette région qui était autrefois les landes de notre littérature. Et combien d'autres ne pourrais-je pas encore citer dont il n'est pas un qui ne soit doué à lui seul de plus de sens historique que n'en ont montré tous les faiseurs d'amplifications qui jusqu'au XIX[e] siècle ont pris leur thème dans nos annales! Je ne crains donc pas de le dire, si la révolution nous a donné la raison de notre histoire, c'est qu'elle en était elle-même la raison logique et providentielle, c'est que la marche et le développement des faits venaient à travers les siècles, et suivant un plan qu'elle seule a révélé, se relier, se coordonner sur elle; c'est qu'elle était en germe dans tous les élémens de la matière historique dont la lente élaboration n'a laissé pénétrer ses mystères que lorsqu'elle a laissé échapper son fruit.

C'est par la révolution que la France a manifesté sa mission de renouveler la civilisation moderne telle qu'elle était sortie de la rencontre du christianisme avec l'esprit et les institutions des peuples barbares. Or, si cette mission de retirer l'Europe des langes du moyen-âge était dans le génie et dans les destinées historiques de la France, c'est-à-dire dans la logique de son développement, il faut bien que la révolution y fût aussi. Cela suffit pour que je me demande quelle puissance humaine eût pu la prévenir. Il n'y avait qu'un moyen de la prévenir, c'était de la faire soi-même, ce qui revient peut-être à l'idée que M. Droz exprime par le mot *diriger*. Si ma pensée se rencontre avec celle de M. Droz dans le sens qu'il attache à ce nom de révolution française, je doute qu'il soit humainement possible de trouver un pouvoir qui eût voulu la faire lui-même. A ne la prendre en effet que dans ses résultats les plus légitimes, les plus indestructibles, dans ceux dont nous jouissons aujourd'hui sous l'action d'un gouvernement régulier et que toutes nos lois ont consacrés, la révolution, comparée avec le régime qu'elle a remplacé, dépasse de bien loin toutes les réformes auxquelles un ordre de choses quelconque peut se soumettre lui-même sans se tuer, et par conséquent sans ouvrir la lice à cette anarchie qu'il s'agit de prévenir. Je suppose en France un roi régnant en vertu d'un droit absolu, d'un droit divin dont il consent à limiter l'exercice par des concessions qu'il octroie à ses sujets dans un contrat qu'il s'engage à respecter; je suppose un clergé dont l'autorité a consacré et garanti, au nom de Dieu dont il est le seul fondé de pouvoirs sur terre, ce droit que la royauté a présenté et que le peuple a accepté comme divin; un clergé constitué en corps dans l'état et, comme corps, ne relevant d'aucune autorité temporelle, nation à part dans la nation, riche d'ailleurs, nombreux en dehors de toute proportion avec la population du pays, doté de priviléges énormes, possesseur d'un bon tiers du territoire national, et prélevant un droit de dîme sur le reste; je suppose, dis-je, ce clergé consentant, sans déroger en rien aux principes sur lesquels il est

constitué, à se dessaisir de quelques-uns de ses priviléges les plus abusifs, et entre autres de celui qui l'affranchit des charges de l'état. Je suppose enfin une noblesse faisant corps aussi, propriétaire de presque tous les biens que le clergé ne détient pas et dont elle s'est inféodé une portion considérable par des substitutions, des majorats, droits de fief, etc.; une noblesse investie également de priviléges qui s'étendent non-seulement sur la terre, mais sur les hommes qui la peuplent et la mettent en valeur; une noblesse à qui sont dévolues exclusivement toutes les carrières réputées honorables et toutes les hautes dignités; je la suppose assez généreuse pour appeler la roture au partage du droit exclusif qu'elle a de porter une épée, d'avoir bouche à cour ou de monter dans les carrosses du roi, pour permettre le rachat de certains droits féodaux et servitudes personnelles, pour se dépouiller de certaines exemptions d'impôt, etc.; voilà bien des sacrifices d'une part comme de l'autre, et, je crois, tous ceux qu'on peut obtenir sans employer des moyens révolutionnaires. Eh bien! après tout cela, il nous reste un roi qui a pris des engagemens il est vrai, mais qui ne relève encore que de Dieu et de son épée, c'est-à-dire dont le droit, ayant une source et une sanction divines, demeure, pour lui et pour ses successeurs, supérieur à ses engagemens qui n'ont d'autre sanction que sa parole individuelle et purement humaine; il nous reste un clergé constitué en corps dans l'état, indépendant par son institution et par ses richesses, tenant en tutelle la royauté qui a reçu de lui l'investiture divine, énervant la France et tarissant les sources de la richesse nationale par le parasitisme exagéré de la population qu'il absorbe pour la détourner des travaux utiles; il nous reste une noblesse, autre corps qui, fondé bien moins encore sur l'illustration personnelle et héréditaire que sur certains priviléges de la terre et de la propriété, sera toujours séparé par-là, comme par ses préjugés sur le travail, de la masse roturière et laborieuse, et formera, ainsi que le clergé, une petite nation dans la grande. Il nous reste cela et le territoire presque entier séquestré à perpétuité comme propriété de main-morte ou comme fief entre les mains des deux corps auxquels nous avons supposé une si héroïque abnégation : le clergé et la noblesse. L'irrécusable histoire est là pour attester si depuis la première assemblée des notables jusqu'au 23 juin et même jusqu'au 4 août, après la prise de la Bastille et la dévastation des châteaux, ces deux corps se montraient d'eux-mêmes disposés à faire honneur à notre supposition. Mais je veux bien leur en laisser le bénéfice, et je demande si, dans l'état où elle met les choses, l'esprit judicieux à qui j'ose soumettre cette question trouverait satisfaites les légitimes exigences de la révolution, et pleinement remplie la glorieuse et civilisatrice initiative qui a placé la France à la tête des peuples. Pour mon compte, je l'avoue, je ne saurais le croire. A mes yeux, la révolution, même dans ce qu'elle avait de légitime, de nécessaire, de fondé en droit et en raison, ne se circonscrit pas dans une simple réforme d'abus. Louis XVI en effet eût pu suffire à cette tâche, si la

France, arrivée à son terme de 89, n'eût été grosse que de questions de cet ordre. Ce qui a fait le droit supérieur, et j'ose dire divin de la révolution, ce qui fait sa grandeur impérissable, ce qui a fait de son héritage le patrimoine, non de la France seulement, mais de tous les peuples, c'est qu'elle a été une complète rénovation de principes. Pour tout résumer en un mot, pour tout réduire à un seul chef, elle a déplacé le principe de la souveraineté. Il ne s'agit point ici seulement de la souveraineté du peuple substituée à la souveraineté royale. Non : le roi lui-même, si absolu qu'il ait pu être ou qu'on le veuille imaginer, le roi, dans l'antique monarchie, n'était pas le souverain. La thèse révolutionnaire a une plus vaste portée.

Le moyen-âge, tout féodal et tout catholique, avait amalgamé d'une manière presque inextricable les caractères et les formes de ces deux institutions. En bâtissant sa hiérarchie, qui avait pour base le serf, puis le seigneur, puis le baron suzerain des seigneurs, puis le roi suzerain des barons, il s'était laissé mener par cette progression ascendante par-delà le roi jusqu'à Dieu, seigneur des seigneurs et suzerain des rois. Ainsi enclavé dans une série de termes dont le rapport mutuel était exprimé par les divers degrés de l'allégeance, Dieu se trouva être une personne féodale placée au faîte du système, dont elle faisait la clé de voûte. Tout ce qui était homme releva de Dieu au même titre que tout ce qui était sujet releva du roi. La foi populaire n'était arrivée à se figurer la puissance infinie et le rapport du créateur avec la création que sous la même expression qui lui rendait sensible le rapport des diverses classes de la société entre elles. Dieu fut taillé sur le patron indéfiniment agrandi du *seigneur*, dont il retint le nom; la Vierge, mère de Dieu fait homme, devint une *dame*, notre dame à tous. Mais en vertu de cette hiérarchie même, dont l'échelle tout entière était comprise entre les deux termes extrêmes, serf et Dieu le baron ne fut baron que parce qu'il était chrétien, c'est-à-dire le féal de Dieu, son *souverain* seigneur. Il en fut de même pour le chevalier, pour le roi. Ainsi l'institution religieuse en vint, dans l'esprit des peuples comme dans la réalité, à ne faire qu'un avec l'institution civile et politique, et le droit divin n'exista que comme partie intégrante du droit féodal. Les papes, vicaires de Dieu, poussèrent de leur mieux à cette confusion, sachant bien que Dieu ne viendrait jamais exercer en personne son droit souverain ni prononcer sur les cas de forfaiture et de déchéance, et bientôt on les vit établir en son nom la prééminence de leur autorité sur l'autorité royale, relever les sujets du devoir de fidélité, disposer en un mot des royaumes de la terre qui, en réalité, se trouvèrent relever non de Dieu, mais de son vicaire. Avec le laps des siècles cependant, l'édifice féodal s'effrita pierre à pierre, la foi religieuse s'amortit ou s'éclaira; les deux élémens qui avaient constitué l'Europe théocratique du moyen-âge se désagrégeant par leur dissolution même, petit à petit le triage se fit. Dans les derniers temps, le droit du roi était un peu plus fermement inhérent à sa couronne, et le droit du prêtre un peu plus confiné dans son église. Sans avoir consenti aucune renonciation formelle autre que celles de

la pragmatique sanction, les papes ne se montraient plus aussi jaloux de remuer ces redoutables questions de prééminence qui avaient si rudement agité le moyen-âge. Le fait avait capitulé, mais au fond les principes s'étaient maintenus, le moyen-âge était encore debout dans les formules. Le roi était toujours oint, sacré, investi au nom de Dieu par un prêtre, ministre et lieutenant de Dieu; le roi était toujours fils aîné, fils émancipé si l'on veut, mais enfin fils aîné de l'église, qui constatait par là son privilége de mère; le roi ajoutait encore à son titre la qualité de très chrétien. Le roi disait encore qu'il ne relevait que de Dieu et de son épée, ce qui était moins proclamer son droit divin à lui-même que reconnaître le droit divin du clergé; car Dieu ne venait pas plus que par le passé se manifester personnellement aux hommes. Il ne venait point en personne demander compte à ses féaux de leur conduite envers leur suzerain, et ce n'était pas Dieu qui, naguère encore, avait mandé Henri IV et l'avait contraint à recevoir dans la personne de son ambassadeur une correction seigneuriale : fait postérieur à la pragmatique sanction. Malgré l'éclat que voulut donner Louis XIV à la revanche qu'il en prit sur la papauté, la souveraineté n'était donc point sortie de la citadelle théocratique et surnaturelle où l'avait enfermée le moyen-âge. Or, en présence de cette souveraineté impersonnelle qui ne remontait en principe jusqu'à Dieu que pour s'arrêter en fait dans les mains de ses ministres, l'œuvre capitale de la révolution est de l'avoir retirée du ciel pour la ramener sur la terre, pour la rendre à l'homme, à la personne humaine, seul souverain dans les affaires humaines; de l'avoir arrachée, non au Dieu, suprême auteur et modérateur des choses, mais à ce Dieu politique, à ce Dieu de franc-aleu, à ce Dieu seigneur et suzerain qui trônait et tonnait au sommet de l'échelle féodale, appuyée par un bout sur la chaîne d'un serf, et par l'autre perdue dans les sphères inaccessibles où le sanctuaire auguste de la majesté divine défie éternellement les folles témérités de l'orgueil des hommes; ce déplacement de la souveraineté, je le répète, voilà dans sa substance toute l'œuvre de la révolution. C'est par là qu'elle a passé la charrue sur les dernières racines du moyen-âge, changé complètement l'assiette historique de la civilisation et inauguré une ère nouvelle pour les sociétés. Si M. Droz admet ce déplacement et son résultat comme réels d'abord, puis comme légitimes, je voudrais le voir convenir que l'essai même n'en pouvait être tenté par ceux que, faute de pouvoir les appeler souverains, puisqu'ils ne l'étaient pas en principe, j'appellerai les suppôts de l'ancienne souveraineté. Qui l'eût entrepris? le roi, le clergé ou la noblesse? Si le roi eût dit au clergé : Il n'y a plus dans l'état que l'état; vous n'êtes plus un corps subsistant par lui-même, vivant de sa terre et de sa loi, mais de simples citoyens exerçant des fonctions religieuses; vos biens désormais sans maîtres reviennent à l'état qui, en échange, pourvoira à la dignité du sacerdoce, et, auprès de chacun de vous individuellement, aux besoins de votre existence; le clergé lui eût répondu : Où prenez-vous le droit de nous parler ainsi? Dieu, dont vous relevez et dont nous sommes les ministres, ne vous a pas institués et

consacrés par l'autorité de son église pour tourner contre elle une puissance qu'elle vous a conférée en son nom. Roi de droit divin, nous déclarons, nous, investis du pouvoir de lier et de délier, votre droit éteint. S'il eût tenu à la noblesse un langage analogue, la noblesse lui eût répondu : Nous sommes comtes et barons chrétiens. Dieu, qui nous a faits comtes comme il vous a fait roi, a permis que vous ne relevassiez que de lui-même et de votre épée. Mais c'est nous qui sommes cette épée, et elle se retourne contre vous qui la voulez tourner contre un ordre établi par Dieu. De quelque autre part, clergé ou noblesse, que fût venue l'initiative, toute action régulière et légale se fût brisée contre cette objection : où prenez-vous l'autorité que vous employez à abattre la mienne. En niant mon pouvoir qui a même source et même sanction que le vôtre, vous niez donc chez vous le pouvoir en vertu duquel vous vous élevez cependant contre moi ! Où prenez-vous un Dieu et un droit contre le droit et le Dieu qui nous ont institués tous les deux ? Ainsi, à moins de se retourner eux-mêmes contre leur principe, contre leur légitimité, contre leur raison d'être, le roi, la noblesse, le clergé, en les supposant atteints d'une heureuse contagion de patriotisme, ne pouvaient rien, que des réformes insignifiantes; et si un seul de ces pouvoirs résistait, son objection avait une telle force, toujours à moins que les autres ne consentissent à renier leur propre principe, que s'il persistait, il leur restait pour unique expédient l'appel franc et décidé à la force brutale, ce qui nous ramène par un autre chemin aux seules ressources d'une révolution et de ses procédés hasardeux. Tout, jusqu'aux principes même, était devenu abus dans un régime dont la caducité était aussi impuissante à gouverner des faits sociaux qui la débordaient qu'à se dégager d'un principe qui l'eût étouffée, soit qu'elle eût tenté de lui échapper, soit qu'elle se fût résolue à s'y ensevelir avec tout ce qu'il ne pouvait plus vivifier.

La réforme devait donc, sous peine d'être stérile et illusoire, frapper là où avait atteint la caducité. Elle n'était efficace, elle n'était durable, elle n'était quelque chose qu'à la condition de culbuter au fond de l'abîme, dans les ombres duquel il s'enfonçait déjà de lui-même, le principe suranné, qui ne savait plus que se cacher, et une telle œuvre ne pouvait être accomplie par aucune des puissances qui étaient nées de ce principe, qui ne tenaient que par ses racines. Le tiers-état se trouva soudain être tout, précisément parce que jusqu'alors il n'était rien.

Or c'était là une souveraineté substituée à une autre souveraineté; c'était là une révolution. On ne pouvait la prévenir qu'en tuant son principe, ce qui était au-dessus des forces humaines. On ne pouvait la diriger qu'en lui cédant la place, ce qui, comme abnégation, était aussi plus grand que nature. Il y eut une lutte terrible où toute l'Europe s'engagea. Mais le principe nouveau prouva son droit en montrant sa force, et il s'empara du champ de l'histoire.

Voilà les observations que nous avions à présenter sur l'idée fondamentale de l'ouvrage de M. Droz. Sous cette réserve, et entrant avec lui dans

le détail des évènemens, nous reconnaîtrons volontiers que la situation de Louis XVI, plus habilement gouvernée, eût pu être indéfiniment soutenue, qu'on eût pu descendre au fait final, à la secousse décisive de la révolution par des pentes moins abruptes, et nous nous plairons à constater la profondeur de ses études comme la modération, la justesse et la sagacité de ses jugemens.

A côté de l'ouvrage de M. Droz, mais sans qu'il y ait aucun autre rapprochement à faire, je veux placer, pendant que j'en suis aux historiens venus après coup, une *Histoire de Philippe d'Orléans et du parti d'Orléans dans ses rapports avec la révolution française*, par M. Tournois. De tous les hommes de la révolution, le malheureux père du roi actuel des Français est peut-être celui sur qui semble avoir été le plus visiblement empreint le sceau d'une fatalité inexorable. Homme voluptueux, par mollesse plutôt que par fougue de tempérament, il s'est trouvé jeté au milieu d'un temps de troubles et poussé par une première fatalité de naissance et par les antipathies de famille entre les rudes mains des tribuns et dans les orages de la démagogie; homme faible et doux de caractère, il a eu à soutenir les situations les plus violentes et toujours plus fortes que lui; homme brave par position, par tradition, et n'ayant guère eu, grace à une autre tradition de méfiances domestiques, qu'une seule occasion de faire ses preuves, il ne lui est resté que l'heure de l'échafaud pour répondre aux plus odieuses et aux plus impudentes calomnies; prince du sang et patriote, cette double qualité fit que, traité de tous côtés en ennemi ou en suspect, il n'y eut pas de place, pas de refuge pour lui sur la terre, et que, renié par ceux du camp où l'avait placé la naissance, il fut immolé par ceux du camp où son choix l'avait transporté; les uns ne lui tenaient plus compte de son nom, les autres ne lui tenaient pas compte des gages qu'il leur avait donnés par d'immenses sacrifices; ainsi tout tournait contre lui, ce qu'il avait aussi bien que ce dont il se dépouillait, ce qu'il osait aussi bien que ce qu'il craignait d'assumer sur lui. La destinée qui s'est obstinée à lui donner toujours tort, quelque parti qu'il prît, s'est aussi tellement complu à amasser autour de lui les suspicions, les apparences plus ou moins spécieuses, les témoignages passionnés et enfin les épreuves solennelles et d'une conclusion malheureuse, que ceux-là même qui se sentent le plus disposés à le plaindre se sentent peu aiguillonnés à le défendre.

M. Tournois a abordé résolument cette tâche, il l'a fait d'un point de vue révolutionnaire, et comme parfaitement convaincu du désintéressement et de la sincérité des sentimens qui avaient engagé le duc d'Orléans dans le parti de la révolution. Que l'ambition assez somnolente d'ailleurs de ce prince n'ait pas été, pendant un moment du moins, et sous l'influence des excitations de Mirabeau, chatouillée par l'espoir d'une éventualité qui appellerait la branche cadette sur le trône de France, c'est ce qu'il paraîtrait difficile de soutenir. Mais qu'à partir de la mission en Angleterre et peut-être même avant les fameuses journées d'octobre qui ont été le signal

d'un si grand déchaînement d'accusations contre lui, ces projets ne se soient pas complètement effacés dans la répugnance profonde des facultés et de toute la nature de Philippe d'Orléans pour le rôle d'ambitieux, de conspirateur; qu'ils ne se soient pas noyés et ensevelis dans les dégoûts dont ses premières tentatives l'avaient abreuvé, que l'indécision et la faiblesse connues de son caractère, la suite des évènemens non moins que ses renonciations formelles et plusieurs fois répétées dans les circonstances les plus décisives, n'en soient pas une preuve irrécusable, c'est ce que les préventions tenaces de la haine et l'endurcissement de l'esprit de parti peuvent seuls aujourd'hui persister à nier. Il y a d'ailleurs une autre raison pour qu'il n'ait soldé ni les journées d'octobre ni tant d'autres émeutes que l'on a fait sortir des coffres-forts du Palais-Royal. Cette raison, je la trouve dans un livre non suspect, dans les *Souvenirs thermidoriens*, dont j'aurai à parler plus bas, et qui la donne sur la foi moins suspecte encore d'un préfet de la restauration destitué en 1830, dont le père avait occupé des charges dans la maison d'Orléans, et en connaissait, dit l'auteur, les affaires. Le duc d'Orléans, endetté par de folles dépenses, eut recours à de nouveaux emprunts pour faire élever les galeries du Palais-Royal sur le revenu desquelles il comptait pour remettre quelqu'ordre dans sa fortune. Cette spéculation tourna d'abord si mal que les premiers emprunts et d'autres qui suivirent ne suffisant pas pour achever les constructions, le spéculateur se vit bientôt réduit à l'unique ressource de vendre une arcade pour bâtir l'arcade voisine, si bien que lorsqu'il eut fini il ne lui en restait pas dix en propriété, et il se trouvait de quelque vingt millions plus endetté qu'auparavant. Son château de Saint-Cloud, vendu à la reine, qui l'avait long-temps convoité, ne lui fut pas payé. Malgré les réductions introduites dans les dépenses de sa maison, presque tous ses domaines étaient engagés au moment de la révolution, et celle-ci ne contribuait pas à rétablir ses affaires, lorsque, pour l'achever, la nuit du 4 août lui enleva d'un seul trait trois millions et demi de revenus en droits féodaux qui formaient la moitié de l'apanage de sept millions que Louis XIV avait constitué au chef de sa race. On sait, et il en a déposé devant le tribunal révolutionnaire, qu'il dut vendre une portion de ses propriétés pour subvenir aux libéralités qu'il exerça envers les pauvres pendant le rigoureux hiver de 88-89. A l'époque où on nous le montre subventionnant l'insurrection, il vivait péniblement d'économie, de gêne, et des restes d'un crédit épuisé. Il est à regretter que ce renseignement, fourni par l'ex-préfet M. Esmangard, n'ait pas figuré au nombre des dépositions rassemblées par l'enquête si hostile du Châtelet, ni dans le rapport du député Chabroud, qui a si bien lavé, devant l'assemblée nationale, le duc d'Orléans de tout soupçon de participation personnelle aux scènes désordonnées de la matinée du 6 octobre.

La vivacité de la conviction qui anime M. Tournois sur la vie entière du prince dont il prend la défense a donné à son livre le ton de la polémique plutôt que celui de l'histoire, je dis même d'une polémique assez souvent

débraillée, et qui descend en deux ou trois endroits aux atticismes du père Duchesne. Ce n'est pas ainsi qu'il conviendrait de présenter l'apologie d'un homme, d'un prince dont la position, déjà embarrassée dans un réseau de complications réelles et de fatalités auxquelles s'ajoutent une foule de préjugés et de traditions malveillantes, demanderait à être dégagée de ce triste linceul avec une circonspection, une mesure et une délicatesse toutes particulières. On sait aujourd'hui toute la vérité sur la reine Marie-Antoinette, sur ses relations avec le dehors et avec les partis de l'intérieur, sur son influence dans les rapports du duc d'Orléans avec la cour. Il suffit de rappeler décemment, quand il en est besoin, les faits qui sont à sa charge. Ce n'est pas en dansant des carmagnoles sur le cadavre de cette princesse qui a si cruellement expié, ni en lui jetant des épithètes dont on ne saurait écrire que l'initiale, que l'on remplira un devoir de piété envers la mémoire de gens qu'on veut et qu'on peut, en bien des points, disculper aux dépens de la sienne. Le livre de M. Tournois pourrait être mis en avant par bien des personnes comme un grief nouveau contre le client dont il soutient la cause. Tant il est vrai que ce malheureux prince n'est pas encore délivré de la terrible fatalité qui fait tourner tout contre lui, jusqu'au zèle posthume de ses défenseurs! Je disais tout à l'heure en parlant des acteurs avec lesquels il s'est rencontré sur ce grand théâtre de la révolution : Heureux ceux qui sont tombés foudroyés dans la lutte! mais en voyant quelle destinée a été la sienne, je suis tenté de dire : Plus heureux ceux qui ont pu survivre à leur personnage, qui ont eu un lendemain pour l'expliquer, pour le justifier, pour lui rendre sa vérité et son caractère, pour le rasseoir en son siége et en son jour, pour refaire son costume déchiré par les fureurs de la mêlée et jeté tout en lambeaux aux mains de l'histoire!

Bertrand Barère est du nombre de ces derniers heureux. Barère, homme de peu de caractère, comme le duc d'Orléans, n'était point appelé à marquer par-là au rang des chefs du mouvement populaire. Mais la souplesse intelligente d'un esprit merveilleusement doué pour le travail le porta au sommet où ni l'énergie de ses convictions, ni l'ascendant d'une forte volonté ne l'eussent enlevé, et fit de lui ce que n'eût jamais fait la débilité de son tempérament révolutionnaire : un membre du comité de salut public et l'un des serviteurs les plus utiles de la révolution. Barère était né pour les voluptés délicates d'une vie élégante et recherchée. Ce qu'il y avait de feu dans son imagination embrassait vivement le côté poétique des choses et le rendait propre soit aux succès de salon et d'académies, soit aux succès diserts du barreau parfumés des fleurs d'une éloquence puisée aux sources limpides, et rehaussés d'une pointe d'inspiration généreuse et chevaleresque. Au pied de ses montagnes des Pyrénées, les abeilles de Platon et le vin de Henri IV s'étaient rencontrés le jour de sa naissance sur les lèvres de ce futur buveur de sang.

Quel ne dut pas être son tressaillement la première fois qu'il y sentit cette saveur remplacée par celle de la bave de Marat! Tout était violent dans la

situation d'un homme comme Barère lancé au beau milieu de la révolution. Lui-même paraît l'ignorer, et le cygne, né pour enfler dans les bassins de marbre ses ailes frissonnantes de plaisir sous le regard des Lédas amoureuses, s'enfonce stoïquement, au haut d'un roc chauve, dans le nid d'épines du vautour, sans plus se souvenir des belles eaux qui lèchent les flancs mollement bercés sur leur glace mobile. Mais combien cet exil qu'il ne soupçonne même pas l'a changé! Qu'est devenue la grace, qu'est devenu le brillant, qu'est devenu le facile abandon, qu'est devenu le calme? Comment reconnaître le Barère des premiers jours dans ce Barère sombre, morose, ombrageux, méfiant, tourmenté, rude et hérissé que nous montrent ces mémoires. Combien la révolution, semblable à ces fontaines dans lesquelles on plonge une fleur qu'on en retire bientôt pierre grise à l'œil et âpre au toucher, combien cette révolution qu'il a traversée nous le rend tristement transfiguré! Il n'était pas besoin de ce changement pour attester combien Barère était peu fait pour ce milieu. Bien qu'enseveli dans des travaux de bureau, comme ce bureau confinait à la tribune, ouvrait sur la tribune, Barère, écrasé par ce grand rôle, effrayé par la redoutable et dévorante lumière qui l'enveloppait, eut toujours une attitude fuyante, une énergie d'emprunt et de circonstance. A l'aide de l'énergie des Girondins, il proposa l'institution de la commission des douze contre laquelle l'énergie des montagnards le retourna bientôt et à l'instant même où ils eurent triomphé de la Gironde. Il adressait, la veille du 9 thermidor, des éloges à Robespierre, qu'il fit décréter d'accusation à dix heures du soir, et qu'il voua le lendemain aux dieux infernaux. Humain et modéré par tempérament, ce fut lui qui le 5 septembre 93, dans cette séance où la terreur fut mise à l'ordre du jour, proposa comme rapporteur du comité de salut public le plan d'organisation de l'armée révolutionnaire. Grace à ce système de bascule, il avait traversé intact toutes les crises néfastes. Il n'y eut que le guet-apens de thermidor où il se laissa prendre. Il se plaint que de *bonnes ames*, que des *citoyens bienfaisans* lui aient toujours appliqué les noms des proscrits; qu'ainsi on l'ait appelé jacobin lorsqu'au 21 juin 1791 M. Achille Duchâtelet proposa aux jacobins la république; qu'on l'ait traité de feuillant lorsqu'après la révision on attaqua ceux des jacobins qui voulaient maintenir la constitution contre les entreprises méditées au mois de septembre 1791; que ces mêmes proscripteurs l'aient appelé girondin quand on arrêtait les girondins en 1793, comme ils l'appelèrent terroriste quand la réaction du 9 thermidor eut commencé les supplices, comme enfin on l'accusa d'être roberpierriste lorsqu'on poursuivit ceux-ci à outrance. S'il est vrai que les bonnes ames dont il parle lui aient donné successivement tous ces noms, ce que je leur reprocherai ne sera pas de l'avoir fait, mais de l'avoir toujours fait vingt-quatre heures trop tard. En effet Barère, homme aussi honnête d'ailleurs que politique timide et sans fermeté, n'a pour ainsi dire, à cause de son manque d'audace et de résolution, déployé son patriotisme que par échelons. Il a toujours été patriote comme les vaincus jusqu'à la veille de

la défaite, et patriote comme les vainqueurs dès le lendemain de la victoire.

Sous le consulat, où le même péril ne provoquait plus les mêmes capitulations, un sentiment généreux, la reconnaissance, l'entraîna aux mêmes inconséquences et fit pactiser ses scrupules de républicain avec les allures despotiques du premier consul, qui l'avait retiré des prisons où le 9 thermidor l'avait plongé. La révolution française, à ses divers périodes, a produit plusieurs de ces chercheurs d'équilibre dont la conscience, liée à des devoirs contraires, finissait invariablement à force de scrupules par manquer également aux uns et aux autres. Ces honnêtes gens qui ont toujours une vertu de trop et une moitié de courage de moins sont souvent plus malfaisans que les pervers et produisent une impression pénible. Je me souviens de l'avoir ressentie il y a quelques années en parlant ici même des mémoires de Lafayette, et rien n'était mieux fait pour me la rappeler que les mémoires de Barère.

Ces mémoires laissent percer un fonds d'amertume et de désabusement qui s'explique assez par les vicissitudes de la vie de l'auteur. Ce n'est ni à lui ni à ses principes qu'il s'en prend des échecs qu'il a et qu'ils ont essuyés. Cette tendance à la vie idéale qu'il avait manifestée autrement dans sa jeunesse subsiste, en cela qu'il aime encore à isoler les théories des circonstances sur lesquelles elles avaient à agir. Un peu revenu de sa république, mais ne pouvant consentir à l'abandonner, il ne veut pas convenir que l'idée en fût mauvaise en elle-même, mais il confesse et proclame que le peuple français est mauvais pour la république. « La république, dit-il, forme de gouvernement impossible à réaliser et à faire compatir avec le caractère français. » Il ira plus loin à l'égard du caractère français et le déclarera incompatible même avec le patriotisme. « Les salons principalement furent les antagonistes de mon journal et de l'esprit français qui y dominait. Nos brillantes coteries ont une anglomanie indestructible. C'est à un tel point, qu'elles accueilleraient mieux un caporal de Londres qu'un général français. » Et ailleurs : « Il ne servait (son journal) en outre qu'à me faire des ennemis personnels dans la bonne compagnie, toujours anglomane, et chez les honnêtes gens, qui ne se doutent pas qu'ils sont Français. » On reconnaît à ces traits le vieil antagoniste de Pitt et le patriote, car je ne veux pas dire seulement le journaliste mécontent. Homme d'esprit et de parole, il prenait sa revanche, il faisait à son tour et à sa manière son 9 thermidor contre le peuple qui avait laissé tomber le pouvoir aux mains des gens qui en avaient usé d'abord pour le proscrire.

Je sais que ce 9 thermidor, qui a été une terreur aussi impitoyable et plus hypocrite que la première, a pourtant amené la fin (car tout a une fin) du régime de terreur. Il a fait ce que la Gironde avait tenté lorsque la terreur était encore, non pas à arrêter, mais à prévenir; ce que Danton essaya plus tard; ce que Robespierre paraissait préméditer lui-même pour le lendemain du dernier grand coup qu'il voulait frapper. Ainsi les thermidoriens ont re-

cueilli les honneurs d'un fait qui avait été dans la pensée de tout le monde, et les montagnards Barras, Fréron, etc., appuyés sur les royalistes pour qui ils avaient retourné les cartes, ont étendu les lauriers éclos dans le sang de la commune et de la montagne sur le sang lyonnais, marseillais, toulonnais, sur tout le sang français dont ils étaient tachés. Il est avéré que les hommes comme Robespierre et Saint-Just, s'ils étaient pour la défense de leurs principes aussi cruels, étaient peut-être moins atroces et certainement plus probes, j'en demande bien pardon à M. George Duval auteur des *Souvenirs thermidoriens*, que les hommes comme Barras et Fréron. Jamais la voiture de Saint-Just, en mission dans le nord ou dans l'Alsace, n'a versé au milieu d'une mare où se soient fondus huit cent mille francs d'assignats qu'il devait rapporter au trésor national.

Saint-Just frappait impitoyablement les ennemis de la république, mais avant de les frapper il ne leur disait pas : que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, au nom de la république je leur fais grace. Entre les vaincus et les héros du 9 thermidor, les uns, poursuivant sans sourciller le triomphe de leurs principes, restaient du moins froids et droits comme des principes; les autres, dénués de ce mobile et n'obéissant qu'à de lâches instincts, se montraient, suivant l'occurrence, plus féroces que le couteau, plus corrompus que la corruption. Aussi arriva-t-elle et fit-elle invasion à leur suite. C'en fut fait des grandes vertus que la convention, au milieu de ses excès, avait du moins déployées. En vérité je comprends fort les gens qui répudient la terreur, mais je ne comprends pas les apologistes du régime de thermidor. Eh! quelle justification plus grande de la terreur que le régime qui l'a suivie? Quelle preuve plus grande de ce fait que la nécessité par elle invoquée n'était point une chimère? Tous ces royalistes de germinal, de prairial, tous ces ennemis de la république que nous voyons soudain fourmiller dans la rue, n'étaient-ils donc pas dans le cœur de la France, et un 9 thermidor n'était-il pas dans leur cœur à eux, quand l'ennemi extérieur dévorait nos frontières? Que faisait de son courage à Paris toute cette jeunesse dorée? Comment et dans quelles vues s'était-elle dérobée aux différentes réquisitions et surtout à la levée en masse qui englobait tous les hommes de dix-huit à vingt-cinq ans? L'énergie de la peur a donné à leurs chefs et à eux-mêmes la force de renverser Robespierre, et de mettre une couche de chaux vive entre leurs méfaits et le vengeur de leurs méfaits. Est-ce donc là un si beau sujet de triomphe et de gloire? O hommes d'esprit qui faites de l'esprit même sur vos prouesses et sur les atrocités que vous voulez flétrir, ne faut-il pas plus de courage (un autre courage il est vrai) pour parler de Marat, et durant deux volumes, en style de vaudeville, que pour assumer la solidarité de rigueurs qui ne furent pas si outrées qu'elles ne vous aient épargnés?

Il y a d'ailleurs, dans les *Souvenirs thermidoriens* de M. George Duval, quelques particularités intéressantes et neuves, et entre autres celle que nous avons citée sur le duc d'Orléans.

AUGUSTE BUSSIÈRE.

RIBEIRA.

(TERZA-RIMA.)

Il est des cœurs épris du triste amour du laid.
Tu fus un de ceux-là, peintre à la rude brosse
Que Naple a salué du nom d'Espagnolet.

Rien ne put amollir ton âpreté féroce;
Et le splendide azur du ciel italien
N'a laissé nul reflet dans ta peinture atroce.

Chez toi, l'on voit toujours le noir Valencien,
Paysan hasardeux, mendiant équivoque,
More que le baptême à peine a fait chrétien.

Comme un autre le beau, tu cherches ce qui choque :
Les martyrs, les bourreaux, les gitanos, les gueux
Étalant un ulcère à côté d'une loque;

Les vieux au chef branlant, au cuir jaune et rugueux,
Versant sur quelque bible un flot de barbe grise;
Voilà ce qui convient à ton pinceau fougueux.

Tu ne dédaignes rien de ce que l'on méprise;
Nul haillon, Ribeira, par toi n'est rebuté :
Le vrai, toujours le vrai, c'est ta seule devise,

Et tu sais revêtir d'une étrange beauté
Ces trois monstres abjects, effroi de l'art antique,
La douleur, la misère et la caducité.

Pour toi pas d'Apollon, pas de Vénus pudique;
Tu n'admets pas un seul de ces beaux rêves blancs
Taillés dans le paros et dans le pentélique.

Il te faut des sujets sombres et violens,
Où l'ange des douleurs vide ses noirs calices,
Où la hache s'émousse aux billots ruisselans.

Tu sembles enivré par le vin des supplices,
Comme un César romain dans sa pourpre insulté,
Ou comme un victimaire après vingt sacrifices.

Avec quelle furie et quelle volupté
Tu retournes la peau du martyr qu'on écorche,
Pour nous en faire voir l'envers ensanglanté!

Aux pieds des patiens comme tu mets la torche!
Dans le flanc de Caton comme tu fais crier
La plaie, affreuse bouche ouverte comme un porche!

D'où te vient, Ribeira, cet instinct meurtrier?
Quelle dent t'a mordu qui te donne la rage,
Pour tordre ainsi l'espèce humaine et la broyer?

Que t'a donc fait le monde, et, dans tout ce carnage,
Quel ennemi secret de tes coups poursuis-tu?
Pour tant de sang versé, quel était donc l'outrage?

Tu vois dans tout cadavre un rival abattu;
Et ce n'est pas toujours au cœur de Prométhée
Que fouille l'aigle fauve avec son bec pointu.

De quelle ambition du ciel précipitée,
De quel espoir traîné par des coursiers sans frein
Ton ame de démon était-elle agitée?

Qu'avais-tu donc perdu pour être si chagrin?
De quels amours tournés se composaient tes haines,
Et qui jalousais-tu, toi, peintre souverain?

Les plus grands cœurs, hélas! ont les plus grandes peines;
Dans la coupe profonde il tient plus de douleurs;
Le ciel se venge ainsi des royautés humaines!

Un jour, las de l'horrible et des noires couleurs,
Tu voulus peindre aussi des corps blancs comme neige,
Des anges sourians, des oiseaux et des fleurs,

Des nymphes, dans les bois, que le satyre assiége,
Des amours endormis sur un sein frémissant,
Et tous ces frais motifs chers au moelleux Corrège;

Mais tu ne sus trouver que du rouge de sang,
Et, quand du haut des cieux, apportant l'auréole,
Sur tes saints éventrés l'ange effaré descend,

En détournant les yeux, il la pose et s'envole!

THÉOPHILE GAUTIER.

BULLETIN.

Il est dans la nature du gouvernement représentatif, du moins dans sa destinée parmi nous jusqu'à présent, non-seulement de produire ces situations tranchées où une majorité considérable et une opposition résolue luttent l'une contre l'autre, mais encore d'engendrer ces positions indécises où l'on doute à la fois de l'autorité du pouvoir et de la force de l'opposition. Un ministère se trouve ébranlé, soit par ses fautes, soit par des accidens imprévus; ne vous hâtez pas de tirer de cet état de choses toutes les conséquences que semblerait avouer la logique, car vous recevriez des faits et de la réalité de singuliers démentis. Écoutez aujourd'hui tant les hommes impartiaux que les amis du cabinet dont le dévouement n'a pas dégénéré en un optimisme aveugle : ils conviendront avec vous que de sensibles atteintes ont été portées à la situation ministérielle; mais en même temps ils vous diront qu'ils n'aperçoivent encore aucun symptôme décisif de changement immédiat.

Ont-ils tort? N'oublions pas que nous vivons dans un temps où les positions tranchées et les sentimens énergiques ne sont du goût de personne. Au milieu de toutes les indécisions des individus et des partis, au milieu de toute cette mollesse, les hommes qui sont en possession du pouvoir et qui veulent y rester auront toujours un grand avantage. Ils devront, il est vrai, consentir à ne pas porter la tête trop haut, ils devront accepter, même de la part de ceux qui se disent leurs soutiens, bien des déceptions et des déplaisirs; souvent aussi ils devront renoncer à leurs opinions, à leur manière de sentir et de voir, pour suivre la majorité dont ils sont réputés les chefs. Mais qui de nos jours a de l'orgueil? où est cette haute ambition qui prend

à cœur le triomphe de certains principes ou de quelques grandes idées? On est moins exigeant, plus modeste, et pourvu que l'on vive, on est content.

Cette facilité de caractère est un moyen de durer. Maintenant, si nous nous tournons du côté de l'opposition, nous trouvons ce résultat étrange, qu'elle semble craindre de tirer les conséquences des principes qu'elle a posés : elle hésite au moment de conclure. Ses forces numériques sont considérables, ses différens chefs sont éminens, car elle s'est recrutée successivement de tous les hommes d'ordre et de gouvernement qui n'ont pu s'entendre avec le cabinet actuel. Dans cette situation, l'opposition doit se proposer non-seulement de défendre, mais d'édifier. Sa conduite est l'objet d'une attente générale. Dans les combinaisons auxquelles on pourrait s'arrêter, quelle fraction fera des concessions à l'autre? quelles alliances sont possibles? peut-on espérer que tel homme d'état prenne l'initiative, que tel autre s'associe à ses efforts, ou du moins les appuie par une neutralité bienveillante? Toutes ces questions sont autant de difficultés, sinon insurmontables, du moins bien longues à résoudre. Le ministère ne l'ignore pas, et il compte que le temps est pour lui. On avoue, dans le sein du cabinet, que la séance du 26 janvier est un accident, un accident fâcheux; mais on pense que tout s'oublie, et que dans quelques semaines il sera possible au ministère de reconquérir le terrain qu'il a perdu. Aussi, en ce moment, le silence est considéré comme chose habile.

Ce silence, nous sommes loin de blâmer l'opposition de n'avoir pas voulu le rompre pour porter à la tribune l'incident relatif à M. de Salvandy. Quelque sensation qu'ait produite la démission de l'honorable ambassadeur à la cour de Turin, il eût été peu prudent d'engager le débat sur un fait aussi personnel. Ce fait pourra servir d'argument dans une discussion de principes, mais, pris isolément, c'était une base trop étroite pour une lutte parlementaire. On n'en saurait dire autant de la question des incompatibilités. C'est une question de principes que la chambre connaît, qui déjà à plusieurs reprises a fixé l'attention du parlement.

La chambre sait qu'elle peut faire un amendement à la loi électorale sans en changer le système, sans en bouleverser l'économie. On lui demande de venir, par quelques dispositions fort simples, au secours de nos mœurs publiques. M. de Rémusat vient de reproduire la même proposition que celle qui avait été présentée, il y a deux ans, par M. Ganneron. Cette fidèle reproduction a l'avantage d'appeler le débat sur des idées déjà éprouvées par la discussion, et de montrer aussi qu'il y a des convictions bien arrêtées dans l'esprit de ceux qui reviennent à la charge avec les mêmes principes.

Quelle est la pensée de l'honorable M. de Rémusat et de ses amis? C'est de fermer la chambre aux petites ambitions, c'est d'empêcher que l'indépendance parlementaire se trouve entravée par d'étroits calculs, de mesquines convoitises. La proposition s'oppose à ce qu'on entre dans des fonctions publiques salariées, quand on est à la chambre; mais, en même temps,

elle fait une exception pour les places vraiment politiques. Le roi pourra toujours choisir dans la chambre ses ministres, ses ambassadeurs, ses procureurs-généraux près la cour de cassation, celle des comptes et la cour royale de Paris; il y pourra choisir le gouverneur de l'Afrique et le commandant de la garde nationale. L'esprit et le but de la proposition sont d'interdire aux députés les carrières administrative et judiciaire, qui sont immédiatement au-dessous des hautes positions que nous venons d'indiquer. Si des députés occupent des fonctions au moment où ils sont élus, ils ne pourront franchir qu'un degré dans la hiérarchie.

Purger la chambre des petits fonctionnaires, voilà le but. Pour l'atteindre complètement, il a paru bon d'étendre le cercle des incompatibilités. Ici on ne s'adresse plus aux députés, mais aux électeurs. Il est clair que l'auteur de la proposition et ceux qui la soutiennent pensent que les électeurs ont besoin d'être défendus par la loi elle-même contre les séductions qui les assiégent. Les membres des parquets, les directeurs et les employés des ministères, les ingénieurs des départemens, profitent de leur position officielle pour capter avec succès les suffrages des électeurs, et, quand ils sont à la chambre, ils oublient les intérêts généraux pour se considérer uniquement comme les mandataires de ceux qui les ont nommés. Voilà un mal réel.

La chambre élue au mois de juillet 1842 est appelée à délibérer sur un objet dont s'est souvent préoccupée la chambre qui l'a précédée. Elle pensera sans doute qu'elle doit toute son attention aux idées qu'on lui soumet. L'art. 7 de la proposition porte que les dispositions nouvelles seront mises en vigueur à l'époque des prochaines élections générales. Il est remarquable que déjà la pensée de plusieurs se porte sur une époque qui paraît encore éloignée. On s'est déjà demandé s'il était possible, s'il était désirable, que le ministère actuel fît les élections; voilà que la prévoyance de quelques hommes politiques veut amender la législation pour le moment où la France devra nommer ses représentans. On pressent déjà la gravité des élections prochaines, d'où sortira la chambre qui peut être appelée à exercer son mandat au milieu des circonstances les plus critiques.

Si les questions de personnes sont encore quelque temps ajournées, il paraît difficile que les principes et les choses ne soulèvent pas de sérieux débats. Le ministère s'y attend, et il n'épargne rien pour éviter les échecs. Il sait bien qu'il trouvera sur certains points, même au sein de la majorité, une fermeté de contradiction avec laquelle il serait peu prudent d'entrer en lutte. Aussi cherche-t-on à ne pas donner prise. Sur la question des chemins de fer, on paraît s'être arrêté à l'expédient de proposer en même temps aux chambres la construction par l'état et la construction par les compagnies. Il faudrait être bien difficile, bien ombrageux, pour n'être pas satisfait d'un tel éclectisme.

Le ministère ne se dissimule pas combien sa position est épineuse; on dirait qu'il se prépare et se résigne à mettre en pratique ce mot de M. Dupin : « Si la majorité n'est pas avec le ministère, le ministère sera avec la majorité. »

Sur toutes les choses qui ne lui paraîtront pas mettre en jeu son existence, il transigera volontiers. Il voudra éviter des défaites dans des questions d'affaires; il sent qu'elles lui seraient plus funestes que l'an dernier, où il a échoué dans tant de lois spéciales : il ne peut en effet se dissimuler qu'il est moins fort qu'en 1843.

La chambre des pairs prend fort au sérieux le projet de loi sur l'instruction secondaire que lui a présenté M. Villemain : elle est à la veille de nommer ses commissaires. Il n'échappe pas à l'assemblée du Luxembourg qu'elle est appelée à délibérer sur un des points les plus importans de notre organisation politique. Nous espérons bien que dans cette circonstance la pairie saura se montrer un pouvoir vraiment conservateur, en maintenant l'ouvrage du génie de Napoléon, en ne laissant pas porter atteinte aux justes droits, aux légitimes attributions de l'Université. Assurément la chambre des pairs apportera à l'examen des prétentions de l'église l'attention la plus religieuse; ce n'est pas la pairie qu'on pourrait soupçonner de légèreté ou d'indifférence en pareille matière. Dans la chambre des pairs, on pèsera avec équité les griefs et les prétentions du clergé, mais on n'oubliera pas sur quels principes imprescriptibles a été fondée de tout temps en France la puissance temporelle.

A ce propos, il faut savoir gré à M. le ministre de l'instruction publique d'avoir consacré la première partie de son remarquable exposé des motifs à rappeler les maximes et les pratiques de l'ancienne monarchie en fait de liberté d'enseignement. A entendre certains déclamateurs, il semblerait que l'intervention de l'état dans l'éducation de la jeunesse est une sorte d'innovation barbare et révolutionnaire. Ce préjugé misérable devra tomber devant les faits qu'a exhumés M. Villemain.

Ici, l'emploi de l'érudition est judicieux et décisif. Vous prétendez que l'état se montre tyranniquement novateur en surveillant, en dirigeant l'éducation de la jeunesse, et l'on vous prouve qu'en remontant très haut dans notre histoire, on trouve établie la maxime que l'instruction publique dépend de l'état. Sans parler de l'ordonnance de Philippe-le-Bel de 1312, une ordonnance de Charles VII, de 1446, donnait juridiction au parlement sur les universités. Le grand édit de Blois de 1579 renfermait un règlement d'organisation pour toutes les universités de France. Henri IV rendait un édit réglementaire pour l'Université de Paris qui consacrait de nouveau la condition de grades obligatoires pour toutes les fonctions de l'enseignement, et qui prescrivait d'instruire la jeunesse dans l'obéissance au roi et aux magistrats civils. Au XVIIe siècle, l'autorité royale intervenait directement dans la formation de tout collége. M. Villemain raconte avec une concision piquante la lutte des jésuites contre l'Université de Paris.

Nous remercions M. le ministre de l'instruction publique d'avoir rappelé que Turgot, à la fin du XVIIIe siècle, demanda l'établissement d'une instruction nationale dirigée par un conseil, sous l'autorité du gouvernement, dans des vues publiques, d'après des plans uniformes. Il fut dans la des-

tinée de ce profond penseur, de cet homme d'état philosophe, de concevoir et d'exprimer d'avance toutes les grandes idées qu'a réalisées notre révolution. L'esprit civil et philosophique exerçait au XVIIIe siècle un tel ascendant, qu'en 1789, c'est M. Villemain qui nous l'apprend, les colléges entièrement étrangers aux congrégations religieuses, et dépendant de l'état et des villes, se trouvaient au nombre de 384, proportion supérieure au chiffre actuel, qui n'offre encore que 48 colléges royaux et 312 colléges communaux.

Dans le conseil d'état de l'empire, on se gardait bien de laisser en oubli les principes de l'ancien droit public de la France en matière d'enseignement, et M. le ministre de l'instruction publique a pris soin de constater que les dispositions du décret de 1811, qui, en soumettant les établissemens particuliers à une autorisation spéciale, exigeaient la fréquentation des colléges par les élèves de ces établissemens, étaient littéralement extraites de l'édit de Blois, des statuts réglementaires d'Henri IV, de l'ordonnance de 1629, et de la jurisprudence des parlemens jusqu'en 1789. Voilà une excellente réponse à tous ceux qui se sont élevés contre ce qu'ils ont appelé le monopole de l'Université. Ce monopole impie, oppressif, création monstrueuse du vandalisme révolutionnaire, n'est pas seulement l'œuvre de *Buonaparte;* c'est la tradition de l'ancienne monarchie, c'est la pensée d'Henri IV et la doctrine des parlemens. L'histoire, à ce qu'il paraît, est bonne à interroger; nous y renvoyons certains libellistes, laïcs ou clercs.

Mais il y a des fous incurables. Nous avons eu cette semaine sous les yeux une brochure où, après de furibondes diatribes dirigées contre toutes les notabilités de l'Université, M. Villemain en tête, l'auteur termine par un projet de loi qu'il présente aux chambres. Les champions du clergé sont aussi législateurs, et ils préparent des lois qu'il ne reste plus aux chambres qu'à enregistrer comme les anciens parlemens. Les dispositions du projet présenté par le pamphlétaire sont fort simples. Le 1er septembre 1844, l'Université aura cessé d'exister, et seront à la même époque supprimées toutes les facultés de droit, de médecine, des sciences et des lettres. C'est alors seulement que les Français seront libres. Est-ce assez de démence? N'est-il pas curieux de voir que, sous prétexte de servir la religion, on nous ramène à la barbarie, on s'insurge contre tous les bienfaits d'une civilisation qui est l'honneur de la France? Ainsi la sacristie a aussi ses niveleurs, ses Babœuf : c'est qu'il est de la destinée de tous les fanatismes de se ressembler.

Qu'a-t-on voulu dire en 1830, quand on a fait de la liberté de l'enseignement une promesse de la charte? Qui pourrait de bonne foi soutenir qu'on a eu la pensée de démanteler l'Université, de tarir l'instruction donnée par l'état dans ses sources fécondes, et de donner à l'église tout le pouvoir dont on dépouillerait l'autorité civile? Loin de là, c'était précisément contre l'influence de la congrégation qu'on avait voulu prendre des précautions légales; mais il se trouva qu'au milieu de la précipitation ardente à laquelle tout le

monde obéissait, on écrivit à la fin de la charte une formule générale sans prévoir le commentaire que pourrait lui donner l'esprit de secte et de parti.

Toutefois il faut tenir la promesse de la charte, et il nous semble que, depuis plusieurs années, les pouvoirs publics ont assez manifesté par leurs actes qu'ils n'entendaient nullement l'éluder. Il s'agit d'accomplir cette promesse avec bonne foi, avec intelligence. Or, parmi nos institutions, nous comptons un corps savant et politique qui, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, constitue, propage, surveille l'instruction publique. Depuis quarante ans, l'action de l'Université a été pleinement acceptée par nos mœurs; la susceptibilité de notre esprit public, si facile à inquiéter, n'a pas vu dans l'Université un arsenal de despotisme. Nous ne prétendons pas que, comme l'a dit M. Nisard avec plus de zèle que de bonheur, l'Université soit arrivée au dernier terme de la perfection humaine; nous croyons, au contraire, qu'il y a beaucoup à réformer, à perfectionner dans ce grand corps, mais à la condition d'en respecter les principes constitutifs, et de ne pas l'appauvrir, sous prétexte de l'améliorer.

De nos jours, l'Université est à la fois en présence de l'industrialisme et du clergé. Dans l'industrialisme, nous distinguons deux choses, les spéculateurs qui veulent faire de l'instruction publique une industrie lucrative, un commerce qui les enrichesse, puis les tendances industrielles qui veulent envahir la discipline littéraire et morale. Or, c'est le devoir de l'état de défendre le terrain tant contre les spéculateurs que contre l'entraînement qui pousse un si grand nombre d'esprits dans ce qu'on appelle l'*éducation professionnelle*. De même que dans l'instruction supérieure l'état ne pourrait permettre que sous le prétexte de liberté on dénaturât, on avilît l'étude de la médecine et de la jurisprudence, de même il doit veiller à ce que dans l'instruction secondaire les lettres et les humanités ne tombent pas dans une infériorité injurieuse pour l'éclat de notre civilisation. Aussi nous ne saurions souscrire au principe de l'article IX du projet de loi présenté à la chambre des pairs, qui établit l'indépendance absolue des institutions et des pensions.

Cette indépendance absolue n'est pas une conséquence nécessaire du principe de liberté. En quoi consiste la liberté d'enseignement? A pouvoir entrer dans la carrière en remplissant certaines conditions. Voilà le vrai. Hors de là il n'y a qu'anarchie. Peut-on prévoir ce que deviendront les études par la dispense d'envoyer les élèves des institutions et des pensionnats aux classes supérieures des colléges royaux et communaux? Nous parlons des classes supérieures: nous n'entendons pas qu'on doive être tenu d'envoyer aux cours des colléges les enfans qui en sont encore aux connaissances élémentaires; mais nous eussions désiré que le projet de loi maintînt pour les classes de seconde, de rhétorique, de philosophie et de mathématiques, l'obligation de fréquenter les écoles de l'état. Pourquoi à Paris fait-on dans les institutions de fortes études? Parce que les institutions envoient leurs élèves aux colléges royaux, et par les colléges aux concours.

L'Université est en face des prétentions du clergé, qui aspire à s'emparer de l'instruction publique. Le clergé met en avant deux espèces de prétentions : d'abord il réclame le droit d'enseigner la jeunesse en vertu de la liberté promise par la charte; puis il entend, dans l'exercice de cet enseignement, porter le caractère d'un corps privilégié qui est est au-dessus de toute surveillance et de toute autorité.

Comment faut-il répondre à ces deux prétentions? Il faut, à notre sens, obtempérer à la première et repousser la seconde. Si le clergé veut élever, non plus seulement des prêtres, mais des citoyens, il doit se soumettre, dans l'accomplissement de cette tâche, à la surveillance, à la suprématie de l'autorité civile.

En d'autres termes, si les petits séminaires veulent être en dehors de toute surveillance, ils ne doivent élever que des prêtres et renvoyer tous les jeunes gens qui n'ont pas de vocation ecclésiastique; ou bien, si les petits séminaires veulent faire concurrence aux colléges royaux, aux colléges communaux et aux institutions, ils doivent accepter, comme les établissemens civils, la surveillance de l'état. C'est à l'église de choisir.

Demandons-nous maintenant si le projet de loi présenté à la chambre des pairs satisfait suffisamment à ces conditions puisées dans la nature des choses. Hélas! non. Le projet établit une inégalité choquante entre les établissemens civils et les établissemens ecclésiastiques. L'article 11 soumet les premiers à la surveillance du ministre de l'instruction publique, qui pourra, toutes les fois qu'il le jugera convenable, les faire visiter et inspecter. Pour les établissemens ecclésiastiques, le silence absolu de la loi montre assez qu'on a eu la faiblesse de souscrire aux prétentions des évêques. Ainsi vous aurez une partie des jeunes générations, dix à douze mille jeunes gens laïcs, dont l'éducation se fera entièrement en dehors de la surveillance et de l'action morale de l'état. Ce n'est pas tout; par le second paragraphe de l'article 17, les élèves des petits séminaires qui cesseront de se destiner au sacerdoce pourront obtenir le diplôme de bachelier ès-lettres sans avoir passé deux ans d'études dans un collége, dans une grande institution ou dans leur famille, et sans rapporter un certificat. Enfin, d'après le premier paragraphe du même article, ceux des petits séminaires où la philosophie, les mathématiques et la rhétorique seront enseignées par deux licenciés et un bachelier, seront assimilés aux colléges de l'état pour l'admission des élèves aux épreuves des grades, et cela en échappant tout-à-fait à la surveillance de l'Université.

Nous insistons d'autant plus librement sur ces dispositions fâcheuses et inadmissibles du projet de loi, que nous croyons que M. Villemain ne les eût pas présentées, ou du moins les eût bien modifiées, s'il eût uniquement suivi ses propres inspirations. Comment admettre qu'un esprit aussi distingué que le sien, qui a fait une étude aussi persévérante et aussi approfondie de la matière, n'ait pas été frappé des inconvéniens que nous venons de signaler? Quand on lit son exposé des motifs, morceau lumineux, complet, parfois

éloquent, on sent combien M. Villemain est profondément pénétré des droits de l'état et de la haute mission de l'Université; on comprend que souvent ce qu'il n'a pas fait, ce qu'il n'a pas dit, il n'a pu ni le faire, ni le dire. C'est à la sagesse des chambres de compléter, d'améliorer sur quelques points le projet qui leur est présenté, et surtout de ne pas rester en-deçà de ce qu'on voulait, de ce qu'on osait en 1828.

Nous aurons souvent occasion de revenir sur ce projet, et nous ne négligerons pas, chemin faisant, de le comparer à ceux qui l'ont précédé. Malgré les critiques que nous avons faites, il est juste de reconnaître, dans le projet sur lequel va délibérer la chambre des pairs, un cadre utile et bien tracé dans lequel il sera facile d'introduire des améliorations de détails. Le titre III renferme des dispositions excellentes, notamment celle qui interdit aux villes où il n'existe pas de collége royal d'entretenir d'autres établissemens d'instruction secondaire que des colléges communaux.

En Espagne, les évènemens d'Alicante nous paraissent un symptôme moins dangereux que ce qui se passe à Madrid. Le pouvoir n'a pas hésité à prendre des mesures d'une énergie toute révolutionnaire. M. Gonzalès Bravo, qui a long-temps vécu dans les rangs de l'opposition espagnole, sait mieux que personne qu'on y conspire presque toujours, et il a osé ce qu'aucun parti au pouvoir, aucun ministre, n'avait encore entrepris : il a fait arrêter des députés. Le général Narvaez prête naturellement son appui à des mesures qui sont tout-à-fait en harmonie avec l'impétuosité de son caractère. L'ordre n'est pas troublé à Madrid, grace à une compression violente. Saura-t-on en détendre les ressorts peu à peu et à propos? Singulier et intéressant pays, qui ne sort d'une aventure que pour entrer dans une autre! Le général Narvaez et le ministre Gonzalès Bravo sont maintenant dans la situation dictatoriale qu'avait Espartero avant sa chute.

Ce n'est pas l'orateur, c'est le légiste qu'O'Connell a fait parler devant le jury de Dublin. Il a laissé à M. Sheil, il n'a pas cherché à lui disputer en cette circonstance la palme de l'éloquence; avant tout, il a songé à gagner son procès, si la chose était possible. Discuter l'accusation dans ses détails, réfuter ses griefs les uns après les autres, démontrer qu'en aucun cas ni lui ni ses amis n'étaient sortis de la légalité, voilà le but dont O'Connell ne s'est pas écarté un moment dans son immense plaidoirie. Cette fois il n'a été question ni de la verte Érin ni de ses montagnes; tout a été donné à l'argumentation légale; O'Connell a pensé que, s'il pouvait gagner son procès, cette victoire serait plus éclatante que tous les triomphes oratoires.

F. Bonnaire.

FERNANDE.

I.[1]

— Ah! dit Mme de Neuilly, ce n'est pas malheureux, et je te retrouve enfin. Dieu merci, ce n'est pas faute de t'avoir cherchée et demandée à tout le monde, mais tout le monde ignorait ce qu'était devenue ma mystérieuse amie. On l'avait bien vue s'éloigner avec Clotilde, mais on ne savait pas dans quel coin vous étiez allées vous faire des confidences qu'on me refuse à moi, quoique la première en date, et quoique ayant par conséquent des droits antérieurs. Eh! mais, où donc est Clotilde?

— Me voici, madame, dit Clotilde en se levant et en venant au secours de Fernande, qui avait fait ce qu'elle avait pu en se plaçant devant elle pour cacher à Mme de Neuilly le visage pâle et altéré de la jeune femme; avez-vous quelque chose de particulier à me dire?

— Mais ne peut-on chercher les gens sans avoir quelque chose de particulier à leur dire, surtout lorsque la personne qu'on cherche est une amie d'enfance; oui, amie d'enfance, quoiqu'en vérité Fernande ait quelquefois l'air de ne pas me reconnaître?

— Madame, dit Fernande, un des premiers devoirs que je me suis

(1) Voyez les deux premiers volumes dans les livraisons des 17, 24, 31 décembre 1843, 7, 14, 21, 28 janvier, 4 et 11 février 1844.

imposés, et auxquels j'ai promis de ne manquer jamais, c'est, en renonçant à mon nom paternel, d'observer toujours la distance qui me sépare des personnes que j'ai connues dans un temps plus heureux.

— Que parles-tu, ma chère, d'un temps plus heureux, et que te manque-t-il donc, je te prie, pour être heureuse? Tu as des chevaux, une voiture, un train qui annonce cinquante mille livres de rentes, un appartement magnifique, à ce qu'on assure, dans la rue Saint-Nicolas, un des plus beaux quartiers de Paris, peu aristocratique, c'est vrai; que veux-tu, ma chère, c'est le quartier des gens d'argent. J'habite le faubourg Saint-Germain, mais, moi, je suis ruinée, ce qui est une triste compensation.

Fernande ne répondit rien, mais elle sentit un frisson lui courir par tout le corps en voyant que M[me] de Neuilly était déjà parvenue à se procurer son adresse; elle se voyait obligée de la recevoir, et comprenait que dès la première visite elle ne pourrait plus rien lui cacher.

— Ma chère cousine, dit Clotilde voyant combien les importunités de M[me] de Neuilly pesaient à Fernande, vous savez que nous devons nous réunir ce soir dans la chambre de Maurice pour y faire de la musique; M[me] de Barthèle et M. de Montgiroux doivent même déjà nous y attendre.

— Oh! mon Dieu non! et voilà ce qui vous trompe, ils sont occupés à se disputer au salon.

— A se disputer? reprit Clotilde en riant et toujours pour éloigner la conversation de Fernande; et à propos de quoi se disputent-ils?

— Que sais-je, moi? M. de Montgiroux voulait sortir dans l'intention comme moi de vous chercher peut-être, car votre absence était remarquée; mais M[me] de Barthèle l'a retenu au moment où il s'esquivait, et a prétendu que l'air du soir était encore trop froid pour qu'il s'y exposât. Si disposé, vous le savez, que soit M. de Montgiroux à la rébellion, toutes ses belles résolutions de révolte s'évanouissent quand M[me] de Barthèle dit : je le veux. Or, je crois qu'elle a dit : je le veux, et M. de Montgiroux s'est assis et ronge son frein en souriant. Savez-vous que c'est une excellente école que la chambre pour apprendre à s'y faire un visage, et que, si jamais je me remariais, j'hésiterais à prendre un député ou un pair de France?

Cette peinture des angoisses auxquelles était en proie M. de Montgiroux rappela à Fernande que ce désir qu'avait le pair de France de faire une promenade était purement et simplement excité par l'espé-

rance de la rencontrer. Comme elle n'avait aucun motif de ne pas accorder à M. de Montgiroux l'explication qu'il désirait, elle essaya, en longeant le corridor, de s'éloigner de ses deux compagnes et de se glisser au jardin; mais ce n'était pas chose facile que de se débarrasser de Mme de Neuilly.

— Eh bien! chère petite, lui dit-elle, que faites-vous donc? mais tout le monde a donc la rage de se promener aujourd'hui. Vous voulez vous promener, M. de Montgiroux veut se promener, M. Léon et M. Fabien se promènent, et voilà, je crois, Dieu me pardonne, que la manie de la locomotion me gagne aussi; et si vous voulez, tandis que Clotilde va voir si Maurice est prêt à vous recevoir, eh bien! voilà que je m'offre de tout cœur à vous accompagner.

— Madame, dit Fernande, je vous demande mille pardons de ne pas accepter votre offre, quelque obligeante qu'elle soit; mais j'ai un ordre à donner à mes gens, et si vous le permettez, j'aurai l'honneur de vous rejoindre dans un instant au salon.

Et Fernande, après un léger mouvement qui ressemblait à une révérence, s'éloigna d'un air qui indiquait que Mme de Neuilly la désobligerait beaucoup en l'accompagnant.

La veuve la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière elle.

— Ses gens! murmura-t-elle, ses gens! c'est incroyable, une Mme Ducoudray a des gens, tandis que moi, enfin!... et quand on pense que, si M. de Neuilly n'avait pas placé tout son bien en rentes viagères, moi aussi j'en aurais des gens; je voudrais bien savoir ce qu'elle a à leur dire, à ses gens!

— Oh! mon Dieu! dit Clotilde, j'ai bien peur que ce ne soit l'ordre de tenir sa voiture prête.

— Sa voiture prête? ne m'aviez-vous pas dit qu'elle couchait ici?

— Elle l'avait promis, dit Clotilde, mais sans doute les importunités dont elle a été l'objet depuis ce matin l'auront fait changer d'avis.

— Les importunités? et qui donc importune ici Mme Ducoudray? j'espère bien que ce n'est pas pour moi que vous dites cela, ma chère Clotilde.

— Non, madame, dit Clotilde, quoiqu'à vous dire le vrai, je crois que vos questions l'ont quelque peu contrariée.

— Embarrassée, voulez-vous dire sans doute. Mais, ma chère amie, c'est tout simple. Je rencontre chez vous une ancienne amie de pension, je la reconnais, je lui fais fête; j'apprends qu'elle est mariée, qu'elle s'appelle Mme Ducoudray; je veux savoir ce que c'est que

M. Ducoudray, ce qu'il fait, quelle est sa position sociale; c'est de l'intérêt, ce me semble. Moi, quand j'ai quitté mon nom de Morcerf pour prendre celui de M. de Neuilly, j'ai dit à qui a voulu l'entendre ce que c'était que M. de Neuilly. N'est-ce pas, chère baronne?

Cette apostrophe s'adressait à Mme de Barthèle, qui passait dans l'antichambre où venaient d'entrer en ce moment Clotilde et la veuve. Il fallut que Mme de Barthèle s'arrêtât pour répondre à Mme de Neuilly.

Quant à Fernande, comme nous l'avons dit, elle avait pris le parti de rompre en visière à sa trop officieuse amie, et était descendue au jardin. Mais, en approchant de l'allée qui menait à l'endroit où l'on avait servi le café, elle entendit des pas et des voix dans cette allée même : c'étaient Léon et Fabien qui se promenaient. Or, comme elle ne se souciait pas de rencontrer les deux jeunes gens, elle se jeta dans une allée couverte qui lui sembla devoir, par un détour, conduire au bosquet de lilas, de chèvrefeuilles et d'ébéniers, dont l'odeur flottait jusqu'à elle, portée par la brise de la nuit.

D'abord la marche de Fernande avait été rapide, car elle avait pris en pitié les souffrances de ce pauvre vieillard qui l'aimait de bonne foi, et qui, par conséquent, souffrait réellement. Elle s'était donc hâtée sous l'impulsion de ce sentiment généreux. Mais bientôt elle avait réfléchi qu'elle allait se trouver en face de l'homme à qui elle appartenait, et cette idée terrible qu'elle appartenait à un homme par le lien d'un marché honteux la fit tressaillir dans tout son être. Malgré elle, sa marche se ralentit, et le doute, éloigné un instant par l'exaltation, revint combattre sa résolution, plus opiniâtre et plus acharné que jamais. En effet, M. de Montgiroux ne devait plus ignorer que l'état alarmant de Maurice avait pour cause une passion que réprouvaient toutes les lois sociales. N'était-il pas en droit de lui adresser des reproches sur le trouble qu'elle avait porté dans cette maison? Croirait-il qu'elle ignorait le mariage de Maurice? Supporterait-elle les récriminations jalouses du comte avec patience? Profiterait-elle au contraire de cette circonstance favorable pour rompre avec le vieillard? Toutes ces questions se présentaient l'une après l'autre à son esprit, demandant une solution. Sans doute la courtisane pouvait relever la tête et se dire dans sa conscience : L'ai-je donc trahi, depuis le jour où j'ai consenti à être sa maîtresse? Peut-il me faire un crime du passé? Est-ce ma volonté qui m'a conduite ici? Savais-je que j'allais revoir Maurice, retrouver mourant celui que j'avais quitté plein d'existence? Savais-je que je pourrais le rendre à la vie par

l'espoir? savais-je qu'il m'aimait toujours? savais-je que c'était cet amour qui le tuait?

Et à cette pensée un autre ordre d'idées s'emparait de Fernande; quelque chose comme un vertige la prenait et troublait tous ses sens. Elle pensait que, maintenant qu'elle avait vu Maurice près de Clotilde, que maintenant qu'elle avait acquis de ses yeux la conviction que le baron de Barthèle aimait sa femme de l'amour qu'un frère aurait pour sa sœur, rien n'empêcherait qu'elle ne fût heureuse de son premier bonheur. La petite chambre virginale était toujours là; personne n'y était entré que Maurice; Maurice, au premier mot qu'elle lui dirait, en repasserait le seuil à genoux. Il comprendrait le repentir de Fernande, car il saurait qu'elle avait autant souffert que lui. Puis, quand tous deux auraient tout pardonné, tout oublié, ils retrouveraient comme autrefois, dans un mystère profond, cette extase et cet égoïsme voluptueux qui mènent à l'indifférence, à l'oubli du monde entier.

Hélas! notre récit n'est pas une histoire d'évènemens, mais un drame d'analyse. Nous avons commencé à mettre sous les yeux de nos lecteurs tous les sentimens qui passent dans le cœur des personnages que nous amenons sur la scène. C'est une autopsie morale que nous faisons, et comme dans le corps le plus sain on découvre toujours quelque lésion organique par laquelle au jour fixé la mort pénétrera, on trouve aussi dans le cœur le plus généreux certaines fibres secrètes et honteuses qui rappellent que l'homme est un composé de grandes idées et de petites actions.

Or cette fibre secrète et honteuse, endormie au fond du cœur de Fernande tant que les encouragemens de Mme de Barthèle, les naïfs remerciemens de Clotilde l'avaient soutenue, se réveillait au moment où, pour la première fois, elle se retrouvait seule avec son amour pour Maurice, doublé encore par la certitude qu'elle avait d'être aimée d'un amour aussi puissant que le sien.

C'était donc en proie à cette fièvre de l'ame, à cette surexcitation morale, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'elle allait entrer dans le bosquet où devait l'attendre le comte, quand tout à coup elle s'arrêta, immobile et sans haleine comme une statue. Elle venait d'entendre de l'autre côté de la charmille les voix de M. de Montgiroux et de Mme de Barthèle.

La baronne n'avait pu si bien veiller sur M. de Montgiroux qu'il n'eût profité d'un moment où elle parlait au docteur pour s'esquiver. Il avait alors vivement gagné le bosquet où il croyait que l'attendait

sa belle maîtresse; mais, comme nous l'avons vu, Fernande, forcée de faire un détour par la rencontre de Léon et de Fabien, puis ralentie dans sa marche par les idées opposées qui venaient se heurter dans son esprit, avait mis le double du temps nécessaire à faire le chemin. M. de Montgiroux avait donc trouvé le bosquet solitaire, et, ne doutant point que Fernande ne vînt bientôt l'y rejoindre, il l'avait attendue tout en se promenant.

Bientôt en effet le frôlement d'une robe vint lui annoncer l'approche d'une femme.

— Venez donc, venez, madame, s'écria le pair de France en se précipitant vers la personne qui arrivait; venez, je suis ici depuis un siècle. J'espérais que vous comprendriez combien il m'importait de vous parler; mais enfin vous voilà, madame; c'est tout ce que je demandais, car vous allez me donner, je l'espère, la clé de tout ce qui se passe.

Mais au grand étonnement de M. de Montgiroux, une autre voix que celle de Fernande répondit :

— C'est d'abord vous, monsieur, qui me donnerez une explication sur le motif de cet étrange rendez-vous.

— Comment! c'est vous, madame? s'écria le pair de France.

— Oui, monsieur, moi, moi que vous étiez loin d'attendre, n'est-ce pas? moi qui ai surpris le secret d'un rendez-vous dont je cherche vainement à m'expliquer le motif. Quel rapport peut-il exister entre vous et Mme Ducoudray, ou plutôt entre vous et Fernande? Où l'avez-vous vue? d'où la connaissez-vous? Voyons, répondez, parlez, dites.

— Mais, madame, balbutia le comte, pressé ainsi du premier coup dans ses derniers retranchemens, est-ce bien sérieusement que vous me faites une scène de jalousie?

— Très sérieusement, monsieur. Je suis confiante, c'est vrai, trop confiante peut-être, car depuis six semaines je crois à toutes les histoires de bureaux, de réunions préparatoires et de commissions que vous me faites; mais la confiance a ses bornes, et ce que je vois depuis ce matin de mes propres yeux m'éclaire.

— Mais qu'avez-vous vu, au nom du ciel, madame? s'écria le comte épouvanté.

— J'ai vu que Mme Ducoudray est jeune, jolie, élégante, et, dit-on, fort coquette. J'ai vu votre inquiétude quand on a parlé d'elle, votre étonnement quand elle a paru, les signes d'intelligence que vous lui avez faits.

— Moi?

— Oui, vous. Il est vrai qu'elle n'y a pas répondu, elle. Mais enfin vous lui avez donné un rendez-vous; vous ne le nierez pas, puisque vous y êtes, puisqu'en me voyant venir vous m'avez prise pour elle. Eh bien! j'y suis, à ce rendez-vous, j'y suis à sa place. J'ai pris les devans; vous me devez donc une explication, et je suis en droit de l'exiger, moi qui, malgré toutes les infidélités que vous avez dû me faire, n'ai jamais un instant trahi la foi jurée.

Cette avalanche de reproches eut cela de bon pour le comte, qu'elle lui donna le temps de préparer sa réponse. Aussi, lorsque Mme de Barthèle s'arrêta pour reprendre haleine, était-il à peu près remis de son émotion, et avait-il déjà avisé un moyen de sortir du mauvais pas où il s'était embourbé.

— Comment! madame, dit-il avec l'apparence du plus grand sang-froid et en haussant légèrement les épaules, vous n'avez pas deviné?

— Non, monsieur, je n'ai pas deviné; j'ai l'esprit fort obtus, je l'avoue, et j'attends que vous m'expliquiez...

— Vous n'ignorez pas, dit M. de Montgiroux en baissant la voix, quelle est la femme que vous avez mise en rapport avec Maurice?

— Une femme charmante, monsieur, d'une élégance parfaite, la fille du marquis de Mormant, l'amie de Mme de Neuilly. Vous ne direz pas, je l'espère, monsieur, que la jalousie me rend injuste pour ma rivale.

— Oui, continua le comte, enchanté au fond du cœur que la baronne rendît si entière justice à sa maîtresse; avec tout cela, c'est une personne fort connue, trop célèbre même, et que son bon ton, ses bonnes manières, sa bonne naissance ne sauraient absoudre.

— Eh! mon Dieu, monsieur, ne rencontrez-vous pas tous les jours dans le monde des femmes qui mènent une vie bien autrement scandaleuse que celle de Mme Ducoudray?

— Oui, dit M. de Montgiroux; mais ces femmes sont mariées ou sont veuves.

— Ah! la belle excuse que vous me donnez là! Eh bien! que Fernande rencontre un jeune lion ruiné ou un vieux beau amoureux qui fasse la folie de l'épouser, Fernande deviendra une femme comme une autre, et je dirai plus, une femme mieux qu'une autre; et alors tout le monde s'empressera autour d'elle; ses talens, que personne ne connaît, parce qu'elle vit dans un cercle excentrique, feront les délices des soirées les plus aristocratiques. Eh! monsieur, n'ayez pas l'air de nier, il y a mille exemples de cela; et moi toute

la première, moi qui, il me semble, ai mené une vie exemplaire, eh bien! moi, je la recevrais.

Le comte sourit à cette ingénuité de la baronne, mais il reprit :

— Eh bien! moi, je serai plus rigoriste que vous, ma chère baronne. Je suis de votre avis : Fernande est une personne adorable, une créature charmante, et je comprends qu'elle fasse un jour une de ces passions qui enlèvent un homme au-dessus des préjugés et qui font une position à une femme qui n'en avait pas; mais je dis qu'en attendant que Fernande ait cette position, c'est à moi de lui faire comprendre qu'elle ne doit pas rester plus long-temps ici, qu'il est inconvenant d'accepter l'hospitalité dans cette maison, et qu'elle ne peut point passer la nuit sous le même toit que Maurice et sa femme.

— Eh bien! mon cher comte, je suis charmée de vous dire, si vous n'étiez venu ici que pour cela, que votre rendez-vous est inutile, attenduque, me doutant de quelque chose de pareil, je viens de faire dire par Mme de Neuilly aux gens de Fernande de retourner à Paris; et comme Mme de Neuilly a dû leur donner cet ordre au nom de leur maîtresse, Mme Ducoudray est ici pour jusqu'à demain soir.

— Vous n'avez pas fait une pareille chose, j'espère?

— Si fait, monsieur, et j'en suis même enchantée.

— Vous serez donc toujours inconséquente?

— Inconséquente! parce que j'aime Maurice, parce que je ne veux pas que Maurice meure, parce que je veux conserver celle qui l'a sauvé comme par miracle en paraissant devant lui, qui peut par son départ précipité le jeter ce soir dans l'état où il était ce matin! Inconséquente tant que vous voudrez, monsieur; mais je suis mère avant tout, et Mme Ducoudray restera.

— Ne l'espérez pas, madame, reprit le comte, car elle-même se rendra justice. Une telle visite, toute bizarre qu'elle est, peut avoir son excuse dans une erreur, dans une plaisanterie; mais la prolonger, c'est vouloir un scandale.

— Ce scandale, qui le fera?

— Mme de Neuilly,

— N'avez-vous pas vu comment elle a accueilli Fernande?

— Parce qu'elle la prend pour Mme Ducoudray.

— Eh bien! elle continuera de la croire ce qu'elle n'est pas, au lieu de savoir ce qu'elle est.

— Mais d'un instant à l'autre elle sera tirée de son erreur.

— Par qui?

— Par le premier venu, par M. Fabien ou par M. Léon.

— Quels motifs auraient-ils de lui faire une pareille confidence?

— Qui peut lire dans le cœur de deux jeunes fous comme ceux-là?

— Prenez garde, monsieur de Montgiroux; si vous en veniez à les accuser, je reviendrais à croire que vous êtes jaloux d'eux parce que vous faites la cour à Mme Ducoudray.

— Et vous vous tromperiez, chère amie, reprit M. de Montgiroux avec une recrudescence de tendresse pour la baronne; je ne suis jaloux que du repos de Clotilde et du bonheur de Maurice.

— Eh bien! mais il me semble que moi aussi, je n'ai pas d'autre but que de rendre un mari à sa femme, en retenant ici Mme Ducoudray.

— Et si, au contraire, vous le lui enleviez?

— Comment cela?

— Oui, si une passion assez violente pour avoir failli coûter la vie à Maurice ne lui a rendu la vie qu'avec l'espérance que cette passion serait partagée! C'est donc vous alors qui auriez introduit dans la chambre même de Clotilde une rivale préférée; ne voyez-vous pas là, chère baronne, un immense danger pour l'avenir de ces deux enfans?

— C'est vrai, à la bonne heure, voilà une considération sérieuse, et vous voyez bien que lorsqu'on me parle raison, je suis raisonnable.

— Et moi, ma démarche était donc toute naturelle; j'étais donc dans les conditions d'un oncle prévoyant, lorsque je voulais éloigner d'ici Mme Ducoudray le plus tôt possible; c'était donc par amour pour Clotilde?..

— Oui, je comprends cela. Eh bien! regardez comme je suis folle, comte, je vous avais cependant soupçonné.

— Moi? dit M. de Montgiroux.

— Me le pardonnerez-vous, cher comte?

— Il le faudra bien.

— C'est que, écoutez donc, il n'y aurait rien d'étonnant quand vous n'auriez pu résister aux charmes de cette sirène.

— Oh! quelle idée!

— Savez-vous qu'elle était affreuse, cette idée?

— Comment?

— Sans doute, car enfin si Maurice avait été l'amant de Mme Ducoudray....

— Il ne l'a jamais été.

— Mais, enfin, s'il l'avait été, savez-vous que votre liaison avec cette femme devenait un crime?

— Un crime? Pourquoi cela?

— Certainement, car enfin Maurice est votre fils, vous le savez bien, cher comte.

En ce moment, un faible cri se fit entendre derrière la charmille; le comte et Mme de Barthèle se turent; puis, se regardant avec inquiétude, sortirent du bosquet; mais, ne voyant personne, ils se rassurèrent, et se dirigèrent vers la maison en continuant à voix basse la conversation.

II.

Pendant ce temps, comme on le sait, les deux amis se promenaient en fumant leur cigare.

—Eh bien! Léon, dit Fabien suivant de l'œil la colonne de fumée qui s'élevait en tournoyant au-dessus de sa tête, eh bien! n'admires-tu pas la tournure merveilleuse que les choses ont prise, et comme les bonnes actions sont récompensées? J'ai toute ma vie eu le désir de savoir quelle était Fernande; maintenant, grace à l'indiscrétion de Mme de Neuilly, je le sais. Tu grillais de l'envie de connaître quel était le souverain régnant rue Saint-Nicolas, n° 19; grace au trouble de M. de Montgiroux, tu l'as appris.

— Sans compter, reprit Léon, la charmante comédie que nous avons eue toute la journée sous les yeux. Sais-tu, mon cher, que c'est une maîtresse femme que Fernande, et que, si je n'en viens pas à mes fins, je suis capable d'en faire une maladie comme Maurice?

— Je ne te le conseille pas, car je doute que Fernande fasse pour toi ce qu'elle fait pour Barthèle.

— Tu crois donc qu'elle l'aime toujours?

— Elle en est folle, c'est visible.

— Mais si elle en est folle, alors que signifie sa liaison avec M. de Montgiroux?

— Oh! mon cher, ceci c'est un de ces mystères de l'organisation féminine qui seront toujours une énigme pour les La Rochefoucauld et les La Bruyère de tous les temps : peut-être est-ce un caprice, peut-être une vengeance, peut-être un calcul.

— Fernande intéressée, fi donc!

— Eh mon Dieu, qui sait? tu as vu la surface de toutes ces figures groupées aujourd'hui autour de Maurice convalescent; eh bien, qui aurait dit que derrière ces masques sourians il y avait au fond de chaque poitrine une bonne petite passion qui dévorait tout doucement le cœur?

— Et à propos de passion, où en est la tienne, Fabien?

— Oh! moi, ce sera long, c'est une grande affaire que j'ai entreprise là, une affaire d'été; l'hiver, je n'aurais pas le temps.

— Mais enfin, es-tu satisfait? Crois-tu t'apercevoir que tu fasses quelque progrès dans l'esprit de la belle jalouse?

— Oui, je n'ai pas perdu ma journée; j'allais même risquer la déclaration entière, quand cette sotte de Fernande est venue nous déranger; aussi, je lui en veux sérieusement, et si je puis lui jouer le mauvais tour de t'aider à devenir son amant, je m'y emploierai de tout mon cœur.

— Il me semble, au bout du compte, que ce ne serait pas plus malheureux pour elle que d'avoir été la maîtresse de Maurice et de M. de Montgiroux.

— A propos de cela, as-tu réfléchi à une chose?

— A laquelle?

— Mais à ce que l'on dit dans le monde, que Maurice est le fils du comte.

— Ah! c'est par Dieu vrai. Eh! bien, mais alors Fernande serait donc....

— Une véritable Jocaste, mon cher; seulement Œdipe ne succède pas à Laius, c'est Laius qui succède à Œdipe : il ne leur manque plus que de se rencontrer dans quelque étroit passage, et de mettre l'épée à la main l'un contre l'autre, pour compléter la ressemblance. Vois donc un peu à quoi l'on est exposé dans ce monde.

Les deux jeunes gens éclatèrent de rire; Fabien, qui avait fini son cigare, en tira un autre de sa poche, et s'arrêta un instant devant Léon pour l'allumer.

— Et toi, lui dit-il quand l'opération fut terminée, où en es-tu?

— Moi, dit Léon, je n'ai pas fait un pas en avant; mais à cette heure je sais qui est Fernande; j'ai appris que Maurice en est amoureux; je n'ignore plus que M. de Montgiroux s'en va séchant de jalousie, et j'espère bien tirer parti de ces trois secrets.

— Comment, tu ferais de l'intimidation?

— Que veux-tu? si elle me réduit à cette extrémité, il me faudra bien l'employer.

— Mauvais moyen, mon cher, mauvais moyen; crois-moi, j'en ai essayé une fois, et il m'a mal réussi; à ta place je jouerais le sentiment, je tenterais hypocritement le respect au malheur; les femmes déchues tiennent beaucoup à être respectées, et elles sont fort reconnaissantes à ceux qui veulent bien se prêter à cette fantaisie.

— Oui, quand elles ne s'en moquent pas. Que ce manége te réussisse auprès de la naïve Mme de Barthèle, je le comprends, mais auprès de la rusée Fernande, ce serait, j'en ai bien peur, perdre ma peine et mon temps.

— Et ce n'est pas sûr; il est quelquefois plus facile de tromper les esprits subtils que le grossier bon sens. En définitive, quel est ton projet?

— D'attendre et de voir venir; j'avais compté sur notre retour à Paris; mais la voilà dans la maison, Dieu sait pour combien de temps.

— En attendant, mon cher, faisons une chose.

— Laquelle?

— Formons à nous deux une ligue offensive et défensive. Tu veux Fernande, moi je veux Clotilde; eh! bien, sers-moi près de Clotilde, et moi je te servirai près de Fernande.

— Je le veux bien, mais d'abord explique-moi comment je dois m'y prendre, et dis-moi comment tu t'y prendras?

— J'avoue que mon rôle est plus facile que le tien; je puis, moi, aborder franchement la question sans marchander avec les mots. Quant à toi, il faut louvoyer; tu commenceras par t'excuser, au nom de la nécessité, d'avoir osé introduire la courtisane près de la femme honnête; fais tout ce que tu pourras pour éveiller la jalousie de Clotilde; dis-lui, par exemple, que Maurice t'a chargé de la rassurer, en lui disant qu'il était décidé à ne plus voir Fernande, ce qui lui sera tout naturellement une preuve du contraire.

— Ne faut-il pas entrelarder tout cela d'un mot d'éloge pour toi?

— Ce n'est pas absolument indispensable; il serait même plus adroit, je crois, de médire; comme tu es mon ami, la chose paraîtra toute naturelle.

— Tu me rends la tâche facile, mon cher Fabien; ainsi, c'est entendu.

— Ne m'abîme pas trop, cependant.

— Je ne dirai que ce que je pense.

— Diable! je crois que nous ne ferions pas mal alors d'arrêter le programme.

— Non, rapporte-t'en à moi.

— Chut! voilà quelqu'un.

— Ainsi, c'est entendu.

— Ta main.

— La tienne.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, et le pacte fut conclu.

La personne qui venait à eux était Mme de Neuilly; elle marchait vivement et avec la hâte d'une personne qui porte de fâcheuses nouvelles.

— Enfin c'est vous, messieurs, dit-elle; c'est galant de nous laisser ainsi seules, nous autres pauvres femmes; heureusement que vous êtes faciles à trouver, pour qui a affaire à vous; vos cigares brillent comme deux lanternes.

Les deux jeunes gens jetèrent leurs cigares.

— Croyez, madame, dit Fabien, que, si nous avions su que vous aviez quelque chose à nous dire, nous nous serions empressés d'aller au-devant de vous.

— J'avais à vous dire, messieurs, que vous avez fait un charmant cadeau en amenant à Mme de Barthèle et à Clotilde la respectable personne que vous avez conduite ici.

— Comment cela, madame? demanda Léon de Vaux; expliquez-vous, je vous prie.

— Ah! oui, faites semblant de ne pas comprendre; essayez de me faire accroire que vous ne saviez pas ce que c'était que votre prétendue Mme Ducoudray.

Les deux jeunes gens se regardèrent.

— Eh! bien, qu'y a-t-il d'étonnant, voyons, à ce que j'aie découvert la vérité? Ah mon Dieu, la chose n'a pas été difficile, allez. Mme de Barthèle m'avait priée de faire transmettre, par son valet de chambre, au cocher de cette créature l'ordre de retourner à Paris, comme si cet ordre venait de sa maîtresse. J'ai fait mieux que cela, j'ai fait venir son cocher lui-même, lequel, lorsque je lui ai parlé de Mme Ducoudray, a ouvert de grands yeux ébaubis, en homme qui demande : Qu'est-ce que c'est que cela Mme Ducoudray? J'ai insisté, comme vous comprenez bien; alors j'ai appris que la prétendue Mme Ducoudray n'était aucunement mariée; que le Ducoudray n'existait même pas; qu'elle s'appelait tout bonnement Fernande, et sans doute avait pris ce nom-là pour s'introduire dans une maison honnête. Je ne m'étonne plus que la jeune personne tenait tant à ce que le nom de son père ne fût pas prononcé. Eh! bien, maintenant, tout

s'explique, excepté l'amour de Maurice pour une pareille femme! En quel temps vivons-nous, mon Dieu, que les jeunes gens de famille fréquentent de pareilles créatures? Quant à moi, je sais qu'à la place de Mme de Barthèle et de Clotilde, j'en voudrais mal de mort à ceux qui ont amené cette gentille personne à Fontenay.

—Ce serait une grande injustice, madame, dit Léon de Vaux, parvenant enfin à glisser une phrase entre le torrent de paroles qui tombaient de la bouche de la prude indignée, — car c'est Mme de Barthèle elle-même qui nous a priés de lui présenter Fernande.

— Mme de Barthèle? Ah! je reconnais bien là l'inconséquence de ma chère cousine, mais au moins Clotilde ignore....

— Mme Maurice de Barthèle sait tout, dit Fabien.

— Comment! elle sait que son mari a aimé cette créature?

— Parfaitement.

— Et elle a permis qu'elle entrât dans la chambre de Maurice!

— C'est elle-même qui l'a conduite au pied de son lit.

— Oh! par exemple, s'écria Mme de Neuilly, voilà qui passe toute croyance; cela ne m'étonne plus qu'en arrivant j'aie dérangé tout le monde, jusqu'à M. de Montgiroux. Est-ce que, par hasard, M. de Montgiroux avait un rôle dans cette scandaleuse comédie?

— Oui, dit en riant Léon de Vaux, mais il faut rendre au digne pair de France cette justice qu'il ignorait parfaitement qu'il dût trouver ici Mlle de Mormant; sans cela, je suis bien convaincu qu'il se serait gardé de quitter Paris.

— Je le crois bien; on ne se soucie pas de coudoyer de pareilles femmes, et moi qui l'ai embrassée, mon Dieu! moi qui l'ai tutoyée, moi qui ai couru après elle toute la journée; voilà ce que c'est que d'être trop bonne.

Les deux jeunes gens échangèrent un sourire.

— Et d'après ce que vous nous dites là, madame, répondit Fabien, nous ne faisons pas de doute que nous ne soyons bientôt privés de votre aimable compagnie; car, sans doute, vous ne voudrez plus vous trouver dans la même chambre que votre ancienne amie.

— Sans doute, c'est ce que je devrais faire, reprit la veuve de son ton le plus aigre; sans doute Mme de Barthèle et Clotilde mériteraient que je leur donnasse cette leçon; mais je suis curieuse de savoir comment celle que vous appelez mon ancienne amie soutiendra ma présence.

— Mais, sans doute, comme elle l'a fait jusqu'à présent, avec beaucoup de modestie et de dignité à la fois, reprit Léon, car elle igno-

rera que vous savez son secret, à moins que vous ne le lui disiez ou que quelqu'un ne le lui dise pour vous.

— Et c'est ce que je ne manquerai pas de faire, pour mon compte, si elle a l'audace de venir m'adresser la parole; mais au reste, maintenant que je suis au courant de tout, ou à peu près, car il y a peut-être encore d'autres choses que j'ignore, je suis curieuse de voir la figure que chacun fera autour du lit de notre malade, et Maurice tout le premier. Ah! mais, j'y pense, s'écria Mme de Neuilly, si Maurice aime cette femme, Maurice n'aime donc pas Clotilde.

Et un rayon de joie hideuse illumina le visage de Mme de Neuilly. Cette seule pensée avait calmé le grand courroux de la veuve, et une sensation indéfinissable de bien-être se répandait dans toute sa personne; elle était vengée des dédains de l'homme dont elle avait désiré devenir la femme, et de celle qui l'avait emporté sur elle; grace au secret qu'elle avait pénétré, elle se sentait maîtresse absolue de tous ceux qui se trouvaient mêlés au mystère de cette aventure; elle envisagea, d'un seul coup d'œil, toutes les ressources que lui offrait sa position supérieure et inattaquable. Le génie du mal lui souffla au cœur qu'elle pouvait, en un seul instant et d'un seul mot, écraser de tout le poids de son dédain l'ancienne amie qui l'avait constamment emporté sur elle autrefois; et toute joyeuse et suivie des deux amis, elle s'achemina vers le château.

Arrivée au perron, elle s'arrêta.

— Messieurs, dit-elle, une idée.

— Laquelle?

— Répondez-moi franchement.

— Parlez d'abord.

— M. de Montgiroux a-t-il vu aujourd'hui la prétendue Mme Ducoudray pour la première fois?

Les deux jeunes gens se regardèrent, admirant l'instinct diabolique de cette femme.

— Je n'oserais en répondre, dit en souriant Léon de Vaux.

— Et, moi, je suis sûre qu'ils se connaissent; oui, ils se connaissent, et même il y a plus, M. de Montgiroux est amoureux de Fernande; j'ai surpris des regards de Mme de Barthèle. Ah! en vérité, ce serait charmant, si Maurice et M. de Montgiroux....

Et, emportée par sa méchante nature, la veuve, à une idée qui se présenta à son esprit, éclata de rire.

— Charmant! répéta Fabien.

— Je veux dire affreux, reprit Mme de Neuilly d'un air grave; affreux, c'est le mot, car....

— Car? reprit Fabien.

— Rien, rien, répondit la veuve. Vous avez raison, messieurs, il faut garder le silence, et laisser aller les choses où elles vont. Ce que Dieu fait est bien fait.

Et avec un sourire d'indicible méchanceté, la veuve s'élança dans les escaliers, ayant hâte de se retrouver en face de toutes ces personnes qu'elle croyait désormais tenir dans sa main.

III.

Pendant que toute l'intrigue de ce drame étrange, si simple à la fois et si compliqué, s'éclaircissait et se nouait en même temps entre les cinq ou six personnes que nous avons mises en scène, dans l'espace étroit du château de Fontenay-aux-Roses, et dans le court intervalle qui s'est écoulé depuis que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs le premier chapitre de cette histoire; — le malade, ce grand enfant gâté qui n'avait encore connu les mécomptes de la vie humaine que dans les contrariétés d'un caprice amoureux où le sentiment, il est vrai, jouait son rôle, le malade, bercé par un doux rêve, attendait avec une impatience pleine de charme le moment de revoir Fernande. Assis près de son lit, le docteur répondait à ses questions, ajoutant complaisamment les mixtures balsamiques de son langage aux effets magiques de l'espérance; art divin dont le formulaire est au ciel. Excitées par tant d'influences diverses, les facultés de Maurice reprenaient leurs fonctions dans le mécanisme animal et intellectuel de l'être, si bien que la pensée exerçait maintenant sans entraves son empire souverain.

— Docteur, dit-il en baissant la voix et en regardant timidement autour de lui; docteur, puisque nous sommes seuls, vous allez m'expliquer, n'est-ce pas, comment il se fait que Fernande se trouve ici?

— Est-il bien nécessaire d'expliquer ce que le cœur devine? demanda en souriant le docteur.

— Elle a donc appris que je voulais mourir?

— Vous êtes trop curieux pour un malade.

— Mais ma mère a donc permis...

— Quand a-t-on vu une mère hésiter lorsqu'il s'agit de sauver son enfant?

— Alors elle sait...

— Elle sait tout.

— Et Clotilde, dit vivement Maurice, elle ne se doute de rien, je l'espère?

— Rassurez-vous; grace à vos amis qui vous ont secondé à merveille....

— Braves garçons! comment m'acquitterai-je jamais avec eux?

— Grace au nom d'emprunt qu'ils ont donné à Fernande....

— Oui; mais comment a-t-elle consenti à prendre ce nom? Voilà ce qui m'étonne, moi qui la connais.

— Je crois qu'elle n'a consenti à rien, que tout était arrangé quand elle est arrivée, et qu'elle a été obligée, pour ne pas renverser toutes les espérances, d'entrer dans la position qu'on lui avait préparée.

— Et M[me] de Neuilly qui retrouve en elle une amie de pension, comprenez-vous cela, docteur?

—Ah! ça, c'est un de ces effets du hasard qui échappent aux yeux des préparateurs les plus habiles; heureusement que cette reconnaissance n'a rien dérangé. Quant à moi, j'avoue qu'un instant j'ai eu grand' peur.

— Ainsi, docteur, ainsi que je m'en étais toujours douté, Fernande n'est pas une femme de rien, mais tout au contraire une fille de famille élevée à Saint-Denis. Oh! j'avais au moins deviné cela : il était impossible que tant de perfections, d'élégance, de délicatesse, n'appartinssent pas à une personne de race. Chère Fernande!

— Ah ça, mais un instant, monsieur mon malade, reprit le docteur en arrêtant Maurice au milieu de son enthousiasme; un instant : maintenant que le docteur du corps est devenu le docteur de l'ame, maintenant que je suis non-seulement votre médecin, mais encore votre confesseur, répondez : vous êtes donc véritablement affolé de cette femme?

— Oh! silence, silence, docteur, répondit Maurice avec un sentiment de crainte douloureuse. Mon Dieu! Clotilde est si bonne, si parfaite, si angélique!

— Que vous l'admirez, n'est-ce pas, mais que vous aimez Fernande?

— Que voulez-vous, docteur, c'est un sentiment involontaire, irrésistible, qui s'est emparé de moi tout entier, qui me brûle, qui me dévore? J'ai voulu le combattre; j'ai été vaincu par lui, et j'allais en mourir quand vous êtes venu, ou plutôt quand elle est venue. Alors, oh! docteur, je ne puis pas vous dire ce qui s'est passé en moi; à sa vue, je me suis senti renaître; il m'a semblé que l'air, le soleil, la vie, tout ce qui s'était éloigné de moi revenait à moi, et, dans ce

moment même, tenez, rien que l'idée qu'elle est là, qu'elle va venir, que je vais la voir, cette idée m'inonde d'une joie infinie, d'une béatitude céleste. Écoutez, docteur, vous le savez maintenant, je l'aurais dit que vous ne l'eussiez pas cru peut-être, mais vous l'avez vu, il y va de mon existence; eh bien! docteur, soyez dans cette maison un ministre de paix et d'union.

— Oui, sans doute, vous désirez que je la retienne.

— Si la chose est possible, en sauvant les apparences.

— Nous ferons ce que nous pourrons pour cela. Je comprends, les mœurs sont à la mode, et quand on a votre âge, qu'on est homme du monde comme vous, on suit toutes les modes. Le diable n'y perd rien, c'est vrai; mais, comme vous dites, les apparences sont sauvées.

— Oh! ne plaisantez pas sur les choses sérieuses, docteur!

— Eh! mon cher malade, est-ce ma faute, je vous le demande, si les choses plaisantes deviennent des choses sérieuses, et si les choses sérieuses deviennent de plaisantes choses? Vivons, c'est le point essentiel d'abord, ensuite vivons bien portans, enfin vivons heureux si c'est possible.

— Mais vivons, mais soyons heureux sans faire le malheur de personne, docteur, sans faire rougir ma mère, sans coûter des larmes à Clotilde : tout cela est bien difficile, j'en ai peur.

— Bah! guérissez d'abord de votre maladie; ensuite, eh bien! j'essaierai de vous guérir de votre amour.

— Comment cela?

— Comme le docteur Sangrado, tout bonnement avec des saignées et de l'eau chaude.

— Mais je n'en veux pas guérir, moi, s'écria Maurice.

— Comme si cela dépendait de vous, dit le docteur; mais silence! voilà quelqu'un, sans doute Fernande!

— Non, dit Maurice, ce n'est point son pas.

C'était Mme de Neuilly suivie des deux jeunes gens.

Derrière eux, et comme ils venaient de prendre place, entrèrent à leur tour Mme de Barthèle, Fernande, Clotilde et M. de Montgiroux. Il se fit un mouvement de chaises et de fauteuils, et, au bout d'un instant, chacun se trouva assis.

Maurice, dans la disposition inquiète où se trouvait naturellement son esprit, avait vu entrer successivement toutes les personnes que nous venons de nommer, depuis Mme de Neuilly jusqu'à M. de Montgiroux, en cherchant successivement à lire sur leurs visages les sentimens divers qui les agitaient.

Soit préoccupation, soit réalité, l'expression de tous ces visages lui parut avoir changé depuis le moment du déjeuner. C'est que dans la journée il était pour chaque personne arrivé un événement important. Clotilde avait entendu l'histoire de Fernande et celle de Mme de Willefore : ces deux histoires avaient été pour elle un grand enseignement. Mme de Barthèle avait, malgré la dénégation de M. de Montgiroux, conçu le soupçon que le comte connaissait Fernande, et ce soupçon continuait de lui mordre secrètement le cœur. Fernande avait appris que Maurice, tout en portant le nom de M. de Barthèle, était le fils du comte de Montgiroux, et cette idée terrible qu'elle avait été la maîtresse du père et du fils s'agitait dans son ame. Enfin Mme de Neuilly avait appris que Fernande s'appelait Fernande tout court, et qu'il n'existait aucun M. Ducoudray. De plus elle avait deviné la jalousie de Mme de Barthèle et l'amour de M. de Montgiroux. Les deux jeunes gens seuls étaient encore à peu près ce que Maurice les avait laissés; mais que lui importait ce que pensaient les deux jeunes gens, qu'il regardait comme des amis dévoués?

Ce n'était donc pas sans raison que Maurice remarquait un changement notable dans les physionomies.

En effet, chacun des personnages offrait sur son visage la trace des émotions qui venaient d'agiter son esprit ou son cœur. Le comte ne pouvait maîtriser son inquiétude à l'endroit des soupçons mal calmés de la baronne. La baronne cherchait en vain à dissimuler sa jalousie, et soupirait en essayant de sourire. Clotilde, éclairée par Fernande sur les intentions de Fabien et sur l'état de son propre cœur, n'osait regarder personne. Fernande, pâle, inanimée et le regard fixe, semblait une victime amenée là pour subir un supplice inévitable. Enfin Mme de Neuilly, l'œil triomphant, les lèvres relevées par le mépris, les narines gonflées par le dédain, semblait comme un mauvais génie planer sur l'assemblée qu'elle dominait.

D'abord le moment de l'arrivée avait produit une diversion favorable; on s'était salué, groupé, placé en échangeant de part et d'autre ces politesses dialoguées d'avance qui sont la monnaie courante des salons; mais bientôt, chacun se retrouvant occupé de ses intérêts, le silence le plus solennel avait régné.

C'était pendant ce moment de silence que Maurice avait, avec inquiétude, porté son regard sur les personnes qui environnaient son lit. Le résultat de cette investigation fut tel, qu'il se pencha à l'oreille du docteur et murmura à voix basse :

— Oh! mon Dieu, docteur, que s'est-il donc passé?

Le docteur avait grande envie de le rassurer, mais il sentait lui-même que quelque chose de nouveau, d'inconnu et de menaçant planait dans l'air.

Les personnages étaient groupés ainsi : Fabien était près de Fernande, Léon près de Clotilde; Mme de Barthèle, qui avait résolu de ne pas laisser au comte un seul instant de relâche, l'avait fait asseoir à ses côtés; Mme de Neuilly seule était isolée, comme si l'on eût compris, par un effet instinctif, qu'elle était une exception dans la nature et dans la société; elle pouvait donc distiller son venin tranquillement et consciencieusement sans être dérangée dans cette opération de chimie intellectuelle.

— Voyez, se disait-elle à part soi avec ce sourire de haine qui avait non moins effrayé Maurice que les figures bouleversées des autres personnages, voyez si un de ceux qui sont là s'occupera de moi, daignera m'adresser un mot, aura même la volonté de me faire une politesse! M. Léon s'occupe de Clotilde; c'est pardonnable, nous sommes chez elle, et puis peut-être profite-t-il de l'abandon de son mari pour lui faire la cour. Tiens, ce ne serait pas maladroit, et il serait curieux que la petite cousine rendît la pareille à son mari. M. de Rieulle n'a de regard, d'attentions, de paroles que pour Mlle Fernande, une misérable fille entretenue. M. de Montgiroux fait semblant d'écouter ce que lui dit Mme de Barthèle, et essaie de lui répondre; mais ici cet empire si vanté sur lui-même lui échappe, et il est visiblement à toute autre chose. Moi seule, je suis isolée, délaissée, perdue.

Eh bien! comme d'un mot, si je voulais, tout changerait autour de moi, oui, d'un mot! murmurait la veuve en souriant de son sourire le plus venimeux; je n'aurais qu'à dire à Clotilde :

Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche, mais, vous le voyez, la jeunesse, la beauté, la richesse, sont insuffisantes pour fixer un mari; en revanche, elles assurent des amans.

A Fernande :

Vous avez enlevé le mari à la femme, vous vous êtes présentée ici sous un faux nom; vous attendez avec impatience que Maurice, qui vous couve des yeux, soit revenu à la santé pour reprendre avec lui une intrigue adultère.

A M. de Montgiroux :

Vous vous jouez de vos sermens en politique comme en amour. Blasé sur les plaisirs à demi permis, vous excitez vos appétits par le ragoût de l'inceste; mais votre fortune, toute colossale qu'elle est.

ne suffit pas pour vous donner sans partage un cœur banal, qui s'est fait du changement un besoin.

A Mme de Barthèle :

Cette créature que, contre toutes les règles sociales, vous avez appelée chez vous par faiblesse pour votre fils, profite de cette hospitalité que vous lui donnez en vous enlevant l'homme qui, pendant vingt-cinq ans, a fait de vous une pierre d'achoppement et de scandale.

A Maurice enfin, qui est là sans mot dire et qui nous regarde tous les uns après les autres d'un air stupide :

Vous vous croyez bien heureux, et vous ne vous doutez pas que votre père vous succède dans la maison, sinon dans le cœur de votre maîtresse, et que votre ami vous supplante près de votre femme.

Oui, si je voulais, je punirais tous ceux qui sont ici de cet isolement dans lequel ils me laissent, et je les verrais tous tremblans se traîner à mes pieds et me demander grace.

Eh bien! ajouta-t-elle en jetant les yeux sur la pendule, eh bien! c'est ce que je ferai si d'ici à cinq minutes quelqu'un n'est pas venu s'asseoir à côté de moi.

Comme on le voit, Maurice n'avait pas si grand tort de craindre.

Heureusement que pendant ce soliloque des conversations partielles agitaient les intérêts particuliers.

Léon de Vaux était, comme nous l'avons dit, près de Clotilde.

— Madame, lui dit-il à voix basse après un instant de silence, je suis heureux de me trouver près de vous pour prendre sur moi tout ce que cette journée a pu amener d'évènemens étranges et inattendus, et pour disculper en même temps mon ami Fabien. Si douloureuse que soit pour moi cette conviction, que j'ai pu encourir votre disgrace, je dois m'accuser en honnête homme; c'est moi qui, sur l'invitation de Mme de Barthèle, ai amené Fernande; Fabien ignorait tout.

— Monsieur, répondit Clotilde avec calme et dignité, vous êtes, je le sais, l'intime ami de M. de Rieulle, et votre langage me prouve en ce moment que vous partagez ses plus secrètes pensées. Évitez-moi donc l'embarras et épargnez-moi la nécessité de lui faire comprendre que son retour dans ma maison serait désormais une démarche inutile. La prudence et le bon goût lui eussent sans doute d'eux-mêmes conseillé de n'y plus reparaître. Mais, puisque vous me fournissez l'occasion de m'expliquer nettement à son sujet, veuillez lui dire que les écarts d'un mari n'autorisent jamais la femme à me-

connaître ses devoirs quand elle est de celles qui trouvent le bonheur dans la conscience. Vous remarquerez que je ne prononce pas même le mot de vertu, tant je crains d'exagérer quelque chose. Veuillez ajouter que ce n'est pas une crainte personnelle qui me fait vous dire ce que je vous dis, que j'ai pu l'entendre et le voir sans être alarmée, que je le pourrais encore sans danger aucun; mais il sera plus convenable à lui, plus respectueux pour moi, qu'il s'abstienne désormais de revenir ici; Maurice pourrait surprendre un de ses regards, une de ses paroles; je ne serais pas certaine moi-même de pouvoir cacher plus long-temps le dégoût que me causerait sa trahison envers un ami. Vous le savez, monsieur, on n'a pas besoin d'aimer sa femme pour en être jaloux. Je ne voudrais pour rien au monde être une cause de brouille entre M. de Barthèle et M. de Rieulle. Voilà donc pour M. Fabien. Quant à vous, monsieur, continua Clotilde, l'accusation que vous portez contre vous-même me laisse peu de choses à dire. Cependant j'ajouterai aux reproches que vous fait déjà votre conscience, que c'est une grande légèreté à vous de n'avoir pas réfléchi qu'il y avait quelque ridicule pour moi à me trouver en face de Mme Ducoudray, personne fort belle, fort distinguée, d'une éducation parfaite, d'une excellente famille, d'une conduite irréprochable, je me plais à le croire, mais enfin que mon mari a aimée et qu'il aime encore. La raison qui vous a guidé était excellente, mais ce n'est pas toujours la raison qui règle la manière dont on reçoit les gens, pour nous autres femmes, surtout, chez lesquelles les sensations vont toujours du cœur à l'esprit, pour nous qui n'avons presque jamais assez de force pour tout raisonner. Nos antipathies, nos préventions, nos préjugés sont quelquefois insurmontables, et vous vous trouvez dans toute cette affaire lié à un événement si triste, qu'il me serait, je le sens, impossible d'en perdre le souvenir. Daignez donc comprendre, monsieur, combien je serais désespérée que mon accueil se ressentît plus tard des circonstances dans lesquelles je me trouve, ce qui ne manquerait pas d'arriver, tant je me sens, je vous l'avoue, en fausse et mauvaise disposition.

Un sourire des plus gracieux accompagna ces dernières paroles, que Léon de Vaux écouta d'un air stupéfait; puis Clotilde se leva, et voyant à côté de Mme de Neuilly une place vide, quelque peu de sympathie qu'elle eût pour son acariâtre cousine, elle alla s'asseoir auprès d'elle.

Il était temps; la veuve, les yeux fixés sur l'aiguille de la pendule, ne calculait déjà plus par minutes, mais par secondes.

— Ah! chère Clotilde, s'écria-t-elle de cet air aigre-doux qui lui était habituel, que vous êtes donc une personne charmante, de vous apercevoir de mon isolement..... Je suis véritablement enchantée que vous veniez causer un instant avec moi; j'ai tant de choses à vous dire... Ah! depuis que je ne vous ai vue, ma pauvre chère, j'en ai appris de belles sur mon ancienne compagne de Saint-Denis. D'abord elle n'est pas mariée; ensuite sa conduite est plus que légère. Enfin elle est horriblement compromise.

— Ma cousine, interrompit Clotilde d'un ton sec, en supposant que tout cela fût vrai, croyez que, pendant tout le temps qu'elle est ici du moins, je me serais très volontiers contentée de l'ignorer.

— Vous n'ignorez pas au moins qu'elle a fait tourner la tête à votre mari?

— Je suis convaincue que Maurice va m'assurer le contraire, répondit Clotilde en se levant.

Et elle alla s'asseoir près du malade pour y chercher un refuge contre les autres et contre elle-même.

Pendant ce temps, la baronne, de son côté, causait à voix basse avec le comte.

— Comte, lui disait-elle, j'ai cru au premier abord, et avec ma confiance naturelle, à tout ce que vous m'avez dit à propos de Fernande.

Le comte tressaillit; puis se remettant aussitôt :

— Et vous avez bien fait, baronne, lui répondit-il, car je vous ai dit, je vous le jure, l'exacte vérité.

Le comte jurait facilement, comme on sait; il en était à son huitième serment.

— Ainsi, vous ne connaissiez pas Fernande?

— C'est-à-dire que je la connaissais de vue, comme on connaît une femme à la mode.

— Et vous êtes toujours libre?

— Qu'entendez-vous par là?

— Qu'aucun lien inconnu ne vous enchaîne et ne vous empêche de faire du reste de votre vie ce que vous voulez?

— Aucun; mes devoirs politiques exceptés.

— Vos devoirs politiques n'ont rien à faire avec ce que j'ai à vous demander. Je vous remercie donc de m'avoir rassurée sur tous ces points; nous achèverons cette conversation plus tard et dans un autre endroit.

Et la baronne à son tour se leva et alla s'asseoir près de Mme de Neuilly.

— Eh bien! ma bonne cousine, lui dit la veuve, qu'avez-vous donc? je ne vous ai jamais vue si pâle; est-ce que par hasard M. de Montgiroux vous aurait avoué...

— Quoi?

— Mais ce que tout le monde sait, mon Dieu! qu'il a une passion pour mon ancienne amie de pension Fernande, et qu'il est l'heureux successeur de Maurice.

— Je ne sais, dit froidement la baronne, si M. de Montgiroux aime ou n'aime pas votre ancienne amie de pension, Fernande; mais ce que je sais, c'est que je vous invite à assister à mon mariage avec lui, qui aura lieu dans quinze jours ou trois semaines.

— Quelle folie! s'écria la veuve.

— Ce n'est pas une folie, madame, dit la baronne avec dignité; c'est purement et simplement la réparation d'un scandale qui, je m'en suis malheureusement aperçue bien tard, durait déjà depuis trop long-temps.

Et, se levant avec un froid salut, elle alla rejoindre Clotilde et prendre place avec elle près du lit de Maurice.

En ce moment, cédant à un mouvement presque irréfléchi, Fernande quittait Fabien, avec lequel elle était en train de causer, et allait s'asseoir à son tour près de Mme de Neuilly.

— Ah! chère amie, dit la veuve, voici un mouvement dont je dois te savoir gré. Tu étais là près d'un jeune homme beau, élégant, et qui sans doute te disait des choses charmantes, et tu le quittes pour venir causer avec une pauvre isolée. En tout cas, tu fais bien, car, tu le sais, on est plus isolée au milieu d'un salon rempli de monde que dans le bosquet le plus solitaire, où quelqu'un peut nous écouter et nous entendre. Nous allons donc pouvoir en venir enfin aux confidences. Eh bien! voyons, que fait ton mari? Est-il jeune, est-il aimable, est-il riche, t'aime-t-il beaucoup?

Fernande la regarda d'un œil sévère. Toujours en garde contre les autres et souvent aussi contre elle-même, elle ne pouvait se méprendre à cette ironie vulgaire. Un tact trop fin l'avertissait ordinairement de toute intention hostile, et, dans les circonstances où elle se trouvait placée, ses pressentimens, joints à la connaissance approfondie qu'elle avait du caractère de la veuve, la mirent instinctivement en garde contre le danger. Mais obligée de baisser la voix et

de contraindre la véhémence de ses sentimens, il en résulta dans sa réponse une expression stridente qui fit tressaillir la veuve.

— Madame, dit Fernande, vous m'avez trouvée d'une réserve extrême envers vous, et ce respect que je vous ai rendu devrait désarmer votre justice. Ne soyez pas implacable pour une femme qui fut votre amie, et qui, avant que vous ne lui eussiez parlé, se reconnaissait déjà indigne de ce nom. Ne me forcez pas de me justifier hautement, car je ne le puis sans faire retomber le poids de mes fautes sur d'autres que sur moi. Plaignez-moi donc, madame, et ne m'accusez pas. La vertu perd son auréole lorsqu'elle cesse d'être pitoyable envers les cœurs qui souffrent. Soyez bonne et indulgente; c'est un beau rôle et une noble conduite. Je ne voudrais rien vous dire, madame, qui sentît l'aigreur de mes justes ressentimens. Les femmes qu'on n'attaque point n'ont pas de peine à se défendre. Malheureusement, cette vérité ne justifie nullement les femmes attaquées, et qui n'ont pas su remporter la victoire.

Alors la courtisane, soutenue par sa propre douleur, se leva, noble et digne comme une reine, alla se placer au piano, l'ouvrit, et préluda de sa main savante. C'était rappeler à tous que la réunion dans chambre de Maurice avait pour but de faire de la musique.

Pour elle seulement, la musique, c'était l'isolement, c'était la solitude, c'était enfin un moyen de mettre dans sa voix les larmes qui gonflaient ses paupières, les sanglots qui brisaient sa poitrine. On fit silence, car il y avait quelque chose de si profond et de si vibrant dans le prélude, que chacun comprenait que le chant allait être quelque chose de souverainement beau.

Ce prélude annonçait la romance du *Saule*, ce chef-d'œuvre de douleur que l'on est si étonné de trouver grave, simple et sévère, au milieu des brillantes fioritures de la musique rossinienne, et qui dut, lorsqu'elle parut, laisser deviner dans un prochain avenir *Moïse* et *Guillaume Tell*.

Soit que l'état fébrile dans lequel elle se trouvait ajoutât encore à l'expression ordinaire de sa voix, soit que Fernande eût réuni toutes les ressources de sa puissante organisation musicale afin de produire une profonde impression sur Maurice et de le préparer à la scène qui devait nécessairement avoir lieu entre eux, jamais, du moins pour les personnes présentes, et qui, on se le rappelle, étaient en proie chacune à quelque passion ou à quelque sentiment, la voix humaine n'était arrivée à ce degré d'éclat et de magie. Chacun écoutait, haletant, sans souffle, sans voix, sans mouvement, cette vibrante mé-

lodie qui se répandait dans l'air, et qui, semblable à un parfum, enveloppait les auditeurs, pénétrait en eux, et courait dans leurs veines en frissons étranges et inconnus. Ce chant, déjà si grand et si triste par lui-même, acquérait dans la bouche de Fernande quelque chose de désolé et de prophétique qui terrassa les plus railleuses organisations et les plus sceptiques résistances; de sorte qu'au troisième couplet Maurice, Clotilde, Mme de Barthèle, le comte de Montgiroux, les deux jeunes gens et la veuve elle-même, pareils à ces titans qui avaient essayé de lutter contre Jupiter, se courbaient foudroyés sous la puissance de l'art et du génie.

IV.

La pendule sonna onze heures.

Ce bruit étranger, en se mêlant à l'harmonie qui semblait tenir toutes ces ames enchaînées à la voix de Fernande, rompit le charme; c'était la voix de la terre, c'était le cri du temps.

Mme de Neuilly fut la première à secouer la chaîne invisible qui liait l'auditoire. Son ame était mal à l'aise dans cette région surhumaine, il fallait à son esprit, pour qu'il jouît de toute sa puissance, la solidité des choses positives, comme il fallait à Antée le sol pour y retrouver les forces qu'Hercule lui faisait perdre en l'enlevant dans ses bras; d'ailleurs, Mme de Neuilly était impatiente de se relever vis-à-vis d'elle-même de l'espèce d'ascendant moral que la courtisane avait exercé sur son esprit; pour la première fois, la riposte lui avait fait faute, et elle était restée sans réponse devant une femme. Qu'était donc devenue son acrimonie habituelle? La dignité froide de Fernande l'avait-elle paralysée? Cette idée humiliait sa vanité; à tout prix, il fallait qu'elle réparât cet échec, qu'elle rentrât dans son caractère, qu'elle reprît confiance en elle-même, qu'elle méditât quelque bonne noirceur, pour bien se convaincre qu'elle n'avait rien perdu de ses excellentes habitudes; mais elle sentait qu'avant toutes choses, l'air et l'espace lui devenaient indispensables pour qu'elle pût se dégager entièrement de la terrible influence que les bonnes façons, l'élégance parfaite et le ton supérieur de Fernande avaient conquise sur elle; aussi songea-t-elle à partir.

Or, les retraites de Mme de Neuilly étaient comme celles des Parthes, et jamais l'aristocratique personne n'était si dangereuse qu'au moment où elle se retirait.

— Onze heures! s'écria-t-elle, oh! mon Dieu, chère baronne, comme le temps passe chez vous! et quand je pense que l'aiguille a fait le tour du cadran depuis que je suis ici! Cependant il faut du repos à notre malade, n'est-ce pas, docteur Gaston?

Le docteur salua en signe d'assentiment.

— Je vous laisse donc, mon cher Maurice, continua la veuve, et je vous laisse en emportant pour vous l'espoir d'une prompte guérison. Au revoir, mes chères cousines; à bientôt, monsieur de Montgiroux; je verrai demain la moitié de la chambre haute chez la duchesse de N..., et je vous excuserai près de vos illustres collègues à propos de la réunion préparatoire que vous savez. Maurice, mon très cher cousin, il n'est en vérité pas un homme qui ne voulût être à votre place, ne fût-ce que pour être soigné comme vous l'êtes. Le fait est que c'est un plaisir d'être malade lorsqu'on est l'objet de tant de soins inspirés par des sentimens à la fois si dévoués, si généreux et si désintéressés. Madame Ducoudray reste à Fontenay, je présume, puisque sa voiture est partie; moi, j'ai gardé la mienne, une triste voiture de louage; si cependant, telle qu'elle est, messieurs de Rieulle et de Vaux ne dédaignent pas d'y prendre place, je serais charmée de voyager sous leur sauvegarde, non pas que je craigne les aventures, Dieu merci, mais le hasard est si étrange, et m'a donné aujourd'hui de si singulières leçons; qui sait, on n'aurait qu'à me prendre dans l'obscurité pour Mme Ducoudray, et m'enlever de confiance, c'est ce qu'il faut éviter dans l'intérêt de tout le monde.

— Pour moi, madame, dit Fabien, je suis véritablement désespéré de n'avoir point l'honneur de votre compagnie; mais je suis venu dans mon tilbury, et j'ai un cheval si ombrageux, qu'il briserait tout s'il ne reconnaissait pas dans la main de son conducteur la main du maître; mais, ajouta-t-il en souriant, voici mon ami Léon de Vaux, qui était venu avec Mme Ducoudray, et qui sera enchanté de s'en retourner avec vous.

Léon, pris dans le piége, ne put reculer; il lança un coup d'œil féroce à Fabien, et offrit galamment le bras à Mme de Neuilly, qui attendit un instant que Mme de Barthèle et Clotilde vinssent l'embrasser; voyant bientôt que les deux femmes se contentaient d'une froide révérence, elle leur répondit par un salut pareil. Quant à Fernande, elle se contenta de se soulever devant le piano, et s'inclina avec plus de froideur encore que les deux hôtesses.

A peine Mme de Neuilly fut-elle sortie, accompagnée des deux jeunes gens, que l'on ressentit de part et d'autre un embarras ex-

trême. Tant que les étrangers, les importuns et les méchans avaient été là, chacun avait senti la nécessité de veiller sur soi et de se défendre, et le sentiment de sa propre conservation avait tenu tout le monde en haleine; les deux jeunes gens et la veuve éloignés, on restait pour ainsi dire en famille, et le besoin de se ménager les uns les autres disparaissait, laissant chacun dans un malaise réel. La pauvre Fernande surtout, abandonnée de son orgueil que Mme de Neuilly semblait avoir emporté avec elle, était prête à perdre contenance à l'idée qu'elle se trouvait seule dans cette maison, dont toutes les convenances sociales lui muraient la porte; elle fut saisie d'une irrésistible émotion. Pourquoi avait-on renvoyé sa voiture? Dans quel but la forçait-on de demeurer désormais? Qu'espérait-on d'elle encore, et que pouvait-elle faire pour Maurice, après le secret de paternité qu'elle avait surpris entre M. de Montgiroux et lui? et comment, de son côté enfin, le comte pouvait-il supporter son regard? Mais ces questions, qui passèrent rapidement dans son esprit, restèrent sans réponse devant un de ces mouvemens de l'ame qui précèdent les actions courageuses, les résolutions fermes et instantanées. Sans doute tout était encore vague et confus dans sa pensée; cependant une lumière venait d'y poindre, et elle était décidée à marcher à la lueur de cette lumière.

— Madame, dit-elle à demi-voix à la baronne, je vous ai donné, je l'espère, une grande preuve d'abnégation, j'ai consenti à tout ce que vous avez désiré de moi dans le cours de cette terrible journée; qu'exigez-vous encore avant que je me retire? je suis toute prête à le faire.

Cette demande, tombant chez la douairière au milieu d'une disposition d'esprit analogue à celle qui dominait la situation générale, l'embarrassa fort. Mme de Barthèle n'était plus soutenue dans ses rapports avec Fernande par la crainte de perdre son fils, qui était visiblement entré en convalescence; d'un autre côté, l'idée que la courtisane lui avait déjà enlevé, ou était sur le point de lui enlever le comte, murmurait des paroles d'égoïsme au fond de son ame; elle se repentait de ce premier mouvement de confiance qui lui avait fait renvoyer la voiture de Mme Ducoudray, et, hors du danger, peut-être allait-elle céder à cette ingratitude si naturelle aux gens du monde envers ceux qu'ils regardent comme leurs inférieurs, et qu'ils croient, par conséquent, trop heureux de leur avoir rendu un service; peut-être allait-elle proposer brutalement à Mme Ducoudray de la faire reconduire à Paris dans sa propre voiture, lorsque Clotilde,

qui vit l'hésitation de sa belle-mère et jugea la situation d'un coup d'œil, cédant aux instincts généreux de la jeunesse, s'empressa de s'emparer de Fernande.

— C'est à moi, madame la baronne, dit-elle, de faire maintenant à *notre amie* les honneurs de l'hospitalité.

Puis se retournant vers son mari :

— Maurice, dit-elle, nous allons vous laisser; il est onze heures passées, et il ne faut pas trop présumer de vos forces. Soyez calme, et songez que tout le monde ici fait, non-seulement des vœux pour votre santé, mais encore pour votre bonheur.

Le silence dans certaines situations devient plus éloquent qu'aucune parole qu'on puisse dire. Un doux regard et un faible soupir furent la seule réponse du malade, et cette réponse fut comprise tout à la fois de Clotilde et de Fernande.

Le pair de France seul était resté comme cloué sur son fauteuil, en proie qu'il semblait être à des réflexions profondes et au combat de résolutions contradictoires.

— Monsieur de Montgiroux, dit Mme de Barthèle, n'êtes-vous pas aussi d'avis qu'il est temps de se retirer, et de laisser Maurice commencer sa nuit? Il doit, comme chacun de nous et plus que chacun de nous, avoir besoin de repos après une journée si agitée et si fatigante.

Le comte, tiré de sa somnolence fiévreuse, se leva, murmura quelques paroles qui semblaient la confirmation de la pensée émise par la baronne; et docile comme un enfant coupable, il sortit après avoir serré la main de Maurice et salué la baronne, Clotilde et Fernande.

Maurice exigea qu'on le laissât seul, affirmant qu'il n'avait pas de garde plus fidèle à espérer que sa propre pensée avec laquelle il avait grand besoin de se retrouver à son tour, et que son valet de chambre, qui resterait dans la chambre à côté, et à portée du bruit de sa voix ou de sa sonnette, lui suffirait parfaitement. Le docteur interrogé n'eut pas de volonté à cet égard, il répondit qu'il fallait laisser le malade faire comme il l'entendrait, et ne le contrarier que pour les choses nécessaires; si bien que la mère, rassurée, n'insista point pour qu'il en fût autrement. Elle embrassa tendrement Maurice, tandis que Clotilde saluait son mari d'un dernier regard et sortait pour conduire Fernande à son appartement; et bientôt dans cette demeure redevenue calme, en apparence du moins, au sein de la nuit silencieuse, le drame du cœur n'eut plus que des monologues.

Dans la lutte incessante des passions que fait naître l'égoïsme inhérent à la nature humaine, et qui, filles religieuses, l'alimentent à leur tour, la plus vivace entre toutes devait travailler intérieurement les cinq personnes qui habitaient encore le château de Fontenay, et surtout lorsqu'elles purent descendre en elles-mêmes dans la solitude et l'isolement, libres de toute obsession étrangère. Alors la jalousie, ou, réduisons le mot poétique à sa juste expression matérielle, alors l'amour de la propriété déploya ses ailes dans les espaces de la pensée pour les replier ensuite avec précaution autour du nid où se couvent les plus chères espérances, où se concentrent, pour chacun, les biens qu'il regarde comme les plus précieux, où l'avare pond son or, où l'ambitieux réchauffe l'œuf sans germe des grandeurs, où l'amant renoue la chaîne brisée de sa constance; car depuis le jour où, pour la première fois, l'homme, dans le but de satisfaire ses appétits, étendit la main vers une proie, et s'assimila ce qu'il pouvait saisir, acquérir et conserver devinrent les deux principes corrélatifs de son existence.—Nos cinq personnages, retirés chez eux ou isolés par le départ des autres, agitaient donc dans la cellule de leur conscience respective la question individuelle, l'envisageant chacun à son point de vue particulier.

Le comte de Montgiroux, en sa qualité d'homme d'état, de législateur, de juge, d'amant et de vieillard, devait tenir à son droit de propriété comme à la plus importante des prérogatives que donnent le rang, la fortune et la position sociale, et s'y cramponner par conséquent avec toute l'énergie d'une volonté qui brille de sa dernière lueur. Or, Fernande était maintenant pour lui la chose la plus précieuse, la chose qui lui tenait le plus au cœur, et surtout depuis qu'il la voyait ainsi convoitée et attaquée de tous les côtés. Aussi, pour la conserver, était-il prêt aux plus grands sacrifices.

Il y avait deux moyens, selon le comte, de conserver Fernande.

Le premier, celui qui naturellement devait se présenter à un esprit faible et habitué à la soumission, était la ruse. M[me] de Barthèle lui avait le soir même, et dans son tête-à-tête au milieu du monde, glissé quelques mots de la nécessité de l'union qu'elle avait résolue; et le comte, qui l'avait d'abord mentalement repoussée de toutes les forces de son esprit, s'y était peu à peu habitué en pensant que c'était un moyen de continuer avec Fernande la vie de mystère qui lui promettait le bonheur. Il ferait à M[me] de Barthèle la concession de devenir son mari, elle lui ferait celle de lui laisser sa maîtresse.

M. de Montgiroux avait l'habitude des grandes transactions politiques et sociales.

Malheureusement, en adoptant cette ingénieuse combinaison, le bonheur du pair de France reposait toujours sur ce point douteux, l'adhésion de Fernande. Or, il connaissait assez Fernande pour croire qu'elle se prêterait difficilement à cet arrangement, quelque logique et convenable qu'il fût.

L'autre moyen était une de ces ressources qu'on repousse d'abord comme insensées, puis qui se représentent après avoir grandi dans l'éloignement où on les a repoussées, et qui bientôt reviennent grandissant toujours, jusqu'à ce qu'elles vous enveloppent d'une obsession éternelle, perdant chaque fois un peu de la terreur qu'elles vous inspiraient; enfin, après une lutte triomphante, elles vous apparaissent comme une chose redevenue naturelle de monstrueuse qu'elle était auparavant, pareilles à ces masses informes que l'ourse met au jour et dont, à force de les lécher, la mère obstinée parvient à faire des oursons.

M. de Montgiroux avait si bien tourné et retourné ce projet informe et monstrueux dans sa pensée, qu'il avait fini par en faire une chose qui lui paraissait très arrangeable; maintenant le projet n'était autre que d'épouser Fernande.

— Il y a un fait positif, se disait-il en lui-même, c'est que je ne puis plus être heureux maintenant sans la possession de cette charmante femme, qui est devenue nécessaire à ma vie. Or, j'apaiserai plus facilement Mme de Barthèle que je ne parviendrai à fixer Fernande. Si je dois me marier pour faire un acte de raison ou de folie, que ce soit au moins dans l'intérêt de mon bonheur et pour embellir mes dernières années. Fernande est une fille de bonne maison, d'un noble caractère, d'un esprit cultivé, qui sentira la grandeur du sacrifice que je fais pour elle. Devenue ma femme, elle se croira obligée, pour racheter ses fautes passées, de se conduire d'une manière irréprochable. Alors je ne craindrai plus de rivaux, si jeunes et si séduisans qu'ils soient; Maurice surtout devra respecter la femme de son oncle, que dis-je? la femme de son père. Mme de Barthèle, une fois calmée, comprendra et fera comprendre à tous que j'agis ainsi dans l'unique but de rendre Maurice à Clotilde, et pour briser en lui les dernières espérances d'un fol et coupable amour. Fernande, dira-t-on, avait résisté; cela même fera bien dans le monde, que Fernande ait résisté à Maurice. Cette résistance avait produit un désespoir profond, un désespoir qui pouvait mener Maurice au tombeau. Ces considéra-

tions m'auront déterminé, j'aurai même tout l'honneur d'un grand dévouement. M[me] de Barthèle elle-même donnera au monde ce bel exemple d'amour maternel et de respect humain. Notre conduite sera interprétée dans le sens le plus convenable si nous savons choisir un de ces momens où la société est bien disposée. Enfin, cette aventure romanesque sera d'autant plus touchante, qu'elle contiendra plus d'invraisemblances. Je connais le monde, il croit tout ce qu'on veut lui faire croire, pourvu que les choses soient incroyables; c'est le meilleur parti, le parti auquel je dois m'arrêter, le parti qui concilie tout, et par conséquent le parti le plus sage. Je m'y arrête donc décidément. Ma vie publique appartient au pays, et Dieu merci! pendant les quarante années que je lui ai données, j'ai fait assez de sacrifices à la patrie; mais ma vie privée est à moi seul, et je puis la diriger comme bon me semble. D'ailleurs, quand je serai heureux, que m'importe ce qu'on dira? et puis, combien de temps dira-t-on quelque chose? Mon mariage fera bruit huit jours avant, huit jours après sa célébration; on en parlera beaucoup pendant six semaines, on s'en occupera encore pendant un mois, par hasard, et quand la conversation tombera là-dessus. J'irai aux eaux avec Fernande; elle y sera charmante et séduira tout le monde. Je parlerai de mes projets de réception pour l'hiver, une fois par semaine, tantôt un bal, tantôt une soirée musicale. Je suis riche, j'aurai chez moi les plus jolies femmes et les meilleurs chanteurs de Paris : au bout de trois mois on se disputera mes invitations, et au moins, de cette façon, j'aurai une maison, un ménage, un foyer domestique, bonheur dont j'ai été constamment privé, moi qui étais né pour les vertus intérieures et la vie intime. Ainsi c'est décidé, je profite des émotions de la journée, qui ont dû mettre ma belle Fernande en disposition de m'entendre. Je connais tous les passages de la maison, un corridor seulement nous sépare; bientôt chacun dormira, et moi je profiterai du sommeil de tout le monde pour lui porter cette bonne nouvelle.

Nous devons ajouter, à l'honneur du pair de France, qu'il ne lui vint pas même à l'idée que Fernande pût refuser une offre aussi honorable et surtout aussi avantageuse que celle qu'il se proposait de lui faire. Dans son impatience, il parcourait la chambre en tous sens, prêtant de temps en temps l'oreille pour écouter, et guettant le moment où il pourrait sans imprudence faire sa visite nocturne.

M[me] de Barthèle, de son côté, méditait sous l'influence de sentimens pareils. Il y avait de plus en jeu chez elle la vanité féminine, ce mobile si puissant qu'il conserve à la vieillesse elle-même toute

la chaleur et toute l'activité du jeune âge, et qu'il entretient les illusions du cœur à ce point de rendre ridicule chez les uns ce qu'on plaint ou ce qu'on admire chez les autres. D'ailleurs la baronne, ainsi que nous l'avons dit, avait été d'une constance parfaite dans son infidélité; elle avait trahi le mari toute sa vie, c'est vrai, mais jamais l'amant. La confiance naturelle qu'elle avait en elle-même s'augmentait encore de ce respect gardé à la foi jurée, de telle sorte que, soutenue par ses travers dans l'espoir de conserver et par ses qualités dans la crainte de perdre, elle ne doutait pas de son pouvoir, surtout lorsqu'il s'agissait d'imposer sa volonté au comte de Montgiroux, qui jusqu'à ce moment au reste n'avait jamais essayé que timidement de s'y soustraire.

Aussi la lueur qu'avait fait naître dans son ame la préoccupation du pair de France depuis le moment où Mme Ducoudray était arrivée, lueur qu'avait changée en lumière éclatante l'apostrophe maligne de Mme de Neuilly, mettait-elle la baronne dans un état d'exaspération facile à concevoir pour quiconque connaissait ce caractère primesautier, tout plein de mouvemens irréfléchis et d'emportemens mal calculés.

— Ah! l'ingrat, disait-elle, qui eût jamais cru cela de lui? ou plutôt c'est une révélation qui me prouve que mon aveuglement a été bien long et bien stupide. Oser s'occuper d'une autre femme, oser se montrer avec elle en public; car d'après tout ce qu'a dit M. Léon de Vaux, d'après tout ce que je me rappelle maintenant de demi-mots échappés à M. Fabien, il s'est montré avec elle en public, et surtout le vendredi, dans sa loge à l'Opéra. C'est donc cela qu'il avait toujours réunion le vendredi soir, et qu'aujourd'hui même.... Eh bien! mais c'est cela, il voulait absolument retourner à Paris, il en avait fait une condition de son séjour ici. Puis quand elle est arrivée, quand il a su qu'elle restait, il n'a plus parlé de départ. Ainsi Mme de Neuilly ne se trompait pas, ainsi elle sait tout; elle sait que je suis sacrifiée à cette femme, et elle va tout dire. Raison de plus pour que je tienne à mon projet. Notre mariage donnera un démenti solennel à tous les commérages faits ou à faire. Mais comprend-on quelque chose à cela? cette femme qui refuse Maurice, jeune, beau, riche, élégant, pour donner la préférence à un homme de soixante ans! Allons donc, c'est impossible. Impossible, non, si cette femme est ambitieuse. Par exemple, qui dit qu'elle ne voulait pas pour amant un homme dont l'avenir fût libre?

qui dit que M. de Montgiroux, riche, titré, possédant une grande position sociale, n'est pas le but qu'elle s'est proposé pour clore sa vie de plaisirs et de fantaisies? Car enfin cette Mme Ducoudray, cette Fernande, cette Mlle de Mormant, c'est une courtisane; elle l'a dit elle-même. Ah ça, mais il faut que ces messieurs aient été bien hardis d'amener une pareille femme chez moi, et moi bien bonne de l'avoir reçue; car, enfin, je le répète, c'est.... Avec cela que la sirène est d'autant plus redoutable qu'elle a de l'esprit, des manières distinguées, une éducation parfaite, qu'elle est charmante enfin, il faut bien que je me l'avoue à moi-même. Le péril est grand, je le sais, mais plus il est grand, plus il est de mon devoir de lutter, de conserver à Maurice la fortune de son oncle. Que dis-je, de son oncle? de son père. D'ailleurs je me dois à moi-même de ne pas laisser une autre femme porter le nom qui m'est dû. Il ne sera pas dit que je n'ai point inspiré au comte un amour éternel et exclusif. Je suis jalouse par convenance, bien entendu. Il ne pourra se refuser à me donner cette preuve de tendresse quand je le pousserai à bout. Quelle raison alléguerait-il? quel reproche a-t-il à me faire? Non, il m'épousera, et cela le plus promptement possible. Je ne veux pas même qu'il tarde d'un jour à s'y disposer, et la nuit ne se passera pas sans que j'aie son engagement. Il est onze heures et demie, tout le monde sera bientôt endormi dans la maison, sa chambre est voisine de la mienne, j'irai le trouver.

La chose était d'autant plus facile à exécuter que sa toilette du soir était faite, qu'elle avait renvoyé ses femmes de chambre, qu'elle était seule dans son appartement, et que, bien qu'elle ne fût plus d'âge à expliquer une action aussi simple que celle de sortir de sa chambre, elle pouvait, si elle était rencontrée, alléguer le prétexte naturel de vouloir prendre une fois encore des nouvelles du malade avant de se mettre au lit. Mme de Barthèle persista donc dans son projet, et attendit avec une impatience de jeune fille le moment de le mettre à exécution.

Clotilde n'était pas moins agitée que ne l'étaient M. de Montgiroux et Mme de Barthèle. Depuis le matin, bien des choses lui avaient été révélées, et bien des sentimens inconnus jusque-là s'étaient éveillés dans son ame. Cette légère couche de glace qui couvrait son cœur s'était fondue à la flamme de la jalousie, et il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût prête maintenant à renoncer à son droit social d'épouse. L'illusion d'un amour coupable avait disparu; l'influence

des impressions secrètement favorables à un autre homme, qui un instant avait failli égarer son cœur et fausser son jugement, s'était évanouie. Avertie au moment du danger, elle avait pu s'armer à temps contre une émotion encore vague. Elle s'était senti la force de lutter contre elle-même, elle l'avait fait; elle avait remporté la victoire, et maintenant, rattachée à ses devoirs, bien affermie dans la résolution de n'y pas manquer, elle comprenait la jalousie, elle en recevait la première atteinte, et le sentiment qu'elle retrouvait dans son cœur à la place de celui qu'avec l'aide de Fernande elle en avait arraché, n'était plus cette affection ingénue et fraternelle que Maurice lui avait inspirée autrefois : c'était un sentiment tout nouveau, presque inconnu encore; et bientôt ce sentiment menaça de s'emparer de toute son ame.

Clotilde avait transporté dans sa jeunesse les habitudes de son enfance; la femme avait presque entièrement gardé la virginale chasteté de la jeune fille, et jamais elle ne s'endormait sans faire à vingt ans la même prière qu'elle faisait à quatre ans; mais pour la première fois, en s'agenouillant, la jeune femme se sentit troublée dans l'accomplissement de cet acte pieux. Le souvenir des évènemens de la journée se présentait seul à son esprit et empêchait le recueillement de la pensée; l'élan de l'ame ne parvenait pas à s'élever au-dessus des sentimens qui s'étaient tout entiers emparés d'elle. Les images de Fernande et de Maurice passaient et repassaient sous ses yeux enlacées, souriantes, enivrées de voluptés. L'amour commençait à se révéler à elle, vif, ardent, jaloux, l'entraînant vers un mari qu'elle eût pleuré la veille avec chagrin, mais non avec désespoir, et dont en ce moment l'indifférence probable dans l'avenir qui leur était encore réservé à tous deux devenait l'idée et même la menace d'un supplice insupportable.

— Mon Dieu! s'écriait-elle, toujours à genoux et se renversant en arrière, les yeux et les mains au ciel, et avec une épouvante involontaire dans le cœur, mon Dieu! ayez pitié de moi; mon Dieu! rendez-moi la paix de mon ame. Je vous ai demandé la conservation des jours de mon mari, et maintenant que vous me l'avez accordée, dites-moi, mon Dieu! est-ce donc moi qui dois mourir? L'union bénie en votre nom, consacrée par votre ministre, jurée aux pieds de vos autels, sera-t-elle une source de larmes? C'est Maurice que je dois aimer, me dit votre loi sainte, et c'est une femme étrangère qui possède son cœur, qui dispose à son gré de son existence, qui lui ouvre la tombe et la referme d'un mot, par la magie de son

regard, par le charme de sa présence. Oh! cette puissance que vous lui avez donnée, à elle pour qui Maurice n'est rien, donnez-la-moi, mon Dieu! à moi, pour qui Maurice est tout; car maintenant, je le sens, j'ai besoin d'amour. Mes facultés s'ouvrent à des sensations nouvelles; votre sainte loi et les lois humaines ne seront pas transgressées, mais sauvez-moi de ce tourment affreux que je ressens pour la première fois, la jalousie, la haine peut-être. Et pourtant je serais bien injuste de haïr cette femme; elle m'a sauvée, elle, ma rivale! Les bons sentimens que j'ai à cette heure dans l'ame, la chaste ardeur dont je suis soutenue, c'est elle qui les a allumés en moi au récit de ses malheurs. J'ai pleuré de ses souffrances, j'ai frémi en voyant que les miennes pouvaient être pires encore. Au lieu de la haïr, ne vaut-il pas mieux que je me fie à elle, que je mette mon avenir entre ses mains? Eh bien! oui, j'irai lui demander à genoux de me rendre le cœur de Maurice; elle m'a conseillé de rester pure, elle me rendra le bonheur avec la pureté qu'elle m'a gardée. Oui, mon Dieu! oui, j'irai; j'en aurai la force. C'est à moi, à mon tour, de lui ouvrir mon cœur comme elle m'a ouvert le sien. Il ne s'agit point de dormir; le sommeil n'habite pas avec les larmes. Eh bien! quand ceux qui n'ont aucun motif de veiller dormiront, j'irai lui parler, moi.

Cette prière prononcée avec tout l'élan d'une foi vive et pure, Clotilde se releva avec la ferme résolution d'aller trouver Fernande aussitôt que tout bruit aurait cessé dans le château. Pendant ce temps, voyons ce que faisait la courtisane.

Quand Fernande fut seule dans la chambre qu'on lui avait destinée, et qu'elle n'eut plus devant elle que la femme qui la devait servir, elle respira plus librement.

— Mademoiselle, dit-elle, je ne me coucherai point encore; je n'ai aucune envie de dormir; j'aperçois des livres, je lirai. Vous pouvez donc vous retirer, car j'ai l'habitude de me déshabiller seule.

— Si madame le veut, répondit la femme de chambre, j'attendrai qu'elle soit prête dans le cabinet de toilette attenant à cet appartement.

— Non, merci, c'est inutile; je ne veux point vous priver du sommeil dont vous devez avoir besoin; je vous remercie, mais, je vous le répète, je puis me passer de vos soins. Seulement, informez-vous près des gens de la maison si par hasard mon valet de chambre serait resté.

— Oui, madame; le cocher seul est parti avec la voiture, sur l'ordre

que lui a transmis de votre part Mme de Neuilly, mais le valet de chambre est resté; il doit même demeurer à l'office jusqu'à ce que madame lui fasse dire qu'elle n'a plus besoin de lui ce soir.

— Veuillez me l'envoyer, je vous prie, mademoiselle; j'ai des ordres à lui donner.

La femme de chambre sortit; Fernande s'appuya à la cheminée et attendit.

Un instant après, le valet de chambre entra.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-il, est-ce que madame est indisposée?

— Pourquoi cela, Germain?

— C'est que madame est bien pâle.

Fernande se regarda dans la glace, et en effet seulement alors elle s'aperçut de l'altération de ses traits Ses muscles, tendus toute la journée pour lui composer une physionomie, s'étaient relâchés enfin, et son visage portait la trace d'un profond abattement.

— Non, ce n'est rien, dit-elle en souriant; merci, un peu de fatigue, voilà tout. Écoutez-moi : ce que j'exige de vous dans ce moment-ci est d'une grande importance pour moi; je vous demande à la fois du zèle et de la discrétion.

Elle entr'ouvrit les rideaux de la fenêtre, jeta un regard sur la campagne, et poursuivit :

— La nuit est claire, le village est à deux pas; trouvez le moyen de sortir de la maison et d'y rentrer sans déranger personne. Vous donnerez deux louis au valet qui vous aidera dans cette circonstance. Vous irez à Fontenay, vous louerez une voiture, quelle qu'elle soit et à quelque prix que ce soit; elle devra m'attendre au bout de l'avenue. Il n'y a rien là d'impossible, n'est-ce pas?

— Non sans doute, et madame sera promptement satisfaite; mais que ferai-je ensuite?

— Vous resterez en bas, dans l'antichambre, et vous m'attendrez. Il est bien entendu qu'à mon tour je pourrai sortir du château quand bon me semblera.

— Rien de plus facile, madame.

Le valet fit quelques pas pour s'éloigner, Fernande le retint.

— Pour expliquer mon départ, dit-elle, car vous ne pouvez rien entreprendre sans le secours d'un homme de la maison, vous direz que je ne suis pas bien portante, et que je pars sans bruit, ne voulant pas donner ici le moindre trouble.

— C'est à merveille, madame.

Restée seule, Fernande put alors à son tour réfléchir en toute liberté, et s'abandoner à l'élan de sa douleur, qu'elle contenait depuis si long-temps. Les émotions diverses qui s'étaient tour à tour emparées d'elle depuis le matin, et qu'elle avait combattues et vaincues tour à tour, se retrouvèrent alors vivantes dans son cœur, avec toute leur force primitive et avec toute l'âcreté des mouvemens qui les y avaient fait naître. On eût dit que les espérances qui l'avaient bercée un instant, lorsque, descendue au jardin, elle s'apprêtait à aller joindre M. de Montgiroux au rendez-vous qu'il lui avait donné, lui infligeaient un juste châtiment. Le secret terrible qui s'était tout à coup dressé devant elle comme un obstacle insurmontable au moment où elle venait de concevoir la coupable pensée de prolonger un bonheur mystérieux, ouvrait sous ses pas un abîme plus effrayant que jamais. Placée entre le comte et Maurice, il ne lui était plus possible de voir l'un et de sourire à l'autre sans qu'une pensée d'inceste glaçât au fond de sa conscience le germe de toute tendre émotion. Elle avait méconnu un instant le sentiment qui la soutenait forte et fière dans la vie, et maintenant il lui fallait, par un sacrifice suprême et irrévocable, racheter ce mouvement.

— Non, non, murmurait-elle avec ce sourire triste des cœurs endoloris, non, je n'atteindrai pas à ce degré d'infamie; non, je ne m'exposerai pas davantage dans la lutte des passions. Ce jour, dans lequel se sont réunis pour moi tant de terribles enseignemens, a marqué mes derniers pas dans cette existence exceptionnelle, dont je n'ai jamais rougi comme à cette heure. Je ne puis maintenant aller plus loin que pour faillir davantage. Il ne faut pas exposer ce qui en moi est resté pur du contact de tout vice. Je veux expier les scandales que j'ai donnés au monde. Après avoir perdu le corps, je veux sauver l'ame.

En ce moment la porte s'ouvrit doucement, et le valet de chambre de confiance de Maurice, qui cent fois avait été messager de leurs anciennes paroles d'amour, entra, une lettre à la main.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Je revenais à la vie par vous, mais aussi pour vous, Fernande. N'éprouvez-vous donc pas, comme moi, le besoin de nous retrouver ensemble un moment, un seul, pour nous ranimer tous deux par l'espérance de l'avenir? Venez donc au chevet du lit du malade pour achever l'œuvre de sa guérison. Je vous avais juré cent fois que mon amour ne finirait qu'avec ma vie; je veux qu'une fois vous soyez

convaincue que ma vie ne peut se prolonger que par mon amour. Venez donc; tout le monde dort à cette heure. Dans la maison, moi seul je veille, je souffre et j'attends.

« MAURICE. »

— Dites à M. de Barthèle, répondit Fernande, que dans dix minutes je serai auprès de lui.

Mais quand le valet eut quitté la chambre pour porter cette réponse à son maître, l'émotion de Fernande fut si vive, qu'elle tomba sur un fauteuil comme anéantie.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite prochainement.*)

VOYAGEURS MODERNES.

M. KOHL. — VOYAGE EN IRLANDE.[1]

M. G. de Beaumont a, dans un livre remarquable, dépeint en termes assez explicites la nature de l'Irlande, son esprit national, ses traditions poétiques et le joug affreux auquel l'Angleterre a peu à peu soumis, par la ruse et l'oppression, cette terre si belle et si noble, ce religieux foyer des missions évangéliques du moyen-âge, cette romantique région de fées et de génies, cette île d'émeraude des poètes. Aujourd'hui, ce nous semble, il reste peu de choses vraiment neuves à dire sur cette vaste et douloureuse question d'Irlande, qui depuis deux siècles agite comme un appât funeste la cruelle ambition de l'Angleterre, et qui maintenant la tourmente comme une punition du ciel.

Cependant cette puissante impulsion qui vient d'être donnée à l'Irlande, ces *meetings* qui réunissent comme les vagues d'une mer orageuse tous ces hommes naguère courbés en silence sous le poids de leur asservissement et de leur misère; cette voix puissante, cette voix magique qui fait tressaillir les fibres de l'opprimé et qui épouvante l'orgueil de l'oppresseur; ce grand procès d'un peuple malheureux qui s'instruit à la face de l'Europe entière, tout ce qui s'est passé de-

(1) *Reisen in Irland*, deux vol. in-12. Dresde, 1843.

puis deux années sur le sol tourmenté de l'Irlande, et tout ce qu'une fatale politique essaie à présent de restreindre dans un parquet judiciaire, sur les sellettes du banc de la reine; tout doit attirer nos regards du côté de l'Irlande et nous faire rechercher plus avidement ce qui se rattache à ce pays, ce qui peut nous aider à mieux discerner quelque trait de son caractère et de son état politique ou social.

Un écrivain allemand, M. Kohl, qui s'est acquis une honorable réputation par plusieurs ouvrages sur la Russie, vient de publier un récit de voyage en Irlande auquel ses écrits précédens donnent une certaine importance. Ce livre n'est pas à beaucoup près fait avec autant de soin, ni enrichi d'autant d'observations curieuses que ceux que l'auteur a rapportés de son long séjour à Pétersbourg, de son excursion dans les provinces de la mer Baltique, et dans les provinces méridionales de la Russie. M. Kohl a peut-être, dans sa dernière pérégrination, obéi trop vite au désir d'un éditeur allemand qui voulait avoir un livre sur l'Irlande, comme on veut avoir de la veille au lendemain un article de journal sur un sujet de circonstance. Mais notre but n'est point de soumettre à l'appréciation littéraire les deux nouveaux volumes de M. Kohl : nous ne voulons qu'en extraire la partie la plus substantielle, les principales notions qu'il a recueillies sur divers points de l'île, et les faits qu'il a constatés, si ce n'est avec une nature d'esprit très élevée, au moins avec une évidente bonne foi.

Tout le monde sait comment en Irlande la plupart des grandes propriétés ont été constituées en fiefs héréditaires. « La conquête, la force, dit M. Kohl, sont les titres de possession les plus légitimes que certaines familles puissent faire valoir. D'autres n'ont amassé leurs biens que par la ruse et la trahison. Que d'actions infames on a dû voir dans une contrée où jadis il suffisait qu'un frère, un fils, se déclarassent protestans pour pouvoir en vertu de la loi s'emparer des richesses de son frère ou de son père! » Beaucoup de propriétaires étrangers par leur origine, par leurs alliances et leur affection, au sol où une violence brutale, une loi inique leur a donné un droit de suzeraineté, ne daignent pas même résider au sein de leurs domaines. Ils en abandonnent la gestion à des agens d'affaires, à des *middelmann*. Mais ce que chacun ne sait pas, ou tout au moins ne sait pas encore assez, c'est le funeste effet qui résulte d'une telle coutume. Tandis que l'égoïste propriétaire dépense insoucieusement dans les clubs de Londres, ou sur les grandes routes du continent, pour satisfaire à sa vanité, ou pour se récréer dans les ombres de son spleen, le revenu annuel de ses fermes, le fruit du labeur et de la pénible résignation

de ses paysans, le *middelmann* divise, subdivise, morcèle par lambeaux la terre, qui n'est pour lui qu'un objet de spéculation; plus il en fait de parcelles, plus il a de chances d'accroître ses bénéfices, et réaliser des bénéfices, à quelque prix que ce soit, c'est là son unique désir.

« Il y a, dit le voyageur dont nous analysons le livre, il y a en Irlande des propriétés aussi étendues qu'une principauté d'Allemagne, et qui sont partagées en une quantité de petites métairies à peine aussi larges que l'enclos où l'intendant du château seigneurial parque les lapins. Dans le comté de Tipperary, par exemple, on compte deux cent quatre-vingts métairies au-dessous d'un acre d'étendue, et mille cinquante-six d'un à cinq acres. Si les rentes ne sont pas exactement payées, le seigneur du domaine poursuit le middelmann; si celui-ci est insolvable, ou s'il a su joindre à ses spéculations habituelles celle d'une habile faillite, on tombe dans la cabane du pauvre paysan, on conduit au marché son dernier boisseau de pommes de terre, son lit et son unique pièce de bétail. Eût-il entre les mains toutes ses quittances parfaitement en règle, n'importe, il faut que le maître ait son revenu au grand complet. »

Quant au paysan, nul ne s'en soucie. Qu'il recommande son ame à Dieu et à saint Patrice, et qu'il meure sur la paille; c'est là son destin, destin plus triste mille fois que celui des serfs de Russie, sur lesquels on écrit chaque jour tant de belles phrases libérales et de lamentations philanthropiques.

Il est vrai qu'en 1830, le parlement anglais, comprenant lui-même la déplorable situation de ces pauvres fermiers d'Irlande, a fait une loi pour les mettre à l'abri de tant de coutumes funestes; mais cette loi ne peut avoir un effet rétroactif, et il y a des contrats de ferme en Irlande arrêtés avant la promulgation de ce bill charitable, et qui doivent durer encore vingt, trente ans.

L'habitation de la plupart de ces fermiers de second ordre est plus triste à voir, plus humide et plus froide que la cabane en pierres de lave des Islandais, et que la tente en peaux de renne des Lapons. Quelques pelletées de terre posées l'une sur l'autre, quelques quartiers de roc par-ci, par-là, pour les affermir, un toit en paille ou en écorce; le sol nu entre les parois, et sur ce sol nu, toute une famille en haillons, vivant pêle-mêle avec ses porcs et ses génisses, couchant entre ses ustensiles de terre et ses sacs de légumes, si tant est qu'elle possède de si précieuses choses, voilà le tableau ordinaire, non chargé, et embelli peut-être, d'une maison de paysan irlandais. Ceux-là sont bien heureux

(si on ose, dans ce cas, prononcer le mot d'heureux) qui s'abritent sous un tel toit, auprès d'une tourbe fumante, où ils réchauffent leurs membres grelottans.

Au dehors de ces sombres réduits, le long des campagnes, dans les carrefours, les places, les rues de chaque ville et de chaque village, sont des myriades de mendians et d'infirmes, sans feu ni lieu, qui tendent la main au passant, prient, tombent à genoux, et joignent à l'éloquence de leurs prières et de leurs larmes l'horrible aspect de leurs plaies et de leur décrépitude.

Ruine, haillons, misère, voilà ce qu'on voit à chaque pas que l'on fait en Irlande, non-seulement dans les sauvages contrées de Clare, Donegal, Mayo et Kerry, mais dans les provinces les plus fécondes et les plus riantes, où des populations entières se traînent le long des grands chemins, et dépérissent comme une race de parias, comme une race maudite, au milieu des splendeurs de la nature, dont le bienfait leur est interdit; et parmi tant d'êtres qui éprouvent, à l'aspect d'un riche château, à la vue d'une abondante moisson, toutes les tortures de la soif de Tantale, il y a encore des souffrances qui excitent la compassion des pauvres eux-mêmes.

« Un matin, dit M. Kohl, tandis que nous suivions aux premières lueurs du crépuscule la route de Waterford, nous entendîmes tout à coup retentir autour de nous des soupirs, des cris, des invocations lamentables. C'était une foule de femmes qui s'étaient levées dans la nuit pour attendre au passage la diligence. Chacune d'elles racontait ses malheurs, et toutes ensemble nous conjuraient de réunir entre nous au moins quelques pences qu'elles se partageraient ensuite. Après avoir long-temps pleuré, supplié, elles firent sortir du milieu de leur groupe une vieille aveugle, et nous dirent : Voyez, bons seigneurs, quelle misère! Donnez-lui quelque chose, et Dieu bénira votre voyage, et Dieu vous ramènera heureusement au sein de vos familles. Quand nous eûmes satisfait à cette dernière demande, toutes les mendiantes se turent, et c'est un fait que j'ai souvent remarqué qu'en Irlande les mendians de tout âge et de tout sexe se retiraient devant celui dont l'infortune leur semblait encore plus grande que la leur. »

Comme si ce n'était pas assez d'une telle pauvreté pour accabler les forces de ceux qui y sont condamnés, il faut que l'éclat de la fortune, le luxe insolent du riche ajoute encore par un cruel contraste au sentiment de leur misère. Il y a en Irlande des propriétaires qui ont cinquante, soixante et même soixante-dix mille livres sterling de

revenu. Arrêtons-nous, pour faire notre comparaison, à ce chiffre de cinquante mille livres sterling, c'est-à-dire douze cent mille francs. Le salaire d'un manœuvre irlandais ne s'élève pas à plus de six pences par jour. Admettons que sa femme gagne encore quatre pences, et que tous deux puissent travailler sans interruption pendant trois cents jours : ils n'auront obtenu au bout de l'année, pour fruit de leur travail, que douze livres sterling, ou deux cent quatre-vingt-huit francs. Il résulte de ce simple calcul qu'un seul propriétaire irlandais a pour sa part, chaque année, dans les conditions actuelles du salaire du laboureur et de l'ouvrier, autant que quatre mille familles qui auront toujours eu de l'ouvrage, et qui n'auront été arrêtées dans leur pénible tâche ni par une maladie ni par un accident quelconque.

Le même contraste existe entre la situation du clergé catholique et du clergé protestant. Nulle part le protestantisme n'a fait moins de prosélytes que dans la fidèle Irlande, et nulle part il n'a si rudement froissé, opprimé le catholicisme. Les choses en sont venues au point qu'on a fixé l'élévation légale des clochers catholiques d'Irlande et déterminé la grosseur des cloches, comme si le protestantisme, cette prétendue religion de libre examen et de tolérance, qui ne vit que de proscription et d'intolérance, courait risque d'être troublé dans ses scholastiques réflexions, ou ébranlé dans ses prêches par la vue d'une tour trop haute ou les vibrations d'une cloche trop sonore. Bien plus, il a été un temps où ce grave et sage protestantisme a daigné descendre jusqu'aux plus vulgaires détails de la vie de ménage, où il a défendu aux catholiques de se servir de fourchettes et de couteaux, se persuadant sans doute que c'était assez d'un ustensile de cuisine pour ce peuple dont il suçait la substance, et que lui laisser la fourchette et le couteau, c'était s'exposer à lui faire naître le coupable désir d'avoir quelque aliment comfortable. Aimable prévoyance d'une autorité qui prétend rester plus que toute autre fidèle au texte pur de l'Évangile! Touchante leçon d'abstinence que les protestans aiment à donner aux catholiques, mais qu'ils se gardent bien de suivre eux-mêmes! Qu'on en juge par la plus facile et la plus évidente des comparaisons.

Les revenus des prêtres catholiques d'Irlande ne se composent guère que de collectes faites à certains jours à la porte des églises. Tous leurs paroissiens paient, il est vrai, volontiers cet impôt facultatif; mais, à côté de celui qui dépose une offrande de quelques pences, combien d'autres qui, dans leur dévouement et leur piété, ne peuvent donner qu'une minime partie de leur salaire exigu, peut-être même une partie de l'aumône qu'ils ont reçue dans le jour!

Les prêtres protestans d'Irlande, au contraire, même après les réductions qui ont été faites sur leurs revenus, sont encore mieux traités en général que ceux d'Angleterre. Il y a en Irlande vingt-deux évêques anglicans; le terme moyen de la masse de leurs revenus est de 7,000 livres sterling. En Angleterre, il est de 6,000. Pas un évêque protestant d'Irlande n'a moins de 2,000 livres sterling par an. Le revenu de quatorze d'entre eux est de 4 à 10,000 livres sterling, et il y en a un qui, tout compté, bon an, mal an, ne donnerait pas ses rentes ecclésiastiques pour 350,000 fr. Enfin les revenus de l'église protestante irlandaise s'élèvent chaque année à l'énorme somme de 5,300,000 francs, et c'est une population de huit millions d'ames, dont six millions de catholiques, qui acquittent cet incroyable impôt. Il n'en coûte guère plus à l'Angleterre pour entretenir un clergé plus nombreux, et l'Angleterre renferme quinze millions d'habitans, pour la plupart protestans. Qui oserait, après de tels faits, blâmer encore la pauvre Irlande, quand elle crie à l'injustice, quand elle proteste contre les abus du pouvoir, contre l'oppression dont elle est depuis si long-temps victime?

Dans un tel état de choses, il ne faut pas s'attendre à trouver parmi le peuple irlandais ni beaucoup de bonnes écoles, ni un grand développement d'intelligence. Comment pourraient-ils penser à l'étude, ces malheureux auxquels l'unique soin de vivre cause déjà tant d'affligeante sollicitude? Cependant il n'est si pauvre être en ce monde qui n'éprouve, selon ses forces et selon sa situation, le mystérieux besoin d'apprendre, de s'instruire, et l'on trouve partout en Irlande des établissemens d'éducation élémentaire. Voici comment M. Kohl décrit un de ces établissemens :

« Le bâtiment de l'école était construit en terre glaise, recouvert en gazon, et on n'y voyait pas une fenêtre. Les plus petits enfans, enveloppés de leur mieux dans leurs vêtemens en lambeaux, étaient assis en cercle près de la porte, afin de profiter autant que possible de la lumière qui leur arrive par-là. Derrière ce premier groupe étaient d'autres enfans rangés sur des bancs, et le maître, habillé de la façon la plus pitoyable, avait fait un siége d'une tonne. Au dehors de la cabane, nous aperçûmes un certain nombre de morceaux de tourbes empilés soigneusement l'un sur l'autre. Chaque enfant avait apporté le sien. C'est le tribut que l'élève paie à l'instituteur.

« Le maître enseignait à ses disciples l'alphabet anglais. Il se leva poliment à notre approche, et nous pria de l'excuser s'il ne pouvait

nous offrir une chaise. Le fait est qu'il n'y en avait pas une seule dans tout l'établissement.

« L'école s'élevait au bord du chemin, mais la plupart des enfans et le maître lui-même demeuraient à quelques milles de là. A certaines heures, toute la petite légion se réunit dans l'obscure cabane, puis, le soir venu, chacun met son livre dans sa poche, et s'en va de son côté. Le maître ferme la porte de son établissement, ramasse ses tourbes dans son sac et se dirige vers son gîte. »

Voilà l'école champêtre d'Irlande. Les écoles ambulantes de Norvége sont de splendides institutions, comparées à celle-là.

En fait d'instruction, l'Angleterre demande surtout aux Irlandais une chose : c'est qu'ils veuillent bien abandonner complètement leur vieille langue primitive pour adopter sans plus de réserve la langue anglaise. C'est un moyen de domination morale et d'asservissement que les conquérans habiles oublient rarement d'employer avec les peuples étrangers qu'ils soumettent à leur pouvoir, et nous voyons que l'empereur Nicolas le met énergiquement en pratique dans ses nouveaux états de Pologne. Qu'il continue son œuvre de violence, l'exemple de l'Angleterre doit lui donner l'espoir d'une heureuse réussite. « Il y a une cinquantaine d'années, dit M. Kohl, que le peuple d'Irlande parlait encore généralement l'irlandais. A présent, grace aux sages manœuvres des Anglais, à peine trouve-t-on encore çà et là quelque paysan opiniâtre, quelque vieillard à la mémoire trop fidèle qui comprenne encore cette langue des aïeux. »

De toute cette riche nomenclature en usage il y a un demi-siècle, les paysans n'ont retenu que trois mots, les mots qu'ils emploient pour se souhaiter l'un à l'autre la bénédiction de Dieu. Un noble sentiment d'eux-mêmes les empêche sans doute de prononcer ce vœu de piété et de confraternité dans l'idiome de leurs oppresseurs.

Il est un héritage que la prévoyante Angleterre n'a point ravi aux Irlandais, héritage très idéal, il est vrai, qui ne rapporte ni froment ni guinées, et dont par ces raisons la chambre des communes n'avait point à s'occuper. C'est cette longue série de fictions poétiques, de ballades et de légendes, qui, sous le toit de chaume, dans les sombres veillées d'hivers, enchante encore le cœur du vieillard et éveille l'imagination du jeune homme. C'est ce sentiment religieux, ce sentiment de foi crédule non réfléchie, non calculée, qui soulage le mendiant dans ses humiliantes pérégrinations, le malade dans son déplorable isolement, qui donne à tous ceux qui sont seuls, à tous ceux que la for-

tune trahit, que le monde persécute, un soutien dans leur faiblesse, un asile dans leur abandon, un espoir assuré dans leur souffrance.

On pourrait faire des contes populaires de l'Irlande un recueil comparable à celui des *Mille et une Nuits*, moins brillant peut-être et moins varié, mais naïf et rempli d'images pittoresques, d'incidens curieux. Toute la belle Erin, cette perle des mers, comme disent les poètes, cette émeraude des îles britanniques, est peuplée d'esprits aériens, de Trilbys généreux et de fées puissantes, qui souvent viennent en aide au voyageur égaré le soir sur sa route, au pauvre fermier embarrassé de faire ses paiemens.

Les prairies sont dans les beaux jours d'été animées par la danse gracieuse des elfes, qui laissent sur le gazon l'empreinte de leurs pas. Les montagnes ont, comme celles de Suède, leurs *trolles* intelligens; les entrailles de la terre sont habitées par de petits êtres doués d'une force magique et plus riches que des nababs. Si un paysan irlandais a le bonheur de rencontrer le long de son sentier un de ces petits êtres appelés *leprehaun*, qu'il le suive bravement; le bon et malin *leprehaun* fera tout ce qu'il pourra pour fatiguer les regards du paysan; si celui-ci n'a pas une volonté assez ferme, une persévérance assez soutenue, s'il détourne la tête de son but, adieu son moyen de fortune, sa mystérieuse influence : l'esprit fugitif disparaît et le laisse seul, égaré dans la nuit et le désert. Si au contraire le paysan continue sa route d'un pas ferme et suit d'un œil inébranlable son guide; arrivé à un certain point, la victoire est à lui; il n'a qu'à demander, faire ses conditions; il a vaincu par l'énergie de ses facultés le génie de la terre, et lingots d'or, bijoux merveilleux, tout ce qu'il désirera lui sera donné. C'est ainsi que les Irlandais représentent dans une charmante allégorie le pouvoir de la volonté et le succès de la persévérance.

Les fées habitent les forêts les plus vertes, les vallées les plus riantes, chantent dans les sources des fontaines, et révèlent quelquefois aux hommes leurs consolantes mélodies. « On nous montra un jour, dit le voyageur dont nous avons déjà plusieurs fois cité le nom, un certain O'Sullivan qui passait pour un des meilleurs musiciens de la contrée, et qui jusqu'à l'âge de trente ans n'avait pas touché une cornemuse. Un jour il s'était égaré dans les montagnes, il arriva à un endroit occupé par les esprits mystérieux et s'y endormit épuisé de fatigue. Pendant son sommeil, les fées vinrent exécuter leur concert habituel et déposèrent auprès de lui une excellente cornemuse. Le matin, en s'éveillant, il trouva cette cornemuse, essaya de la faire vibrer, et joua sans aucune difficulté les airs les plus harmonieux. »

De même que chaque comté a ses lords et ses juges, chaque comté aussi a ses fées et ses esprits souterrains, puissances surnaturelles, aristocratie idéale plus chère et plus douce au peuple d'Irlande que l'aristocratie territoriale ou administrative qui le gouverne. Ces fées des diverses provinces ne vivent pas toujours en bon accord. Celles de Kerry sont en rivalité avec celles de Limerick; celles de Cork ont une vieille querelle à vider avec celles de Kilkenny. Comme les anciens dieux de la Grèce, ces divinités aériennes se livrent quelquefois entre elles de longues batailles dont les divers incidens se conservent dans mainte épopée populaire; mais moins puissantes que les maîtres de l'Olympe, ces déités légères et gracieuses ne peuvent de leur main délicate lancer le javelot ni frapper avec l'épée; il faut qu'elles se choisissent des auxiliaires parmi les hommes, qu'elles leur donnent une force magique, et qu'elles les envoient combattre contre les cohortes de leurs rivales. Heureux le robuste fermier qui est choisi pour une de ces expéditions, s'il s'y fait remarquer par sa bravoure, si surtout il remporte la victoire! Les belles enchanteresses sont là qui l'observent et lui préparent pour récompense toute une vie pleine de félicités.

Les Irlandais n'ont qu'une seule dénomination pour désigner à la fois les elfes des vallées, les esprits souterrains, les fées des lacs et des bois : ils les appellent le bon peuple, *the good people*. C'est pour la pauvre et crédule Irlande le bon peuple en effet, le peuple qui jamais ne la pille ni ne l'opprime, qui depuis des siècles l'anime par de naïves traditions et la berce dans des songes d'or.

A côté de ces contes féeriques, on voit se perpétuer d'âge en âge, dans chaque ferme et dans chaque famille, le cycle des légendes religieuses, cycle immense et tout rempli d'enseignemens catholiques, de visions célestes, de prophéties et de miracles. Ni les funestes effets de la conquête, ni les iniquités du gouvernement anglais, ni les cruelles mesures d'asservissement employées par le protestantisme, n'ont pu éteindre dans le cœur du paysan irlandais le sentiment de la foi catholique qui lui a été légué par ses ancêtres. L'Irlande occupe une belle place dans les annales de l'église militante. Pour rester fidèle à son culte, elle a résisté à toutes les menaces de proscription et à toutes les promesses de fortune. La hache des bourreaux n'a point affaibli sa fermeté, et la misère n'a point étouffé ses pieux élans. Aujourd'hui le peuple d'Irlande est tout aussi dévot et attaché à ses prêtres, à son dogme, qu'il l'était il y a deux siècles, à l'époque des plus atroces persécutions. A l'heure des offices, on voit les paysans se précipiter à la porte des églises. Ceux qui ne peuvent trouver place

dans la nef restent dehors, à genoux sur le sol, les mains jointes, persuadés que le retentissement des hymnes religieux, le son de la cloche que le sacristain agite pendant la messe au pied de l'autel, supplée au besoin à l'office auquel ils désireraient assister de plus près. Quand on entre dans une cabane irlandaise, on salue en disant ces mots : Que Dieu vous garde! Jamais une mère n'entendra louer la beauté de son enfant sans qu'elle s'écrie aussitôt : Ah! que Dieu le bénisse! A toute heure du jour, dans toute occasion, l'Irlandais adresse au ciel une parole de reconnaissance. S'il éprouve un accident, si son cœur gémit d'une perte douloureuse, il ne murmure point contre la volonté divine, il s'y soumet et la bénit. Une pauvre mère, fondant en larmes, s'écriait un jour : J'ai perdu mon doux cher enfant, que Dieu soit loué!

Pour ce peuple si candide et si confiant, toute œuvre heureuse est l'œuvre de Dieu, et toute œuvre extraordinaire est un miracle. Les discours du vénérable Mathew sur la tempérance, les nombreuses assemblées qu'il préside, les conquêtes qu'il opère, le résultat admirable des sociétés qu'il a formées, sont certainement, pour la plupart des naïfs paysans de l'Irlande, autant de choses merveilleuses qu'ils attribuent à l'intervention de Dieu, et qu'ils considèrent comme des miracles. Nul d'entre eux, on pourrait le dire, ne doute que les membres de la société de tempérance les plus difficiles à convertir ne renoncent à leurs funestes habitudes, par cela seul qu'ils portent la médaille du père Mathew, et qu'en la leur remettant ce digne apôtre de la sobriété a prononcé sur eux quelques paroles de bénédiction.

Ai-je besoin d'ajouter que le grand agitateur O'Connell est pour les bonnes gens de l'Irlande l'objet d'une foule de récits surprenans et de légendes miraculeuses? Une vieille femme a prophétisé, il y a plus de soixante ans, la mission qu'il remplirait un jour; une autre annonce chaque année ce qui lui adviendra à Londres et à Dublin. Les fées, ennemies naturelles des Anglais, voltigent, dit-on, autour de sa voiture quand il se rend à un *meeting*, et l'on a vu dans les églises les statues des saints protecteurs du pays se mouvoir sur leur piédestal de granit et pencher la tête à son approche.

Ne rions point de ces naïves inventions; elles sont l'indice d'un sentiment national, d'un sentiment populaire, que les amis de l'Irlande ne sauraient trop vivement encourager. Malheur au pays qui, dans les jours de tempêtes, dans les heures d'angoisses et d'oppression, chercherait vainement en lui la salutaire ardeur d'une pensée nationale, et qui craindrait de trop louer et de trop admirer les hommes dont le

bras ou l'éloquence le soutient dans son péril et le réconforte dans son découragement! L'Irlande a maintenant trois hommes d'une nature et d'un mérite tout différent, auxquels elle doit une vraie et grande reconnaissance. Le premier, on le devine, c'est ce puissant O'Connell, qui a fait éclater les nobles désirs de sa patrie; le second, que l'on n'est pas habitué à associer au grand agitateur, est ce respectable Mathew qui, par ses sages remontrances, ses habiles combinaisons, est parvenu déjà à détourner une immense quantité de paysans irlandais d'une habitude dangereuse, et parviendra peut-être à extirper entièrement dans l'île ce vice invétéré d'ivrognerie si funeste aux pauvres gens qui avaient le malheur de s'y livrer; le troisième enfin est Thomas Moore. C'est ce poète charmant qui, à lui seul, suffirait pour nous faire aimer cette belle Irlande où il est né, cette Irlande qu'il chante avec tant de grace et d'enthousiasme. C'est lui qui, dans ses vives et harmonieuses chansons, rappelle à tout instant la gloire des anciens jours, l'honneur et la vertu des braves, morts pour la défense d'Erin. C'est lui qui, pour défendre les intérêts de sa chère Irlande, a su, quand il le fallait, joindre à ses petites odes si musicales, à ses strophes si délicates et si tendres, l'aiguillon acéré de l'épigramme et de la satire. En 1827, lorsqu'on apprit à Dublin qu'une des requêtes les plus importantes des catholiques avait été rejetée par la chambre des communes, le gouvernement donna l'ordre de distribuer aussitôt cinq millions de balles dans les diverses garnisons de l'île. Thomas Moore écrivit alors la pièce suivante, qu'il intitula *la Pastorale de John Bull*, et qui peut être citée aujourd'hui comme une pièce de circonstance :

« J'ai trouvé un beau présent pour mon Erin, un présent qui doit la satisfaire, un vrai gage d'amour pour ce pays qui m'est si cher; cinq millions de balles.

« L'Irlande me demandait ses droits, sa liberté, mais elle comprenait mal ses besoins; des balles, des cartouches, voilà ce qui doit matin et soir lui faire le plus de bien.

« Il n'y a pas un jour de notre vie où nous ne causions amicalement de la manière dont les maris témoignent leur amour à leur femme, entre la corde de chanvre et la fiole de poison.

« Il y en a qui regardent la corde comme le moyen le plus expéditif; ce doux lien d'amour, il y a long-temps, ma chère Erin, que je te l'ai donné pour la première fois.

« Il y en a d'autres qui, ne trouvant point leur femme assez paisible, assurent le repos de ses charmes par le meilleur acide prussique.

« C'est ainsi, ma belle Erin, que je veux te manifester mon amour.

« Sois tranquille, ma compagne, comme le poison et le chanvre sont des moyens un peu trop lents, je te calmerai avec les balles.

« Si tu doutais de l'efficacité de mes remèdes, interroge R-D-N, le plus saint des hommes, il te dira que ces remèdes bien administrés peuvent seuls mettre fin à tes douleurs;

« Que tu as une destinée charmante, et qu'il ne te manque, pour être plus heureuse, que de te voir pendue et torturée plus souvent que tu ne l'as été jusqu'à présent.

« W-ll-t-n lui-même a démontré que tu n'as été qu'à demi sabrée et pendue, et je l'ai aimé davantage en lui entendant prononcer ce tendre aveu.

« Prends donc, ma bonne compagne, les cinq millions de balles que je t'adresse. C'est, depuis Cromwell jusqu'à Eld-N, le meilleur spécifique qui ait été proposé pour te guérir de tes souffrances.

« Et vous, mes excellentes balles, allez où je vous envoie; le démon de *Freyschütz* sait l'œuvre méritoire que vous devez entreprendre.

« Il faut que, par son pouvoir, il donne l'intelligence surnaturelle à votre masse inerte, et que vous vous dirigiez promptement vers le but qu'une cartouche sensée doit atteindre. »

Éloquence de l'équité et du droit national, réforme des mœurs, langage entraînant de la poésie, voilà ce que les trois hommes que nous venons de nommer ont donné à leur pays, voilà ce qui doit soutenir l'Irlande dans son réveil, ce qui doit la rallier dans une même pensée d'avenir, et l'animer d'un nouvel espoir. Telles sont les conclusions du livre de M. Kohl, dont nous n'avons cité que quelques traits épars, et ces conclusions, il nous est doux de les formuler, dans notre sympathie pour une contrée si noble et si digne d'intérêt.

X. Marmier.

REVUE DRAMATIQUE.

Le déluge dont nous menaçait cette sécheresse inaccoutumée de la dernière quinzaine dramatique, le déluge arrive, et ses flots envahissent nos colonnes. La grande tragédie et la parade du carnaval, le mélodrame bourré de tableaux et les vaudevilles en un acte se pressent et s'étouffent sur les affiches comme les spectateurs à la porte des théâtres. Certains directeurs, jaloux du bruit qu'ont fait leurs confrères avec les bombes énormes qu'ils ont lancées, essayent d'égaler la grosseur par le nombre, et donnent quatre pièces en un acte dans leur semaine pour balancer le retentissement des cinq actes du voisin. Cette petite artillerie nous semble tirer beaucoup plus directement sur la critique que sur le public, et nous préférons souvent l'unique projectile du mortier monstre au quintuple effroi des mousquetades isolées, en admettant toutefois que le monstre n'ait pas visé juste, et que nous sortions sain et sauf de sa poussière et de ses débris.

Quel fracas, quelle mêlée pour une tragédie, *le Vieux Consul!* tout habitué qu'il ait pu être aux hurlemens des Teutons et des Cimbres, Marius a pâli plus d'une fois l'autre soir devant les fureurs sauvages du parterre le plus éclairé du monde, c'est-à-dire d'un parterre français. Nous ne craignons pas d'être accusé de partialité envers M. Ponroy, l'auteur de cette pièce, et nos critiques vont en faire foi, mais nous répéterons à propos du *Vieux Consul* quelques-unes des réflexions que nous inspirait dernièrement l'étrange accueil fait à l'œuvre d'un de nos plus puissans écrivains dramatiques. D'où viennent ces passions ardentes à propos d'une chose aussi ordinaire que l'est de nos jours une tragédie en cinq actes? Quoi! la question littéraire ne s'agite plus, chaque drapeau se déploie à l'aise, vingt théâtres sont ouverts aux amateurs de la *gaieté française*, et la jeunesse qui raffolle des spectacles badins peut aller savourer le sel peu attique du vaudeville

grivois. Il y a pour ceux qui aiment le genre larmoyant et précieux tout le répertoire de M. et de Mme Ancelot; il y a les bras et les jambes des Variétés, les niais de la Gaieté, les pétards du Cirque, et le spectateur aime mieux aller rire au nez des tragédies! Voilà un goût singulier et une coutume barbare. Jamais on n'a vu les hommes sérieux et moroses s'en aller pleurer devant Arnal, Ravel, et faire un crime à Molière de sa communicative gaieté. Quoi! tout le monde aura le droit de s'épanouir à ces spectacles amusans, grotesques, bouffons jusqu'à la licence, mais on ne pourra plus écouter tranquillement et juger une œuvre consciencieuse de par la turbulence d'une douzaine de niais, propagateurs du rire quand même, qui outragent à coups de lazzis médiocres l'ordre, le bon sens, le bon goût. Nous ne sommes plus au temps où les plaisans du parterre peuvent attendre quelque succès de leurs impromptus. Ce sont là traditions usées dans les *ana* de province et que ne devraient point ramasser inconsidérément des esprits jaloux de donner du poids à leurs sentences. L'auteur, après une soirée semblable qui est une orgie plutôt qu'une représentation, n'a-t-il pas droit d'en appeler à Philippe à jeun? Ce n'est pas ainsi qu'ont été jugés, à leurs débuts, Corneille, Racine et Molière, non pas même les chefs de l'école moderne autour desquels, à leur avénement, ont grondé tant de tempêtes aveugles, dont chacune pourtant renfermait un sens et une leçon.

On ne peut dire que ces cris, ces sifflets infatigables et ces interruptions constituent un jugement. La critique ne trouve rien dans ce tumulte qu'elle puisse enregistrer comme l'expression de cette voix du peuple qui souvent lui sert à mesurer la vérité. Nous en ferons abstraction en regrettant que l'accueil fait à la tragédie de M. Ponroy n'ait pu au moins s'interpréter comme mauvais vouloir du public à l'endroit de la tragédie moderne en général. L'auteur du *Vieux Consul* est un homme de talent, il peut entendre la vérité. Nous la lui dirons sans réserve, heureux que nous sommes de deviner quelqu'avenir à travers la fumée et la poussière que son œuvre a soulevées. Si la démonstration hostile du parterre eût pu se traduire sous une forme acceptable, il nous eût semblé entendre dire à cette foule bruyante : Pourquoi l'auteur, en qui la verve abonde, dont les instincts poétiques sont remarquables, a-t-il mis toute sa vigueur, toutes ses études au service de cette vieille maîtresse qu'on appelle la tragédie? Pourquoi s'est-il abusé lui-même en sacrifiant au fol esprit de réaction qui n'est qu'un caprice de mode? Pourquoi a-t-il fait abnégation de ses penchans que contrarient ses œuvres? Que ne s'est-il jeté franchement dans le drame où il eût trouvé toutes les ressources que la muse sévère d'Aristote refuse aux tempéramens les plus hardis? Libre alors, il eût été bien plus fort. Livré au drame, M. Ponroy eût senti le besoin de nouer plus fortement l'intrigue de sa pièce, il ne se fût pas fié aux beaux vers, aux tirades; le développement pénible du caractère principal ne l'eût pas entraîné dans une foule de nécessités fâcheuses dont quelques-unes se sont résolues en fautes graves. Ainsi la figure immense de Marius, offerte sous une seule face qui est la décrépitude, ressemble à

ces statues immobiles de la Mélancolie dont l'œil se perd dans l'espace. De pareilles conceptions font rêver, elles ne saisissent pas. Or, nous croyons l'avoir démontré ailleurs, la littérature dramatique se divise en deux parts distinctes : le livre et la scène. La lecture de *Bérénice* fait rêver, pleurer même, mais la représentation n'émeut point. *Phèdre* provoque l'intérêt du lecteur, elle remue les sens du spectateur. C'est une œuvre plus complète.

Nous allons voir à combien d'extrémités M. Ponroy s'est trouvé réduit en subordonnant tout le plan de sa pièce au personnage immobile de Marius. Nous verrons aussi quelle triste conclusion en résulte. C'est la fable du lion devenu vieux : il se fait renard. Certes, ce lion est à plaindre, car nous le verrons frémir de peur en ses flancs que gonflaient puissamment autrefois la colère et la jeunesse. Nous assisterons à la dernière insulte que lui inflige l'âne, son esclave révolté, et avant de le voir déshonoré par la lâcheté d'autrui, nous le verrons se déshonorer lui-même par d'indignes attentats. Marius, le vainqueur des Cimbres, des Amberons, des Teutons, déploiera toute son énergie, armera ses serviteurs, ses amis; priera, menacera, s'aidera de la religion des sermens, pour renouveler l'histoire de Lucrèce et celle de Virginie; il en viendra à ce point de démence qu'il croira pouvoir user sans restriction de son influence sur un ami, et obtenir de cet homme le plus incroyable, le plus impossible des sacrifices, celui de l'amour-propre joint à celui de l'amour. Il serait dangereux de discuter à quel degré ces sortes de crimes sont naturels et praticables, et nous n'examinerons pas s'il est plus facile à Mahomet d'obtenir de Séide la mort de son père, qu'à Marius de faire consentir Lépide au déshonneur de Lavinie. Mais ce sont des nuances que chacun apprécie instinctivement en notant d'infamie le crime de celui-ci, en reculant d'horreur devant l'attentat de celui-là. L'horreur est-elle un sentiment plus *noble;* voilà la question, et certainement nous ne la résoudrons pas. Mais comme dans cette appréciation gît tout le sort de la pièce de M. Ponroy, nous ne quitterons pas encore cette brèche faite au cœur de son sujet.

Marius, vieux, infirme, tremblant, veut perdre son rival Annius, patricien jeune, insolent et ambitieux. Vaincu à la tribune, craignant pour sa popularité, Marius ménage à son adversaire une ruine éclatante; et quel est ce piége ? C'est le déshonneur d'une femme. Hélas! le temps n'était plus des solides vertus romaines; de Lucrèce à Lavinie, bien des générations corrompues avaient passé qui ne se révoltaient que contre l'adultère maladroit. Une accusation de violence ne pouvait plus soulever un peuple qui, vingt-cinq ans plus tard, devait nommer tribun Clodius, corrupteur de ses trois sœurs, et sacrilége envers la bonne déesse. Qu'espérait donc Marius ? Il eût sans doute mieux réussi en excitant la jalousie de son séide Lepidus, rival d'Annius. On tuait à cette époque, et le peuple romain s'en inquiétait fort peu. Marius, entre son sixième et son septième consulat, avait commis bien d'autres excès qui ne l'avaient pas perdu le moins du monde, et ces excès n'avaient pas un an de date à l'époque où se passe l'action. Bien plus, un

certain Annius, qui est peut-être celui dont nous parle M. Ponroy, s'était fait l'instrument des cruautés du vieux consul, et, à la tête des Bardiéens, dit Plutarque, égorgeait et déshonorait les femmes et les enfans. Nous doutons en vérité que le moyen choisi par Marius pour faire d'Annius un second Sextus Tarquin fût un de ces expédiens heureux comme en trouva le vieux lion sur la fin de sa sanglante carrière.

Maintenant que devient Lepidus, le fidèle serviteur du vieux consul? Jeune, ardent, aussi hardi que Marius est devenu circonspect, de plus amoureux de Lavinie, il supporte que cette femme soit déshonorée sous ses yeux, par sa volonté! Certes, voilà qui est monstrueux, et nous ne pardonnerons jamais cette idée à M. Ponroy, bien qu'elle amène dans l'acte suivant la plus belle scène de la pièce. Ne suffisait-il pas du meurtre de l'époux de Lavinie pour perdre Annius, et n'eût-on pas assez blâmé Lepidus de permettre cette ruse au vieux consul? Bien plus, les reproches de Lavinie à son amant, au quatrième acte, n'eussent-ils pas, portant sur cette mort qui la rend libre, gagné beaucoup en héroïsme, en sentiment? Rien n'était changé au développement de la scène, il n'y manquait qu'une horreur toute gratuite.

Le plan de cette tragédie accuse chez l'auteur une inexpérience absolue des ressources dramatiques. Jamais personne ne comprendra que cette petite maison du patricien Annius soit si mal gardée, que chacun y puisse entrer, crier, sans encombre, mais que Lavinie toute seule n'en puisse sortir. On ne voudra pas croire à la présence de Marius chez son ennemi mortel, chez un homme qui fait tuer purement et simplement à la porte Titus, mari de Lavinie, un patricien, un riche, un vieillard honoré du peuple. Pour un tacticien prudent, le vieux consul commet là une terrible inconséquence, et cette fois Lepidus, qui se fie aveuglément aux lumières de son maître, aurait le droit de lui désobéir. Plutôt que de trahir ainsi la vraisemblance, Corneille et Racine lui-même eussent supprimé le rôle de Marius au troisième acte.

Deux rôles sont traités avec un talent réel d'exécution, Lavinie et Annius; assurément, ces deux figures ne sont pas inférieures à celles de Lucrèce et de Sextus, en tant que personnages dramatiques. Annius, création inspirée peut-être par un reflet de Sextus Tarquin, ressort bien plus vigoureusement du cadre que le fils du dernier roi de Rome. Sextus règne comme fils de roi, Annius domine comme nature supérieure, sa colère luxurieuse est peinte avec un effrayant mélange de sang et de vin. La passion monte aux yeux de ce pâle efféminé, qui devient subitement un demi-dieu vainqueur, un *Alcides furens*. Lavinie, moins passive, moins froide que Lucrèce, représente avec bonheur la jeunesse pensive qui compare, en esclave résignée, le temps écoulé dans la servitude avec celui qui lui restera pour l'indépendance. M. Ponroy a touché d'une façon délicate ce caractère plein de réserve et de passion.

Nous ne sommes pas de l'avis des critiques qui ont blâmé le cinquième acte. Cette partie de la tragédie nous a paru la plus logique, la plus heureuse. Elle arrivait mal à propos; c'est tout ce que nous lui reprocherons. Voilà

bien ce Marius découragé, terrifié, cet effrayant vieillard dont l'historien raconte si poétiquement les angoisses, les frayeurs nocturnes, les songes affreux, et les insomnies plus affreuses encore. C'est dans ce cinquième acte, et non au premier, que M. Ponroy eût dû placer le vers que cite Plutarque et que répétait Marius dans ses heures d'épouvante :

Le gîte du lion, même absent, est terrible!

Les fréquentes libations de Marius ne nous ont pas produit le même effet qu'au parterre. Marius, en effet, le sobre laboureur, cherchait à ce moment dans l'excès du vin le sommeil que l'image de Sylla écartait de ses paupières. Mais la mort de Lavinie n'était pas indispensable au dénouement. Lavinie, encore une fois, n'est pas Lucrèce; Titus est mort, Annius va être déchiré par le peuple. Marius, auteur de l'exécrable attentat, expire de frayeur et de remords; Lavinie est donc vengée, et elle peut ajouter par sa vie au châtiment que mérite Lepidus; elle n'a qu'à persévérer dans son ressentiment, à jurer qu'elle n'écoutera jamais ses vœux, et le furieux jeune homme suivra aux enfers Marius, son héros, et Annius, son rival abhorré. Le dénouement s'accomplira donc selon les lois de la raison et de la religion païenne; on nous épargnera ce ridicule enlèvement de Lepidus, figure effacée à ce moment suprême, où elle eût dû paraître avec plus de relief que jamais.

Le style du *Vieux Consul* présente des inégalités dont nous n'avons été ni surpris ni alarmé pour l'auteur. Il importe qu'il dessine plus librement ses plans et entre avec décision dans la voie qui l'appelle. M. Ponroy n'appartient pas à l'école classique moderne; il en a mal à propos emprunté la raideur, la stérilité d'images et l'expression flottante, lorsqu'il ne s'agit pas du dernier distique d'un morceau, du *coup de fouet* de la tirade. M. Ponroy n'est pas assez difficile dans le choix des épithètes, et pourtant il manque de cette sobriété qu'on a tant louée chez M. Ponsard. C'est une exubérance de bourgeons, gênés çà et là par du bois mort de l'an passé. En général, le mouvement du dialogue est aisé, entraînant; la rime est bonne, mais, pour obtenir cette qualité, l'auteur encourt souvent le reproche de mollesse dans l'expression. Beaucoup des hardiesses de ce style peuvent se nommer trivialités; ce n'est pas que nous adoptions sans réserve l'opinion qui bannit, comme ignobles, les deux tiers des mots de la langue, et réduit le dictionnaire poétique à une noble monotonie. Nous n'appelons pas trivial ce vers qui a fait tant rire :

Trois cent mille Teutons mangés par les corbeaux!

bien au contraire. Mais il n'en est pas de même de celui-ci, que nous avons cru entendre au milieu du tumulte. Pardonnez-nous de vous l'attribuer, monsieur Ponroy, si notre oreille nous a trompé :

... Je suis trop fier pour mourir assommé.

Le coup de pied de l'âne donné au lion expirant devient trivial, de pittores-

que qu'il était, parce que l'auteur en répète deux ou trois fois l'effet. Ainsi, les amis de Marius lui disent d'abord : « Vous êtes vieux... tant pis, chacun son tour... » puis plus brutalement : « Vieillard, ton temps est fait... » puis en une autre circonstance : « Il va mourir. Eh bien! c'est la loi : tout le monde en passe par là... » Le mot *prostituer*, dont il est naturel qu'on soit sobre, reparaît plusieurs fois, et choque toujours. Il a produit un autre effet dans *Marion de Lorme;* le sens, la situation et le caractère des personnages l'encadraient d'une façon toute différente. Nous signalerions par de nombreux exemples ce penchant de l'auteur à choisir l'expression trop crue; or, ce n'est pas la vérité que nous blâmons, c'est l'exagération, et il est rare que la crudité n'aboutisse à ce défaut.

Le Vieux Consul est une pièce mal construite, dans laquelle on ne trouve aucun intérêt que la décadence de Marius et l'immolation de Lavinie. Or, Marius cesse d'être intéressant lorsqu'il sacrifie une femme à ses ambitions craintives, et tout l'effet de la figure historique est détruit par la hideuse tache de ce crime domestique. L'idée de substituer le renard au lion, principe dominant de cette création, peut offrir matière à de beaux développemens philosophiques et provoquer d'heureux élans de poésie; mais le drame ne s'accommode pas de cette décrépitude, et Marius à Minturnes est cent fois plus intéressant que Marius criminel chétif. Lavinie n'est malheureusement qu'un épisode, et l'importance des scènes du forum, l'agitation de la guerre civile, les grandes questions de vie et de mort soulevées dans la rue, étouffent les faibles voix du gynécée. Aussi l'auteur, en voulant rehausser le coloris de cette gracieuse image par des tons plus vigoureux, a-t-il poussé jusqu'à l'extrême et tué par le poison la femme qu'il eût mieux valu tuer par les larmes. Pas d'effets scéniques dans les deux premiers actes. Nous n'appelons pas de ce nom les mouvemens de la foule sur le forum, les discours des rivaux et leurs injures réciproques. Bien qu'une poésie nerveuse et intelligente anime souvent ces détails, il n'y a là que tableaux; quant au drame, il manque absolument. Il manque, parce que l'auteur l'a bien voulu. Ainsi, la retraite ou plutôt la fuite d'Annius à l'approche de Lavinie, cette défaite gratuite de tout un parti, cette trahison à la face d'une ville, ne sauraient être justifiées par une intrigue amoureuse. Certes, Annius peut donner l'essor à ses penchans voluptueux dans l'intérieur de sa maison, il peut aimer les aventures nocturnes, la licence des tavernes; mais en présence du peuple qui l'admire, de Marius qui l'insulte, ce patricien ne fuira pas pour posséder une femme que ses esclaves pourraient enlever deux heures plus tard. Le drame n'est donc pas là ou règne la déraison. Il naîtrait peut-être dans le troisième acte, entre Marius et Lepidus, si la scène ne se passait pas dans la maison impénétrable d'Annius. Assurément l'égoïsme intraitable du vieux consul, la résistance inaccoutumée de son partisan, les angoisses de la jeune femme sujet de cet étrange débat, annoncent une magnifique scène; mais, cette fois encore, l'oubli des convenances scéniques, l'inexpérience et l'enflure, détruisent toutes les espérances, et la pièce tombe de nouveau.

Puisque Lepidus a outragé ainsi toutes les lois divines et humaines, puisqu'il a méconnu la voix de l'amour, celle de l'honneur; puisque, contre toute raison, Lavinie est restée chez Annius, au lieu de s'enfuir avec Lepidus et le consul, ce drame qui, on le sent, se débat contre l'invraisemblance, et brille encore, malgré tant de voiles maladroits, n'a plus d'autre ressource que la poésie; il se fait tableau, comme toujours, et, au lieu d'assister à une action, le spectateur est réduit à écouter des vers. Enfin, au quatrième acte, ce fil tant de fois perdu apparaît encore, et dans son véritable, son plus pur éclat; mais bientôt, caché dans l'enroulement d'une trame nouvelle, il passe à jamais confondu parmi les nuances diverses. Le drame n'a paru qu'un trop faible prétexte à de longues amplifications poétiques.

Cependant, si nous comparons cette pièce à *Lucrèce,* nous n'hésiterons pas à déclarer que, malgré tous les défauts signalés dans l'examen qu'on vient de lire, M. Ponroy est aussi poète que M. Ponsard. Brute, Sextus, Collatin et Lucrèce, sont des portraits que Tite-Live a transmis fidèlement à l'auteur de *Lucrèce*. Celui-ci n'a mis en œuvre que son rare bon sens, sa forme circonspecte, et l'histoire qu'il a maintenue dans les bornes de la tragédie avec cette impérieuse sobriété de style et d'imagination qui sont jusqu'à présent les principaux caractères de son talent. Mais à côté de Brutus était Valère, à côté de Sextus Sulpice, deux tristes confidens, puis la sibylle, malheureuse ébauche. M. Ponsard avait ses cinq actes tout tracés, y compris le dénouement; il ne s'agissait que de calquer. M. Ponroy, au contraire, a créé Lavinie, Annius et Marius lui-même, il a créé jusqu'à ce fantôme de Sylla qui tua le vieux consul. Sa route n'était pas jalonnée comme celle de son prédécesseur; s'il s'est égaré parfois, il n'a que plus de mérite à s'être retrouvé souvent. Au point de vue de l'ode, M. Ponroy est souvent supérieur à l'auteur de *Lucrèce*. C'est de cette façon qu'il convient qu'on envisage la pièce de M. Ponroy; car elle n'est pas un chef-d'œuvre, et il n'est plus permis d'aborder le genre tragique, l'épopée historique, sans prouver dès le début un talent de premier ordre; les faux pas sont défendus à quiconque se lance dans cette voie que les modèles éclairent de leurs impérissables clartés; imiter ne suffit plus, promettre ne suffit plus; nous avons un passé, nous demandons mieux ou du moins autant. Ceux qui comparaient M. Ponsard à Racine, voire à Corneille, ne péchaient pas par la logique, mais ils se trompaient dans la comparaison. Ils comprenaient fort bien que leur héros avait besoin d'un rang égal à celui des maîtres de la scène classique, sous peine de n'être pas un héros. M. Ponroy aura tort en cela autant que M. Ponsard, et en admettant qu'il eût bien fait, nous ajouterions qu'il n'a pas fait assez. La faute en est au siècle, qui se fait difficile à l'endroit des prodiges. On fait aujourd'hui deux questions aux débutans : Qu'édifiez-vous? que détruisez-vous?

Le vieux Consul a été sérieusement écouté depuis la première représentation. C'est alors que les défauts et les qualités en ont pu être appréciés. Le début de M. Arthur Ponroy est honorable. Tel est le résumé de notre

opinion, telles seront les conclusions de cet examen, dans lequel, flatteuse ou non, la vérité a été dite à l'auteur. La louange n'est pas toujours une preuve d'estime.

Quelques jours avant cette représentation, l'Odéon avait offert au public un petit acte de M. Debelloy, *Karel du Jardin*. Karel était un peintre hollandais dont les paysages et les scènes champêtres sont estimés. Il mourut à Venise vers la fin du XVIIe siècle. L'auteur suppose qu'amoureux et pauvre, cet artiste quelque peu fou dut sa fortune et son bonheur à une charmante hôtesse nommée Beppa. N'allons pas aux informations. Les vers de ce petit ouvrage sont agréables, et le canevas ingénieux.

Il se fait peu à peu sur les théâtres de vaudevilles une transformation qu'on ne tardera pas à reconnaître. Nous l'attribuerions, quant à nous, aux émigrations des acteurs qui vont transportant à chaque exil nouveau leur masque sérieux ou comique d'une scène à l'autre, si le théâtre du Vaudeville, qui n'a pas eu à souffrir de ces changemens de personnel, ne se transformait tout le premier. On a reproché la pruderie aux héroïnes de Mme Ancelot; on a beaucoup gémi de voir les pièces longues et gourmées succéder aux pièces gourmées et longues; mais depuis l'approche du carnaval, M. et Mme Ancelot se sont décidés à folâtrer place de la Bourse, comme on ne le fait plus depuis quelque temps aux Variétés. M. Laurencin a mis en avant *Adrien ou ma Bonne Étoile*, folie que M. Auvray n'eût pas pu faire jouer au Gymnase, tant les mots sont pointus et les gestes arrondis. La bonne étoile de M. Adrien, c'est un ange aux yeux bleus, Mme Doche, qui tombe des nues au milieu d'un carnaval perpétuel, que s'est fait à lui-même M. Adrien Laferrière, secondé par un démon des plus bruyans nommée Mlle Judith. Ces deux personnages, ayant fait assaut de vacarme, de folies, de danses excentriques, se trouvent gênés par la présence de la bonne étoile. M. Adrien avait pris l'habitude de renvoyer ses pratiques, — il est graveur, — avec force mauvais complimens; il dépensait toute la nuit l'argent qu'il ne gagnait pas le jour; tout à coup sa bonne étoile éclaire M. Adrien, qui se remet à graver intrépidement, ne danse plus, et congédie Mlle Judith, pour épouser l'ange aux yeux bleus. Cette Judith, en démon incorrigible, devient la mauvaise étoile d'un certain Hector, héritier des traditions chorégraphiques et bachiques du bel Adrien, passé à l'état d'homme vertueux. Voilà pour le sentiment. C'est Mme Ancelot qui aura reçu cet acte-là.

Maintenant nous passons à un vaudeville plus que grivois, l'un de ceux que M. Ancelot aura voulu désigner sans doute dans ces fameuses affiches, où il fait annoncer à la quatrième page des journaux que toutes les pièces du Vaudeville sont empreintes d'un goût parfait, et respirent un parfum de bonne société qui, des faubourgs les plus nobles, attire tout Paris à la place de la Bourse. *Les Gamins de Paris*, voilà le titre de cet ouvrage littéraire, à l'aide duquel le directeur académicien fera tambouriner qu'il *opère la régénération* de son théâtre. Les gamins de Paris sont des femmes qui trompent leurs maris, tourmentent les portiers, vexent le guet, dont leurs

maris font partie, et bondissent d'une façon cavalière dans des blouses, des bourgerons, et autres travestissemens. Cris aigus, attitudes prohibées, galops frénétiques, composent l'intrigue de ces saturnales d'un goût peu sévère et peu nouveau. M. Clairville est l'auteur de cette *folie* reçue par M. Ancelot.

Tandis que le Vaudeville cherchait à séduire par ces aimables divertissemens les rieurs que *Michel Perrin* ne fait plus rire, les Variétés s'empressaient de retenir ces mêmes rieurs et leur servaient un plat tellement épicé, que M. Ancelot a dû en pâlir de jalousie. *Les Oppressions de Voyages*, calembourg assez plat, sont une pièce insupportable jouée avec une verve diabolique qui en a fait ressortir les inconvenans détails avec la brutalité d'un verre grossissant braqué sur quelque insecte horrible. La pièce a été sifflée de façon à changer la pâleur de M. Ancelot en un vermillon d'hilarité. Les *deux hommes d'esprit* qui se sont rendus coupables de ce calembourg et de ses conséquences ont été rudement menés par un parterre qui voulait rire, mais rire en s'amusant. Ils ont pris le pseudonyme de Sauvageot pour sauver leur amour-propre, qui a dû souffrir cruellement, mais qui pardonnera bien vite, car l'amour-propre offensé des vaudevillistes pardonne avec une espèce de fureur. Nous en avons eu la preuve dans MM. Duvert et Lauzanne qui, offensés au Palais-Royal, aux Variétés, au Vaudeville, ont été indulgens malgré tant d'outrages, et ont pardonné au public sept à huit fois de suite, notamment dans un vaudeville intitulé *la Bonbonnière*, dont nous allons nous occuper tout à l'heure. Signalons auparavant le succès d'une divertissante pochade de MM. Siraudin et Moreau, représentée sous ce titre : *les Comédiens ambulans*. Scarron ne pourrait s'empêcher de sourire, le rusé goutteux, en voyant que les acteurs du *Roman comique* n'ont guère changé que de chausses et de chapeaux pour désopiler la rate du public.

C'est au Palais-Royal que MM. Duvert et Lauzanne ont voulu opérer leur réconciliation avec les spectateurs; mais comment raconter cette scène sans encourir les reproches que méritent selon nous les deux auteurs? Ces sortes d'*intrigues* ne s'analysent pas, cette sorte de littérature ne se critique point. MM. Duvert et Lauzanne ont été offensés une neuvième fois par le public, dont l'indulgence n'est pas inépuisable comme celle des vaudevillistes. Cela nous a fait voir que le théâtre du Palais-Royal n'est pas heureux depuis quelque temps, et qu'il a besoin d'un succès pour se maintenir au niveau de sa prospérité habituelle. M[lle] Déjazet n'est pas engagée et ne le sera pas. Si M. Dormeuil adopte par malheur les théories paradoxales que le théâtre des Variétés mit en pratique avant l'engagement de Bouffé, à savoir qu'on peut se passer d'acteurs, nous lui prédisons beaucoup de mécomptes. Les bons acteurs ont fait chez lui passer les pièces faibles. Or, les pièces ne sauraient être meilleures, nous n'y voyons pas de raisons, car le vaudeville gai est chose peu variable de sa nature. L'équation sera donc simple; acteurs faibles, plus, pièces mauvaises, seront au public du Palais-Royal ce que la désastreuse année passée a été à la caisse de M. Roqueplan.

Rien de nouveau pour le Gymnase. Les actionnaires dont on parle tant

sont de véritables ombres pour la transparence et l'impuissance. Aucune combinaison ne retirera cet excellent théâtre du gouffre au bord duquel l'a retenu jusqu'à présent la main ferme et intelligente de M. Poirson. On peut prévoir dès aujourd'hui que cette même volonté qui a compromis la prospérité du Gymnase lui rendra sa splendeur et sa fortune. Les haines cèdent au temps, l'amour-propre plie devant l'urgence. En attendant, le théâtre se maintient dans le mouvement général, comme ces rouages bien organisés qui broient les obstacles et fonctionnent incessamment. Le *Nouveau Rodolphe*, parodie prématurée des *Mystères de Paris*, a reçu l'accueil favorable que peuvent attendre toutes les contre-parties d'une idée hardie qui a fait sensation. M. Léonard nous montre un faux Rodolphe épris de l'amour du bien; le brave homme étudie la justice humaine dans le livre de M. Eugène Sue, il brise son esprit à l'application des théories sociales de la cour de Gérolstein, il brise son corps à l'exercice ingénieux de la savate, du pugilat, et de la lutte en tous genres. Il en résulte que, lorsqu'il se décide à faire comme don Quichotte sa première sortie contre l'humanité coupable, il essuie dans un tapis-franc une effroyable tempête de coups de pied et de coups de poing; les gens qu'il veut sauver lui font payer des indemnités, les femmes qu'il protége malgré elles se moquent de lui; battu sur tous les points, au physique et au moral, il se résigne à garder au milieu de la société le rôle moins compromettant d'observateur. Il admire de loin les savantes manœuvres du prince de Gérolstein, mais il ne les imite plus qu'en songe. Foin des utopies! Numa joue ce rôle avec un esprit charmant.

Quant au vrai Rodolphe avec son cortége de chourineurs, nous l'avons vu l'autre fois à la clarté des réverbères bleuâtres, dans cette tortueuse rue aux Fèves que nous croyons située près de Notre-Dame, et qui est transportée à la Porte-Saint-Martin. Ce drame monstrueux et splendide est installé définitivement sur la scène. La première représentation a tenu tout Paris en haleine, et l'on entendait frémir au dehors, dans l'attente du lendemain, la foule qui ne pouvait trouver place dans cette salle immense. Il y a peu de ces succès qui soient attendus, prédits, assurés; tout le monde savait que la pièce tirée du roman de M. Eugène Sue ne tomberait pas. On la supposait mauvaise, froide, décousue, mais on n'en doutait pas. Et, chose extraordinaire, tout s'est passé comme on le supposait. La pièce est réellement faible, mais non pas à la manière des pièces faibles, que l'on abandonne; elle est froide comme action suivie, mais palpitante dans chacune de ses parties; tous les rôles en sont tronqués, mais tous intéressent par une réalité saisissante. Cette pièce ne mène à aucun but, mais elle traverse tout. Chacun en dit du mal et brûle d'y retourner pour passer en revue une seconde fois ces tableaux magiques dont plusieurs se sont gravés en traits ineffaçables dans toutes les imaginations.

Rodolphe, l'ame, le sang de ce corps gigantesque créé par M. Eugène Sue, nous apparaît dans la pièce réduit au rôle d'un père qui cherche sa fille perdue. Il la cherche mollement, et la trouve par hasard. Mais c'est bien

Rodolphe, et il n'a pas manqué son effet. Le Maître-d'École, cette vivante image de l'horrible, n'est dans la pièce qu'un instrument; il a perdu l'esprit infernal qui, dans le roman, lui assure une supériorité aussi marquée sur les intelligences que sa force musculaire lui donne d'empire sur les corps. Mais il fait peur et produit son effet. Jacques Ferrand, lui, peut être considéré sous sa double face : l'homme aux furieuses passions semble un vieillard éteint qui voit doucement agir l'humanité au travers de ses lunettes bleues; que son masque tombe, qu'il se redresse, et vous verrez un homme robuste, un tigre affamé bondir çà et là en écrasant du rire et du geste ceux devant qui son front se courbait tout à l'heure. Cette nature de bile et de sang, cette organisation toute puissante pour le mal, a saisi d'étonnement, par sa personnification savante, tous ceux qui s'étaient crus bien servis par leur imagination pour interpréter cette création farouche. La comtesse Sarah est, sans contredit, le rôle le plus complet après celui de Ferrand. Le succès de ce personnage n'a été contesté par personne. Nous n'en dirons pas autant des autres sur lesquels vont porter quelques-unes de nos observations. M. Eugène Sue a pu se convaincre de la difficulté qu'il y a de transporter au théâtre, c'est-à-dire de rendre palpables, certaines idéalités qui paraissent plus réussies dans le livre à mesure qu'elles deviennent plus invraisemblables. Rigolette et la Goualeuse sont des exemples frappans de cette vérité. Le rôle de Rigolette ne se rattache en rien à l'action, à tel point que l'on eût pu le couper tout entier, sans changer peut-être dix lignes dans l'ouvrage. M. Eugène Sue a compris cette objection, et a dû transporter sur Germain quelque peu de l'animation qui est indispensable à tout personnage mis sur la scène. Or, Germain n'est une création louable dans le roman que par cette inutilité dont les spectateurs lui feraient un crime au théâtre; et qu'est-il arrivé? Germain, en mainte et mainte circonstance, a dû jouer le rôle de providence que dans le plan des *Mystères de Paris* Rodolphe seul pouvait remplir convenablement. C'est Germain qui, dépité de ne rien faire comme sa compagne Rigolette, s'est mis à sauver la Goualeuse au neuvième tableau, après avoir sauvé les Morel au cinquième.

Il en est de même du Chourineur. Si ce personnage est malheureusement conçu dans le roman, il est encore plus mal placé dans la pièce. Honnête homme, type de vertu dès ce premier tableau, supérieur à tous par sa force, si ce n'est à Rodolphe, le Chourineur est un deuxième sauveur, suppléant du prince de Gérolstein. Celui-là sauve tout le monde, Rodolphe d'abord, puis la Goualeuse une fois, puis Morel, puis Germain, puis enfin Rodolphe, Mme d'Harville, etc. Quoique joué avec talent, ce rôle n'a pas plu. Celui de M. Pipelet n'est pas d'un comique agréable, comme on l'aurait pu supposer; une seule scène, celle du baiser infernal, déposé par Cabrion sur le front du portier, a soulevé des rires de bon aloi. La portière est un hors-d'œuvre fort gênant. En général, tout le petit matériel, si utile pour les lecteurs, les serins de Rigolette, le chapeau tromblon de Pipelet, le rosier de Fleur-de-Marie, la partie pittoresque enfin s'est trouvée absorbée à la scène par l'am-

pleur des personnages vivans et sortis de leur cadre. Tortillard, ce diablotin effrayant, dont les noirceurs faisaient frémir, s'est transformé en un malicieux gamin de Paris, dont le seul crime est un vol, et quel vol! un larcin de lait fait à la boîte d'une laitière absente. Ce n'est même pas Tortillard qui attache à l'habit de M. Pipelet cette ficelle correspondante à la poèle du marchand de marrons ; oh! le Tortillard de la pièce eût mangé les marrons tout au plus!

Mais Jacques Ferrand! sur lui roule et serpente toute la noire intrigue du drame. Ce n'est plus Louise Morel, mais Fleur-de-Marie que cet exécrable bourreau poursuit de son hideux amour. Nous le voyons au premier tableau venir sous un déguisement chercher dans la cité le Maître-d'École auquel il veut payer un crime. Le crime s'accomplit silencieusement, dans une noire allée. Ferrand écoute à la porte, entend ce qu'il voulait entendre et s'en retourne d'un pas lent. Pas un cri, pas un choc n'a retenti; c'est que le Maître-d'École sait son métier d'assassin, et sans doute Ferrand n'aura entendu qu'un soupir. Ce Jacques Ferrand, c'est Frédérick Lemaître, la plus sauvage, la plus majestueuse horreur qu'on puisse imaginer. L'œil sec, mobile, la main blanche et crispée, il courbe les assassins sous sa volonté de fer. L'œil caressant, la voix douce, il persuade au monde tout ce qu'il veut; les uns lui confient leur or, les autres leurs secrets; lui prend tout, salue, et triomphe sans même remercier Satan, car il ne croit qu'à lui-même en ce monde, et à sa cassette pleine d'or.

Quand on l'a vu se traîner aux pieds de Fleur-de-Marie, et faire parler à son amour effréné la langue la plus suave, la plus passionnée, la plus douloureuse qui ait jamais frappé l'oreille humaine, lorsqu'on l'a vu se relever menaçant et terrible, écraser ses ennemis et les insulter en les torturant, lorsqu'enfin il apparaît pâle, les yeux sanglans, effaré, pantelant, et que sans voix, sans autre artifice que des soupirs et des monosyllabes, désespéré, il traverse tous ces sentimens qui partent de l'enfer pour aboutir au trône de Dieu; alors, après l'avoir entendu râler dans la poussière ces mots : Je me repens! je me repens! on peut se dire qu'on vient d'assister à la plus complète personnification du crime, du désespoir et du remords. Frédérick a contenu durant un quart d'heure une foule dont l'heure avancée et la fatigue d'un spectacle trop long sollicitaient l'impatience; il a captivé, fasciné cet auditoire épuisé d'émotions, par la seule puissance de son geste et de sa muette agonie. C'est le triomphe le plus brillant dont il puisse s'enorgueillir.

Ainsi la pièce tirée de ce roman fameux aura en vain péché contre toutes les règles de l'art, en vain aura-t-elle été incompréhensible pour tous ceux qui n'ont pas lu les neuf volumes des *Mystères de Paris :* l'avide curiosité des spectateurs supplée à toute obscurité, court au-devant des lenteurs de l'action, saisit le sens des secrets mal expliqués, interprète le costume, le langage des acteurs. Une mise en scène d'une vérité terrible traduit aux yeux ce que l'esprit ne comprend pas. Le grabat des Morel fait frissonner d'horreur. A quoi bon savoir ce que sont les Morel, d'où ils viennent et où

ils vont? On tue et l'on brûle des hommes dans la cabane de Martial; pourquoi expliquerait-on ce que c'est qu'un Martial? l'île ténébreuse n'est-elle pas là, ceinte d'une eau profonde, garnie d'herbes touffues? quel commentaire vaut cela? Le roman renvoie à la pièce, la pièce renvoie au roman. Lisez et voyez.

Toutes ces horribles figures semblent se mouvoir dans un crépuscule qui donne à leurs formes le vague fantastique des ombres. Dans le bois passent des silhouettes de bandits que vous avez vues se projeter rougeâtres sous le réverbère de la cité. Des orgues chantent un chant lugubre, des hurlemens sinistres éveillent les échos de l'arche et courent provoquer d'autres hurlemens inattendus. Comme dans les rêves où l'homme lutte avec l'absurde, les portes s'ouvrent, les hideuses figures entrent sans bruit, lancent leur imprécation et disparaissent. Le tapis-franc plein de bruits lugubres, le cabinet de Ferrand gros d'un silence de mort, sont des tableaux que nul ne regrettera d'avoir pu contempler sans affronter les serres du Maître-d'École, et le regard de Ferrand; la vie paraît bonne à qui sort de cet enfer.

Chacun aura fait son devoir pour donner à cette représentation l'éclat d'un succès d'enthousiasme. M. Eugène Sue a fourni le roman, M. Dinaux la mise en scène, Frédérick son talent, Raucourt et Eugène Grailly leur intelligence; le premier, terrible sous le masque livide du Maître-d'École; le second, pathétique sous les haillons du pauvre Morel; M. Devoir a fourni son pinceau poétique et vrai; le public lui, cet orgueilleux sultan, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, apporte tous les jours son or et ses bravos.

A. M.

BULLETIN.

On a pu reconnaître, dès les discussions préliminaires auxquelles a déjà donné lieu la proposition de l'honorable M. de Rémusat, les sentimens contradictoires dont sont animés les hommes qui veulent, avec une égale sincérité, l'affermissement de la monarchie constitutionnelle. Selon certains esprits, ce qu'il y a de plus sûr et de plus habile, c'est de n'innover en rien, c'est de tout maintenir et de tout défendre. Voilà pour eux le premier, l'unique devoir de la politique conservatrice. En vain on leur démontre que certains rouages, certains détails du mécanisme constitutionnel devraient être améliorés: ils nient que ces améliorations puissent être tentées sans compromettre l'ensemble. Aussi professent-ils pour toute modification une répulsion systématique.

Cette politique a un mérite qu'on ne saurait lui contester sans injustice c'est son extrême simplicité. C'est comme un mot d'ordre, comme une consigne dont l'exécution demande peu d'efforts, et semble écarter toute préoccupation fâcheuse. Seulement, à cette politique si simple, il y a, nous le croyons, des inconvéniens attachés. Nous vivons sous un régime de discussion et de publicité où la critique en toute chose est de droit commun. Des débats sans cesse renaissans, une polémique qui suspend rarement son feu, signalent les défauts des institutions, et dénoncent les lacunes, les vices à l'opinion. Nous parlions tout à l'heure de ceux qui s'attachent à tout défendre, en voici d'autres qui attaquent tout. Comme on ne leur fait aucune concession, à leur tour ils n'apportent dans leurs agressions aucune mesure, aucun ménagement, et ils se proposent bien, quand ils auront un jour la majorité, de faire table rase et de tout changer.

C'est pourquoi des hommes politiques qui ne sont pas moins conservateurs que les opiniâtres défenseurs du *statu quo*, mais qui le sont autrement, entreprennent d'intervenir pour éviter les excès de part et d'autre. Ils ne font

pas consister l'art de gouverner dans une prédilection exclusive pour une politique stationnaire qui n'admet en aucune chose ni dans aucun temps un amendement, une modification; ils pensent au contraire qu'afin de conserver avec puissance, il faut savoir améliorer à propos. Par là on évite ces crises redoutables où l'on voit tout un système s'écrouler pour faire place à une politique diamétralement contraire.

La charte, les institutions de 1830, et notamment la loi des élections, ont des adversaires, des contradicteurs. On peut penser que, si ces contradicteurs avaient la puissance, ils substitueraient au système électoral en vigueur un système tout-à-fait opposé. Quelle perturbation n'apporterait pas dans nos mœurs politiques une innovation aussi capitale! Voulez-vous écarter ce danger? Voulez-vous ôter aux réformateurs radicaux leurs meilleures chances de succès? Prouvez au pays que le système électoral qui nous régit, s'il n'a pas une perfection absolue, est susceptible de toutes les améliorations que peut suggérer l'expérience. Quoi de plus politique, de plus sainement conservateur, que d'améliorer une institution, une loi, sans en changer les bases, sans en dénaturer l'esprit? La loi des élections du 19 avril 1831 établit, dans son article 64, certaines incompatibilités. Serait-ce ébranler la loi que de donner plus d'extension à cet article 64? Ne serait-ce pas plutôt l'affermir?

Telle est à coup sûr la pensée, l'espérance de M. de Rémusat et de ses amis, quand ils demandent une modification à la loi électorale. Cette loi, ils la trouvent bonne dans ses principes fondamentaux, ils la défendraient si elle était attaquée au nom de théories radicales, mais ils ne sont pas sourds aux conseils de l'expérience; ils reconnaissent qu'en 1831 le législateur n'a pas tout prévu, et qu'il y a, après treize ans, quelques amendemens à introduire dans son œuvre.

Comment s'en étonner? Il y a dans notre civilisation politique des principes, sinon incompatibles, du moins différens, qui ne peuvent arriver à une conciliation désirable que par une longue pratique. Quand il y a trente ans nous entrâmes sérieusement dans l'ère du gouvernement représentatif, le pays était dans les liens de la plus forte centralisation administrative qui ait jamais existé. Il n'y avait pas à cette époque d'autre manière d'être homme politique que d'être fonctionnaire. Le gouvernement constitutionnel venait créer une autre puissance, d'autres existences, d'autres situations.

La solution du problème serait-elle par hasard dans l'anéantissement de la centralisation administrative par le gouvernement constitutionnel? Pas le moins du monde. La centralisation administrative est inhérente au caractère politique de la France, à son histoire : elle est une des principales conditions de sa force, de sa vitalité. Seulement il faut travailler avec persévérance à la mettre en harmonie avec notre gouvernement constitutionnel, et cela sans l'affaiblir, sans la déprimer.

Or, nous ne craignons pas de le dire, la proposition de M. de Rémusat n'est pas moins favorable à la centralisation administrative qu'au gouverne-

ment parlementaire. Quelles sont les conditions d'une administration forte, si ce n'est d'avoir des agens formés de bonne heure à toutes les traditions, à toutes les difficultés des différens services publics? La proposition de M. de Rémusat tend à écarter de l'administration les fonctionnaires improvisés qui prétendent, parce qu'ils sont députés, qu'on doit leur livrer les emplois publics en supprimant pour eux tout noviciat et les premiers degrés. L'administration est intéressée à n'accorder d'avancement qu'à des services véritables, à un mérite réel; la proposition de M. de Rémusat la soustrait aux exigences déraisonnables des députés fonctionnaires, qui ne pourraient plus à l'avenir franchir plus d'un degré dans la hiérarchie.

Considérons maintenant les rapports des ministres avec leurs agens. Croit-on qu'il soit bien normal et bien avantageux au service public que des ministres rencontrent dans la chambre et soient obligés de traiter sur un pied complet d'égalité des agens qui sont sous leurs ordres, des directeurs, des sous-directeurs, des employés? Conservent-ils sur ces fonctionnaires-députés toute la prééminence nécessaire? N'y a-t-il pas de la part de ces agens une certaine disposition à s'émanciper, à se créer vis-à-vis de leurs chefs une certaine indépendance, nous ne disons pas comme députés, mais dans l'exercice de leurs devoirs administratifs? Tout en votant pour le ministère à la chambre, tel fonctionnaire voudra se créer dans son administration une importance plus considérable, et voilà des empiètemens contraires tant aux règles de la justice qu'à l'intérêt général.

Enfin, les incompatibilités nouvelles que M. de Rémusat voudrait ajouter à celles qui existent déjà sont-elles contraires aux principes d'une forte organisation administrative? M. le garde-des-sceaux n'aimerait-il pas mieux savoir que tous les substituts et tous les procureurs du roi des tribunaux de province sont à leur poste que d'en rencontrer à la chambre? Ces magistrats subalternes ne peuvent remplir leur mandat de député qu'en manquant à leurs devoirs judiciaires par une absence qui dure une grande moitié de l'année.

Il n'était pas sans intérêt de prouver que la proposition qui va être cette semaine l'objet d'un débat parlementaire n'avait rien qui pût inquiéter les partisans d'une forte centralisation administrative. Les conservateurs peuvent se convaincre qu'elle est loin d'être un démenti aux principes qui leur sont chers.

Maintenant il est vrai que l'auteur de la proposition et ses amis ont aussi songé à donner plus de vigueur et de dignité au gouvernement parlementaire. Ils ont pensé que, si on diminuait le nombre des fonctionnaires, et surtout des petits fonctionnaires, on fortifierait l'autorité morale de la chambre. Il faut que le parlement ait dans son sein des fonctionnaires d'un ordre élevé qui lui apportent les résultats d'une longue expérience et le concours de leurs lumières; mais il ne faut pas, comme l'a dit l'honorable M. Thiers, qu'on puisse se faire de la députation un marche-pied. En effet, un pareil état de choses dégraderait à la fois la chambre et l'administration.

Ce qui recommande vraiment la proposition dont MM. Thiers, de Rémusat et Duvergier de Hauranne se sont faits les patrons, c'est qu'elle est une tentative sérieuse, honorable, de concilier les principes du gouvernement parlementaire avec les justes exigences de la centralisation. On y reconnaît l'esprit d'hommes pratiques qui, sans se perdre à la poursuite du *bien absolu,* s'attachent à des réformes modérées et possibles. N'est-il pas de l'intérêt général que le corps électoral appelé à élire le parlement n'emprunte au corps si nombreux des fonctionnaires que les situations les plus éminentes et les talens les plus élevés? La chambre partage avec la royauté la puissance législative et politique; sans nommer directement les ministres, elle les élève et les précipite, elle est associée au gouvernement : il importe donc d'épurer les élémens qui doivent concourir à la formation de ce grand pouvoir.

Mais, dit-on, si la chambre prenait en considération la proposition de M. de Rémusat, elle se suiciderait, elle prononcerait elle-même sa dissolution. Cet argument paraît décisif aux adversaires de la proposition, et ils insistent surtout sur l'inopportunité. Les auteurs de l'objection n'ont pas songé qu'elle ne conduisait rien moins qu'à rendre impossible à jamais toute modification à la loi électorale. A tous les momens d'une législature, que ce soit la première, la seconde ou la troisième année, on pourra toujours dire à la chambre qu'elle se suicide, si elle touche à la loi du 19 avril 1831. C'est la première fois qu'on s'avise de refuser à un corps politique la faculté de réviser les conditions de son existence, sous prétexte qu'on tremble pour sa viabilité.

Nous considérons, nous l'avouerons, sous un bien autre aspect l'intérêt et les devoirs de la chambre. A peine nommée, la chambre de 1842 a dû prêter tout son appui à la monarchie constitutionnelle, ébranlée par un coup affreux. Elle dut ajourner toutes les questions pour s'occuper uniquement de la loi de régence. Ce ne fut guère que six mois après qu'elle aborda les questions politiques. L'année dernière, elle se préoccupa vivement de nos relations extérieures, et notamment du droit de visite, que le ministère avait si imprudemment aggravé par le traité de 1841. On peut penser que la chambre suit avec attention les évènemens et qu'elle se réserve de revenir sur les questions étrangères toutes les fois qu'elle jugera le moment opportun; mais il ne lui importe pas moins, non plus, de porter sa sollicitude sur l'intérieur. La chambre ne saurait tout-à-fait oublier quel esprit animait les électeurs, quand ceux-ci lui ont donné son mandat. Les électeurs attendaient de leurs représentans un esprit d'investigation sévère, de sages et nécessaires réformes. La chambre voudra-t-elle tromper sans retour ces espérances?

On parle beaucoup à la chambre de son intérêt. Est-il donc vraiment de son intérêt bien entendu de rejeter toute proposition d'amélioration, de réforme, même la plus modeste? Il peut convenir au cabinet de repousser par une fin de non-recevoir des questions qu'il sait pour lui embarrassantes, épineuses; mais ne serait-il pas plutôt dans les convenances de la chambre

de montrer au pays qu'elle ne se refuse pas à préparer la solution de problèmes difficiles, à marcher lentement dans la voie des réformes? Si la proposition de M. de Rémusat était prise en considération, personne n'ignore qu'aucun résultat immédiat ne pourrait être la conséquence du vote de la chambre. Une commission serait nommée pour élaborer un projet sur lequel la chambre aurait encore à délibérer. Enfin, quand il serait sorti des travaux de la commission et des discussions de la chambre une résolution, ne faudrait-il pas que la chambre des pairs l'examinât à son tour? On n'est donc pas menacé d'un changement brusque, d'une révolution soudaine.

Il est un autre motif que, sans le faire valoir bien haut, on ne laisse pas de mettre en avant: c'est que la prise en considération pourrait être envisagée comme une victoire de l'opposition, et affaiblirait encore plus le ministère. Il est vrai que le cabinet est compromis; mais est-ce une raison pour que la chambre, renonçant à la liberté de ses mouvemens, risque de se compromettre elle-même devant le pays? Doit-elle pousser l'abnégation si loin? Le ministère a fait des fautes graves, tout le monde en convient; il a eu le malheur de diviser les esprits là où, par une conduite habile, un langage mesuré, il eût pu réunir dans un même vote tous les amis dévoués de la dynastie de 1830. Ses fautes l'ont fortement ébranlé. Maintenant, peuvent-elles l'autoriser à se montrer plus exigeant que jamais, à ne pas permettre aux conservateurs éclairés d'examiner le mérite des réformes modérées qu'on leur propose? S'il en était ainsi, il faudrait conclure que plus un ministère a fait de fautes, plus il a le droit de demander à ceux qui l'ont soutenu pendant un temps un dévouement sans réflexion et sans limites.

Dans le sein de la majorité, les hommes les plus prévoyans, les plus éclairés, ne se font aucune illusion sur l'affaiblissement du cabinet, et ils hésitent sur la conduite qu'ils auront à tenir désormais à l'égard des personnes. Nous concevons ces hésitations, bien qu'elles doivent avoir un terme; mais nous ne comprendrions pas qu'elles exerçassent une influence funeste sur les choses, sur les questions de principe. Les corps, les partis politiques, ont des devoirs à remplir qui doivent primer toutes les considérations particulières et personnelles. C'est au parti conservateur de ne pas l'oublier dans les circonstances graves où nous sommes placés depuis trois semaines.

Nous sommes surtout préoccupés, nous en conviendrons, des intérêts du parti conservateur, qui véritablement ne peut se considérer comme solidaire des tristes imprudences dans lesquelles est tombé le cabinet. Beaucoup de personnes au sein de la majorité désapprouvaient le mot qui, dans le dernier paragraphe de l'adresse, a soulevé de si violens débats; si elles l'ont voté, c'est sous le coup d'une sorte de contrainte morale. Les faits n'ont que trop prouvé combien leur répugnance était fondée. Qui s'étonnera que la confiance des conservateurs dans l'habileté du cabinet soit ébranlée profondément? Le parti conservateur n'est que trop autorisé à ne plus suivre

aveuglément des directions qui l'ont si fort écarté du but qu'il voulait atteindre.

Le but du parti conservateur a toujours été d'affermir les choses en calmant les esprits. Or, aujourd'hui nous trouvons l'ébranlement dans les choses, et dans les esprits l'exaspération. Le ministère, qui s'était vanté d'être seul en mesure de rallier à la monarchie de 1830 le parti légitimiste, moins une imperceptible et incorrigible minorité, se trouve avoir surexcité ce parti au-delà de tout ce qu'il était possible de prévoir. Même irritation dans certaines régions du clergé.

C'est cependant un ministère inclinant visiblement au centre droit qui est arrivé à un pareil résultat. Tout cela est bien de nature à faire refléchir les conservateurs prévoyans. Ils peuvent se demander s'il est sage d'identifier leur politique avec les vues et la destinée du ministère. D'un autre côté, voici les principaux chefs du centre gauche qui montrent autant de modération que de persévérance dans leur ligne politique. La proposition de M. de Rémusat, outre sa valeur particulière, a encore le mérite de manifester l'esprit général qui anime le centre gauche. Ce parti, qui est appelé de plus en plus à jouer un rôle considérable dans la chambre, n'a abdiqué aucune de ses tendances gouvernementales, aucun de ses principes d'ordre.

Les conservateurs éclairés devront considérer si lorsque le ministère, qui avait cherché son point d'appui au centre droit, a fait tant de fautes, c'est le moment de s'éloigner du centre gauche. Nous ne nous rappelons pas d'époques où l'utilité d'un rapprochement entre le centre proprement dit et le centre gauche ait été plus indiquée par les circonstances. En parlant ainsi, nous ne cédons ni à une illusion, ni à une fantaisie; nous constatons un fait.

Pendant l'interruption des débats politiques au sein de la chambre, les évènemens se succèdent au dehors avec rapidité. C'en est fait, le régime constitutionnel est suspendu en Espagne, et le général Narvaez est plus dictateur qu'Espartero. En sa qualité de capitaine-général de Madrid, Narvaez a publié un *bando* qui établit un conseil de guerre permanent pour juger sommairement tous ceux qui attenteraient à la tranquillité publique. Les journaux ne peuvent plus être publiés sans la permission du chef politique. Dès le lendemain de la publication du *bando*, les feuilles de l'opposition ont annoncé qu'elles renonçaient à paraître. Ainsi à Madrid la presse est aussi muette que la tribune.

On ne peut guère penser que ce soit l'insurrection de Pantaléon Bonnet qui ait déterminé le gouvernement de Madrid à prendre une attitude aussi dictatoriale. Il faut qu'il soit convaincu qu'une vaste conspiration a été ourdie contre lui dans toute la Péninsule. Même avec cette conviction, il eût dû agir autrement qu'il ne fait. Nous assistons avec douleur au spectacle que nous présente l'Espagne. Dans la noble et difficile entreprise d'y établir le gouvernement constitutionnel, tout est à recommencer. C'était avec les cortès

réunies, avec les institutions de la charte de 1837, qu'il fallait lutter contre les conspirateurs et les factieux. D'abord si les cortès n'eussent pas été prorogées indéfiniment, si le gouvernement par ordonnances n'eût pas succédé au régime constitutionnel, que de prétextes ôtés à l'esprit de révolte! Mais lutter contre des conspirateurs avec les institutions de la liberté est une idée qui ne peut encore entrer dans la tête d'un Espagnol. Le pouvoir absolu, la dictature militaire, les conseils de guerre, voilà les seules choses que comprennent jusqu'à présent nos voisins méridionaux. Aujourd'hui, les divers partis dans la Péninsule n'ont plus rien à se reprocher. Après avoir maudit Espartero, Narvaez l'imite. Gonzalès-Bravo tient comme ministre la conduite qu'il blâmait amèrement en 1839 dans les rangs de l'opposition.

Cette impossibilité d'avoir une politique mesurée et légale tiendrait-elle au tempérament des peuples méridionaux? Une insurrection vient d'éclater en Portugal. A Torres-Novas, à cinquante milles de Lisbonne, un régimen de cavalerie s'est révolté aux cris de *Vive la reine et la charte, mais à bas le ministère*. Il est difficile de déterminer aujourd'hui la véritable nature d'un pareil mouvement. Le parti des septembristes paraît avoir uniquement cherché son point d'appui dans l'armée. La reine a pour elle la force d'un gouvernement légal et l'autorité des cortès, qui se sont déclarées en permanence.

La reine Marie-Christine vient de quitter Paris pour se rendre à petites journées en Espagne. C'est avoir ou une grande confiance dans la fortune, ou beaucoup d'ambition, ou enfin un vif amour pour ses filles. La reine ne quittera définitivement le sol français qu'en connaissant avec exactitude le dernier état des choses. Puisse-t-elle ne pas se tromper sur l'à-propos et sur l'efficacité de son intervention! Elle trouvera à Madrid un premier ministre auquel elle aura à pardonner un de ces affronts qu'une femme n'oublie jamais. Dans Narvaez, elle trouvera un dévouement certain; mais se flatte-t-elle de diriger à son gré ce caractère inégal, fougueux, cette indomptable volonté? La résolution prise par Marie-Christine atteste son courage; elle montre aussi que la reine n'a pas perdu pendant son séjour parmi nous le goût des émotions et des aventures.

Les affaires d'Espagne ont été en Angleterre l'objet d'une conversation politique dans la chambre des lords. Lord Aberdeen, répondant aux interpellations de lord Clarendon, a parlé de l'influence anglaise en Espagne avec une sorte de bonhomie, de candeur assez extraordinaire dans sa bouche. Il a fait très bon marché de cette influence : « J'ai depuis long-temps l'opinion, a-t-il dit, que nous nous sommes toujours beaucoup trop mêlés des affaires intérieures de l'Espagne. » Ces paroles, si singulières de la part d'un ministre anglais, sont-elles lancées à dessein pour préparer la voie à quelque désaveu, si plus tard le peu de succès de quelque intrigue anglaise rendait un désaveu nécessaire? Nous ne voudrions pas paraître possédés d'une monomanie de défiance envers l'Angleterre; mais le langage de lord Aberdeen est si nouveau, qu'il autorise jusqu'à un certain point ces soupçons.

Lord John Russell a parlé de l'Irlande dans la chambre des communes avec une noble et éloquente simplicité. En vérité son discours est une puissante justification en faveur d'O'Connell; le grand agitateur l'a bien compris, car il est parti pour Londres, et il va siéger aux communes. Cependant il est condamné par le jury; mais la condamnation n'a pas encore été prononcée par la cour. Singulier pays! un condamné politique va élever la parole en plein parlement, et l'on ne sait pas encore la peine qui l'attend. Il y a dans cette situation, outre les bizarreries de la légalité, la preuve de l'ascendant qu'exerce toujours le tribun irlandais.

DU PROJET DE LOI SUR LES PATENTES.

La chambre des députés est à la veille de discuter le projet de loi sur les patentes. Les difficultés du sujet et la diversité des intérêts qu'il met en présence font présumer que la discussion sera laborieuse. Les amendemens seront nombreux. L'esprit de système, frappé de quelques imperfections de détail, voudra changer tout le plan de la loi. On voudra substituer de nouvelles règles à des méthodes que l'usage a consacrées, et qu'il suffit de modifier aujourd'hui en les appropriant à la situation de l'industrie et du commerce. C'est aux hommes expérimentés de la chambre de protéger ces règles contre des tentatives imprudentes. Dans les lois de finances, comme en toutes choses, il faut vouloir ce qui est praticable, et ne pas chercher une perfection chimérique. Tel projet qui pèche par des détails, mais dont l'ensemble est d'une exécution facile, doit être préféré à des théories qui séduisent par des apparences d'équité et de logique, tandis qu'elles n'offrent en réalité que des illusions et des périls.

Le motif qui a fait présenter le projet de loi sur les patentes est juste et libéral. L'ancienne législation n'était plus en harmonie avec l'état de l'industrie et du commerce. Devenue trop rigoureuse sur certains points, et appliquée différemment selon les lieux, elle faisait naître entre les contribuables des inégalités que l'administration ne pouvait empêcher. Quand une loi n'est plus applicable, et quand le gouvernement devient complice des infractions qui lui sont faites, son devoir est de proposer une loi nouvelle. C'est la résolution que le ministre des finances a prise il y a un an. M. Laplagne n'a pu se dissimuler les difficultés qu'une nouvelle loi rencontrerait dans la discussion; mais il a pensé que le gouvernement ne pouvait tolérer plus long-temps l'illégalité et l'injustice dans la perception d'un impôt. D'ailleurs, puisque l'ancienne législation n'est plus obéie, pourquoi le trésor resterait-il armé d'un droit qu'il répudie? Pourquoi supporterait-il aux yeux du pays la solidarité d'une mauvaise loi qu'il n'applique pas?

Le projet du gouvernement a été l'objet d'un mûr examen dans une commission qui a nommé pour rapporteur l'honorable M. Vitet. Le gouvernement et la commission diffèrent sur plusieurs points; mais ils adoptent des principes communs, et s'accordent sur les objets les plus importans.

Ainsi la commission proclame la légitimité de l'impôt des patentes. Le commerce et l'industrie sont protégés par l'état: en retour de cette protection qui leur est nécessaire, ils doivent contribuer aux charges publiques. La commission reconnaît aussi que le produit de cet impôt n'est pas trop élevé. L'assemblée constituante l'avait évalué originairement à 24 millions; il s'élève aujourd'hui à 32. Cette différence de 8 millions ne correspond pas à l'accroissement qu'ont reçu depuis cinquante ans les forces industrielles et commerciales de la France.

Quand au principe général qui règle l'assiette de la contribution des patentes, nous trouvons le même accord entre le gouvernement et la commission.

Comme le gouvernement, la commission repousse formellement la pensée de transformer la contribution des patentes en impôt de répartition. On sait que le mode actuel établi par la loi de brumaire an VII a pour effet de classer les patentables d'après leurs professions, en taxant chacun selon sa classe, et selon certaines circonstances déterminées. C'est ce qu'on appelle impôt de quotité. A ce système, où l'égalité proportionnelle souffre, il est vrai, quelques atteintes inévitables, on oppose un autre mode qui consisterait à fixer annuellement dans les chambres le contingent général de l'impôt des patentes, et à le distribuer entre les départemens. C'est ce qu'on appelle impôt de répartition. Ce système, qui essaie en ce moment de remuer l'opinion en sa faveur, rencontre dans le rapport de M. Vitet des objections sans réplique. Nous espérons que la chambre ne se laissera pas séduire par une combinaison illusoire qui serait le renversement de toutes les règles de l'équité et du bon ordre. Admettez ce système de répartition : comment fixerez-vous les contingens départementaux? sur quelles bases? Prendrez-vous le chiffre actuel de la contribution des patentes? ce chiffre est une erreur ou un mensonge. L'égalité murmure contre lui. C'est ce chiffre que l'on accuse de toutes parts, et c'est sur lui qu'on s'appuie pour réclamer la révision des lois existantes. Chercherez-vous à rétablir l'égalité avant de fixer la répartition? Quel chiffre prendrez-vous? Celui du département le plus favorisé? vous opérez un degrèvement ruineux pour le trésor. Celui du département le plus imposé? vous accroissez l'impôt dans une mesure exorbitante. Mais allons plus loin : les contingens départementaux une fois fixés, pour combien de temps le seront-ils? Si la fixation est permanente, l'égalité disparaît devant la mobilité des circonstances qui changent d'une année à l'autre les conditions du commerce et de l'industrie. Si la fixation est variable, que de recherches, que de travaux pour saisir les modifications incessantes de la matière imposable! Allons plus loin encore. Pour taxer les patentables de chaque commune ou de chaque canton, il y aura des répartiteurs : comment procéderont-ils? D'après quelles règles? Sous quel contrôle? Suivront-ils leurs conjectures ou leur caprice? ou pour donner une base à ses appréciations, chaque répartiteur aura-t-il le droit d'ouvrir les registres des patentables, et de pénétrer dans les secrets de leurs affaires?

L'inquisition ou l'arbitraire, voilà les deux écueils où viennent échouer les partisans du système de répartition. Parmi ceux qui le proposent, quelques-uns sont excités par le désir très légitime de soustraire le gouvernement aux embarras que lui donne la perception si compliquée de l'impôt des patentes; d'autres, et c'est le grand nombre, espéreraient trouver dans le système de répartition le maintien des faveurs et des immunités qu'ils

doivent aujourd'hui à l'indulgence du fisc. Mais cette espérance est peu fondée. Dans le mode de répartition, l'esprit de rivalité commerciale et industrielle remplacerait l'indulgence de l'état. L'envie et la concurrence établiraient un système de taxes arbitraires et de vexations contre lesquelles aucun recours ne serait ouvert, car les décisions des répartiteurs seraient sans appel.

Le gouvernement et la commission adoptent donc le système de quotité, c'est-à-dire celui qui taxe les patentables *à priori* d'après des classifications distinctes. Ce système ne prétend pas à une équité absolue pour tous les cas; mais les chances d'erreur et d'arbitraire y sont moins nombreuses que dans tout autre. D'ailleurs, ainsi que le dit la commission, « l'arbitraire de la loi, lors même qu'il blesse la raison, n'attente pas à la liberté; il n'y a d'intolérable, sous un gouvernement libre, que l'arbitraire des hommes. »

La législation de l'an VII a établi l'impôt des patentes sur la combinaison d'un droit fixe, qui répond à l'importance relative de chaque profession, et d'un droit proportionnel, qui varie selon l'importance des locaux occupés par chaque patenté. Le gouvernement et la commission adoptent ce principe. Le but de la loi étant de faire contribuer chaque patentable selon ses bénéfices présumés, la combinaison du double droit a cet avantage, que l'un est le correctif de l'autre. Si vous n'admettez qu'un droit fixe, vous serez injuste, car vous frapperez d'une taxe égale tous les patentables d'une même profession, quelle que soit l'importance de leurs profits. Avec un droit proportionnel basé sur l'importance du loyer, vous rétablissez la balance que le droit fixe avait rendue inégale. On peut dire, il est vrai, que le chiffre du loyer ne donne pas toujours la mesure exacte de l'importance d'une industrie; mais le principe est admissible pour la généralité des cas. Des exceptions peuvent être prévues; c'est au législateur à les indiquer, et à tracer des règles d'application qui soient justes et praticables. Ici les difficultés sont assez graves. Nous ne pensons pas que le projet du gouvernement ait résolu tous les problèmes; mais on doit reconnaître qu'il corrige la plupart des vices de l'ancienne législation.

Nous ne pouvons entrer à ce sujet dans les détails; nous parlerons seulement d'une difficulté importante que soulève le rapport de la commission. Il s'agit de savoir comment on devra, dans certains cas, apprécier la valeur locative des établissemens pour asseoir le droit proportionnel. Les bâtimens seront-ils estimés d'après leur valeur intrinsèque, c'est-à-dire indépendamment de leur appropriation à telle ou telle industrie, ou bien faudra-t-il ajouter à leur valeur celle des ustensiles et des machines destinées à l'exercice de cette industrie? La commission pense qu'il faut évaluer chaque établissement dans son ensemble, tel qu'il est quand il marche, et muni par conséquent de tous les principaux ustensiles nécessaires à la fabrication. Voici un établissement qui fonctionne : si vous renonciez à l'exploiter, combien pourriez-vous le louer? Le prix qu'on vous en donnerait devra déterminer le chiffre du droit porportionnel qui vous sera imposé. Tel est l'avis de la commission, et nous sommes d'accord avec elle sur ce point. Si l'on séparait d'un établissement industriel ce qui prouve sa destination, si la valeur locative d'une manufacture était déterminée par le loyer des bâtimens nus et vides, le taux du droit ainsi réglé ne représenterait pas l importance relative de l'industrie imposée. Dans une manufacture pourvue de tous les procédés

modernes qui multiplient les forces productives, ce ne sont pas les bâtimens qui représentent la plus grande partie du capital employé, ce sont les machines.

Cependant, après avoir admis cette règle, la commission fait une distinction. Elle veut bien que l'on comprenne les machines dans l'appréciation de la valeur locative des établissemens industriels, mais elle ne veut pas qu'on y comprenne la force motrice, c'est-à-dire un des élémens les plus importans de tout établissement d'industrie, et l'un des signes qui constatent le mieux le degré de sa puissance.

Voici une usine qui emprunte sa force motrice à une chute d'eau : la commission veut que pour apprécier la valeur locative de cette usine on retranche la valeur de la chute d'eau. Voici une autre usine qui marche par la vapeur : la commission veut que le combustible, c'est-à-dire le moteur de la machine, ne soit compté pour rien dans la valeur locative, et que la machine soit évaluée pour sa valeur intrinsèque. Nous croyons que ce système doit être repoussé. Sans doute il est bien difficile d'imaginer sur ce point une solution parfaite, mais le système qui comprend la force motrice dans la valeur locative nous semble, malgré des inconvéniens réels, préférable à celui qui la retranche.

Quel est l'objet de la législation des patentes? N'est-ce pas d'imposer chaque profession, chaque industrie, selon ses facultés présumées? N'est-ce pas là le but qu'on s'est proposé dans la combinaison d'un droit fixe et d'un droit proportionnel? Ce droit proportionnel n'est-il pas un moyen de saisir, par l'appréciation de la valeur locative, l'importance réelle de chaque industrie? Et cette valeur locative, comment doit-elle être déterminée? La commission n'a-t-elle pas dit elle-même qu'il fallait évaluer chaque établissement dans son ensemble, tel qu'il est quand il marche, quand il sert à l'exercice de l'industrie qu'on impose? Or, si pour apprécier la valeur locative d'un établissement hydraulique vous supprimez la valeur du cours d'eau qui le fait marcher, que restera-t-il? Quel sera le loyer d'un moulin, si le moteur naturel qui en est l'ame n'est compté pour rien dans le prix?

Si nous sommes bien informés, les moteurs hydrauliques n'ont jamais cessé jusqu'à présent, d'être compris dans la valeur locative, et, par une conséquence qui nous paraît juste, les agens de l'administration, dans plusieurs départemens, ont compris la dépense annuelle du combustible dans l'évaluation des machines à vapeur. Cette assimilation des deux moteurs nous semble devoir être maintenue.

Mais, dit la commission, si vous taxez la force motrice dans les usines hydrauliques et dans les établissemens mus par la vapeur, il faudra également, pour être juste, la taxer dans les usines qui marchent à bras d'hommes ou par manéges. Puisque vous comptez la dépense du combustible dans les machines à vapeur, vous devrez ajouter au loyer de ces usines le salaire des hommes et la nourriture des chevaux.

A cela nous répondrons qu'une pareille conséquence nous paraît forcée. La situation des usines à manége, en ce qui touche le droit proportionnel, ne peut être la même que celle des usines hydrauliques ou à vapeur. Dans l'usine hydraulique, la valeur du cours d'eau étant appréciable, il est naturel qu'elle soit comprise dans l'évaluation du loyer. De même, dans l'usine à vapeur, il y a une chose dont la valeur est toujours appréciable; c'est la machine. Soit qu'on la suppose immobile ou en mouvement, on peut déterminer

le prix qu'elle coûte et le comprendre dans le loyer. Mais dans l'usine conduite par des bras d'hommes, pouvez-vous évaluer le prix des hommes pour l'ajouter à la valeur locale, comme vous pourriez évaluer le prix des ustensiles nécessaires à la fabrication? Évidemment cela ne se peut pas. La commission elle-même, tout en attribuant une valeur locative aux machines immobiles, séparées de leur force motrice, n'a pas cru devoir en attribuer une aux chevaux dans les usines à manége. Si le système qui retranche la force motrice n'a pas voulu assimiler les chevaux ou les hommes aux machines, pourquoi le système qui admet la force motrice dans l'évaluation des loyers serait-il tenu de consentir à cette assimilation?

La vérité n'est pas dans les extrêmes. De ce qu'il est impossible de taxer la force motrice quand elle est représentée par des hommes ou par des chevaux, il ne suit pas de là qu'on doive renoncer à la saisir dans des cas où elle est parfaitement saisissable, et où il est juste de l'imposer. Il sera toujours facile, au moyen de certaines distinctions entre les localités, d'évaluer la force motrice des usines hydrauliques et à vapeur; on peut s'en tenir là. Quant aux industries arriérées qui travaillent sans le secours des procédés modernes, on peut sans danger les laisser jouir d'un avantage qu'elles devront à leur infériorité. Si cette concession est onéreuse pour le trésor, et si elle blesse l'égalité proportionnelle, on peut rétablir la balance par des compensations.

Après le point que nous venons d'examiner, un des plus importans est celui qui concerne les exemptions. Le gouvernement propose de soumettre à la patente les notaires et les avoués. La commission pense qu'il n'y a pas lieu de priver ces officiers ministériels de l'exemption dont ils jouissent aujourd'hui. Elle invite du reste le gouvernement à examiner s'il ne serait pas utile d'abaisser le taux de l'intérêt des cautionnemens ou de modifier le droit d'enregistrement sur le montant des offices. Le projet de loi maintient les médecins parmi les patentables; la commission propose de les affranchir.

Nous n'insisterons pas sur ces changemens que le ministre des finances acceptera sans doute sous la réserve des réclamations du trésor. Mais nous mentionnerons encore une exemption qui sera accueillie avec joie par le pays. La loi de brumaire an VII imposait la patente aux ouvriers qui travaillent chez eux, même sans compagnons, apprentis, enseigne ni boutique. Le projet de loi les exempte. On évalue à deux cent mille le nombre des ouvriers aujourd'hui patentés, qui seront affranchis par cette disposition libérale. La commission propose d'étendre cette mesure en permettant à l'ouvrier qui travaille chez lui l'adjonction d'un simple manœuvre.

En résumé, le projet de loi sur les patentes est conçu dans un esprit sage et élevé. Ce n'est pas un projet fiscal; ce serait plutôt un projet de dégrèvement. Il ne serait pas prudent selon nous d'aller plus loin que le ministre dans la voie de concessions où il est entré. La chambre doit s'efforcer de se retenir sur cette pente. La commission s'est déjà laissé entraîner peut-être au-delà du but qu'elle s'était primitivement fixé : il serait dangereux que la chambre à son tour accordât des concessions nouvelles et oubliât que la loi des patentes, tout en restant une loi d'égalité et de justice bienveillante, doit être aussi une loi d'impôt.

F. BONNAIRE.

ÉTUDES

SUR LES

COLONISATIONS FRANÇAISES.

CANADA. — ACADIE. — TERRE-NEUVE. — BAIE D'HUDSON.

I.

La recherche d'un passage qui pût conduire au *Kathai oriental* par le nord-ouest de l'Amérique avait été la préoccupation de tous les navigateurs du XVe et du XVIe siècles. Chabot l'avait cherché pour le roi d'Angleterre en 1495, Verazzani pour le roi de France en 1524; ce fut encore l'objet principal du voyage de Jacques Cartier en 1534. Il doubla l'île de Terre-Neuve, que l'on prenait alors pour une portion du continent, entra le premier dans le golfe de Saint-Laurent, reconnut l'embouchure du fleuve, et revint en France pour en porter la nouvelle.

On le renvoya avec d'autres navires (1), et, cette fois, il remonta le

(1) Il fit ce second voyage avec trois navires de 120, de 60 et de 40 tonneaux. Ses équipages ayant été décimés par la maladie, il fut obligé de laisser un de ces

Saint-Laurent jusqu'au village de *Hochelagua* (depuis Montréal), et prit possession de toutes ces terres au nom du roi de France.

Mais le roi de France se souciait peu d'un pays ne produisant ni or, ni épices, et dont on ne lui avait rapporté que deux sauvages. Les sauvages n'avaient plus rien qui excitât la curiosité de la cour. On se rappelait encore ceux qui avaient été amenés par des marins de Dieppe; ils avaient mangé, dansé, reçu le baptême devant la reine : la mode en était passée.

Aussi s'écoula-t-il plusieurs années sans que l'on songeât à profiter des découvertes de Jacques Cartier. Ces découvertes se composaient de quatre pays distincts : l'Acadie, l'île du cap Breton, Terre-Neuve, et les rives du Saint-Laurent, alors désignées sous le nom de Canada (1).

Le premier essai d'établissement dans ces parages fut celui de François de Laroque, sire de Roberval, gentilhomme picard fort en crédit, que François Ier appelait *le petit roi de Vimeu*, pour le distinguer de son frère, qu'il avait surnommé *le gendarme d'Annibal* (2). De Laroque obtint des lettres patentes qui le déclaraient seigneur de *Norinbegue*, de *Hochelagua*, de *Terre-Neuve*, de *Labrador* et autres lieux. Cartier fut nommé maître pilote de l'expédition. Sa commission constatait que c'était à lui qu'était due la découverte d'un *pays nommé Canada*, *faisant un bout de l'Asie du côté de l'occident*, et l'autorisait à prendre, dans les prisons du royaume, cinquante condamnés pour coloniser. Cartier partit en effet avec cinq navires et s'établit au cap Breton, où il ne reçut aucun des secours promis, et qu'il fut obligé d'abandonner au bout de dix-huit mois.

Le sire de Roberval, retenu en France par la guerre contre l'Espagne, ne revint à ses idées de colonisation qu'en 1549. Il s'embarqua alors pour l'Amérique avec son frère, mais leur navire fit naufrage, et tous deux périrent.

Près de cinquante ans s'écoulèrent sans nouvelles tentatives. Les Basques, les Normands, les Bretons, continuaient à faire la pêche de la morue sur les côtes du cap Breton et de Terre-Neuve, sans y former

navires (celui de 60 tonneaux) dans la rivière de Saint-Charles au Canada. On vient de le retrouver à cinq pieds sous la vase; et la société littéraire de Kébec a envoyé à Saint-Malo diverses pièces de fer et de bois extraites de ce navire, qui paraît avoir eu le fond plat et en forme de sole. (Voyez le rapport de M. Cunat, lu à l'hôtel-de-ville de Saint-Malo, le 13 décembre 1832.)

(1) Le nom Canada vient du mot iroquois *kannata*, qui signifie réunion de cabanes. (Charlevoix, vol. I, p. 9.)

(2) *Histoire de la Nouvelle-France*, par Charlevoix, vol. I, p. 22.

d'établissemens sédentaires. Enfin Troïlus de Mesgouet, seigneur de Laroche, sollicita et obtint du roi Henri III des lettres-patentes semblables à celles qui avaient été précédemment accordées au sire de Roberval.

A lire ces lettres, on prend d'abord une haute idée de l'importance de l'entreprise. Le roi confère au nouveau gouverneur du Canada le droit de nommer des officiers, de faire des levées d'ouvriers, de prendre à gages les navires et marins qu'il trouverait dans les ports de France. Malheureusement tous ces priviléges ne pouvaient être utilisés qu'avec de l'argent, et, en sa qualité de gentilhomme breton, le seigneur de Laroche était mieux fourni de bonne volonté que de patrimoine. Aussi, tout ce qu'il put faire, en épuisant sa bourse et celle de ses amis, fut-il d'équiper un navire si petit que, « par-dessus le bord, il lavait ses mains dans la mer (1)! »

Il y embarqua quarante condamnés, qu'il déposa au *cap Sable* (à l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Écosse), tandis qu'il remontait plus haut pour chercher un port; mais la tempête l'éloigna des côtes de l'Amérique et le ramena en Bretagne, où il fut fait prisonnier par le duc de Mercœur, alors chef de la ligue dans le vieux duché. Lorsqu'il sortit enfin de captivité, son premier soin fut de rappeler au roi les quarante malheureux abandonnés au cap Sable; on y envoya un navire qui en trouva encore douze vivans. Présentés à la cour sous leurs costumes de peaux de loups marins, ils y racontèrent leur histoire, au grand amusement du roi et des dames, qui les renvoyèrent avec quelque argent. Quant à M. de Laroche, poursuivi par ses créanciers et abandonné par ses amis, il mourut de chagrin.

Le commandeur de Chaste, qui succéda à ses droits sur les nouvelles terres, envoya Pont-Gravé et Champlain pour en prendre une connaissance plus détaillée.

Le premier appartenait à la petite république maritime de Saint-Malo. C'était un de ces capitaines demi-bretons demi-normands, également propres au commerce, à la navigation, au combat, et qui, lorsqu'on les hélait sur l'Océan, au lieu de hisser comme sauvegarde le pavillon de France, criaient — Malouins! et passaient sous la protection de leur courage. L'autre, né dans la Saintonge, avait moins l'instinct pratique des choses. Nature aimable, cœur intrépide, esprit ouvert, et peut-être trop amoureux d'aventures, il réunissait en lui les

(1) *Histoire de la Nouvelle-France*, par Marc Lescarbot.

principales qualités et les principaux défauts du gentilhomme français de cette époque.

Tous deux remontèrent le Saint-Laurent, examinèrent le pays, et formèrent des alliances avec plusieurs des peuples qui l'habitaient. Mais, avant d'aller plus loin, nous devons dire ce que c'était que ces peuples et ce pays.

II.

Tout l'immense territoire renfermé entre le 40e et le 60e degré de latitude nord, était habité par trois nations mères parlant trois langues distinctes.

Vers la baie d'Hudson, se trouvaient d'abord les *Eskimantsiks* (1) ou *Eskimaux*, race particulière, sortie de la souche mongole, et parlant le *karabit* (2); puis, en descendant vers le Saint-Laurent, on trouvait les tribus appartenant à la langue *leni-lenape* (3), et celles de la langue *mingwée* ou *irokoise*.

Ces deux dernières nations ont joué un rôle si important dans nos colonisations, que leur histoire est pour ainsi dire la nôtre.

La langue *leni-lenape*, que nos voyageurs français ont appelée langue algonkine, du nom d'une des peuplades qui la parlaient, était en usage chez presque toutes les tribus au nord et au midi du Saint-Laurent, depuis l'Acadie jusqu'au Namœsi-Sipu (4) (Mississipi). Elle faisait un circuit de douze cents lieues, du sud au sud-ouest, en passant par le nord. La langue des *Mingwés*, désignée par nos auteurs sous le nom

(1) *Mangeurs de poisson* en langue leni-lenape, ou algonkine. Voyez Charlevoix, *Voyage dans la Nouvelle-France.*

(2) Jean Heckewelder, *Histoire, Mœurs et Coutumes des Indiens*, chap. IX, p. 170. — On connaît le *karabit* par la grammaire et le dictionnaire du père Égède, les ouvrages de Bartholinus, Waldike et Thorhalesten. Pour la langue *mingwée*, on n'a que le vocabulaire huron du père Sagard, dans le *Grand Voyage au pays des Hurons*, les remarques de Carver et de Lafitau. Mais Zeiberger a composé un dictionnaire complet et une grammaire *mingwés* dont les manuscrits ont été retrouvés et existent à la bibliothèque des frères moraves à Bethléem, état de Pensylvanie. On y voit également une grammaire de la langue *leni-lenape*, qui est, du reste, assez bien connue par la *Grammaire du dialecte nantick* d'Elliott (publiée à Cambridge, dans le Massaschussetts), le *Vocabulaire* de Zeiberger et l'*Essai sur la langue mohingane* du docteur Edwards.

(3) *Leni-lenape* signifie *peuple primitif*. (Heckewelder, livre cité, chap. I, p. 41.)

(4) De *namœs*, poisson, et *sipu*, rivière : *rivière des poissons*.

de langue huronne, n'était au contraire parlée que par deux nations importantes, les *Awandates,* appelés par nous *Hurons,* et les *Mingwés*, plus généralement connus sous le nom d'*Irokois* (1).

Les principales tribus qui parlaient le *leni-lenape* étaient les *Nadawesiws,* ou, par abréviation, *Swis,* à l'ouest; les *Wapanakis*, ou *Abenakis,* qui habitaient l'Acadie; les *Mohingans,* fixés dans le voisinage de la Nouvelle-Angleterre; les *Algonkins*, établis entre Kébec et le lac Saint-Pierre.

L'autre langue ne comptait, comme nous l'avons déjà dit, que deux peuples : les *Awandates* (Hurons), qui occupaient l'espace compris entre les lacs Erié, Huron et Ontario; les *Mingwés* (Irokois), occupant un territoire borné par ce dernier lac, par les possessions anglaises et par les sources de l'Ohio.

La population de ces contrées, auxquelles on devait donner le nom de *Nouvelle-France,* se partageait donc, lors de notre arrivée, en deux groupes distincts : d'un côté se trouvait la race *leni-lenape,* de l'autre la race *mingwée.*

Cette dernière avait long-temps formé plusieurs tribus presque étrangères l'une à l'autre; mais leurs déprédations, leurs meurtres et leurs perfidies continuelles ayant décidé les peuples de la langue *leni-lenape* à leur faire une guerre d'extermination (2), et les *Awandates* (les *Mingwés*), quoiqu'appartenant à leur langue, s'étant également déclarés leurs ennemis, comprirent qu'il n'y avait de salut pour eux que dans une confédération générale. L'alliance fut conclue par les soins d'un vieux chef nommé Thannawage, entre le XVe et le XVIe siècles; à peu près « un âge d'homme » avant l'arrivée des Européens.

Les tribus *Mingwées* ainsi associées désormais par une alliance of-

(1) C'est aux recherches faites par Colden, Loskiel, Heckewelder et le père Sagard, missionnaire français, que l'on doit de connaître les véritables noms des nations qui habitaient l'Amérique du Nord, lorsque les Européens s'y établirent. Ces derniers y avaient substitué, le plus souvent, des noms de fantaisie, donnés par raillerie ou par ignorance, et qui, répétés de confiance, avaient fini par passer pour les véritables noms de ces peuples. C'est ainsi qu'un plaisant, ayant trouvé que la coiffure des *Awandates* donnait à leur tête l'apparence d'une *hure,* les baptisa du nom de *Hurons,* qui leur fut conservé; quant aux *Mingwés,* comme ils terminaient tous leurs discours par l'expression sacramentelle *iro* (j'ai dit) et exprimaient leur joie et leur tristesse par le cri national *koué*, les premiers Français qui abordèrent au Canada les désignèrent par les deux syllabes réunies, et en firent un nom propre : Iro-koué ou Irokois. (Charlevoix, *Voyage dans la Nouvelle-France.*)

(2) Loskiel, *Histoire de la Mission des Frères Moraves*, première partie, chap. X.

fensive et défensive prirent le nom d'*Aquanoschioni*, qui veut dire *un peuple uni* (1). Ils restèrent pourtant partagés en cinq villages, ce qui les a souvent fait désigner par les Européens sous le nom des cinq-nations. Chacune de ces nations, ou plutôt de ces tribus d'un même peuple, portait un nom particulier que nous verrons revenir sans cesse dans le cours de ce récit.

Le premier village en venant du nord, sur la frontière de la Nouvelle-Yorck, était celui des *Agniés*, ou *Mohauks*, appelés aussi par les autres Indiens *Sank Hicanis*, les *hommes qui font feu* (2), parce qu'ils furent les premiers à se procurer des fusils. Après eux venaient les *Onneyouths* ou *Oneidas*, c'est-à-dire *fabricants de pipes de pierre*; les *Onontakès* ou *Onondagwés*, ainsi nommés à cause de la situation élevée de leur village; les *Goyogwins* ou *Caygas*, qui avaient pris le nom du lac près duquel ils habitaient; enfin les *Tsonnouthwans* ou *Senecas*.

Du reste, toutes ces peuplades, quelle que fût leur origine, obéissaient, à peu près, aux mêmes traditions.

Ces traditions, qui réglaient les actes de la vie privée et de la vie publique, formaient un ensemble complet, un véritable système d'autant plus puissant que la conservation de ces usages était confiée à la garde de tous. Mais les premiers Européens qui arrivèrent en Amérique ne comprirent rien à cette organisation. Ne trouvant point dans le Nouveau-Monde la société de l'ancien, ils en conclurent que la société n'y existait pas. Ils ignoraient la langue des hommes rouges; ils ne pouvaient comprendre le sens de leurs coutumes; ils ne connaissaient point le lien qui en faisait un tout; aussi n'y virent-ils que les caprices bizarres d'esprits grossiers ou corrompus. Il faut se rappeler d'ailleurs quels étaient ces premiers observateurs : des marchands qui ne s'occupaient que de la traite des pelleteries; de hardis aventuriers toujours à la découverte et passant trop vite pour bien voir; des missionnaires

(1) C'est la signification donnée à ce mot par le révérend David Zeiberger, qui parlait fort bien le *mingwé*. — M. Pyrlæus, dont on a un gros volume de notes également manuscrites sur les Indiens, dit que le nom d'*Aquanoschioni* veut dire *une famille*. Charlevoix écrit le mot un peu différemment (*Agonousioni*) et prétend qu'il signifie *faiseurs de cabanes*. (*Voyage dans la Nouvelle-France*.) Du reste, toutes ces traductions expriment au fond la même idée de rapprochement et de réunion. — Le manuscrit de M. Pyrlæus, auquel sont empruntés plusieurs des détails que nous donnons plus haut, se trouve dans la bibliothèque des frères moraves à Bethléem, dans l'état de Pensylvanie.

(2) De *sanikan*, une batterie de fusil.

regardant toute constitution opposée à leurs croyances comme l'œuvre de la folie ou du démon.

Ajoutez à cela le trouble que l'arrivée des hommes blancs apporta tout à coup dans l'existence des peuples américains. Ce fut comme un torrent de choses et d'idées inconnues qui se précipitaient au travers des traditions. *L'eau de feu* et la poudre eussent suffi pour en briser la chaîne; on y joignit la contagion de la cupidité européenne, les intérêts compliqués d'une politique changeante et la prédication d'une foi nouvelle. Il en résulta une sorte de bouleversement que des observateurs ignorans ou inattentifs ne surent point reconnaître, et présentèrent comme l'organisation elle-même. De là cet aspect mensonger sous lequel la plupart des contemporains nous ont présenté les races américaines; ce sont toujours pour eux des *sauvages*, c'est-à-dire des hommes vivant au hasard dans les forêts, sans croyances, sans loi, sans contrat social. Or, non-seulement ce contrat existait, mais il était aussi clairement formulé, aussi absolu, et presque aussi compliqué que celui de la civilisation européenne.

Le point de départ de ce système était la famille. Quelque nombreuses que fussent les tribus appartenant à une langue, elles se considéraient comme des enfans élevés au même foyer, et ne formaient, selon leur expression, qu'*une seule cabane*. Elles s'appelaient, entre elles, du nom de frère, d'oncle, de cousin, selon l'ancienneté et l'intimité des relations. Chacune avait, en outre, un nom propre emprunté, le plus souvent, à un animal, dont elle gravait la figure sur ses étendards et sur ses *tomahikans* (1); c'étaient ses armoiries. Le plus ancien village était traité par les autres de grand-père; son chef avait la suprématie; c'était chez lui que s'allumait le grand feu du conseil, et les chefs des villages alliés se réunissaient dans sa cabane pour délibérer sur les intérêts communs.

Le titre de chef d'un village, ou de père de famille de la tribu, était électif chez les peuplades de la langue *leni-lenape* (algonkine), héréditaire chez celles de la langue *mingwée* (irokoise); mais dans ce dernier cas, la succession se continuait par les femmes, c'est-à-dire que le chef mort n'avait point pour héritier son propre fils, mais le fils de sa sœur.

Trois conseils assistaient le chef dans toutes ses délibérations : celui des vieillards, celui des guerriers, celui des élus (2). Ces trois conseils

(1) Casse-tête, dont les Anglais ont fait *tomahawk*.

(2) Ils étaient choisis par chaque cabane.

étaient encore la symbolique expression de la famille; ils représentaient le grand-père, le fils aîné et le cousin. Chaque bourgade avait, en outre, un orateur qui avait droit d'assister aux conseils de la tribu et d'y donner son avis; c'était la voix des cabanes; il savait dire ce que les autres ne savaient que penser. L'orateur n'avait aucun pouvoir particulier et reconnu; il ne pouvait en avoir. Les autres membres du conseil, représentant des élémens immuables de la tribu, avaient une importance relative et fixée, mais lui représentait l'intelligence, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus variable, de plus imprévu; son autorité ne lui était donc point donnée; il la prenait, plus ou moins absolue, selon la puissance de sa parole.

Les réunions autour du feu du conseil n'avaient lieu que pour les affaires importantes, comme une grande chasse, une alliance ou une guerre.

S'il s'agissait d'une guerre, et qu'elle fût décidée, le chef restait plusieurs jours enfermé dans sa cabane, le visage noirci, invoquant son *manitou* tutélaire, et ne prenant aucune nourriture. L'isolement et le jeûne étaient, en effet, regardés comme une préparation indispensable pour tous les actes importans de la vie. Ils aidaient au recueillement, donnaient plus de lucidité à l'esprit, et provoquaient une exaltation favorable aux périlleuses entreprises.

Lorsqu'il se sentait suffisamment inspiré, le chef sortait de sa retraite, assemblait les guerriers, leur faisait connaître son plan, et jetait à terre un collier. Celui qui le ramassait se déclarait ainsi son lieutenant.

Il se faisait tatouer ensuite aux couleurs du village, revêtait sa plus belle robe de peau de castor, chantait, le premier, sa chanson de guerre, puis chaque guerrier chantait la sienne. Ces chansons avaient généralement un caractère de noblesse triste plutôt que d'exaltation guerrière, ainsi qu'on en peut juger par celle qu'Heckewelder nous a conservée (1) :

« O pauvre moi! qui vas partir pour combattre l'ennemi, et qui ne sais si je reviendrai, si je reverrai ma femme, mes en ans!

« O pauvre créature qui n'est pas maître de sa vie, qui n'a aucun pouvoir sur son corps, mais qui tâche de faire son devoir pour le bonheur de sa nation.

« O toi, grand esprit, prends pitié de ma femme et de mes enfans; empêche qu'ils soient affligés à cause de moi. Fais que je puisse tuer mon ennemi et rapporter des chevelures. »

(1) Ouvrage cité, p. 335.

Tout guerrier qui voulait suivre le chef venait lui remettre une planchette sur laquelle était gravé un signe indiquant le nom du guerrier qui la donnait; c'était le symbole de l'enrôlement. Cette planchette représentait dès-lors celui qui l'avait remise, et, s'il refusait de marcher, le chef pouvait lui briser la tête comme à un lâche (1). Ainsi la liberté du choix était laissée à chacun; mais une fois le choix fait, il fallait, sous peine de la vie, remplir son engagement.

Le plus grand nombre, du reste, le remplissaient volontiers, car la lâcheté était, chez les Indiens, un vice presque inconnu. Toute leur éducation tendait à développer leur force, leur présence d'esprit, leur adresse, leur patience; à les rendre enfin sûrs d'eux-mêmes, c'est-à-dire courageux.

Dès le premier âge, ils s'étudiaient à supporter impassiblement la souffrance. On voyait des enfans placer un charbon ardent entre leurs bras droits liés l'un à l'autre, et se défier à qui mépriserait le plus long-temps la douleur (2). Tout le monde connaît les tortures infligées aux prisonniers de guerre, et comment ils les bravaient en chantant leur *chanson de mort*. Un de leurs chants nous a été conservé par un témoin : pendant qu'on déchirait ses membres et que l'on brûlait sa chair, le guerrier indien répétait :

« Mon cœur est fort; vous ne me faites pas de mal; vous ne pouvez pas me faire de mal; vous n'avez point d'esprit.

« Que ne m'avez-vous vu, moi et mes guerriers, torturer vos parens! nous savions les faire crier comme des enfans qui boivent encore le lait de leur mère.

« Vous n'êtes pas des braves, la vue du *tomahikan* vous fait fuir; il n'y a point d'hommes parmi vous.

« Que fais-tu là, toi qui n'as plus qu'un œil? C'est une de mes flèches qui t'a crevé l'autre; et toi qui me regardes, sais-tu que j'ai tué ton frère aîné et enlevé la chevelure de ton père?

« Allons, chef, voyons si tu sauras mieux torturer que les autres; c'est moi qui ai enlevé ta femme l'automne dernier, et qui l'ai fait brûler au poteau (3). »

On comprend que de tels hommes ne pouvaient jamais s'avouer vaincus, et que cet orgueilleux courage, en perpétuant les guerres,

(1) Lebeau, *Aventures du sieur Lebeau*, vol. I, p. 206.

(2) Charlevoix, *Voyage dans la Nouvelle-France*.

(3) *Voyage du capitaine Bonneville*, appendice, p. 310.

aurait eu infailliblement pour résultat de dépeupler le continent américain avant notre arrivée, si la tradition n'eût fourni un moyen de tout concilier. Le guerrier, quelque fatigué qu'il pût être de la guerre, ne devait jamais parler de déposer les armes; mais les femmes avaient, dans ce cas, la faculté de s'interposer; c'était une sorte de fonction publique dévolue par la tradition, et dont nul ne pouvait les dépouiller. Lorsqu'elles réussissaient à apaiser la colère des combattans, ceux-ci se présentaient l'un à l'autre le *ganondaöé* ou calumet (1); les chefs le fumaient tour à tour, et la paix était conclue. On la célébrait par des fêtes. Les jeunes gens la chantaient en dansant, et les orateurs félicitaient la tribu du bonheur dont elle allait jouir.

« Que vos cabanes vont être fermes, s'écriaient-ils; que vos femmes vont y allaiter à l'aise vos enfans! La chaudière de guerre est renversée, et la hache a été enterrée si avant que vos blés vont croître par-dessus sans que vous puissiez jamais la déterrer (2). »

Outre leur pouvoir de terminer la guerre, les femmes avaient une grande influence sur toutes les délibérations, principalement chez les peuples de la langue *mingwée*, où le conseil des élus était nommé par elles et composé quelquefois de personnes de leur sexe.

Ainsi chez ces prétendus *sauvages* l'homme et la femme partageaient, à peu près également, l'autorité; le principe de conservation contrebalançait le principe de lutte, et l'action politique résultait de la combinaison des deux instincts.

Ce même partage avait lieu pour le travail. Ne pouvant s'écarter beaucoup du village où la retenaient les soins domestiques, la femme cultivait le champ de maïs placé près de la cabane, préparait les vêtemens, fabriquait les ustensiles nécessaires au ménage, tandis que l'homme pêchait au loin sur le lac ou chassait dans la forêt. En cas de voyage, la première portait les fardeaux, afin que son compagnon, toujours libre de ses mouvemens, fût en mesure de la défendre, elle et ses enfans, contre les mille dangers dont ils pouvaient être assaillis. Dans la vie privée comme dans la vie publique, chaque sexe avait donc l'emploi réclamé par ses instincts : à l'un, les devoirs qui de-

(1) Le mot *calumet* est français et vient du mot *chalumeau*. Les peuples de la langue *mingwée* appelaient cette pipe *ganondaöé*, ceux de la langue *leni-lenape* *paogon*. (*Histoire de l'Amérique septentrionale*, par M. de La Poterie, vol. II, p. 14.) Le fourneau était de marbre rouge et le tuyau de roseau, le tout orné de plumes. Les Français introduisirent l'usage des calumets d'acier.

(2) Lebeau, ouvrage cité, vol. II, p. 213.

mandaient l'adresse et le courage; à l'autre, le travail exigeant l'ordre et la patience (1).

Avec la liberté illimitée dont jouissaient les peuples de l'Amérique, et dans l'absence des lois préventives qui maintiennent chez nous l'état social, tout eût été perdu si la tradition n'eût servi de frein. Hors certains cas prévus, toute violence était regardée comme une lâcheté. L'éducation habituait les enfans à une dignité calme. Jamais de cris ni de châtimens. Le plus dur reproche d'un père à son fils étaient ces mots : —tu me déshonores ! et ils suffisaient souvent pour que le fils se tuât. Celui que l'on recevait parmi les guerriers voyait sa patience soumise aux plus rudes épreuves : sur le moindre geste de mécontentement ou de dépit, on le chassait honteusement.

La tradition avait encore fourni un autre moyen d'imposer aux jeunes gens des habitudes sérieuses : on leur donnait le nom de ceux dont on regrettait la mort. Ils prenaient leurs titres, leur parenté, leurs obligations, et les continuaient pour ainsi dire dans la tribu; c'était ce qu'on appelait *relever un nom.* Le jeune homme chargé de soutenir ainsi, par sa sagesse, une réputation justement acquise se sentait pris de respect pour l'héritage d'honneur qui lui était confié et faisait tous ses efforts pour qu'on ne s'aperçût point de la substitution.

Du reste, la communauté de toutes les productions naturelles et le peu de souci qu'avaient les Indiens de s'enrichir facilitaient singulièrement la douceur avec laquelle ils se traitaient entre eux. La plupart des emportemens et des haines qu'engendre chez nous la propriété leur étaient inconnus. Ils savaient peu de chose du *tien* et du *mien*, « ces paroles froides » comme les appelle saint Grégoire. La crainte des représailles arrêtait en outre les plus violens. Quiconque avait frappé était frappé à son tour; il ne fallait pour cela ni débats ni arrêt; tout ami de la victime pouvait tuer le coupable. Quant aux injures moins graves, elles étaient vengées à l'époque de l'*ononwarori*, où tous les Indiens masqués couraient de cabanes en cabanes, frappant les gens dont ils avaient à se plaindre, et brisant ce qui leur ap-

(1) On s'est complètement trompé quand on a cru voir, dans ce partage de fonctions, l'oppression du sexe le plus faible et le mépris des hommes pour le travail : les hommes s'y associaient lorsqu'il était nécessaire. Ils construisaient les cabanes, aidaient à rentrer les moissons. (Charlevoix, *Voyage dans la Nouvelle-France.*) Heckewelder dit positivement que les fatigues des femmes ne sont nullement à comparer à celles des hommes, leurs travaux n'étant que de courte durée, tandis que ceux des hommes sont constans.

partenait. La perspective de l'*ononwarori* aidait à conserver, surtout parmi les femmes, des rapports de bon voisinage.

Ces rapports étaient encore entretenus par les présens. La générosité des Indiens entre eux n'avait point de limites. Le chasseur qui venait de tuer une bête fauve apercevait-il un autre chasseur, il se retirait en montrant le gibier abattu et disant : — Que mon frère emporte sa proie ! Un guerrier savait-il que son voisin avait rêvé à une de ses armes, de ses robes ou de ses fourrures, il la lui apportait sur-le-champ. Leurs largesses s'étendaient même aux morts : ils déposaient ce qu'ils avaient de plus précieux dans la tombe de leurs parens et de leurs amis, afin que rien ne leur manquât pour le grand voyage qu'ils allaient entreprendre vers l'*Eskénane* ou le pays des ames.

Leur piété ne s'arrêtait point là ; ils rendaient un véritable culte aux restes de ceux qu'ils avaient aimés. A une certaine époque, tous les villages s'assemblaient pour les réunir dans un cimetière commun, et cette cérémonie funèbre, célébrée avec de grandes démonstrations de douleur, resserrait les liens de la tribu. L'association des vivans était entretenue par l'association des morts. Le souvenir de ceux-ci restait si entier et si douloureux dans les familles qu'on en parlait comme de parens absens ; rappeler qu'ils n'existaient plus eût été une injurieuse dureté. La tombe mettait également à l'abri de toute récrimination, de tout reproche ; quelle qu'eût été la vie de celui qui y était enfermé, sa dépouille devenait sainte.

Les vieillards participaient de cette vénération pour les morts. Ils étaient l'expression visible de la tradition, c'est-à-dire de la grande loi ; les insulter, c'était insulter à ce qui faisait vivre la nation, « ébranler la cabane dans ses assises même. » Aussi la soumission à leurs jugemens était-elle absolue. Y allât-il de la vie, un jeune homme n'eût osé contredire un de ses anciens. En 1765, une troupe d'Indiens partant des environs de Philadelphie voulut gagner, à travers le désert, un lieu appelé Wyoming sur la Susquehannah ; ils avaient à leur tête le missionnaire morave Zeiberger, et pour guides plusieurs vieillards. Après avoir marché quinze jours avec des difficultés inouies, et en s'ouvrant une route à travers des forêts de sapins, ils arrivèrent à une montagne qui ne présentait aucun passage. Les vieillards ne voyaient plus d'autre ressource que de retourner sur leurs pas, en faisant un détour de cent milles par Nescopeck. A cette nouvelle le découragement s'empara de toute la troupe, et l'on ne savait plus à quoi se résoudre, lorsque Zeiberger se rappela qu'un jeune Indien, nommé

David, qui se trouvait parmi eux, avait dû parcourir déjà cette contrée. Il le fit venir, et lui demanda s'il connaissait un chemin court et facile qui pût conduire à Wyoming.

— Sans doute, répliqua David.

— Vous en connaissez un, s'écria Zeiberger, et vous nous suiviez par cette fausse route sans rien dire?

— Quand les anciens vous guident, les jeunes gens doivent garder le silence, reprit l'Indien froidement; qu'ils m'interrogent, et je leur ferai connaître le vrai chemin.

Les vieillards avertis firent venir David et le prièrent de conduire la troupe, ce qu'il fit avec tant de succès que peu de jours après elle atteignait le but de son voyage.

Le côté faible de la constitution sociale des Indiens du nord était la religion. Les croyances transmises sans l'autorité du prêtre, mal entretenues par un culte qui manquait de règles et de régularité, surchargées de toutes les superstitions que la folie de chacun pouvait y ajouter, ne formèrent jamais, pour les tribus de la même langue, un lien sérieux. Là où il eût surtout fallu que la tradition resserrât ses chaînes, elle faisait défaut. Après avoir réglé l'activité des corps et des esprits, elle laissait le vide pour l'activité des ames. Aussi manqua-t-il toujours aux peuples indiens cette concrétion qui a rendu ceux de l'Europe si puissans. Livrée à tous les caprices de la volonté individuelle, l'unité nationale fut toujours travaillée, chez eux, de je ne sais quelle force centrifuge qui tendait à éparpiller les énergies et les ressources. Il manquait évidemment à tous ces principes de vie un centre d'attraction plus absorbant, plus absolu. C'est là réellement, si nous ne nous trompons, qu'il faut chercher la cause de ce mal mystérieux et inguérissable qui, selon l'expression de Mackensie, « réduit insensiblement à rien toutes les nations de l'Amérique. »

Les grands principes qui forment la base de toutes les religions ne leur étaient pourtant pas inconnus. Les Indiens admettaient l'existence d'un grand esprit dont le nom général était *Areskwi* dans la langue mingwée, et *Michabou* dans la langue leni-lenape. Quant à ses noms particuliers, ils l'appelaient quelquefois *Taronia wagon* (qui affermit le ciel) (1), quelquefois *Orakwa nentakton* (qui a attaché le soleil) (2).

(1) Des mots mingwés *garontia*, ciel, et *wagon*, affermir de tous côtés. (Voyez Lafitau, *Mœurs des sauvages américains*, vol. I, p. 133.)

(2) Des mots *garakwa*, soleil, et *ganentakton*, attacher.

Ce dieu suprême créa la terre et l'appuya sur une tortue. Il y plaça six hommes d'une nature supérieure. L'un de ces hommes monta au ciel et y épousa une déesse nommée *Ataentsic*, dont la postérité peupla la terre et fut détruite par un déluge. Le grand esprit sauva pourtant sur un radeau plusieurs bêtes fauves, parmi lesquelles se trouvaient le castor, la loutre et le rat musqué. Il envoya successivement ces trois derniers au fond de l'abîme; mais le rat musqué revint seul avec quelques grains de sable. Alors *Michabou* le prit et en fit une montagne autour de laquelle il se mit à tourner, et qui s'élargissait à mesure (1).

Voulant ensuite peupler ce nouveau monde, il changea en hommes les cadavres des animaux et les plaça dans les profondeurs de la terre, où ils vécurent comme l'enfant au sein de sa mère. Enfin, quand le moment fut venu de naître à la clarté du jour, ils trouvèrent une issue et vinrent habiter sous le ciel. Mais les tribus ont conservé le nom des animaux dont elles croient tirer leur origine, et reconnaissent la parenté qui existe entre elles et les bêtes fauves. Ce sont, à leurs yeux, les différentes branches d'une même famille habitant la terre sous des formes variées; aussi les Indiens ne traitent-ils point les animaux qu'ils chassent comme des êtres d'une espèce différente et inférieure, mais comme des races avec lesquelles ils sont en guerre. Heckewelder raconte qu'un guerrier leni-lenape, ayant frappé d'une balle, devant lui, un ours énorme qui se mit à pousser des cris plaintifs, s'approcha au lieu de l'achever, et lui dit avec indignation :

— Tais-toi, tu es un lâche et non un guerrier, ainsi que tu voudrais en avoir l'air. Si tu étais un guerrier, tu ne crierais pas comme une vieille femme. Tu sais pourtant que nos tribus sont en guerre l'une contre l'autre. Si tu avais vaincu, je l'aurais supporté avec courage et je serais mort comme un brave; mais toi, tu restes là, et tu te plains, et tu déshonores ta tribu par la bassesse de ta conduite.

Quand il eut achevé, Heckewelder lui fit observer que l'ours n'avait pu l'entendre.

— Oh! il m'entendait très bien, répondit le chasseur, et vous avez dû remarquer combien il était honteux pendant que je lui faisais ces reproches.

Ne voyez-vous point là l'origine évidente de l'anthropophagie des

(1) Les Indiens croient que le grand esprit continue à tourner autour de la terre, qui grandit toujours. (Voyez de La Poterie, ouvrage cité, vol. II, p. 7.)

Indiens? L'homme, ne leur paraissant qu'un animal transformé, devait être nécessairement une proie. Le droit de manger le vaincu d'une tribu devenait général, que cette tribu fût celle des *ours* ou des *Mingwés;* en mettant sur un pied d'égalité tous les êtres animés, on ne pouvait reconnaître à aucun de priviléges particuliers, et, dès que le gibier avait une ame comme l'Indien, l'Indien devait devenir une viande comme le gibier.

Cette parité entre l'homme et la brute était telle, aux yeux des Américains, qu'ils plaçaient leurs ames dans le même élysée. Ils croyaient seulement que la portion impérissable mise par le grand esprit dans tous les êtres animés ne pouvait parvenir à cet élysée qu'après avoir passé un certain temps sur la terre. Aussi avaient-ils soin de placer les tombes des enfans aux bords des sentiers parcourus, afin que les jeunes femmes pussent, en passant, respirer ces ames et les faire reparaître sous une nouvelle forme dans la vie.

Les Indiens reconnaissent, outre le grand esprit, une multitude innombrable de génies inférieurs qui correspondent à nos anges gardiens. On les appelle *Manitou* dans la langue leni-lenape, et *Oki* dans celle des Mingwés.

Dès qu'un jeune homme savait manier les armes, il s'occupait de choisir son génie tutélaire. On lui noircissait pour cela le visage, on le condamnait à la retraite, au jeûne, et, quand son esprit s'était ainsi exalté, il devait regarder le premier objet qui frappait sa pensée comme cachant son *manitou*. Cet objet, dont il faisait, à partir de ce moment, une sorte de dieu pénate, était ce que les Indiens nommaient l'*oïaron* (1). Ils pensaient de plus que tous leurs rêves, pendant cette initiation, étaient des révélations du *manitou*, et présentaient une image anticipée de ce qui leur arriverait.

Une partie de cette croyance se prolongeait même au-delà de l'époque de leur initiation. La plupart des songes restaient pour eux des avertissemens donnés par les esprits, ou des communications invisibles entre les ames, car ils pensaient que celles-ci étaient assez indépendantes du corps pour pouvoir s'en séparer à certains instans et franchir invisiblement les espaces.

Les Indiens ont des *voyans* (appelés *saïotkata* par les Mingwés) qui devinent l'avenir et lisent au fond du cœur, des *agotkons*, ou mauvais esprits jetant des maléfices, et des espèces de jongleurs qui

(1) Lafitau, ouvrage cité, vol. I, p. 170; Charlevoix, *Voyage dans la Nouvelle-France.*

prétendent guérir toutes les maladies au moyen de certaines pratiques superstitieuses.

Ils croient à la rémunération des œuvres dans un autre monde. Les ames que la mort a délivrées de leurs prisons charnelles prennent le chemin d'une mystérieuse contrée située à l'ouest. Le voyage est long et difficile. Il faut trouver sa route dans d'immenses forêts, franchir des marécages, traverser des fleuves sur des ponts de roseaux; encore les ames des méchans arrivent-elles dans une région aride et déserte où elles souffrent éternellement de la faim; mais les ames des bons finissent par rencontrer un beau pays de chasse où se trouvent les ames de tout le gibier qu'ils ont aperçu pendant leur vie. Ils entendent de loin une musique merveilleuse qui les attire, et arrivent à la case habitée par le dieu des ames et par son aïeule *Ataentsic*. L'appartement du premier est tapissé de peaux précieuses, plafonné de plumes et parqueté de poils de porc-épic; celui d'*Ataentsic* a pour ornemens les colliers et les fourrures apportés en présens par les morts. C'est là que les ames sont reçues et qu'elles demeurent éternellement, sans autre occupation que la danse et les festins.

Quelque confuses et mélangées que soient ces croyances, il est facile d'y saisir de nombreux rapports avec les nôtres. La différence des deux trames n'empêche pas de reconnaître une chaîne commune. Ce sont bien toujours, au fond, les mêmes révélations, les mêmes espérances; on sent l'unité de l'ame humaine dans l'unité indestructible de ses manifestations religieuses. Aussi les Indiens du nord comprirent-ils, sans trop d'effort, les instructions des premiers missionnaires. Alors même que leur tradition humaine et leurs passions repoussaient l'enseignement chrétien, leur esprit y prenait un intérêt involontaire. Il y avait en eux une sorte de préparation à recevoir la *bonne nouvelle*, et ils avaient vaguement aperçu l'ombre du dieu qu'on leur annonçait. Un Indien mourant, que le père Joseph avait réussi à convertir, se mit à parler à Dieu au moment de rendre le dernier soupir.

« Grand esprit, murmurait-il, grand esprit! pourquoi ne t'es-tu pas fait connaître à moi plus tôt? Je t'ai si souvent demandé! Qui es-tu? où es-tu? que veux-tu que je fasse? pourquoi n'as-tu pas voulu me répondre? Sans doute que j'en étais indigne, parce que je t'avais trop offensé; mais présentement que t'ai-je fait pour m'envoyer cette robe grise qui me console en me disant qui tu es (1)? »

(1) Lebeau, ouvrage cité, vol. I, p. 299. Les Indiens de l'Amérique du Nord.

III.

Telles étaient les croyances, les mœurs et les institutions des peuples de l'Amérique du Nord lorsque Champlain et Pont-Gravé arrivèrent dans le Saint-Laurent. Ils n'eurent guère de relations, à ce premier voyage, qu'avec les *Algonkins* de la langue leni-lenape et les *Awandâtes,* auxquels ils donnèrent le nom de *Hurons.* Ils les trouvèrent bien disposés à nous recevoir, firent avec eux quelques échanges, et remirent à la voile en leur promettant de revenir.

Mais pendant leur absence M. de Chaste, qui les avait envoyés en Amérique, était mort, et ses priviléges venaient de passer aux mains de Pierre Dugua, sieur Demonts, qui, afin de réussir plus certainement, avait associé les principaux marchands rochellois à son entreprise.

La Rochelle, place de sûreté laissée aux protestans, avait alors une haute importance maritime. Bien que la guerre de religion eût cessé, ses marins la continuaient sur l'Océan, attaquant, comme catholique, tout navire bon à piller. C'était de la piraterie, mais faite avec un ordre et une austérité dont on n'avait point encore eu d'exemple dans cette ville « où il fallait que chacun marchât l'œil droit, sous peine d'encourir la censure des ministres (1); » les corsaires eux-mêmes avaient conservé des habitudes dignes et régulières. Ils débarquaient les mains teintes de sang et chargées de rapines, mais sans cris, sans désordre, sans ivresse. Ces scélérats n'avaient point de vices! Quant à la bourgeoisie enrichie par leurs courses, elle était encore plus irréprochable. Toujours au travail ou au temple, ne cherchant aucun plaisir hors de la famille, voyant chaque jour croître ses richesses sans que son luxe

bien que dégradés par le contact des Européens, dont ils ont pris presque tous les vices, conservent au milieu de leur démoralisation quelque chose de la dignité et de la longanimité qui les distinguèrent autrefois. Le témoignage de ceux qui ont vécu dans leur familiarité est unanime sur ce point. Voyez entre autres le voyage du prince Maximilien de Wied dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, de 1832 à 1834, et les admirables dessins que Ch. Bodmer ajoute à ce voyage, les seuls qui aient réellement révélé jusqu'à présent *la nature et l'homme* de l'Amérique du Nord.

(1) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France.*

dépassât jamais les limites du bien-être, elle défiait, sous sa cuirasse de vertus évangéliques, les attaques de ses ennemis eux-mêmes.

Ce fut dans ce repaire d'honnêtes gens que le sieur Demonts alla préparer son expédition. Il emmenait, outre Pont-Gravé et Champlain, M. de Poutrincourt, qui voulait chercher dans la Nouvelle-France un lieu où il pût s'établir avec sa famille. Ce dernier avait pour compagnon un avocat au parlement nommé Marc Lescarbot, homme de sens, quoique beau diseur, qui nous a laissé le récit de ces premiers essais de colonisation.

Ils coururent de grands risques dans ce voyage (1604), parce qu'ils étaient partis, selon l'expression de Lescarbot, « avant que l'hiver eût quitté sa robe fourrée. » Arrivé enfin en Acadie, Demonts bâtit un fort dans l'île de Sainte-Croix, sur la rivière du même nom (1); mais l'île manquait de sources, et il se décida, peu après, à joindre M. de Poutrincourt, qui s'était fixé à Port-Royal.

Les années suivantes furent employées par tous deux à de continuels voyages en France. Les gens qu'ils avaient emmenés demandaient à s'en retourner au bout de quelques mois, et il fallait sans cesse les remplacer, si bien que l'on eût dit une garnison plutôt qu'une colonie. A la vérité, l'établissement n'était guère lui-même qu'un fort servant au commerce des pelleteries. M. de Poutrincourt avait en vain essayé de lui donner un autre caractère en ouvrant des routes dans les bois, en faisant défricher quelques terres, et en construisant un moulin; les associés voulaient des gains immédiats et ne se souciaient que du castor.

D'un autre côté, on leur suscitait, en France, des obstacles de tout genre. Leur association avec les Rochellois avait été vue de mauvais œil à la cour, et l'on y faisait courir, sous le nom de maître Guillaume, des livrets défavorables à l'entreprise. Les officiers des *traites foraines* eux-mêmes, prétendant que les pelleteries du Canada devaient être considérées comme marchandises étrangères, retinrent vingt-deux balles de castor que l'on avait voulu faire entrer sans payer de surtaxe : il fallut, pour les ravoir, obtenir une déclaration expresse du roi qui ordonnait la main-levée (2).

L'opposition la plus sérieuse venait des négocians de Saint-Malo.

(1) Qui sépare aujourd'hui les États-Unis du Nouveau-Brunswick, et va se jeter dans la baie de Fundy.

(2) La déclaration du roi porte la date du 16 mars 1605.

Cette ville jouait alors dans notre commerce un rôle aussi important que La Rochelle, mais tout différent; La Rochelle était le port protestant, Saint-Malo le port catholique. Là, comme nous l'avons dit, étaient l'ordre, le calme, la suite; ici l'activité, la fièvre, les grandes audaces. Les marins de la première ville ne partaient que les comptes faits et les parts réglées, ceux de la seconde qu'après avoir communié et promené leurs drapeaux autour des remparts. D'un côté il y avait plus d'ame, de l'autre plus d'arithmétique; aussi La Rochelle ne produisit-elle guère que d'habiles marchands, tandis que Saint-Malo fournit pendant deux siècles à la marine française ses meilleurs pilotes et ses plus intrépides capitaines. Par suite encore de ces deux natures opposées, les Rochellois avaient plusieurs fois profité des priviléges du commerce exclusif, tandis que les Malouins les avaient non-seulement combattus en principe, mais s'étaient opposés à ce qu'on en gratifiât deux de leurs concitoyens, les fils de Jacques Cartier. Forts de leur intelligence aventureuse, ils ne réclamaient du roi d'autre faveur que l'égalité pour tous.

Ils renouvelèrent cette demande à propos du privilége accordé au sieur Demonts, remontrant que la traite des pelleteries avait été libre de toute ancienneté et que c'était chose monstrueuse « que de favoriser ainsi quelques marchands au grand préjudice des acheteurs, qui étaient tout le peuple. »

En toutes autres circonstances, de pareilles réclamations eussent été peu comprises ou mal reçues; mais il s'agissait de nuire à des huguenots, on les accueillit. Le sieur Demonts, qui ne se doutait de rien, apprit, par le premier navire qui arriva à Port-Royal, que son privilége lui était retiré, et que, l'association avec les Rochellois se trouvant ainsi rompue, ceux-ci avaient retenu, en gens prudens, l'envoi de munitions, de vivres et d'engagés, sur lequel il comptait.

Demonts, désespéré, revint en France, fit valoir ses avances, ses pertes. Tout ce qu'il put obtenir fut le renouvellement de son privilége pour un an. Bien que la faveur fût illusoire, il accepta; seulement, comme il était dégoûté de l'Acadie, il ne voulut point y retourner.

Le Kathai oriental continuait à être le rêve de tous les navigateurs du temps. Plusieurs pensaient que le Saint-Laurent devait y conduire. Le sieur Demonts, qui partageait cette opinion, proposa à Champlain et à Pont-Gravé, de former, sur ses rives, un établissement qui, tout en servant pour la traite des pelleteries, permettrait d'explorer le cours du fleuve. Ce plan approuvé par tous deux devint

l'objet d'une seconde association qui ne tarda pas à être de nouveau attaquée par les ennemis du sieur Demonts; il ne trouva enfin d'autre moyen de la délivrer de ces persécutions que de se retirer.

Champlain devint alors chef de l'entreprise. Ayant remonté le Saint-Laurent jusqu'au *kebeio* ou rétrécissement du fleuve (1), il y établit un comptoir d'échange qui prit le nom du lieu, et s'appela Kébec. Ce hameau fondé en 1608 devait plus tard devenir la capitale du Canada.

Ainsi, après tant d'hésitations et de tâtonnemens, notre colonisation allait se fixer dans une des contrées les plus septentrionales du nouveau continent, loin de la mer qui pouvait seule nous mettre en communication avec l'Europe, et au milieu de populations aussi dangereuses comme alliées que comme ennemies. Si ce choix ne fut point une faute, ce fut du moins un irréparable malheur. En nous enfonsant dans cette impasse du Saint-Laurent sans occuper la côte orientale de l'Amérique, nous nous exposions infailliblement à nous trouver tôt ou tard bloqués dans notre colonie, où les secours ne pouvaient arriver qu'en passant devant cette ligne d'établissemens ennemis qui s'étendit bientôt de Boston jusqu'à la Floride. Ajoutez la rigueur du climat. Les vents d'ouest brisaient tout sur leur passage, ceux du sud et de l'est amenaient la neige, ceux du nord un froid intolérable. Des hivers de près de six mois (2) nous obligeaient à tous les embarras de la prévoyance, cette vertu que nous ne connaissons guère que de nom; enfin la traite des fourrures était un appel funeste fait à nos penchans aventureux; elle devait devenir, pour nous, ce qu'avait été l'or pour les Espagnols, un perpétuel empêchement à coloniser.

Les Anglais, au contraire, que leur position favorisait moins pour ce commerce, s'appliquèrent à la pêche, à l'agriculture; ils fondèrent des manufactures; ils exploitèrent des mines; ils construisirent des navires, et formèrent ainsi des établissemens solides.

Le sort des deux colonies était donc, pour ainsi dire, réglé d'avance par leur situation et, si l'on en doute, que l'on regarde ce qui se passe encore de nos jours. Le Canada a changé de mains; livré à un peuple dont l'habileté colonisatrice est partout citée en exemple, a-t-il pu se racheter de son vice géographique? est-il sorti de son rang secondaire comme colonie? n'a-t-il pas été pour l'Angleterre un embarras bien plus qu'une source de prospérité? La position du Canada

(1) *Kebeio* signifie rétrécissement dans la langue leni-lenape.

(2) Ils étaient de cinq mois et demi. (*Lettre du père Lallement à son frère*, p. 4.)

anglais vis-à-vis des États-Unis n'est-elle pas enfin, à peu de chose près, la même aujourd'hui que l'était celle du Canada français vis-à-vis de ces mêmes états, alors colonies anglaises? C'est que ces derniers ont dans leur situation et dans leurs élémens constitutifs une force qui, tôt ou tard, les rendra maîtres du Canada au nom de l'union américaine, comme ils s'en sont déjà rendu maîtres au nom de la monarchie britannique.

ÉMILE SOUVESTRE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES

CIMETIÈRES DE PARIS.

La civilisation d'un peuple se manifeste par les devoirs qu'il rend aux morts : le premier de ces devoirs est l'ensevelissement et l'inhumation ; le second est l'embaumement. Avant l'établissement des sociétés, l'homme indifférent sur ce point abandonne au hasard et à la dent des bêtes féroces le soin d'effacer les dernières traces de son existence. Le sauvage semble avoir hâte de retourner après sa mort à la nature. Nous voyons succéder dans l'histoire à cette négligence barbare les premiers essais d'une sépulture encore incomplète. Les cavernes, les antres, les grottes, les précipices, les fleuves même reçurent autour des villes les débris mortels de leurs habitans. Plus tard le sein de la terre fut ouvert pour les y déposer ; l'histoire de la formation de l'homme contribua sans doute à fonder cet usage ; il parut juste de restituer les corps humains à la mère commune de laquelle on les croyait sortis. Les honneurs de l'inhumation ne suffirent bientôt plus aux regrets des familles, ni à l'orgueil de notre race. La douleur industrieuse des parens du mort, l'ambition de transmettre sa figure à la postérité, le désir de résister à la révolution constante qui

détruit tous les êtres, firent naître l'art des embaumemens. On sait que les Égyptiens et les Guanches excellèrent à sauver de la dissolution le peuple innombrable de leurs momies. Il est vrai de dire que la nature du climat concourait avec les mœurs et les moyens de ces deux nations pour conserver les cadavres. Le ciel d'Égypte ne contient aucune humidité : il préserve sous sa coupole bleue comme sous un globe de verre les objets les plus fragiles et les plus délicats; c'est à cette atmosphère immobile, sèche, toujours la même, qu'il était réservé d'entretenir la mort dans une éternelle jeunesse. Quoique la pratique des embaumemens se soit continuée chez les peuples modernes pour certaines familles, elle n'a jamais revêtu des caractères de conservation bien durable. La tombe de nos rois et de nos reines a été fouillée; qu'a-t-on trouvé, dans ces sépultures somptueuses, à la place des corps embaumés avec des frais immenses et un travail de plusieurs mois? Un peu de poussière ou une corruption plus honteuse encore que le néant. Il manque à nos embaumeurs le soleil d'Égypte, l'huile de cèdre, le natrum et tous ces aromates puissans, fournis par la nature du pays, à l'aide desquels la main de l'homme luttait contre les lois générales de la matière animée. Nous vivons en France sous un climat délétère; le brouillard, la pluie, la neige, les hivers si longs, les printemps si courts et quelquefois si aigres, enlèvent leur couleur aux bois peints, dégradent le marbre des statues exposées à l'air, noircissent derrière la main de l'ouvrier la pierre qu'il travaille, et concourent à pâlir sur les joues des enfans la fleur de leur âge. Un homme a essayé de vaincre ces obstacles; nous rencontrerons plus loin ses travaux dans nos cimetières : mais, si ingénieux que soit son procédé, si belles que soient les découvertes modernes de la science, rien ne peut rivaliser avec l'art de la nature; un peu de neige sur le voyageur qui tombe en gravissant la montagne, un voile de sable sur ce sauvage qui meurt en traversant les contrées brûlantes, et voilà qu'elle conserve, en jouant, ces débris humains que nous disputons si chèrement et avec tant de peine à la destruction.

Le soin des funérailles a suivi celui des sépultures. Tous les peuples civilisés expriment leurs regrets et leur vénération pour les dépouilles de ceux qui leur sont chers. En Égypte ces honneurs rendus aux restes de l'homme occupaient une classe entière de citoyens. La mort fait également vivre à Paris un personnel considérable; sans parler des magasins de deuil où l'on habille en les plaignant la veuve

et l'orphelin, nous avons une entreprise géante dans laquelle l'orgueil de la cité a rassemblé la matière de ses pompes et de ses cérémonies funèbres. Un peuple de gens attachés à l'établissement, ordonnateurs des convois, porteurs, conducteurs de chars, maîtres des cérémonies, officiers à manteau, hommes de deuil, valets de pied, tout une noire multitude se tient prête à marcher pour les besoins du service. Les vastes écuries entretiennent sans cesse cent chevaux noirs et six chevaux blancs, issus sans doute de ce pâle cheval de l'Apocalypse sur lequel est assise la Mort quand elle visite les nations. Tous les matins, trente-six chars ordinaires, soixante corbillards drapés ou vernis s'attendent à recevoir leur charge. Cinquante voitures de deuil se disposent à les suivre. Six mille cercueils *tenus constamment en bon état*, d'après les termes du règlement, occupent le magasin central, sans compter les magasins situés dans les douze arrondissemens de Paris et toujours bien approvisionnés. Le matériel de l'établissement est évalué à plus de 250,000 fr.; c'est de là que sortent ces vastes tentures destinées à voiler sous leurs plis les grandes lignes et les massifs piliers de nos églises, ces chandeliers chargés de cire et toutes ces figures de la douleur qui pleurent autour des catafalques. Nous avons visité pendant plus d'une heure ces ornemens innombrables sous lesquels l'homme s'efforce de parer le néant de sa nature. La mort est coquette; comme toutes les laides femmes, elle cherche à racheter par l'éclat et l'étalage de sa toilette les difformités de sa personne. Les objets de cet immense garde-meuble sont distribués selon la nature des convois. Les habitans de notre ville s'en vont à la terre, leur dernière demeure, avec des figures variées et des appareils bien différens. Depuis le convoi de première classe, qui coûte aux parens du défunt la somme de 3,362 fr., jusqu'à celui dont l'état fait les frais à raison de 8 fr. pour les indigens, il y a une série continue qui descend toujours; et, comme on pense bien, les degrés les plus occupés de cette échelle sont les dégrés inférieurs. Outre les ornemens affectés à chaque service, le goût des familles peut encore choisir dans ce bazar de la mort des fournitures supplémentaires; il existe un tarif inexorable pour les emblêmes et les insignes de ces cérémonies funèbres. Voulez-vous deux chevaux de plus à votre char? c'est 50 fr. Aimez-vous les lampes sépulcrales? on en mettra partout, c'est 3 fr. le bec. Avez-vous du goût pour les vertus théologales? dites-le, on vous en mettra *quatre* aux coins du catafalque, c'est 200 fr. Au milieu de ce luxe qui ne

laisse que l'embarras des accessoires, j'ai regretté de n'être pas le marquis de Brunoy pour me complaire à de telles pompes. Mais il faut l'avouer, toutes ces richesses-là me touchent médiocrement. Ces voiles semés de plus de larmes que n'en versent les yeux de ceux qui les commandent, ces crêpes infinis, ces garnitures noires, ces harnais drapés, ces housses brodées en argent, ces plumets dont on charge les chevaux, comme pour donner aux animaux eux-mêmes la figure de la tristesse, ce cortége de pleureurs et de pleureuses, ce clergé en surplis et en étole de deuil, donnent à la douleur un caractère artificiel et théâtral qui me déplaît. La mort n'est pas un spectacle; la mort n'est pas une chose matérielle, un cercueil voilé dans une église tendue de noir et pleine de chants lugubres; non, la mort, c'est de ne plus voir celui qu'on a vu; c'est cette absence sourde et éternelle de l'objet aimé, ce vide du cœur qui ne sent plus autour de soi que solitude, cette nuit de l'ame qui couvre de ténèbres et d'horreur toute la nature. Le reste est de trop; tous ces ornemens faux, ces clinquans, ces oripeaux et ces colifichets de la tristesse ne valent pas la noble simplicité d'un convoi ordinaire; la religion, qui ordonne de renoncer à Satan et à ses pompes, devrait défendre celles des services funèbres. De telles funérailles somptueuses aboutissent en outre à des sépultures qui tiennent seize mètres carrés dans le cimetière et coûtent 27,000 fr. de terrain; c'est quatorze fois plus de place qu'il n'en faut pour dormir en paix.

Tous les peuples ont établi leurs cimetières sur l'idée qu'ils se faisaient des destinées de l'homme après sa mort. Les Égyptiens, qui avaient été saisis par le mystère de la tombe, et qui croyaient probablement à la migration des ames, descendaient les restes conservés de leur famille dans des souterrains, des puits, des chambres sépulcrales. Cette nation, ennemie de tout changement, avait voulu immobiliser les formes humaines jusque dans la mort, et fixer la destruction même à son point de départ. Les hypogées de la vieille Égypte nous présentent en outre le spectacle singulier de l'homme se faisant suivre dans sa dernière demeure par les animaux. Comment ne pas voir dans cet usage consacré par les mœurs une suite de cette confusion primitive qui se retrouve chez tous les peuples anciens? L'homme ne s'était pas encore séparé du reste de la création; enveloppé de tous côtés par la nature, il vivait et s'endormait en elle. Les cimetières souterrains des anciens habitans de l'Égypte ont été ouverts, et c'est d'eux que nous avons appris le peu que nous savons sur les habi-

tudes de ce peuple anéanti. L'Égypte ne nous a laissé que trois choses, des temples, des palais et des tombeaux : ce sont les tombeaux qui se sont le mieux conservés et qui étaient faits pour durer le plus long-temps. Les Grecs et les Romains paraissent au contraire avoir été frappés dans la mort par l'idée du repos. Leurs sépulcres, situés à l'entrée des villes, invitaient le voyageur à s'asseoir, *siste, viator!* Déjà un grand progrès s'est accompli dans les mœurs : à mesure que l'homme s'élève, il refoule dans leur sphère les autres créatures, et rompt cette chaîne primitive qui l'unissait aux habitans inférieurs du globe. Le Grec ou le Romain met ses os à l'écart; l'homme isole sa sépulture des restes de la nature animale. La religion du Christ devait encore donner à la mort une face nouvelle, et transformer par ses dogmes d'immortalité la dernière demeure du juste. Sans éventrer les montagnes pour construire ces tombeaux démesurés par lesquels la vieille Égypte cherchait à relever la grandeur de ce qui n'est plus, le chrétien trouve dans l'immensité de sa foi le secret de rendre au tombeau son véritable caractère. En réunissant le cimetière à l'église, il fait planer au-dessus des sépulcres l'image de Celui qui ne devait rien à la mort et qui a voulu la traverser afin de nous en montrer le chemin. Le *Campo santo* est là pour nous dire les félicités sévères et les rayonnemens lointains de cette seconde vie qui se dégage de l'autre comme le jour se dégage de la nuit. La vieillesse pour le chrétien n'est pas la décadence des forces, le déclin de la maturité; c'est une nouvelle aurore. En même temps qu'il rassure le juste par la vision de l'éternité, le cimetière chrétien effraie l'imagination devant l'idée des peines et des châtimens dont il cherche à délivrer les ames par ses prières. Le catholicisme abusait peut-être de la crainte de la mort : comme si ce spectre qui glace d'effroi toute la nature n'avait pas en lui-même assez de difformité, la religion lui donnait encore pour escorte les affres, les épouvantemens et la menace de l'enfer. Le prêtre montrait au pécheur Dieu derrière la tombe, sous la forme d'un juge au visage irrité. Les convulsions, les sueurs froides du dernier moment n'étaient rien auprès des terreurs et des visions funestes dont le dogme mal compris d'une autre vie chargeait la conscience alarmée du chrétien. Le clergé romain, dont le défaut fut de vouloir intéresser Dieu dans ses ambitions, se servait de la crainte de l'éternité pour régner sur les rois, jeter l'interdiction et la cendre aux têtes féodales, et retenir comme par un anneau de fer la bouche intraitable du peuple. Combien nous paraît plus

grande l'intention de cette femme qui descend en plein jour sur la place publique d'une ville d'Orient, avec un réchaud allumé dans la main droite et un vase d'eau dans l'autre main ! Son air inspiré, ses cheveux dénoués et flottans, sa beauté austère, étonnent les passans; on s'arrête, on l'entoure, on l'interroge : — « L'eau, dit-elle en montrant son vase, c'est pour éteindre l'enfer; le feu, c'est pour allumer la charité sur la terre ! » — Les femmes n'ont jamais pu croire à l'enfer, parce qu'elles n'ont jamais pu se faire à l'idée de ne point aimer.

Si le christianisme environne d'ombre et de terreurs les approches de la mort, il faut bien aussi reconnaître que lui seul a révélé les mystères, les joies et les espérances de la tombe : dans ces restes enfouis au cimetière il nous montre des germes qui mûrissent pour la résurrection. La foi rétablit un lien invisible entre nous et ces générations souterraines dont nous ne sommes séparés que par un voile; elle continue nos amitiés et nos rapports du cœur bien au-delà de l'événement qui les a rompus, en les rattachant à l'éternité. Le stoïcien, dans sa plus grande hardiesse, avait été jusqu'à nier la douleur; il était réservé au chrétien de nier la mort : *non est umbra mortis*. Les ténèbres de l'avenir se dissipent pour le croyant au soleil de la parole divine : Dieu lui a promis de le ressusciter, et Dieu ne saurait mentir. La foi s'efface chaque jour du monde; où retrouvons-nous maintenant ses dernières traces, sinon parmi les sépultures; L'esprit chrétien est dans les cimetières, et il n'est que là; vous le cherchez dans les églises, parmi les vivans, et vous ne le trouvez plus. En vain la science, la poésie même essaient de bégayer sur les sépulcres quelques formules d'immortalité; la foi est bien plus grande dans sa simplicité de son langage. On lit sur une pierre du cimetière du Sud cette inscription ambitieuse :

La science seule révèle
Notre impénétrable avenir;
Quand la matière est éternelle,
La puissance intellectuelle
Pourrait-elle s'anéantir?

Combien j'aime mieux le sentiment de cette mère qui a fait graver sur le tombeau de ses trois enfans ces mots de l'Écriture sainte : *Et noluit consolari quia non sunt!* Je préfère encore cette courte sentence qu'une famille chrétienne a inscrite au-dessus de l'entrée du ca-

veau où dorment ses membres éteints : *Dieu nous a séparés, Dieu nous réunira.* La religion seule ouvre le trésor de ses consolations infinies à côté du trésor de nos misères. Pour mieux nous rassurer elle nous montre un Dieu qui a voulu essayer de la mort comme pour la tourner en dérision : la croix est devenue depuis ce supplice glorieux un signe d'espérance et de vie ; c'est cette croix qu'on plante sur la fosse des chrétiens. Si la foi du Nazaréen était destinée à s'éteindre, son dernier souffle demeurerait dans nos cimetières; le christianisme est né dans un tombeau, il se plaira toujours au milieu des tombeaux.

Les cimetières de Paris seront pour l'avenir des livres intéressans à consulter; on y retrouvera l'image exacte de notre civilisation, de nos mœurs, de nos croyances; Paris même serait détruit qu'il suffirait du Père-Lachaise pour retracer la figure morale de notre ville avec ses principaux traits : les monumens élevés à la mémoire des morts, les inscriptions gravées sur la pierre, le marbre ou la croix de bois; les signes, les bustes, les statues par lesquelles on cherche à perpétuer la ressemblance de ce qui n'est plus, sont autant de pages qui écrivent l'histoire de notre société. S'agit-il d'évènemens ? La révolution de 89 et de 93, l'empire, la restauration, le gouvernement de juillet ont dans nos cimetières des tombes et des noms qui les représentent, Sieyès, l'abbé Grégoire, Masséna, le général Foy, Casimir Périer, mille autres. Toutes les opinions religieuses, morales et politiques, entre lesquelles se débat à cette heure la conscience humaine, écrivent leur symbole sur les restes des morts; telle pierre tumulaire demande chrétiennement un *de profundis* aux passans, tandis que cette autre déclare la matière éternelle et n'exprime que des regrets sans espérance. Dans les divers modes de sépultures je retrouve une image des inégalités de rang et de naissance qui règnent dans la société. Les degrés de fortune sont indiqués au cimetière par grandes couches : le peuple a la fosse commune; la classe moyenne a les concessions temporaires; l'aristocratie de la finance a les concessions à perpétuité. La population de ces enclos funèbres se trouve donc divisée entre les morts qui possèdent leur sépulture et ceux qui ne la possèdent pas : les prolétaires et les contribuables. Les cimetières ont comme la ville des quartiers mieux habités les uns que les autres, des allées qui répondent à nos rues étroites ou spacieuses, des habitations pour les morts qui varient autant de fois que les demeures des vivans. Ceux qui ont tenu beaucoup de place dans la ville

occupent également un vaste terrain dans le champ du cimetière; les hôtels sont représentés par des monumens funèbres, les maisons bourgeoises par des tables de pierre ou de marbre, les pauvres baraques par des croix noires. Les titres, les dignités, les charges qui excitent l'émulation des citoyens ou qui contentent leurs vanités, revivent après eux sur les inscriptions pompeuses par lesquelles on cherche à rehausser leur néant. Pour connaître un peuple, une époque, une ville, il suffit de visiter ses cimetières; Paris est tout entier où sont les tombeaux de ses habitans : la vie se répète dans la mort.

Les rues qui conduisent aux cimetières de Paris sont généralement larges et spacieuses, *patet atra via*. C'est le chemin qui, selon le langage de la Bible, appelle à grands cris les générations. Des boutiques de marbriers se succèdent les unes aux autres et étalent, devant les regards des passans, ces pages de pierre blanche qui attendent des noms. De jeunes bouquetières, assises le long des maisons, tressent en riant des couronnes d'immortelles pour les morts. Les rues Mont-Parnasse, du Faubourg Montmartre, Ménilmontant, sont affligées par le passage continuel des convois qui se rendent à leur dernière demeure. Tant s'en faut pourtant que le voisinage des cimetières imprime aux faubourgs de Paris un caractère de tristesse. Les anciens se servaient de l'image et de l'idée de la mort comme d'un aiguillon pour s'animer aux plaisirs : en Égypte, on promenait autour de la table, pendant le repas, un cercueil où était une figure en bois, et, selon quelques auteurs, un vrai cadavre; on le présentait à chaque convive, en lui disant : buvez, et réjouissez-vous, car voilà ce que vous serez un jour! Les Grecs et les Romains s'exhortaient mutuellement à la joie par le souvenir de la fatale barque, du vieux nocher et des mânes fabuleux; on sait qu'ils mêlaient à leurs festins de petites têtes de mort, parmi des fleurs; quand Horace veut séduire une femme ou inviter un ami à boire, il ne trouve pas de motifs plus pressans que celui-ci : « La vie est courte; la vieillesse livide marche à grands pas; hâtons-nous, hâtons-nous ! » Les hommes chargés du soin des funérailles étaient connus dans l'antiquité par la dissolution de leurs mœurs, ce qui les avait fait désigner sous le nom de *libitinarii*. Malgré l'influence des idées chrétiennes, les choses n'ont pas notablement changé depuis ce temps-là. Le spectacle journalier de notre destruction, loin d'obscurcir la figure des faubourgs et des lieux qui y touchent de plus près, semble, au contraire, leur donner un air de fête : réjouis-toi, ô homme, puisque tu

dois mourir! Les hameaux qui avoisinent les cimetières de Paris contrastent, par leur gaieté, avec ces lieux de repos et de tristesse : les cabarets y abondent, et les buveurs chantent, sous les berceaux de vigne, des chansons grivoises. Les corbillards passent, on les laisse passer. Quoi de plus leste, de plus frétillant, de plus animé que le hameau de Mont-Parnasse, avec ses guinguettes, son théâtre, son Prado, ses salles de bal et son orchestre perpétuel? Si les morts dansent, comme dans les vieilles ballades allemandes, ceux du cimetière du Sud ne doivent pas manquer de musique. Il paraît que les mœurs des anciens *libitinarii* se sont également conservées parmi les gens du service des pompes funèbres; il n'est pas rare de rencontrer, à la tombée du jour, des corbillards rangés au coin d'une rue étroite et obscure, tandis que les conducteurs, les porteurs, les valets de pied, accoudés sur la table du cabaret voisin, boivent à la santé de leurs pratiques et embrassent les filles de barrière. Le peuple, qui a souvent des expressions heureuses, nomme un repas crapuleux, une orgie de croque-morts.

Quand vous vous promenez dans un cimetière, vous rencontrez tout autour de vous des protestations de douleur inconsolable; peu s'en faut que vous ne croyiez la terre une vallée de larmes. Si toutes les veuves, toutes les mères, tous les enfans avaient dans le cœur les tristesses et les regrets dont les pierres de ces tombes inscrivent le témoignage, la vie ne serait en effet qu'un pleur et qu'un sanglot éternel. Par bonheur, il n'en est rien; en rentrant dans la ville, vous êtes étonnés de retrouver çà et là les visages aussi gais que s'il n'était jamais mort personne au monde. Si vous rencontrez quelques jeunes femmes en deuil, vous vous apercevez bientôt, à la fraîcheur de leur teint, à la coquetterie de leurs regards et de leur tournure, que les vêtemens noirs ont plus duré pour elles que leur douleur. Nous apportons à tous nos sentimens un peu de cette inconstance que nous mettons dans nos amours : tel qui, dans le premier moment, avait cru ne pouvoir survivre à la perte d'une tête chérie, finit par contracter avec l'existence des attaches nouvelles, qui lui rendent léger le fardeau des jours. Qui de nous n'a vu passer des convois ? Il est curieux de suivre sur les visages du cortége les caractères d'une douleur qui va s'effaçant de degré en degré; les hommes du premier et du second rang marchent tristes, silencieux, la tête découverte, ce sont les parens du mort; viennent ensuite les amis, qui témoignent encore d'une affliction sincère quoique déjà affaiblie; si vous descendez toujours, vous arrivez aux voisins, aux cliens, qui ne sont

là que par devoir ou par curiosité : ces derniers causent entre eux de leurs affaires, et assistent avec un air indifférent à une cérémonie qui les touche de très loin. Eh bien, cet ordre du cortége représente l'ordre et la marche du temps; la distance du char peut servir à mesurer les effets que la distance des évènemens apporte dans le cœur de l'homme : dans un mois, dans moins peut-être, les premiers passeront à l'état des seconds, et finiront dans un an par ressembler aux derniers. Ces infidélités de la douleur ne prouvent qu'une chose; c'est une des faiblesses de notre nature et l'une de ses misères que de ne pouvoir même s'affliger long-temps sur ses plus grandes infortunes. Les repas mortuaires, en usage chez un bon nombre de peuples, ne sont-ils pas un aveu de cette impuissance et de la légèreté de nos sentimens en apparence les plus durables? La même pratique se continue parmi nous sans qu'on y attache un sens religieux, tant elle est dans l'infirmité humaine. Les gardes nationaux, les corps de métiers, les étudians des écoles, qui reviennent de conduire au cimetière un de leurs camarades, terminent la journée dans une des guinguettes voisines ou chez un restaurant de la ville par un repas commun; on boit à la santé du mort; c'est ce que les anciens appelaient faire des libations à sa cendre encore tiède : *spargere calentem favillam*. Ainsi notre tristesse cède vis-à-vis des trépassés, comme si tout devait finir avec eux, tout, jusqu'aux sentimens par lesquels nous cherchons à faire revivre leur mémoire. La mort nous dit bien : Jamais ! mais nous ne pouvons pas lui dire : Toujours !

Paris rejette au dehors toutes les ruines : nous avons visité autour de ses murs les maisons de fous, nous allons y rencontrer les cimetières. Autrefois les enclos réservés aux morts étaient contenus dans l'enceinte de la ville. Le plus considérable de ces lieux de sépulture était le cimetière des Innocents; il fut interdit à cause des dangers dont il menaçait la santé publique. On a calculé que, depuis sa fondation jusqu'à sa clôture, de 1186 à 1785, les fosses communes de ce cimetière étroit et entouré d'habitations avaient reçu un million deux cent mille cercueils ! La terre, saturée qu'elle était par le grand nombre des morts, avait fini par refuser de les dévorer; on les retrouvait conservés intacts dans son sein; le niveau du sol, sans cesse retourné et accru chaque jour par de nouveaux dépôts de cadavres, s'était élevé lentement de huits pieds au-dessus des rues voisines : un tel cimetière était capable de transformer toute la ville

à son image. De vives réclamations furent adressées par des savans, parmi lesquels il faut nommer Vicq-d'Azyr, Daubenton, de Jussieu, d'Alembert et le marquis de Condorcet ; ils condamnèrent l'usage des cimetières de paroisses qui étaient alors en très grand nombre dans la capitale, et l'habitude encore plus funeste d'enterrer les morts de qualité dans les églises. Les idées philosophiques du XVIIIe siècle firent entendre à ce propos leur langage sentencieux : « Les dépositaires de l'autorité publique, dit un très curieux mémoire de 1778, doivent fermer les oreilles aux cris de l'intérêt et de la prévention. Leur devoir est de faire du bien à leurs semblables, malgré toute leur résistance; surtout ils ne doivent pas courir après de légers et frivoles applaudissemens. Bien mériter de leur patrie est l'unique but qu'ils doivent se proposer d'atteindre. » La question des sépultures était devenue, comme on voit, une question d'état; elle fut résolue avec tant d'autres par la révolution française, qui appliqua aux cimetières son grand principe de centralisation. En 1790, l'assemblée constituante défendit d'inhumer les morts dans l'intérieur des églises; elle conçut même le projet d'un *Champ de repos*, situé hors des murs de la ville. La négligence, l'oubli, l'abandon régnaient dans les anciens cimetières, où les morts, devenus pour les vivans un objet de crainte et de dégoût, n'étaient même plus visités. Le moyen de réveiller le culte des tombeaux était d'en rendre le séjour moins repoussant. En 1804, Napoléon ordonna que Montmartre, Vaugirard, l'enclos Mont-Louis et le cimetière Sainte-Catherine recevraient à l'avenir toutes les sépultures. L'enclos Mont-Louis était une ancienne propriété que François de La Chaise obtint de la munificence de Louis XIV. Ce confesseur du grand roi y fit construire une jolie maison de campagne, où il prenait ses vacances, sans se douter que ces lieux, habités, dit-on, par l'intrigue et le plaisir, deviendraient un jour le plus bel apanage de la mort.

Tous les anciens cimetières de paroisses avaient été fermés, mais ils occupaient encore dans la ville une place inutile; on fut obligé de chasser les morts pour mettre à l'aise les vivans. Que faire de restes méconnaissables dont personne ne conservait plus la mémoire? De 1787 à 1813, toutes les vieilles sépultures furent remuées, et leurs ossemens furent descendus dans les catacombes où ils forment un ornement naturel de ces lieux de tristesse et d'effroi. Ces transports ont été exécutés avec une pompe sévère : au déclin du jour, des chars funéraires qui étaient accompagnés de prêtres du culte catho-

lique, conduisirent de nouveau dans le sein de la terre ces confuses dépouilles que la terre avait rendues. Le dépôt des ossemens a été fait dans des galeries d'anciennes carrières préparées pour les recevoir. Le nom du cimetière dont ces restes avaient été tirés fut écrit au-dessus de chaque dépôt avec la date de leur translation. L'ordre le plus parfait règne dans ce désordre de la mort et de la nature. Les catacombes communiquent à la surface de la terre par trois escaliers; une des portes qui conduisent au Paris souterrain est située du côté de la barrière d'Enfer; on descend quatre-vingt-dix marches; une ligne noire, tracée par le ciel de la carrière, fait connaître ensuite la route que l'on doit suivre. L'entrée de l'ossuaire est surmontée d'une inscription latine : *Has ultra metas requiescunt beatam spem expectantes.* Ne dirait-on pas ces paroles *écrites en caractères obscurs* que Dante lut au-dessus de sa tête? C'est ici que commence l'enfer des catacombes; c'est par là que l'on va chez les races éteintes et dans l'éternelle nuit. L'homme qui descend vivant dans ces lieux bas de la terre, est bientôt entouré de tous côtés par les images douteuses de la mort. En présence de ces générations anciennes qui ont été précipitées une à une dans le néant, et dont les débris forment des masses monumentales, la voix se tait, l'imagination est vaincue. Les voilà, tous ces hommes des vieux âges de la France par lesquels l'histoire a été faite; si quelques-uns ont cédé en disparaissant aux lois de la nature, d'autres ont été jetés le glaive au sein dans la fosse par les massacres et les révolutions politiques : ici les victimes de la Saint-Barthélémy, là les victimes du 10 août et du 2 septembre; partout des dates et des ossemens. Le gisement de ces couches humaines dans l'intérieur d'anciennes carrières, témoins elles-mêmes des antiques bouleversemens de la nature, ajoute des souvenirs à des souvenirs, des ruines à des ruines. Le déluge, auquel on attribue la formation de ces masses calcaires, a effacé l'ancienne configuration du monde; les hommes ont effacé le déluge, la mort a effacé les hommes. Qu'est-ce que l'individu attiré par la poésie de ces lieux devant un témoignage aussi imposant des ravages du temps et de la profondeur de l'abîme? Que faire avec la mort présente autour de soi en image et en os, dans ces interminables galeries où les dépôts succèdent aux dépôts, les inscriptions aux inscriptions, les siècles aux siècles? En vain la main de l'ouvrier a-t-elle cherché à parer ces lieux de ténèbres : les piliers qui supportent les ciels des carrières forment autant de monumens particuliers dont les murs sont com-

posés d'ossemens; on y remarque des urnes, des sarcophages, un autel, une fontaine, et d'autres ouvrages où l'industrie de l'homme a voulu jouer avec les restes de sa destruction : cette architecture de la mort fatigue par sa monotonie et son immobilité. Combien a-t-il fallu de squelettes pour construire ces lourdes colonnes dont tous les accidens et les saillies sont formés par des débris humains? Ce n'est d'ailleurs pas la matière qui a manqué; à leur pied sont d'autres entassemens qui n'ont point été employés par l'ouvrier, et vous iriez toujours que vous en rencontreriez toujours. Rien ne ressemble à l'infini comme le néant.

L'entrée des catacombes a été interdite depuis quelques années, à cause du danger des éboulemens; à la mort, de toutes parts visible dans ses simulacres, il faut joindre cette mort suspendue au dessus de votre tête et toute prête à se détacher des voûtes. Une telle masse d'émotions, confondues ensemble, oppresse l'ame; le silence, la solitude, la nuit vous enveloppent comme dans les plis froids d'un linceul. Le soleil est mort; vous avez dit adieu à la lumière; vous êtes descendu vivant parmi les générations d'un autre monde. Au dessus de votre tête est Paris, Paris qui vit, Paris qui est éclairé, Paris qui marche et ne se doute guère de ceux qui gisent ensevelis sous ses pieds : un peuple est dessus et un peuple dessous! vous parcourez des yeux cette multitude souterraine; vous saluez ces frères qui ne vous ont point connu et qui ne vous connaîtront jamais, tandis que votre guide, habitué à ce spectacle maussade, entretient soigneusement la vie de son flambeau, signale les endroits dangereux, raconte les accidens dont certains défilés ont été le théâtre, et répète d'une voix banale le nom des anciens cimetières auxquels appartenait chaque dépôt d'ossemens qu'on a devant les yeux : l'inscription en dit autant. N'était l'impossibilité de reconnaître son chemin dans ce labyrinthe de ténèbres, on aimerait mieux le parcourir seul; toute autre ombre humaine importune, tout autre vivant est de trop : qui me délivrera surtout des *cicerone!* Il s'en faut de beaucoup que ce voyage dans le royaume et dans les ombres de la mort ait tout l'intérêt qu'on en attend; on est bientôt las de cette image uniforme du néant qui remplit tout; les forces de l'homme ne peuvent supporter longtemps l'idée de sa destruction ainsi multipliée. En vain chercheriez-vous dans les catacombes une variété quelconque : le spectacle est toujours le même, toujours la poussière des mondes et des siècles détruits, les ténèbres palpables, comme dit la Bible, l'horreur maté-

rielle, la mort sous mille figures monotones et sans cesse renaissantes. Si court que soit le passage dans ces lieux taciturnes, il semble que l'on n'en sortira jamais; les yeux se lèvent instinctivement comme pour chercher le jour, et rencontrent sans cesse ce morne ciel de la voûte, qui n'a ni soleil ni lune. L'amour de la nature est un sentiment commun à tous les cœurs poétiques : après les trente-quatre chants durant lesquels Dante nous promène à travers toutes les visions, les terreurs et les ténèbres de son monde surnaturel, on ne lit pas sans attrait ce vers si simple, qui termine le poëme de l'Enfer : *e quindi uscimmo a riveder le stelle.* On éprouve une joie semblable lorsque, au sortir de ces souterrains où l'on a demeuré quelques heures dans la nuit, on retrouve la lumière et le soleil sur l'horizon.

Revenons maintenant aux cimetières qui occupent à fleur de terre des enclos entourés de murs; une porte toujours ouverte, la dernière par laquelle on entre, reçoit du matin au soir les convois qui arrivent. Cette porte est gardée par un concierge qui tient, en l'absence de saint Pierre, les clefs du royaume des trépassés. Il a été délivré d'avance, par la ville de Paris, un *bon de fosse*, en vertu duquel le défunt est autorisé à jouir de sa sépulture. Ce laissez-passer lève tous les obstacles, le concierge agite alors une clochette pour annoncer le mort. L'usage d'avertir ainsi de l'arrivée des convois fait naître de sérieuses réflexions : nous ne savons pas au juste quand cette cloche sonnera pour nous, mais elle sonnera.

Une date tristement célèbre marque dans les annales de nos cimetières, c'est celle de 1832. Un fléau, né dans l'Inde, près des bouches marécageuses du Gange, avait parcouru plus de trois millions de lieues carrées, quand il vint s'abattre comme un nuage mystérieux sur les tours de Notre-Dame. Le choléra-morbus, puisqu'il faut appeler la peste par son nom, dégoutta pour ainsi dire des noires murailles de la cathédrale sur le pavé de la Cité. Bientôt Paris fut envahi tout entier par la mort. Malgré l'activité du service des pompes funèbres pour mettre les secours à la hauteur des besoins, on fut un instant sur le point de manquer de moyens de transport. L'administration, voyant que son personnel ne suffisait plus à l'ouvrage, avait déjà doublé le nombre de ses gens; déjà cinquante chars étaient commandés, et sept cents ouvriers s'occupaient de leur construction. Huit jours étaient le terme fixé pour livrer ces voitures au service; mais si vite qu'allât la main de ces hommes, la maladie allait encore plus vite que leur besogne. On voulut les engager à tra-

vailler de nuit, en leur promettant un plus fort salaire : *Nous préférons la vie à votre haute paie*, s'écrièrent ces ouvriers, intimidés à leur tour par la violence du mal, et craignant de construire leur propre char funèbre. Il fallut céder; et l'administration, pressée par les ravages du choléra qui marchait toujours, dut chercher d'autres moyens plus prompts pour transporter les cercueils. L'idée vint d'avoir recours aux fourgons d'artillerie ; c'est la première fois que ces voitures belliqueuses se voyaient attelées au service d'un fléau mille fois plus meurtrier encore que la guerre. On les essaya pendant une nuit ; mais le bruit de ferrailles particulier à ces sortes de machines, ce bruit si bien connu, et que leur nombre augmentait encore dans les ténèbres, inquiétait le sommeil des habitans déjà troublé par de sourdes alarmes. Un inconvénient qu'on n'avait pas prévu en rendit l'usage impossible. Ces voitures ne sont pas suspendues; les rudes secousses imprimées dans la marche aux cercueils, en déclouaient les planches et en chassaient les corps : dès le lendemain il fallut renoncer à ce véhicule. Cependant l'épidémie ne s'adoucissait pas, et la mort ne retirait pas son bras de dessus la ville; les victimes s'accumulaient dans les maisons, dans les hôpitaux; des cercueils demeuraient exposés des heures, des journées entières devant les portes sans être enlevés. On se décida à faire usage de ces voitures que les tapissiers emploient pour transporter leurs meubles. De mémoire d'homme on n'avait jamais vu déménager de la sorte les cadavres. La vue de ces nouveaux chars funèbres, qui s'avançaient lentement au milieu des rues, retardés dans leur marche par le poids du sombre dépôt dont ils étaient chargés, semait l'épouvante autour d'eux; quand le vent venait à agiter leurs draperies lugubres, et à laisser paraître les cercueils, tous les citoyens, les femmes surtout, croyaient voir dans ces objets funestes une image du triste sort qui les attendait. On fut bientôt obligé de renoncer à ce dernier service : heureusement les ouvriers venaient de terminer la commande, et l'entreprise des convois put mettre en activité ces chars ordinaires, dont le passage est si fréquent en toute saison dans les rues de Paris. Les faubourgs qui avoisinent les cimetières, avec un esprit d'à-propos qui n'abandonne jamais le Français dans les plus grandes calamités, nommèrent cette file de voitures noires, qui se succédaient de moment en moment, le Long-Champs de la mort.

Au cimetière, les embarras n'étaient pas moindres ; les ouvriers,

effrayés depuis quelques jours du grand nombre de fosses qu'il leur fallait ouvrir, et déjà frappés du bruit qui se répandait dans la ville que la maladie était contagieuse, ne touchaient plus aux cercueils qu'avec répugnance; ils s'en éloignèrent bientôt, croyant voir sortir de ce bois pernicieux la maladie et la mort. Le sentiment de la conservation avait parlé; aucun raisonnement, aucune prière ne put les retenir. La peur est égoïste, elle n'écoute qu'elle-même. Cependant les corps étaient là sur la terre; et les morts du lendemain, et ceux des jours suivans, qu'en faire? Le typhus pouvait naître à chaque instant de ce foyer d'infection; un fléau nouveau menaçait de se joindre à celui dont Paris était frappé. Une journée, une heure, et tout était perdu; cependant les moyens de faire cesser cet état de choses manquaient subitement. L'inspecteur reçoit alors de M. de Bondy l'ordre de remplacer les ouvriers récalcitrans par d'autres qui manquaient d'ouvrage. Il y a toujours dans notre société des hommes auxquels le besoin fait tout entreprendre. Leur arrivée sur le terrain déconcerte leurs camarades, qui ne s'y étaient pas attendus; leur exemple en entraîne plusieurs à leur suite : les plus mutins sont renvoyés. Dès ce moment tout rendra dans l'ordre, si l'on peut nommer ordre le triste état de nos cimetières durant ces jours de douloureuse mémoire; du moins, à dater de ce jour, les secours de la sépulture ne furent plus refusés aux cadavres, et le nombre des ouvriers leur permit d'égaler leur travail à celui de la mort. N'oublions pas que les bras de ces hommes ont eu, dans l'année 1844, 119 cercueils à recouvrir de terre.

La surveillance des cimetières est confiée à l'administration de la ville de Paris, d'où le titre de protecteur des tombeaux de la cité, qui est donné dans un rapport au préfet de la Seine. Une commission vient d'être instituée pour améliorer l'état de ces tristes établissemens; un projet de règlement a été rédigé; la question des sépultures est en ce moment même à l'ordre du jour. On sait que les concessions se divisent en temporaires et en perpétuelles. L'administration commence à s'effrayer de la place qu'envahit la mort autour des murs de notre ville; lorsque l'enclos de Mont-Louis fut livré aux inhumations, on ne prévoyait guère le développement que devaient prendre les sépultures particulières; l'enceinte totale, qui était de dix-huit cents mètres, paraissait suffire pour long-temps aux besoins des décès. Cette sécurité ne dura pas; dès l'année 1821, le conseil municipal délibérait sur les moyens à prendre pour se défendre contre l'empiètement des tombeaux. Afin de limiter la

quantité de terrain occupée par les demeures sépulcrales, on fixa à six années seulement la durée des concessions temporaires. Rien n'arrêta le flot grossissant de la tombe. En 1829, on délibérait de nouveau; les retranchemens avaient été forcés, la mort avançait toujours; pour la contenir, on inventa d'interdire le renouvellement des fosses temporaires, dont la durée fut fixée à cinq ans. Vaine mesure! le nombre sans cesse croissant de ces concessions occupait chaque jour plus de terrain. On ne rencontre pas sans tristesse, dans l'intérieur de nos cimetières, ces tombes temporaires qui limitent à cinq années la mémoire et les regrets des vivans pour ce qui leur fut le plus cher. Si court que soit ce bail, nous devons ajouter qu'il dure le plus souvent au-delà des sentimens qui l'ont fait contracter. Avant l'expiration du terme marqué sur la pierre, les arbustes languissent, les fleurs n'ont plus de mains qui les cultivent, les couronnes ne sont plus renouvelées. On observe néanmoins dans les cimetières qu'en général les tombes appartenant à la classe moyenne sont mieux entretenues, plus souvent visitées, et conservées avec plus de soin dans la mémoire des familles, que celles de la classe riche. Il n'est pas très rare de voir des marchandes veuves, mères de famille, venir après cinq ans solliciter de la ville de Paris une nouvelle concession; l'ont-elles obtenue? elles assistent elles-mêmes, avec leurs enfans vêtus de noir, à la translation des précieux restes qui raniment toute leur douleur.

La reprise des terrains concédés temporairement était une mesure urgente devant laquelle l'administration reculait d'année en année. On comprend ce scrupule lorsqu'il s'agit de toucher à des choses aussi délicates que les reliques des morts et les dépôts sacrés des familles. En 1821, le conseil municipal, effrayé par cette entreprise au-dessus de ses forces, sembla pencher à l'agrandissement des cimetières, mesure dispendieuse et qui n'était pas moins que l'autre entourée d'obstacles. Ce n'est qu'en 1832 que l'administration, pressée par la nécessité, fit enfin taire la crainte des erreurs et des mécontentemens devant l'évidence de son droit. De nombreuses reprises furent opérées dans les trois cimetières de la capitale. Tous les objets qui ne furent pas réclamés par les familles après le délai d'un an et un jour, croix, pierres tumulaires, entourages, couronnes, demeurèrent entre les mains de l'administration. Nous avons vu nous-même ces tristes dépouilles; rien qui donne une idée du néant de nos affections comme ces couronnes de fleurs ou de buis, frêles hommages dont l'existence a plus duré que le souvenir des

vivans. Parmi les pierres à moitié détruites, on lit, non sans douleur, des noms inconnus auxquels l'inscription promet des regrets éternels : *A la meilleure des mères, — à ma fille chérie, — à celui qui emporte toute notre amitié.* Une immense compassion nous vient au cœur pour ces pauvres morts expropriés dont les familles oublieuses n'ont pas même recueilli les signes tumulaires. Le préfet de la Seine, par une délicatesse que l'on comprendra, n'a pas voulu remettre dans le commerce des objets qui avaient reçu une sorte de consécration; il fut statué que les matériaux laissés sur les terrains repris seraient employés seulement au service des cimetières. Il n'en fut pas toujours de même, malheureusement, pour les objets réclamés par les familles : les marbriers, race mercantile et avide, ont été plus d'une fois offrir d'eux-mêmes aux parens du défunt de racheter leur monument; si le marché est accepté, la pierre qui porte le nom du mort et le témoignage des regrets qu'il a laissés retourne à l'ouvrier, afin d'être mise en état de remplir une nouvelle destination. L'ancienne inscription s'efface pour en recevoir une autre, qui doit peut-être à son tour être remplacée. Ainsi va le monde.

Les reprises ne se borneront point, pour ces dernières années, aux concessions temporaires; en 1829, il avait été créé un nouveau genre de concession, dite conditionnelle, en vertu de laquelle la famille du défunt s'obligeait à payer en son nom une somme convenue dans l'espace de dix ans. Il s'en faut de beaucoup que ces engagemens aient été remplis : on peut évaluer à la moitié environ le nombre des concessions conditionnelles abandonnées par les familles. Voilà comme on manque de parole aux morts! Ceci n'a rien qui doive nous surprendre; il arrive fréquemment que les familles fassent d'abord l'achat d'un terrain en se proposant d'y élever plus tard un monument; si ce monument ne s'élève pas dans la première année, on peut être presque assuré qu'il ne s'élèvera jamais. Que fera cependant l'administration? Évidemment elle usera de son droit; elle exécutera ces pauvres morts insolvables qui n'ont point achevé de payer leur sépulture. Soit gêne ou indifférence de la part des familles, cet abandon n'en a pas moins un caractère douloureux qui serre le cœur. Ces pierres, élevées soi-disant à perpétuité, seront reprises; ces fastueux témoignages d'une douleur qui se prétendait éternelle tomberont par la faute même de ceux qui les ont érigés. Les cyprès, les ifs déjà grands qui végètent autour de ces monumens condamnés, et dont le feuillage toujours vert devait vivre comme le souvenir de ceux qui les ont fait planter; ces arbustes, dis-je, s'ils ne

sont point réclamés par l'avarice des familles, iront réchauffer dans les hospices les membres nus des malades. La ville de Paris a voulu donner cette pieuse destination à des arbustes consacrés par leur séjour au cimetière; ces ifs et ces cyprès, dont l'existence fut courte, ont encore jeté plus de racines dans la terre que la douleur dans le cœur de l'homme.

Ce qui crée surtout des embarras à l'administration et qui excite ses inquiétudes pour l'avenir, ce sont les concessions à perpétuité. Le prix d'un mètre carré, qui avait d'abord été fixé à 100 francs, fut élevé à 250 francs par les règlemens de 1829; on espérait ainsi contenir dans de justes limites la quantité de terrains occupée par ces dernières demeures. Il n'en fut rien, la mort ne laissa pas que de remplir avec rapidité ces places si chèrement vendues. Pour restreindre en même temps l'érection de ces sépultures ambitieuses qui insultent par leur espace à la mesure du cimetière et à l'égalité de notre néant, l'administration fixa dans les cas ordinaires à seize mètres le terrain dont l'homme pouvait jouir après sa mort. Elle éleva en outre le prix des concessions perpétuelles, proportionnellement à la grandeur des terrains occupés, de telle sorte que, si le premier mètre était livré au prix de 250 francs, le dernier coûtât 4,500 francs à son propriétaire. Toutes ces mesures n'ont pas suffi à repousser les envahissemens de la mort. Aujourd'hui, l'administration se propose d'abolir entièrement les concessions perpétuelles; qu'est-ce en effet que cette perpétuité qui survit à la douleur et souvent même aux familles qui l'ont créée? Soit que la fortune endurcisse le cœur, soit qu'elle procure à la tristesse des distractions sans cesse renaissantes dont l'effet est d'en couvrir jusqu'aux dernières traces, presque tous les monumens sur lesquels le ciseau a gravé avec faste des gages d'éternité tombent, après deux ou trois hivers, dans la solitude et dans l'oubli. L'intention de la ville de Paris est de remplacer ces concessions à perpétuité par des concessions pour quarante années, en laissant aux familles la faculté de les renouveler si, à l'expiration de ce terme, elles se ressouviennent encore de leur douleur. Le prix de ces concessions temporaires serait maintenu à la hauteur du tarif qui régit à présent les concessions perpétuelles; on espère de la sorte restreindre le nombre des sépultures particulières, augmenter les revenus de la ville, et faire disparaître de nos cimetières ces vastes tombeaux sous lesquels les riches et les puissans semblent vouloir masquer la honte de leur dissolution. Malgré tout, des travaux d'agrandissement sont devenus nécessaires; les cimetières de Paris

vont élargir encore leur ceinture déjà si large; le champ de la mort s'accroît chaque jour, et il est impossible de dire où s'arrêteront les progrès de cette terre peuplée par notre néant.

Si l'administration ne rencontra dans la douleur des familles aucun obstacle aux reprises exercées sur les terrains de nos cimetières, elle en a trouvé un sérieux dans les superstitions et peut-être dans l'esprit rusé du peuple juif. Voici le fait : quand il s'est agi de toucher aux terrains concédés à titre temporaire dans l'enclos du cimetière du Nord réservé au culte israélite, le consistoire fit entendre des plaintes et réclama des délais, se fondant sur les préceptes religieux de la nation juive, qui s'opposent à ce que les cendres des morts soient remuées avant quarante ans. Le préfet crut devoir s'arrêter devant ces scrupules et ajourner l'exécution de la reprise; mais aujourd'hui cette mesure d'ordre, devenue nécessaire, ne peut tarder à recevoir son achèvement. Quand les chrétiens sont troublés dans leur sépulture, à quel titre un culte étranger prétendrait-il s'affranchir d'une obligation de droit commun et réclamer de par Moïse un privilége qui s'achète chez nous à prix d'argent? C'est ici l'occasion de dire un mot des lois relatives aux différentes sectes religieuses. Le décret du 23 prairial an XII porte que chaque culte aura des cimetières séparés. Il n'y a pourtant que le peuple israélite qui jouisse de cet isolement et qui enterre ses morts dans deux enclos réservés, l'un au cimetière du Nord, et l'autre au cimetière de l'Est. Tous les autres cultes reposent en commun. Cette tolérance, qui rapproche le catholique et le protestant, le croyant et l'athée, le prêtre et le laïque, dans la même sépulture, tout en témoignant du progrès de nos mœurs, révèle aussi notre indifférence en matière de religion. Notre siècle ne croit plus: cette absence de foi se manifeste dans nos cimetières par le caractère profane des monumens. Ces marbres sculptés, ces temples, ces caveaux, ces chapelles funèbres, ces pyramides, ces obélisques, ces cippes, ces colonnes, ne paraissent pas avoir d'autre but que de transporter toutes les vanités de l'homme jusque dans la mort. La perte du sentiment religieux a amené dans l'art de nos cimetières une confusion déplorable; en vain cherchons-nous au Père-Lachaise cette unité de style qui distingue par excellence le cimetière de Pise. Une richesse stérile d'ornemens sans motif, une triste prodigalité de formes incohérentes ou monotones, tout ce qui fatigue l'œil et laisse le cœur vide, voilà ce qu'on rencontre dans nos sépultures modernes. L'homme ne sait plus où il va; le mystère de la tombe s'est voilé de nouveau à ses regards in-

décis; dans son doute, il se borne le plus souvent à retracer les traits de celui qui dort sous le monument funèbre. Le marbre, plus froid que les morts qu'il recouvre, n'a plus ce souffle divin que lui donnaient les croyances religieuses. Faute d'inspiration, l'art emprunte aux anciens le modèle des constructions de nos cimetières, comme il copie dans la ville nos édifices sur les temples de la Grèce ou de Rome. Le Père-Lachaise est beau, mais il manque de caractère; à cette superbe cité de la mort qui étale si royalement la pompe de ses tombeaux et le luxe de ses douleurs, nous avouons préférer l'humble cimetière de village avec les croix de bois, les fleurs naturelles, les touffes d'herbe, et l'ombre éternelle du clocher de l'église.

L'administration s'est réservé le droit de révision sur les épitaphes qui doivent remplir les pages de pierre destinées à les recevoir. Un tel examen ne peut jamais être très sévère; on se borne à repousser les inscriptions trop ridicules, celles qui, par leur niaiserie ou leur vanité, feraient tourner en dérision la mémoire des morts. Le chef du bureau des cimetières nous a paru avoir acquis dans l'exercice de sa charge un grand fonds d'insensibilité pour les pertes des familles. Celles-ci mêlent en effet à leur douleur je ne sais quelle petitesse d'esprit qui en éloigne l'intérêt : il devient comme impossible de s'attendrir à des regrets exprimés sous des formes si plates, et souvent même si risibles, qu'on les croirait dictées par une intention maligne. Pleurer comme une bête, c'est, pour le plus grand nombre, pleurer au naturel. L'éloge d'une jeune femme morte dans le milieu de son printemps nuptial se terminait par ces mots : « Elle aimait son enfant et son petit chien. » Cette inscription fut renvoyée à son auteur avec l'annotation d'usage, *à refaire*. Celles qu'on laisse passer par mégarde contiennent souvent des idées presque aussi inconvenantes; nous nous souvenons du vers suivant, inscrit sur la tombe d'un célibataire : *Toujours l'hymen fut pour lui sans attrait.* Parmi les titres auxquels les familles attachent leur orgueil, il en est qui sont singulièrement placés sur un tombeau : « *Leriche, officier de bouche de son altesse royale le duc de Bourbon.* » Que penser aussi de ce mort qui n'a laissé rien de plus tendre à faire dire à ses héritiers, sinon qu'il était *propriétaire* et qu'il *décéda à l'âge de quatre-vingt-trois ans?* La réclame se glisse de nos jours jusque parmi les épitaphes : ... *célèbre architecte, entrepreneur de bâtimens; son fils inconsolable lui succède.* Cette littérature de nos cimetières est la plus pauvre littérature qui se puisse voir; il est désolant qu'on commette ainsi sur le marbre, ou sur toute autre matière durable, des péchés

immortels contre le bon sens, contre la langue, contre la prosodie, même contre l'orthographe. Qui sait si ces livres de pierre ne doivent pas survivre à tous nos livres de papier? Les tombeaux de Rome ont plus duré que les ouvrages de tant de poètes latins dont nous savons à peine les noms. Aussi les anciens soignaient-ils avec un amour national ces inscriptions destinées à être gravées sur les monumens : Cicéron, Mécène, Virgile, Catulle, Ovide, Martial, Pétrone, ne dédaignaient pas de faire et d'avouer ces petits poèmes, dont la pureté du style faisait tout le mérite. A peine trouverions-nous dans nos cimetières, parmi les deux ou trois millions d'épitaphes qui chargent les croix, les pierres, les monumens, quatre vers dignes d'être cités; en voici d'incorrects et de maniérés, qui trouveront peut-être grace à la lecture en faveur du sentiment :

Du paisible sommeil de la tendre innocence
Dans ce triste berceau tu dors, ô mon enfant!
Écoute : c'est ta mère, ô ma seule espérance!
Éveille-toi : jamais tu ne dors si long-temps.

Toutes les religions ont mis leur caractère dans les honneurs et les cérémonies funèbres dont elles entourent la dernière demeure de l'homme. Le christianisme institua une fête qui surpasse toutes les autres, on entend bien que nous voulons parler de la fête des morts. Ce jour-là une procession d'hommes et de femmes prend le chemin de nos trois cimetières. Et quel temps mieux choisi pour se souvenir de ceux qui sont dans le tombeau! On est à l'entrée de l'hiver; le soleil livide a comme un crêpe sur la face; novembre avec ses brouillards enveloppe les toits des maisons; le ciel pleure; un gémissement de cloches emplit la ville. Au cimetière, les arbres laissent tomber leurs feuilles sur les froides dépouilles que la terre recouvre; la solitude et la tristesse règnent sur toute la nature; la mort est dans l'air. Ceux qui ont encore de la foi ont entendu le matin dans nos églises de grandes et mélancoliques sentences sur la nécessité de prier pour leurs frères trépassés. Il était réservé à l'esprit chrétien de confondre toutes les morts dans une seule mort, toutes les afflictions dans une seule affliction générale qui fît taire l'égoïsme des douleurs privées. Comme chacun a néanmoins sa part dans le deuil universel, les vivans se dispersent çà et là dans les allées du cimetière, cherchant les tombes qui sont à eux. Les fortunes, les âges, les sexes même, ont des monumens particuliers; les sépultures de

femmes, surtout celles de jeunes filles, se distinguent par un air de coquetterie; une svelte colonne ou une aiguille de marbre blanc avec une inscription en lettres d'or, c'est assez pour les reconnaître. On remarque les tombeaux des célibataires à leur abandon; ceux des mères de famille, au contraire, sont chargés de couronnes fraîchement tressées. Nous avons vu des mortes *entretenues* auxquelles leurs amans portaient ce jour-là des bouquets. La douleur qui s'exprime au cimetière par des signes mieux conservés est encore, on le devine bien, la douleur maternelle. La bière la plus petite est souvent celle qui contient l'objet de plus de larmes. De légers entourages qui ressemblent à des berceaux protégent le sommeil de ces anges pour lesquels la vie s'est refermée comme un livre ouvert à la première page. Quelques sépultures conservent dans des niches ou des cages de verre les poupées, les jeux de quilles, les meubles, les soldats de plomb, les cerceaux, les ménages, dont ces petites mains amusaient leurs loisirs et qu'elles ont lâchés tout à coup. Ces enfantillages de la douleur, ces douces superstitions de la tombe, ces joujoux dont la mort a fait des reliques, ont au fond quelque chose de touchant dans leur naïveté. O mères, cessez de pleurer! sont-ils à plaindre ou à envier ces petits êtres dont l'aurore a été courte comme celle de la fleur? Qu'attendre d'une vie où l'enfant qui est assuré de fournir sa carrière est assuré en même temps de perdre ceux qui lui ont donné le jour? Vivre, c'est survivre à tous ceux qu'on a aimés. O mères, ne pleurez pas!

Le jour des morts est l'objet d'un commerce particulier, car tout se traduit chez nous en une occasion d'industrie, nous voulons parler de la vente des fleurs et des ornemens destinés au cimetière. La mort doit être fière, car jamais reine n'eut autant de couronnes qu'elle sur la tête. Ce jour-là, on fait la toilette des tombes; on écarte la poussière et l'oubli qui commencent à s'abaisser sur leurs mausolées; on nettoie l'herbe qui pousse dans le voisinage des bordures; on rallume les lampes sépulcrales. C'est bien le moins de se souvenir une fois l'an de ceux qu'on devait pleurer toujours. Vous qui avez visité les cimetières au jour de la fête des morts, n'y revenez plus le reste de l'année; n'y revenez pas surtout, comme nous avons eu le malheur de le faire, au temps du carnaval: vous n'y retrouveriez plus que le silence, l'abandon, le vide. Oh! que les morts sont seuls! Ils n'ont pour société que la nature, qu'un petit oiseau qui chante dans les branches effeuillées d'un arbre, et que les nuages qui vont vite. Cependant la ville est là-bas qui crie, qui danse, qui

festine. En vain les inscriptions nous parlent-elles de douleurs et de regrets; c'est pitié que de voir ici les marbres inconsolables quand les fronts ailleurs sont si joyeux. Ce contraste fait naître je ne sais quelles fantaisies tristes : parmi les jeunes filles couchées sous les gazons, combien ont aimé le bal dans leur temps! Ne se réveillent-elles pas durant ces nuits bruyantes au son lointain des galops? C'est un besoin de notre nature que de placer dans l'autre monde l'image de nos plaisirs sur la terre : les prêtres catholiques, dont la vie se passe aux offices chantés de nos églises, se sont créé un paradis musical, où sainte Cécile tient l'orgue et où les anges jouent de la contre-basse; Mahomet au contraire, qui avait affaire à un peuple sensuel et aimant les femmes, qui d'ailleurs les aimait lui-même, peupla de houris le séjour de ses élus. Enfin le nègre malgache, être essentiellement danseur, se représente les félicités de l'autre vie sous la forme d'un bal perpétuel; c'est aussi là sans doute le paradis de nos grisettes, ces enfans gâtés du carnaval.

Nous n'avons encore rien dit de la fosse commune : à côté des cadavres privilégiés qui ont acheté à prix d'argent le droit de mourir dans une sépulture particulière, il y a ceux qui n'ont point eu le moyen d'acheter une concession de terrain; ces derniers forment la plèbe du cimetière, le menu troupeau de la mort. Figurez-vous une tranchée ouverte, de soixante pieds de long sur environ deux mètres de profondeur. Les cercueils y sont placés l'un contre l'autre à mesure qu'ils arrivent. Un fossoyeur est toujours là qui travaille et qui reçoit dans ses bras nus les dépôts destinés à la terre. Il couche chaque cercueil à sa place sous les yeux des parens qui suivent jusqu'au bord de la tranchée leur objet aimé et lui jettent une couronne d'immortelles en signe de dernier adieu. Un peu de terre roule ensuite avec un bruit sourd sur le coffre de bois plein, et tout est dit. Les personnes qui désirent déposer des signes funéraires sur la tombe de leurs parens ou amis, inhumés dans la fosse commune, y sont autorisées : mais elles ne peuvent y placer que des entourages de soixante-cinq centimètres de largeur, tant les flots y sont pressés, tant la mort avare a soin de bien remplir les places. Les signes en usage sont presque toujours des croix de bois, avec le nom, l'âge et les bonnes qualités du défunt. Si tous les morts avaient eu réellement pendant leur vie toutes les vertus qu'on leur accorde au cimetière sur leurs épitaphes, le monde ne serait habité que par des épouses fidèles, des amis sincères, des citoyens honnêtes. Les mœurs des différentes classes de la société s'impriment aux honneurs funè-

bres dont elles entourent la dernière demeure des morts. On remarque sur les tombes de la fosse commune un grand nombre de cœurs en taffetas ciré avec des phrases comme celles-ci : *A ma sœur chérie. — Au meilleur des hommes. — Je pense à toi.* Chacun est frappé dans les pertes de famille par un détail relatif à son état : sur la tombe d'un enfant de douze ans, on voit un cadran dont l'aiguille est arrêtée à l'heure de sa mort; cet enfant appartenait à un horloger. Il arrive souvent que des morts déposés d'abord dans la fosse commune soient transportés plus tard par la volonté des amis ou des parens dans des concessions de terrain. Ces exhumations ne sont pas exemptes d'inconvéniens. On a vu plus d'une fois les fossoyeurs, pressés par les familles, déterrer et ouvrir même huit ou dix cercueils avant de trouver le corps recherché. Comme ces opérations se font de grand matin, hors de la présence du public, il n'est pas sans exemple, dit-on, que la fraude s'y soit glissée. Que peut-on voler à des morts, si ce n'est leur linceul ? — O fossoyeurs !

La question des sépultures nous mène nécessairement à celle de la mortalité. Quelle est la population annuelle de nos cimetières? M. Husson, chef du bureau de l'administration départementale et communale, a eu l'obligeance de nous communiquer tous les élémens de statistique relatifs à la ville de Paris. Le nombre des morts, depuis 1837 jusqu'à 1842, a été de 53,685; la moyenne d'une année est de 8,947. Ces chiffres bruts ne présentent pas un grand intérêt : mais si nous les décomposons, nous y trouverons plusieurs renseignemens curieux. Il est d'abord naturel de se demander comment le nombre total des décès se répartit sur les douze mois de l'année. On trouve alors que les mois où la mortalité est la plus intense appartiennent à cette saison chérie qu'on nomme le printemps. Le nombre des morts dans les mois de mars, d'avril et de mai surpasse constamment celui des autres mois de l'année. Voici au reste l'ordre des saisons dans leur rapport avec la fréquence des décès, le printemps, l'hiver, l'automne et l'été. On voit que les poètes ont calomnié la chute des feuilles. Nous allons énumérer les mois en commençant par ceux qui ont le plus d'affinité avec la mort : ce sont avril, mars, février, mai, janvier, décembre, juin, septembre, octobre, novembre, août, juillet. Ces observations s'appliquent à la population de la ville de Paris, formée en grande partie d'habitans qui vivent dans l'indigence. Il est vraisemblable que, pendant la durée de l'hiver, les différentes causes qui concourent à rendre les conditions de la vie dures, laborieuses, pénibles pour un grand nombre de citoyens, préparent

des maladies mortelles qui se développent et se terminent au renouvellement de la saison. C'est l'hiver qui poursuit ses rigueurs jusque dans le printemps.

La loi de la mortalité n'est pas la même pour toutes les classes. La longueur de la vie se trouve toujours en raison directe des lumières, du bien-être, des soins reçus dans la première enfance, de la qualité des alimens, de la nature et de la mesure des travaux, de l'état des habitations, des pratiques d'hygiène, du comfort des vêtemens, des habitudes d'ordre, en un mot de toutes les conditions physiques et morales qui améliorent ou qui dégradent l'existence. La misère, qui est le plus grand des maux, attire à soi tous les autres : les pauvres meurent plus que les riches. Cette vérité se dégage aussi clairement que la lumière des tableaux et des masses de chiffres que nous avons en ce moment sous les yeux. On observe, dans certains arrondissemens de Paris, une mortalité constamment plus grande que dans d'autres; le germe des maladies s'y développe plus facilement, la vie s'y éteint plus vite; il est inutile d'ajouter que ce sont ceux où la population souffre, où la misère domine, où les alimens insuffisans et malsains débilitent les organes, où un travail excessif et prématuré détruit les forces des ouvriers, où l'accumulation des individus dans des rues étroites, sales, humides, dans des maisons pressées les unes contre les autres, dans des chambres obscures et manquant d'air, entretient un foyer continuel de pestilence. Lorsque le choléra-morbus fit son invasion dans la ville, il alla surtout chercher dans la classe déshéritée, dans les quartiers populeux, la matière de ses ravages. Il y a telle rue qui compta cinq décès par mille habitans, tandis que telle autre en compta quatre-vingt-deux. Le fléau ne fit d'ailleurs qu'exagérer un état de choses permanent; la même loi de mortalité inégale continue de régler, dans Paris, le nombre des décès sur la valeur des moyens de subsistance. Les derniers arrondissemens (et en première ligne le XIIe qui est le plus pauvre de tous) donnent constamment un nombre plus considérable d'enfants morts-nés. Prévenir en quelque sorte pour les uns l'apparition de la vie, la détruire pour les autres quand elle a réussi à se former, en arrêter le cours pour tous quand une fois elle se développe, telle est l'œuvre trois fois triste de la misère. On compte un décès par vingt-neuf habitans dans les VIIIe et XIIe arrondissemens, tandis qu'il n'y en a qu'un sur quarante dans les six premiers. On voit par là que les institutions civiles, les degrés de fortune, l'état des connaissances et des mœurs, limitent diversement le nombre

des jours accordés à l'homme par la nature. Qu'une condition s'élève dans la société, que la somme du bien-être s'accroisse pour une classe de citoyens, qu'un progrès notable et constant s'accomplisse dans un pays, que la prospérité s'étende, et une partie considérable de la population se trouvera, pour ainsi dire, transportée dans une autre région de la vie.

Entrons maintenant dans l'intérieur de ces enclos funèbres qui reçoivent nos tristes dépouilles. Nous avons parlé des quatre cimetières établis par Napoléon : le Père-Lachaise, Montmartre, Vaugirard, Sainte-Catherine; ces deux derniers ont été supprimés et remplacés par celui du Mont-Parnasse. Malgré certains traits de ressemblance en rapport avec leur destination commune, les trois cimetières actuels de la ville de Paris ont des caractères particuliers qui leur viennent de leur situation géographique, de la nature des quartiers qu'ils desservent, et surtout des tombes historiques qui y sont renfermées.

ALPHONSE ESQUIROS.

(La suite à un prochain n°.)

LES

REVENANS LITTÉRAIRES.

M. ÉMILE DESCHAMPS.

Le merveilleux qui a rayonné si énergiquement sur les débuts de l'école romantique l'illumine encore à son déclin de quelques vagues reflets. Après l'épopée, toute remplie de cris héroïques et de luttes acharnées, la légende déroule devant nous ses tableaux naïfs où flottent dans un demi-jour vaporeux des apparitions souriantes et familières. Un écrivain au coup-d'œil exercé, à la touche fine et juste, menait dernièrement, avec un air de philosophie candide et peut-être un peu railleuse, le convoi de ces gloires bruyantes de la restauration que la postérité ne manquera pas de réduire à des proportions plus modestes. Appartenant lui-même à cette génération hardie, aventureuse, si pleine d'avenir aux premiers jours du combat, il jetait un regard de déception et de regret sur tant de nobles ambitions restées en route, tant de coups d'éclat sans effet, tant de promesses brillantes sans résultat. Indulgent pour la réalité parce qu'il avait un moment caressé les visions attrayantes des rêves communs, il faisait sans passion la part de la victoire et de la défaite; il convenait avec franchise de l'avortement presque complet des espérances universelles, et disait sans amertume le mot pieux des survivans : « Relevons nos morts! » En faisant le compte minutieux des cheva-

liers de l'ère romantique, le spirituel recenseur n'avait oublié qu'une catégorie : celle des revenans.

Peut-être avait-il pensé, en voyant déjà verdoyer la mousse sur certaines pierres tumulaires, que les morts, captifs dans leur armure de bataille, avaient accepté pleinement le coup de grace de la destinée, et qu'ils se complaisaient maintenant dans le repos, comme ils s'étaient plu autrefois aux jeux les plus violens, les plus énergiques de l'activité humaine. L'ombre et le silence sont doux à celui qui a combattu sous le soleil, au milieu du fracas de la mêlée. D'ailleurs les résurrections spontanées sont impolitiques. Le passé n'est jamais bien accueilli, lorsqu'il reparaît de lui-même : immobile, résigné, il doit attendre dans le lointain que le présent le rappelle, par nécessité ou par caprice. On peut appliquer aux revenans la sentence prononcée contre les absens. Lazare aurait eu grand tort de se lever de son lit de pierre avant l'heure solennelle de l'évocation. Aujourd'hui plus que jamais les morts ont besoin d'un introducteur lorsqu'il leur prend fantaisie de venir passer la belle saison dans ce monde. Sceptiques comme don Juan, mais moins gracieux que lui, nous n'invitons plus à dîner les personnages fantastiques. Les ames en peine, autrefois si fêtées, trouvent difficilement une imagination naïve où se loger. Le Léthé n'est plus le fleuve des ombres. Par une déviation soudaine, il a franchi ses classiques rivages et s'est répandu sur le sol des vivans, qui l'ont fait servir à l'alimentation des châteaux-d'eau et des bornes-fontaines. Notre siècle boit chaque jour l'oubli de la veille. Aussi est-il fort mal disposé pour les fantômes en congé. Loin de s'en effrayer, il leur tape de la main sur l'épaule, et leur demande brutalement leur passeport.

L'époque n'est donc guère propice aux revenans. Nous sommes assez malheureux pour n'avoir ni préjugés, ni superstition. Les progrès du mouvement civilisateur tendent de plus en plus à interrompre les vieilles relations de l'univers fantastique avec le nôtre. Il n'y a sur la terre que M. Soumet dont on puisse dire ce que le moyen-âge disait de Dante : Voilà un homme qui est réellement descendu aux enfers!

Et cependant les romantiques *reviennent*. Il ne suffit plus désormais de compter les morts. Le critique, dont le domaine s'étend à mesure que celui de la littérature active se resserre, sera obligé dorénavant d'ouvrir une parenthèse pour les revenans; doux esprits qui cherchent de toutes leurs forces à revivre, et qui ne comprennent pas que la vie ne peut être une réminiscence! innocente illusion qu'on serait tenté de respecter, si des ambitions sans fondement ne se cachaient sous un faux air de candeur et de désintéressement! On ne veut, dit-on, qu'une seule chose : « Arriver à quelque estime dans l'esprit des véritables hommes de lettres. » Creusez ces paroles, et vous trouverez au fond une scène du *Don Sanche* de Corneille. Un fauteuil est vacant à l'Académie; Carlos arrive et prétend s'y asseoir.

— Tout beau! tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace,

Et quel titre en ce rang a pu vous établir?
— J'ai vu la place vide et cru la bien remplir.
— Un soldat bien remplir une place de comte!

C'est là le dialogue qui s'établit presque toujours entre le revenant littéraire et le critique. Il est néanmoins des situations délicates où ce dernier ne peut employer sans inconvenance le ton castillan de l'interpellation cornélienne. Il n'est guère possible de parler à un homme de salon comme on parle au fils d'un pêcheur. Si le soldat était encore tout armé, on lui dirait hautement son fait, avec toute la brièveté et toute l'énergie militaire. Malheureusement la cotte de mailles a fait place à l'habit de ville, et les préfaces de 1828 aux avant-propos de 1844. On évite actuellement la discussion avec autant de soin qu'on en mettait autrefois à la provoquer. Triste drapeau que celui dont les couleurs chatoient pour déconcerter les regards scrutateurs! Est-ce nécessité de position? est-ce réaction du naturel comprimé jadis par les circonstances? A travers le prudent et douteux langage du moment, il est bien difficile de saisir le mot de l'énigme; comment déterminer la véritable direction d'un vaisseau qui louvoie et qui ne laisse presque pas de sillage, tant il glisse légèrement sur la surface des eaux tranquilles! Le pilote est inquiet, il a peur des écueils et redoute surtout l'abordage. A chaque rencontre qu'il fait, brick ou goëlette, navire marchand ou vaisseau de guerre, bateau de promenade ou barque de pêche, il salue aussitôt de vingt-un coups de canon, comme si chaque bord portait un écusson royal. Aurons-nous bien le cœur d'exercer le droit de visite sur un petit vaisseau si accommodant, si poli et si timide? Nous aurions beau l'attaquer sans merci, lui briser ses mâts, lui déchirer son pavillon : le capitaine qui le dirige est assez bienveillant et assez discret pour dire que nous l'avons traité le plus humainement du monde.

Trève de métaphores, et venons au nom propre. Notre revenant littéraire, notre capitaine craintif, inquiet, le Carlos romantique, tout le monde l'a déjà deviné, c'est de M. Émile Deschamps qu'il s'agit. Qu'est-ce que M. Émile Deschamps pour la génération présente? Un nom d'auteur isolé, qui ne se rattache à aucun ouvrage spécial où sa personnalité soit gravée en caractères distincts et profonds. Il ne nous en faut pas davantage pour lui assigner sa place dans la littérature moderne. Toutes les fois que le nom d'un écrivain n'est pas indissolublement lié à son œuvre, et n'en réveille pas nécessairement le souvenir, vous pouvez affirmer que ses écrits ne survivront pas à l'heure qui les a produits. M. Émile Deschamps est un poète dépaysé qui a eu le grand tort d'être jeune et ardent vers 1820. Enivré par les chaudes vapeurs dont l'atmosphère était chargée à cette époque, il a oublié tout à coup sa patrie littéraire, le salon, et s'est mis, lui aussi, à projeter de fabuleuses excursions en pays étranger. Sensible, rêveur et même un peu précieux, il nous représente admirablement le pigeon voyageur de La Fontaine.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre;
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays;
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
. . . .
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère,
Je le désennuîrai. . . . .

Désennuyer les lecteurs, était en effet la grande question. Le frère de M. Émile Deschamps, le pigeon timide, ami du repos et du colombier, était sans doute M. de Rességuier ou M. Baour-Lormian, qui s'effrayaient à juste titre des nouvelles idées du jeune nourrisson des muses. — Celui-ci, sans écouter de sages remontrances, un peu vieillottes, mais très académiques, jetait en toute hâte dans un coin les brimborions élégans qu'il avait jusque-là portés avec tant de grace, et emprisonnait son corps dans une lourde et sonore armure du moyen-âge. Quelle hardiesse pour un disciple de l'Apollon poudré, enrubanné du siècle de Louis XV! Imaginez, si vous le pouvez, Dorat travesti en don Quichotte, et courant chercher les aventures dans l'Espagne du Cid et de Bernard de Carpio.

M. Émile Deschamps débuta, si je ne me trompe, par la traduction du *Romancero*. Il était encore tout frémissant de l'ardeur du néophyte, et comme la foi soulève les montagnes, il était tout naturel qu'elle poussât à une certaine hauteur les premiers élans de cette imagination fanatisée. Épris de la muse étrangère, le jeune romantique l'étreignait si vivement, qu'elle jetait quelquefois un cri du cœur aussitôt recueilli par son jaloux amant. Toutefois, il faut le dire, elle ne s'abandonnait jamais complètement à lui, qui, de son côté, reculait souvent à l'aspect un peu barbare de cette fille indépendante et hardie. La señora du Parnasse espagnol était loin de ressembler aux élégantes et frivoles déesses du Pinde français. Attiré par son bandeau de perles fines, son collier de grains de corail et les paillettes scintillantes mêlées à ses cheveux, M. Émile Deschamps n'osait pas toucher aux fiers haillons de la muse castillanne. Il lui arrivait même par instans, et pour ainsi dire à son insu, de parer cette divinité sauvage des inventions délicates et fragiles du goût français. Il la civilisait avec précaution, de peur qu'elle ne fût pas assez espagnole pour les romantiques, et qu'elle ne le fût trop pour les classiques. Je ne sais si M. Émile Deschamps se rendait alors un compte exact de cette double appréhension. Tout entier aux théories nouvelles, peut-être croyait-il les appliquer dans le sens le plus large; semblable aux païens de conversion récente qui adoraient encore Diane, sans s'en douter, sous les traits de la vierge Marie. Mais ce qui est bien certain, c'est qu'il fit asseoir la muse espagnole sur un pliant doré, et qu'il la présenta aux

duchesses de l'aristocratie française, transformées, par une ingénieuse allégorie, en duchesses de la cour des rois goths. A cela près, la traduction du *Romancero* produisit une très grande impression, et l'auteur en fut personnellement si satisfait, qu'il partit aussitôt pour l'Allemagne, afin d'y renouveler les prouesses amoureuses dont il s'était fait honneur au delà des monts. Parce qu'il n'y avait plus de Pyrénées, il se figurait qu'il n'y avait plus de Rhin.

M. Émile Deschamps se trompa, la muse allemande ne pouvait se laisser prendre à ce beau feu cosmopolite, allumé dans les salons de Paris et ranimé aux braseros de l'Andalousie. Les littératures méridionales concentrent à la surface toute leur énergie, toute leur puissance. La pensée s'élance tout armée du cerveau, comme la Pallas antique; ou plutôt, Vénus radieuse, elle jaillit subitement de l'élément natal, et vient sécher au soleil les gouttes rayonnantes qui ruissellent sur son beau corps. La poésie septentrionale au contraire est, comme la sirène, plongée à demi dans son élément. Elle vous invite, elle vous attire parce qu'elle est mystérieuse et flottante; mais ne vous flattez pas de la saisir lorsqu'elle vous tend la main. Au moment où vous croyez la retenir par une étreinte victorieuse, elle fuit, elle se dérobe, et vous apparaît au loin, mobile, souriante, jouant avec les vagues qui l'inclinent et la relèvent, comme une fleur des eaux. C'est que la divinité fugitive a des liens invisibles qu'elle ne peut rompre. Pour la connaître dans sa véritable nature, pour la comprendre dans ses caprices sans nombre, il faut se jeter avec elle dans la mer, se baigner dans son élément, et la poursuivre sans relâche, malgré les vents et les flots. M. Émile Deschamps est un esprit trop superficiel pour sonder ainsi des profondeurs inconnues. Il a trop de grace féminine pour disposer de la force et du courage de l'homme. Assis à la proue d'une embarcation élégante, il effleurera bien du bout du doigt la lame qui passe et se déroule doucement devant lui; mais quitter tout à coup la planche salutaire, se dépouiller et s'élancer dans l'abîme, voilà ce qu'il ne fera jamais et pour cause. Il abandonne à des bras plus robustes les luttes fatigantes, ces dangereux et sauvages plaisirs. Son organisation frêle et sensible ne lui permet pas une curiosité aussi émouvante. M. Émile Deschamps ne prendra jamais le bain des forts. Ne vous étonnez donc pas s'il comprend si peu Goethe et Schiller. Pour traduire ces grands poètes il lui manque cette pénétration intime, cette faculté d'assimilation que possèdent à un haut degré tous les esprits supérieurs. Goethe s'est déclaré satisfait, il est vrai, de son ingénieux traducteur; mais, en conscience, peut-on se fâcher contre un artiste de talent qui a fait votre portrait de mémoire, — ce qui est toujours flatteur, — et qui ne vous a pas trop fait grimacer, — ce qui est presque inévitable? Lorsqu'un portrait n'est pas un article de commerce, mais tout simplement un hommage, l'original n'a pas le droit de trouver la copie mauvaise. La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, a dit Corneille. M. Émile Deschamps a donné avec effusion : Goethe a remercié avec cordialité. Rien de plus naturel et de plus raisonnable. Entre gens bien

élevés, la politesse est un volant qu'on se renvoie les uns aux autres. L'Allemagne n'est pas assez arriérée pour ignorer l'usage des cartes de visite.

Après avoir franchi les Pyrénées et le Rhin, notre voyageur littéraire aurait dû peut-être se reposer de ses amours avec les muses étrangères, et chercher à incarner dans un ouvrage caractéristique sa personnalité intellectuelle. Il y a un temps, je l'avoue, consacré à courir de belle en belle, ou, si vous l'aimez mieux, à faire épanouir son ame à tous les soleils; mais lorsqu'on a suffisamment couru, lorsqu'on s'est assez épanoui, le moment arrive enfin de profiter de ses courses et de ses épanouissemens. On ne peut pas toujours représenter la littérature française à Grenade ou à Weimar. Il faut bien, en dernière analyse, serrer son bâton de voyage et venir se fixer à Paris. Dans ces circonstances, M. Émile Deschamps partit pour Londres.

A cette époque, l'auteur des *Études* se livrait tout entier à la propagande romantique. Voltigeant sans cesse autour de l'équipage des idées nouvelles, il était un peu plus que la mouche du coche, un peu moins que le cocher. Le char du romantisme avait ses relais, comme tous les véhicules de ce monde. M. Émile Deschamps profita d'un de ces intervalles pour s'associer à M. Alfred de Vigny. On était en 1826. Talma venait de mourir, emportant avec lui la tragédie classique. Les spectateurs s'ennuyaient et étaient prêts à accepter toute espèce de nouveautés. Le moment était favorable pour introduire Shakspeare au Théâtre-Français. M. Deschamps avait déjà traduit trois actes de *Roméo et Juliette*. M. Alfred de Vigny se chargea de traduire les deux derniers. « C'était, dit l'auteur des *Études,* le moyen de faire vite et de faire mieux. » Cependant la traduction des deux poètes est reçue à l'unanimité, mise à l'étude et tout à coup suspendue. « Je ne sais, continue M. Deschamps, quelles difficultés d'acteurs et quels autres obstacles surgirent... Beaucoup de temps se passa, et l'on mit plus tard en répétition l'*Othello* de M. Alfred de Vigny, qui, entre autres gages de succès, présentait le très grand avantage d'être de M. Alfred de Vigny seul. » A la bonne heure! voici presque une épigramme : l'éloge domine tellement dans la préface de M. Deschamps, que nous sommes heureux de ce petit trait, qui a tout le charme et tout le mérite de la rareté. Hélas! par combien de panégyriques devons-nous expier cette malice bien innocente, atténuée, du reste, par quelques mots flatteurs qui la précèdent!

Sur ces entrefaites, *Roméo et Juliette* étant en disponibilité, un grand artiste (je cite toujours M. Deschamps) se présenta et proposa à l'auteur de mettre Shakspeare en symphonie. M. Émile Deschamps était avant tout, nous l'avons dit, un homme d'action. Il s'agissait plus que jamais de faire de la propagande romantique à tout prix. *Roméo et Juliette* n'ayant pas pu être un drame, on l'arrangea en symphonie. Si quelqu'un eût alors proposé à M. Deschamps d'en composer un ballet ou un vaudeville, l'heureux traducteur eût accepté, je crois, avec enthousiasme : tant il mettait de désintéressement à préparer, à organiser le triomphe de ses théories littéraires. Tout moyen de populariser Shakspeare était excellent, pourvu qu'il fût

possible. Un tableau de maître n'en est pas moins une belle œuvre lorsqu'on en change le cadre. Ici on consentait à changer plus que le cadre : la forme même disparaissait pour laisser carrière à l'idée. M. Émile Deschamps mettait, on le voit, au service de son œuvre une abnégation, une activité vraiment héroïques. Le disciple s'effaçait complètement, à la condition de concourir à l'apothéose du maître. Les Décius étaient moins rares alors qu'aux beaux temps de la république romaine. On se suicidait pour servir de marche-pied à l'idée militante. C'est ainsi que mourut, littérairement parlant, M. Émile Deschamps vers l'année 1830. Trop vivement préoccupé des intérêts généraux, il oublia l'intérêt de sa propre gloire, et pendant que ses compagnons de guerre et de triomphe élevaient chacun leur monument, il se reposait à l'écart des fatigues de la lutte, admirant en silence le beau travail de destruction que venait de terminer le romantisme. Il y avait, en effet, dans ces grandes ruines classiques, rabaissées pour toujours au niveau du sol, de quoi étonner le regard, et exciter de profondes réflexions. — La révolution avait été rapide, impitoyable, foudroyante. Le vieux système littéraire, attaqué avec une discipline et un ensemble merveilleux, avait croulé tout à coup, en écrasant dans sa chute les derniers restes de la littérature incolore de l'empire. C'était un grand acte de justice accompli, une réaction légitime couronnée d'un plein succès. M. Émile Deschamps put s'applaudir en voyant tomber définitivement les murailles de clôture des trois unités. Il était un de ceux qui avaient fait sonner de la manière la plus éclatante les redoutables trompettes de Jéricho.

Pourquoi M. Émile Deschamps ne profita-t-il pas de la brèche ouverte pour s'introduire dans le pays conquis et s'y constituer un apanage? C'est qu'une œuvre de destruction, si difficile soit-elle, ne demande pas la millième partie de la puissance nécessaire pour la création. On se donne à peu de frais le plaisir d'avoir sa petite ruine; mais il faut être énergiquement doué si l'on veut fonder quelque chose dans le but de remplacer ce qu'on a détruit. — A chacun sa besogne et sa part d'action. Dans l'ordre politique comme dans l'ordre littéraire, il est rare que les démolisseurs possèdent la faculté créatrice. Hommes de transition avant tout, ils se contentent de renverser et de déblayer le terrain. Les générations suivantes trouvent la place nette et y réalisent les rêves avortés de l'âge précédent. C'est à peine si deux ou trois exceptions fortuites protestent victorieusement contre cette loi générale. M. Émile Deschamps tombe sous les coups de la loi : il n'a rien édifié par impuissance fatale. Peut-être aussi a-t-il eu regret d'avoir donné son coup de marteau au vieux temple du Goût qu'il avait fréquenté dans ses jeunes années. Nous l'avons vu en effet, à peine arrivé au terme de la route, retourner aussitôt en arrière. Comme le Petit-Poucet, il avait semé le chemin de caillous blancs, et il s'amusait désormais à les ramasser. Puérile et touchante occupation que nous nous serions gardé d'interrompre, si M. Émile Deschamps ne l'avait interrompue lui-même pour des travaux plus ambi-

tieux. Qu'importent en effet quelques quatrains ou sizains, plus ou moins bien tournés, à notre génération sérieuse? On peut regarder cela comme des poésies posthumes, et c'est récompenser dignement ce badinage de salon que de le placer à côté des petits livres charmans et frivoles du XVIIIe siècle. Amnistie pleine et entière soit donc accordée à ces jeux familiers, à ces délassemens de la Muse, comme on les appelait autrefois. Il peut être fort utile, à l'occasion, de savoir improviser, écrire au crayon sur le coin d'un piano ou d'une console, quatre lignes rimées avec un *concetto* attaché au dernier mot, comme un grelot d'argent; mais la critique ne peut donner qu'un sourire à ce passe-temps littéraire. Les poètes de ce genre coquet et léger trouvent leurs enthousiastes et leurs frondeurs dans les rares bureaux d'esprit qui existent encore. Quant à nous, nous sommes trop peu connaisseurs en objets de luxe pour rendre toute justice à ces harmonieuses inutilités. Autant perdre son temps à découper des silhouettes qu'à soupeser ce mince bagage de colifichets poétiques. Néanmoins, nous nous serions arrêté quelque temps à le manier, si M. Émile Deschamps ne se présentait de nouveau dans l'arène littéraire avec des titres plus sérieux à notre attention.

L'auteur des *Etudes françaises et étrangères* vient de publier *deux tragédies de Shakspeare* traduites en vers. Ces deux tragédies sont : *Roméo et Juliette,* déjà exploitée sous forme de symphonie dramatique, et *Macbeth*, ouvrage que M. Émile Deschamps regarde comme son aiglon. Voilà dix-sept ans, selon l'expression de notre écrivain, que cet aiglon vieillissait dans l'œuf. Il se décide enfin à prendre son essor, et j'ai bien peur qu'il ne soit trahi dans son vol par des ailes impuissantes au milieu d'une atmosphère calme comme la nôtre. Est-il bien opportun de nous ramener à Shakspeare, lorsque personne n'ignore que le romantisme a trouvé dans l'étude excessive des littératures étrangères une cause de dissolution? Si le mouvement poétique de la restauration s'était opéré dans les limites de l'esprit national, à coup sûr nous l'aurions vu produire des résultats plus féconds, et nous n'aurions pas été forcés d'assister à de vaines réactions classiques. Il faut donc méconnaître complètement la portée des idées actuelles pour publier des imitations ou des traductions de Shakspeare. Mais laissons de côté toute question d'opportunité, et considérons cet ouvrage en dehors des circonstances au milieu desquelles il se produit.

Le nouveau livre de M. Émile Deschamps se compose d'une préface, des deux tragédies mentionnées et d'une grande quantité de notes curieuses dont nous nous occuperons spécialement, car c'est là la partie caractéristique du volume. — La préface est un hymne en prose, composé en l'honneur de la traduction, considérée au point de vue de son importance littéraire. Si l'on en croit M. Émile Deschamps, la traduction marche de pair avec les œuvres capitales de l'esprit. Un grand poète, un critique éminent, un romancier supérieur, un historien du premier ordre, sont exactement placés au même niveau que les traducteurs : les grands traducteurs, conclut

M. Deschamps, valent les grands auteurs, et les traductions sont un des plus beaux titres de gloire de la littérature moderne. Si je pouvais exercer librement le droit de citation, je dirais bien bas à M. Deschamps le mot proverbial de Molière : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse? » mais j'aime mieux aborder directement la discussion. L'auteur des *Études* parle de grands traducteurs. Existe-t-il d'abord de grands traducteurs, et ne serait-il pas plus juste de dire tout simplement de bons traducteurs ? D'ailleurs, il faudrait enfin s'entendre sur les mots et déterminer nettement ce que signifie celui de traduction. Je ne connais, pour moi, que deux manières de transporter un écrivain d'une langue dans une autre. On le traduit comme Châteaubriand a traduit Milton, ou on l'imite comme les tragiques du XVIIe siècle ont tenté d'imiter les tragiques grecs. Fidèle jusqu'au mot-à-mot ou libre jusqu'à la refonte complète du modèle, si je puis ainsi parler, telle est l'alternative en dehors de laquelle on ne peut que s'égarer, dans la reproduction des chefs-d'œuvre des littératures étrangères.

Lorsqu'un esprit supérieur se passionne pour un écrivain étranger, il se pénètre profondément de son essence, entre par intuition dans tous ses secrets, vit long-temps avec sa pensée, se l'approprie, et finit par composer des ouvrages inspirés, au fond, du modèle, mais parfaitement distincts par la forme, qui doit être toujours en rapport avec le génie particulier de la langue. Ducis était logique lorsqu'il imitait Shakspeare; il ne lui a manqué que le génie, pour que ses imitations fussent de véritables créations.

Les traducteurs proprement dits ne s'élèvent pas, tant s'en faut, à ces sublimes hauteurs. Une traduction est une œuvre de piété, de respect envers une intelligence sympathique. Toute religion a ses bigots, ses indifférens, et même ses athées. La difficulté, le mérite, consistent à être tout simplement pieux : or il n'est jamais venu, que je sache, à personne l'idée de placer sur la même ligne la divinité et les adorateurs. M. Émile Deschamps fait volontairement ou à son insu une erreur sophistique, lorsqu'il affirme que les grands traducteurs ont le rang des grands auteurs. Si cela arrive quelquefois, c'est qu'il y a certains écrivains qui sont en même temps de grands auteurs et des traducteurs remarquables. Supposez que Châteaubriant n'ait pour tout mérite que la gloire d'avoir traduit Milton; sera-t-il par cela seul au même niveau que Châteaubriant auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme?* Si M. Émile Deschamps réfléchit, il s'apercevra bientôt qu'il a manqué d'exactitude dans ses équations hiérarchiques.

On a souvent agité la question de savoir s'il valait mieux traduire un poète en vers ou en prose. C'est une question aussi oiseuse que celle de la quadrature du cercle. Les deux voies sont ouvertes aux esprits aventureux. Chacun, selon son humeur et ses facultés, choisit celle qui lui paraît préférable. C'est l'évènement qui justifie ou condamne la tentative. En thèse générale, pourtant, la prose doit l'emporter sur le vers, parce qu'elle a sur lui l'avantage de la concision et de la fidélité. Ce n'est que fortuitement

qu'on peut rendre le vers par le vers. Souvent la prosodie de la langue du traducteur n'offre pas les mêmes ressources que celle de l'auteur traduit. Comment trouver, par exemple, en français, l'équivalent du vers dramatique des Espagnols? L'alexandrin de M. Émile Deschamps vous donnera-t-il une idée parfaite du vers libre de Schiller? Dans le cas particulier qui nous occupe, le problème est plus simple à résoudre. Shakspeare employait successivement le vers et la prose dans le même drame : il lui est même arrivé quelquefois de traduire en prose ce qu'il avait déjà écrit en vers. Cette remarque s'applique au ravissant portrait de la fée des songes, dans *Roméo et Juliette,* portrait versifié dans l'édition de 1597 exclusivement. Ce passage est en prose dans les éditions de 1609. Certes, si quelqu'un doit faire autorité dans la question, c'est sans contredit Shakspeare. Or, vous le voyez, Shakspeare se traduit lui-même en prose lorsqu'il a d'abord exprimé sa pensée en vers. Voilà, si je ne me trompe, un exemple à suivre pour les traducteurs en général, et particulièrement pour les traducteurs du poète de Strafford.

M. Émile Deschamps n'en a pas tenu compte. Il a chaussé le cothurne un peu plus bas que Ducis, un peu plus haut que Letourneur. Les intelligences d'un ordre intermédiaire s'accommodent volontiers des transactions. Le mezzo-termine leur plaît, il convient à leurs habitudes. Lorsqu'elles voient plusieurs forces appliquées à un même corps, elles en cherchent aussitôt la résultante et donnent l'impulsion suivant la direction de cette dernière. Le plus souvent la résultante est nulle, et par conséquent tout mouvement cesse. Il faut se résigner à un équilibre insignifiant, établi tant bien que mal, et qui laisse languir les plus importantes questions. M. Émile Deschamps, fidèle à son système de demi-mesures, oscille continuellement entre l'imitation et la traduction. Il ne se sent pas assez de vigueur pour saisir corps à corps la conception de Shakspeare, et pour en faire son œuvre personnelle, la puissance de la concentration lui manque. Aussi renonce-t-il à fondre dans le creuset ardent de l'inspiration les élémens irréguliers de l'œuvre originale. Néanmoins, il ne veut pas descendre au simple rôle de traducteur. Cette hésitation le conduit à faire de l'opposition modérée à son poète. Il se permet çà et là de changer quelques décors, de supprimer quelques *beautés dangereuses* et de réduire au mutisme plusieurs personnages secondaires. C'est ainsi que dans *Macbeth* nous ne voyons qu'une seule fois, au premier acte, la plaine des bruyères et le palais de Duncan. Les rôles de Macduff et de Lennox s'agrandissent au détriment d'Angus et de Rasse, transformés en comparses. Dans le second acte, le monologue d'un portier ivre et le portier lui-même sont effacés de la scène, sous prétexte de bas-comique et de mauvais goût. Nous pourrions multiplier ces indications de changemens timides, partiels, accomplis en dehors de toute idée systématique : les exemples que nous avons cités suffisent à caractériser la manière tâtonnante, indécise du traducteur. Les arrangemens, échelonnés de loin en loin sur la route de

l'action, retrécissent l'aspect général et détruisent cette étrange harmonie du désordre qui enveloppe les scènes confuses de Shakspeare. Les horizons si vastes et si lointains de l'œuvre primitive se rapprochent pour former les coulisses d'un théâtre. Les voûtes infinies s'abaissent, se restreignent, et vous avez sur la tête, au lieu du ciel, un plafond.

Toutes les fois qu'on retranche quelque chose dans certaines parties d'un ouvrage irrégulier, il y a nécessité d'ajouter ailleurs pour que les proportions conservent leur cachet de grandeur originelle. M. Émile Deschamps n'a compris ces exigences que très vaguement. Lorsqu'il a intercalé quelques additions, elles ont été appelées par la rime et les autres tyrannies de la versification. Les lacunes sont loin d'être remplies, quoi qu'en dise M. Deschamps, par des pensées ou des expressions shakspéariennes. Citons au hasard :

Dame! ils se fâcheront s'ils veulent...

Dame est une interjection toute parisienne, et qui certainement n'est pas dans le goût de Shakspeare.

O ma fille! si vous, faible et timide femme,
Vous ne frémissez pas de vous donner la mort,
Seul crime sans pardon, puisqu'il est sans remord...

Le dernier vers appartient tout entier au traducteur. Shakspeare, remarque M. Deschamps, n'a pas même indiqué cette réflexion sur le suicide. Je le crois bien : cette réflexion, tant soit peu vulgaire, se trouve exprimée dans *Vincent de Paule,* un mélodrame du boulevard, sous la forme suivante : « Le suicide est le seul crime dont on ne puisse pas se repentir. » En vers ou en prose, cette maxime n'a qu'un mérite, celui d'une extrême naïveté.

Nous ne ferons pas à M. Deschamps des querelles grammaticales; nous aurions trop beau jeu : la correction n'a jamais été le caractère de l'école romantique. Que dites-vous, par exemple, de ce dialogue :

— Cherchez-vous donc querelle?
— Point.
— Une querelle? Ah! je suis tout prêt pour *elle.*

Voilà l'inconvénient des traductions en vers. Si M. Émile Deschamps avait écrit en prose, il n'aurait assurément pas mis au bout de sa phrase le mot souligné que nous lui reprochons. Hélas! ce que les rhéteurs appellent licence poétique ne serait-il donc qu'une faute de grammaire? Pauvre poésie qui méconnaît la syntaxe par déférence pour la rime!

Ce qu'il y a de plus curieux dans le nouvel ouvrage de M. Deschamps, nous l'avons déjà fait pressentir au lecteur, ce sont les notes explicatives placées à la suite des deux tragédies. Nous avions bien raison de ranger le

traducteur du *Romancero* dans la catégorie des revenans littéraires. Écoutez-le parler, maintenant qu'il a secoué le joug de son poète. Il vous entretient sérieusement de l'*Omasis* de M. Baour-Lormian, du *Ninus II* de M. Briffaut, du *Fiesque* de M. Ancelot, du *Guillaume Tell* de Pichat, toutes choses qui n'ont jamais existé pour les jeunes gens d'aujourd'hui. M. Émile Deschamps en est maintenant arrivé à une sorte d'optimisme littéraire. Classiques et romantiques, académiciens, feuilletonistes, romanciers, dramaturges, écrivains légitimistes, radicaux ou ministériels, toutes les sectes, tous les partis, toutes les individualités lui doivent des remerciemens pour les éloges qu'il leur prodigue. C'est une bienveillance universelle qui confond dans un même panégyrique les extrêmes les plus antipathiques de la littérature moderne. Si l'on ne connaissait la valeur de tous ces complimens semés à droite et à gauche, dans toutes les directions, on dirait que M. Émile Deschamps a perdu tout sens critique. Il consacre, en effet, les formules les plus pompeuses de l'admiration à des génies parfaitement inconnus, astres crépusculaires qui ne rayonnent que dans les soirées du panégyriste. Ses notes sur Shakspeare ne sont pas autre chose qu'une distribution de louanges à tout venant. Chaque phrase habilement conduite amène avec une souplesse toute particulière deux ou trois noms fort étonnés de se trouver ensemble, et de recevoir en même temps l'eau bénite de cour que leur dispense généreusement M. Deschamps. Ce qu'il y a de singulier dans cette espèce de bénédiction *urbi et orbi*, c'est que la formule, une fois lancée, rebondit en mille ricochets inattendus. Tant mieux ou tant pis pour celui qui se trouve atteint. Il est obligé de transmettre le compliment à ses voisins, qui répètent la manœuvre jusqu'à ce que le mot aimable ait fait le tour du cercle. Ainsi M. Alexandre Dumas est lié à M. Malitourne, et M. Élim Metscherski donne la main à Mme d'Altenheim, *qui partage avec mademoiselle Bertin les honneurs de la haute poésie philosophique, et avec madame Ménessier-Nodier le rare privilége de continuer la gloire paternelle.*

Non-seulement M. Émile Deschamps se constitue le prôneur du passé, le complimenteur du présent; il se plaît encore à être le prophète souriant de l'avenir. Si vous saviez combien de confidences il a reçues, combien de secrets il a découverts, combien de projets il a surpris! Voulez-vous connaître la chronique mystérieuse de toutes les peccadilles poétiques qui sont encore voilées aux yeux du public? Adressez-vous au grand pénitencier de ce monde futile et oisif. J'appelle oisiveté la vaine et puérile agitation de tous ces amours-propres bourdonnant comme des abeilles autour de leur reine. La maison de M. Émile Deschamps est comme celle du bonhomme Chrysale. On y sait tout, hors ce qu'il faut savoir. Ce sont de petits bonheurs ignorés du reste de l'univers. On y est heureux du talent de M. Lefèvre, « un des plus grands poètes de notre époque, qui réunit la profondeur du sentiment à la hauteur de la pensée, et tout l'éclat des images à la mâle

énergie de l'expression. » On y salue avec enthousiasme la jeune renommée du prince Élim, et si la conversation tombe par hasard sur le théâtre d'Alexandre Dumas, le maître du logis affirme que *Kean* est un drame en vers. Pourriez-vous me réciter, cher lecteur, quelques vers d'un drame en prose ?

Silence! je vais vous confier un grand mystère. Une jeune muse, fille d'un grand poète épique, va bientôt publier une traduction des *Nuits d'Young*. Connaissez-vous ce beau carabinier auteur d'une si élégante imitation des *Amours des Anges* de Thomas Moore? Eh bien! mon cher ami, apprenez que ce charmant esprit cache en son portefeuille une traduction d'*Hamlet* faite de moitié avec le frère d'un illustre bibliophile. Ce qui a transpiré de cette étude est adorable. — Je vous annonce, madame, un jeune avenir de la plus belle nuance. Il est blond-cendré, il a vingt ans, et sait tout Lamartine par cœur. Préparez-vous donc à entendre bientôt de nouvelles *Méditations*, plus ravissantes peut-être que les premières.

Tout ceci a l'air d'un conte fait à plaisir. Que le lecteur se rassure, nous n'inventons aucun de ces frivoles détails; le conte est une réalité. Toutes ces indiscrétions littéraires, dont la vraie place serait dans une feuille d'annonces, se sont glissées en petit caractère dans le livre de M. Émile Deschamps : le grand nom de Shakspeare abrite ces officieuses révélations. Vous pouvez lire tout au long le chapitre des menues réclames entre le cinquième acte de Macbeth et le premier de *Roméo et Juliette*. C'est un intermède des plus réjouissans et des plus imprévus. Cela vous dévoilera tout un côté presque ignoré des mœurs littéraires de l'époque.

Terminons par quelques mots sérieux un article déjà trop long peut-être. Il y a dans l'école moderne quelques réputations illégitimes qui se sont fondées par une activité bruyante, mais stérile, et qui se soutiennent encore, grace à l'échange réglé de ces complimens sans valeur dont nous nous sommes moqué avec raison. Il est temps, quoi qu'il en coûte, de fixer le niveau réel de ces intelligences protectrices, si haut placées dans l'estime des débutans. Le moment n'est plus de ces grandes luttes où chacun se faisait un nom par son courage et son ardeur à détruire. Une paix profonde, une indifférence systématique règnent dans les lettres, et les renommées nouvelles ne s'établissent qu'à la longue, à force de travail et de persévérance. Il est donc important de balayer de la route ces jeunes prodiges qui se révèlent de temps à autre, grace aux certificats menteurs de quelques prétendues royautés littéraires. Parmi cette multitude d'adolescens naïfs, retenus par la louange autour de certaines illustrations décroissantes, il s'en trouve peut-être qui ont reçu de la nature le germe précieux d'un riche avenir. Ceux-là doivent apprendre, dans leur intérêt, la nullité des lettres de noblesse qui leur ont été prématurément délivrées. S'ils veulent développer franchement les qualités encore douteuses de leur esprit, qu'ils rentrent d'eux-mêmes dans l'ombre pour prendre conseil de l'étude et de la méditation. L'obscurité complète vaut mieux, au début, que cette auréole empruntée dont les pâles rayons finissent par vous marquer du sceau de la médiocrité.

Voltaire appelait Shakspeare un barbare frotté de génie. Pour caractériser l'élégant traducteur de l'Eschyle anglais, nous n'avons qu'à varier légèrement le mot de Voltaire. M. Émile Deschamps est un homme d'esprit frotté de romantisme. Souple sans ressort, ingénieux sans originalité, versificateur sans poésie, auteur à demi célèbre d'ouvrages ignorés, l'ami du prince Élim et de M. de Mitialew aurait trouvé dans le siècle dernier une place distinguée à la cour toute française de Catherine de Russie. Homme du monde et homme de lettres, l'impératrice l'aurait nommé, à coup sûr, l'intendant de ses plaisirs littéraires. Un portrait gagne toujours à ne pas être isolé de son cadre naturel. M. Émile Deschamps aurait eu sa raison d'être en 1760. La poésie était alors un parfum à la maréchale, une pointe d'aiguille, un jeu d'esprit, presque rien. A cette époque, le traducteur du *Romancero* aurait fait moins de bruit et plus de petits vers. Il serait resté de lui un nom moins retentissant, mais ce nom aurait été lié à un joli volume; tandis qu'aujourd'hui, après avoir été détourné de sa vocation par les circonstances, il se survit pour ainsi dire à lui-même; son nom passera seul à la postérité, sans qu'aucune œuvre l'accompagne. Dans cinquante ans d'ici, le critique studieux qui écrira l'histoire du romantisme, pourra tracer en deux mots la physionomie de M. Émile Deschamps. « Ce fut un simple soldat qui eut en son temps la réputation d'un capitaine. »

HIPPOLYTE BABOU.

BULLETIN.

Combien nous faudra-t-il de temps pour nous assurer l'entière possession du gouvernement constitutionnel avec tous ses principes et toutes ses conséquences? En Angleterre, tout le XVIIIe siècle a été consacré à débattre et à définir les prérogatives réciproques du parlement et de la couronne, et il n'y a pas plus de dix ans qu'un bill de réforme a remédié à une partie des abus dont Pitt lui-même s'était plaint au début de sa carrière. C'est ce qu'il est bon de rappeler pour calmer l'impatience des uns et les craintes des autres.

Plusieurs, en effet, sont surpris et presque effrayés de voir que des hommes graves, des hommes de gouvernement, veuillent amender sur certains points nos lois organiques. Cet étonnement et ces appréhensions montrent que ceux qui les manifestent n'ont pas assez réfléchi sur la nature de notre gouvernement. Le régime représentatif appelle toute la vigilance de ceux qui le pratiquent. Comme il est une provocation incessante qui s'adresse à toutes les facultés, à toutes les passions humaines, il faut empêcher qu'au milieu de cette surexcitation, le mal ne finisse par étouffer le bien. Ici, conserver, c'est amender.

Ce n'est pas une médiocre preuve d'attachement donné à la monarchie constitutionnelle que cette sollicitude qui s'ingénie à en perfectionner les ressorts. Ceux qui sont dévoués à notre gouvernement sont jaloux de sa considération, et ils le veulent aussi pur que possible, parce qu'ils le veulent durable. L'immense majorité du pays a le sincère désir de trouver le terme des agitations révolutionnaires dans le sein de la monarchie représentative, et elle attend de la sagesse des trois pouvoirs des perfectionnemens successifs qui rendent impossible le retour des secousses et des convulsions.

Voilà pourquoi nous n'avons pas hésité à penser qu'il était dans l'intérêt

le plus vrai de la chambre de prendre en considération la proposition de M. de Rémusat. De cette manière, la chambre eût témoigné qu'elle entendait ne le céder à qui que ce soit en vigilance sur sa propre dignité. Il ne s'agissait pas de convertir sur-le-champ en article de loi la proposition dont trois bureaux avaient voté la lecture. On demandait simplement à la chambre de l'examiner; c'était une espèce d'enquête morale sur l'état politique du pays, enquête qui, on peut le dire, était généralement revendiquée par l'opinion. Pourquoi répondre par une fin de non-recevoir inflexible? Quel avantage la chambre, dans un régime de publicité, trouve-t-elle à laisser le champ libre à tous les commentaires, et, si on le veut, à toutes les calomnies dont sa composition peut être l'objet? Sur un pareil sujet, c'est une mauvaise tactique de fuir la discussion. A entendre certains trembleurs, on dirait que la monarchie serait ébranlée, s'il était interdit à tel employé du ministère de briguer la députation. Tout cela est misérable. La chambre, mieux inspirée, eût montré au pays qu'elle entendait ne décliner aucun examen, et qu'elle ne se refuserait pas pour l'avenir à des réformes sages dont la nécessité serait loyalement mise en lumière.

Au surplus, soyons justes. La chambre était fort partagée sur la question, et la proposition de l'honorable M. de Rémusat n'a pas été repoussée par une de ces majorités compactes dont la force numérique ne laisse aucun doute dans les esprits. Nous ignorons si l'inexactitude d'un journal qui parle d'une majorité de quarante voix est involontaire; mais intentionnelle ou non, l'inexactitude est par trop flagrante. On sait maintenant que cent quatre-vingt-douze membres ont voté la prise en considération. On sait aussi que plusieurs membres de l'opposition n'ont pas voté, parce qu'ils ne se trouvaient pas dans la salle au moment de l'assis et levé; enfin, si l'on compte les cinq députés légitimistes démissionnaires, et deux ou trois députés du centre, entre autres M. de Salvandy, qui se sont abstenus, on peut affirmer en toute vérité qu'au moins la moitié de la chambre était favorable à la prise en considération. Le bureau de la chambre doit regretter aujourd'hui d'avoir proclamé si vite le rejet de la proposition. Pourquoi n'a-t-il pas mis sa responsabilité à couvert par une seconde épreuve, ou enfin par le vote au scrutin? Plus M. Sauzet, dans l'exercice de ses fonctions, est l'objet de reproches qui s'adressent à son laisser-aller, à son défaut d'énergie, plus il doit s'attacher à maintenir au-dessus de tous les soupçons l'impartialité de sa présidence.

Quant à la discussion, si elle n'a pas eu toute l'unité, toute l'étendue qu'elle comportait, il faut s'en prendre aux incidens qui l'ont traversée. M. de Rémusat a exposé les principes de la proposition avec une élégante simplicité, avec une modération du meilleur goût. Pas de récriminations amères, pas d'exagérations déclamatoires contre les fonctionnaires publics, mais une revue impartiale de tous les élémens de la question, un commencement d'étude fait de bonne foi et avec gravité. Cette mesure si convenable et si politique a fait ressortir davantage ce qu'il y avait d'exubérant dans les excursions et les attaques de M. Liadières. Nous concevons qu'à la tribune on

parle un langage mâle, plein de franchise, et, s'il le faut, d'audace; mais nous aimons peu ces personnalités aigre-douces, ces épigrammes élaborées à loisir, qu'une fois tous les ans M. Liadières se plaît à répandre sur presque toutes les parties de l'assemblée. Dans un salon, serait-il de bon goût d'essayer de plaisanter à bout portant toutes les personnes qu'on y trouverait? La tribune a sans doute sa liberté, mais cette liberté doit rester digne.

Peut-être aussi l'honorable M. Liadières ne devrait-il pas tout-à-fait oublier qu'en raison même de la position particulière qu'il occupe en dehors de la chambre, plus de circonspection est pour lui un devoir. Nous sommes convaincus que cette position n'ôte rien à son indépendance, mais aussi nous croyons qu'elle pourrait lui imposer une certaine réserve. Quand on a l'honneur d'approcher la royauté de si près, on peut laisser à d'autres le singulier plaisir de lancer aux hommes et aux partis ces sarcasmes qui sèment dans les esprits une irritation fâcheuse.

Le discours de M. Liadières nous a valu deux déclarations, celle de M. le comte Jaubert et celle de M. Dugabé. Nommé par M. Liadières, M. Jaubert a déclaré qu'il n'était pas généreux de faire allusion à l'opinion d'un homme qui s'était retiré volontairement de la lice, dès 1841, dans des termes significatifs pour tout le monde. Ces paroles de M. le comte Jaubert ont été considérées, par la chambre, comme une véritable démission politique. La tribune perd un orateur incisif, spirituel. Nous sommes fâchés que M. le comte Jaubert cède sans retour à ces sentimens de découragement qui sont inévitables dans le cours d'une longue carrière publique. Le courage de l'homme politique consiste précisément à triompher de ces dégoûts, à les étouffer, pour continuer de faire son devoir au poste où il a été placé.

Si les convictions de M. Dugabé l'ont porté, depuis quelques années, à appuyer de son vote le gouvernement dans toutes les questions où l'ordre lui paraissait intéressé, pourquoi ne l'a-t-il pas dit d'une façon plus nette? Des hommes éclairés appartenant originairement à l'opinion légitimiste peuvent s'être rapprochés du gouvernement de 1830 de la manière la plus honorable; seulement il faut savoir avouer avec franchise sa conduite et sa ligne. Sur les bancs de la chambre, on a demandé à M. Dugabé s'il était aujourd'hui légitimiste ou conservateur. C'était lui fournir l'occasion d'expliquer comment un légitimiste pouvait être devenu de la manière la plus loyale conservateur constitutionnel. Cette occasion, M. Dugabé n'en a pas voulu profiter. Il faut avouer au surplus que M. Dugabé avait mal choisi son moment pour se séparer de l'opposition avec laquelle, a-t-il dit, *il a si souvent, trop souvent voté peut-être.* M. Dugabé avait voté jusqu'à présent pour la prise en considération de toutes les propositions analogues à celle de M. de Rémusat, et cette année il se réunit au ministère pour repousser l'examen d'une motion semblable à celles qu'il avait jusqu'alors accueillies. On n'a pas généralement compris les motifs de ce changement. Est-ce là une de ces questions où l'ordre social est intéressé?

Mais à travers cette discussion, il y avait dans tous les esprits une préoccupation vive; on pensait à la démission de M. de Salvandy, on pensait à cette démission donnée après une conversation qui s'était passée aux Tuileries, puis reprise, enfin maintenue. On sait comment cet incident a été traité à la tribune entre MM. Odilon Barrot, de Salvandy, Thiers et Guizot. M. Odilon Barrot a demandé pourquoi le ministère avait voulu renvoyer M. de Salvandy à Turin : M. Guizot a déclaré qu'il ne répondrait pas; M. de Salvandy a parlé sans rien dire, et M. Thiers a posé la question de la manière la plus précise.

Qu'a fait l'honorable M. Thiers? Il s'est attaché à démontrer que, sous l'administration actuelle, il se passait des actes qui ne sont pas conformes aux règles constitutionnelles. Remarquons d'abord que cette thèse est elle-même un hommage aux principes de la monarchie constitutionnelle, à l'inviolabilité de la royauté. C'est dire aux ministres qu'ils sont seuls responsables de tout ce qui se fait autour d'eux. Serait-ce pour cette raison que M. Duchâtel a demandé le rappel à l'ordre de M. Thiers?

Précisons bien la valeur de cet incident. Il faut écarter d'abord la personne de M. de Salvandy, qui a pris un soin particulier de s'effacer dans cette circonstance. Il nous serait difficile aujourd'hui de persister à attribuer à M. de Salvandy une importance politique à laquelle il semble ne plus croire lui-même. Que l'ancien ambassadeur en Espagne et à Turin n'ait pour la royauté que des sentimens et des paroles de respect et de dévouement, voilà qui l'honore et n'étonnera personne; mais n'a-t-il pas en face de lui un ministère qui, par sa politique, l'a mis dans la double nécessité d'offrir sa démission, et enfin de la maintenir? Quels sont ses sentimens à l'égard de ce ministère? M. de Salvandy n'avait-il à ce sujet rien à dire à la chambre? Pourquoi reculer ainsi devant l'occasion qui s'offrait à lui de prendre au sein du parlement un caractère politique? M. de Salvandy fait aujourd'hui la même faute qu'en 1842, ou plutôt la faute est plus grande, parce qu'elle n'est pas la première, et parce qu'elle est commise dans des circonstances d'une bien autre gravité.

Revenons à la question même, telle qu'elle a été posée par l'honorable M. Thiers. Il est évident que le chef du centre gauche et ses amis ont saisi avec empressement l'occasion qui s'offrait à eux de préciser d'une manière aussi simple que frappante leurs principes politiques. Attachement profond à la monarchie constitutionnelle, qu'ils ne séparent pas de la dynastie d'Orléans, mais résolution ferme de maintenir la monarchie dans la limite des règles constitutionnelles, voilà la profession de foi de M. Thiers et de ses amis. N'est-il pas bizarre que, quatorze ans après la révolution de 1830, une pareille profession de foi puisse être considérée comme un acte d'opposition?

A qui pouvons-nous nous en prendre de cette bizarrerie fâcheuse, si ce n'est au ministère? Chose étrange! nous voyons dans certaines questions le cabinet chercher des forces dans la chambre contre la royauté, et dans d'autres paraître déserter la défense de l'indépendance parlementaire. Dans l'af-

faire de la dotation, nous avons vu le ministère ne pas oser défendre les prétentions de la royauté contre les répugnances de certains députés, et, dans l'incident relatif à M. de Salvandy, nous le voyons ne pas oser protéger le député contre le mécontentement royal. Il y a dans toute cette situation politique quelque chose de faux et de dangereux.

Comment s'étonner alors que des hommes politiques graves, qui ont fait leurs preuves de dévouement envers la monarchie de 1830, considèrent comme un devoir d'invoquer hautement les principes du gouvernement constitutionnel? Qui a rendu cette manifestation nécessaire, si ce n'est le cabinet par sa conduite équivoque? Pour nous, nous ne sommes pas inquiets pour les justes prérogatives de la couronne en voyant des hommes, qui n'ont jamais séparé les intérêts de l'ordre et de la stabilité sociale de ceux de la liberté, lever haut l'étendard des principes constitutionnels. Et encore une fois, si des luttes parlementaires, qui peuvent devenir vives, paraissent à plusieurs importunes et fâcheuses, quelle en est la cause déterminante, si ce n'est un état de choses qui alarme tous les hommes sincères et modérés?

Mais on laisse empirer le mal et les fautes s'accumuler : on laisse se rétrécir tous les jours la base du pouvoir, on laisse les hommes les plus patiens et les plus dévoués à la monarchie constitutionnelle s'éloigner du centre des affaires, ou chercher une place dans les rangs de l'opposition, et puis on s'étonne, on s'irrite de trouver sur sa route tant de censures, d'obstacles et de mécontentemens. Quand, dans un gouvernement constitutionnel, l'opposition gagne en nombre, en importance, en autorité, on ne prétendra pas sans doute voir dans ces progrès l'éloge de ceux qui gouvernent.

Certains défenseurs du pouvoir croient sans doute avoir trouvé un merveilleux moyen de conjurer les dangers à venir, en chargeant leur polémique d'invectives et d'injures. Le ministère a fait de grandes fautes, il entraîne la chambre dans de fausses démarches, et la compromet à son profit; tout le monde a le sentiment du malaise et des périls qu'engendre une pareille situation. Eh bien! pour répondre à tous les reproches qu'on adresse au cabinet, quelques-uns de ses amis ont repris une vieille recette, qui consiste uniquement à injurier, à calomnier M. Thiers. Voilà qui s'appelle bien servir le pouvoir! Quoi de plus utile, en effet, à la monarchie de 1830 que de faire pleuvoir les invectives sur un homme qui lui a rendu tant de services, et qui, au premier danger sérieux, serait nécessairement appelé dans ses conseils! Quel expédient merveilleux! Nous voilà revenus aux beaux jours d'une polémique haineuse, étroite, qui foule aux pieds toutes les convenances, tous les souvenirs. La monarchie est sauvée!

Il semblerait qu'on est plus irrité envers le chef du centre gauche et ses amis en raison même de leur modération. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de parler à la tribune de l'influence de la couronne avec des ménagemens plus habiles et plus respectueux que ne l'a fait M. Thiers. Un journal a eu raison de rappeler certaines discussions du parlement britannique, où la couronne était aussi en jeu; qu'on les rapproche du ton pris par M. Thiers.

et qu'on juge si le chef du centre gauche s'est permis les mêmes libertés que les orateurs du parlement britannique. En effet, qu'on ouvre le *Romembrancer,* et l'on verra comment Burke parlait de l'influence de la royauté. M. de Rémusat avait bien le droit de dire à la tribune qu'il s'abstenait de citer les orateurs anglais, pour ne pas les exposer à être rappelés à l'ordre par la chambre.

Nous sommes convaincus que les violences de la polémique dirigées contre les membres du centre gauche n'auront pas la puissance de les faire sortir de la modération ferme dont ils ont depuis long-temps l'habitude et le goût. Quant à la discussion de la proposition sur les députés fonctionnaires et les incompatibilités, elle aura eu ce grave résultat politique, d'amener une déclaration de principes solennelle acceptée par toutes les nuances de l'opposition. N'oublions pas enfin qu'on peut dire, sans manquer à la vérité, qu'il y a dans la chambre au moins deux cents membres s'accordant à penser qu'il y aurait quelques amendemens à faire à la loi des élections.

Voilà l'opinion de deux cents membres de la chambre : c'est un fait considérable; et cette opinion, le ministère n'a pas même essayé de la combattre, il a préféré s'en remettre en silence à l'épreuve du vote. Avec cet amour du silence, que devient l'influence morale d'une administration? Ainsi nous avons vu, dans la discussion de la loi sur la chasse, de nombreuses dispositions du projet primitif disparaître sous des critiques venant de toutes les parties de l'assemblée, sans que le ministère vînt au secours des articles criblés et détruits. Enfin l'article 30, qui créait une exception en faveur des domaines de la couronne, exception admise par l'assemblée constituante elle-même, a été supprimé par un amendement, sans que le ministère eût soupçonné que cette suppression pouvait être adoptée. Les choses se sont passées de manière que tout est à recommencer. La chambre des pairs devra se livrer à un nouvel examen de la loi, et les changemens qu'elle introduira devront à leur tour être révisés par la chambre des députés.

Dans un remarquable rapport, M. Allard a rendu compte de toutes les pétitions relatives aux fortifications de Paris. Ces pétitions concluent, les premières, au refus de tout subside pour l'achèvement des travaux, les secondes à la démolition des travaux exécutés, démolition soit complète, soit partielle, d'autres enfin au rejet de toute proposition d'armement. M. Allard a passé en revue toutes les objections présentées par les pétitionnaires, et il en a fait facilement justice. Il a fort bien caractérisé les conséquences des fortifications de Paris. « C'est, a-t-il dit, la réponse la plus péremptoire aux guerres d'invasion telles que nous les avons vues en 1814 et en 1815. C'est la guerre reportée à la frontière, et le rétablissement du jeu régulier de nos places fortes. C'est la substitution forcée de la guerre lente et méthodique à la marche rapide des armées envahissantes. » Pour ce qui concerne l'armement, le rapporteur a fort bien expliqué qu'on ne ferait pas à Paris ce qu'on ne ferait pas ailleurs, ce qu'on ne fait ni à Lille, ni à Strasbourg, ni à Thionville. On ne placera pas en temps de paix des pièces en batterie sur

les remparts, mais l'armement doit exister dans les arsenaux et dans les magasins; autrement à quoi bon des fortifications? Ici l'intervention des chambres est nécessaire, car elles doivent allouer les fonds, soit par une loi spéciale, soit par une addition de crédits au budget. M. Arago, qui, comme on sait, a publié des lettres sur les fortifications de Paris, a demandé le renvoi de la discussion; il a désiré avoir le temps de se préparer au débat parlementaire. La chambre a consenti au renvoi. Il est probable que nous entendrons aussi M. de Lamartine. Puisse cette discussion être au moins la dernière sur un sujet où tout a été si souvent redit, où la volonté nationale s'est si hautement manifestée!

On se prépare, en Espagne, à recevoir la reine Christine. La reine Isabelle ira au-devant de sa mère jusqu'à Aranjuez, où elle a invité le corps diplomatique à la suivre. Il paraît que la reine Christine fera connaître dès son entrée en Espagne qu'elle n'a pas l'intention de s'y fixer. Voir ses filles, s'occuper de leurs intérêts, notamment du mariage d'Isabelle, voilà le but du voyage de Marie-Christine; mais ses amis disent qu'elle n'a pas l'ambition d'influer sur les affaires et de gouverner encore une fois. Elle retournera en France quand le but qu'elle se propose sera atteint. Si telle est effectivement l'attitude que prend Marie-Christine en Espagne, elle éloignera de sa personne la plupart des dangers qu'on pouvait craindre, mais aussi sa présence changera peu de choses à la situation. Au surplus, il est assez inutile ici d'invoquer les vraisemblances et d'en argumenter. L'attitude du gouvernement est toujours révolutionnaire : le général Roncali a exécuté ses ordres et fait fusiller sept officiers. Le sabre règne.

Depuis que la Grèce a retrouvé une tribune, les débats de l'assemblée nationale n'ont marché qu'avec lenteur. Tout paraît aux Grecs d'une importance extrême, et ils semblent ne voter les articles de leur constitution qu'avec une sorte de défiance. Ils se sont d'abord demandé si les droits de citoyen devaient être donnés à tous les Grecs, même à ceux qui sont originaires des provinces n'appartenant pas au territoire actuel du royaume hellénique. M. Coletti s'est hautement prononcé pour l'extension la plus complète. Il a fait un éloquent appel à tous les souvenirs du patriotisme grec. Il s'est élevé contre l'esprit d'exclusion qui semblait vouloir dominer l'assemblée. « O Germanos, s'est-il écrié, Zaïmis, Colocotronis et vous tous, mes anciens compagnons de gloire et de malheur, pourquoi n'êtes-vous plus au milieu de nous, maintenant que nous avons en nos mains les destinées de la race hellénique, et que nous paraissons oublier la noble tâche que la Providence nous a confiée? » M. Coletti n'a pas invoqué en vain la solidarité de la race hellénique, et il a obtenu que les droits de citoyen grec fussent donnés à tous ceux qui sont originairement Grecs, sauf toutefois aux Fanariotes. Ici l'antipathie était trop vive, et Athènes ne pouvait vouloir naturaliser chez elle le Fanar.

Ce n'est pas sans émotion qu'on retrouve tous ces débats oratoires à Athènes. Ainsi la chaîne des temps se renoue, ainsi la personnalité d'un

grand peuple reparaît à la lumière et recommence une autre vie. On ne peut calculer l'effet que produira chez les chrétiens d'Orient le retentissement de la tribune athénienne. Sous ce rapport, les alarmes du divan ne sont pas chimériques. En ce moment, les Grecs ne songent pas à conquérir; mais ils parleront, et leurs discours pourront se lire partout où le croissant opprime encore la croix.

Dans le parlement britannique, les passions sont en présence sur la question de l'Irlande. Lord Stanley a été le véhément interprète des rancunes et des irritations du protestantisme. La cause de l'Irlande n'a pas manqué d'avocats; mais quand les tories mettent au défi les défenseurs de l'Irlande d'indiquer des réformes possibles, l'embarras de ces derniers est grand : c'est ce qu'on a pu voir par le discours, d'ailleurs si généreux, de lord John Russell.

Un ballet, un opéra-comique, telles sont les principales nouveautés de la quinzaine. *Cagliostro*, agréable et facile ouvrage de M. Adam, a complètement réussi à la salle Favart. *Lady Henriette*, ballet de M. Saint-George, pourra difficilement faire prendre en patience au public de l'Opéra l'absence des productions sérieuses. Nous attendrons une meilleure occasion pour examiner la situation de nos scènes lyriques. — Au Théâtre-Français, la reprise de *Don Sanche* nous a montré Mlle Rachel interprétant la poésie de Corneille avec la rare distinction qui est le privilége de son talent. Nous aurons à revenir sur cette reprise et sur le mouvement de nos théâtres dans une prochaine *revue* dramatique.

— Parmi les genres littéraires qui semblent particulièrement convenir aux femmes, il semble qu'il faille placer la fable. Tempérer la sévérité d'une leçon ou d'un conseil par le charme d'une fiction naïve, quoi de plus propre à tenter une ambition féminine! Pourtant, jusqu'à ce jour, peu de femmes ont écrit des fables. Faut-il expliquer ce fait par le dédain? Nous ne pouvons le croire. C'est plutôt par excès de modestie qu'on a reculé devant une forme que La Fontaine a élevée si haut. Le grand fabuliste du XVIIe siècle a singulièrement élargi le moule d'Ésope; entre ses mains la fable est devenue plus qu'une simple leçon; comme l'élégie, comme l'ode, elle a été l'écho des émotions du poète, et l'expression de sa rêverie. Nul genre n'est plus périlleux que la fable ainsi comprise. Mais on peut la réduire à des proportions plus simples, on peut la ramener à son rôle de naïve conseillère, de gracieuse institutrice, et dès-lors la femme retrouve ses droits vis-à-vis d'un genre qui n'effraie plus sa modestie. C'est à ce point de vue sagement restreint que s'est placée l'auteur d'un recueil qui vient de paraître sous le titre de *Fables religieuses et morales* (1). Mme Caldelar dit dans sa préface

(1) Un beau vol. in-8°, orné de gravures. Librairie pittoresque de la jeunesse, rue Sainte-Anne, 57.

qu'elle croit être la seule femme qui se soit hasardée dans le champ de l'apologue. Elle oublie sans doute M[me] Desbordes-Valmore, qui a glissé dans ses recueils d'élégies passionnées plus d'un récit où se reconnaissent l'allure et souvent toutes les graces de la fable. M[me] Caldelar s'est surtout préoccupée du côté moral de la fable, elle en a bien compris la portée presque religieuse. Son recueil donne d'utiles leçons sous une forme agréable. Ce qui distingue surtout ce livre, c'est que M[me] Caldelar ne s'est pas renfermée dans le domaine des vérités générales, elle a voulu faire en quelque sorte de la morale pratique, elle a eu sous les yeux en écrivant les travers et les vices de la société actuelle. Ses *Fables* devront leur succès à un mérite d'à-propos, qui se rencontre dans bien peu d'ouvrages d'éducation.

— M. Rapetti, qui remplit avec talent, depuis quelques années déjà, les fonctions de professeur suppléant de la chaire de législations comparées au Collége de France, vient de publier la première leçon de son cours de cette année. On pourra contester le point de vue un peu systématique et absolu de M. Rapetti, mais on sera unanime à reconnaître dans cet écrit une élévation de pensées naturelle à l'auteur, un accent sérieux et convaincu. En étudiant avec une passion savante et inventive le droit canonique et par suite l'influence immense que l'église a exercée sur l'organisation sociale du passé, M. Rapetti a été conduit et, pour ainsi dire, entraîné jusque dans les profondeurs les plus spéculatives de la pensée catholique : la muse de l'histoire ecclésiastique (Hérodote eût bien été contraint d'accepter ces expressions) a murmuré à son oreille des paroles pleines de séduction; elle lui a montré l'austère et harmonique poésie de la grande cité chrétienne. C'est au milieu de ces graves et contemplatives études que M. Rapetti a été surpris par la querelle soi-disant religieuse qu'ont soulevée si imprudemment certains brouillons aidés de quelques fanatiques. Le jeune professeur a constaté, avec bon goût, dans son discours d'ouverture, cette coïncidence fâcheuse : ce n'est pas nous qui confondrons jamais la poursuite solitaire et convaincue de la science avec les spéculations du scandale. M. Rapetti est tout simplement un esprit sérieux, un érudit novateur qui pousse quelquefois l'originalité jusqu'au paradoxe : aujourd'hui, en continuant sans se troubler la tâche qu'il s'était imposée, demain en rentrant dans le domaine pur de la législation, il prouvera combien l'enseignement lui a toujours paru une œuvre grave et étrangère aux contentions des partis. M. Rapetti a montré plus de talent qu'il n'en faut pour réussir.

— M. Charles Labitte ouvrira son cours au Collége de France le mardi 27 février, à trois heures.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-SIXIÈME VOLUME

(IVe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

